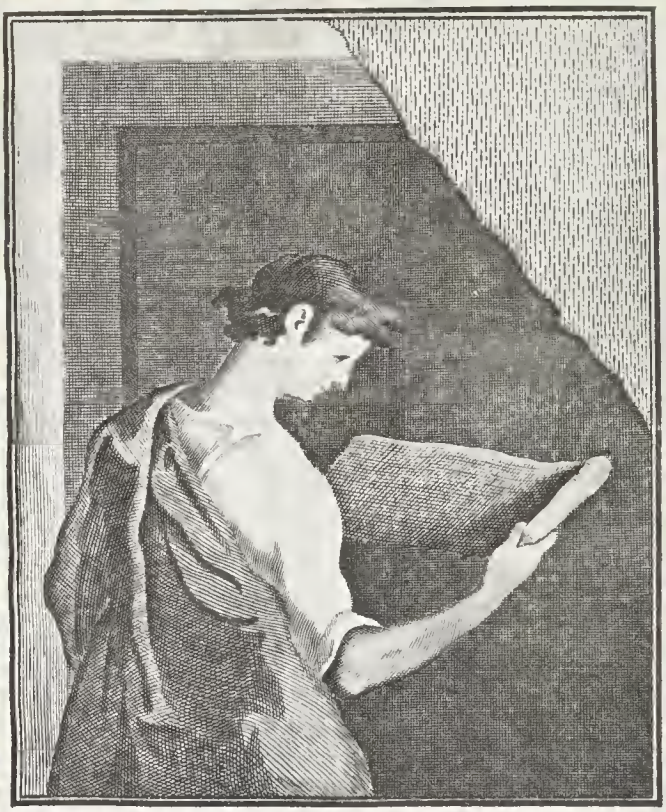
BIBLIOTHECA RESIDENTIAE IN SUL. S.J.
IHS



THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/tableaudeparis13merc

TABLEAU

DE

PARIS.

TOME PREMIER.

Mercier

TABLEAU
DE
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Quærens quem devoret.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIII.

SPECIAL
LC

THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

Cette édition du Tableau de Paris *en quatre volumes, imprimée ſous les yeux de l'Auteur, eſt la ſeule qu'il avoue. Il prévient le Public, qu'il n'a aucune part à celle dont le Sieur Samuel Fauche pere répand déja les deux premiers volumes, promettant d'en compoſer deux autres des additions & augmentations, ainſi que de tous les Chapitres nouveaux renfermés dans celle-ci : ce qui eſt abſolument impraticable, l'Auteur ayant pris le ſoin de donner à ſes matieres un certain ordre, & ayant retravaillé pluſieurs articles au point qu'il n'eſt pas poſſible d'en extraire les nouveautés ou les changements, pour les placer ailleurs.*

L'édition du Sieur Samuel Fauche pere, déja tronquée & fautive, ne peut donc être qu'une contre-façon mal-adroite de la premiere en deux volumes, qui parut au mois de Juin 1781, & qui, faite à cent lieues de l'Auteur, eſt elle-même très-imparfaite.

Nous devons encore prévenir le Lecteur, que pluſieurs Chapitres de la premiere édition ne ſe trouveront pas dans la nôtre, parce

qu'ils ſeront refaits en entier, & replacés dans les tomes V, VI & VII actuellement ſous preſſe.

Ces articles ſont : Les Egoïſtes. Ce qu'on ne voit point. Uſuriers. Tribunal des Maréchaux de France. Du Ton militaire. Champs-de-Mars. Courſes de Chevaux. Duels. Triomphe de Voltaire. Janot. Journaux. Le vrai Journaliſte. Voitures publiques. Gluck. Révolution muſicale. Petites Affiches. Journal de Paris. Encan. La Saint-Louis. Tréteaux des Boulevards. Egoïſme des Corps. Luxe, bourreau des Riches. Sibarite. Du Style. Style des hommes de Cour. De ceux qui, parlant bien, écrivent mal. Des petites Filles. Les Marmots. Raretés.

L'Auteur a jugé à propos de corriger ces vingt-neuf Chapitres, & de leur donner une plus grande étendue. On prie donc le Lecteur de conſidérer toute autre édition, & notamment celle du Sieur Samuel Fauche pere, comme ſubreptice & incomplete.

PRÉFACE.

Je vais parler de Paris, non de ſes édifices, de ſes temples, de ſes monuments, de ſes curioſités, &c. aſſez d'autres ont écrit là-deſſus. Je parlerai des mœurs publiques & particulieres, des idées régnantes, de la ſituation actuelle des eſprits, de tout ce qui m'a frappé dans ces amas bizarres de coutumes folles ou raiſonnables, mais toujours changeantes. Je parlerai encore de ſa grandeur illimitée, de ſes richeſſes monſtrueuſes, de ſon luxe ſcandaleux. Il pompe, il aſpire l'argent & les hommes ; il abſorbe & dévore les autres villes, *quærens quem devoret.*

J'ai fait des recherches dans toutes les claſſes de citoyens, & n'ai pas dédaigné les objets les plus éloignés de l'orgueilleuſe opulence, afin de mieux établir par ces oppoſitions la phyſionomie morale de cette giganteſque Capitale.

Beaucoup de ſes habitants ſont comme étrangers dans leur propre ville : ce Livre leur apprendra peut-être quelque choſe, ou du moins leur remettra ſous un point de vue plus net & plus précis, des ſcenes qu'à force de les voir, ils n'appercevoient

pour ainſi dire plus ; car les objets que nous voyons tous les jours, ne ſont pas ceux que nous connoiſſons le mieux.

Si quelqu'un s'attendoit à trouver dans cet ouvrage une deſcription *topographique* des places & des rues, ou une hiſtoire des faits antérieurs, il ſeroit trompé dans ſon attente. Je me ſuis attaché au moral & à ſes nuances fugitives ; mais il exiſte chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, un Dictionnaire en quatre énormes volumes, avec approbation du Cenſeur & privilege du Roi, où l'on n'a pas oublié l'hiſtorique des châteaux, des colleges & du moindre cul-de-ſac. S'il prenoit un jour fantaiſie au Monarque de vendre ſa Capitale, ce gros Dictionnaire pourroit tenir lieu, je crois, de catalogue ou d'inventaire.

Je n'ai fait ni *inventaire*, ni *catalogue* ; j'ai crayonné d'après mes vues ; j'ai varié mon *Tableau* autant qu'il m'a été poſſible ; je l'ai peint ſous pluſieurs faces ; & le voici, tracé tel qu'il eſt ſorti de-deſſous ma plume, à meſure que mes yeux & mon entendement en ont raſſemblé les parties.

Le Lecteur rectifiera de lui-même ce que l'Ecrivain aura mal vu, ou ce qu'il aura mal peint ; & la comparaiſon donnera peut-être au Lecteur une envie ſecrete de revoir l'objet & de le comparer.

Il reſtera encore beaucoup plus de choſes à dire que je n'en ai dites, & beaucoup plus d'obſervations à faire que je n'en ai faites; mais il n'y a qu'un fou & un méchant, qui ſe permettent d'écrire tout ce qu'ils ſavent ou tout ce qu'ils ont appris.

Quand j'aurois les cent bouches, les cent langues & la voix de fer, dont parlent Homere & Virgile, on jugera qu'il m'eût été impoſſible d'expoſer tous les contraſtes de la grande ville; contraſtes rendus plus ſaillants par le rapprochement. Quand on a dit, *c'eſt l'abrégé de l'univers*, on n'a rien dit; il faut le voir, le parcourir, examiner ce qu'il renferme, étudier l'eſprit & la ſottiſe de ſes habitants, leur molleſſe & leur invincible caquet; contempler enfin l'aſſemblage de toutes ces petites coutumes du jour ou de la veille, qui font des loix particulieres, mais qui ſont en perpétuelle contradiction avec les loix générales.

Suppoſez mille hommes faiſant le même voyage : ſi chacun étoit obſervateur, chacun écriroit un Livre différent ſur ce ſujet, & il reſteroit encore des choſes vraies & intéreſſantes à dire, pour celui qui viendroit après eux.

J'ai peſé ſur pluſieurs abus. L'on s'occupe aujourd'hui plus que jamais de leur réforme. Les dénoncer, c'eſt préparer leur ruine.

Quelques-uns même, tandis que je tenois la plume, ſont tombés. J'en conviendrai avec plaiſir; mais l'époque auſſi en eſt trop récente pour que ce que j'ai dit puiſſe être tout-à-fait hors de propos.

Malgré nos vœux ardents pour que tout ce qui eſt encore barbare ſe métamorphoſe & s'épure, pour que le bien, fruit tardif des lumieres, ſuccede au long déluge de tant d'erreurs, cette ville tient encore à toutes les idées baſſes & rétrécies que les ſiecles d'ignorance ont amenées. Elle ne peut s'en dégager tout-à-coup, parce qu'elle eſt fondue, pour ainſi dire, avec ſes ſcories.

Une ville commençante & ſortant des mains d'un Gouvernement formé, eſt plus propre à être travaillée & perfectionnée que ces villes antiques où l'on connoît des loix imparfaites & embrouillées, des coutumes religieuſes que l'on ridiculiſe, & des uſages civils que l'on viole. Les abus multipliés s'y défendent, parce que le petit nombre qui retient le gage de la puiſſance, les richeſſes, proſcrit les idées ſaines & nouvelles, les principes reſtaurateurs, & ferme l'oreille au cri public. En vain l'on attaque l'édifice du menſonge; il eſt cimenté. On veut le reprendre ſous œuvre: c'eſt une tâche bien plus pénible que ſi on vouloit le reconſtruire à neuf. On

adopte quelques modifications ; elles ne s'accordent pas avec l'enſemble, qui perſiſte à être vicieux. Les plus beaux raiſonnements ſe gravent dans les Livres, mais la moindre pratique du bien offre des difficultés inſurmontables. Tous les petits intérêts particuliers, roidis par une poſſeſſion abuſive & chere, combattent l'intérêt général, qui n'a ſouvent qu'un ſeul homme pour défenſeur. Heureuſes donc les villes qui, comme les individus, n'ont point encore pris leur pli! Elles ſeules peuvent aſpirer à des loix unanimes, profondes & ſages.

Je dois avertir que je n'ai tenu dans cet Ouvrage que le pinceau du *Peintre*, & que je n'ai preſque rien donné à la réflexion du *Philoſophe*. Il eût été facile de faire de ce *Tableau* un Livre ſatyrique ; je m'en ſuis ſévérement abſtenu. Chaque Chapitre appelloit une déſignation particuliere ; je l'ai rejettée à chaque Chapitre. La ſatyre qui perſonnifie eſt toujours un mal, en ce qu'elle ne corrige point, qu'elle irrite, qu'elle endurcit, & ne ramene point au droit ſentier. Je n'ai tracé que des peintures générales, & l'amour même du bien public ne m'a point égaré au-delà.

Je me ſuis plu à tracer ce *Tableau* d'après des figures vivantes. Aſſez d'autres ont

peint avec complaiſance les ſiecles paſſés, je me ſuis occupé de la génération actuelle & de la phyſionomie de mon ſiecle, parce qu'il eſt bien plus intéreſſant pour moi que l'hiſtoire incertaine des Phéniciens & des Egyptiens. Ce qui m'environne a des droits particuliers à mon attention. Je dois vivre au milieu de mes ſemblables, plutôt que de me promener dans Sparte, dans Rome & dans Athenes. Les perſonnages de l'antiquité ont de très-belles têtes à peindre: d'accord; mais elles ne ſont plus pour moi qu'un objet de pure curioſité. Mon contemporain, mon compatriote, voilà l'individu que je dois ſpécialement connoître, parce que je dois communiquer avec lui, & que toutes les nuances de ſon caractere me deviennent par-là même infiniment précieuſes.

Si vers la fin de chaque ſiecle un Ecrivain judicieux avoit fait un tableau général de ce qui exiſtoit autour de lui; qu'il eût dépeint, tels qu'il les avoit vus, les mœurs & les uſages; cette ſuite formeroit aujourd'hui une galerie curieuſe d'objets comparatifs; nous y trouverions mille particularités que nous ignorons: la morale & la légiſlation auroient pu y gagner. Mais l'homme dédaigne ordinairement ce qu'il a ſous les yeux, il remonte à des ſiecles

décédés ; il veut deviner des faits inutiles, des uſages éteints, ſur leſquels il n'aura jamais de réſultat ſatisfaiſant, ſans compter l'immenſité des diſcuſſions oiſeuſes & ſtériles, où il ſe perd.

J'oſe croire que dans cent ans, on reviendra à mon *Tableau*, non pour le mérite de la peinture, mais parce que mes obſervations, quelles qu'elles ſoient, doivent ſe lier aux obſervations du ſiecle qui va naître, & qui mettra à profit notre folie & notre raiſon. La connoiſſance du peuple parmi lequel il vit, ſera donc toujours la plus eſſentielle à tout Ecrivain qui ſe propoſera de dire quelques vérités utiles, propres à corriger l'erreur du moment ; & je puis dire que c'eſt la ſeule gloire à laquelle j'ai aſpiré.

Si, en cherchant de tous côtés matiere à mes crayons, j'ai rencontré plus fréquemment, dans les murailles de la Capitale, la miſere hideuſe que l'aiſance honnête, & le chagrin & l'inquiétude plutôt que la joie & la gaieté, jadis attribuée au peuple Pariſien ; que l'on ne m'impute point cette couleur triſte & dominante : il a fallu que mon pinceau fût fidele. Il enflammera peut-être d'un nouveau zele le génie des adminiſtrateurs modernes, & déterminera la généreuſe compaſſion de quelques ames

actives & ſublimes. Je n'ai jamais écrit une ligne que dans cette douce perſuaſion ; & ſi elle m'abandonnoit, je n'écrirois plus.

Toute idée patriotique (je me plais à le croire) a un germe inviſible, qu'on peut comparer au germe phyſique des plantes, qui, long-temps foulées aux pieds, croiſſent avec le temps, ſe développent & s'élevent.

Je ſais que le bien ſort quelquefois du mal; qu'il eſt des abus inévitables; qu'une ville populeuſe & corrompue doit s'eſtimer heureuſe, lorſqu'au défaut de vertus, on compte du moins dans ſon ſein peu de grands crimes; que dans ce choc de paſſions inteſtines & concentrées, un repos apparent eſt déja beaucoup. Je le répete, je n'ai voulu que *peindre*, & non *juger*.

Ce que j'ai recueilli de mes obſervations particulieres, c'eſt que l'homme eſt un animal ſuſceptible des modifications les plus variées & les plus étonnantes; c'eſt que la vie Pariſienne eſt peut-être, dans l'ordre de la nature, comme la vie errante des Sauvages de l'Afrique & de l'Amérique; c'eſt que les chaſſes de deux cents lieues & les ariettes de l'Opéra comique ſont des pratiques également ſimples & naturelles; c'eſt qu'il n'y a point de contra-

diction dans ce que l'homme fait, parce qu'il étend le pouvoir de ſon intelligence & de ſon caprice aux deux bouts de la chaîne qu'il parcourt; de-là cette infinité de formes qui métamorphoſent réellement l'individu d'après le lieu, les circonſtances, les temps. Il ne faut pas plus être étonné des recherches du luxe dans le palais de nos Craſſus, que des raies rouges & bleues que les Sauvages impriment ſur leurs membres par inciſions.

Mais ſi ce ſont les comparaiſons, comme je n'en doute point, qui le plus ſouvent tuent le bonheur, j'avouerai en même-temps qu'il eſt preſqu'impoſſible d'être heureux à Paris, parce que les jouiſſances hautaines des riches y pourſuivent de trop près les regards de l'indigent. Il a lieu de ſoupirer, en voyant ces prodigalités ruineuſes, qui n'arrivent jamais juſqu'à lui. Il eſt bien au-deſſous du payſan, du côté du bonheur; c'eſt l'homme de la terre, j'oſerai le dire, le moins pourvu pour ſon beſoin; il tremblera de céder au penchant de la nature; & s'il y cede, il fera des enfants *dans un grenier*. N'y a-t-il pas alors contradiction manifeſte entre *naiſſance* & *non-propriété ?* Ses facultés ſeront abâtardies, & ſes jours ſeront précaires. Les ſpectacles, les arts, les doux loiſirs, la

vue du ciel & de la campagne; rien de tout cela n'exiſte pour lui : là enfin, il n'y a plus de rapport ni de compenſation entre les différents états de la vie; là, la tête tourne dans l'ivreſſe du plaiſir ou dans le tourment du déſeſpoir.

Etes-vous dans l'état médiocre? Vous ſeriez fortuné par-tout ailleurs : à Paris vous ſerez pauvre encore. On a dans la Capitale, des paſſions que l'on n'a point ailleurs. La vue des jouiſſances invite à jouir auſſi. Tous les Acteurs qui jouent leur rôle ſur ce grand & mobile théâtre, vous forcent à devenir acteur vous-même. Plus de tranquillité; les deſirs deviennent plus vifs; les ſuperfluités ſont des beſoins; & ceux que donnent la nature, ſont infiniment moins tyranniques que ceux que l'opinion nous inſpire.

Enfin, l'homme qui ne veut pas ſentir la pauvreté & l'humiliation plus affreuſe qui la ſuit, l'homme que bleſſe à juſte titre le coup d'œil mépriſant de la richeſſe inſolente, qu'il s'éloigne, qu'il fuie, qu'il n'approche jamais de la Capitale.

TABLEAU

TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Coup d'œil général.

Un homme à Paris, qui ſait réfléchir, n'a pas beſoin de ſortir de l'enceinte de ſes murs pour connoître les hommes des autres climats. Il peut parvenir à la connoiſſance entiere du genre humain, en étudiant les individus qui fourmillent dans cette immenſe Capitale. On y trouve des Aſiatiques couchés toute la journée ſur des piles de carreaux, & des Lapons qui végetent dans des caſes étroites; des Japonnois, qui ſe font ouvrir le ventre à la moindre diſpute; des Eſquimaux, qui ignorent le temps où ils vivent; des Negres qui ne ſont pas noirs, & des Quakers qui portent l'épée. On y rencontre les mœurs, les uſages & le caractere des peuples les plus éloignés; le Chymiſte adorateur du feu; le curieux Idolâtre, acheteur de ſtatues; l'Arabe vagabond, battant chaque jour les remparts, tandis que le Hottentot & l'Indien oiſifs ſont dans les

boutiques, dans les rues, dans les cafés. Ici demeure un charitable Perſan, qui donne des remedes aux pauvres, & ſur le même pallier, un uſurier Antropophage. Enfin, les Brachmanes, les Faquirs, dans leur exercice pénible & journalier, n'y ſont pas rares, ainſi que les Groënlandois, qui n'ont ni temples ni autels. Ce qu'on rapporte de l'antique & voluptueuſe Babylone, ſe réaliſe tous les ſoirs dans un temple dédié à l'harmonie.

On a dit qu'il falloit reſpirer l'air de Paris, pour perfectionner un talent quelconque. Ceux qui n'ont point viſité la Capitale, en effet, ont rarement excellé dans leur art. L'air de Paris, ſi je ne me trompe, doit être un air particulier. Que de ſubſtances ſe fondent dans un ſi petit eſpace! Paris peut être conſidéré comme un large creuſet, où les viandes, les fruits, les huiles, les vins, le poivre, la cannelle, le ſucre, le café, les productions les plus lointaines viennent ſe mélanger; & les eſtomacs ſont les fourneaux qui décompoſent ces ingrédients. La partie la plus ſubtile doit s'exhaler & s'incorporer à l'air qu'on reſpire: que de fumée! que de flammes! quel torrent de vapeurs & d'exhalaiſons! comme le ſol doit être profondément imbibé de tous les ſels que la nature avoit diſtribués dans les quatre parties du monde! Et comment de tous ces ſucs raſſemblés & concentrés dans les liqueurs qui coulent à grands flots dans toutes les maiſons, qui rempliſſent des rues entieres, (comme la rue des Lombards) ne réſulteroit-il pas dans l'athmoſphere des parties atténuées qui pinceroient la fibre là plutôt qu'ailleurs? Et de-là naiſſent peut être ce ſentiment vif & léger qui diſtingue le Pariſien, cette étourderie, cette fleur d'eſprit qui lui eſt particuliere. Ou ſi ce ne ſont pas ces particules animées qui donnent à ſon cerveau

ces vibrations qui enfantent la penſée, les yeux, perpétuellement frappés de ce nombre infini d'arts, de métiers, de travaux, d'occupations diverſes, peuvent-ils s'empêcher de s'ouvrir de bonne heure, & de contempler dans un âge où ailleurs on ne contemple rien? Tous les ſens ſont interrogés à chaque inſtant; on briſe, on lime, on polit, on façonne; les métaux ſont tourmentés & prennent toutes ſortes de formes. Le marteau infatigable, le creuſet toujours embraſé, la lime mordante toujours en action, applatiſſent, fondent déchirent les matieres, les combinent, les mêlent. L'eſprit peut-il demeurer immobile & froid, tandis que, paſſant devant chaque boutique, il eſt ſtimulé, éveillé de ſa léthargie par le cri de l'art qui modifie la nature? Par-tout la ſcience vous appelle & vous dit, *voyez*. Le feu, l'eau, l'air, travaillent dans les atteliers des forgerons, des tanneurs, des boulangers; le charbon, le ſoufre, le ſalpêtre font changer aux objets & de noms & de formes; & toutes ces diverſes élaborations, ouvrages momentanés de l'intelligence humaine, font raiſonner les têtes les plus ſtupides.

Trop impatient pour vous livrer à la pratique, voulez-vous voir la théorie? Les Profeſſeurs dans toutes les ſciences ſont montés dans les chaires & vous attendent; depuis celui qui diſſeque le corps humain à l'Académie de Chirurgie, juſqu'à celui qui analyſe au College Royal un vers de Virgile. Aimez-vous la morale? les théâtres offrent toutes les ſcenes de la vie humaine : êtes-vous diſpoſé à ſaiſir les miracles de l'harmonie? au défaut de l'Opéra, les cloches dans les airs éveillent les oreilles muſicales. Etes-vous peintre? la livrée bigarrée du peuple, & la diverſité des phyſionomies, & les modeles les plus rares, toujours ſubſiſtants, invi-

tent vos pinceaux. Etes-vous frivoliſte? admirez la main légere de cette marchande de modes, qui décore ſérieuſement une poupée, laquelle doit porter les modes du jour au fond du Nord & juſques dans l'Amérique ſeptentrionale. Aimez-vous à ſpéculer ſur le commerce? voici un lapidaire qui vend dans une matinée pour cinquante mille écus de diamants, tandis que l'épicier ſon voiſin vend pour cent écus par jour, en différents détails qui ne paſſent pas ſouvent trois à quatre ſols. Ils ſont tous deux marchands, & leur degré d'utilité eſt bien différent.

Non, il eſt impoſſible à quiconque a des yeux, de ne point réfléchir, malgré qu'il en ait. Le baptême qui coupe l'enterrement; le même Prêtre qui vient d'exhorter un moribond, & qu'on appelle pour marier deux jeunes époux, tandis que le Notaire a parlé de mort le jour même de leur tendre union; la prévoyance des loix pour deux cœurs amoureux qui ne prévoyent rien; la ſubſiſtance des enfants aſſurée avant qu'ils ſoient nés, & la joie folâtre de l'aſſemblée au milieu des objets les plus ſérieux: tout a droit d'intéreſſer l'obſervateur attentif.

Un carroſſe vous arrête, ſous peine d'être moulu ſur le pavé: voici qu'un pauvre couvert de haillons tend la main à un équipage doré, où eſt enfoncé un homme épais, qui, retranché derriere ſes glaces, paroît aveugle & ſourd: une apoplexie le menace, & dans dix jours il ſera porté en terre, laiſſant deux ou trois millions à d'avides héritiers qui riront de ſon trépas, tandis qu'il refuſoit de légers ſecours à l'infortuné qui l'imploroit d'une voix touchante.

Que de tableaux éloquents qui frappent l'œil dans tous les coins des carrefours, & quelle gale-

rie d'images, pleine de contraſtes frappants pour qui ſait voir & entendre !

La prodigieuſe conſommation de huit cents mille hommes entaſſés & vivant ſur le même point, parmi leſquels il y a deux cents mille gourmands ou gaſpilleurs, conduit au premier raiſonnement politique. Le Duc ne paye pas le pain plus cher que le porte-faix, qui en mange trois fois plus. Comment n'être pas étonné de cet ordre incroyable qui regne dans une ſi grande confuſion de choſes ? Il laiſſe appercevoir ce que peuvent de ſages loix, combien elles ont été lentes à ſe former, quelle machine compliquée & ſimple eſt cette police vigilante ; & l'on découvre du même coup d'œil les moyens de le perfectionner, ſans gêner cette liberté honnête & précieuſe, l'attribut le plus cher à tout citoyen.

Si l'on a le goût des voyages, tout en déjeûnant dans une bonne maiſon, l'on ſe promene bien loin en imagination. La Chine & le Japon ont fourni la porcelaine où bouillonne le thé odoriférant ; on prend avec une cuiller arrachée des mines du Pérou, le ſucre que de malheureux Negres, tranſplantés d'Afrique, ont fait croître en Amérique ; on eſt aſſis ſur une étoffe brillante des Indes, pour laquelle trois grandes Puiſſances ſe font une guerre longue & cruelle : & ſi l'on veut être informé des faits de ces débats, en étendant la main l'on ſaiſit ſur une feuille volante l'hiſtoire récente & fugitive des quatre parties du monde ; on y parle du Conclave & d'une bataille, d'un Viſir étranglé & d'un nouvel Académicien : enfin, juſqu'au ſinge & au perroquet de la maiſon, tout vous rappelle les miracles de la navigation & l'ardente induſtrie de l'homme.

En mettant la tête à la fenêtre, on conſidere

l'homme qui fait des ſouliers pour avoir du pain, & l'homme qui fait un habit pour avoir des ſouliers, & l'homme qui ayant des habits & des ſouliers, ſe tourmente encore pour avoir de quoi acheter un tableau. On voit le boulanger & l'apothicaire, l'accoucheur & celui qui enterre, le forgeron & le joaillier, qui travaillent pour aller ſucceſſivement chez le boulanger, l'apothicaire, l'accoucheur & le marchand de vin.

CHAPITRE II.

Les Greniers.

PARLONS d'abord de la partie la plus curieuſe de Paris, *les greniers.* Comme dans la machine humaine le ſommet renferme la plus noble partie de l'homme, l'organe penſant; ainſi, dans cette Capitale, le génie, l'induſtrie, l'application, la vertu occupent la région la plus élevée. Là, ſe forme en ſilence le peintre; là, le poëte fait ſes premiers vers; là, ſont les enfants des arts, pauvres & laborieux, contemplateurs aſſidus des merveilles de la nature, donnant des inventions utiles & des leçons à l'univers; là, ſe méditent tous les chefs-d'œuvres des arts; là, on écrit un mandement pour un Evêque, un diſcours pour un Avocat-Général, un livre pour un futur Miniſtre, un projet qui va changer la face de l'Etat, la piece de Théâtre qui doit enchanter la nation. Allez demander à Diderot s'il voudroit quitter ſon logement pour aller demeurer au Louvre, & écoutez ſa réponſe. Preſque point d'hommes célebres, qui n'ayent commencé par habiter un grenier. J'y ai vu l'Auteur d'*Emile*, pauvre, fier & content. Lorſqu'ils en deſcendent,

les Ecrivains perdent ſouvent tout leur feu. Ils regrettent les idées qui les maîtriſoient, lorſqu'ils n'avoient que le haut des cheminées pour perſpective. Greuze, Fragonard, Vernet, le ſont formés dans des greniers. Ils n'en rougiſſent point; c'eſt là leur plus beau titre de gloire.

Que le riche eſcalade ces hautes demeures, pour y apporter quelques parcelles d'or, & tirer un profit conſidérable des travaux de jeunes Artiſtes preſſés de vivre & encore inconnus. Le riche eſt utile, quoiqu'il ſoit dirigé par l'avarice, & qu'il cherche à tirer parti de l'indigence où languit l'ouvrier; mais puiſqu'il a fait le voyage, qu'il frappe à la porte voiſine.... Oſera-t-il entrer? Les horreurs de la miſere vont l'inveſtir & attaquer tous ſes ſens. Il verra des enfants nuds qui manquent de pain; une femme qui, malgré la tendreſſe maternelle, leur diſpute quelques aliments; & le travail du malheureux devenir inſuffiſant pour payer des denrées que grêve le plus cruel des impôts. On a falſifié la nourriture du miſérable, & il ne mange preſque plus rien tel qu'il eſt ſorti des mains de la nature. Le cri de l'infortuné retentit ſous ces toîts entr'ouverts, & reſſemble au vain ſon des cloches dont il eſt voiſin, qui ébranle l'air & s'évanouit. La langueur le conſume, en attendant que l'hôpital s'ouvre & l'engloutiſſe.

Quand cet infortuné s'éveille le matin pour recommencer ſes pénibles & infructueux travaux, il entend le char de la fortune, qui en rentrant fait trembler la maiſon. L'homme opulent & débauché, voiſin du malheureux par le local, éloigné de lui à mille lieues par le cœur, ſe couche, fatigué du plaiſir, lorſque l'autre s'arrache au ſommeil. Le riche a perdu ou gagné ſur une carte ce qui auroit ſuffi à l'entretien d'une famille entiere, & il ne

lui vient point à l'idée de ſoulager les ſouffrances de ſon ſemblable.

l'Ecrivain eſt ſouvent placé entre ces contraſtes frappants ; & voilà pourquoi il devient véhément & ſenſible ; il a vu de près la miſere de la portion la plus nombreuſe d'une ville qu'on appelle opulente & ſuperbe ; il en conſerve le ſentiment profond. S'il eût été heureux, il y a mille idées touchantes & patriotiques qu'il n'eût pas eues. Orateur du plus grand nombre, & conſéquemment des infortunés, il doit défendre leur cauſe ; mais la défend-on quand on n'a pas ſenti le malheur d'autrui, c'eſt-à-dire, quand on ne l'a point partagé?

CHAPITRE III.

Grandeur démeſurée de la Capitale.

Vu politiquement, Paris eſt trop grand : c'eſt un chef démeſuré pour le corps de l'Etat ; mais il ſeroit plus dangereux aujourd'hui de couper la loupe que de la laiſſer ſubſiſter. Il eſt des maux qui, une fois enracinés, ſon indeſtructibles.

Les grandes villes ſont fort du goût du gouvernement abſolu. Auſſi fait-il tout pour y entaſſer les hommes ; il y appelle les grands propriétaires par l'appât du luxe & des jouiſſances ; il y précipite la foule, comme on enclave des moutons dans un pré, afin que la gueule des mâtins ayant une moindre ſurface à parcourir, puiſſe les ranger plus facilement ſous la loi commune. Enfin, Paris eſt un gouffre où ſe fond l'eſpece humaine ; c'eſt là qu'elle eſt ſous la clef : on n'entre, on ne ſort que ſous des guichets où regnent des yeux d'Argus. Des barrieres de ſapin, plus reſpectées que ne le

ſeroient des murailles de pierres bordées de canons, arrêtent les denrées les plus néceſſaires à la vie, & leur impoſent une taxe que le pauvre ſupporte ſeul ; car diſpenſé de tous les plaiſirs, il ne l'eſt pas du beſoin de manger. Il ne tiendroit qu'au Prince d'affamer la ville ; il tient en cage ſes bons & fideles ſujets ; & s'il étoit mécontent, il pourroit leur refuſer la béquée : avant qu'ils puſſent forcer les barreaux, les trois quarts ſe ſeroient mangés, ou ſeroient morts de faim.

Il faut que tout le monde vive ; car la premiere loi eſt de ſubſiſter. Je vois cette ville floriſſante, mais aux dépens de la nation entiere. Ces maiſons à ſix étages tous peuplés, aſpirent les moiſſons & les vignes à cinquante lieues à l'entour. Ces laquais, ces baladins, ces Abbés, ces batteurs de pavé ne ſervent ni l'Etat, ni la Société ; il faut cependant que tout cela ſubſiſte, comme le dira mon premier Chapitre ſur la Légiſlation, intitulé : *De l'eſtomac de l'homme.* Il y a des maux politiques qu'il faut tolérer, tant qu'on ne peut y remédier d'une maniere ſûre ; telle eſt l'étendue de la Capitale : on ne fera pas refluer ſur les terres, ceux qui habitent les chambres garnies & les greniers. Ils n'ont rien, pas même des bras, puiſqu'ils ſont énervés. Arrêterez-vous aux portes ceux qui entrent ? Conſervez donc l'énorme loupe, puiſque vous ne pouvez l'extirper ſans mettre en danger le corps politique ; d'ailleurs... Mais n'anticipons point ſur ce que nous avons à faire ſentir ſur cette ville, qui ſera toujours chere à un Gouvernement dont la tête eſt auſſi diſproportionnée que la Capitale l'eſt au Royaume.

CHAPITRE IV.

Phyſionomie de la grande Ville.

VOULEZ-VOUS juger Paris phyſiquement? Montez ſur les tours de Notre Dame. La ville eſt ronde comme une citrouille ; le plâtre qui forme les deux tiers matériels de la ville, & qui eſt tout-à-la-fois blanc & noir, annonce qu'elle eſt bâtie de craie, & qu'elle repoſe ſur la craie. La fumée éternelle qui s'éleve de ces cheminées innombrables, dérobe à l'œil le ſommet pointu des clochers ; on voit comme un nuage qui ſe forme au-deſſus de tant de maiſons, & la tranſpiration de cette Ville eſt pour ainſi dire ſenſible.

La riviere qui la partage, la coupe preſque réguliérement en deux portions égales ; mais les édifices ſe portent depuis quelques années du côté du nord.

Je paſſerai ſous ſilence ſa poſition topographique, ainſi que la deſcription de ſes édifices, de ſes monuments, de ſes curioſités en tout genre ; parce que je fais plus de cas du tableau de l'eſprit & du caractere de ſes habitants, que de toutes ces nomenclatures qu'on trouvera dans les *Etrennes mignonnes*. C'eſt au moral que je me ſuis attachée ; il ne faut que des yeux pour voir le reſte.

Je dois ſeulement conſidérer que ſon ciel en général eſt ſujet à la plus grande inconſtance, & beaucoup plus humide que froid. L'eau de la Seine eſt légérement purgative ; & l'on dit proverbialement, *qu'elle ſort de la cuiſſe d'un Ange.* La fibre y eſt molle & détendue ; l'épaiſſeur de l'ath-

moſphere en relâche le ton, & les couleurs vives ſont rares ſur les viſages.

Le quartier le plus ſain eſt le Fauxbourg Saint-Jacques, habité par le petit peuple; & le quartier le plus mal-ſain, eſt celui de la Cité.

Pourquoi cette ſuperbe Ville n'eſt-elle pas ſituée au lieu où eſt Tours? Elle ſeroit d'ailleurs au centre du Royaume. Le beau ciel de la Touraine ſeroit plus convenable à ſa population. Placée ſur les bords de la Loire, elle auroit des avantages infinis qu'elle n'a pas, & que les richeſſes & le travail ne ſauroient lui apporter.

Ses environs ſont variés, charmants, délicieux; c'eſt la nature cultivée, ſans que l'art l'étouffe. On y trouve une foule de jardins, d'allées, de promenades, qu'on ne trouve que près de la Capitale. A quatre lieues à la ronde, toute eſt orné par les mains de l'opulence; & le cultivateur qui en féconde les terres, n'eſt pas abſolument malheureux.

Mais on ne ſauroit auſſi, à huit ou dix lieues à la ronde, tirer un coup de fuſil. *Les plaiſirs du Roi* & les terres des Princes ont envahi tous les droits de chaſſe. Les loix arbitraires faites à ce ſujet, portent une empreinte de ſévérité, pour ne pas dire de cruauté, qui contraſte avec les autres loix du Royaume. Tuer une perdrix, devient un délit que les galeres ſeules peuvent expier. Les gardes-chaſſe pourſuivent les braconniers avec plus de vigilance & d'ardeur, que la maréchauſſée ne pourſuit les voleurs & les aſſaſſins. Enfin, les gardes-chaſſe tuent, & (choſe épouvantable!) ces meurtres demeurent impunis. Oſerai-je dire qu'on les a vus récompenſés, & par un Prince qui d'ailleur paſſe pour humain?

Les Princes ſont durs, inexorables, ſur l'ar-

ticle de la chaſſe, & exercent une véritable tyrannie.

CHAPITRE V.

Les Carrieres.

POUR bâtir Paris dans ſon origine, il a fallu prendre la pierre dans les environs; la conſommation n'en a pas été mince. Paris s'agrandiſſant, on a bâti inſenſiblement les fauxbourgs ſur les anciennes carrieres; de ſorte que tout ce qu'on voit en-dehors, manque eſſentiellement dans la terre aux fondements de la ville : de-là les concavités effrayantes qui ſe trouvent aujourd'hui ſous les maiſons de pluſieurs quartriers; elles portent ſur des abymes. Il ne faudroit pas un choc bien conſidérable, pour ramener les pierres au point d'où on les a enlevées avec tant d'effort. Huit perſonnes enſevelies dans un gouffre de cent cinquante pieds de profondeur, & quelques autres accidents moins connus, ont excité enfin la vigilance de la Police & du Gouvernement; & de fait, on a étayé en ſilence les édifices de pluſieurs quartiers, en leur donnant dans ces obſcurs ſouterreins un appui qu'ils n'avoient pas.

Tout le fauxbourg Saint-Jacques, la rue de la Harpe, & même la rue de Tournon, portent ſur d'anciennes carrieres, & l'on a bâti des pilaſtres pour ſoutenir le poids des maiſons. Que de matiere à réflexions, en conſidérant cette grande ville formée, ſoutenue par des moyens abſolument contraires! ces tours, ces clochers, ces voûtes des temples, autant de ſignes qui diſent à l'œil : ce que nous voyons en l'air, manque ſous nos pieds.

CHAPITRE VI.

Où eſt le Gouvernement féodal?

CETTE nobleſſe qui vivoit il y a deux cents ans dans ſes châteaux, répugnoit à venir dans la grande ville. Auſſi que n'a-t-on pas fait en France pour lui faire déſerter les donjons épars qu'elle habitoit dans les campagnes? De-là elle bravoit ſouvent des ordres arbitraires; elle avoit un rang : mais lorſque les graces du Souverain ne ſe ſont plus manifeſtées que dans tel bureau; lorſqu'un point unique, attractif & central s'eſt établi, où tout ce qui étoit dans le cercle devoit aboutir, il a fallu quitter les antiques châteaux. Ils ſont tombés en ruine, & avec eux la force des Seigneurs. On les a étourdis avec toute la pompe qui environne les Cours; on a inſtitué des fêtes pour les amollir. Les femmes, qui vivoient dans la ſolitude & dans les devoirs de l'économie domeſtique, ſe ſont trouvé flattées d'attirer les regards. Leur coquetterie, leur ambition naturelle y ont trouvé leur compte; elles ont brillé près du trône, à raiſon de leurs charmes. Il a fallu que leurs eſclaves ne s'éloignaſſent point du ſéjour de leur puiſſance; elles ſont devenues les reines de la ſociété, & les arbitres du goût & des plaiſirs. Elles ont vu avec indifférence leurs peres, leurs époux, leurs fils humiliés, pourvu qu'elles continuaſſent à s'agiter dans le tourbillon des Cours; elles ont transformé de pures bagatelles en importantes affaires; elles ont crée le coſtume, l'étiquette, les modes, les parures, les préférences, les conventions puériles; enfin elles ont renforcé la pente à l'eſclavage. Les hommes conduits, di-

rigés par elles, peut-être à leur insu, n'ont plus eu d'autre ressource que de tendre des mains avides autour du dispensateur des graces & de l'argent. L'art de faire fortune a été l'art du courtisan; le Monarque a mis à profit cette tendance de la noblesse, si utile à l'agrandissement de son pouvoir; il a arraché aux peuples tout l'or qu'il pouvoit leur enlever, pour le donner à ses courtisans transformés en serviteurs attentifs.

Les héritages de l'antique noblesse sont donc vénus se métamorphoser à Paris en diamants, en dentelles, en plats d'argent, en équipages somptueux. Le dépérissement de l'agriculture s'est fait sentir; le trône a reçu plus d'éclat, & le bien de l'Etat en a souffert : mais si les intérêts du corps politique ont reçu des dommages considérables par l'établissement des grandes villes, quelques particuliers ont eu de rares privileges. Ils ont joui de tous les arts rassemblés; de toutes les ressources, & les plus promptes; de toutes les commodités, & les plus douces; de tout ce qui peut enfin embellir la vie, diminuer les maux de la nature, affermir la joie, la santé & le bonheur... Quelques particuliers;... mais la nation en gros!...

CHAPITRE VII.

Patrie du vrai Philosophe.

C'EST dans les grandes villes que le Philosophe lui-même se plaît, tout en les condamnant; parce qu'il y cache mieux qu'ailleurs sa médiocre fortune; parce qu'il n'a pas du moins à en rougir; parce qu'il y vit plus libre, noyé dans la foule; parce qu'il y trouve plus d'égalité dans la con-

fuſion des rangs; parce qu'il y peut choiſir ſon monde, & ſe dérober aux ſots & aux importuns, que l'on n'évite point dans les petits endroits.

Il y trouve auſſi une plus ample matiere à réflexions : des ſcenes journalieres ajoutent à ſes nombreuſes expériences; la diverſité des objets fournit à ſon génie l'aliment qui lui convient ; il blâmera la folie des hommes qui dédaignent les plaiſirs champêtres, mais il partagera leurs folies.

A dix-huit ans, quand j'étois plein de force, de ſanté & de courage, & j'étois alors très robuſte, je goûtois beaucoup le ſyſtême de Jean-Jacques Rouſſeau. Je me promenois en idée dans une forêt, ſeul avec mes propres forces, ſans maître & ſans eſclaves, pourvoyant à tous mes beſoins. Le gland des chênes, les racines & les herbes ne me paroiſſoient pas une mauvaiſe nourriture. L'extrême appetit me rendoit tous les végétaux également ſavoureux. Je n'avois pas peur des frimats; j'aurois bravé, je crois, les horreurs du Canada & du Groënland; la chaleur de mon ſang rejettoit les couvertures. Je me diſois dans ma penſée : là, je ne ſerois point enchaîné dans ce cercle de formalités, de chicanes, de minucies, de politiques fine & verſatile. Libre dans mes penchants, je leur obéirois ſans offenſer les loix, & je ſerois heureux ſans nuire ni à l'avarice ni à l'orgueil d'aucun être.

Mais quand cette premiere fougue du tempérament fut ralentie ; quand, familiariſé à vingt-ſept ans avec les maladies, avec les hommes, & encore plus avec les livres, j'eus pluſieurs ſortes d'idées, de plaiſirs & de douleurs ; quand j'appris à connoître les privations & les jouiſſances; plus foible d'imagitation, parce que je l'avois enrichie & amollie par les arts, je trouvai le ſyſtême de

Jean-Jacques moins délectable. Je vis qu'il étoit plus commode d'avoir du pain avec une petite piece d'argent, que de faire des chaſſes de cent lieues pour attraper du gibier. Je ſus bon gré à l'homme qui me faiſoit un habit, à celui qui me voituroit à la campagne, au cuiſiner qui me faiſoit manger un peu par-de-là le premier appetit, à l'auteur qui avoit fait une piece de Théâtre qui me faiſoit pleurer, à l'architecte qui avoit bâti la maiſon commode où je trouvois bon feu dans l'hyver, & des hommes agréables qui m'enſeignoient mille choſes que j'ignorois.

Alors je vis les ſociétés ſous un autre jour, & je me ſuis dit : Il y a moins de ſervitude & de miſere à Paris que dans l'état ſauvage, même pour les plus infortunés, qui participent ou peuvent participer aux bienfaits des arts; ou du moins il n'y a point de milieu, & il faut être tout-à-fait un homme errant dans les bois, où il faut vivre à Paris dans la bonne compagnie, c'eſt-à-dire, dans celle que je fréquente; car chacun appelle ainſi la ſociété qu'il s'eſt choiſie.... Je penſois cela. Attendez, lecteur, juſqu'à la fin du livre, pour ſavoir ſi je penſe encore de même.

CHAPITRE VIII.

De la Converſation.

Avec quelle légéreté on balotte à Paris les opinions humaines! Dans un ſouper, que d'arrêts rendus! On a prononcé hardiment ſur les premieres vérités de la métaphyſique, de la morale, de la littérature & de la politique: l'on a dit du même homme, à la même table, à droite, qu'il eſt un aigle;

aigle, à gauche qu'il eſt un oiſon. L'on a débité du même principe, d'un côté, qu'il étoit inconteſtable, de l'autre qu'il étoit abſurde. Les extrêmes ſe rencontrent, & les mots n'ont plus la même ſignification dans deux bouches différentes.

Mais ſur-tout avec quelle facilité on paſſe d'un objet à un autre, & que de matieres on parcourt en peu d'heures! Il faut avouer que la converſation à Paris eſt perfectionnée à un point dont on ne trouve aucun exemple dans le reſte du monde. Chaque trait reſſemble à un coup de rame tout à la fois léger & profond. On ne reſte pas long-temps ſur le même objet; mais il y a une couleur générale qui fait que toutes les idées rentrent dans la matiere dont il eſt queſtion. Le pour & le contre ſe diſcutent avec une rapidité ſinguliere. C'eſt un plaiſir délicat qui n'appartient qu'à une ſociété extrêmement policée, qui a inſtitué des regles fines toujours obſervées. L'homme qui n'a point ce tact, avec de l'eſprit d'ailleurs, eſt auſſi muet que s'il étoit ſourd.

On ne ſait par quelle tranſition rapide on paſſe de l'examen d'une comédie, à la diſcuſſion des affaires des Inſurgents; comment on parle à la fois d'une mode & de Boſton, de Deſrues & de Franklin. L'enchaînure eſt imperceptible; mais elle exiſte aux yeux de l'obſervateur attentif. Les rapports, pour être éloignés, n'en ſont pas moins réels; & ſi l'on eſt né pour penſer, il eſt impoſſible alors de ne pas appercevoir que tout eſt lié, que tout ſe touche, & qu'il faut avoir une multitude d'idées pour enfanter une bonne idée. Les reflets, au moral comme au phyſique, ſe prêtent des lumieres mutuelles.

Rien de plus délicieux que de ſe promener, pour ainſi dire, au milieu des penſées diverſes de ſes voi-

ſins; de voir ſi ſouvent l'habit qui parle encore plus que l'homme. Tel ne vous répond pas, qui répond à ſa propre penſée, & n'en répond que mieux. Le geſte, au lieu du diſcours, eſt quelquefois remarquable; mille faits particuliers ſuppléent au défaut de la mémoire & de la lecture; & la connoiſſance des hommes & des choſes s'apprend mieux dans un cercle que dans les meilleurs Livres.

CHAPITRE IX.

La nouvelle Athenes.

PARIS repréſente l'ancienne Athenes. On vouloit être loué des Athéniens; on ambitionne aujourd'hui le ſuffrage de la Capitale de France. Alexandre, au moment qu'il combattoit Porus, s'écrioit: Que de fatigues pour être loué de vous, ô Athéniens! Quel peuple étoit-ce donc que ces Athéniens, qui imprimoient au fond de l'Aſie le deſir de les intéreſſer? Ou Alexandre étoit un fou d'une vanité outrée, ou Athenes étoit la premiere ville de l'univers.

Les trois hommes qui ont de mon temps occupé le plus conſtamment l'attention des Pariſiens cauſants ſont le Roi de Pruſſe, Voltaire, & Jean-Jacques Rouſſeau. Il eſt incroyable le nombre d'admirateurs juſtes & paſſionnés qu'a obtenu le premier par ſes victoires, par ſa légiſlation, par ſes talents ſpirituels. J'avoue que je ſuis à la tête de ces admirateurs, & que depuis Céſar je ne connois point d'homme qui ait réuni plus de qualités.

Ainſi le mérite réel n'échappe point à un peuple qu'on taxe de frivolité: il ſait être conſtant dans ſon eſtime; il reconnoît l'homme dans l'Europe,

qui mérite ſon hommage. Quel exemple pour celui qui ſera jaloux d'obtenir les mêmes ſuffrages! Le Pariſien offre de la politeſſe & des égards à toutes les Têtes couronnées; mais il réſerve ſon admiration & ſon reſpect pour le Monarque vraiment digne de figurer ſur un trône. Les Pariſiens déſignent déja quelques autres noms de Souverains à la gloire; mais c'eſt au temps qu'il appartient de donner à l'éclat de leur renommée naiſſante, cette maturité qui en aſſure le poids & l'étendue.

CHAPITRE X.

Jouiſſances.

Un citadin riche trouve à ſon réveil les marchés fournis de tout ce que cent mille hommes ont pu ramaſſer à cinquante lieues à la ronde, pour flatter ſes goûts. Il n'a que l'embarras du choix. Tout abonde; & pour quelques pieces d'argent, il mangera le poiſſon délicieux, l'huître verte, le faiſan, le chapon & l'ananas, qui croiſſent ſéparément ſur des terreins oppoſés. C'eſt pour lui que le vigneron renonce à boire le jus bienfaiſant qu'il garde ſoigneuſement pour une bouche étrangere: c'eſt pour lui que les eſpaliers ſont taillés par des mains adroites & vigilantes. Veut-il charmer ſa douce oiſiveté? le peintre lui apporte ſon tableau; les ſpectacles lui offrent leur muſique, leurs drames, leurs aſſemblées brillantes. Il faut qu'il ſoit bien né pour l'ennui, s'il ne trouve à varier ſes amuſements. Il eſt des ouvriers de ſenſualité, qui décorent la coupe de la volupté, & qui ſavent raffiner des plaiſirs déja jugés exquis.

CHAPITRE XI.

Dangers.

MAIS malheur au cœur neuf & innocent, échappé de la Province, qui, ſous prétexte de ſe perfectionner dans quelqu'art, oſe viſiter ſans mentor & ſans ami cette ville de ſéduction! Les pieges de la débauche qui uſurpe inſolemment le nom de volupté, vont l'environner de toutes parts. A la place du tendre amour, il ne rencontrera que ſon ſimulacre. Le menſonge de la coquetterie, les artifices de la cupidité ſont ſubſtitués aux accents du cœur, aux flammes du ſentiment; le plaiſir eſt vénal & trompeur. Ce jeune homme qui a quitté un pere, une mere, une amante, plongé dans une multitude confuſe, ſera heureux s'il ne perd quelquefois que ſa ſanté; ſi échappant à la ruine de ſes forces, il ne va pas groſſir le troupeau de ces ames ſans vigueur & ſans nerf, qui ne ſont plus livrées qu'à un mouvement machinal. Ainſi tout eſt compenſé; & pour acquérir des connoiſſances rares ou neuves, il en coûte cher quand on veut toucher *à l'arbre de la ſcience.*

Il y auroit une piece de théâtre très-morale à faire, *le Pere de Province.* Un malheureux pere, ſouvent abuſé par une perſpective décevante, combat mollement les deſirs de ſon fils, lui ouvre la route de la Capitale, ſéduit le premier par l'idée d'une prochaine fortune. Le fils part avec un cœur rempli des vertus filiales; mais la contagion va le ſaiſir. Bientôt le pere infortuné ne reconnoîtra plus le fils dans lequel il ſe complaiſoit. Celui-ci aura appris à tourner en ridicule les vertus qui lui étoient

les plus cheres ; & tous les liens qui l'attachoient à la maiſon paternelle, il les aura oubliés ou briſés, parce qu'il aura vu la ville où ces nœuds ſont ſi légers qu'ils n'y exiſtent plus, ou qu'ils y ſont tournés en ridicule.

CHAPITRE XII.

Avantages.

C'EST à Paris que l'on trouve les reſſources que l'on cherchoit vainement dans les Provinces pendant pluſieurs années. On a bien raiſon de dire que la fortune eſt aveugle : car une ſimple recommandation vous pouſſe quelquefois beaucoup plus loin que les travaux les plus aſſidus. Tout dépend quelquefois de la premiere maiſon où vous entrez.

O jeune homme ! tandis que ton viſage eſt frais, va careſſer la fortune. Elle eſt femme, elle chérit les premieres années de la vie humaine : ſi tu attends plus tard, tu ne ſeras point favoriſé.

Mais il y a une ſi grande preſſe dans le temple de la fortune, rempli d'ambitieux ! Ils ſe coudoyent & ſe croiſent mutuellement dans leur marche. Il faut ſe faire jour à travers le flux & le reflux. A peine a-t-on vaincu la foule prodigieuſe des obſtacles, à peine a-t-on mis un pied devant l'autel de la déeſſe, qu'on ſe trouve avoir la barbe griſe, & qu'il faut tout abandonner. Je n'ai jamais fait un pas vers l'idole : auſſi ſuis-je toujours à la même diſtance ; & il eſt trop tard aujourd'hui pour avancer.

CHAPITRE XIII.

Esprit raffiné.

PEUT-ÊTRE y a-t-il dans la Capitale vraiment trop de ce qu'on appelle esprit. On justifie tout, & le vice même. Notre malice, c'est-à-dire, le raffinement de nos passions, l'art de les justifier, auroit-elle pour mesure l'étendue donnée à notre faculté de penser? Notre raison perfectionnée nous apprendroit-elle en même-temps à perfectionner le vice? Ne nous servirions-nous pas d'une logique ignénieuse, pour voiler l'artifice, & le progrès de nos goûts intéressés? Ne deviennent-ils pas plus attrayants, plus tyranniques par la méthode même qui nous apprend ces subtilités? Quoi, la science seroit accompagnée d'un poison subtil! Je crains d'approfondir cet objet. Non, la science vraie est bonne. Il y en a de fausses, & ce sont celles-là qui excitent la cupidité; il en est d'innocentes dans les siecles les plus corrompus.

CHAPITRE XIV.

Pour qui les arts? Hélas!

TANDIS que l'imagination cherche & invente, se consume dans son vol actif & soutenu; tandis que le bons sens médite, calcule, que l'esprit de sagacité perfectionne... C'est donc pour que l'indolence jouisse dédaigneusement de tous ces arts créés avec tant de travaux!

Cela est bien triste à penser. Quoi! tout est fait

pour l'œil de la molleſſe, pour les plaiſirs du voluptueux oiſif! Quoi! c'eſt pour le réveiller de ſa léthargie & de ſon ennui, que les nobles enfants des arts mettent au jour leurs admirables productions!

CHAPITRE XV.

Au plus pauvre la beſace.

TOUTES les charges, les dignités, les emplois, les places civiles, militaires & ſacerdotales ſe donnent à ceux qui ont de l'argent. Ainſi la diſtance qui ſépare le riche du reſte des citoyens s'accroît chaque jour, & la pauvreté devient plus inſupportable par la vue des progrès étonnants du luxe qui fatigue les regards de l'indigent. La haine s'envenime, & l'Etat eſt diviſé en deux claſſes; en gens avides & inſenſibles, & en mécontents qui murmurent. Le légiſlateur qui trouvera le moyen de hacher les propriétés, de diviſer & ſubdiviſer les fortunes, ſervira merveilleuſement l'Etat & la population. Telle eſt la penſée féconde de Monteſquieu, revêtue de cette expreſſion ſi heureuſe : *En tout endroit où deux perſonnes peuvent vivre commodément, il ſe fait un mariage.*

Les richeſſes accumulées ſur quelques têtes, enfantent ce luxe ſi dangereux pour celui qui en jouit & pour celui qui l'envie. Ces mêmes richeſſes réparties d'une maniere moins inégale, au-lieu du poiſon deſtructeur que produit le faſte, ameneroient l'aiſance, mere du travail & ſource des vertus domeſtiques. Tout Etat où les fortunes ſont à-peu-près au même niveau, eſt tranquille,

fortuné, & ſemble faire un tout. Telle eſt de nos jours la Suiſſe. Tout autre Etat porte un principe de diſcorde & de diviſion éternelle. L'un ſe vend, l'autre achete, & tous deux ſont avilis. Je n'entends pas parler de cette égalité qui n'eſt qu'une chimere ; mais les énormes propriétés nuiſent au commerce & à la circulation. Tout l'argent eſt d'un côté, & le ſuc vital s'égare au-lieu de féconder toutes les branches de l'arbre. Que de talents éclipſés faute de quelques pieces d'argent ! S'il eſt conſidéré comme une ſemence productive, les trois quarts & demi des citoyens en ſont privés, & languiſſent toute leur vie ſans pouvoir déployer leurs propres facultés.

Rien ne me fait plus de plaiſir que de voir l'héritier d'un milionnaire dépenſer en peu d'années les biens immenſes que ſon pere avare & dur avoit amaſſés. Car ſi le fils étoit avare comme le pere, à la troiſieme génération le deſcendant poſſéderoit dix fois la fortune de ſon biſaïeul, & vingt hommes de cette eſpece engloberoient toutes les richeſſes d'un pays. L'origine de tous les maux politiques doit s'attribuer à ces fortunes immenſes, accumulées ſur quelques têtes. Cette funeſte inégalité fait naître d'un côté les attentats de l'opulence, & de l'autre les crimes obſcurs de l'indigence. Elle enfante une guerre inteſtine qui a beaucoup de reſſemblance avec la guerre civile : elle inſpire aux uns une haine d'autant plus active qu'elle eſt cachée, & aux autres un orgueil intolérable, qui devient cruel. Tout état qui favoriſera par ſes loix cette injuſte diſproportion, n'a qu'à étendre ſon code pénal. Dès qu'il y aura de nombreux palais, il faudra bâtir de vaſtes priſons. Tout état, au contraire, attentif à diviſer les héritages, à faire deſcendre le ſuc nourricier dans

toutes les branches, aura moins de délits à punir. La loi Romaine, qui défendoit qu'aucun Romain pût posséder au-delà de 500 arpents de terre, étoit une loi très-sage. Une loi qui, parmi nous, examineroit, à sa mort, la vie d'un très-riche propriétaire, par quels moyens il a amassé sa fortune, & qui rendroit aux pauvres de l'Etat ce qui paroîtroit avoir excédé les gains légitimes, semblera chimérique, mais n'en seroit pas moins excellente.

CHAPITRE XVI.

Manque de signes.

MONTESQUIEU a dit : *Tout va bien lorsque l'argent représente si parfaitement les choses, qu'on peut avoir les choses dès qu'on a l'argent ; & lorsque les choses représentent si bien l'argent, qu'on peut avoir l'argent dès qu'on a les choses.* Voilà une de ces vérités fécondes, qui devroit être méditée par les administrateurs des Etats, & par les hommes en place ; mais ils ne lisent pas Montesquieu.

Que de choses *invendues* faute d'un signe assez multiplié ! & que de choses *à vendre*, qui ne se *vendent point !* A peine les journaliers trouvent-ils tout de suite un argent tout prêt.

Pour un acheteur qui puisse payer comptant, cinquante autres vous offriront des billets. C'est donc un *grand vice*, de n'avoir pour signe d'échanges que des *métaux*. Il manque au vœu de Montesquieu son accomplissement. Il est difficile de vendre, & très-difficile de se vendre. Beaucoup d'hommes restent sans emploi : les travaux

privés languiſſent ; les travaux publics ne vont pas mieux. Tout indique donc le défaut preſqu'abſolu des ſignes d'échanges : tout néceſſite aujourd'hui une *banque* qui verſe une multitude de ſignes repréſentatifs, parce qu'il y a obſtruction *caractériſée* dans la circulation. On a donc un beſoin preſſant de ces ſignes qui repréſentent toute eſpece de valeur avec une parfaite égalité. Sans la rapidité des échanges, la vie du corps politique languit, & nous languiſſons.

Des billets de banque, c'eſt-à-dire, un *papier-monnoie*, qui proportionneroit l'abondance des ſignes à la multitudes des choſes invendues, & qui ſont à vendre, peut ſeul parer aux beſoins multipliés de la Capitale, parce que l'abondance des ſignes doit répondre à l'abondance des beſoins ; & nous ſommes dévorés de beſoins.

Les lumieres répandues ſur ces objets, & qu'on veut méconnoître, atteſtent que cette banque ne pourroit avoir rien de commun avec le mépriſable papier de Law. C'eſt ſon empyriſme même qui ſervira à nous éclairer ; c'eſt l'abus outré qu'il a fait de ce remede, qui nous le rendra ſain & utile. Qu'on ſonge à l'activité qu'il imprima, & au bien momentané qu'il fit dans ſon extravagance. Aujourd'hui, que la raiſon publique préſide à tout calcul, & que le calcul ne ſauroit s'égarer, il n'y a qu'une terreur enfantine qui puiſſe interdire en France ce *papier-monnoie*, dont l'abſence empêche le Royaume de profiter de tous ſes avantages.

Je ſais qu'il n'eſt pas poſſible en ce point d'imiter l'Angleterre, parce qu'il y aura toujours une énorme différence entre une dette nationale & une dette royale ; mais on pourroit créer, non les billets d'Etat de Law, mais des billets de banque,

dans une proportion ſage, modérée, & qui circuleroient ſous l'œil du Gouvernement, qui conſentiroit alors à jouir de la richeſſe publique, ſans porter la main à la machine qui mettroit en action cette banque nationale.

On s'étonnera un jour de notre inattention & de nos préjugés aveugles & opiniâtres, qui rejettent les moyens les plus ſimples, les plus ſouples & les plus féconds pour la grande proſpérité du Royaume. Le parchemin des contrats n'eſt point le *papier-monnoie*; il en eſt l'oppoſé. Un emprunt royal n'eſt pas le ſigne réproductif.

CHAPITRE XVII.

Argenterie.

Et au milieu de cet incroyable manque de ſignes, ce que Paris renferme en meubles d'or & d'argent, en bijoux, en vaiſſelle plate, eſt immenſe. Cette richeſſe néanmoins eſt nulle & oiſive.

Ajoutez ce que les Egliſes contiennent d'argenterie : ce ſont des monceaux de métal. Les temples & leurs décorations ont coûté horriblement cher à la patrie. Et comment le culte ſimple fondé par les Apôtres, a-t-il pu ſe convertir en un luxe?

Calculez enſuite ce que les fabriques de galons, les étoffes de ſoie, or & argent, emportent de ces précieuſes matieres.

Dans les maiſons des particuliers, vous voyez des pyramides de vaiſſelle plate. On ſe plaint de la diſette des eſpeces monnoyées, & voilà que nous avons dénaturé nos richeſſes pour les métamorphoſer en meubles.

On ne peut faire aucune entrepriſe, aucun tra-

vail, ſans une ſomme d'argent monnoyé; & tout ſe prend néanmoins ſur cette même ſomme, & on l'enleve, & on l'attire par tous les moyens imaginables, & il n'en reſte plus entre les mains des particuliers; & cette richeſſe métallique, qui dort à côté de nous, devient une richeſſe ſtérile, parce qu'elle n'a aucun cours! Et comment ſubvenir enſuite aux dépenſes extraordinaires, lorſqu'on ne ſait que ſe ſervir des mêmes écus, les pomper & les repomper; c'eſt-à-dire, ſubſtituer l'action la plus difficile & la plus fatigante, à une création ſimple & aiſée?

Nous avons des biens immenſes, & nous ſommes toujours dans la détreſſe, parce que nous ne ſavons pas doubler notre puiſſance en créant les ſignes de notre richeſſe métallique : ce qui nous empêche de donner aux terres des préparations nouvelles, de perfectionner les arts, d'augmenter la population, & de nous rendre reſpectables à nos voiſins.

Ayons toujours des tabatieres d'or, des étuis d'or, des ſur touts d'argent, des anges, des ſaints d'argent, des vierges d'argent, & point de papier-monnoie, & bientôt nous nous trouverons pauvres; car la Fontaine nous l'a dit : *Mettez une pierre à la place; elle vous vaudroit tout autant.*

L'or & l'argent qui ne circulent pas, c'eſt-à-dire, qui n'enfantent pas les ſignes qu'ils peuvent enfanter, ſont comme s'ils étoient enfouis dans les mines de la terre. Une prompte & rapide circulation manque à nos finances, & encore plus à notre commerce.

Au-lieu de tous ces emprunts en groſſes & fortes ſommes qui ne ſont utiles qu'aux riches, il auroit fallu un papier-monnoie utile aux claſſes in-

férieures, parce que le rôle qu'il joue ouvre une infinité de branches d'induſtrie, toujours inconnues aux Gouvernements qui ne doublent pas leurs richeſſes avec des billets.

CHAPITRE XVIII.

Gaieté.

On ne trouve plus chez les Pariſiens cette gaieté qui les diſtinguoit, il y a ſoixante ans, & qui formoit pour l'étranger l'accueil le plus agréable & le compliment le plus flatteur. Leur abord n'eſt plus ſi ouvert, ni leur viſage auſſi riant. Je ne ſais quelle inquiétude a pris la place de cette humeur enjouée & libre, qui atteſtoit des mœurs plus ſimples, une plus grande franchiſe, & une plus grande liberté. On ne ſe réjouit plus en compagnie. L'air ſérieux, le ton cauſtique, annoncent que la plupart des habitants rêvent à leurs dettes, & ſont toujours aux expédients.

Les dépenſes qu'entraînent le luxe & la manie des ſuperfluités, ont rendu tout le monde pauvre, & l'on s'intrigue perpétuellement pour parer aux fraix de repréſentation.

Affaires, embarras, ſervitudes, projets; tout cela ſe lit ſur les viſages. Dans une ſociété de vingt perſonnes, dix-huit s'occupent des moyens d'avoir de l'argent, & quinze n'en trouveront point.

Les ris naiſſent de la modération des deſirs: on ne la connoît plus: on tombe dans la réſerve, de-là dans la ſéchereſſe, & l'abus de l'eſprit vient encore retrécir les cœurs. Les viſages voudroient ſe montrer épanouis; mais une vraie inquiétude trahit le tourment intérieur de l'ame. Si l'on jouit encore,

c'eſt dans des parties obſcures & ſecretes, où l'on eſt ſeul, où le libertinage prend la place de la volupté; on y eſt quelquefois diſtrait, jamais heureux.

CHAPITRE XIX.

Beſoins factices.

Ce n'eſt pas l'or qui pervertit une nation: il eſt pur & innocent chez un peuple où regne la ſimplicité; il devient dangereux dès qu'il reçoit un prix extrême par l'appât des faux plaiſirs.

Lorſqu'on voit avec quelle fureur l'homme ſe précipite à Paris dans les frivolités du luxe, dès qu'il lui eſt offert; à quel point il eſt devenu ardent pour ces prétendues jouiſſances dont nos aïeux ſe paſſoient ſi bien; combien il a mis de recherches dans ce nouveau genre de délices, & comme il eſt devenu ſuperbe & dédaigneux pour tout ce qui n'eſt pas orné de ce brillant ſuperflu qui ne le rend que plus avide & plus inquiet; on ne peut s'empêcher de craindre qu'il ne tourne abſolument en ridicule la vertu, la raiſon, la frugalité, la tempérance. On doit craindre que l'homme, dans cette ville, n'oublie tout-à-fait ſa propre dignité, & ne s'abaiſſe devant l'idole de la fortune, pour l'intérêt de ces mêmes voluptés qui ne ſont pas des beſoins, & qui commandent plus impérieuſement que ceux de la nature.

CHAPITRE XX.

Le Bourgeois.

PAR la même raiſon que l'on ne donne à la Haye que le nom de *village*, parce que cette ville n'eſt point murée, on pourroit appeller ainſi Paris, qui n'a point de murailles.

C'eſt le pays de tout le monde. Le Pariſien natif n'y a pas plus de privileges que le Chinois qui viendroit s'y établir. Si je diſois *mon droit de citoyen*, je ferois rire juſqu'aux Officiers municipaux.

Le Pariſien s'échauffe d'abord avec une eſpece de frénéſie. Le lendemain il tourne tout en ridicule, parce qu'il ne cherche que l'amuſement.

Il eſt tombé depuis près de cent ans dans une eſpece d'inſouciance ſur ſes intérêts politiques; poiſon moral, qui gâte les cœurs, énerve les entendements, atténue & fait trouver trop fort tout ce qui eſt énergique. On y a peur de tout ce qui eſt ſublime en tout genre.

On ſe borne au perſifflage ſuperficiel des ridicules, & l'on a rendu odieuſe la cenſure utile des vices.

Le Régent ayant bouleverſé toutes les fortunes, il y a ſoixante ans, a produit le même bouleverſement dans les mœurs : c'eſt à cette époque qu'a commencé l'oubli des vertus domeſtiques.

Le bourgeois eſt marchand; mais il n'eſt pas négociant. Livré à une conduite mercantile, les ſpéculations grandes & généreuſes lui échappent; il fait des affaires de tout. Il eſt vrai que la douane obſtrue & fatigue horriblement le commerce.

Dès qu'on eſt ſur le pavé de Paris, on voit bien que le peuple n'y fait pas les loix. Aucune commodité pour les gens de pied; point de trottoirs. Le peuple ſemble un corps ſéparé des autres ordres de l'Etat; les riches & les grands qui ont équipage, ont le droit barbare de l'écraſer ou de le mutiler dans les rues. Cent victimes expirent par année ſous les roues des voitures. L'indifférence pour ces ſortes d'accidents, fait voir que l'on croit que tout doit ſervir le faſte des grands. Louis XV diſoit : *Si j'étois Lieutenant de police, je défendrois les cabriolets.* Il regardoit cette défenſe comme au-deſſous de ſa grandeur.

Que l'on diſe à un tranquille habitant des Alpes, qu'il y a une ville où des citoyens pouſſent leurs chevaux à toute bride ſur le corps de leurs concitoyens, qu'ils en ſont quittes pour payer une légere ſomme, & qu'ils peuvent recommencer le lendemain; il taxera le Pariſien de menſonge, & n'oſera faire entrer dans ſa mémoire l'image de cette barbarie.

Le peuple eſt mou, pâle, petit, rabougri. On voit bien au premier coup d'œil, que ce ne ſont pas là des républicains. A ceux-ci appartient un autre caractere qu'au ſujet d'un Monarque. Que celui-ci ſoit poli, ſybarite, ſans mœurs fortes, il n'a d'autre conſolation que les jouiſſances trompeuſes du luxe. Ce n'eſt que le républicain qui déploie cette rudeſſe, ce geſte tranchant, cet œil animé, qui conſervent l'énergie des ames, & ſoutiennent le patriotiſme.

Si le citoyen ne marche point ſur le pavé, la tête haute, prêt au pugilat, il perdra ſa valeur réelle : tant les vertus orgueilleuſes des Etats tiennent à une certaine rudeſſe ! Elle peut offenſer un œil efféminé ; mais elle n'en eſt pas moins la ſauvegarde

garde des Empires qui veulent rendre leurs forces reſpectables.

Le nerf, &, s'il faut le dire, l'inſolence du peuple, ſera toujours le gage de ſa franchiſe, de ſa probité, de ſon dévouement. Dès que le peuple ceſſe d'être agreſte & clamateur, il devient ſérieux, vain, débauché, pauvre, & conſéquemment avili.

J'aime mieux le voir, comme à Londres, ſe battre à coups de poings, & s'enivrer à la taverne, que de le voir, comme à Paris, ſoucieux, inquiet, tremblant, ruiné, n'oſant lever la tête, livré aux plus laides Catins de l'univers, & inceſſamment prêt à faire banqueroute. Il eſt alors licencieux ſans liberté, diſſipateur ſans fortune, orgueilleux ſans courage; & la miſere & l'eſclavage vont le charger de leurs fers honteux.

Le bâton regne à la Chine; c'eſt la populace la plus timide, la plus lâche & la plus voleuſe de l'univers. A Paris, elle ſe diſperſe devant le bout d'un fuſil; elle fond en larmes devant les Officiers de la police; elle ſe met à genoux devant ſon chef; c'eſt un Roi pour toute cette canaille.

Elle croit que les Anglois mangent la viande toute crue; qu'on ne voit que des gens qui ſe noyent dans la Tamiſe, & qu'un étranger ne ſauroit traverſer la ville, ſans être aſſommé à coups de poings.

Tous les chapiers de la terraſſe des Tuileries, ou de l'allée du Luxembourg, ſont des anti-anglicans, qui ne parlent que de faire une deſcente en Angleterre, de prendre Londres, d'y mettre le feu, & qui, quoique jugés ſouverainement ridicules, n'ont guere ſur les Anglois des idées différentes de celles du beau monde.

Nous ne pouvons à Paris ni parler, ni écrire,

& nous nous paſſionnons à l'excès pour la liberté des Américains, placés à douze cents lieues de nous. Il ne nous eſt jamais arrivé, au milieu de ces applaudiſſements donnés à la guerre civile, de faire un retour ſur nous-mêmes ; mais le beſoin de parler entraîne le Pariſien, & les premieres claſſes comme les dernieres ſont ſoumiſes à des préjugés déplorables & honteux.

Le Pariſien a changé à bien des égards. Il étoit, avant le regne de Louis XIV, bien différent de ce qu'il eſt aujourd'hui. Les deſcriptions des Ecrivains, fidelles dans le temps où elles furent écrites, ne peuvent plus convenir à préſent. Il a de l'eſprit & des lumieres ; il n'a plus ni force, ni caractere, ni volonté.

Le Pariſien a le ſingulier talent de faire poliment une queſtion déſobligeante à un étranger. Il allie l'indifférence à la réception la plus gracieuſe ; il lui rend ſervice ſans l'aimer, & l'admire par mépris.

Le propos de ce danſeur qui ſe nommoit immédiatement après un Monarque légiſlateur, après un homme d'un eſprit univerſel, & qui diſoit : *Je ne connois que trois grands hommes, Frédéric, Voltaire & moi*, a été répété comme le propos d'un appréciateur, d'un diſtributeur de la renommée ; & tout Pariſien, juſqu'au faiſeur de cabrioles, ſe croit en droit d'indiquer à la gloire les noms qu'elle doit couronner.

CHAPITRE XXI.

Population de la Capitale.

M. de Buffon (que je n'appellerai point le Comte de Buffon, car il y a tant de Comtes) ſoutient que la force de cette ville pour le maintien de ſa population a augmenté depuis cent ans d'un quart, & que ſa fécondité eſt plus que ſuffiſante pour ſa population. Chaque mariage, dit-il, produit quatre enfants. Il ſe fait chaque année environ quatre à cinq mille mariages, & le nombre des baptêmes monte à dix-huit, dix-neuf, & vingt mille. Ainſi ceux qui entrent à la vie, ſemblent égaler en nombre ceux qui en ſortent; proportion qui a quelque choſe d'admirable, & qui démontre à l'œil attentif un plan ſoutenu dans la circulation de la vie & de la mort.

Il meurt à Paris, année commune, vingt mille perſonnes environ; ce qui, ſelon le même obſervateur, paroît donner une population de ſept cents mille ames, en comparant trente-cinq vivants pour un mort. Tous les grands hyvers augmentent cette mortalité. Elle s'eſt trouvée en 1709, de 30000, en 1740, de 24000.

D'après les mêmes obſervations, il naît à Paris plus de garçons que de filles, & il y meurt plus d'hommes que de femmes, non-ſeulement dans la proportion des naiſſances des mâles, mais encore conſidérablement au-delà de ce rapport. Car ſur dix ans de vie courante, les femmes ont un an de plus que les hommes à Paris. Ainſi la différence eſt d'un neuvieme entre le ſort final des hommes & des femmes dans cette Capitale, nommée par le petit

peuple, *le paradis des femmes*, le *purgatoire des hommes*, & *l'enfer des chevaux*.

Il y a des jours qu'il ſort des portes de la Capitale trois cents mille hommes à épaiſſes colonnes, dont ſoixante mille en équipage ou à cheval : il s'agit d'une réjouiſſance, d'une revue, d'une fête publique. Six heures après, cette foule immenſe ſe diſſipe; chacun retourne chez ſoi. La place dont les limites étoient ſerrées, dont les barrieres étoient renverſées par l'affluence prodigieuſe du peuple qui crioit miſéricorde, ſe vuide, demeure nue & déſerte; & de tant d'hommes aſſemblés & preſſés, chacun a ſon aſyle ou ſon trou à part.

Le jour de la promenade de Long-Champ, toute la ville ſort, quelque temps qu'il faſſe. C'eſt le jour marqué par l'uſage, pour faire voir à tout Paris ſon équipage, ſes chevaux & ſes laquais. On ne fait point la révérence à la promenade, comme dans un ſallon; celle-là a un caractere de légéreté, que n'attraperoit jamais le plus leſte étranger.

Depuis le déſaſtre arrivé à la place de Louis XV, il y a dix années, où quinze à dix-huit cents perſonnes furent étouffées, à la ſuite d'un déplorable feu d'artifice, il y a beaucoup d'ordre & d'exactitude dans toutes les fêtes publiques, & l'on ne ſauroit donner que des éloges à la vigilance & à l'adreſſe qui regnent en cette partie.

D'après cette affluence inconcevable qui étonne les yeux les plus accoutumés à ce ſpectacle, on ne ſera pas ſurpris d'apprendre que la ſeule ville de Paris rapporte au Roi de France près de cent millions par an, en y comprenant tout, les entrées, les dixiemes, les capitations, & toutes les impoſitions fiſcales, qui formeroient un dictionnaire. Cette épouvantable ſomme que produit un point ſi étroit, ſe renouvelle chaque année; & ce n'eſt

pas ſans raiſon, que les Monarques François appellent la Capitale, *notre bonne ville de Paris.* C'eſt une bonne vache à lait. Sous le regne de Louis-le-Gros, les entrées de Paris rapportoient douze cents livres.

La Cour eſt fort attentive aux diſcours des Pariſiens : elle les appelle *les grenouilles.* Que diſent les grenouilles ? ſe demandent ſouvent les Princes entr'eux. Et quand les grenouilles frappent des mains à leur apparition, ou au ſpectacle, ou ſur le chemin de Sainte-Genevieve, ils ſont très-contents. On les punit quelquefois par le ſilence. En effet, ils peuvent lire dans le maintien du peuple les idées qu'on a ſur leur compte. L'allégreſſe ou l'indifférence publique ont un caractere bien marqué. L'on prétend qu'ils ſont ſenſibles à la réception de la Capitale, parce qu'ils ſentent confuſément que dans cette multitude il y a du bon ſens, de l'eſprit, & des hommes en état de les apprécier, eux & leurs actions. Or, ces hommes, on ne ſait trop comment, déterminent le jugement de la populace.

La police a ſoin, dans certaines circonſtances, de payer de fortes gueules qui ſe répandent dans différents quartiers, afin de mettre les autres en train, ainſi qu'elle ſoudoie des *chianlis* pendant les jours gras ; mais les vrais témoignages de l'allégreſſe publique, ainſi que du contentement du peuple, ont un caractere que rien n'imite.

On en eſt au dixieme plan de Paris ; mais il déborde toujours ſes limites : la clôture n'en eſt pas encore fixée, & ne ſauroit l'être.

Je m'égare, je me perds dans cette ville immenſe ; je ne reconnois plus moi-même les quartiers nouveaux. Les marais qui produiſent les légumes, reculent & font place à des édifices. Voilà

Chaillot, Paſſy, Auteuil bien liés à la Capitale. Encore un peu, Sêve y touche ; & ſi l'on prolonge d'ici à un ſiecle juſqu'à Verſailles, de l'autre côté à Saint-Denis, & du côté de Picpus à Vincennes, ce ſera là pour le coup une ville plus que Chinoiſe.

CHAPITRE XXII.

Voiſinage.

On eſt étranger à ſon voiſin, & l'on n'apprend quelquefois ſa mort que par le billet d'enterrement, ou parce qu'on le trouve expoſé à la porte quand on rentre le ſoir. Deux hommes célebres peuvent vivre vingt-cinq ans dans cette ville ſans ſe connoître, ni ſe rencontrer. Votre adverſaire, votre ennemi ſera comme inviſible pour vous; car en entrant dans une maiſon, vous ſaurez d'avance s'il y eſt ou s'il n'y eſt pas. Il ne tient qu'à vous de ne voir jamais ſa face. Ainſi les parents les plus proches, quand ils ſont brouillés, quoique demeurant dans la même rue, ſont à mille lieues l'un de l'autre.

On rapporte l'hiſtoire de Dom Jacques Martin, Bénédictin. M. Deſlandes, Auteur de *l'Hiſtoire critique de la Philoſophie*, avoit critiqué ſes ouvrages. Dom Martin, qui ſupportoit impatiemment la cenſure, ſe répandoit en invectives furieuſes contre M. Deſlandes. Comme celui-ci avoit l'eſprit doux, liant & honnête, une Dame imagina de faire goûter à D. Martin ce même homme contre lequel il déclamoit avec tant de violence. M. Deſlandes prit le nom d'Olivier, & dîna ſouvent avec lui. Il mettoit la converſation ſur le chapitre de M. Deſlandes; & Dom Martin de s'écrier : *Vous êtes un homme, vous, plein de ſcience*

& d'eſprit, qui raiſonnez avec une juſteſſe infinie; mais ce Deſlandes eſt bien l'homme du monde le plus ignorant & le plus pitoyable. Cette ſcene étoit des plus divertiſſantes, & je ne doute point qu'elle ne ſe renouvellât entre les Auteurs qui ſe montrent les plus acharnés l'un & l'autre, pour quelques atteintes portées à leur amour-propre.

On avoit propoſé à Elie-Catherine Fréron, dont la phyſionomie n'étoit pas connue de François-Marie Arouet de Voltaire, d'aller à Ferney rendre une viſite à ce grand Poëte, ſous un nom ſuppoſé; mais Fréron ne prit pas ſur lui-même, de jouer un tour ſemblable à l'Auteur de l'*Ecoſſaiſe*.

Voltaire fuyoit Piron dans cette immenſe ville; il redoutoit ſes ſarcaſmes: il lui échappa tant qu'il fut à Paris; & la rencontre que pluſieurs plaiſants attendoient & provoquoient, n'eut jamais lieu.

L'inimitié n'y a pas l'ardeur qui diſtingue les haines ſi violentes dans les petites villes, parce qu'on échappe à ſon ennemi & à ſon adverſaire; & ne le voyant plus, on l'oublie.

L'animoſité eſt paſſagere, ainſi que l'amour; & les paſſions en général, ſoit en bien, ſoit en mal, n'ont pas ce caractere de profondeur qui les rend ſublimes ou redoutables.

CHAPITRE XXIII.

Des Cheminées.

L'USAGE habituel que l'homme fait du feu, dit M. de Buffon, ajoute beaucoup à cette température artificielle, dans tous les lieux où il habite en nombre. A Paris, dans les grands froids, les thermometres au fauxbourg Saint-Honoré mar-

quent deux ou trois degrés de froid de plus qu'au fauxbourg Saint-Marceau, parce que le vent du nord ſe tempere en paſſant ſur les cheminées de cette grande ville.

La conſommation de bois eſt devenue effrayante, & menace, dit-on, d'une prochaine diſette. Celui qui a inventé le flottage du bois, mériteroit d'avoir une ſtatue dans l'Hôtel-de-Ville ; mais les Echevins aiment mieux y montrer leur figure en perruque, roide & agenouillée. Cependant, ſans cet inventeur heureux, la Capitale n'auroit jamais pris un tel accroiſſement.

Ce bois que le fleuve amene, & qu'on entaſſe en piles hautes comme des maiſons (1), diſparoîtra dans l'eſpace de trois mois. Vous le voyez en pyramides quarrées ou triangulaires, qui vous dérobent la vue des environs : il ſera meſuré, porté, ſcié, brûlé, & il n'y aura plus que la place.

Autrefois, ce qui compoſoit le domeſtique ſe chauffoit à un foyer commun ; aujourd'hui la femme-de-chambre a ſa cheminée, le précepteur a ſa cheminée, le maître-d'hôtel a ſa cheminée, &c. (2).

Ceux même qui ſe piquent de politeſſe, ne s'abſtiennent pas aujourd'hui, même en préſence des Dames, de ſe chauffer indécemment les mains & le dos, & de dérober la chaleur & la vue du

---

(1) La Gazette Eccléſiaſtique s'eſt imprimée long-temps ſous une de ces pile. Les ouvriers de l'imprimerie étoient déguiſés en ſcieurs & en débardeurs. Les limiers de la Police étoient tous en défaut.

(2) Nicole, ſur la fin de ſa vie, n'oſoit ſortir, dans la crainte d'être écraſé par la chûte d'une cheminée ; il ne ſongeoit qu'en tremblant à cette foule de longs tuyaux qui couronnent nos toits.

feu à toute une compagnie. Cet uſage a quelque choſe de choquant.

CHAPITRE XXIV.

Crainte fondée.

QUAND on ſonge qu'il y a à Paris près d'un million d'hommes entaſſés ſur le même point, & que ce point n'eſt pas un port de mer, il y a vraiment de quoi frémir ſur la future ſubſiſtance de ce peuple; & quand on ſonge enſuite que ce qu'on appelle commerce (& qui n'eſt au fond qu'un agiotage perpétuel, qu'une induſtrie locale) eſt encore gêné, comprimé, fatigué de toutes parts, il y a encore de quoi frémir davantage. Alors l'exiſtence de cette ſuperbe ville paroît abſolument précaire: car pluſieurs cauſes iſolées, qui n'ont pas beſoin d'être réunies, peuvent y faire entrer la famine, ſans compter les autres fléaux qu'elle peut eſſuyer politiquement.

Il eſt bien ſûr que chaque Pariſien n'aura déſormais du pain, que tant qu'on voudra bien permettre aux boulangers d'avoir de la farine, & que le maître du ruiſſeau de la Seine & de la Marne l'eſt & le ſera de l'exiſtence de la ville.

Comment trouver le moyen de remédier à cette foule de néceſſiteux, qui n'ont d'autre gage de leur ſubſiſtance que dans le luxe dépravé des Grands? Comment entretenir la vie au milieu de cette maſſe qui crieroit famine, ſi certains abus venoient à ceſſer tout-à-coup? Le luxe dévorateur, tout en mangeant l'eſpece humaine, ſoutient au-deſſus de leur tombeau tous ces hommes qu'il extermine; ils meurent par degrès, & non tout-à-coup.

On voit dans cette Capitale des hommes qui uſent toute leur vie à faire des joujoux d'enfants, les vernis, les dorures, les pompons occupent une armée d'ouvriers; cent mille bras y ſont exercés jour & nuit à fondre des ſucreries & à édifier des deſſerts. Cinquante mille autres, le peigne en main, attendent le réveil de tous ces oiſifs qui végetent en croyant vivre, & qui, pour ſe dédommager de l'ennui qui les accable, font deux toilettes par jour.

CHAPITRE XXV.

Caractere politique des vrais Pariſiens.

PARIS a toujours été de la plus grande indifférence ſur ſa poſition politique. Cette ville a laiſſé faire à ſes Rois tout ce qu'ils ont voulu faire. Les Pariſiens n'ont guere eu que des mutineries d'écoliers, jamais profondément aſſervis, jamais libres. Ils repouſſent le canon par des vaudevilles, enchaînent la puiſſance Royale par des ſaillies épigrammatiques, puniſſent leur Monarque par le ſilence, ou l'abſolvent par des battements de mains; lui refuſent le *vive le Roi* s'ils ſont mécontents, ou le récompenſent par des acclamations. La halle a là-deſſus un tact qui ne ſe dément jamais. La halle fait la réputation des Souverains; & le Philoſophe, après avoir bien médité, obſervé, eſt tout étonné de voir que la halle a raiſon.

Les Pariſiens ſemblent avoir deviné par inſtinct, qu'un foible degré de liberté de plus ne valoit pas la peine d'être acheté par une continuité de réflexions & d'efforts. Le Pariſien oublie promptement les malheurs de la veille. Il ne tient point

regiſtre de ſes ſouffrances; & l'on diroit qu'il a aſſez de confiance en lui-même pour ne pas redouter un deſpotiſme trop abſolu. Il a développé beaucoup de patience, de force & de courage, dans la derniere lutte du trône & des loix; des villes aſſiégées ont eu moins de courage & de conſtance.

En général, il eſt doux, honnête, poli, facile à conduire; mais il ne faudroit pas trop prendre ſa légéreté pour de la foibleſſe. Il eſt dupe un peu volontairement; & je crois aſſez le connoître pour affirmer que, ſi on le pouſſoit à bout, il prendroit une opiniâtreté invincible. Souvenons-nous de la Ligue & de la Fronde. Tant que ſes maux ne ſeront pas inſupportables, il ne ſe vengera que par des couplets & des bons mots. Il ne parlera pas dans les lieux publics; mais il ſe dédommagera amplement dans le ſecret des maiſons.

Paris vit dans l'ignorance des faits hiſtoriques les plus importants à méditer. Cette ville a oublié que les Anglois y commanderent dans le quinzieme ſiecle; que Marlborough, dans ce ſiecle même, ayant forcé les lignes de Villars près de Bouchain, s'étoit frayé le chemin de la Capitale; que le ſort heureux d'une bataille avoit préſervé le chef-lieu de la Souveraineté. Il n'a point d'idée plus juſte de Londres que de Pékin.

CHAPITRE XXVI.

Des parfaits Badauds.

D'où vient le ſobriquet de badaud qu'on applique aux Pariſiens? Eſt-ce pour avoir battu le dos des Normands? eſt-ce à raiſon de l'ancienne porte

Baudaye ou *Badaye*, ou du caractere du Parisien, qui s'amuse de tout? Quelle que soit l'étymologie, on veut dire que le Parisien qui ne quitte pas ses foyers, n'a vu le monde que par un trou; qu'il s'extasie sur tout ce qui est étranger, & que son admiration porte je ne sais quoi de niais & de ridicule.

Pour se moquer à la fois de l'ignorance & de l'indolence de *certains Parisiens* qui n'ont jamais sorti de chez eux que pour aller en nourrice & pour en revenir, qui n'osent se hasarder à quitter les vues coutumieres du Pont-neuf & de la Samaritaine, & qui prennent pour des endroits fort éloignés les pays les plus voisins, un Auteur a fait, il y a vingt ans, une petite brochure intitulée : *Le voyage de Paris à Saint-Cloud par mer, & le retour de Saint-Cloud à Paris par terre.* J'en donnerai ici un petit extrait.

„ Le Parisien qui entreprend ce long voyage, prend toute sa garde-robe, se munit de provisions, fait ses adieux à ses amis & parents. Après avoir offert sa priere à tous les Saints, & s'être recommandé spécialement à son *Ange gardien*, il prend la *galiote;* c'est pour lui un vaisseau de haut-bord. Etourdi de la rapidité du bateau, il s'informe s'il ne rencontrera pas bientôt la *compagnie des Indes.* Il estime que les échelles des blanchisseuses de Chaillot sont *les échelles du Levant;* il se regarde comme éloigné de sa patrie, songe à la rue *Trouſſevache*, & verse des larmes.

Là, contemplant les *vastes mers*, il s'étonne que la morue soit si chere à Paris. Il cherche des yeux le *Cap de Bonne-Espérance;* & quand il apperçoit la fumée ondoyante & rouge de la verrerie de Sêve, il s'écrie : Voilà le *mont Vésuve*, dont on m'a parlé.

Arrivé à Saint-Cloud, il entend la meſſe en actions de graces, écrit à ſa chere mere toutes ſes craintes & ſes déſaſtres; notamment que, s'étant aſſis ſur un amas de cordages nouvellement goudronnés, ſa belle culotte de velours s'y eſt comme incorporée, & qu'il n'a pu ſe relever qu'après en avoir abandonné des *fragments conſidérables*. Il conçoit à Saint-Cloud l'idée ſublime de l'étendue de la terre, & il entrevoit que la nature vivante & animée peut s'étendre au-delà des barrieres de Paris.

Le retour par terre eſt ſur le même ton. Le Pariſien ſtupéfait & ravi, apprend que le hareng & la morue ne ſe pechent point dans la riviere de Seine. Il croyoit que le bois de Boulogne étoit l'ancienne forêt où habitoient *les Druides*; il eſt détrompé. Il avoit pris *le mont Valérien* pour le véritable Calvaire, où Jeſus-Chriſt avoit répandu ſon ſang précieux. On le déſabuſe; il juge ſavamment qu'il eſt encore *parmi des Catholiques*, puiſqu'il apperçoit des clochers, & que ſa foi n'eſt conſéquemment pas en danger. Il voit paſſer un cerf & un faon, & voilà le premier pas qu'il fait dans *l'Hiſtoire naturelle*. On lui annonce *Madrid. La capitale d'Eſpagne*, répond-il vivement? On lui dit que ce n'eſt pas là le château où François Ier. fut priſonnier. Il s'étonne du rapport, & cette ſingularité exerce toute ſon intelligence.

Il eſt toujours bon patriote, & ne renie point ſon pays; car il annonce à tous ceux qu'il rencontre, qu'il eſt *né natif* de Paris; que ſa mere vend des étoffes de ſoie à la Barbe d'or, & qu'il a pour couſin un Notaire.

Il rentre dans ſa famille; on le reçoit avec des acclamations. Ses tantes, qui, depuis vingt ans, n'ont été aux Tuileries, admirent ſon courage, & le

regardent comme le plus hardi & le plus intrépide voyageur ".

Tel eſt ce badinage, qui, dans ſon temps, eut du ſuccès, parce qu'il peint d'après nature l'imbécillité native d'un véritable Pariſien.

Ajoutons que, quand il revient dans ſes foyers, il lui manque encore une grande connoiſſance; car on ne peut pas tout apprendre : il ne ſait pas démêler dans un champ *l'orge* d'avec *l'avoine*, & le *lin* d'avec le *millet*.

J'ai vu d'honnêtes bourgeois, d'ailleurs inſtruits des pieces de Théâtre & bons *Raciniens*, qui, d'après les eſtampes & les ſtatues, croyoient fermement à l'exiſtence des *ſyrenes*, des *ſphynx*, des *licornes* & du *phénix*. Ils me diſoient, *nous avons vu dans un cabinet des cornes de licornes*. Il a fallu leur apprendre que c'étoit la dépouille d'un poiſſon de mer; & c'eſt ainſi qu'il faut aux Pariſiens, non leur donner de l'eſprit, mais leur *déſenſeigner la ſottiſe*, comme dit Montaigne.

Ce benêt qu'on fit lever de grand matin pour voir paſſer *l'équinoxe porté ſur un nuage*, c'étoit un Pariſien.

CHAPITRE XXVII.

Petites Bourgeoiſes.

Faire l'amour à une fille, en ſtyle bourgeois, c'eſt la rechercher en mariage. Un garçon ſe préſente le dimanche après vêpres, & joue *une partie de mouche*. Il perd & ne murmure pas; il demande la permiſſion de revenir, elle lui eſt accordée devant la fille qui fait *la petite bouche*.

Le dimanche ſuivant, il arrange une partie de

promenade, pour peu qu'il faſſe beau. Déclaré épouſeur, il a la liberté d'entretenir ſa future à cinquante pas géométriques devant les parents. A l'iſſue d'un petit bois, ſe fait l'importante déclaration, qui ne ſurprend point la belle.

Le prétendu eſt toujours bien friſé & d'une humeur charmante. Auſſi la fille parvient-elle à l'aimer un peu. Puis elle ſait que le mariage eſt pour elle la ſeule porte de liberté. Toute la maiſon ne parle devant l'épouſeur, que de la vertu intacte qui regne de temps immémorial dans la famille.

Mais il ſurvient un petit inconvénient. Les parents du garçon ont trouvé un parti plus avantageux : on rompt ſes habitudes. La fille eſt piquée, mais elle ſe conſole. C'eſt pour la troiſieme fois que cela lui arrive ; & forte des leçons de ſa mere, elle s'arme d'une noble fierté contre les infideles.

Quelques autres ſe préſentent ; mais l'hiſtoire du contrat fait toujours obſtacle. Cependant la fille court ſur ſon *vingt & unieme* ; il n'y a plus à balancer, il faut que le pere ſe décide ; car il ſait que *marchandiſe gardée perd de ſon prix*, ſans compter les accidents.

La fille devient boudeuſe. Le premier qui vient faire des propoſitions, eſt accepté. En trois ſemaines on bâcle l'affaire. La fille aura le plaiſir de dire qu'elle a été recherchée au moins par cinq partis ; mais elle n'ajoutera pas qu'elle a été remerciée par quatre.

Les parents qui raiſonnent, trouvent qu'elle eſt encore aſſez jeune pour amener à la maiſon une foule de marmots qu'il faudra tenir ſur les fonts de baptême.

La mere, jalouſe de ſa fille depuis qu'elle eſt grande, voulant la marier pour ſe défaire d'elle, & ne pas la marier pour prolonger ſon autorité,

endoctrine ſon gendre, lui peint ſa fille comme une étourdie, n'ayant aucune de ſes qualités perſonnelles, & demandant à être ſurveillée par les yeux attentifs d'une mere.

Elle s'offre à diriger les affaires du ménage. Le gendre ne ſait pas que Juvenal a dit en latin : *Si vous voulez avoir la paix dans la maiſon, ne ſouffrez pas que votre belle-mere y donne des conſeils.* Il eſt tout étonné de voir la diſcorde au bout de trois mois ſe déclarer entre la mere & la fille. Le mari prend le parti de ſa femme, renvoie ſa belle-mere, & conte ſon chagrin à tout le quartier. La belle-mere a parlé de ſon côté; les avis ſont partagés.

On ſe raccommode au ſecond enfant. Les larmes coulent de part & d'autre; les voiſins ſont édifiés, & la boutique proſpere.

C'eſt en vieilliſſant que la mere oublie un pouvoir qu'elle vouloit pouſſer trop loin. Elle fait ligue alors avec ſa fille contre ſon gendre qu'elle ménage & qu'elle n'aime point. Ses petits-enfants ſont charmants, ſpirituels; mais ils ne tiendront, dit-elle fréquemment, que du grand-pere & de la grand'mere.

Au reſte, il faut beaucoup de courage & de vertu dans une petite bourgeoiſe, pour qu'elle n'envie pas ſecretement l'opulence & l'éclat de telle courtiſanne, qu'elle voit parée & dans l'abondance. Elle ſeroit bien fâchée d'être *une fille entretenue*; mais elle ſoupire quelquefois en ſongeant à la liberté qu'elles ont de prendre & de choiſir des amants. Il n'y a point de vertu ſans combat. La petite bourgeoiſe qui combat & triomphe, mérite l'eſtime publique. Auſſi en ſont-elles réellement plus jalouſes dans ce rang que dans tout autre.

CHAPITRE XXVIII.

Jeune Mariée.

CLÉON rencontre Damis, l'embraſſe, l'étouffe, & lui dit : Je ſuis le plus heureux des hommes; j'épouſe une jeune fille qui ſort du couvent, & qui n'a vu, pour ainſi dire, que moi. Elle porte ſur ſon front l'empreinte de la douceur & de la bonté. Rien de plus ingénu, de plus naïf, de plus modeſte; ſes yeux craignent de rencontrer les regards que ſa beauté fixe ſur elle. Quand elle parle, une aimable rougeur colore ſon viſage; & cette timidité eſt un nouveau charme, parce que je ſuis ſûr qu'elle naît de la pudeur, & non de la médiocrité d'eſprit. Les malheurs qui affligent l'humanité la trouvent ſenſible, & elle ne ſauroit en entendre le récit ſans ſe trouver preſque mal. Qu'il eſt doux de lui voir répandre des larmes ſur les infortunes d'autrui! Il n'y a point d'ame plus ſenſible, plus douce, plus aimante; elle ne vivra, elle ne reſpirera que pour moi; elle chérira ſes devoirs, & je ſerai le plus fortuné des maris.

Cléon épouſe. Au bout de ſix mois, Cléon rencontre le même Damis, & ne lui dit rien de ſa femme. Damis apprend que cet ange marié, qui n'a plus beſoin de ſe contraindre, a remplacé la modeſtie par la fierté, la timidité par la hardieſſe, & que ſi elle rougit encore quelquefois, c'eſt d'orgueil ou de dépit. Il apprend qu'elle a déja ſon appartement ſéparé; qu'elle eſt en ſociété avec la Marquiſe, la Baronne, la Préſidente; qu'elle a pris leurs maximes hautaines & dédaigneuſes; qu'elle perſiffle ſon mari, & qu'à la moindre contradiction

elle s'emporte, & le peint comme un jaloux, un brutal, un avare.

Elle ne ſe leve qu'à deux ou trois heures après midi, & ſe couche à ſix heures du matin : elle ſort à cinq heures. On la cite comme enjouée & aimable dans la liberté du ſouper. On ne ſait pas au juſte quel eſt ſon amant, & c'eſt ce qui déſeſpere ſur-tout ſon mari. Il eſt réduit à ſouhaiter qu'elle en ait un, parce qu'il pourroit du moins par ſon moyen lui faire entendre raiſon ſur des choſes qui intéreſſent leur fortune, ce point capital, & qui aujourd'hui ſubjugue tout le reſte.

Elle adreſſe la parole à ſon époux dans des aſſemblées générales, & lui ſourit ; mais elle eſt des ſemaines entieres à la maiſon ſans lui parler & ſans le voir. Toutes les femmes s'empreſſent à dire qu'elle vit *décemment*, & que ſon mari doit s'eſtimer *heureux* d'avoir une femme auſſi ſage.

CHAPITRE XXIX.

Le Pariſien en Province.

QUAND un Pariſien a quitté Paris, alors il ne ceſſe en Province de parler de la Capitale. Il rapporte tout ce qu'il voit, à ſes uſages & à ſes coutumes ; il affecte de trouver ridicule ce qui s'en écarte ; il veut que tout le monde réforme ſes idées pour lui plaire & l'amuſer. Il parle de la Cour comme s'il la connoiſſoit ; des hommes de Lettres, comme s'ils étoient ſes amis ; des ſociétés comme s'il y avoit donné le ton. Il connoît auſſi ſes Miniſtres, les Hommes en place. Il y jouit d'un crédit conſidérable ; ſon nom eſt cité. Il n'y a enfin de ſavoir, de génie, de politeſſe, qu'à Paris.

Il aventure de pareils propos devant des perſonnes qui ont du ſens & des années. Il faut qu'il prenne tous ceux qui l'écoutent pour des ſots, ou que la manie de parler avantageuſement de ſoi, l'aveugle ſur l'extrême facilité que l'on auroit à relever ſes erreurs & ſes menſonges; mais il s'imagine ſe donner du relief, en ne vantant que Paris & la Cour.

Le vers fameux :

Elle a d'aſſez beaux yeux pour des yeux de Province.

Le Pariſien l'applique à ſon inſu à tout ce qui n'eſt pas dans ſa ſphere. Il diroit volontiers à Bordeaux & à Nantes : *Mais la Garonne & la Loire ſont d'aſſez beaux fleuves, pour des fleuves de Province.*

CHAPITRE XXX.

Du Temps.

Les uns vivent tout le jour ; ce ſont les ſages, ceux qui penſent : ils ſont rares. Les autres, une moitié de la journée ; ce ſont les gens d'affaires. Plus de la moitié de la ville ne vit à peine que trois ou quatre heures par jour, & ce ſont les femmes : elles ne s'amuſent bien que le ſoir.

Il faut avoir de l'eſprit pour ne pas s'ennuyer, ou du moins pour s'ennuyer moins que les autres. Un homme qui juge ſainement des choſes, tire parti de toutes les liaiſons auxquelles il eſt aſſujetti par ſa ſituation ou par ſon état. Ici il trouve à

s'inſtruire & à ſe former ; là il goûte les douceurs de la ſociété ; ailleurs il ſe ménage, s'intrigue, conduit des eſpérances, cultive des ſervices. Dans cet endroit, il s'anime d'une émulation néceſſaire pour acquérir une fortune honnête ; dans celui-ci, il ſe ſent piqué de l'aiguillon propre à cultiver, à orner ſon eſprit ; dans cet autre, il étudie le cœur humain, il en voit jouer les reſſorts ; il met ſagement à profit les découvertes qu'il en tire ; il apprend à connoître l'homme.

Mais ce que Pline diſoit de Rome, on peut le dire de Paris. *Mirum eſt, quàm ſingulis diebus in urbe ratio aut conſtet aut conſtare videatur, pluribuſque junctis non conſtet.* C'eſt une choſe étonnante de voir comment le temps ſe paſſe. Prenez chaque journée à part, il n'y en a point qui ne ſoit remplie ; raſſemblez-les toutes, vous êtes ſurpris de les trouver ſi vuides.

Il y a des perſonnes déſœuvrées qui ont bien de la peine à tuer leurs vingt-quatre heures, & qui employent tous les artifices imaginables pour en venir à bout.

CHAPITRE XXXI.

Eſcrocs polis, Filoux.

Les eſcrocs de toute eſpece, répandus dans les différentes Provinces, ſe rendent une fois en leur vie dans la Capitale, comme ſur le vaſte & grand théâtre où ils pourront déployer tout leur talent, frapper de plus grands coups, & rencontrer un plus grand nombre de dupes.

Comme ils ont fait une étude des moyens de tromper la crédulité, ils s'attachent aux jeunes

gens, qui, dans l'âge des paſſions & de la confiance, ouvrent une ame plus docile aux inſinuations artificieuſes. Ils ſavent qu'il faut que l'œil ſoit d'abord frappé des couleurs de l'opulence, & ils ne négligent pas ces dehors qui peuvent en impoſer.

Attentifs à ſaiſir l'eſprit des différents états, ils careſſent indifféremment leurs préjugés ; ils n'ont pas d'amour-propre ; on les voit changer de langage, ſelon les hommes à qui ils s'adreſſent. Jamais contrariants, toujours ſouples, patients, flatteurs, leur langue eſt *dorée*, comme dit le peuple ; & le peuple ſouvent ſaura mieux les reconnoître que la bonne compagnie.

Leur unique but eſt de s'approprier l'argent ; ils reconnoiſſent du premier coup d'œil celui qui le poſſede. Ils ont toujours quelque projet, quelqu'entrepriſe qui doit rendre la miſe au centuple. Eloquents ſur ce chapitre, ils parlent de votre fortune comme d'une choſe aſſurée, & la leur n'eſt jamais incertaine.

On les entend prononcer à propos le nom des hommes en place. Ils ſont inſtruits des anecdotes qui peuvent piquer la curioſité. Ils ne ſont ni médiſants, ni calomniateurs ; ils ont une plaiſanterie qui n'a rien d'amer, parce qu'il entre dans leur ſyſtême de joindre l'artifice des manieres à l'artifice de l'eſprit, & qu'ils n'en veulent à la réputation de perſonne, mais à la bourſe des gens faciles.

L'un ſe mêle avec des joueurs, amorce l'un d'entr'eux par des pertes volontaires, &, après l'avoir alléché, le ruine par des fraudes hardies & méditées.

L'autre loue un bel hôtel, de beaux carroſſes, deſcend chez les marchands, paye d'abord ſans dif-

ficulté, puis ſuppoſe des commiſſions pour les pays étrangers. Bonne pratique. On lui offre toutes ſortes de marchandiſes; il en uſe. Il vend le tout ſecretement. On apporte les mémoires ; cherchez, il n'y a plus perſonne.

Celui-là dit jouir d'un grand crédit, montre des lettres réelles ou ſuppoſées, promet des emplois, & emprunte à ce titre.

Le plus perfide a des plans & des projets à moitié vus, à moitié adoptés par les hommes en place. Il les approche quelquefois; on le ſait, on lui prête de côté & d'autre des ſommes pour une plus facile exécution. Un jour il fait ſa main, leve le pied, & ſe ſauve en Hollande, où il change de nom, & où il jouit de ſes vols, qu'il a accumulés ſous les dehors de l'aiſance & ſous le maſque de la probité.

Un hypocrite, Caiſſier des poſtes, il y a quelques années, vola toute la ville. Chacun perdit ſon argent, & n'eut d'autre ſatisfaction que de le voir au carcan. Echappé du collier de fer, il a acheté du côté de Liege de ſuperbes terres, où il vit en Seigneur ſuzerain.

On a vu derniérement un eſcroc, déja flétri, ſe donner pour un *Baron étranger* qui faiſoit un commerce immenſe. Il ſe logea dans un hôtel renommé, prit à ſes gages des commis, fit venir des marchands, & parut d'abord dédaigner leurs offres : il lui falloit des étoffes plus rares & plus précieuſes.

Le lendemain, ſon valet-de-chambre, ſon complice, alla trouver les marchands éconduits; & faiſant le portrait le plus ſéduiſant de ſon maître, parla de ſon crédit, de ſa fortune, de ſes relations étendues, & le repréſenta comme pouvant enrichir les maiſons avec leſquelles il traireroit.

On eſt ſi peu accoutumé à entendre les valets parler bien de leurs maîtres, que l'on conçut un grand reſpect pour le faux Baron. On lui apporta les marchandiſes les plus rares ; il n'eut qu'à choiſir dans les boutiques des magaſiniers.

Par réflexion, tout lui convenoit, parce que, diſoit-il, ayant reçu de nouvelles commiſſions, tous ces objets ne devoient paſſer que par ſes mains, étant deſtinés pour les pays étrangers.

Des *revendeurs* & des *revendeuſes*, toujours prompts à favoriſer la fripponnerie & à effacer les traces du vol, acheterent à vil prix ces mêmes marchandiſes. Et c'étoient-là ces villes de Madrid, de Vienne, de Lisbonne, de Copenhague, & beaucoup d'autres, dont il enfloit ſes diſcours.

Démaſqué, il fut condamné aux galeres pour neuf ans, fouetté, marqué, & préalablement attaché au carcan pendant trois jours conſécutifs. Son valet-de-chambre aſſiſta à l'exécution, & fut banni.

Tous ces eſcrocs conſommés en ruſes habiles, prennent le titre de *Comte*, de *Marquis*, de *Baron*, & ſur-tout de *Chevalier*. Voilà pourquoi l'on dit de tel homme qui vit ſans revenus, *c'eſt un Chevalier d'induſtrie*.

Après ces eſcrocs, viennent les filoux, leſquels font avec la main ce que les autres font avec la langue. Ils trouvent le moyen, ou de fixer votre attention ſur un objet, ou de vous ſuſciter un embarras, ou de vous imprimer un mouvement favorable à leur coup de main ; & le voleur adroit & ſubtil a déja pincé votre tabatiere, votre montre, votre bourſe. Vous vous en appercevez, vous criez : il reſte auprès de vous ſans témoigner la moindre émotion. La montre & la boîte ont déja

paſſé dans d'autres mains. Le filou ſe met à déclamer hautement contre le peu de ſûreté qui regne dans les aſſemblées.

Quand on fait la viſite chez l'un de ces drôles-là, on lui trouve cinquante-ſix montres, trente tabatieres, vingt étuis; c'eſt une boutique de la foire. Il n'en veut qu'aux bijoux, il laiſſe le vol des mouchoirs à ces petits miſérables, qu'on tolere d'abord, pour les enrégimenter enſuite comme mouchards. Pour lui, il eſt chef d'une horde qui agit ſans violence dans les parteres des ſpectacles, & ſur-tout à la ſortie.

Quelquefois dans la rue, un de ces filoux ſe met à courir de toutes ſes forces, vient à votre rencontre, ſe précipite dans vos bras; vous le recevez, pour n'être pas renverſé du coup. Il vous fait mille excuſes; vous lui répondez avec politeſſe; & pendant ce mouvement rapide; il a tiré votre montre, & court encore. Vous ne vous en doutiez pas; car cet homme étoit bien mis.

Quand on vous a volé un effet de quelque valeur, vous vous adreſſez à un bureau de la police. Il y a des moyens ingénieux pour le ravoir; & telle tabatiere, après avoir fait deux cents lieues, eſt revenue dans la poche du propriétaire. Comment? Ah, comment! Suis-je fait pour vous dire tout?

Une autre fois, on compoſe avec le voleur; on affiche l'effet comme *perdu*, on promet une *récompenſe*. Le bijou vous eſt rapporté, & vous acquittez fidélement votre promeſſe, ainſi qu'il convient.

On a imprimé une brochure intitulée : *Les Aſtuces de Paris, ou Anecdotes Pariſiennes, dans leſquelles on voit les ruſes que les intrigants & certaines jolies femmes mettent en uſage pour*

tromper les gens ſimples & les étrangers. Cet ouvrage renferme une partie des tours que la fainéantiſe & l'audace employent journellement pour tromper l'expérience. J'y renvoie. Porter le flambeau ſur tant de fripponneries obſcures, c'eſt, pour ainſi dire, les mettre en déroute; & c'eſt en même-temps donner un avis aux adminiſtrateurs des Etats, qui verront de quelle maniere honteuſe les hommes cherchent à ſubſiſter, quand on ne leur laiſſe pas les moyens de le faire honnêtement.

CHAPITRE XXXII.

Perruquiers.

Nos ancêtres ne livroient pas chaque matin leur tête, pendant un temps conſidérable, à un friſeur oiſif & babillard. Se faire le poil, imprimer à leurs mouſtaches, ornement de leurs phyſionomies mâles, un ton martial, telle étoit toute leur toilette. Il y a deux ſiecles que nous avons eu la foibleſſe d'imiter les femmes dans cet art de la friſure qui nous efféminе & nous dénature.

Où eſt le temps qu'un brave, lorſqu'il avoit beſoin d'argent, détachoit ſa mouſtache, & la mettoit en gage chez le prêteur, au-lieu de lui faire un billet d'honneur? Point d'hypotheque plus aſſurée : le prêteur dormoit tranquille, & jamais la dette ne manqua d'être acquittée à ſon échéance.

Nous n'avons plus, il eſt vrai, le ridicule d'enſevelir notre tête ſous une chevelure artificielle, de coëffer le front de l'adoleſcence d'un énorme paquet de cheveux. Le crâne chauve & ridé de la vieilleſſe n'offre plus ce biſarre aſſortiment; mais

la rage de la friſure a gagné tous les états. Garçons de boutiques, Clercs de Procureurs & de Notaires, domeſtiques, cuiſiniers, marmitons, tous verſent à grands flots de la poudre ſur leurs têtes, tous y ajuſtent des toupets pointus, des boucles étagées. L'odeur des eſſences & des poudres ambrées vous ſaiſit chez le marchand du coin, comme chez le petit maître élégant & retapé.

Quel vuide il en réſulte dans la vie des citoyens! Que d'heures perdues pour des travaux utiles! Combien les friſeurs & les friſeuſes enlevent de moments à la courte durée de notre exiſtence!

Lorſqu'on ſonge que la poudre dont deux cents mille individus blanchiſſent leurs cheveux, eſt priſe ſur l'aliment du pauvre; que la farine qui entre dans l'ample perruque du robin, la vergette du petit-maître, la boucle militaire de l'Officier, & l'énorme catogan du batteur de pavé, nourriroient dix mille infortunés; que cette ſubſtance extraite du bled dépouillé de ſes parties nutritives, paſſe infructueuſement ſur la nuque de tant de déſœuvrés : on gémit ſur cet uſage, qui ne laiſſe pas aux cheveux la couleur naturelle qu'ils ont reçue.

Douze cents Perruquiers, maîtriſe érigée en charge, & qui tiennent leurs privileges de St. Louis, employent à-peu-près ſix mille garçons. Deux mille chambrelands font en chambre le même métier, au riſque d'aller à Bicêtre. Six mille laquais n'ont guere que cet emploi. Il faut comprendre dans ce dénombrement les coëffeuſes. Tous ces êtres-là tirent leur ſubſiſtance des *papillottes* & des *bichonnages*.

Nos valets-de-chambre-perruquiers, le peigne & le raſoir en poche pour tout bien, ont inondé l'Europe : ils pullulent en Ruſſie & dans toute l'Allemagne. Cette horde de barbiers à la main

leſte, race menteuſe, intrigante, effrontée, vicieuſe, Provençaux & Gaſcons pour la plupart, a porté chez l'étranger une corruption qui lui a fait plus de tort que le fer des ſoldats.

Nos danſeurs, nos filles d'Opéra, nos cuiſiniers, ont bientôt marché ſur leurs traces, & n'ont pas manqué d'aſſervir à nos modes & à nos uſages les nations voiſines. Voilà les conquérants qui ont fait prévaloir le nom François dans toutes les contrées, & qui ont été les vengeurs de nos revers politiques. Nos voiſins pourroient donc faire un traité ſur la pernicieuſe introductions des friſeurs parmi eux, & ſur l'avantage qui auroit réſulté d'une proſcription prompte & raiſonnée.

CHAPITRE XXXIII.

Porteurs de ſel.

QUAND je vois les *Hanouards* ou *Porteurs de ſel*, je me rappelle qu'ils avoient le privilege de porter ſur leurs épaules les corps des Rois juſqu'à la prochaine croix de St. Denis, parce qu'à eux appartenoit l'art de les *couper* par pieces, de les faire *bouillir* dans de l'eau, & de les *ſaler* enſuite ; ce qui remplaçoit d'une maniere très-groſſiere l'art d'embaumer, qui étoit perdu, & qu'on n'a retrouvé depuis que d'une maniere fort imparfaite.

On a *ſalé* ainſi *Philippe-le-Long* & *Philippe-de Valois*, qui les premiers mirent un impôt ſur une marchandiſe de premiere néceſſité, dont le commerce, avant eux, étoit permis à tout le monde. La nature nous donnoit cette denrée; les Rois nous l'ont vendue. Le minot de ſel coûte à Paris

60 liv. 7 ſols. Que de larmes, que de ſang verſé depuis l'établiſſement de la gabelle ! Il a fallu des gibets & des roues, pour maintenir le privilege excluſif de la vente du ſel. Il forme aujourd'hui la principale richeſſe des Monarques François; mais il entretient ſur les frontieres & même dans l'intérieur du Royaume une guerre ſanglante. On ne voit jamais le crime dans l'infraction de cette loi; & le pauvre contraint, crie à l'injuſtice, maudit le jour, & connoît le déſeſpoir.

Le même minot de ſel qu'on vous force à payer ſoixante & ſoixante-une livres, ne ſe vend ailleurs qu'une livre dix ſols; & c'eſt tout ce qu'il vaut intrinſéquement. Quelle foule de réflexions naiſſent de ce rapprochement !

CHAPITRE XXXIV.

Poiſſons de mer.

Le poiſſon de mer n'eſt pas à bon marché à Paris, malgré quelque diminution ſur les entrées; ſoulagement dû à M. Turgot. Il n'eſt preſque jamais frais. Il ne peut venir que des côtes de Normandie ou de Picardie, le poiſſon non ſalé ne pouvant ſouffrir le tranſport au-delà de trente à quarante lieues. Les approviſionnements de la Cour enlevent tout ce qu'il y a de plus beau, & le Pariſien mange le fretin. Notez que les Chartreux, les Carmes, les Bénédictins, les Minimes, & les autres Religieux qui font maigre, affament la ville de poiſſon, & entretiennent la cherté, en payant fort cher tout ce qui eſt à leur convenance.

Les entrées du poiſſon nuiſent à l'impôt, parce qu'il n'eſt pas aſſez modéré. Le Pariſien qui veut

ſe régaler de marée, eſt obligé de ſe tranſporter à Dieppe ; & le Bourgeois, quand il devient un peu *coſſu*, fait d'abord ce voyage-là tout ſeul ; enſuite il y mene ſa ronde femme. Ils reſtent en extaſe devant l'Océan, & ils n'ont pas tort ; mais ils croyent avoir touché les colonnes d'Hercule, & ſe hâtent de rentrer dans leurs foyers. Ils ſont ſi tranſportés, ſi enchantés de leur voyage, que le reſte de leur vie ils en parleront tous les ſoirs à leur ſouper devant leurs filles & la ſervante ébahie.

CHAPITRE XXXV.

Taxe des Pauvres.

On a donné pluſieurs projets d'aumône univerſelle en faveur des pauvres. Aucun de ces plans généreux ne s'eſt encore réaliſé. A Paris, les bourgeois payent annuellement treize ſols, vingt-ſix ſols, & les plus aiſés cinquante ſols. Quelle meſquine charité !

Il ſeroit à propos d'établir une taxe beaucoup plus forte ; & chacun, je crois, la payeroit avec joie. De tous les impôts, c'eſt le plus ſacré, ou plutôt c'eſt une dette, & la premiere de toutes. Se croira-t-on quitte envers les pauvres, pour avoir donné à la *fabrique* deux livres dix ſols par an ?

Il me ſemble que les aumônes doivent être demandées ſous l'étendard de la Religion, dont la charité eſt le premier précepte. Il me ſemble que chaque Paroiſſe devroit avoir ſoin de ſes pauvres, & être autoriſée à faire contribuer les gens aiſés. A Londres, la charité eſt grande & inépuiſable ; les largeſſes envers les malheureux n'ont point notre caractere de parcimonie. C'eſt là que triomphe

le précepte attendriſſant de l'Evangile : *Enfants du même Pere, ſecourez-vous les uns les autres.*

Nous avons parmi nous de belles ames, des ames charitables ; mais elles ſont en petit nombre, ſi on les compare à celles qui exiſtent ſur les bords de la Tamiſe. Ce peuple, en général, eſt plus tendre, plus compatiſſant que nous envers les infortunés, & la miſere a perdu chez lui ſes formes hideuſes.

Si j'étois Miniſtre, je ferois des chefs de Paroiſſes les inſtruments & les canaux de la bienfaiſance. J'ai vu ſur ce point important un projet de M. Fillon, Notaire & Contrôleur des actes à Challant en bas-Poitou. Comme toutes les idées de ce citoyen répondent parfaitement aux miennes, qu'il me permette ici de m'en glorifier, & de citer ſon plan comme un modele de ce genre.

CHAPITRE XXXVI.

L'Orthographe publique.

Elle eſt extrêmement vicieuſes ſur les enſeignes, les écriteaux, & dans les autres inſcriptions des boutiques : là l'ignorance eſt gravée en lettres d'or.

Peut-être ſeroit-il à propos de ſuivre l'idée d'un perſonnage de Moliere, & de créer ſérieuſement un cenſeur qui rectifiât ces fautes groſſieres.

Le peuple s'accoutumeroit à reſpecter l'orthographe, & la langue n'y perdroit pas. Il eſt important que cette langue, qui eſt devenue celle de l'Europe, ne ſouffre aucune altération, ſur-tout dans ſes principaux ſignes : car à la longue le peuple qui fait loi quant à l'idiôme, peut corrom-

pre une langue, & lui ſubſtituer un jargon miſérable.

Les premieres erreurs conſiſtent dans l'orthographe. D'ailleurs, l'étranger, certain de trouver par-tout des inſcriptions exactes, prendroit une leçon en ſe promenant dans la ville, & cette diſtinction flatteuſe pourroit facilement appartenir à la Capitale d'un peuple dont toutes les nations étudient la langue.

L'ignorance produit quelquefois des rapports bizarres, & dont on s'amuſe, parce que les riens ont droit avant tout d'intéreſſer les Pariſiens. Un nommé *Ledru* a fait ſa fortune avec l'inſcription de ſon enſeigne, laquelle portoit : *Ledru poſe des ſonnettes dans le cul de ſac.* L'écrivain, perché ſur ſa haute étoile, avoit mis un gros point après le mot *cul*, & avoit rejetté *de ſac* à l'autre ligne, ce qui parut facétieux; & tout le monde voulut employer le Sieur Ledru, qui *poſoit des ſonnettes dans le cul.* Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer la vogue.

Tout Paris a vu un Chirurgien, près de la place Maubert, faire graver ſur ſon tableau : *Un tel, reçu à St. Côme, oculiſte pour les yeux.*

Mais ce qui eſt bien pis que des fautes d'orthographe ou des expreſſions ridicules, c'eſt l'impudence de certains poliſſons qui barbouillent nos blanches murailles de figures indécentes & de mots obſcenes. La police, qui fait enlever les boues & les ordures, devroit faire effacer en même-temps ces turpitudes; car ce n'eſt pas aſſez que le tombereau des immondices nettoye la ville, il ne faut pas encore que l'œil de nos femmes & de nos filles, en ſortant de chez elles, rencontre de pareilles images, beaucoup plus révoltantes que des rues mal balayées.

Les marchands d'eſtampes étalent auſſi des gravures d'une indécence caractériſée ; & je ne ſais pourquoi dans nos maiſons nous commençons à adopter, ſous les yeux de la jeuneſſe, ces images licencieuſes. Nous en écartons encore les Livres propres à allumer l'imagination, & nous tapiſſons nos demeures de ces travaux d'un burin peu circonſpect.

En me promenant ſur les quais, j'ai vu une gravure repréſentant des patineurs ; & au-deſſous de l'eſtampe, j'ai lu ces vers ſans nom d'auteur, & qui me paroiſſent mériter d'être conſervés.

Sur un mince criſtal l'hyver conduit leurs pas,
Le précipice eſt ſous la glace.
Telle eſt de nos plaiſirs la légere ſurface.
Gliſſez, mortels ! n'appuyez pas.

CHAPITRE XXXVII.

Antiquités.

DANS Rome, on ne ſauroit faire un pas ſans fouler un monument antique, & qui vous commande l'attention & le reſpect, ſans voir autour de ſoi de ces objets qui vous rappellent les conquérants des arts de la Grece, & les dominateurs du monde. Il n'en eſt pas de même à Paris : cette ville n'a pas été fondue dans un moule républicain, ni formée ſous la main du génie des Grecs. Rien n'y retrace ce génie éloquent, attentif à parler aux yeux des citoyens, à élever leurs ames. Le luxe des arts n'eſt point dans les monuments publics ; il ſe cache & ſe rapetiſſe dans les maiſons des particuliers. Pour ceux qui connoiſſent l'hiſtoire,

l'hiſtoire, il y a loin de la Seine & du Louvre au Tibre & au Capitole.

Les antiquités de Paris ont toutes une phyſionomie gothique, pauvre & meſquine. Notre groſſiere origine eſt empreinte dans les monuments qui nous en reſtent. Vous voyez le tombeau de Clovis dans l'Abbaye de Sainte-Genevieve, dont il fut le fondateur; mais il eſt aiſé de voir que le monument eſt moderne, & il n'en a pas plus de dignité : cela ne reſſemble guere au temple de Romulus.

Les Normands ayant pillé, brûlé & ſaccagé à pluſieurs repriſes l'Egliſe & l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il n'y reſte plus que des ſépulcres vuides & des inſcriptions incertaines. Ce qui s'offre de la ſculpture ancienne, donne l'idée de la barbarie la plus révoltante. La Religion chrétienne ne fut jamais riante, même dans ſon berceau. On le voit trop dans ces débris des ſiecles paſſés; ſiecles malheureux & bizarres, marqués par tout ce que l'erreur & l'ignorance ont de honteux & de funeſte.

Qui ſera curieux de viſiter les tombeaux de *Childebert* & d'*Altrogotte*, de *Chilperic* & de *Frédégonde* ſa femme, pourra les voir. Les inſcriptions de Chilperic *prient les vivants* de ne point enlever les oſſements du lieu où ils repoſent : priere qui ſemble avoir été adreſſée à ces brigands du Nord, qui venoient fondre ſur le Royaume & ſur l'Abbaye. *Precor ego Ilpericus non auferantur hinc oſſa mea.*

D'anciens noms ſans ſplendeur, de triſtes ſarcophages nuds, des images d'un ſombre ſans intérêt, un ciſeau dur & groſſier, voilà les antiquités qui rempliſſent les Egliſes. Le génie de l'homme y ſemble terraſſé ſous l'empire de la terreur, & ſa

main tremblante n'a plus ſu que tracer des images lugubres & monotones. Contemplez les ruines d'Herculanum & de Portici ; elles ne portent pas l'empreinte d'une imagination auſſi noire.

Ce qu'il y a de plus curieux à Paris, ce ſont les reſtes du Palais où les Romains avoient des bains avant l'arrivée des Francs. Il eſt enclavé dans une maiſon de la rue de la Harpe, qui a pour enſeigne *la Croix de fer*. Ces reſtes ont tous les caracteres d'une haute antiquité. Il paroît que ce Palais avoit une certaine étendue. Nos Rois de la premiere race y logerent ; les filles de Charlemagne y furent reléguées après ſa mort, lorſque Louis le Débonnaire, ami du plein chant & ennemi de la galanterie, eut fait tuer leurs amants. *Il croyoit, ſans doute*, rapporte le P. Daniel avec la plus grande naïveté, *que l'exemple intimideroit, & qu'elles n'en trouveroient plus. Il paroît qu'il ſe trompa ; elles n'en manquerent jamais.*

Anciennes Républiques ! vos débris atteſtent ce que vous fûtes ; les monuments les plus ſuperbes des Monarchies, ne valent pas vos reſtes échappés à la fureur des temps & des barbares. Dieu ! que nous ſommes petits, devant les majeſtueux travaux d'une conſtitution libre !

Les antiquaires regrettent beaucoup une ſtatue de la Déeſſe *Iſis*, qu'on avoit laiſſé ſubſiſter à la principale porte de l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés, à raiſon de ſon antiquité. En 1514, une bonne femme ayant pris cette figure pour celle de *la Vierge Marie*, & étant venue y brûler une *touffée* de *chandelles*, l'Abbé de Saint-Germain, dans un pieux courroux, la fit mettre en pieces, afin de prévenir l'idolâtrie, & l'on mit à ſa place une grande croix qui y eſt encore.

CHAPITRE XXXVIII.

Mon Grand-Pere.

Je ſonge à mes ancêtres qui avoient des idées bien différentes des miennes, des préjugés & des uſages encore plus oppoſés. Quand je ſors d'une ſéance de l'Académie Françoiſe, le jour de la Saint-Louis, je me dis, il y a deux cents ans que Paris regorgeoit de ſang; que dans la rue Betizy on perçoit de coups l'Amiral Coligny, après qu'il eut reçu la veille les proteſtations d'amitié & les embraſſements de Charles IX. Il fut foulé aux pieds, ce Coligny, l'homme le plus propre à figurer dans une guerre civile, & qui eût donné à la Ligue un poids, une majeſté & des ſuccès qu'elle n'eut point. Voilà le Louvre, d'où ce même Charles IX tiroit avec une carabine ſur ſes propres ſujets. Les maſſacreurs de la nuit de la Saint-Barthelemi étoient de terribles Catholiques. Il vaut mieux aller ce jour-là entendre dans ce même Louvre les plaiſanteries ſaillantes du Géometre d'Alembert, qui ont du ſel & de la fineſſe; & ſi elles chagrinent un peu le Clergé, il ne s'en venge qu'en diſant à la Cour du mal des Philoſophes. Paſſe pour cela : les Philoſophes s'en moquent; ils ont l'art de tout dire adroitement pour qui ſait bien entendre, & l'on entend aujourd'hui à demi-mot : on dit tout ce que l'on veut dire; & le premier qui ſe fâche, a toujours tort. O mon grand-pere! nous avons des idées toutes nouvelles : elles étoient ſi loin de vous, que, malgré votre eſprit, vous n'avez jamais pu les ſoupçonner. Puiſſent nos neveux en dire autant! La perfectibilité n'appar-

tient qu'à la race humaine. Nous ſommes moins ineptes & moins barbares que du temps de Charles IX : mais voilà beaucoup de gagné en ſi peu de temps !

CHAPITRE XXXIX.

Gare ! Gare !

GARE les voitures ! Je vois paſſer dans un carroſſe le médecin en habit noir, le maître à danſer dans un cabriolet, le maître en fait d'armes dans un diable, & le Prince court à ſix chevaux ventre à terre, comme s'il étoit en raſe campagne.

L'humble vinaigrette ſe gliſſe entre deux carroſſe, & échappe comme par miracle. Elle traîne une femme à vapeurs, qui s'évanouiroit dans la hauteur d'un carroſſe. Des jeunes gens à cheval gagnent impatiemment les remparts, & ſont de mauvaiſe humeur, quand la foule preſſée, qu'ils éclabouſſent, retarde un peu leur marche précipitée. Les voitures & les cavalcades cauſent nombre d'accidents, pour leſquels la police témoigne la plus parfaite indifférence.

J'ai vu la cataſtrophe du 18 Mai 1770, occaſionnée par la foule des voitures qui obſtruerent la rue, unique paſſage ouvert à l'affluence prodigieuſe du peuple qui ſe portoit en foule à la triſte illumination des Boulevards. J'ai manqué d'y perdre la vie. Douze à quinze cents perſonnes ont péri, ou le même jour, ou des ſuites de cette preſſe effroyable. J'ai été renverſé trois fois ſur le pavé à différentes époques, & ſur le point d'être roué tout vif. J'ai donc un peu le droit d'accuſer le luxe barbare des voitures.

Il n'a reçu aucun frein, malgré les réclamations journalieres. Les roues menaçantes qui portent orgueilleuſement le riche, n'en volent pas moins rapidement ſur un pavé teint du ſang des malheureuſes victimes qui expirent dans d'effroyables tortures, en attendant la réforme qui n'arrivera pas, parce que tous ceux qui participent à l'adminiſtration roulent carroſſe, & dédaignent conſéquemment les plaintes de l'infanterie.

Le défaut de trottoirs rend preſque toutes les rues périlleuſes. Quand un homme qui a un peu de crédit eſt malade, on répand du fumier devant ſa porte, pour rompre le bruit des carroſſes; & c'eſt alors ſur-tout qu'il faut prendre garde à ſoi.

Jean-Jacques Rouſſeau, renverſé en 1776 ſur le chemin de Menil-Montant par un énorme chien danois qui précédoit un équipage, reſta ſur la place, tandis que le maître de la berline le regardoit étendu avec indifférence. Il fut relevé par des payſans, & reconduit chez lui boîteux & ſouffrant beaucoup. Le maître de l'équipage ayant appris le lendemain quel étoit l'homme que ſon chien avoit culbuté, envoya un domeſtique pour demander au bleſſé ce qu'il pouvoit faire pour lui : *Tenir déſormais ſon chien à l'attache*, reprit le Philoſophe, & il congédia le domeſtique.

Quand un cocher vous a moulu tout vif, on examine chez le Commiſſaire ſi c'eſt la grande ou la petite roue. Le cocher ne répond que de la petite; & ſi vous expirez ſous la grande roue, il n'y a point de dédommagements pécuniaires pour vos héritiers. Puis il eſt un tarif pour les bras, les jambes, les cuiſſes; & c'eſt un prix fait d'avance. Que faire! Bien écouter quand on crie, *gare! gare!* Mais nos jeunes Phaétons font crier leurs domeſtiques de derriere le cabriolet. Le maître vous ren-

verſe, puis le valet s'égoſille, & ſe ramaſſe qui peut.

CHAPITRE XL.

Ruiſſeaux.

Un large ruiſſeau coupe quelquefois une rue en deux, & de maniere à interrompre la communication entre les deux côtés des maiſons. A la moindre averſe il faut dreſſer des ponts tremblants. Rien ne doit plus divertir un étranger, que de voir un Pariſien traverſer ou ſauter un ruiſſeau fangeux avec une perruque à trois marteaux, des bas blancs & un habit galonné, courir dans de vilaines rues ſur la pointe du pied, recevoir le fleuve des gouttieres ſur un paraſol de taffetas. Quelles gambades ne fait pas celui qui a entrepris d'aller du fauxbourg St. Jacques dîner au fauxbourg St. Honoré, en ſe défendant de la crotte & des toîts qui dégouttent! Des tas de boue, un pavé gliſſant, des eſſieux gras, que d'écueils à éviter! Il aborde néanmoins. A chaque coin de rue il a appellé un décrotteur. Il en eſt quitte pour quelques mouches à ſes bas. Par quel miracle a-t-il traverſé ſans autre encombre la ville du monde la plus ſale? Comment marcher dans la fange en conſervant ſes eſcarpins? Oh! c'eſt un ſecret particulier aux Pariſiens, & je ne conſeille pas à d'autres de vouloir les imiter.

Pourquoi ne pas s'habiller conformément à la boue & à la pouſſiere? Pourquoi prendre à pied un vêtement qui ne convient qu'à celui qui roule dans une voiture? Pourquoi n'avoir pas des trottoirs, comme à Londres?

CHAPITRE XLI.

Fonte des ſuifs.

Les exhalaiſons qui ſortent des fonderies de ſuif, ſont épaiſſes & infectes. Rien n'eſt plus propre à corrompre l'air, que ces vapeurs groſſieres. Cette odeur déſagréable devient encore très-nuiſible à la ſanté des citoyens. Ces fonderies multipliées & renfermées dans l'enceinte de la ville, ſont un abus inconcevable ; il devroit exciter la vigilance du Miniſtere public, en ce qu'il expoſe le quartier à de fréquents incendies, & qu'il change en poiſon l'élément néceſſaire à la vie de l'homme.

Il ſeroit donc à propos de reléguer l'établiſſement des fonderies hors de l'intérieur des villes, dans des lieux iſolés, afin que les chaudieres ne puſſent ni empoiſonner les voiſins, ni mettre le feu à leurs maiſons.

CHAPITRE XLII.

Boucheries.

Elles ne ſont pas hors de la ville, ni dans les extrêmités ; elles ſont au milieu. Le ſang ruiſſelle dans les rues ; il ſe caille ſous vos pieds, & vos ſouliers en ſont rougis. En paſſant, vous êtes tout-à-coup frappé de mugiſſements plaintifs. Un jeune bœuf eſt terraſſé, & ſa tête armée eſt liée avec des cordes contre la terre. Une lourde maſſue lui briſe le crâne ; un large couteau lui fait au goſier une plaie profonde. Son ſang qui fume, coule à gros

bouillons avec ſa vie. Mais ſes douloureux gémiſſements, ſes muſcles qui tremblent & s'agitent par de terribles convulſions, ſes débattements, ſes abois, les derniers efforts qu'il fait pour s'arracher à une mort inévitable, tout annonce la violence de ſes angoiſſes & les ſouffrances de ſon agonie. Voyez ſon cœur à nud qui palpite affreuſement; ſes yeux qui deviennent obſcurs & languiſſants. Oh, qui peut les contempler, qui peut ouir les ſoupirs amers de cette créature immolée à l'homme!

Des bras enſanglantés ſe plongent dans ſes entrailles fumantes; un ſoufflet gonfle l'animal expiré, & lui donne une forme hideuſe. Ses membres partagés ſous le couperet vont être diſtribués en morceaux, & l'animal eſt tout à la fois enſeigne & marchandiſe.

Quelquefois le bœuf, étourdi du coup & non terraſſé, briſe ſes liens, & furieux, s'échappe de l'antre du trépas. Il fuit ſes bourreaux, & frappe tous ceux qu'il rencontre, comme les miniſtres ou les complices de ſa mort. Il répand la terreur, & l'on fuit devant l'animal qui la veille étoit venu à la boucherie d'un pas docile & lent. Des femmes, des enfants qui ſe trouvent ſur ſon paſſage, ſont bleſſés; & les bouchers qui courent après la victime échappée, ſont auſſi dangereux dans leur courſe brutale que l'animal que guident la douleur & la rage.

Ces bouchers ſont des hommes dont la figure porte une empreinte féroce & ſanguinaire; les bras nuds, le col gonflé, l'œil rouge, les jambes ſales, le tablier enſanglanté; un bâton noueux & maſſif arme leurs mains peſantes & toujours prêtes à des rixes dont elles ſont avides. On les punit plus ſévérement que dans d'autres profeſſions, pour réprimer leur férocité; & l'expérience prouve qu'on a raiſon.

Le ſang qu'ils répandent, ſemble allumer leurs viſages & leurs tempéraments. Une luxure groſſiere & furieuſe les diſtingue, & il y a des rues près des boucheries, d'où s'exhale une odeur cadavéreuſe, où de viles proſtituées, aſſiſes ſur des bornes en plein midi, affichent publiquement leur débauche. Elle n'eſt pas attrayante! ces femelles mouchetées, fardées, objets monſtrueux & dégoûtants, toujours maſſives & épaiſſes, ont le regard plus dur que celui des taureaux; & ce ſont des beautés agréables à ces hommes de ſang, qui vont chercher la volupté dans les bras de ces Paſiphaés.

CHAPITRE XLIII.

L'Air vicié.

Dès que l'air ne contribue plus à la conſervation de la ſanté, il tue; mais la ſanté eſt le bien ſur lequel l'homme ſe montre le plus indifférent. Des rues étroites & mal percées, des maiſons trop hautes & qui interrompent la libre circulation de l'air, des boucheries, des poiſſonneries, des égoûts, des cimetieres, font que l'athmoſphere ſe corrompt, ſe charge de particules impures, & que cet air renfermé devient peſant & d'une influence maligne.

Les maiſons d'une hauteur démeſurée ſont cauſe que les habitants du rez-de-chauſſée & du premier étage ſont encore dans une eſpece d'obſcurité, lorſque le ſoleil eſt au plus haut point de ſon élévation.

Les maiſons élevées ſur les ponts, outre l'aſpect hideux qu'elles préſentent, empêchent le courant d'air de traverſer la ville d'un bout à l'autre, &

d'emporter avec les vapeurs de la Seine tout l'air corrompu des rues qui aboutiſſent aux quais.

Lorſque le citoyen veut, les Fêtes & les Dimanches, reſpirer l'air pur de la campagne, à peine a-t-il mis le pied hors des barrieres, qu'il trouve les exhalaiſons infectes qui ſortent des *gadoues* & autres immondices : elles couvrent les campagnes à une demi-lieue de la Capitale. Ses promenades ſont infectées, parce qu'on n'a pas eu l'attention de porter les boues un peu plus loin : les beaux boulevards s'en reſſentent, & perdent ainſi leur agrément. Aucun ſoin paternel ne veille à dédommager le citadin de ſes fatigues journalieres, & de l'argent qu'il donne.

On ſait que les végétaux tendent à conſerver l'athmoſphere dans un état de ſalubrité, à la purger même de toute corruption : voilà pourquoi les anciens environnoient leurs temples & leurs places publiques de grands arbres : pourquoi ne les imiterions-nous pas ?

L'odeur cadavéreuſe ſe fait ſentir dans preſque toutes les Egliſes : de-là l'éloignement de beaucoup de perſonnes, qui ne veulent plus y mettre le pied. Le vœu des citoyens, les arrêts du Parlement, les réclamations, tout a été inutile : les exhalaiſons ſépulcrales continuent à empoiſonner les fideles. On prétend néanmoins que l'on prend une odeur de moiſi ou de cave qui regne dans ces amas énormes de pierres, pour une odeur de mort. L'on m'a certifié que les cadavres ſont tranſportés dans les cimetieres la nuit qui ſuit l'enterrement, & qu'il n'en reſte pas un ſeul dans les caveaux des Egliſes, à moins qu'ils ne ſoyent murés ; diſtinction rarement accordée.

Mais enfin, ces vingt mille cadavres ne ſortent pas de la Capitale ; & quand on ſonge que dans le

cimetiere des Innocents (1), on enterre des morts depuis mille ans, que l'on n'attend pas que la terre ait achevé de conſumer ces déplorables reſtes; l'imagination révoltée repouſſe les tableaux qui viennent l'aſſaillir.

Indépendamment des cimetieres, faut-il s'étonner que l'air ſoit vicié? Les maiſons ſont puantes, & les habitants perpétuellement incommodés. Chacun a dans ſa maiſon des magaſins de corruption; il s'exhale une vapeur infecte de cette multitude de foſſes d'aiſance. Leurs vuidanges nocturnes répandent l'infection dans tout un quartier, coûtent la vie à pluſieurs malheureux, dont on peut apprécier la miſere par l'emploi périlleux & dégoûtant auquel ils ſe livrent.

Ces foſſes, ſouvent mal conſtruites, laiſſent échapper la matiere dans les puits voiſins. Les boulangers qui ſont dans l'habitude de ſe ſervir de l'eau des puits, ne s'en abſtiennent pas pour cela; & l'aliment le plus ordinaire eſt néceſſairement impregné de ces parties méphitiques & mal-faiſantes.

Les vuidangeurs auſſi, pour s'épargner la peine de tranſporter les matieres fécales hors de la ville, les verſent au point du jour dans les égoûts & dans les ruiſſeaux. Cette épouvantable lie s'achemine lentement le long des rues vers la riviere de Seine, & en infecte les bords, où les porteurs d'eau puiſent le matin, dans leurs ſéaux, l'eau que les inſenſibles Pariſiens ſont obligés de boire.

Quelque choſe de plus incroyable encore, c'eſt que les cadavres que volent ou qu'achetent les

(1) Il vient d'être fermé; j'en parlerai plus bas.

jeunes Chirurgiens pour s'exercer dans l'anatomie, ſont ſouvent coupés par morceaux, & jettés dans les foſſes d'aiſance. A leur ouverture, l'œil eſt quelquefois frappé de ces horribles débris anatomiques, qui réveillent des idées de forfaits. Le travail, indépendamment de l'effroi qu'il inſpire, devient plus redoutable aux vuidangeurs. La mitte, le plomb, les terraſſe ou les tue, & l'humanité vivante eſt encore plus outragée que l'humanité qui n'eſt plus. O ſuperbe ville! que d'horreurs dégoûtantes ſont cachées dans tes murailles! Mais n'arrêtons pas plus long-temps les regards du Lecteur ſur ces épouvantables réſultats d'une nombreuſe ſociété.

Les belles & neuves expériences, faites ſur la décompoſition & la récompoſition de l'air, nous offrent des ſecours utiles, inconnus à toute l'antiquité; & pour peu que l'adminiſtration ſe porte à favoriſer ces curieuſes découvertes, (qui nous en promettent d'autres) les grandes villes auront un fléau de moins à ſupporter.

Il n'eſt pas poſſible que l'indolence & l'inſenſibilité ferment les yeux de l'adminiſtration ſur les miracle de la chymie. Cette ſcience, débarraſſée de ſes vieilles formules, paroît venir enfin au-devant de l'humanité ſouffrante, & lui apporter les vrais remedes ſur leſquels l'art s'étoit trompé lui-même.

Quoi de plus importants que la ſanté des citoyens? La force des générations futures & conſéquemment celle de l'Etat, ne ſont-elles pas dépendantes de ces ſoins municipaux? Mais les meilleures inſtitutions ſont ſoumiſes à des lenteurs & à des ménagements, parce que le bien n'eſt pas auſſi prompt, auſſi aiſé à faire que le mal.

Une ordonnance du regne de Henri IV les ap-

pelle *maîtres fifi*. L'ancienne méthode des vuidangeurs vient d'être abolie par le Gouvernement, & ils ſont obligés de ſe conformer à une méthode nouvelle, confirmée par l'expérience, & approuvée de l'Académie des Sciences.

L'opération qui eſt en uſage depuis peu, n'a aucun des inconvénients de l'ancienne. Au moyen du feu, l'on purifie les vapeurs méphitiques, & l'on doit beaucoup de reconnoiſſance au Corps illuſtre, qui n'a pas dédaigné de s'occuper de tels objets.

Les travaux des Chymiſtes ont diminué les accidents occaſionnés par la vuidange des foſſes d'aiſance, puits & puiſards. On ſait aujourd'hui ce qu'on avoit ſi long-temps ignoré, ce qu'eſt l'air méphitique, & de quelle maniere on peut combattre ſes influences dangereuſes & meurtrieres. Les bienfaits de la Chymie deviennent chaque jour plus nombreux, & donnent des moyens qui intéreſſent eſſentiellement l'humanité.

L'adminiſtration conſulte plus que jamais ces utiles Phyſiciens. C'eſt par eux qu'on a proſcrit l'ancien uſage de n'employer que des vaiſſeaux de cuivre pour tranſporter à Paris le lait qui s'y conſomme, ainſi que les balances de cuivre, dont les débitants de ſel, de tabac & de fruits étoient dans l'habitude de ſe ſervir; car la moindre décompoſition de ce métal eſt funeſte, & cauſe des ravages cachés dans l'économie animale; & il a fallu non-ſeulement l'apprendre au peuple, mais l'en garantir encore par autorité.

C'eſt à la recommandation des mêmes Chymiſtes que la police a fait prohiber chez les marchands de vin les comptoirs ainſi que les tables de plomb, qui offroient à la liqueur inceſſamment verſée une diſſolution fatale & aiſée. Le vin ne s'adouciſſoit,

en paſſant ſur ces comptoirs, que pour ſe transformer en poiſon, & l'abus antique & dangereux a été enfin ſupprimé. Ainſi je dis le bien comme le mal.

La profeſſion des vuidangeurs n'eſt devenue libre que depuis le nouvel édit : auparavant elle ne l'étoit pas. Qui l'eût cru ?

Il n'y a pas de loi, ſans doute, qui pût condamner les hommes & même les criminels à deſcendre journellement dans l'intérieur des foſſes, à y reſpirer un air impur, à livrer tous leurs ſens aux vapeurs fétides & empoiſonnées qui les minent, les rongent, les deſſèchent, & qui donnent à leur viſage la pâleur livide & anticipée des tombeaux. Eh bien, ce que la tyrannie & la contrainte n'auroient pu faire exécuter, un peu d'argent le fait ſans violence ni contrainte.

Mais la police a jetté un regard de juſte compaſſion ſur ces malheureux qui ſont forcés de combattre le poiſon qui les tue, par l'habitude, & même l'abus des liqueurs ſpiritueuſes. Il faut qu'ils s'étourdiſſent pour braver audacieuſement ces miaſmes peſtilentiels, & la dépenſe néceſſaire d'eau-de-vie les met hors d'état de ſortir de l'indigence à la ſuite de ces travaux que rien aſſurément ne ſauroit payer.

Ces victimes de la ſociété ne gagnoient, après avoir ſi bien mérité d'elle, qu'une vieilleſſe douloureuſe & prématurée. La police eſt venue réparer l'injuſtice atroce des hommes : elle a ménagé à ces courageux infortunés, des reſſources, des ſecours pour eux & pour leurs familles. Ils trouveront un lit dans les hôpitaux lorſqu'ils ſeront malades; ils auront la ſubſiſtance lorſque le travail leur manquera ; ils pourront enfin ſatisfaire aux beſoins journaliers.

Cette attention donnée à une classe d'hommes plongés dans l'état le plus humiliant, & de qui les derniers citoyens détournent leurs regards avec mépris, mérite ici les plus grands éloges. On voit que l'art de raisonner les différentes parties de l'administration, se forme enfin ; car n'est-on pas heureux de rencontrer des hommes qui se dévouent à des opérations aussi dégoûtantes, à l'appât de quelques pieces de monnoie ? & ne leur doit-on pas quelque dédommagement dans l'ordre de la simple équité ?

CHAPITRE XLIV.

Fosses vétérinaires.

L'*ÉQUARRISSAGE* des chevaux a mérité l'attention de la Police. On appelle *équarrisseurs* les gens qui tuent les chevaux, & *équarrissage* l'action de les dépouiller & de les dépecer. On appelle *boyautiers*, les gens qui commercent les intestins d'animaux, pour en tirer ces cordes d'instruments qui deviennent harmoniques & sentimentales sous la savante main de nos artistes.

L'équarrissage des chevaux, dont les débris étoient disperses sur les terreins adjacents, répandoit une odeur fétide & insupportable, pire que celle des vuidanges. Ce spectacle dégoûtant de chevaux & d'animaux morts ou écorchés, de peaux, d'intestins, d'ossements, de chairs, que des meutes de chiens venoient dévorer, & dont ils emportoient des lambeaux, vient de cesser enfin. On a établi des fosses vétérinaires aux quatre coins de la ville, & à plusieurs milles de Paris. Ainsi ce mêlange de matieres animales, qui augmentoit prodigieuse-

ment la putréfaction, n'infecte plus les fauxbourgs de la Capitale. Nous nous empreſſons de le publier; nous voyons qu'on s'occupe plus que jamais du ſoin de remédier aux abus; & cela nous donne plus de courage pour achever ce tableau, où, comme dans ceux de Rembrant, les couleurs noires dominent : mais ce n'eſt pas notre faute, c'eſt celle du ſujet.

CHAPITRE XLV.

Détermination de l'habitude.

Si l'on me demande comment on peut reſter dans ce ſale repaire de tous les vices & de tous les maux entaſſés les uns ſur les autres, au milieu d'un air empoiſonné de mille vapeurs putrides, parmi les boucheries, les cimetieres, les hôpitaux, les égouts, les ruiſſeaux d'urine, les monceaux d'excréments, les boutiques de teinturiers, de tanneurs, de corroyeurs; au milieu de la fumée continuelle de cette quantité incroyable de bois, & de la vapeur de tout ce charbon; au milieu des parties arſénicales, ſulfureuſes, bitumineuſes, qui s'exhalent ſans ceſſe des atteliers où l'on tourmente le cuivre & les métaux; ſi l'on me demande comment on vit dans ce gouffre, dont l'air lourd & fétide eſt ſi épais qu'on en apperçoit & qu'on en ſent l'athmoſphere à plus de trois lieues à la ronde; air qui ne peut pas circuler, & qui ne fait que tournoyer dans ce dédale de maiſons : comment enfin l'homme croupit volontairement dans ces priſons, tandis que s'il lâchoit les animaux qu'il a façonnés à ſon joug, il les verroit, guidés par le ſeul inſtinct, fuir avec précipitation,

tation, & chercher dans les champs l'air, la verdure, un ſol libre, embaumé par le parfum des fleurs : je répondrai que l'habitude familiariſe les Pariſiens avec les brouillards humides, les vapeurs mal-faiſantes, & la boue infecte.

Enſuite l'opéra, la comédie, les bals, les catins & les ſpectacles, les conſolent de la perte de la ſanté. Qu'importe que les liqueurs qui circulent dans nos veines, s'épaiſſiſſent, ſe coagulent, forment des engorgements, pourvu que l'on voye danſer Veſtr-Allard? On n'a plus beſoin de force ni de courage, quand on ne parcourt plus d'autre eſpace que celui qui ſépare les trois ſpectacles.

Les Pariſiens ne ſont pas trop jaloux de communiquer avec le firmament & ſes beautés. C'eſt aux payſans à qui appartient de contempler le ciel. Pour eux, ils regardent le ſoleil ſans admiration, ſans reconnoiſſance, & à peu-près comme le laquais qui les éclaire.

Vivre aux bougies, eſt même une diſtinction de l'opulence. On ne jouit qu'aux bougies; on ne ſe raſſemble qu'aux bougies; tous les gens riches ſont brouillés avec le ſoleil. Le jour n'eſt pas fait pour éclairer leurs plaiſirs; ſa clarté eſt ignoble. C'eſt un peuple de morts, qui n'exiſte que dans des ſallons hermétiquement fermés, & au milieu des flambeaux.

CHAPITRE XLVI.

Noyés. Vapeurs du charbon.

Il faut bien du temps pour amener l'ordre dans les parties les plus communes de la police la plus ordinaire. Qui croiroit que, il n'y a pas vingt ans,

lorſqu'on repêchoit un noyé, au-lieu de lui adminiſtrer promptement les ſecours propres à le rappeller à la vie, on le laiſſoit à moitié corps dans l'eau, juſqu'à ce qu'un *Commiſſaire* fût arrivé pour dreſſer ſon *procès-verbal?* On n'oſoit y toucher avant cet acte; le Guet vous repouſſoit rudement. L'ignorance ſuſpendoit le noyé par les pieds, dans la fauſſe idée de lui faire rendre l'eau. Aucun n'échappoit à la mort.

Enfin, l'on a reconnu qu'au-lieu d'un *Commiſſaire*, il étoit plus à propos d'appeller un *Chirurgien*. Le premier établiſſement humain en faveur des perſonnes noyées, eſt dû au corps municipal; ce qui a décidé l'attention de la Police envers d'autres infortunés : ainſi ce n'eſt que par l'exemple que ſe perfectionnent les différentes branches de l'adminiſtration publique. On a employé différentes méthodes qui, plus ou moins heureuſes, ont arraché des bras de la mort une foule de citoyens rendus à leurs familles par cette ſage, mais tardive précaution.

La *machine fumigatoire* qui agit par le fondement, les frictions & l'inſufflation, ſont les principaux ſecours adminiſtrés, & ſans leſquels les perſonnes ſubmergées ſeroient certainement mortes. On y joint l'eau-de-vie camphrée, priſe à la doſe d'une cuillerée, l'alkali-volatil-fluor, mais comme ſtimulant; on l'introduit dans les narines avec des mêches de papier.

De cent trente-huit perſonnes noyées à Paris, quatre-vingt-douze ont dû la vie au nouvel établiſſement qui a remplacé l'uſage le plus inepte & le plus barbare. Cette date moderne prouve que l'on s'occupe depuis bien peu de temps de la conſervation des citoyens; mais enfin nous avons ſu rougir de notre indifférence.

Ceux qui tomboient dans l'eau avant cette époque, perdoient inévitablement la vie, & de miſérables formes judiciaires s'oppoſoient à leur ſalut. On n'accordoit rien à un marinier qui ſauvoit un noyé ; & par une contradiction étrange, on le payoit quand il avoit retiré un cadavre. De-là provenoit la lenteur cruelles des bateliers à prévenir la ſubmerſion totale. Nous nous ſommes élevés les premiers contre ces abus dans l'An deux mil quatre cent & quarante, il y a près d'onze années ; & nous avons vu avec une joie ſecrete que nos plaintes publiques avoient été entendues.

Aujourd'hui les fraix qu'entraîne l'adminiſtration des ſecours, ſont à la charge de la Police, & l'on délivre des gratifications à ceux qui ont directement ou indirectement contribué à rappeller à la vie les noyés. Je le répete ; oh ! que de temps il faut pour conduire un peuple aux notions les plus ſimples de la raiſon & de l'humanité !

La vapeur du charbon produit encore, ſur-tout dans les fauxbourgs, des déſaſtres plus fréquents. Outre les chagrins amers & renaiſſants attachés à l'extrême indigence, il eſt un accident familier aux malheureux qui ne ſont pas aſſez riches pour acheter du bois. Il faut ſavoir qu'il y a une nombreuſe portion de citoyens qui n'habitent que des cabinets ou des recoins obſcurs, où il n'y a point de cheminées ; & c'eſt ce qui m'a fait dire dans le premier Chapitre, intitulé *Coup d'œil général*, qu'on trouvoit à Paris *des Lapons végétants dans des caſes étroites*. Ces infortunés ſont obligés, dans les rigueurs de l'hyver, de faire du feu au milieu de leurs chambres ; & le toît n'eſt pas percé, comme chez les ſauvages. Il arrive ſouvent qu'ils ſont ſurpris, eux & leurs enfants, & ſuffoqués par la vapeur du charbon. Perſonne n'eſt à l'abri de

ces accidents imprévus ; car le voiſinage d'un pauvre ſuffit pour tuer un riche. On diroit que l'un ſe venge de l'autre.

Un Médecin habile penſe qu'en ce cas-là, l'uſage trop répandu de l'alkali-volatil-fluor devient dangereux, & que dans cette eſpece d'aſphyxie il y a un excès de chaleur dans la tête ; que par conſéquent, il ſeroit funeſte d'irriter encore cette partie du corps, & d'y déterminer une plus grande quantité de chaleur. Il propoſe les frottements réitérés à la plante des pieds, & il a rendu la vie par ce moyen à pluſieurs aſphyxiés.

Ne ſeroit-il pas poſſible de donner au charbon de terre une préparation qui lui enleveroit ce qu'il a de meurtrier ? C'eſt à quoi l'on travaille, & je ne doute pas que l'adminiſtration ne veille à conſtater l'expérience.

Pourquoi n'accorderoit-t-on pas une médaille à tout homme qui, dans un danger preſſant, auroit ſauvé la vie à un citoyen ? Sa plus grande récompenſe aſſurément ſeroit toujours dans ſon cœur ; mais la patrie ne ſeroit pas quitte envers lui, & lui devroit une marque de reconnoiſſance pour avoir enlevé au trépas un de ſes enfants.

Avant les obſervations ſur les aſphyxies, avant les découvertes des moyens curatifs, (on le dit en frémiſſant,) la plupart des aſphyxiés dans le fait étoient enterrés vivants. Combien l'homme n'a-t-il pas beſoin de la ſcience, puiſqu'elle ſeule ſauve aujourd'hui de cet horrible danger, & les vuidangeurs, & les cureurs de puits, & les foſſoyeurs, & les maçons employés à la fouille des terreins, & tous ces hommes enfin, qui, par leurs travaux, ſont ſi utiles, & à qui la ſociété doit tant !

L'indifférence abſolue ſur leur ſort, n'étoit-elle

pas un crime politique? On ſait aujourd'hui qu'il ne faut jamais ſaigner un aſphyxié ; que l'aſperſion d'eau froide au viſage, & quelques cuillerées de vinaigre le rappellent à la vie. On ſait aujourd'hui qu'un braſier ardent peut déſinfecter un lieu empoiſonné, qu'un tuyau adapté à un fourneau épuiſe l'air méphitique ; qu'avec quelques pelletées de chaux vive, on corrige une vanne mortelle.

L'attention paternelle du Gouvernement vient de répandre ſur cet objet un catéchiſme pour l'inſtruction du peuple. Le peuple ſaura que ces *morts apparentes* ne ſont pas des *morts réelles* ; il apprendra de quelle maniere l'on peut rappeller à la vie les noyés & les aſphyxiés ; il ſe familiariſera avec les remedes dont l'extrême ſimplicité garantit le ſuccès.

C'eſt M. le Noir, Lieutenant-Général de Police, qui a fait dreſſer ce *Catéchiſme inſtructif*, mis à la portée du peuple, & qui l'a fait diſtribuer aux Curés des villes & des campagnes, afin qu'ils répandiſſent la méthode propre à combattre les fréquents & terribles effets du *méphitiſme* (mot nouveau, qui ſignifie *vapeur empoiſonnée*). Les Curés ne dédaigneront pas de communiquer aux villageois ces importantes lumieres ; car ſi le premier précepte de la Religion eſt l'accompliſſement des œuvres de charité & de miſéricorde, ſon triomphe n'eſt-il pas de veiller à la conſervation de l'homme? Et pourquoi des procédés faciles, qui peuvent rendre un bon pere de famille à la ſociété, ne ſeroient-ils pas enſeignés après la lecture des vérités évangéliques? Quoi de plus honorable pour le Miniſtere, que d'allier le ſalut des *corps* au ſalut des *ames?*

CHAPITRE XLVII.

Chambres garnies.

Un Boyard vient habiter une manſarde ſur le Palais-Royal, & un Moſcovite ſe loge dans un entreſol écraſé, à un prix exorbitant; un Staroſte & un Helvétien ſe partagent un même appartement.

Les chambres garnies ſont ſales. Rien n'afflige plus un pauvre étranger, que de voir des lits malpropres, des fenêtres où fifflent tous les vents, des tapiſſeries à demi-pourries, un eſcalier couvert d'ordures. En général, le Pariſien vit dans la craſſe : on n'a pas aſſez pourvu aux beſoins des voyageurs; & cependant qui eſt-ce qui ne voyage pas? Un Anglois & un Hollandois, qui ſe ſont fait une jouiſſance de la propreté la plus délectable, ſe trouvent couchés dans un lit infecté d'animaux incommodes; & tous les vents coulis entrer dans leur chambre. Ils quittent le plutôt poſſible une ville où tous les ſens ſont douloureuſement affectés, & emportent l'argent qu'ils y auroient laiſſé.

Les chambres garnies ſont un aſyle contre les créanciers. Quiconque n'a pas fait des lettres-de-change qui contraignent par corps, & qui n'eſt pas marchand, arrête la voracité des huiſſiers : il ſort de ſa chambre garnie pour ſe promener ſans riſque, & dit comme Bias: *Omnia mecum porto.*

On ne paye point de capitation perſonnellement dans les chambres garnies, mais celui qui vous les loue, paye & vous fait payer en conſéquence. Il faut donner ſon nom ſur des regiſtres qui vont à la Police, & elle ſait bien ce qu'elle en fait.

L'enlevement des particuliers ſe fait beaucoup plus facilement dans les chambres garnies qu'ailleurs, & l'on n'y regarde pas de ſi près. Quand quelqu'un eſt arrêté par ordre du Gouvernement, l'Exempt crie à tous que c'eſt un voleur; & comme la perſonne eſt non-domiciliée, on croit qu'elle a volé. On n'en parle plus le ſoir même, & ſa mémoire eſt enſevelie pour jamais.

Il y a eu des années où l'on a compté à Paris cent mille étrangers, tous en chambres garnies : ce nombre eſt conſidérablement diminué. Le prix des chambres garnies eſt fort inégal. Vous aurez un appartement de quatre pieces près du Luxembourg, qui vous coûtera ſix fois plus près du Palais-Royal.

Ces malheureuſes créatures, qui, au ſortir des Spectacles, vous arrêtent ſur le pavé, & vous pourſuivent dans le ruiſſeau, ſont en chambres garnies. Elles payent le double de ce que payeroit une femme honnête; de ſorte que ce loyer renaiſſant les écraſe. Elles ne peuvent ſortir de la triſte condition où elles ſont plongées, que par une aventure heureuſe & rare.

Il eſt défendu de louer à des femmes proſtituées; & ſans elles néanmoins la moitié des appartements ſeroient vuides. Les perruquiers & les marchands de vin ſont les principaux propriétaires de ces ſales tripots; ils en tirent beaucoup d'argent, ſe font payer d'avance, vexent ces déplorables créatures, & en ſont encore les eſpions.

CHAPITRE XLVIII.

Fiacres.

Les miſérables roſſes qui traînent ces voitures délabrées, ſortent des écuries Royales, & ont appartenu à des Princes du Sang, enorgueillis de les poſſéder.

Ces chevaux réformés avant leur vieilleſſe, paſſent ſous le fouet des plus impitoyables oppreſſeurs. Ci-devant nobles quadrupedes, impatients du frein, traînant l'équipage ſuperbe comme un fardeau léger; maintenant malheureux animaux, tirant le nerf, humides de pluie, dégouttants d'une ſueur ſale, fatigués, tourmentés pendant dix-huit heures par jour, ſous le poids des courſes que le public leur impoſe.

Ces voitures hideuſes, dont la marche obſcure eſt ſi traînante, ſervent quelquefois d'aſyle à la jeune fille échappée un inſtant à la vigilance de ſes argus, & qui, montant d'un pied agile & non apperçu, veut converſer avec ſon amant ſans être vue ni remarquée.

Rien ne révolte l'étranger qui a vu les carroſſes de Londres, d'Amſterdam, de Bruxelles, comme ces fiacres & leurs chevaux agoniſants.

Quand les fiacres ſont à jeun, ils ſont aſſez dociles : vers le midi ils ſont plus difficiles; le ſoir ils ſont intraitables; les rixes fréquentes qui s'élevent, ſont jugées chez les Commiſſaires; ils inclinent toujours en faveur du cocher. Plus les cochers ſont ivres, plus ils fouettent leurs chevaux; & vous n'êtes jamais mieux mené, que quand ils ont perdu la tête.

Il s'agiſſoit de je ne ſais quelle réforme, il y a quelques années. Les fiacres s'aviſerent d'aller tous, au nombre de preſque dix-huit cents, voitures, chevaux & gens, à Choiſy, où étoit alors le Roi, pour lui préſenter une requête. La Cour fut fort ſurpriſe de voir dix-huit cents fiacres vuides qui couvroient au loin la plaine, & qui venoient apporter leurs humbles remontrances au pied du trône. Cela donna une ſorte d'inquiétude. On les congédia comme ils étoient venus. Les quatre repréſentants de l'ordre furent mis en priſon, & l'on envoya l'orateur à Bicêtre avec ſon papier & ſa harangue.

Rien de ſi commun que la ſoudaine rupture des ſoupentes ou des roues. Vous avez le nez caſſé ou une contuſion au bras; mais vous êtes diſpenſé de payer la courſe.

Les fiacres ne peuvent aller juſqu'à Verſailles, ni ſur les routes où il y a des bureaux de voitures, qu'en payant une permiſſion *particuliere*. Dès qu'ils ſont hors des barrieres, ils vous font la loi, malgré les tarifs. Les uns ſont d'une complaiſance extrême; les autres ſont emportés, inſolents : il eſt plutôt fait de les appaiſer avec quelques ſols de plus, que d'aller demander juſtice, ou de ſe la faire ſoi-même; & c'eſt le parti que prennent tous les honnêtes gens.

Si vous oubliez quelque choſe dans la voiture, comme elle eſt numérotée, vous allez à un bureau en faire la réclamation, & l'objet vous eſt ordinairement rendu.

La commodité & la ſûreté publique exigeroient que les fiacres fuſſent moins ſales, plus ſolides, mieux montés; mais la rareté, la cherté des fourrages, & l'impôt conſidérable de vingt ſols par jour, pour rouler ſur le pavé, empêchent les réformes les plus deſirables.

CHAPITRE XLIX.

Porteurs d'eau.

On achete l'eau à Paris. Les fontaines publiques ſont ſi rares & ſi mal entretenues, qu'on a recours à la riviere; aucune maiſon bourgeoiſe n'eſt pourvue d'eau aſſez abondamment. Vingt mille porteurs d'eau, du matin au ſoir, montent deux ſéaux pleins, depuis le premier juſqu'au ſeptieme étage, & quelquefois par-delà. La voie d'eau coûte ſix liards ou deux ſols. Quand le porteur d'eau eſt robuſte, il fait environ trente voyages par jour.

Quand la riviere eſt trouble, on boit l'eau trouble. On ne ſait trop ce qu'on avale; mais on boit toujours. L'eau de la Seine relâche l'eſtomac, pour quiconque n'y eſt pas accoutumé. Les étrangers ne manquent preſque jamais l'incommodité d'une petite diarrhée; mais ils l'éviteroient, s'ils avoient la précaution de mettre une cueillerée de bon vinaigre blanc dans chaque chopine d'eau.

„ L'on a vu, ſous le coſtume pénible & laborieux d'un porteur d'eau, un homme forcé de „ dépoſer la décoration ſtérile dont la patrie avoit „ honoré ſes ſervices, chercher l'aliment & le „ ſoutien de ſes jours dans ce métier rude & „ abject. Il expira, il y a quelques années, de „ froid & de miſere, entre les compagnons groſſiers de ſon travail journalier, inconnu de ceux „ dont l'horrible indigence l'avoit rendu l'égal, „ & après avoir confié ſon ſecret au Miniſtre de „ la Religion qui recueillit ſes derniers ſoupirs ". *Voyez le Babillard*, tome I, page 75.

CHAPITRE L.

Le Pont-Neuf.

Le Pont-Neuf eſt dans la ville ce que le cœur eſt dans le corps humain, le centre du mouvement & de la circulation. Le flux & le reflux des habitants & des étrangers frappent tellement ce paſſage, que, pour rencontrer les perſonnes qu'on cherche, il ſuffit de s'y promener une heure chaque jour.

Les mouchards ſe plantent là; & quand au bout de quelques jours ils ne voyent pas leur homme, ils affirment poſitivement qu'il eſt hors de Paris. Le coup-d'œil eſt plus beau de deſſus le Pont-Royal; mais il eſt plus étonnant de deſſus le Pont-Neuf. Là, les Pariſiens & les étrangers admirent la ſtatue équeſtre de Henri IV, & tous s'accordent à le prendre pour le modele de la bonté & de la popularité.

Un pauvre pourſuivoit un homme le long des trottoires; c'étoit un jour de fête: *Au nom de ſaint Pierre*, diſoit le mendiant, *au nom de ſaint Joſeph*, *au nom de la Vierge Marie*, *au nom de ſon divin Fils*, *au nom de Dieu.* Arrivée devant la ſtatue d'Henri IV: *Au nom d'Henri IV*, dit-il. *Au nom d'Henri IV?* Tiens, & il lui donna un louis d'or.

Un de ces hommes qui vendent des médailles de plâtre, en portoit deux, l'une devant, l'autre derriere: c'étoit le médaillon de Henri IV & celui de Louis XIV. Combien le premier? Six francs, dit le vendeur. Et l'autre, le vendez-vous de même? Je ne les ſépare point, Monſieur; ſans le premier, je ne vendrois jamais le ſecond.

On croit dans les Provinces, qu'on ne ſauroit traverſer le Pont-Neuf la nuit, ſans courir riſque d'être jetté à la riviere. On parle des attentats de Cartouche, comme ſi ce voleur ſubſiſtoit encore: c'eſt le paſſage le plus ſûr qui ſoit à Paris.

Gaſton d'Orléans, frere de Louis XIII, ſe plaiſoit à voler des manteaux ſur le Pont-Neuf, & la mémoire s'en eſt conſervée.

Au bas du Pont-Neuf ſont les recrûteurs, raccoleurs, qu'on appelle *vendeurs de chair humaine*. Ils ſont des hommes pour les Colonels, qui les revendent au Roi. Autrefois ils avoient des fours, où ils battoient, violentoient les jeunes gens qu'ils avoient ſurpris de force ou par adreſſe, afin de leur arracher un engagement. On a ſupprimé enfin cet abus monſtrueux; mais on leur permet d'uſer de ruſe & de ſupercherie pour enrôler la canaille.

Ils ſe ſervent d'étranges moyens. Ils ont *des filles de corps-de-garde*, au moyen deſquelles ils ſéduiſent les jeunes gens qui ont quelque penchant au libertinage. Enſuite ils ont des cabarets, où ils enivrent ceux qui aiment le vin. Puis ils promenent, les veilles du mardi gras & de la St. Martin, de longues perches ſurchargées de dindons, de poulets, de cailles, de levrauts, afin d'exciter l'appetit de ceux qui ont échappé à celui de la luxure.

Les pauvres dupes, qui ſont à conſidérer la Samaritaine & ſon carillon, qui n'ont jamais fait un bon repas dans toute leur vie, ſont tentés d'en faire un, & troquent leur liberté pour un jour heureux. On fait réſonner à leurs oreilles un ſac d'écus, & l'on crie, *qui en veut? qui en veut?* C'eſt de cette maniere qu'on vient à bout de compléter un armée de héros, qui ſeront la gloire de l'Etat & du Monarque. Ces héros coûtent au bas du Pont-

Neuf trente livres piece. Quand ils ſont beaux hommes, on leur donne quelque choſe de plus. Les fils d'artiſans croyent affliger beaucoup leurs peres & meres en s'engageant. Les parents les dégagent quelquefois, & rachetent cent écus l'homme qui n'en a coûté que dix; cet argent tourne au profit du Colonel & des Officiers recrûteurs.

Ces recrûteurs ſe promenent la tête haute, l'épée ſur la hanche, appellant tout haut les jeunes gens qui paſſent, leur frappant ſur l'épaule, les prenant ſous le bras, les invitant à venir avec eux, d'une voix qu'ils tâchent de rente mignarde. Le jeune homme ſe défend, les yeux baiſſés, la rougeur ſur le front, & avec une eſpece de crainte & de pudeur; ce qui commande l'attention, la premiere fois qu'on eſt témoin de ce jeu ſingulier.

Ces recrûteurs ont leurs boutiques dans les environs, avec un drapeau armorié, qui flotte & qui ſert d'enſeigne. Là, ceux qui ſont de bonne volonté viennent donner leur ſignature. Un de ces recrûteurs avoit mis ſous ſon enſeigne ce vers de Voltaire, ſans en ſentir la force ni la conſéquence :

Le premier qui fut Roi, fut un ſoldat heureux.

J'ai vu ce vers bien imprimé pendant ſix ſemaines; puis le vers a diſparu, ſans qu'aucun des enrôlés ſous cette deviſe l'eût peut-être compris.

Autrefois le gros Thomas, le coryphée des opérateurs, tenoit ſes ſéances ſur le Pont-Neuf. Voici ſon portrait fidélement tracé, pour la ſatisfaction de ceux qui ne l'ont pas vu.

„ Il étoit reconnoiſſable de loin par ſa taille gi-
„ ganteſque & l'ampleur de ſes habits. Monté ſur
„ un char d'acier, ſa tête élevée & coëffée d'un
„ panache éclatant, figuroit avec la tête royale

„ d'Henri IV. Sa voix mâle ſe faiſoit entendre aux
„ deux extrêmités du pont, aux deux bords de la
„ Seine. La confiance publique l'environnoit, &
„ la rage de dents ſembloit venir expirer à ſes pieds.
„ La foule empreſſée de ſes admirateurs, comme
„ un torrent qui toujours s'écoule & reſte toujours
„ égal, ne pouvoit ſe laſſer de le contempler. Des
„ mains ſans ceſſe élevées imploroient ſes remedes,
„ & l'on voyoit fuir le long des trottoirs, les Mé-
„ decins conſternés & jaloux de ſes ſuccès. En-
„ fin, pour achever le dernier trait de l'éloge de
„ ce grand homme, il eſt mort ſans avoir reconnu
„ la Faculté".

Un Anglois, dit-on, fit la gageure, il y a cinq ans, qu'il ſe promeneroit le long du Pont-Neuf pendant deux heures, offrant au public des écus neufs de ſix livres à vingt-quatre ſols piece, & qu'il n'épuiſeroit pas de cette maniere un ſac de douze cents francs, qu'il tiendroit ſous ſon bras. Il ſe promena criant à haute voix, *qui veut des écus de ſix francs tout neufs à vingt-quatre ſols? Je les donne à ce prix.* Pluſieurs paſſants toucherent, palperent les écus, & continuant leur chemin, leverent les épaules en diſant: *Ils ſont faux, ils ſont faux.* Les autres ſouriant, comme ſupérieurs à la ruſe, ne ſe donnoient pas la peine de s'arrêter ni de regarder. Enfin, une femme du peuple en prit trois en riant, les examina long-temps, & dit aux ſpectateurs: *Allons, je riſque trois pieces de vingt-quatre ſols par curioſité.* L'homme au ſac n'en vendit pas davantage, pendant une promenade de deux heures. Il gagna amplement la gageure contre celui qui avoit moins bien étudié que lui, ou moins bien connu l'eſprit du peuple.

Les marches du Pont-Neuf s'uſent viſiblement vers le milieu, & en peu d'années, ſous les pieds

des innombrables paſſants. Elles deviennent gliſſantes, & l'on eſt obligé de les renouveller.

Des marchandes d'oranges & de citrons ont, au milieu du pont, des boutiques qui forment un coup-d'œil agréable : car ce fruit eſt auſſi ſain qu'il eſt beau.

CHAPITRE LI.

Pont-Royal.

On jouit ſur le Pont-Royal, du plus beau coup-d'œil de la ville. On y découvre d'un côté, le Cours, les Tuileries, le Louvre ; de l'autre, le Palais-Bourbon, & une longue ſuite de ſuperbes hôtels. Les deux quais de l'Iſle-du-Palais, & les deux autres qui bordent la riviere, ajoutent beaucoup à l'agrément de la perſpective.

L'entrée par le pont de Neuilly frappe d'admiration le voyageur, à meſure qu'il s'avance vers la barriere de Chaillot, d'où ſe préſentent à ſes regards étonnés la magnifique place de Louis XV, le jardin & le palais des Tuileries.

Si l'on exécutoit enfin le plan ſi ſouvent propoſé de débarraſſer le pont St. Michel, le pont au Change, le pont Notre-Dame, & le pont Marie, des gothiques bâtiments qui les ſurchargent déſagréablement, l'œil plongeroit avec plaiſir d'une extrêmité de la ville à l'autre.

Quel contraſte choquant entre la magnifique rive droite du fleuve, & la rive gauche qui n'eſt point pavée & eſt toujours remplie de boue & d'immondices ! Elle n'eſt couverte que de chantiers & de maſures habitées par la lie du peuple. Mais ce qui ſurprend davantage encore, c'eſt que ce cloaque

dégoûtant eſt borné d'un côté par le Palais-Bourbon; & de l'autre, par le beau quai des Théatins.

La galiote de Saint-Cloud part réguliérement du Pont-Royal; & la modicité du prix y attire les fêtes & les dimanches une foule de Pariſiens. Le départ & l'arrivée de ce bateau ne donnent pas une bien haute opinion des talents nautiques des matelots de la Seine, par leur mal-adreſſe à partir & à aborder. D'autres Parifiens, arrivés trop tard pour profiter de la galiote, ſe jettent à corps perdu dans des batelets particuliers, oubliant dans de ſi frêles bâtiments, que le filet d'eau de la Seine peut les engloutir, comme les gouffres du vaſte Océan. Ceux qui ont accoutumé de parcourir les mers, tremblent à la vue de cet embarquement dangereux.

CHAPITRE LII.

Charmant coup-d'œil.

Un coup-d'œil très-agréable encore eſt celûi qu'offre le jardin des Tuileries, ou plutôt les Champs-Eliſées, dans un beau jour de printemps. Les deux rangs de jolies femmes qui bordent la grande allée, ſerrées les unes contre les autres ſur une longue file de chaiſes, regardant avec autant de liberté qu'on les regarde, reſſemblent à un parterre animé de pluſieurs couleurs. La diverſité des phyſionomies & des atours, la joie qu'elles ont d'être vues & de voir, l'eſpece d'aſſaut qu'elles font lorſque ſur leurs viſages brille l'envie de s'éclipſer; tout ajoute à ce tableau diverſifié qui attache les regards, & faît naître mille idées ſur ce que les modes enlevent ou ajoutent à la beauté, ſur l'art & la coquetterie des femmes, ſur ce deſir

deſir inné de plaire, qui fait leur bonheur & le nôtre.

Les vertugadins de nos meres, leurs étoffes taillades de falbalas, leurs épaulettes ridicules, leurs enceintes de cerceaux, cette multitude de mouches, dont quelques-unes reſſembloient à de véritables emplâtres, tout cela eſt diſparu, excepté la hauteur démeſurée de leurs coëffures. Le ridicule n'a pu corriger ce dernier uſage; mais ce défaut eſt tempéré par le goût & la grace qui préſident à la ſtructure de l'élégant édifice. Les femmes, à tout prendre, ſont mieux miſes aujourd'hui qu'elles ne l'ont jamais été : leur ajuſtement réunit la légéreté, la décence, la fraîcheur & les graces. Ces robes d'une étoffe légere ſe renouvellent plus ſouvent que ces robes où brilloient l'or & l'argent: elles ſuivent, pour ainſi dire, les nuances des fleurs des diverſes ſaiſons. Il n'y a que la main de nos marchandes de modes, pour métamorphoſer avec une ſi prodigieuſe diverſité la gaze, le linon & les rubans. Si les femmes pouvoient quitter ce choquant enduit de blanc & de rouge trop prononcé, elles auroient détruit le mauvais goût de leurs meres, & jouiroient de tous les avantages que la nature a verſés ſur elles. Elles n'ont pas beſoin de diamants & de parure, affiches du luxe & de l'opulence; les diamants partagent l'attention que l'on doit à leur beauté réelle, & le charme le plus piquant d'une belle eſt d'ignorer qu'elle le ſoit.

CHAPITRE LIII.

Boulevards.

C'est une promenade vaſte, magnifique, commode, qui ceint pour ainſi dire la ville. Elle eſt de plus ouverte à tous les états, & infiniment peuplée de tout ce qui peut la rendre agréable & récréative. On s'y promene à pied, à cheval, en cabriolet; & l'on peut placer les Boulevards à côté de tout ce qu'il y a de plus beau à Paris.

Le Boulevard du côté du midi eſt le moins fréquenté; c'eſt néanmoins le plus ſalubre: on ne peut ſe laſſer de l'admirer. Il eſt orné de quatre rangs d'arbres, avec une chauſſée d'encaiſſement, (de cailloux ou de pavés) de vingt quatre pieds de largeur, qui regne dans un contour de ſix mille quatre-vingt-trois toiſes. On ne voit de ces travaux ſuperbement prolongés & utiles, que dans une immenſe & riche Capitale. Cette eſpece d'écharpe ou de ceinture eſt admirable; mais elle renferme des objets pauvres, déſagréables & meſquins.

CHAPITRE LIV.

Nos Grand'Meres.

Nos grand'meres n'étoient pas ſi bien vêtues que nos femmes; mais elle appercevoient d'un coup d'œil tout ce qui pouvoit intéreſſer le bien-être de la famille. Elles n'étoient pas auſſi répandues; on ne les voyoit pas inceſſamment hors de leurs maiſons. Contentes d'une royauté do-

meſtique, elles regardoient comme très-importantes toutes les parties de cette adminiſtration. Telle étoit la ſource de leurs plaiſirs, & le fondement de leur gloire. Elles entretenoient le bon ordre & l'harmonie dans leur empire, fixoient le bonheur dans leurs foyers, tandis que leurs filles abuſées vont le chercher vainement dans le tumulte du monde. Les détails de la table, du logement, de l'entretien, exerçoient leurs facultés; l'économie ſoutenoient les maiſons les plus opulentes, qui s'écroulent aujourd'hui. La femme paroiſſoit s'acquitter d'une tâche égale aux travaux du mari, en embraſſant cette infinité de ſoins qui regardent l'intérieur. Leurs filles, formées de bonne heure, concouroient à faire régner dans les maiſons les charmes doux & paiſibles de la vie privée; & l'homme à marier ne craignoit plus de choiſir celle qui, née pour imiter ſa mere, devoit perpétuer la race des femmes ſoigneuſes & attentives.

Que nous ſommes loin de ces devoirs ſi ſimples, ſi attachants! Une conduite réglée & uniforme feroit le tourment de nos femmes; il leur faut une diſſipation perpétuelle, des liaiſons à l'infini, tous les dehors de la repréſentation & de la vanité. Elles ne ſont jamais bien dans toutes ces courſes, parce qu'elles veulent être abſolument où la nature ne veut pas qu'elles ſoient; & tant qu'elles auront perdu le gouvernement de la famille, elles ne jouiront jamais d'un autre empire.

Autre obſervation. Les domeſtiques faiſoient alors partie de la famille; on les traitoit moins poliment, mais avec plus d'affection; ils le voyoient, & devenoient ſenſibles & reconnoiſſants. Les maîtres étoient mieux ſervis, & pouvoient compter ſur

une fidélité bien rare aujourd'hui. On les empêchoit à la fois d'être infortunés & vicieux ; & pour l'obéiſſance, on leur accordoit en échange bienveillance & protection. Aujourd'hui, les domeſtiques paſſent de maiſon en maiſon, indifférents à quels maîtres ils appartiennent, rencontrant celui qu'ils ont quitté ſans la moindre émotion. Ils ne ſe raſſemblent que pour révéler les ſecrets qu'ils ont pu découvrir. Ils ſont eſpions ; & comme on les paye, qu'on les habille bien, qu'on les nourrit bien, mais qu'on les mépriſe, ils le ſentent, & ſont devenus nos plus grands ennemis. Autrefois leur vie étoit laborieuſe, dure & frugale ; mais on les comptoit pour quelque choſe, & le domeſtique mouroit de vieilleſſe à côté de ſon maître.

CHAPITRE LV.

Des groſſes Fortunes.

Il y a à Paris des fortunes de particuliers, de trois cents, cinq cents, ſept cents, neuf cents mille livres de rente, & trois ou quatre peut-être au-delà encore. Celles de cent à cent cinquante mille livres, ſont communes.

L'or, a dit quelqu'un, cherche à s'amonceler : il va où il y en a déja. Plus il eſt en tas, plus il multiplie. Le premier écu, a dit Jean-Jacques Rouſſeau, eſt plus difficile à gagner que le dernier milion. Cette vérité ſe fait ſentir dans la Capitale. Que font tous ces opulents de leur or ? Ce qu'ils en font ? Rien de grand, rien de vraiment utile. Le loiſir de ces riches fait qu'ils ſe tourmentent à pourſuivre des miſeres. Ils ſe font des oc-

cupation graves, de futilités : ils ont des inquiétudes pour ſe procurer de fauſſes jouiſſances, & ils ſe tourmentent en arrangeant des parties de plaiſir.

Ils aiment mieux nourrir des chevaux que des hommes. Ils dépenſent en objets de luxe puérile, ce qui ſuffiroit à la perfection de tous les arts utiles; ils ne donnent rien pour les expériences phyſiques, rien pour les ſciences auguſtes, qui ſont la grandeur & la dignité de l'homme. S'ils obéiſſent à quelque caprice ruineux, ce caprice eſt toujours petit, obſcur & extravagant. On cite leur immenſe richeſſe, on a peine à citer leurs bienfaits. Je regarde autour de moi; je n'apperçois pas un ſeul monument patriotique. Tout eſt pour l'intérieur de la maiſon & pour la valetaille.

Parmi ces hommes opulents, tel eſt déclaré humain, généreux, ſerviable, bon ami, dont la tête ingénieuſe eſt occupée trois heures par jour à trouver de nouveaux moyens pour ruiner ſon pays & redoubler ſa miſere. Il parle d'équité, d'humanité, de bienfaiſance; & le projet qu'il va donner le lendemain, ruinera ſix cents familles. C'eſt un accaparement, c'eſt un monopole; ſon or funeſte va ravir à l'induſtrie pauvre ce qu'elle auroit pu gagner.

Une Province eſt tout-à-coup dépoſſédée de ſes productions. Tout eſt enlevé comme par enchantement. On honorera du nom de *ſpéculation*, ce qui n'eſt que l'ouvrage de l'avarice. Le monopoleur eſt un homme poli, qui parle des beaux-arts: comment oſeroit-on l'appeller un *concuſſionnaire*? Il eſt vrai qu'il fait quelque bien en détail autour de lui, & des maux horribles en grand à cent lieues de ſa demeure. Il ſemble étranger au Royaume, & n'exiſter que pour ſes maîtreſſes & ſes adulateurs.

D'autre théſauriſent, & s'endurciſſant à loiſir, ne laiſſent échapper aucune parcelle de leur or entaſſé. En vain la miſere les ſupplie en fondant en larmes ; en vain entendent-ils le récit des calamités particulieres ; ils ſont inſenſibles aux malheurs d'un honnête homme, comme à ceux de l'Etat.

Préférer une piece d'or à la vie de ſon frere, de ſon ſemblable ! Le nommer fainéant, coquin, pareſſeux, pour ſe diſpenſer d'être charitable ! Maſquer ſon avarice ſous des prétextes faux, tandis qu'on ne ſe diſſimule pas à ſoi même ſa dureté ! Ah ! mérite-t-on enſuite le nom d'homme ?

Malheureux ! qui endurcis tes oreilles aux gémiſſements de l'indigence, quand tu auras le linceul ſur le viſage, & que tu ſeras reſſerré dans un étroit cercueil, s'il te reſtoit quelque ſentiment, dis, ne regretterois tu point alors de n'avoir pas donné quelques parcelles de ces richeſſes inutiles, pour ſoulager les maux de tes freres ? Que te reſtera-t-il de cette grande opulence ? Un cercueil de plomb, & quelques marbres ſculptés. Eh ! quand il eſt en ton pouvoir de métamorphoſer ces pieces de métal en jouiſſances pures & intimes, apprends à les connoître, à les goûter. Veux-tu être maudit après ta mort, & que l'on diſe : Il a dépenſé pour ſon orangerie, pour ſes porcelaines, pour ſes diamants, pour ſon chenil... Et pour les hommes ſes ſemblables ?... Rien. Parlons du moins des gens qui donnent à dîner. C'eſt bien peu de choſe ; mais c'eſt toujour cela.

CHAPITRE LVI.

Les Dîneurs en ville.

QUELQUES gens d'une fortune aiſée donnent ordinairement à dîner deux ou trois fois par ſemaine à leurs amis & à leurs ſimples connoiſſances. Une fois invité, vous l'êtes pour toujours.

Avoir une table à Paris, eſt un objet diſpendieux; mais ce n'eſt que dans la Capitable que tel homme peut ſubſiſter ſans fortune, ſans métier & ſans talents. Ce n'eſt point là un citoyen fort recommandable, je l'avoue; mais enfin, il faut que tout homme vive. Eh! qui donnera à manger à celui qui a bon appétit, ſi ce n'eſt le riche?

Dix-huit à vingt mille hommes dînent régulièrement le lundi chez le marchand, le mardi chez l'homme de robe, & progreſſivement ils achevent la ſemaine, en montant d'étage en étage. Le vendredi ils ſe rendent de préférence chez l'amateur de marée, & jamais ils ne ſe trompent ſur le menu. Dans cette claſſe ſont les agréables & les beaux parleurs, les Muſiciens, les Peintres, les Abbés, les Célibataires, &c.

Ils ont vu tous les états, & ſont au fait d'une infinité de caracteres. Ces gens-là ne ſavent ni le prix du pain, ni celui de la viande : les variations des comeſtibles leur ſont parfaitement étrangeres: ils ne payent que le porteur d'eau. Ils ſortent de chez eux, poudrés, friſés, à deux heures préciſes, & vont s'aſſeoir à des tables délicates, ayant pour paſſe-port quelques hiſtoriettes, une pour chaque maiſon, & la gazette de la veille.

Ils ſavent tirer un parti abondant du ſervice, tandis que les provinciaux, les novices mal adroits, n'ont pas l'eſprit de faire bonne chere, car c'eſt un art qne de ſavoir goûter de tous les plats, à l'aide de quelques ſignes. Le ſoir, ils ſe rendent chez une vieille dévote, chez un goutteux, un Bénéficier; ils y font collation, & n'ont qu'à changer un peu de langage, ſelon l'eſprit des perſonnages, & répéter les nouvelles qu'ils ont appriſes le matin. Ainſi, ſans rentes, ſans emploi, ſans patrimoine, avec un habit dû encore au tailleur, & payant de mois en mois un loyer modique, ils trouvent de quoi vivre, & vivre en aſſez bonne compagnie. Une aptitude à retenir les noms des perſonnes, quelqu'uſage du monde, beaucoup de ſoupleſſe dans les manieres leur ſuffit pour entretenir la converſation; & l'on ne diroit jamais, à les voir le front épanoui, le viſage tranquille, qu'ils n'auroient pas dîné, ſans la généreuſe complaiſance de leur hôte. Je les compare aux oiſeaux du ciel, qui prennent leur part de la récolte univerſelle, & qui ne paroiſſent pas la diminuer. Selon moi, rien de ſi honorable pour les riches que de donner à manger à ceux qui ſe préſentent à leur table; & de toutes les manieres de faire uſage de ſes richeſſes, c'eſt ſans contredit la plus agréable pour le grand nombre. Chacun en profite également; & puiſque les riches aiment l'oſtentation, ils ſe ſatisfont en ſatisfaiſant les autres.

S'ils établiſſoient une table économique & ſans apprêt, où il n'y eût ni luxe, ni orgueil, ayant l'honnête néceſſaire, & rien au-deſſus, cela vaudroit mieux encore, & ils ſeroient dans le cas de renouveller plus ſouvent leur complaiſance, ou de multiplier les couverts.

Si j'étois opulent, je mettrois ma volupté à donner ainſi à dîner ; mais ma table ſeroit frugale, compoſée de mêts ſimples, & je me réjouirois fort de voir autour de moi grand nombre de perſonnes cauſer & manger.

On appelloit autrefois ces hommes-là, des *paraſites;* terme injurieux & ſot, inventé par la dureté, l'avarice & l'égoïſme. Il eſt tout naturel que celui qui n'a pas une table, (choſe chere à Paris) aille chercher celui qui en a une toute ſervie. Ce qu'on doit à l'infortune de pluſieurs honnêtes gens, le plaiſir d'alimenter ſon prochain, d'entretenir ſa ſanté, invitent l'homme ſenſible à partager ſes mêts. L'hôte peut encore être redevable à ceux qui croyent aſſez à ſon bon cœur, pour aller le viſiter & lui demander une portion de la nourriture qu'il a de trop, & qu'il ne pourroit prendre ſans ſe cauſer une indigeſtion.

La terre eſt la table univerſelle, dreſſée par le Créateur; & l'oiſeau, qui de ſon bec ſaiſit en volant un pauvre petit grain, & l'emporte dans ſon nid, & un Poëte qui va dîner chez un Fermier-général, & lui offrir un appetit qu'il admire, prennent également tous deux ce qui leur eſt dû.

Hélas! nous ne faiſons tous que paſſer ſur la terre. Les grains, les fruits de l'année appartiennent tous à la génération préſente, & non à celle qui doit ſuivre. Que la génération préſente uſe des vins que le ſoleil a mûris ſous ſes yeux; qu'elle mange les légumes qu'elle a vu croître. La nature, avec l'année, recommencera le cours de ſes bienfaits pour d'autres êtres. Demain nous allons diſparoître, & nous refuſerions notre table à notre frere, & nous fermerions inhumainement le verrouil, pour dévorer ſeuls notre ſubſiſtance!

A-t-on de l'appetit, quand on mange ſeul? Et le repas fait-il le même bien, que quand il eſt pris au milieu de la joie & du ſourire des convives?

Que ce nom de *paraſite*, prodigué à l'honnête indigence qui a des droits à la table des riches, ſoit donc effacé à jamais de la langue, comme un mot qui offenſe l'humanité : qu'on ne le prononce plus, ſur-tout à Paris, où, graces à des mœurs plus douces & plus humaines, il commence à s'éteindre. Qu'on ne l'entende plus que chez l'homme inhumain & dur, qui s'iſole parce qu'il craint que ſon ame ne ſoit apperçue; & que ce mot n'ait plus cours que chez le pauvre, qui eſt dans le cas lui-même d'aller dîner ailleurs, & qui n'a ſur ſa table étroite que ſa portion congrue.

CHAPITRE LVII.

Le Monarque.

Le Roi eſt pour les Pariſiens ce qu'eſt le modele au milieu d'une Académie de deſſinateurs. Chacun dans la Capitale s'évertue à faire ſon portrait. On le crayonne, on le repréſente ſous toutes les faces, & le plus ſouvent le portrait eſt manqué & fort peu reſſemblant. Ceux qui ſont éloignés ne voyent que les principaux traits qu'apporte la renommée, & ſon bruit eſt vague. Ceux qui l'approchent, voyent l'extérieur de l'homme, & les traits fins leur échappent. Entendez le valet qui le déchauſſe, le courtiſan qui le ſuit à la chaſſe, le ſoldat qui combat pour lui, le Magiſtrat qui vient avec des remontrances, l'Homme de Lettres

qui le guette, le Philoſophe qui le plaint, le peuple qui le juge par la valeur des denrées : autant de portraits différents. Perſonne ne lit au fond de ſon ame ; c'eſt au temps que le portrait fidele doit appartenir. Quel homme néanmoins eſt plus en vue, & paroît plus propre à être ſaiſi ? Le vrai caractere de Louis XIV n'eſt-il pas encore pour nous une eſpece d'énigme vraiment indéchiffrable ?

CHAPITRE LVIII.

Mobilité du Gouvernement.

Un étranger à Athenes, s'étant aſſis pour voir un ballet, apperçut cinq maſques, cinq habits & un ſeul danſeur. Qui fera, dit-il, les autres perſonnages ? Le même homme, lui répondit-on. Le même homme ! Il a donc dans un ſeul corps pluſieurs ames. Tel eſt le Gouvernement François. Excellent pantomime, & jouant tous les états, il eſt ſucceſſivement militaire, homme de loi, financier, banquier, Prêtre ; je l'ai vu même Auteur pendant quatre ou cinq mois ; car il fit cent brochures, déteſtables, à la vérité : mais ce rôle-là lui va plus mal que les autres.

Faut-il s'étonner après cela ſi l'on trouve à Paris beaucoup de perſonnes du caractere d'Alcibiade, qui, vain, brillant, propre à revêtir toutes ſortes de caracteres, aimoit la repréſentation & tout ce qui attiroit l'œil du vulgaire, étoit enfin plus ſenſible à la réputation d'homme d'eſprit qu'à celle de bon citoyen ?

CHAPITRE LIX.

Eſpions.

QUAND le Pariſien n'auroit pas la légéreté qu'on lui reproche, il l'adopteroit par raiſon. Il marche environné d'eſpions. Dès que deux citoyens ſe parlent à l'oreille, ſurvient un troiſieme, qui rôde pour écouter ce qu'ils diſent. C'eſt un régiment de curieux que celui des eſpions de police; avec cette différence, que chaque individu de ce régiment a un uniforme particulier qu'il change chaque jour; & rien de ſi prompt & de ſi étonnant que ces ſortes de métamorphoſes.

Celui qui porte une épée le matin, prend le ſoir un rabat. Tantôt il répréſente un paiſible robin en cheveux longs, tantôt un ſpadaſſin l'épée ſur la hanche. Le lendemain, ayant en main une canne à pomme d'or, il figurera un financier occupé de calculs : les traveſtiſſements les plus bizarres ne lui coûtent rien. Il eſt dans la même journée, Chevalier de Saint-Louis & garçon perruquier, Prieur tonſuré & marmiton. Il viſite le bal paré & le tripot le plus infect. Tantôt le diamant au doigt, tantôt la plus ſale perruque ſur la tête, il change preſque de phyſionomie comme d'habillement; & plus d'un enſeigneroit à Préville l'art de ſe décompoſer. Il eſt tout yeux, tout oreilles, tout jambes; car il bat, je ne ſais comment, le pavé des ſeize quartiers. Tapi quelquefois dans le coin d'un café, vous diriez un homme lourd, triſte, ennuyeux, qui ronfle en attendant le ſouper : il a tout vu, tout entendu. Une autre fois, il eſt orateur, il a rendu le premier

des propos hardis ; il vous ſollicite à vous déboutonner, il interprete juſqu'à votre ſilence ; & que vous lui parliez, ou que vous ne lui parliez pas, il ſait ce que vous penſez de telle ou telle opération.

Tel eſt l'inſtrument univerſel dont on ſe ſert à Paris pour pomper les ſecrets ; & c'eſt ce qui détermine plus volontiers les actions des Miniſtres, que tout ce qu'on pourroit imaginer en raiſonnements & en politique.

L'eſpionnage a détruit les liens de la confiance & de l'amitié. On n'agite que des queſtions frivoles, & le Gouvernement dicte, pour ainſi dire, aux citoyens la theſe ſur laquelle ils parleront le ſoir dans les cafés & dans les cercles. Si l'on veut cacher la mort d'un homme, on ne ſe dira qu'à l'oreille, *il eſt mort ;* & l'on ajoutera, *on ne parle point de cela juſqu'à nouvel ordre.* Le peuple a perdu abſolument toute idée d'adminiſtration civile & politique ; & ſi quelque choſe pouvoit faire rire au milieu d'une ignorance ſi déplorable, ce ſeroit le propos de tel bourgeois inepte, qui s'imagine conſtamment que Verſailles & Paris doivent donner la loi & le ton à toute l'Europe, & de-là au monde entier. La craſſe des préjugés les plus invétérés ne peut pas abandonner ces vieilles têtes Pariſiennes, modifiées par la ſottiſe la plus incurable. Le peuple qui n'a guere d'autre lecture que la gazette de France, ne raiſonne que d'après elle.

CHAPITRE LX.

Les Colporteurs.

Les mouchards font ſur-tout la guerre aux Colporteurs, eſpece d'hommes qui font trafic des ſeuls bons livres qu'on puiſſe encore lire en France, & conſéquemment prohibés.

On les maltraite horriblement. Tous les limiers de la police pourſuivent ces malheureux, qui ignorent ce qu'ils vendent, & qui cacheroient la Bible ſous leurs manteaux, ſi le Lieutenant de Police s'aviſoit de défendre la Bible. On les met à la Baſtille pour des futiles brochures qui ſeront oubliées le lendemain, quelquefois au carcan. Les gens en place ſe vengent ainſi des petites ſatyres que leur élévation enfante néceſſairement. On n'a point encore vu de Miniſtres dédaigner ces traits obſcurs, ſe rendre invulnérables d'après la franchiſe de leurs opérations, & ſonger que la louange ſera muette, tant que la critique ne pourra librement élever ſa voix.

Qu'ils puniſſent donc la flatterie qui les aſſiege, puiſqu'ils ont tant peur du libelle qui contient toujours quelques bonnes vérités. D'ailleurs, le public eſt là pour juger le détracteur; & toute ſatyre injuſte n'a jamais circulé quinze jours ſans être frappée de mépris.

Souvent les prépoſés de la Police, chargés d'arrêter ces pamphlets, en font le commerce en grand, les diſtribuent à des perſonnes choiſies, & gagnent à eux ſeuls plus que trente Colporteurs.

Les Miniſtres ſe trompent réciproquement quand ils ſont attaqués de cette maniere; l'un rit de la

grêle qui vient de fondre ſur l'autre, & favoriſe ſous main ce qu'il paroît pourſuivre avec chaleur.

L'hiſtoire de la Correſpondance du Chancelier Maupeou, (ce livre qui, après l'avoir ridiculiſé, l'a enfin débuſqué) mettroit dans un jour curieux les ruſes obliques & les bons tours que ſe jouent les ambitieux dans le chemin du pouvoir & de la fortune.

On n'imprime plus à Paris, en fait de politique & d'hiſtoire, que des ſatyres & des menſonges. L'étranger a pris en pitié tout ce qui émane de la Capitale ſur ces matieres. Les autres objets commencent à s'en reſſentir, parce que les entraves données à la penſée, ſe manifeſtent juſques dans les livres de pur agrément. Les preſſes de Paris ne devroient plus ſervir que pour les affiches, les billets de mariages & les billets d'enterrements. Les almanachs ſont déja un objet trop relevé, & l'inquiſition les épluche & les examine.

Quand je vois un Livre revêtu de l'autorité du Gouvernement, je parie, ſans l'ouvrir, que ce Livre contient des menſonges politiques. Le Prince peut bien dire. *Ce morceau de papier vaudra mille francs;* mais il ne peut pas dire, *que cette erreur devienne vérité*, ou bien *que cette vérité ne ſoit plus qu'une erreur.* Il le dira, mais il ne contraindra jamais les eſprits à l'adopter.

Ce qui eſt admirable dans l'Imprimerie, c'eſt que ces beaux ouvrages, qui font l'honneur de l'eſprit humain, ne ſe commandent point, ne ſe payent point. Au contraire, c'eſt la liberté naturelle d'un eſprit généreux, qui ſe développe malgré les dangers, & qui fait un préſent à l'humanité, en dépit des tyrans. Voilà ce qui rend l'Homme de Lettres ſi recommandable, & ce qui lui aſſûre la reconnoiſſance des ſiecles futurs.

Ces pauvres Colporteurs, qui font circuler les plus rares productions du génie, ſans ſavoir lire, qui ſervent à leur inſu la liberté publique pour gagner un morceau de pain, portent toute la mauvaiſe humeur des hommes en place, qui attaquent rarement l'Auteur, dans la crainte de ſoulever contr'eux le cri public, & de paroître odieux.

CHAPITRE LXI.

Hommes de la Police.

C'EST une maſſe de corruption, que la Police diviſe & partage en deux. De l'une, elle en fait des eſpions, des mouchards; de l'autre, des ſatellites, des exempts, qu'elle lâche enſuite contre les filoux, les eſcrocs, les voleurs, &c. à-peu-près comme le chaſſeur ameute les chiens contre les renards & les loups.

Les eſpions ont d'autres eſpions à leurs trouſſes, qui les ſurveillent, & qui voyent s'ils font leur devoir. Tous s'accuſent réciproquement, & ſe dévorent entr'eux pour le gain le plus vil. C'eſt de cette épouvantable lie, que naît l'ordre public. On les traite rigoureuſement, quand ils abuſent l'œil du Magiſtrat.

Tel eſt l'ordre admirable qui regne dans Paris. Un homme ſoupçonné ou déſigné eſt éclairé de ſi près, que ſes moindres démarches ſont connues, juſqu'au moment qu'il convient de l'arrêter.

Le ſignalement qu'on fait de l'homme, eſt un véritable portrait auquel il eſt impoſſible de ſe méprendre; & l'art de décrire ainſi la figure avec la parole, eſt pouſſé ſi loin, que le meilleur Ecrivain,

en y réfléchiſſant beaucoup, n'y ſauroit rien ajouter, ni ſe ſervir d'autres expreſſions.

Les Théſées de la Police courent toutes les nuits pour purger la ville de brigands; & l'on peut dire que les lions, les ours, les tigres ſont enchaînés par l'ordre politique.

Il y a enſuite les eſpions de Cour, les eſpions de ville, les eſpions de lit, les eſpions de rue, les eſpions de filles, les eſpions de beaux-eſprits; on les appelle tous du nom de Mouchards, nom de famille du premier eſpion de la Cour de France.

Les hommes de qualité font aujourd'hui le métier d'eſpions; la plupart s'appellent *M. le Baron*, *M. le Comte*, *M. le Marquis*.

Il fut un temps, ſous Louis XIV, où les eſpions étoient ſi multipliés, qu'il étoit défendu à des amis qui ſe réuniſſoient enſemble, d'épancher mutuellement leurs cœurs ſur des intérêts qui les affectoient vivement. L'inquiſition miniſtérielle avoit mis ſes ſentinelles à la porte de toutes les ſalles, & des écouteurs dans tous les cabinets. On puniſſoit, comme des complots dangereux, des confidences naïves, faites par des amis à des amis, & deſtinées à mourir dans le lieu même qui les avoit reçues.

Ces recherches odieuſes empoiſonnoient la vie ſociale, privoient les hommes des plaiſirs les plus innocents, & transformoient les citoyens en ennemis qui trembloient de s'ouvrir l'un à l'autre.

Tout homme attaché à la Police, ſous quelque dénomination que ce puiſſe être, n'eſt plus admis dans la bonne ſociété; & l'on a raiſon.

Le quart des domeſtiques ſervent d'eſpions; & les ſecrets des familles, que l'on croit les plus cachés, parviennent à la connoiſſance des intéreſſés.

Les Miniſtres ont leurs eſpions à eux, ſéparé-

ment de ceux de la Police, & les ſoudoyent. Ce ſont les plus dangereux de tous, parce qu'ils ſont moins ſuſpects que les autres, & qu'il eſt plus difficile de les reconnoître. Les Miniſtres ſavent par ce moyen tout ce qu'on dit d'eux; mais il n'en profitent guere. Ils ſont plus attentifs à ruiner leurs ennemis, à barrer leurs adverſaires, qu'à tirer un ſage parti des libres & naïfs avertiſſements que la multitude leur envoye; car on s'explique toujours aſſez librement ſur le compte des Miniſtres. On ne porte véritablement de reſpect qu'à la perſonne des Princes.

Mais les ſecrets des Cours n'échappent point par les eſpions; ils s'échappent à l'aide de certaines gens, ſur qui l'on n'a aucune défiance. Ainſi les vaiſſeaux les mieux conſtruits ſont eau par une fente imperceptible, qu'on ne ſauroit découvrir.

Ce qui intéreſſe dans les Cours, & ſur-tout dans la nôtre, c'eſt qu'il y a un degré d'obſcurité, répandu ſur les opérations. On veut pénétrer ce qui ſe cache; on cherche à ſavoir juſqu'à ce qu'on connoiſſe : c'eſt ainſi que la machine la plus ingénieuſe ne conſerve ſon plus haut prix que juſqu'à ce qu'on ait vu les reſſorts qui la mettent en action. Nous ne nous attachons fortement qu'à ce qui ne ſe laiſſe pénétrer qu'avec peine. Avec le temps, les choſes les plus myſtérieuſes prennent un caractere de publicité. La langue redira infailliblement ce que l'œil a vu, & même ce qu'il aura ſoupçonné.

CHAPITRE LXII.

Le Guet.

La ſûreté de Paris, pendant la nuit, eſt l'ouvrage du guet & de deux ou trois cents mouchards, qui battent le pavé, qui reconnoiſſent & qui ſuivent les gens ſuſpects. C'eſt pendant la nuit que ſe font tous les enlevements de police.

Les fallots répandus çà & là, ne laiſſent pas que d'intimider les brigands; de ſorte que les rues de Paris ſont ſûres la nuit comme le jour, à quelques accidents près : accidents inévitables, quand on ſonge à la foule des hommes déſeſpérés, qui n'ont plus rien à perdre.

On roſſoit autrefois le guet, & c'étoit même un amuſement que ſe procuroient les jeunes gens de famille & les Mouſquetaires. On caſſoit les lanternes, on frappoit aux portes, on faiſoit tapage dans les mauvais lieux; on enlevoit le ſouper qui ſortoit du four, & l'on claquoit la ſervante; on déchiroit enſuite la robe du Commiſſaire. On a réprimé ces excès avec tant de ſévérité, qu'il n'eſt plus queſtion de pareils jeux. La jeuneſſe n'eſt plus réputée indiſciplinable, & rien n'excuſeroit aujourd'hui la violente incartade d'une tête écervelée.

Ce n'eſt pas là un des petits avantages de la Capitale. L'âge mûr n'a rien à craindre de l'âge bouillant. Un Magiſtrat a dit, qu'il vouloit que le pavé *de Paris* fût reſpecté comme le *Sanctuaire* & le *Tabernacle*. Il a raiſon, & il a bien dit.

La civiliſation eſt preſque perfectionnée de ce côté-là. On n'a rien à craindre de l'inſolence & de l'ivreſſe, parce que la main-forte n'eſt pas éloignée.

On l'appelle à ſon ſecours, & on obtient ordinairement prompte juſtice.

Pierre le Cruel, qui paſſe pour avoir aimé la juſtice, en a donné une bonne preuve, à ce qu'a dit un Hiſtorien Eſpagnol. Il ſe plaiſoit à courir les rues la nuit. Une fois qu'il faiſoit tapage, un garde de nuit croyant rencontrer un particulier, le battit vigoureuſement; le Roi le tua. La juſtice le lendemain fit des perquiſitions contre l'auteur du meurtre. Une bonne femme qui avoit reconnu le Roi, l'accuſa. Les Magiſtrats en corps allerent lui porter des plaintes; le Roi, pour ſatisfaire la juſtice, fit couper la tête à ſon effigie. On voit encore cette ſtatue tronquée au coin de la rue où le meurtre fut commis.

Cartouche a fait trembler la ville de Paris pendant un aſſez long eſpace de temps. Un pareil chef de voleurs, eût-il encore plus d'audace & de reſſources, n'auroit pas de nos jours un tel avantage.

Une correſpondance non interrompue entre le Magiſtrat & ſes prépoſés, opere la connoiſſance ſuivie de tout ce qui ſe paſſe, & l'on prévient des déſordres autant qu'on en punit.

Les recherches, informations & vérifications, aboutiſſent à un centre où ſe réunit tout ce qui intéreſſe la ſûreté publique.

Indépendamment de ces ſoins, les lanternes & réverberes, les différents corps-de-garde diſtribués, &, comme je l'ai déja dit, les fallots errants de tous côtés, ont prévenu une infinité d'accidents.

On ne ſauroit trop multiplier les précautions, ſur-tout à l'entrée des hyvers. La machine eſt bien montée depuis cinquante ans; mais cette machine, comme toute autre, a ſes moments de langueur. Si elle venoit à s'arrêter, Paris ſeroit en proie aux horreurs d'une ville priſe d'aſſaut.

La garde monte à près de quinze cents hommes. On peut s'enrôler & vieillir dans ce corps, ſans craindre les bleſſures. On peut y pouſſer ſa carriere auſſi loin qu'un Moine qui boit, mange & digere ; on en eſt quitte pour dormir le jour, au-lieu de repoſer la nuit.

Quelquefois les ſoldats du guet maltraitent ſans ſujet ceux qu'ils arrêtent, & leur mettent les menottes d'une maniere cruelle. On doit réprimer ſévérement de pareils abus, & empêcher que les gardiens de la ſûreté publique n'attendent impitoyablement au moindre citoyen, qui doit être reſpecté juſqu'à ce que les loix ayent prononcé ; car il peut être innocent, avec toutes les apparences d'un homme coupable.

CHAPITRE LXIII.

Lieutenant de Police.

Un Lieutenant de Police eſt devenu un Miniſtre important, quoiqu'il n'en porte pas le nom. Il a une influence ſecrete & prodigieuſe ; il fait tant de choſes, qu'il peut faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien, parce qu'il a en main une multitude de fils qu'il peut embrouiller ou débrouiller à ſon gré. Il frappe ou il ſauve ; il répand les ténebres ou la lumiere : ſon autorité eſt auſſi délicate qu'étendue.

On connoît ſes fonctions ; mais on ne ſait peut-être pas qu'il s'occupe encore à dérober à la juſtice ordinaire une foule de jeunes gens de famille, qui, dans l'effervescence des paſſions, font des vols, des eſcroqueries ou des baſſeſſes ; il les enleve à la flétriſſure publique. La honte en réjailli-

roit ſur une famille entiere & innocente ; il fait un acte d'humanité, en épargnant à des peres malheureux l'opprobre dont ils alloient être couverts : car nos préjugés, ſous ce point de vue, ſont bien injuſtes & bien cruels.

Le libertin eſt enfermé ou exilé, & ne paſſe point par la main du bourreau. Ainſi la Police arrache aux Tribunaux des coupables qui mériteroient d'être punis ; mais comme ces jeunes gens ſont ſouſtraits à la ſociété, qu'ils n'y rentrent que quand leurs fautes ſont expiées, & qu'ils ſont corrigés, la ſociété n'a point à ſe plaindre de cette indulgence.

On fera ſeulement la remarque, qu'il n'y a guere de pendus que dans la claſſe de la populace. Le voleur de la lie du peuple, ſans famille, ſans appui, ſans protections, excite d'autant moins la pitié, qu'on s'eſt montré indulgent pour d'autres.

On enleve tous les mois, ſans beaucoup de façons, & ſur le ſimple ordre d'un Commiſſaire, trois à quatre cents femmes publiques. On met les unes à Bicêtre, pour les guérir, les autres à l'Hôpital, pour les corriger. Celles qui ont quelqu'argent, ſe tirent d'affaire.

On voit paſſer toutes ces créatures, un certain jour du mois, devant le Juge de Police, ſeul Juge en cette matiere. Elles lui font une révérence, ou lui diſent des injures ; & il ne fait que répéter gravement, *à l'Hôpital*, *à l'Hôpital.*

Cette partie de notre légiſlation eſt très-vicieuſe, parce qu'elle eſt très-arbitraire. En effet, le Secretaire du Lieutenant de Police détermine ſeul l'empriſonnement, & ſa durée plus ou moins longue. Les plaintes ſont ordinairement portées par les gens du Guet ; & il eſt bien étonnant, qu'un ſeul homme diſpoſe ainſi de la liberté d'un ſi grand

nombre d'individus. L'opprobre dans lequel ils ſont tombé, ne juſtifie pas cette violence. Il ſeroit facile de ſuivre une partie de la procédure uſitée dans les cas criminels, puiſqu'il s'agit de la perte de la liberté : des filles innocentes, & que la timidité empêchoit de répondre, ſe ſont quelquefois trouvées confondues avec ces malheureuſes.

Le Lieutenant de Police exerce de même un empire deſpotique ſur les mouchards qui ſont trouvés en contravention, ou qui ont fait de faux rapports. Pour ceux-là, c'eſt une portion ſi vile & ſi lâche, que l'autorité à laquelle ils ſe ſont vendus, a néceſſairement un droit abſolu ſur leurs perſonnes.

Il n'en eſt pas de même de ceux qui ſont arrêtés au nom de la Police. Ils ont pu commettre des fautes légeres ; ils ont pu avoir des ennemis dans cette foule d'exempts, d'eſpions & de ſatellites, que l'on croit ſur leur parole. L'œil du Magiſtrat peut être inceſſamment déçu, & l'on devroit remettre à un examen plus ſérieux la punition de ces délits ; mais Bicêtre engloutit une foule d'hommes qui s'y pervertiſſent encore, & qui en ſortent plus méchants qu'ils n'y étoient entrés. Avilis à leurs propres yeux, il ſe précipitent enſuite dans les plus grands déſordres.

Je le répete, cette partie de notre légiſlation eſt dans un cahos affreux. Elle reſſemble preſque à celle qui détermine l'enlevement des pauvres ; mais on ne ſonge ſeulement pas à remédier à ces loix abuſives, qui ſe ſont formées ſous l'œil des Tribunaux légitimes, ſans qu'on puiſſe en connoître la validité, la ſanction, ni l'origine.

Il y a des moments où la Police ſe relâche incroyablement ; & c'eſt après quelques accidents célebres, qu'elle reprend ſa vigueur.

On cache & l'on étouffe tous les délits ſcandaleux, & tous les meurtres qui peuvent porter l'effroi & atteſter l'invigilance des prépoſés à la ſûreté de la Capitale.

On enterre par ordre de la Police les ſuicides, après la deſcente & le procès-verbal d'un Commiſſaire, & l'on fait ſagement. Si l'on en publioit la liſte, elle ſeroit effrayante.

Les accidents qui arrivent ſur le pavé de Paris, ou par les voitures publiques, ou par la chûte des tuiles, ou dans les bâtiments, ſont de même enſevelis dans le ſilence. Si l'on tenoit regiſtre fidele de toutes ces calamités particulieres, l'épouvante feroit regarder avec horreur cette ville ſuperbe. C'eſt à l'Hôtel-Dieu, c'eſt à la Morne, que l'on apperçoit les nombreuſes & déplorables victimes des travaux publics, & d'une trop nombreuſe population.

Au reſte, c'eſt un terrible & difficile emploi, que de contenir tant d'hommes livrés à la diſette, tandis qu'ils voyent les autres nager dans l'abondance; de contraindre, dis-je, autour de nos palais, de nos demeures brillantes, tant de malheureux, pâles & défaits, qui reſſemblent à des ſpectres; tandis que l'or, l'argent, les diamants, rempliſſent l'intérieur de ces mêmes demeures, & qu'ils ſont violemment tentés d'y porter la main, pour appaiſer le beſoin qui les tue.

L'extravagance & la diſſipation du luxe diminuent peut-être à leurs yeux la honte & l'injuſtice du vol.

Une audience du Lieutenant de Police eſt fort divertiſſante. On lui fait toutes ſortes de plaintes & de demandes: on l'approche, on lui dit un mot à l'oreille; il répond par une phraſe bannale; il prend des placets dans trois anti-chambres; les

mains du Secretaire ou du Commis peuvent à peine les contenir. La populace occupe la derniere ſalle, & l'appelle en tremblant, *Monſeigneur*. Ce dernier rang eſt promptement expédié.

Si ce Magiſtrat vouloit communiquer au Philoſophe tout ce qu'il ſait, tout ce qu'il apprend, tout ce qu'il voit, & lui faire part de certaines choſes ſecretes, dont lui ſeul eſt à-peu-près bien inſtruit, il n'y auroit rien de ſi curieux & de ſi inſtructif ſous la plume du Philoſophe. Le Philoſophe étonneroit tous ſes confreres. Mais ce Magiſtrat eſt comme le grand Pénitencier; il entend tout, ne rapporte rien, & n'eſt pas étonné de certains délits au même degré que le ſeroit un autre homme. A force de voir les ruſes de la fripponnerie, les crimes du vice, les trahiſons ſecretes, & toute la fange impure des actions humaines, ce Magiſtrat a néceſſairement un peu de peine à croire à la probité & à la vertu des honnêtes gens. Il eſt dans un état perpétuel de défiance; & au fond, il doit poſſéder ce caractere là: car il ne doit rien croire d'impoſſible, après les leçons extraordinaires qu'il a reçues des hommes & des événements, & ſa charge lui commande un doute continu & ſévere.

CHAPITRE LXIV.

Incendies. Pompes.

Les incendies modernes les plus violents, ſont celui de la Chambre-des-Comptes, du 27 Octobre 1737; les deux de l'Hôtel-Dieu, du 1er. Août 1737, & du 30 Décembre 1772. On n'a pu ſavoir au juſte le nombre des malheureux qui, dans

ce dernier déſaſtre, ont péri, étouffés dans les flammes. La gazette de France a ſi bien menti à cette époque! Mais il paroît qu'il n'y a guere eu moins de douze à quinze cents victimes.

Comptons l'incendie du Pont-au-Change, le 26 Janvier 1746. Sept à huit filles ouvrieres en chapes & chaſubles, enfermées ſous la clef par leur maîtreſſe jalouſe de maintenir leur chaſteté, furent brûlées vives. Leur chambre étant garnie de barreaux de fer, elles ne purent ſe jetter dans la riviere. Ce fut un ſpectacle affreux que d'entendre leurs cris, & de les voir périr ſans pouvoir leur porter du ſecours.

Comptons l'incendie de la foire St. Germain, en 1769. Il dévora la plus magnifique charpente qui fût en Europe.

Comptons l'incendie de l'Opéra en 1763, qui nous a valu une ſalle plus belle & plus commode.

Comptons enfin l'incendie du Palais, le 11 Janvier 1776, & qui n'a peut-être pas été l'ouvrage du haſard. Il a rappellé l'incendie de la plus grande partie des bâtiments de ce même Palais, arrivé le 7 Mars 1618. On dit que ce furent les complices de la mort de Henri IV qui y firent mettre le feu, croyant par-là brûler le greffe & le procès de Ravaillac. Sans l'attention & les ſoins du Greffier Voiſin, les regiſtres du Parlement auroient été brûlés.

Ce n'eſt que depuis quelques années, que le ſervice des pompes procure au public un ſecours convenable, prompt & gratuit. On aſſujettiſſoit autrefois à une amende, le particulier dans la maiſon duquel le feu avoit pris. Qu'arrivoit-il? Le particulier vouloit éteindre le feu lui-même, n'appelloit perſonne : la maiſon étoit embraſée, & bientôt le quartier.

Aujourd'hui, au moindre indice de feu, on peut appeller, & s'adreſſer directement au dépôt où ſont les pompes & les gardes-pompes, avec leurs caſques, leurs haches. Auprès ſont des voitures d'eau toutes prêtes. On ne paye plus d'amende, & il n'en coûte abſolument rien pour être ſecouru. C'eſt aux ſoins de M. de Sartine, que l'on doit les précautions les plus ſages, les plus meſurées & les mieux vues.

Le régiment des Gardes-Françoiſes, qui ne faiſoit auparavant que ſurcharger la ville d'un poids fatiguant, & la ſcandaliſer par des délits atroces, rendu utile enfin, a reçu ordre du Colonel de ſortir des caſernes au premier avis d'un feu, de ſe porter à l'incendie avec des détachements, & là de donner tous les ſecours, ſelon la nature du danger.

Les ſoldats, munis des uſtenſiles néceſſaires, travaillent avec une célérité & un ſuccès admirables. Il eſt rare que les incendies, depuis ce nouvel ordre, faſſent de grands ravages.

Cet établiſſement fait voir qu'il eſt poſſible de perfectionner également, & l'une après l'autre, toutes les parties de la Police; puiſque celle-ci, ſi défectueuſe il y a vingt ans, excite aujourd'hui l'admiration & la reconnoiſſance des citoyens.

CHAPITRE LXV.

Réverberes.

Il n'y a plus de lanternes depuis ſeize ans. Des réverberes ont pris leur place. Autrefois, huit mille lanternes avec des chandelles mal poſées, que le vent éteignoit ou faiſoit couler, éclairoient mal,

& ne donnoient qu'une lumiere pâle, vacillante, incertaine, entrecoupée d'ombres mobiles & dangereuſes. Aujourd'hui l'on a trouvé le moyen de procurer une plus grande clarté à la ville, & de joindre à cet avantage la facilité du ſervice. Les feux combinés de douze cents réverberes, jettent une lumiere égale, vive & durable.

Pourquoi la parcimonie préſide-t-elle encore à cet établiſſement nouveau ? L'interruption des réverberes a lieu les jours de lune ; mais avant qu'elle ſoit levée ſur l'horizon, la nuit la plus obſcure regne dans les rues ; & quand elle brille au firmament, la hauteur des maiſons intercepte encore les rayons de cet aſtre, dont le flambeau devient inutile. Quand il ſe couche, les mêmes inconvénients ſe font ſentir, & Paris alors eſt totalement plongé dans les plus dangereuſes ténebres.

L'huile des réverberes eſt une huile de tripes, qui ſe fabrique, lors de la cuiſſon, dans l'iſle des Cignes.

On fait payer tous les vingt ans, aux propriétaires des maiſons, une ſomme aſſez conſidérable pour le rachat des boues & lanternes. La taxe ſurpaſſe de beaucoup les fraix qu'il en coûte pendant ces vingt années ; ce qui eſt une vexation de plus que ſupporte le bon Pariſien.

Les boues de Paris, chargées de particules de fer que le roulis éternel de tant de voitures détache inceſſamment, ſont néceſſairement noires ; mais l'eau qui découle des cuiſines, les rend puantes. Elles ſont d'une odeur inſupportable aux étrangers, par la quantité de ſouffre & de ſel nîtreux, dont elles ſont imprégnées. Les taches qu'elles font, brûlent l'étoffe.

Des tombereaux enlevent les boues & les immondices ; on les verſe dans les campagnes voiſi-

nes. Malheur à qui ſe trouve voiſin de ces dépôts infects. L'enlevement des boues eſt à l'entrepriſe & au rabais.

Quand il a neigé, & qu'il faut enlever toutes ces neiges, ainſi que les glaçons des ruiſſeaux, & que toutes les ordures ont pris la conſiſtance de la pierre, ce n'eſt pas alors un petit ouvrage, que le charroi de ces matieres endurcies, qu'il faut préalablement détacher des bornes. Les rues deviendroient impraticables au bout de trois jours, & l'on ſeroit enfermé chez ſoi, ſans la Police qui redouble de vigilance & de travail. Il y a des parties ſi bien traitées, qu'on ne ſait pourquoi d'autres ſont abſolument négligées.

CHAPITRE LXVI.

Enſeignes.

Les enſeignes ſont maintenant appliquées contre le mur des maiſons & des boutiques; au-lieu qu'autrefois elles pendoient à de longues potences de fer; de ſorte que l'enſeigne & la potence, dans les grands vents, menaçoient d'écraſer les paſſants dans les rues.

Quand le vent ſouffloit, toutes ces enſeignes, devenues gémiſſantes, ſe heurtoient & ſe choquoient entr'elles; ce qui compoſoit un carillon plaintif & diſcordant, vraiment incroyable pour qui ne l'a pas entendu. De plus, elles jettoient la nuit des ombres larges, qui rendoient nulle la foible clarté des lanternes.

Ces enſeignes avoient pour la plupart un volume coloſſal & en relief. Elles donnoient l'image d'un peuple giganteſque, aux yeux du peuple le

plus rabougri de l'Europe. On voyoit une garde d'épée de ſix pieds de haut, une botte groſſe comme un muid, un éperon large comme une roue de carroſſe; un gant qui auroit logé un enfant de trois ans dans chaque doigt; des têtes monſtrueuſes, des bras armés de fleurets qui occupoient toute la largeur de la rue.

La ville, qui n'eſt plus hériſſée de ces appendices groſſiers, offre, pour ainſi dire, un viſage poli, net & raſé. On doit cette ſage ordonnance à *M. Antoine-Raimond-Jean-Gualbert-Gabriel de Sartine, qui, de Lieutenant de Police, eſt devenu Miniſtre de la Marine.*

CHAPITRE LXVII.

Les Halles.

Un coup d'œil unique eſt celui que préſentent au point du jour la halle aux fleurs & la halle aux fruits dans le printemps & l'été. On eſt ſurpris, enchanté; c'eſt une des choſes les plus curieuſes à voir. Flore & Pomone ſe donnant la main, n'ont jamais eu de plus beau temple. Les richeſſes printannieres revivent dans l'automne, & les trois ſaiſons n'en font plus qu'une.

Les meilleures pêches ſe trouvent aux environs de Paris; c'eſt le ſoin qu'on donne à leur culture, qui les rend excellentes.

Un bouquet de violettes, dans le cœur de l'hyver, vaut deux louis; & quelques femmes en portent.

Le litron des premiers petits-pois ſe vend quelquefois cent écus. Un traitant l'achete; mais du moins c'eſt un jardinier qui, pour prix de ſes

ſoins, récolte cet argent. J'aime mieux qu'il ſoit entre ſes mains, que de le voir paſſer à un bijoutier.

Si les fournitures qui arrivent à la halle manquoient un ſeul jour, les denrées doubleroient de prix; au troiſieme jour, la ville ſeroit affamée.

Les vivres ſont renchéris d'une maniere exorbitante. C'eſt l'effet du luxe de la table des riches: ils enlevent tout, & il faut enſuite que le pauvre ſe diſpute le fretin. La concurrence ſoutient ce reſte vil preſqu'au même prix que ce qu'il y avoit de meilleur.

Il faut par-tout aujourd'hui des entrées & des entremêts à profuſion, & l'on ne mange pas le quart de ce qui eſt ſervi. Tous ces plats coûteux ſont dévorés par la valetaille. Un laquais eſt beaucoup mieux nourri qu'un petit bourgeois. Celui-ci n'oſe toucher à la marée; il en reſpire l'odeur, & voilà tout. Les valets de *Monſeigneur* ſont raſſaſiés de bonne chere.

Quand les maîtres-d'hôtels ont pris dans de larges hottes tout ce qui leur convient, les ſervantes arrivent avec leurs tabliers; c'eſt un débat éternel. Ce qui ſe vend par fragments, ſe vend trois fois plus cher, chaque petit ménage rivaliſant avec ſon voiſin. Les poiſſardes ſont la loi. Si l'on veut dîner, il faut payer ce qu'elles demandent. Auſſi n'y a-t-il pas au monde de peuple plus mal nourri que le peuple de Paris.

A dîner, la ſoupe, le bouilli; le ſoir, la perſillade ou le bœuf à la mode; le gigot ou l'éclanche le Dimanche; preſque jamais de poiſſon; rarement des légumes, parce que l'accommodage en eſt toujours cher: voilà ſa nourriture habituelle. Ainſi vivent les trois quarts & demi des habitants de cette ville, dont le ſéjour eſt ſi envié des Pro-

vinciaux, qui ne font pas chez eux une ſi maigre chere.

Plus les claſſes ſont indigentes, plus il leur en coûte pour ſe nourrir. Il y a de pauvres ménages, où un cervelat de trois ſols compoſe toute la bonne chere, parce que les facultés n'ont pu s'étendre au-delà. Or, la viande mal-ſaine du cervelat ſe vend ſur le pied de dix-huit ſols la livre. Le Prince le plus opulent ne paye point à ce prix-là ce qui eſt ſervi ſur ſa table.

Les Pariſiens ſe ſont amuſés, pendant quelques années, des expreſſions burleſques & des jurements des poiſſardes: on copioit leur ton. Vadé s'eſt diſtingué en ce genre; mais les calembours ſont venus, & ont tout anéanti. On ne ſe ſouvient plus de Vadé; on ne parle que du Marquis de... & de Jeannot. J'ai vu s'éclipſer la gloire de l'Auteur de la *Pipe caſſée*; je tremble pour celle de l'Auteur de la *Comteſſe-Tation*.

CHAPITRE LXVIII.

Marchés.

Les marchés de Paris ſont mal-propres, dégoûtants. C'eſt un chaos où toutes les denrées ſont entaſſées pêle-mêle. Quelques hangards ne mettent pas les proviſions des citoyens à l'abri des intemperies des ſaiſons. Quand il pleut, l'eau des toîts tombe ou dégoutte dans les paniers où ſont les œufs, les légumes, les fruits, le beurre, &c.

Les environs des marchés ſont impraticables; les emplacements ſont petits, reſſerrés; & les voitures menacent de vous écraſer, tandis que vous faites votre prix avec les payſans. Les ruiſſeaux qui

qui s'enflent, entraînent quelquefois les fruits qu'ils ont apportés de la campagne ; & l'on voit les poiſſons de mer qui nagent dans une eau ſale & bourbeuſe.

Le bruit, le tumulte eſt ſi conſidérable, qu'il faut une voix plus qu'humaine pour ſe faire entendre : la tour de Babel n'offroit pas une plus étrange confuſion.

On a élevé, depuis vingt-cinq ans, un entrepôt pour les farines, qui a ſervi à dégager un peu le quartier des halles ; mais cet entrepôt ſe trouve fort étroit ; il conviendroit à une ville du troiſieme ordre ; il eſt inſuffiſant à la prodigieuſe conſommation de la Capitale. Les ſacs de farine ſont expoſés à la pluie ; & je ne ſais quel caractere meſquin, imprimé à tous les monuments modernes, empêche de faire rien de grand.

Les poiſſonneries infectent. Les Républiques de Grece défendirent aux marchands de poiſſon de s'aſſeoir en vendant leur marchandiſe. La Grece avoit le deſſein de faire manger le poiſſon frais & à bon marché. Les poiſſonnieres de Paris ne vendent le poiſſon que quand il va ſe gâter. Elles tiennent le marché tant qu'elles veulent ; il n'y a que le Pariſien au monde, pour manger ce qui révolte l'odorat. Quand on lui en fait le reproche, il dit qu'on ne ſait que manger, & qu'il faut qu'il ſoupe. Il ſoupe ; & avec ce poiſſon à moitié pourri, il ſe rend malade.

CHAPITRE LXIX.

Quai de la Vallée.

HOMMES délicats, hommes jaloux de votre ſanté, ne mangez point de pigeons à Paris, quand ils viendront du quai de la Vallée. Imaginez-vous (l'oſerai-je écrire?) que tous ces pigeons qui arrivent, & qui ne peuvent être vendus ni conſommés le même jour, ſont engavés par des hommes qui leur ſoufflent avec la bouche de la veſce dans le jabot. Quand on leur coupe le col, on reprend cette même veſce à moitié digérée, & la même bouche la reſouffle aux pigeons qui ne ſeront tués que le ſurlendemain. Imaginez ce qu'une haleine infectée, ou ſuſpecte, ou morbifique peut communiquer de dangereux & de putride à cette nourriture. Oh! quand elle vous ſera ſervie dans de beaux plats d'argent, ſouvenez-vous, de grace, de la bouche infâme du quai de la Vallée.

Cette bouche inconcevable exerce publiquement ſon métier ſous les yeux de tout le monde, & tout le monde mange des pigeons engavés de cette maniere.

Je vous demande pardon, Lecteur, de vous avoir tracé ce tableau dégoûtant; mais j'ai mieux aimé offenſer un inſtant votre délicateſſe, que de ne pas vous donner une recommandation utile.

Tout le gibier & toute la volaille arrivent à la Vallée. Il y a des *Officiers de volaille*, tout comme des *Officiers de marée*. Le cornet attaché audeſſous du ventre, la plume ſous la perruque, ils couchent par écrit la moindre mauviette. Un lapereau a ſon extrait mortuaire en bonne forme, avec

la date du jour. C'eſt une merveilleuſe choſe que la création de ces offices ; tout cela eſt d'inſtitution royale. On ne mange un lievre que d'après l'exercice ſolemnel de la charge de l'Officier en titre.

Il faut voir, la veille de la St. Martin, des Rois & du Mardi-gras, toutes les demi-bourgeoiſes venir en perſonne marchander, acheter une oie, un dindon, une vieille poule, qu'on appelle poularde. On rentre au logis la tête haute & la proviſion à la main ; on plume la bête devant ſa porte, afin d'annoncer à tout le voiſinage que le lendemain on ne mangera ni du bœuf à la mode, ni une éclange ; & l'orgueil eſt ſatisfait plus encore que l'appétit.

On ne mange la volaille à bon marché que quand le Roi eſt à Fontainebleau. Les pourvoyeurs ne tirent plus de Paris ; les grands conſommateurs ſont à la Cour, & le peuple alors a plus de facilité pour atteindre au prix d'un poulet.

CHAPITRE LXX.

Tables d'Hôtes.

Les tables d'hôte ſont inſupportables aux étrangers ; mais ils n'en ont pas d'autres. Il faut manger au milieu de douze inconnus, après avoir tourné un couvert. Celui qui eſt doué d'une politeſſe timide, ne peut venir à bout de dîner pour ſon argent.

Le centre de la table (vers ce qu'on appelle les pieces de réſiſtance) eſt occupé par des habitués, qui s'emparent de ces places importantes, & ne s'amuſent pas à débiter les hiſtoires qui courent. Armés de mâchoires infatigables, ils dévorent au

premier ſignal. Leur langue épaiſſe, & inhabile à articuler, fait en revanche faire deſcendre dans leur eſtomac les plus gros & les meilleurs morceaux. Ces athletes, ſemblables à Milon de Crotone, dégarniſſent la table de plats; & il faut les maudire au bout de quelques minutes, ainſi que Sancho-Pança maudit ſon perfide Médecin.

Malheur à l'homme lent à mâcher ſes morceaux! Placé entre ces avides & leſtes cormorans, il jeûnera pendant le repas. En vain il demandera ſa vie aux valets qui ſervent; la table ſera nette avant qu'il ait pu ſe faire ſervir. Leurs oreilles accoutumées aux demandes réitérées, ne s'épouvantent point des cris & des menaces. Il faut ſavoir manger, c'eſt le plus court; car il eſt impoſſible de ſe faire obéir.

Quand ces vautours, ayant dévoré la part de leurs voiſins, ont rempli les cavernes profondes de leurs inteſtins d'une maniere également gloutonne & impolie, alors de mangeurs ils deviennent par-leurs impitoyables. Ils font retentir de leurs glapiſſements les voûtes enfumées de ces ſalles à manger, & la confuſion dans les ſujets & les diſcours répond à l'impropriété des expreſſions & à l'indécence des propos. Ce ſeroit d'ailleurs un miracle, ſi l'on ſortoit de ce lieu ſans avoir attrapé ſur ſes habits quelques éclabouſſures des plats portés en poſte par des mains groſſieres & mal-adroites.

Il y a enſuite les gargotes que l'on appelle *arche de Noé*, où l'on donne à manger pour vingt-deux ſols. Là, les perſonnes peu fortunées prennent réguliérement leurs repas; & puis, elles ſe répandent aux promenades & dans les ſpectacles, & ſe vantent d'avoir dîné ailleurs, comme s'il étoit honteux de dîner à peu de frais lorſqu'on n'eſt pas riche.

CHAPITRE LXXI.

Cafés.

On compte ſix à ſept cents cafés : c'eſt le refuge ordinaire des oiſifs, & l'aſyle des indigents. Ils s'y chauffent l'hyver, pour épargner le bois chez eux. Dans quelques-uns de ces cafés, on tient bureau académique ; on y juge les Auteurs, les pieces de théâtre ; on y aſſigne leur rang & leur valeur ; & les Poëtes qui vont débuter, y font ordinairement plus de bruit, ainſi que ceux qui, chaſſés de la carriere par les ſifflets, deviennent ordinairement ſatyriques ; car le plus impitoyable des critiques eſt toujours un Auteur mépriſé.

Les cabales pour ou contre les ouvrages s'y forment, & il y a des chefs de parti, qui ne laiſſent pas que de ſe rendre redoutables ; car ils vous déchirent un Ecrivain qu'ils n'aiment pas, du matin au ſoir. Souvent ils ne l'ont pas compris ; mais ils déclament toujours ; & il faut que la réputation littéraire eſſuie paiſiblement toutes ces bouraſques.

Dans le plus grand nombre des cafés, le bavardage eſt encore plus ennuyeux : il roule inceſſamment ſur la gazette. La crédulité Pariſienne n'a point de bornes en ce genre ; elle gobe tout ce qu'on lui préſente ; & mille fois abuſée, elle retourne au pamphlet miniſtériel.

Tel homme arrive au café ſur les dix heures du matin, pour n'en ſortir qu'à onze heures du ſoir ; il dîne avec une taſſe de café au lait, & ſoupe avec une bavaroiſe : le ſot riche en rit, au-lieu de lui offrir ſa table.

Il n'eſt plus décent de ſéjourner au café, parce

que cela annonce une diſette de connoiſſance, & un vuide abſolu dans la fréquentation de la bonne ſociété. Un café néanmoins, où ſe raſſembleroient les gens inſtruits & aimables, ſeroit préférable, par ſa liberté & ſa gaieté, à tous nos cercles qui ſont par fois ennuyeux.

Nos ancêtres alloient au cabaret, & l'on prétend qu'ils y maintenoient leur belle humeur. Nous n'oſons plus guere aller au café; & l'eau noire qu'on y boit, eſt plus mal-faiſante que le vin généreux dont nos peres s'enivroient. La triſteſſe & la cauſticité regnent dans ces ſallons de glaces, & le ton chagrin s'y manifeſte de toute part. Eſt-ce la nouvelle boiſſon qui a opéré cette différence?

En général, le café qu'on y prend eſt mauvais & trop brûlé; la limonnade dangereuſe; les liqueurs mal-ſaines, & à l'eſprit de vin: mais le bon Pariſien, qui s'arrête aux apparences, boit tout, dévore tout, avale tout.

Chaque café a ſon orateur en chef. Tel, dans le fauxbourg, eſt préſidé par un garçon tailleur ou par un garçon cordonnier; & pourquoi pas? Ne faut-il pas que l'amour-propre de chaque individu ſoit à-peu-près content?

On courtiſe les cafetieres. Toujours environnées d'hommes, il leur faut un plus haut degré de vertu, pour réſiſter aux tentations fréquentes qui les ſollicitent. Elles ſont toutes fort coquettes; mais la coquetterie ſemble un attribut indiſpenſable de leur métier.

CHAPITRE LXXII.

L'Homme aux cent ſoixante millions.

J'ÉTOIS dans un café, aſſis à côté d'un Ruſſe qui m'interrogeoit curieuſement ſur Paris. Entre un aſſez gros homme en perruque nouée ; ſon habit étoit un peu rapé & le galon uſé ; il s'aſſied dans un coin, & hume une bavaroiſe avec la lenteur de l'ennui & la langueur du déſœuvrement & de l'inoccupation.

Vous voyez bien, dis-je à mon voiſin, cet homme-là qui bâille, & qui n'aura pas fait dans une heure? — Oui, me dit-il. — Eh bien, c'eſt le ſoutien de l'Etat & du tréſor royal. — Comment? — C'eſt lui qui donne au Roi de France cent ſoixante millions & plus par an, pour entretenir ſes troupes, ſa marine & ſa maiſon. Il a affermé les cinq groſſes fermes. Avant-hier il en a ſigné le contrat avec le Monarque. Les Fermiers-généraux ſont ſes agents, ſes commis; ils travaillent tous ſous ſon nom : ce nom qui remplit la France entiere. Il arrête aux barrieres les carroſſes des Princes, ſi bon lui ſemble; il viſite tout ce qu'il veut viſiter; il oblige les bourgeois à prendre de ſon ſel contre leur volonté; il empêche une villageoiſe, ſur le bord de l'Océan, de ſaler ſon pot avec l'eau de la mer; il met ſon timbre ſur tous les papiers de procédure; il envoie, en ſon propre nom, des aſſignations au plus grand Seigneur, comme au ſimple particulier; il a un puiſſant crédit, car il gagne tous ſes procès, & ceux qui lui ſont quelque tort, ſont envoyés aux galeres, & quelquefois pendus. Il a une juriſdiction toute particuliere pour cela,

& des juges qui le ſervent à ravir. Sa perſonne eſt bien précieuſe, car elle répond au Roi de ſa créance. S'il ne payoit pas, le Roi de France ſaiſiroit ſa perſonne, pour ſe faire payer : mais il paie très-bien; & de plus, il eſt fort déſintéreſſé. Qu'on diſe que la régie ruine le Royaume ! C'eſt un conte. Déſabuſez, je vous prie, les Ruſſes, quand vous ſerez à Pétersbourg. Cet homme perçoit cent ſoixante millions & plus, pour quatre mille francs par an. Il ne dépenſe pas un ſol au-delà : c'eſt le modele de l'économie la plus ſtricte & la plus ſévere. Il eſt vrai qu'il a des commis un peu infideles ; mais ces commis exercent toujours un peu de rapine. Ils ſont plus riches que lui, cela eſt encore vrai; mais ſa modération conſtante n'en eſt pas allarmée; c'eſt toujours à ſa requête que toute perception ſe fait. Avez-vous dans votre pays un homme qui vous ramaſſe & vous apporte cent ſoixante millions, pour quatre mille francs d'honoraires ? Il faut avouer que le Roi de France eſt ſervi à bon marché, & qu'il a dans ce perſonnage un habile & fidele ſerviteur.

Le Ruſſe ne ſavoit ce que je voulois lui dire ; il ouvroit de grands yeux avec étonnement : il fallut que je lui expliquaſſe ce que c'étoit que *Nicolas Salzard*, ſucceſſeur de *Laurent David* & de *Jean Alaterre*. Quand il ſut que c'étoit un valet-de-chambre, jadis portier, qui avoit pris poſſeſſion du bail des fermes générales, & qui en avoit ſigné le contrat avec le Souverain à la face de l'Europe ; quoique poli, il ne put s'empêcher de rire au nez de *Nicolas Salzard*.

Celui-ci n'y fit pas ſeulement attention. Il ſe leva peſamment, paya longuement, & ſortit machinalement, ne ſachant de quel côté tourner ſon exiſtence ſolidaire des revenus de l'Etat.

CHAPITRE LXXIII.

Faiſeurs de Projets.

ENTREZ dans un autre café; un homme vous dit à l'oreille, d'un ton calme & poſé: „ Vous ne „ ſauriez imaginer, Monſieur, l'ingratitude du „ Gouvernement à mon égard, & combien il eſt „ aveugle ſur ſes intérêts. Depuis trente ans, j'ai „ négligé mes propres affaires; je me ſuis enfermé „ dans mon cabinet, méditant, rêvant, calculant. „ J'ai imaginé un projet admirable, pour payer „ toutes les dettes de l'Etat; enſuite un autre pour „ enrichir le Roi, & lui aſſurer un revenu de „ *quatre cents millions*; enſuite un autre pour „ abattre à jamais l'Angleterre, dont le nom ſeul „ m'indigne, & pour rendre notre commerce le „ premier de l'univers, ainſi qu'il appartient à la „ premiere nation de l'Europe; enſuite un autre „ pour nous rendre maîtres des Indes orientales; „ enſuite un autre pour tenir en échec cet Em- „ pereur, qui, tôt ou tard, nous jouera quelque „ mauvais tour : car j'ai deviné ſon ardente ambi- „ tion, & ſa ſecrete haine contre nous. L'évidence „ de ces utiles projets a frappé tous les Miniſtres; „ car aucun d'eux n'a pu me faire la moindre ob- „ jection; & *qui ne dit mot, approuve.* Mais voyez „ leur peu de reconnoiſſance, leur ingratitude „ affreuſe! tandis que tout entier à ces opérations „ vaſtes, & qui demandent toute l'application du „ génie, j'étois diſtrait ſur des miſeres domeſtiques, „ quelques créanciers vigilants m'ont tenu en pri- „ ſon pendant trois années; & celui qui devoit „ relever la gloire du nom François, n'a pu rien

„ obtenir des Miniſtres qu'un miſérable ſauf
„ conduit. Ils attendent ma mort pour s'emparer
„ de toutes mes idées; mais je proteſte d'avance
„ contre ce vol inique : tout le bien qui ſe fera
„ d'ici à cent ans ſera mon ouvrage, ſoyez-en
„ bien ſûr. Mais, Monſieur, vous voyez à quoi
„ ſert le patriotiſme, à mourir inconnu, & le
„ martyr de la patrie ".

Ainſi il y a dans Paris de fort honnêtes gens, économiſtes & anti-économiſtes, qui ont le cœur chaud, ardent pour le bien public; mais qui malheureuſement ont la *tête fêlée*, c'eſt-à-dire, des vues courtes, qui ne connoiſſent ni le ſiecle où ils ſont, ni les hommes auxquels ils ont affaire : plus inſupportables que les ſots, parce qu'avec des demies & fauſſes lumieres, ils partent d'un principe impoſſible, & déraiſonnent enſuite conſéquemment. L'un part de l'évidence morale, qui doit avoir une force phyſique ; celui-ci n'admet qu'un ſyſtême immuable, tandis que la politique eſt mobile par ſa nature : chacun d'eux s'étonne que tout aille encore ſi mal, après les magnifiques plans qu'il a conçus. Le méchanicien leur dira pourquoi leurs projets ne ſont que rêves : c'eſt que lui, lorſqu'il veut reſſerrer un fleuve, élever une digue, faire tourner une roue, il eſtime, & la force d'impulſion, & la force de réſiſtance, & la loi des frottements, qui détruit la plus belle machine; & que, pour vaincre une puiſſance phyſique, il appelle conſtamment à ſon ſecours une force phyſique.

CHAPITRE LXXIV.

La Douane.

La Douane, ſous les ordres de Nicolas Salzard, eſt un pays peuplé de commis ſourds, de porte-faix au viſage rouge, au corps enviné, courant ſur les ballots confuſément épars. Là, un pauvre étranger ſe perd, ne ſait à qui s'adreſſer. Il implore en vain tous ceux qui paſſent, on ne l'écoute pas; il eſt réduit à n'avoir ni bas, ni chemiſes, pendant huit jours. Il faut qu'il déterre ſa valiſe ou ſa malle, enſevelie ſous trois à quatre mille caiſſes qui portent les unes ſur les autres. On diroit que le feu a pris dans la ville, & qu'on a entaſſé pêle-mêle tout ce qu'on a pu ſauver. A peine pourra-t-il la reconnoître; elle aura changé de phyſionomie; elle ſera déchirée & entr'ouverte, couverte de boue & ſans adreſſe. Il reſte debout du matin juſqu'au ſoir, avant de la revoir & de la poſſéder; & il riſque encore de la perdre ſur les épaules du porte-faix agile & robuſte, qui, dans le labyrinthe des rues, court & oblige l'étranger à le ſuivre, au-lieu de marcher ſur ſes traces.

Il faut donner dix fois ſa ſignature, & payer dans ſix bureaux, avant de tenir ſon juſte-au-corps & ſon bonnet de nuit. Votre garde-robe eſt ſoumiſe à l'inſpection la plus ſévere; & le commis de Nicolas Salzard ſaura combien vous avez de culottes.

C'eſt la mort du commerce, que cette redoutable douane. On diroit que tous les effets de l'univers lui appartiennent, & qu'elle vous fait grace en vous rendant vos coffres & vos balles.

C'eſt un grand plaiſir que de voyager en France ! Votre valiſe eſt ouverte à la frontiere de chaque Province ; on la retourne ſens-deſſus-deſſous, dès que vous avez fait trente lieues, & le tout pour ſatisfaire l'infatigable curioſité de Nicolas Salzard.

CHAPITRE LXXV.

Tréſor Royal.

Comme tout eſt aujourd'hui dans la main du Roi, c'eſt-là que vient tout l'argent du Royaume ; & d'après la multiplicité des impoſitions, tout écu de ſix livres doit s'y rendre par une pente invincible dans le court eſpace de cinq ou ſix ans. La loi de l'attraction n'a pas une force plus active, ni plus vigoureuſe. C'eſt un fleuve qui baigne inceſſamment le pied du trône, & où l'on puiſe de maniere à le deſſécher quelquefois ſubitement. Là aboutit le denier de la veuve, l'obole cachée des journaliers ; & que de larmes répandues pour former ce fleuve immenſe, ce fleuve d'or !

Une multitude de tréſoriers, comme de vaſtes ſéaux qui deſcendent alternativement dans un puits, tirent les ſommes qu'il faut pour la guerre, pour la marine, pour l'artillerie, pour les fortifications, pour les rentes de la Maiſon-de-Ville, pour toutes les dépenſes enfin que le Roi fait dans le Royaume, par raiſon ou par caprice.

La facilité prompte avec laquelle on enleve les groſſes ſommes qui y ſont dépoſées, fait contraſte avec l'effort perpétuel & pénible d'une armée de cent cinquante mille commis, qui, l'épée dans une main, la plume dans l'autre, exigent avec violence

les parcelles qui doivent compoſer ce prodigieux amas d'eſpeces, leſquelles ſe fondent ou s'envolent, dès qu'elles ont touché le baſſin du réſervoir.

Il eſt preſque toujours à ſec, malgré la pompe aſpirante & foulante, dont le jeu terrible ne ſauroit être interrompu; mais qui fatigue à l'excès le corps politique, juſqu'à ce qu'il tombe de laſſitude & d'épuiſement.

A cette époque, la France eſt en nage; la ſueur lui découle du front. Supportera-t-elle encore long-temps ce violent exercice? A-t-on bien calculé le degré de ſes forces réelles? Le jeu qui les met en action, ne ſe ralentit pas, je le ſais; mais, pour me ſervir d'une expreſſion populaire, (car je les aime beaucoup) *ira-t-elle toujours auſſi vîte que le violon?*

CHAPITRE LXXVI.

Rentiers.

On appelle ainſi ceux qui ont accumulé leurs capitaux ſur leur tête, ont fait le Roi leur légataire univerſel, & lui ont vendu leur poſtérité à raiſon de dix pour cent. Ils ont déshérité freres, neveux, couſins, amis, & quelquefois leurs propres enfants. Ils ne ſe marient point, & végetent en attendant leur quartier, & ſe diſant avec volupté chaque matin, qu'ils ne ſont pas encore morts. Tous les ſix mois, ils vont ſigner leur quittance chez le Notaire du coin, qui certifie qu'ils ſont en vie.

Ce qui leur revient, ils le replacent ſur le champ; & cet argent, fait pour alimenter le com-

merce & ſoutenir l'induſtrie, va ſe perdre éternellement dans les coffres royaux.

Ces coffres attirent tout ce qu'ils peuvent attirer ; ils ſont toujours ouverts pour les emprunts ; ils ne ſe laſſent point d'aſpirer tout l'or qu'on leur préſente.

La ſoif de l'hydropique, comme on ſait, redouble en buvant. On prend toujours ; on ſait que les maladies épidémiques ſoulagent les payements de l'Hôtel-de-Ville : on ſait qu'il y a à gagner beaucoup en jouant, pour ainſi dire, de concert avec la mort, & que ſa faulx rapide moiſſonne, dans tel intervalle, plus de têtes que n'en comportent les tables de probabilités, dreſſées par des calculateurs qui ne ſont pas financiers. Les payeurs des rentes ſavent ce que rapportent au trône les hyvers humides & longs ; & les Princes, non moins affamés d'argent, voudroient bien imiter le Monarque, qui ne chaſſera jamais les Médecins de ſes Etats, ainſi que fit jadis le Sénat de Rome.

Mais comment un Gouvernement ſage a-t-il pu ouvrir la porte aux nombreux & incroyables déſordres qui naiſſent des rentes viageres ? Les liens de la parenté rompus, l'oiſiveté penſionnée, le célibat autoriſé, l'égoïſme triomphant, la dureté réduite en ſyſtême & en pratique ; voilà les moindres inconvénients qui en réſultent. Un rentier n'apperçoit plus que l'Hôtel-de-Ville ; & pourvu qu'il ne ſe ferme point, peu lui importe ce qui l'environne. Il eſt néceſſité à raiſonner faux toute ſa vie, parce qu'il veut que ſon débiteur poſſede tout, envahiſſe tout, afin que ſa petite rente, par-là même, lui ſoit aſſurée. N'eſt-ce point cet appât, donné trop facilement à l'amour de ſoi-même & aux jouiſſances perſonnelles & excluſives,

qui fait qu'il n'y a plus de parents, plus d'amis; plus de citoyens; tout à fonds perdu. Amitié, amour, parenté, tendreſſe, vous êtes auſſi à fonds perdu! Neuf, dix pour cent; & *après moi le déluge :* Voilà l'axiôme meurtrier & triomphant!

Je conſeille aux rentiers d'aller manger leur penſion dans l'air pur & libre de la campagne. On vit moins dans les Capitales; c'eſt un fait conſtaté par l'expérience; on y ſuit un genre de vie qui renverſe l'ordre journalier des heures & l'ordre des ſaiſons. L'état des morts l'emporte toujours ſur celui des naiſſances. Je leur conſeille d'attraper leur royal débiteur, en vivant le plus long-temps qu'ils pourront; mais ce n'eſt qu'en s'éloignant de ſa Capitale, qu'ils réaliſeront le projet de gagner ſur lui.

Le nombre des filles qui ont paſſé l'âge de ſe marier, eſt innombrable à Paris. Elles ont ſigné des contrats de rente viagere; ce qui les empêche de ſigner un contrat de mariage : car la premiere réflexion que l'on fait, roule ſur l'inévitable miſere des enfants qui ſeroient iſſus d'un tel nœud.

Un contrat viager iſole toujours un particulier, & l'empêche de remplir les devoirs de citoyens.

CHAPITRE LXXVII.

De l'Habit noir.

Avec un habit noir on eſt vêtu, on eſt diſpenſé de ſuivre les modes, & d'avoir des habits de couleur. On eſt cenſé être en deuil; & quoique ce deuil ſoit éternel, on paſſe par-tout avec cet habillement.

Il annonce, il eſt vrai, peu d'aiſance ; & par-là même il eſt affecté aux ſolliciteurs, aux Officiers réformés, aux rentiers ſans accroiſſement, aux Auteurs, &c. Ceux-ci le portent quelquefois pour intéreſſer en leur faveur, ſe faire remarquer, & demander des penſions. Ce ſtratagême a réuſſi à quelques-uns. Il ſeroit très-incivil d'en faire tout haut la remarque.

Les deuils de Cour, qui ſurviennent aſſez fréquemment, épargnent de l'argent aux bons Pariſiens. Ces deuils mettent dans la ſociété le plus grand nombre fort à ſon aiſe ; & l'on diroit alors que les fortunes ſont égales.

La chûte des têtes couronnées n'eſt donc pas déſagréable à Paris. Ces morts-là arrangent tout le monde ; car l'habit noir s'accorde merveilleuſement avec les boues, l'intempérie des ſaiſons, l'économie, & la répugnance à faire une longue toilette. *J'hérite de tel Roi*, s'écrioit un Poëte de ma connoiſſance. — *Comment ?* — *Comment ! Il m'en eût coûté ce printemps, pour un habit, vingt piſtoles que je remets en poche ; & je porterai volontiers le deuil de Sa Majeſté bienfaiſante.*

Il eſt aſſez plaiſant de voir un bijoutier porter le deuil d'une tête couronnée, dont il eſtropie le nom ; mais l'uſage a prévalu, & ce n'eſt plus un ridicule pour les claſſes les plus humbles de la ſociété. Lorſque le petit deuil arrive, ceux qui ne ſont pas riches, ou qui ne ſavent pas ſe mettre, trahiſſent leur état ; & les gens du monde reparoiſſent brillants, & ſe moquent de l'indigence, qui ne ſait que ſe mettre tout en noir des pieds à la tête.

Le coup d'œil le plus brillant au ſpectacle, eſt dans ces jours de petit deuil. C'eſt alors que les femmes

femmes & leurs diamants paroiſſent dans tout leur éclat.

CHAPITRE LXXVIII.

Les Egrefins.

Des jeunes gens qui arrivent des bords de la Garonne, des fils de tailleurs, d'aubergiſtes, &c. prennent un nom aux barrieres, arborent le plumet, ſe qualifient gentilshommes, & avec un peu d'eſprit & beaucoup de front, mentent aux bons Pariſiens de la maniere la plus hardie. Ils prennent à crédit de tous côtés, en attendant les revenus de leurs terres.

Le marchand à Paris aime mieux perdre que de ne point ſe défaire de ſa marchandiſe. On laiſſe ces jeunes gens prendre le nom de Chevaliers, de Comtes, de Marquis, &c. Ces Marquis, ces Comtes, ces Chevaliers ſont en chambres garnies. Tant qu'ils ne ſont que fats & avantageux, qu'ils ſe contentent de mettre à contribution quelques femmes extravagantes, quelques vieilles douairieres, la Police ne s'en inquiete pas ; on les tolere encore ; mais à la moindre fripponnerie, on les *démarquiſe* au Château de Bicêtre.

Le moindre Gentilhomme ſe qualifie, dans le plus petit contrat, de *haut & puiſſant Seigneur*. Le garde-note écrit tout ce qu'on lui dicte ; de-là l'incroyable facilité de ſe donner des noms & des titres uſurpés.

Les hommes nouveaux cherchent de leur côté à grimper ſur un gradin un peu plus élevé. Ils tâchent de faire oublier leur origine, & on les

voit tous poſſédés de la fureur de faire ériger leurs terres en marquiſat.

Cette exceſſive vanité tourne une infinité de têtes. Ce qui fait qu'on s'accoutume aujourd'hui à ne regarder comme vraie nobleſſe que quatre ou cinq maiſons ; & l'on fait très-ſagement : car ſi, de tous les préjugés qui nous rendent ſtupides, le plus déraiſonnable & le plus inſolent eſt celui de la nobleſſe, (l'éducation & les lumieres ayant rangé preſque tous les hommes bien nés ſur la même ligne ; il eſt juſte qu'on frappe de ridicule cette foule d'hommes qui voudroient, au nom de leurs aïeux vrais ou faux, ſe ſéparer de leurs concitoyens, plus honnêtes, plus utiles & plus recommandables que ces nobles, gentilshommes ou gentillâtres, quelques noms qu'ils prennent, ou qu'ils uſurpent, ou qu'ils ayent reçus par le haſard de la naiſſance.

CHAPITRE LXXIX.

Batteur de pavé.

C'EST ordinairement un Gaſcon qui mange ſes cent piſtoles de rente, tant qu'elles peuvent s'étendre ; qui dîne à la gargotte, ſoupe avec une bavaroiſe, &, plein de vanité, ſe carre aux promenades, comme s'il avoit dix mille écus de rente. Il ſort dès le matin de ſa chambre garnie, & le voilà errant dans tous les quartiers juſqu'à onze heures du ſoir. Il entre dans toutes les Egliſes ſans dévotion ; fait des viſites à des perſonnes qui ne ſe ſoucient point de lui ; eſt aſſidu aux tribunaux ſans avoir de procès. Il voit tout ce qui ſe paſſe dans la ville, aſſiſte à toutes les cérémonies

publiques, ne manque rien de ce qui fait ſpectacle, & uſe plus de ſouliers qu'un eſpion ou qu'un agent de change.

Quand un de ces batteurs de pavé décede, on pourroit lui mettre pour épitaphe : *Curſum conſummavit.*

Une loi du grand Amaſis, Roi d'Egypte, preſcrivoit à chaque particulier de rendre compte tous les ans à un Magiſtrat, de la maniere dont il ſubſiſtoit. Si cette loi étoit en vigueur parmi nous, il y auroit beaucoup de gens fort embarraſſés à répondre.

CHAPITRE LXXX.

Pays Latin.

On nomme Pays Latin le quartier de la rue Saint-Jacques, de la montagne Sainte-Genevieve & de la rue de la Harpe. Là ſont les Colleges de l'Univerſité, & l'on y voit monter & deſcendre une nuée de Sorboniſtes en ſoutane, de précepteurs en rabat, d'écoliers en droit, & d'étudiants en chirurgie & en médecine. Leur indigence néceſſite leur vocation.

Quand la Comédie Françoiſe étoit dans le Pays Latin, le parterre étoit beaucoup mieux compoſé qu'il ne l'eſt aujourd'hui. Ce parterre ſavoit former des Acteurs. Ceux-ci, privés de l'utile cenſure que les étudiants exerçoient, ſe pervertiſſent devant un parterre groſſier, parce qu'on n'y voit plus que les courtauts de boutique de la rue Saint-Honoré, ou les petits commis de la douane & des fermes. Ainſi la perfection d'un art tient à des rapports preſqu'inſenſibles & rarement apperçus.

CHAPITRE LXXXI.

Colleges, &c.

Les colleges & les écoles gratuites de deſſin propagent l'abus de ce reflux éternel de tant de jeunes gens ſur les arts de pur agrément, pour leſquels ſouvent ils ne ſont pas nés. Cette pernicieuſe routine des petits bourgeois de Paris, dépeuple les atteliers des profeſſions méchaniques, bien plus importantes à l'ordre de la ſociété. Ces écoles de deſſin ne ſont que des barbouilleurs; & ces colleges de plein exercice, pour ceux qui n'ont point de fortune, répandent dans le monde une foule de ſcribes, qui n'ont que leur plume pour toute reſſource, & qui portent par-tout leur indigence & leur inaptitude à des travaux fructueux.

Le plan actuel des études eſt très-vicieux, & le meilleur écolier remporte au bout de dix années bien peu de connoiſſances en tout genre. On doit être vraiment étonné de voir des Gens de Lettres; mais ils ſe forment d'eux-mêmes.

Cent pédants veulent apprendre à des enfants la langue Latine avant qu'ils ſachent leur propre langue, tandis qu'il faut d'abord en ſavoir une à fond pour en bien apprendre une autre. Comme on s'eſt lourdement mépris dans tous les ſyſtêmes d'étude!

Il y a dix colleges de plein exercice. On y employe ſept ou huit ans pour apprendre la langue Latine; & ſur cent écoliers, quatre-vingt-dix en ſortent ſans le ſavoir.

Tous ces Régents ont une couche épaiſſe de

pédanterie, qu'il leur eſt impoſſible de ſecouer: on la reconnoît même après qu'ils ont renoncé au métier. Leur ton eſt ce qu'il y a de plus ridicule & de plus inſupportable au monde.

Le nom de Rome eſt le premier nom qui ait frappé mon oreille. Dès que j'ai pu tenir un rudiment, on m'a entretenu de Romulus & de ſa louve. On m'a parlé du Capitole & du Tibre. Les noms de Brutus, de Caton & de Scipion me pourſuivoient dans mon ſommeil. On entaſſoit dans ma mémoires les Epîtres familieres de Cicéron; tandis que, d'un autre côté, le Catéchiſte venoit le Dimanche, & me parloit encore de Rome, comme de la Capitale du monde, où réſidoit le trône pontifical, ſur les débris du trône impérial: de ſorte que j'étois loin de Paris, étranger à ſes murailles, & que je vivois à Rome que je n'ai jamais vue, & que probablement je ne verrai jamais.

Les Décades de Tite-Live ont tellement occupé mon cerveau pendant mes études, qu'il m'a fallu dans la ſuite beaucoup de temps pour redevenir citoyen de mon propre pays, tant j'avois épouſé les fortunes de ces anciens Romains.

J'étois républicain avec tous les défenſeurs de la République; je faiſois la guerre avec le Sénat, contre le redoutable Annibal; je raſois Carthage la ſuperbe; je ſuivois la marche des Généraux Romains, & le vol triomphant de leurs aigles dans les Gaules; je les voyois ſans terreur conquérir le pays où je ſuis né; je voulois faire des Tragédies de toutes les ſtations de Céſar; & ce n'eſt que depuis quelques années que je ne ſais quelle lueur de bon ſens m'a rendu François & habitant de Paris.

Il eſt ſûr qu'on rapporte de l'étude de la langue

Latine un certain goût pour les Républiques, & qu'on voudroit pouvoir reſſuſciter celle dont on lit la grande & vaſte hiſtoire. Il eſt ſûr qu'en entendant parler du Sénat, de la liberté, de la majeſté du peuple Romain, de ſes victoires, de la juſte mort de Céſar, du poignard de Caton qui ne put ſurvivre à la deſtruction des loix, il en coûte pour ſortir de Rome, & pour ſe retrouver bourgeois de la rue des Noyers.

C'eſt cependant dans une Monarchie que l'on entretient perpétuellement les jeunes gens de ces idées étrangeres, qu'ils doivent perdre & oublier bien vîte, pour leur ſûreté, pour leur avancement & pour leur bonheur; & c'eſt un Roi abſolu, qui paye les Profeſſeurs pour vous expliquer gravement toutes les éloquentes déclamations lancées contre le pouvoir des Rois: de ſorte qu'un éleve de l'Univerſité, quand il ſe trouve à Verſailles, & qu'il a un peu de bon ſens, ſonge, malgré lui, à Tarquin, à Brutus, à tous les fiers ennemis de la Royauté. Alors ſa pauvre tête ne ſait plus où elle en eſt. Il eſt un ſot & un eſclave né, ou il lui faut du temps pour ſe familiariſer avec un pays qui n'a ni Tribuns, ni Décemvirs, ni Sénateurs, ni Conſuls.

CHAPITRE LXXXII.

Anatomie.

J'AI toujours été révolté de voir dans les colleges un Profeſſeur qui, à la fin d'une année de phyſique, la couronne par une barbarie expérimentale. On cloue un chien vivant par les quatre pattes; on lui enfonce le ſcalpel dans les chairs,

malgré ſes hurlements douloureux ; on lui ouvre les entrailles, & le Profeſſeur manie un cœur palpitant. La cruauté doit-elle accompagner la ſcience? & les écoliers ne ſauroient-ils apprendre un peu d'anatomie, ſans être préalablement des bourreaux ?

L'art des Winſlow a des acceſſoires bien repouſſants. Il faut que l'anatomiſte s'aſſocie avec des hommes de la lie du peuple, qu'il ouvre un marché avec des foſſoyeurs (1); c'eſt ainſi que l'on a des cadavres. Les éleves, au défaut d'argent, eſcaladent la nuit les murs d'un cimetiere, volent le corps dépoſé & enſeveli la veille, & le dépouillent de ſon linceul. Après qu'on a briſé la biere & violé la ſépulture des morts, on plie le cadavre en deux, on le porte dans une hotte chez l'anatomiſte. Enſuite, quand le corps a été haché, diſſéqué, l'anatomiſte ne ſait plus comment le replacer au lieu où il l'a pris. Il en jette & en diſperſe les morceaux où il peut, ſoit dans la riviere, ſoit dans les égouts, ſoit dans les latrines. Des os humains ſe trouvent mêlés avec les os des animaux qu'on a dévorés, & il n'eſt pas rare de trouver dans des tas de fumier, des débris de l'eſpece humaine.

Tous ceux qui manient le ſcalpel aiment donc de préférence la Capitale, à cauſe de l'extrême facilité qu'ils ont pour y ſuivre les études anatomiques. Les cadavres y abondent & ſont à bon marché. En hyver, on ne les paye qu'au rabais ;

(1) Notez que les foſſoyeurs n'achetent jamais de bois l'hyver. Ils ſe chauffent avec les morceaux de biere qu'ils coupent & emportent des cimetieres. Par la même raiſon, ils n'ont point beſoin de dépenſer de l'argent pour avoir des chemiſes.

l'anatomiſte en chef achete ces corps dix à douze francs, & les revend à ſes éleves un louis ou dix écus. Il y a un commerce ſuivi entre les corbeaux des cimetieres & les diſciples des maîtres en chirurgie. En allant prendre une leçon gratuite d'anatomie, on pourroit (ce qui eſt horrible à penſer) rencontrer ſur le marbre noir, ſon pere, ſon frere, ſon ami, qu'on auroit enterré & pleuré la veille.

Puiſque la perfection de la médecine & de la chirurgie dépend de l'anatomie, le Gouvernement n'auroit-il pas dû épargner aux gens de l'art ce trafic clandeſtin & honteux, & prévenir les ſcenes ſcandaleuſes & dégoûtantes qui en réſultent?

Qui croiroit que les Winſlow & les Ferreins ſont, au terme de la loi, des profanateurs ſacrileges, des violateurs des tombeaux, & qu'ils ont encouru les peines les plus graves? Tout ſera donc éternellement en contradiction, nos loix, nos mœurs & nos uſages!

Si un ancien revenoit au monde, de quel étonnement ne ſeroit-il pas frappé dans l'amphithéâtre de l'Académie Royale, qu'aucune loi n'autoriſe à avoir des cadavres! Un mort étoit pour les anciens un objet ſacré, qu'on dépoſoit avec reſpect ſur un bûcher; & celui-là étoit déclaré impur, qui oſoit y porter la main. Que diroit-il, en voyant ce corps horriblement coupé, mutilé; & tous ces jeunes Chirurgiens, les bras nuds & enſanglantés, folâtrer & rire au milieu de ces épouvantables opérations?

L'Hôtel-Dieu refuſe de livrer des cadavres. On a recours à l'adreſſe; on les vole à Clamart, ou bien on les achete de la Salpêtriere & de Bicêtre. Les corps des vénériens qui ſont morts dans les

grands remedes, ſervent ordinairement à la diſſection publique dans les amphithéâtres.

L'anatomie n'a fait aucun progrès depuis quarante ans, ni aucune découverte conſéquente. Le corps humain eſt aujourd'hui connu parfaitement dans toutes ſes parties; & il ſera difficile d'ajouter à ce qu'on ſait, tant les recherches ont été profondes. Mais l'anatomie n'eſt cependant encore qu'une vraie nomenclature, & rien de plus. Il reſte à connoître le jeu de la machine, à apprécier ſes rapports, & les principes des forces vitales. *Hic labor*, *hoc opus*. La patience méchanique de l'Anatomiſte doit céder la place au génie qui généraliſe, qui ſcrute, qui ſe trompe en cherchant à deviner; mais qui, à force de tourmenter pluſieurs ſyſtêmes, découvrira peut-être une ſeule & importante vérité, d'où jailliront toutes les autres.

L'Académie Royale de Chirurgie eſt un monument d'architecture très-remarquable. Louis XV, qui préféroit l'art de la Chirurgie à toutes les autres ſciences, a fait pour ſon école des dépenſes que les autres ont enviées.

CHAPITRE LXXXIII.

La Sorbonne.

Elle rit elle-même de ſa théologie, & connoît très-bien le vuide & le ridicule de ſes theſes & de ſes cenſures. Elle haſarde de dire que Moïſe étoit meilleur naturaliſte que Buffon; mais elle n'en croit rien.

La théologie a tout gâté dans le monde; elle a redoublé les terreurs de l'homme, au-lieu de les

calmer; elle l'a rendu ſuperſtitieux, au-lieu de le rendre heureux.

La Sorbonne a dû briller dans les ſiecles de ténébres, parce qu'elle avoit alors des connoiſſances fort au-deſſus du commun des hommes. Mais dans les ſiecles de lumiere, elle a voulu répondre à tout; & de-là ſont nés les ſophiſmes les plus extravagants. Elle a défiguré toutes les ſciences, en voulant aſſervir à ſes déciſions la morale, l'hiſtoire, la phyſique; elle a voulu tout arranger, comme la légiſlatrice de toutes les idées; & ſes travaux bizarres ont enfanté les contradictions les plus étonnantes.

Ce ſeroit un Livre curieux, que le rapprochement de tout ce qu'elle a dit & imprimé depuis trois ſiecles. Jamais le déraiſonnement chez les peuples les plus ignorants & les plus ſuperſtitieux, n'a déployé le tableau d'une plus grande & d'une plus inſigne folie. C'eſt qu'elle a voulu perpétuellement ſubtiliſer, & qu'elle a voulu même en ſavoir plus que les autres Docteurs Chrétiens. Ainſi l'on a vu l'extragance combattre l'extravagance, qu'on juge du réſultat d'une pareille lutte.

Elle auroit entiérement dénaturé dans l'homme la faculté de penſer, ſi quelques Sages ne fuſſent venus rectifier ces viles erreurs, & ſe moquer de ſa théologie, autant que les membres de la Sorbonne s'en moquent intérieurement eux-mêmes. Mais comme ce ſont des places lucratives, les arguments de toutes couleurs, les theſes & les cenſures iront leur train. Si tant de gens ſe font tuer pour quelque argent, faut-il s'étonner que d'autres déraiſonnent ſciemment à un plus haut prix?

Tout ce qu'il y a de remarquable aujourd'hui en Sorbonne, c'eſt le mauſolée du Cardinal de Richelieu, qui forma la Sorbonne & l'Académie Françoiſe : deux corps qui penſent aujourd'hui à-peu-

près de même, & qui ſe combattent ; le tout pour fixer les regards, & pour exiſter.

Les Docteurs Muſulmans ſont plus raiſonnables que les nôtres. Ils prétendent que Mahomet a déclaré que de douze mille paroles contenues dans l'Alcoran, il n'y en a que quatre mille de véritables. Quand ils rencontrent quelques paſſages extravagants, quelques folies palpables, au-lieu de s'entêter à juſtifier ces inepties, ils les rangent au nombre des huit mille mots qui renferment des fauſſetés. Par ce moyen, ils ſe ſauvent de toute diſpute, qui tourneroit à leur confuſion; & révoquant les contradictions & les incompatibilités, ils conſervent l'honneur de la raiſon humaine.

Si la Sorbonne avoit ſu en agir ainſi, elle n'auroit pas enfanté dans ſon délire les theſes anciennes qui l'ont rendue odieuſe, & les theſes modernes qui l'ont rendue ridicule ; mais elle conſent à paſſer pour abſurde, pourvu qu'on ne diſcontinue pas de la payer.

CHAPITRE LXXXIV.

Les Ecrivains des Charniers-Innocents.

Il faut qu'ils vivent tout comme les théologiens. Plus utiles qu'eux, ils ſont les dépoſitaires des tendres ſecrets des ſervantes. C'eſt là qu'elles font écrire leurs déclarations ou leurs réponſes amoureuſes. Elles parlent à l'oreille du Secretaire public, comme à un Confeſſeur; & la boîte où eſt l'Ecrivain diſcret, reſſemble à un confeſſionnal tronqué.

Le ſcribe, la lunette ſur le nez, la main tremblante, & ſoufflant dans ſes doigts, donne ſon en-

cre, ſon papier, ſa cire à cacheter & ſon ſtyle, pour cinq ſols.

Les placets au Roi & aux Miniſtres coûtent douze ſols, attendu qu'il y entre de la *bâtarde*, & que le ſtyle en eſt plus relevé.

Les Ecrivains des Charniers ſont ceux qui s'entretiennent le plus aſſiduement avec les Miniſtres & les Princes : on ne voit à la Cour que leurs écritures.

Au commencement du regne, ils étoient menacés de faire fortune. On recevoit tous les placets, on les liſoit, on y répondoit. Tout-à-coup cette correſpondance entre le peuple & le Monarque, a été interrompue. Les Ecrivains des Charniers, qui avoient déja acheté des perruques neuves & des manchettes, ont vu leur bureau déſert, & ſont retombés dans leur antique indigence.

Sans la ſecrete correſpondance des cœurs, qui n'eſt pas ſujette aux viciſſitudes, ils iroient augmenter le nombre déja prodigieux des ſquélettes qui ſont entaſſés au-deſſus de leurs têtes, dans des greniers ſurchargés de leur poids. Quand je dis ſurchargés, ce n'eſt pas une figure de rhétorique. Ces oſſements accumulés frappent les regards : & c'eſt au milieu des débris vermoulus de trente générations, qui n'offrent plus que des os en poudre ; c'eſt au milieu de l'odeur fétide & cadavéreuſe, qui vient offenſer l'odorat, qu'on voit celles-ci acheter des modes, des rubans, & celles-là dicter des lettres amoureuſes.

Le Régent avoit, pour ainſi dire, compoſé ſon ſerrail des marchandes de modes & des filles lingeres, dont les boutiques environnent & ceignent, dans ſa forme quarrée, ce cimetiere vaſte & hideux.

CHAPITRE LXXXV.

Le Fauxbourg Saint-Marcel.

C'EST le quartier où habite la populace de Paris, la plus pauvre, la plus remuante & la plus indiſciplinable. Il y a plus d'argent dans une ſeule maiſon du fauxbourg Saint-Honoré, que dans tout le fauxbourg Saint-Marcel, ou Saint-Marceau, pris collectivement.

C'eſt dans ces habitations éloignées du mouvement central de la ville, que ſe cachent les hommes ruinés, les miſanthropes, les alchymiſtes, les maniaques, les rentiers bornés, & auſſi quelques ſages ſtudieux, qui cherchent réellement la ſolitude, & qui veulent vivre abſolument ignorés & ſéparés des quartiers bruyants des ſpectacles. Jamais perſonne n'ira les chercher à cette extrêmité de la ville. Si l'on fait un voyage dans ce pays-là, c'eſt par curioſité; rien ne vous y appelle; il n'y a pas un ſeul monument à y voir; c'eſt un peuple qui n'a aucun rapport avec les Pariſiens, habitants polis des bords de la Seine.

Ce fut dans ce quartier que l'on danſa ſur le cercueil du Diacre Paris, & qu'on mangea de la terre de ſon tombeau, juſqu'à ce qu'on eût fermé le cimetiere :

De par le Roi, défenſe à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Les ſéditions & les mutineries ont leur origine cachée dans ce foyer de la miſere obſcure.

Les maiſons n'y ont point d'autre horloge que

le cours du ſoleil. Ce ſont des hommes reculés de trois ſiecles par rapport aux arts & aux mœurs régnantes. Tous les débats particuliers y deviennent publics; & une femme mécontente de ſon mari, plaide ſa cauſe dans la rue, le cite au tribunal de la populace, attroupe tous les voiſins, & récite la confeſſion ſcandaleuſe de *ſon homme*. Les diſcuſſions de toute nature finiſſent par de grands coups de poings; & le ſoir on eſt raccommodé, quand l'un des deux a eu le viſage couvert d'égratignures.

Là, tel homme enfoncé dans un galetas, ſe dérobe à la Police & aux cent yeux de ſes argus, à-peu-près comme un inſecte imperceptible ſe dérobe aux forces réunies de l'optique.

Une famille entiere occupe une ſeule chambre, où l'on voit les quatre murailles, où les grabats ſont ſans rideaux, où les uſtenſiles de cuiſine roulent avec les vaſes de nuit. Les meubles en totalité ne valent pas vingt écus; & tous les trois mois les habitants changent de trou, parce qu'on les chaſſe faute de payement du loyer. Ils errent ainſi, & promenent leurs miſérables meubles d'aſyle en aſyle. On ne voit point de ſouliers dans ces demeures; on n'entend le long des eſcaliers que le bruit des ſabots. Les enfants y ſont nuds & couchent pêle-mêle.

C'eſt ce fauxbourg qui, le Dimanche, peuple Vaugirard & ſes nombreux cabarets; car il faut que l'homme s'étourdiſſe ſur ſes maux: c'eſt lui ſur-tout qui remplit le fameux *ſallon des gueux*. Là, danſent ſans ſouliers, & tournoyant ſans ceſſe, des hommes & des femmes, qui, au bout d'une heure, ſoulevent tant de pouſſiere, qu'à la fin on ne les apperçoit plus.

Une rumeur épouvantable & confuſe, une odeur infecte, tout vous éloigne de ce ſallon horriblement

peuplé, & où, dans des plaiſirs faits pour elle, la populace boit un vin auſſi déſagréable que tout le reſte.

Ce fauxbourg eſt entiérement déſert les Fêtes & les Dimanches. Mais quand Vaugirard eſt plein, ſon peuple reflue au Petit-Gentilly, aux Porcherons & à la Courtille. On voit le lendemain, devant les boutiques des marchands de vin, les tonneaux vuides & par douzaines. Ce peuple boit pour huit jours.

Il eſt, dans ce fauxbourg, plus méchant, plus inflammable, plus querelleur, & plus diſpoſé à la mutinerie, que dans les autres quartiers. La Police craint de pouſſer à bout cette populace; on la ménage, parce qu'elle eſt capable de ſe porter aux plus grands excès.

CHAPITRE LXXXVI.

Le Marais.

Ici vous trouverez du moins le ſiecle de Louis XIII, tant pour les mœurs que pour les opinions ſurannées. Le Marais eſt au quartier brillant du Palais-Royal, ce que Vienne eſt à Londres. Là, regne, non la miſere, mais l'amas complet de tous les vieux préjugés : les demi-fortunes s'y réfugient. Là, ſe voyent les vieillards grondeurs, ſombres, ennemis de toutes les idées nouvelles; & des Conſeilleres bien impérieuſes y frondent, ſans ſavoir lire, les Auteurs dont les noms parviennent juſqu'à elles. On y appelle les Philoſophes, des *gens à brûler*. Si on a le malheur d'y ſouper, on n'y rencontre que des ſots; & l'on y cherche en vain ces hommes aimables, qui ornent leurs idées du

brillant de l'eſprit & du charme du ſentiment. Tel homme aſſis dans un cercle, eſt un fauteuil de plus, qui embarraſſe un ſallon. On y voit des meubles antiques, qui ſemblent concentrer les préventions & les uſages ridicules.

Les jolies femmes même, qu'un aſtre fatal a reléguées dans ce triſte quartier, n'oſent recevoir d'autre monde que de vieux militaires ou de vieux robins, & le tout par décence. Mais ce qu'il y a de curieux pour l'obſervateur, c'eſt que tous ces ſots réunis ſe déplaiſent & s'ennuyent réciproquement. Ils n'apperçoivent que de loin la lumiere des arts; & réduits au Mercure de France (1) pour toute nourriture, ils ne connoiſſent rien au-delà.

Si cependant un homme d'eſprit, égaré par haſard dans ces faſtidieuſes ſociétés, s'aviſe de faire jaillir quelques étincelles, vous les verrez, au bout d'une heure, ſortir de leur lourde apathie, & ſourire niaiſement au feu qui les étonne; mais les cartes bientôt prennent le deſſus, & ils n'apprendront que dans une année révolue la nouvelle du lendemain.

J'ai peu vu ces maiſons preſque cloîtrées, ou l'on ſe livre, faute d'autre amuſement, à l'éternelle occupation de battre & rebattre les cartes pendant les plus belles heures du jour, & même dans les plus belles ſaiſons de l'année.

Je ne blâme les goûts de perſonne; mais il y a dans ce canton de terribles douairieres, qui ſe ſont incorporées aux couſſins d'un fauteuil, & qui ne s'en détachent plus. Souvent, au milieu d'un jardin agréable qui invite à la promenade, on a beau regarder

(1) Dans ces maiſons, ce Mercure eſt mis ſur la dépenſe avec les balais; & ce compte regarde le portier.

regarder à travers les fenêtres la lumiere brillante qui dore les arbres; on a beau bâiller, & puis prêter l'oreille au chant des oiſeaux; on a beau contempler d'un œil d'envie la porte : on vous fixe maigré vous ſur un ſiege, & l'on vous oblige à filer ennuyeuſement des cartes juſques bien avant dans la nuit; vous ne pouvez pas plus jouir de la douce clarté de la lune que des rayons du ſoleil.

On ne m'y rattrapera plus. J'aime mieux relire nos longs romans, *l'Aſtrée*, *Clétie*, *Artamene*, pendant les longues ſoirées de l'hyver; je ſuivrai les mœurs, les vertus de l'antique chevalerie; je verrai paſſer ſous mes regards nos bons aïeux, faiſant l'amour un peu différemment de nous. Mais ils étoient heureux à leur maniere, & ils ſavouroient plus l'amour dans leurs ſoupirs longuement prolongés aux pieds de l'inhumaine, que nous dans nos rapides jouiſſances. Avons-nous gagné en abrégeant?

CHAPITRE LXXXVII.

Portrait d'une Dévote du Marais.

Cette Dévote au regard oblique, que vous vous figurez tenant toujours les yeux baiſſés, eſt à peine aſſiſe qu'elle a déja tout vu, tout obſervé: elle vous a examiné de la tête aux pieds; elle a deviné de plus, ſi vous teniez *pour la bonne cauſe*. Elle ſait ſi les femmes qui l'environnent ont du rouge, ſi la hauteur de leur coëffure peut entrer dans le confeſſionnal. Elle reſtera ſilencieuſe, ſi dans le cercle elle apperçoit une profane. Elle n'ouvrira la bouche qu'en cas qu'elle puiſſe parler ſans expoſer ſes paroles à la dériſion des *impies*:

c'eſt ainſi qu'elle appelle quiconque n'a pas un *directeur connu.*

Si ſa voiſine a une robe garnie avec une certaine élégance, tout-à-coup ſon front muet devient un ſermon contre le danger des parures. Elle ne répondra que par des monoſyllables ſéveres au mondain; mais elle jettera un regard de complaiſance ſur un petit rabat, & récompenſera ſon attention, en lui adreſſant la parole.

Peu-à-peu elle s'échauffe, parle de l'horrible dépravation des autres quartiers, de l'irréligion qui marche le front levé dans le fauxbourg Saint-Germain, & de la damnation éternelle qui attend tous ceux qui n'entendent pas la Meſſe aux Capucins du Marais.

CHAPITRE LXXXVIII.

On bâtit de tous côtés.

Les trois états qui font aujourd'hui fortune dans Paris, ſont les Banquiers, les Notaires & les Maçons, ou Entrepreneurs de bâtiments. On n'a de l'argent que pour bâtir. Des corps-de-logis immenſes ſortent de la terre, comme par enchantement, & des quartiers nouveaux ne ſont compoſés que d'hôtels de la plus grande magnificence. La fureur pour la bâtiſſe eſt bien préférable à celle des tableaux, à celle des filles; elle imprime à la ville un air de grandeur & de majeſté.

L'architecture, depuis vingt années ſeulement, a repris un très-bon ſtyle, ſur-tout quant aux ornements.

Le Comte de Caylus a reſſuſcité parmi nous le goût Grec, & nous avons enfin renoncé à nos for-

mes gothiques. L'intérieur des maiſons eſt diſtribué avec une commodité charmante, abſolument inconnue à tous les peuples de la terre.

On a régénéré deux arts preſque en même-temps, la muſique & l'architecture. La peinture n'a point fait les mêmes progrès : la couleur de l'Ecole Françoiſe ſera toujours un peu fauſſe, ſoit que ce vice appartienne au climat, ſoit que le ton des maîtres s'oppoſe à cet égard à une plus grande perfection.

Les remparts ſe hériſſent d'édifices qui ont fait reculer les anciennes limites. De jolies maiſons s'élevent vers la chauſſée d'Antin, & vers la porte Saint-Antoine, que l'on a abattue. Il étoit queſtion de renverſer l'infernale Baſtille ; mais ce monument odieux en tout ſens choque encore nos regards.

Il eſt écrit qu'on ne pourra jamais achever le Louvre. Depuis trente années, on y travaille, mais avec une lenteur qui atteſte que les fonds manquent. Le Prince de Condé a dépenſé douze millions pour ſon Palais-Bourbon, & les échafauds du Louvre ont pourri ſur pied.

L'Hôtel-Dieu n'a rien gagné à ſon incendie, non plus que le palais. Le dôme ou la coupole de l'Egliſe de Sainte-Genevieve s'écroulera-t-il ſur nos têtes ? ou bien bravera-t-il, ſur une baſe inébranlable, les clameurs & les allarmes de M. Patte ? Il a annoncé le danger ; n'eſt-il qu'imaginaire ? S'il arrivoit, il ne nous reſteroit donc que la majeſtueuſe façade de ce monument ; morceau qui mérite les plus grands éloges.

On va procurer aux particuliers de l'eau, comme à Londres, par le moyen d'une pompe à feu.

On ne ſauroit diſconvenir que pluſieurs incendies n'ayent été utiles à l'embelliſſement de la ville.

Quand les déſaſtres qu'occaſionne la fureur ſou-

daine des éléments, ne laiſſent plus que les traces de leur paſſage, le génie réparateur accourt, fixe l'œil ſur les débris fumants, &, le pied ſur les ruines, médite la réconſtruction des monuments diſparus; ou plutôt, il les conçoit ſur des plans nouveaux, & plus majeſtueux que ceux qui exiſtoient.

Ainſi, par une marche conſtante dans la nature, tout ce qu'il y a de grand ne s'eſt fait qu'à la ſuite des accidents; & l'on peut dire : c'eſt le mal qui engendre le bien.

En effet, l'homme ſemble attendre le renverſement des plus minces édifices, pour y porter enfin la main : le courroux des éléments eſt le ſignal qui l'avertit de ſa force & de ſa puiſſance.

Sans les coups du temps & la rage des incendies, les maſſes difformes de la barbarie la plus révoltante régneroient encore dans nos villes; & nous n'avons appris à élever, à ennoblir notre imagination, que quand, au milieu d'une place déſerte, nous avons perdu l'aſpect des objets gothiques & de mauvais goût, avec leſquels nous étions familiariſés.

C'eſt quand les flammes ont dévoré, que l'on voit paroître la main hardie & créatrice. Elle ſemble timide & inanimée devant ces antiques maſures, que l'habitude ſuperſtitieuſe reſpecte; & l'on diroit qu'il lui en coûte plus pour enlever de miſérables décombres, que pour édifier les monuments les plus ſuperbes.

L'embraſement du Palais, qui a été ſi funeſte, & qui pouvoit l'être à un point qui effraye l'imagination, ordonneroit aujourd'hui une autre forme au temple de la juſtice. Dépôt des annales & des archives de la nation, ſanctuaire des loix, ſiege des aſſemblées les plus auguſtes, cet édifice de-

vroit avoir ce caractere de majeſté, de grandeur, qui annonce tout-à-coup à l'œil des citoyens, que là ſont les juges, les défenſeurs, les oracles des droits du peuple.

Le moral de l'homme, par un lien inconnu, tient au phyſique des objets; & ſi les Rois ont ſoin d'étendre autour d'eux une enceinte immenſe, de s'environner d'un grand appareil; ſi les Prêtres ont appellé les adorateurs de la Divinité dans des temples où regne une obſcurité ſombre & majeſtueuſe, ce qu'il y a de plus auguſte ſur la terre après le ſéjour où l'homme ſe proſterne devant Dieu, c'eſt le lieu où la juſtice, ſous un glaive nud, tient en reſpect l'homme puiſſant, & raſſure le foible.

Le front d'un ſemblable édifice, impoſant & grave par tous ſes attributs, devroit parler de maniere que le coupable pâlit en montant les degrès qui conduiront au tribunal où l'attend la vengeance des loix. Et pourquoi le temple où elles regnent, ne rappelleroit-il pas à tous les Magiſtrats, qu'ils entrent dans un ſanctuaire où ils doivent dépoſer les paſſions humaines, prendre une ame élevée & digne des fonctions redoutables qu'ils vont exercer?

On n'a rien fait de tout cela. On a ſuivi la forme irréguliere, petite & meſquine, qui annonçoit plutôt l'antre de la chicane que le temple de la juſtice. On n'a point voulu ennoblir le ſanctuaire des loix.

CHAPITRE LXXXIX.

Ameublements.

QUAND une maiſon eſt bâtie, rien n'eſt fait encore ; on n'eſt pas au quart de la dépenſe. Arrivent le menuiſier, le tapiſſier, le peintre, le doreur, le ſculpteur, l'ébéniſte, &c. Il faut enſuite des glaces & poſer des ſonnettes par-tout. Le dedans occupe trois fois plus de temps que la conſtruction de l'hôtel ; les anti-chambres, les eſcaliers dérobés, les dégagements, les commodités, tout cela eſt à l'infini.

On a donné aux ameublements une magnificence ſurabondante & déplacée. Un lit ſuperbe qui a l'air d'un trône, une ſalle à manger ciſelée, des chenets travaillés comme un bijou, une toilette d'or & de dentelles, ſont aſſurément d'une oſtentation puérile. Je ſais qu'un palais où l'on ne voit que glaces, or & azur, m'attriſte puiſſamment.

On place enſuite en ſentinelle le Suiſſe, qui repouſſe ceux qui ne ſont ni véloutés, ni dorés. Il eſt encore mis là pour écarter les hommes dont le mérite fait tout le patrimoine.

La magnificence de la nation eſt toute dans l'intérieur des maiſons. Le Louvre n'eſt pas achevé & ne le ſera jamais. On a bâti ſix cents hôtels, dont le dedans ſemble l'ouvrage des Fées ; car l'imagination ne va guere au-delà d'un luxe auſſi recherché Mais en même-temps, gardez-vous bien de chercher ailleurs rien de grand. Rien pour le public, rien pour ſes plaiſirs, ou même pour ſes beſoins. Ne cherchez pas des bains, un hôpital vaſte & ordonné, des réſervoirs, des galeries,

des promenades couvertes, des ſalles de ſpectacles dignes des pieces qu'on y repréſente. N'y cherchez pas de commodités qui entretiennent la ſanté & la joie, ou qui les font naître. Un luxe particulier & clandeſtin fait toute la jouiſſance des riches, mais non leur félicité.

Tel homme à ſon aiſe, qui n'a ni enfants ni neveux, a la folie de courir tous les jours dans ces hôtels, chez des Seigneurs qui le regardent à peine. Il paſſe ſa vie à frapper aux portes, à jouer le complaiſant, & cela pour dîner une fois la ſemaine dans le palais de l'orgueil, entre l'étiquette & l'ennui. Il eſt bon d'entrer dans ces hôtels pour en voir l'ameublement; mais ſi l'on veut en courtiſer le maître, on ſe dévoue à une vie triſte, uniforme & déſagréable.

CHAPITRE XC.

Abbés.

PARIS eſt rempli d'Abbés, Clercs tonſurés, qui ne ſervent ni l'Egliſe ni l'Etat, qui vivent dans l'oiſiveté la plus ſuivie, & qui ne font que des inutilités & des fadaiſes.

Robinſon Cruſoé dit qu'on gâte ſouvent un excellent corps de crocheteur, en maſquant d'un habit eccléſiaſtique ſes membres ſouples & nerveux. Mais c'eſt un ſauvage qui parle.

Dans pluſieurs maiſons, on trouve un Abbé à qui l'on donne le nom d'*ami*, & qui n'eſt qu'un honnête valet qui commande la livrée. Il eſt le complaiſant ſoumis de Madame, aſſiſte à ſa toilette, ſurveille la maiſon, & dirige au-dehors les affaires de *Monſieur*. Ces perſonnages à rabat ſe

rendent plus ou moins utiles, careſſent leur protecteur pendant pluſieurs années, afin d'être mis ſur la feuille.

Ils y parviennent, & en attendant ils jouiſſent d'une bonne table & des petits avantages qui ſe rencontrent toujours dans une maiſon opulente.

La femme-de-chambre leur dit tout ce qui ſe paſſe; ils ſont inſtruits des ſecrets du maître, de la maîtreſſe & des valets.

Enſuite viennent les précepteurs, qui ſont auſſi des Abbés. Dans les maiſons de quelqu'importance, on ne les diſtingue guere des domeſtiques. Pendant le cours de l'éducation, on les ménage un peu. Dès qu'elle eſt finie, on leur donne une penſion modique, ou on leur fait avoir un bénéfice; puis on les congédie. Le peu d'eſtime qu'on leur accorde, eſt cauſe qu'ils négligent leurs éleves. Mais comment s'eſt-on imaginé qu'un mercenaire, pour douze cents francs par an, vous formera un homme? On lui a impoſé la tâche la plus difficile & la plus incertaine. D'ailleurs, *nemo dat quod non habet.* Il n'y a qu'un homme ſupérieur, qui puiſſe réellement donner des ſentiments à un autre être, & réformer ſon ingrate ou perverſe nature.

On voit ſous le nom d'Abbés beaucoup de petits houſards, ſans rabat ni calotte, avec un petit habit à la Pruſſienne, des boutons d'or, & chapeau ſous le bras, étaler une friſure impertinente & des airs efféminés. Piliers de ſpectacles & de cafés, ou mauvais compilateurs de futiles brochures, ou faiſeurs d'extraits ſatyriques, on ſe demande comment ils appartiennent à l'Egliſe; car on ne devroit appeller Eccléſiaſtiques, que ceux qui ſervent les autels. Ils n'en uſurpent pas moins le nom, parce que de temps-en-temps ils en portent l'habit.

Au grand ſcandale de la Religion, tout cela ſe ſouffre : & pourquoi ? Je n'en ſais rien. Prend l'habit eccléſiaſtique qui veut, & même ſans tonſure.

On ne leur permettoit pas, il y a vingt-cinq ans, d'aller voir des Laïs. La courtiſanne qui les dénonçoit au Commiſſaire, avoit cinquante francs qui lui étoient payés par ***. Cette odieuſe inquiſition, qui réuniſſoit le double vice de la perfidie & du ſcandale, a ceſſé.

CHAPITRE XCI.

Evêques.

Les Evêques violent facilement & ſans remords la loi de la réſidence, en quittant le poſte qui leur eſt aſſigné par les ſaints Canons. L'ennui les chaſſe de leurs dioceſes, qu'ils regardent comme un exil. Ils viennent preſque tous à Paris, pour y jouir de leurs richeſſes, &, mêlés dans la foule, y trouver cette liberté qu'ils n'ont pas dans le ſéjour où la bienſéance les force à la gêne de la repréſentation.

On leur en fait un crime. Mais à quoi ſerviroit l'opulence, ſi elle n'ouvroit à chacun la carriere de ſes goûts? Remettez-les à la fortune des Apôtres, & vous les verrez ſédentaires. On dira : Comment le Paſteur quitte-t-il ſon troupeau? Cette vieille image ne forme plus aucun ſens, rien n'eſt d'un poids ſi leſte que la charge paſtorale. Les Maîtres de la morale n'enſeignent point la morale ; ils bravent les anathêmes des anciens Conciles, & conſomment, dans l'oiſiveté & les délices de la Capitale, des biens qui leur ont été confiés pour le ſoulagement de leurs ouailles infortunées.

Mais toutes ces expreſſions, encore un coup, ſont devenues gothiques.

L'ambition, qui s'alimente par ce qu'elle a déja obtenu, les pouſſe à la Cour & dans les bureaux des Miniſtres. Là, ils attendent le fruit de leurs intrigues & de leurs complaiſances, & ils tentent de porter ſourdement la main à l'adminiſtration.

Ils travaillent inceſſamment derriere la tapiſſerie, & reſtent ſans effroi au milieu de la nouvelle Babylone, non moins criminelle que celle qui enflamma jadis le zele des Prophetes.

Ainſi le Sacerdoce a des occupations purement terreſtres, & ſonge peu à entretenir la pure morale, & à donner l'exemple de l'infatigable charité, dite apoſtolique.

Dès le ſeizieme ſiecle, on adreſſoit de pareils reproches, & de plus vifs encore, aux Peres du Concile de Trente. „ Les Egliſes ſe plaignent „ qu'elles ſont deſtituées de la préſence de leurs „ époux, dont pluſieurs ſe comportent mal à leur „ égard, & plutôt comme des voleurs, qui ne „ les voyent qu'en paſſant, pour prendre leurs „ biens & s'en aller, que comme des Peres & „ Paſteurs, qui doivent demeurer avec elles, „ pour les nourrir, les conduire & les conſoler ".

Mais on a remarqué que les Evêques qui accompliſſent inviolablement la loi de la réſidence, (ce qui forme le petit nombre) avoient une piété minucieuſe, inquiete, turbulente, toujours prête à dégénérer en fanatiſme, qu'ils vexoient les habitants de leur dioceſe par un zele aveugle & inconſidéré ; tandis que les autres, non réſidants, avoient des lumieres, de la tolérance, aimoient la paix, & ne perſécutoient perſonne : de ſorte que

tout le mal, peut-être, qui réſulte de leur éloignement, c'eſt que l'argent qui leur vient des Provinces, ne ſe conſomment pas dans le ſein des Provinces même.

Ils publient de temps en temps des mandements, ouvrages de leurs Secretaires. Le ſtyle & les idées en ſont preſcrits d'avance. Le meilleur mot de Piron, eſt celui-ci : *Avez-vous lu mon Mandement?* lui dit un Evêque... *Oui, Monſeigneur; & vous?*

CHAPITRE XCII.

Succeſſion des Modes.

POUR voir la ſucceſſion des modes, il n'eſt pas beſoin de s'attacher aux Militaires, aux Financiers, aux Hommes de robe; il ſuffit de comparer en portraits la ſuite des Evêques. Les premiers ont dans l'extérieur la ſimplicité évangélique & la gravité de leur miniſtere; au ſecond âge, le viſage auſtere, l'ample barbe, l'habit groſſier ont déja diſparu; au troiſieme, les Evêques n'offrent plus qu'un air riant, des cheveux qui flottent avec élégance, une parure recherchée. Voyez un de nos Prélats peint au ſallon; il a des joues couleur de roſe, des levres purpurines, des yeux qui vous careſſent. Un jeune Prélat eſt preſque une beauté.

CHAPITRE XCIII.

Canne.

Elle a remplacé l'épée, qu'on ne porte plus habituellement. On court le matin, une *badine* à la main; la marche en eſt plus leſte, & l'on ne connoît plus ces diſputes & ces querelles ſi familieres il y a ſoixante ans, & qui faiſoient couler le ſang pour de ſimples inattentions. Les mœurs ont opéré ce grand changement, bien plus que les loix. On n'auroit réuſſi qu'avec peine à interdire le port des armes. Le Pariſien s'eſt déſarmé de lui-même pour ſa commodité & par raiſon. Le duel étoit fréquent, il eſt devenu rare. Les loix ſéveres de Louis XIV n'ont pas eu autant de force ſur les eſprits, que la douce & paiſible lumiere de la philoſophie. Les Pariſiens ont ſenti qu'ils ne devoient pas ſe déchirer comme des bêtes féroces, pour une chimere qu'on appelle *point d'honneur*. On ſe contredit, on ſe diſpute, on y met quelquefois un peu d'aigreur; mais on ne croit pas qu'on doive pour cela ſe couper la gorge.

Les femmes ont repris la canne qu'elles portoient dans le onzieme ſiecle. Elles ſortent & vont ſeules dans les rues & ſur les boulevards, la canne à la main. Ce n'eſt pas pour elles un vain ornement; elles en ont beſoin plus que les hommes, vu la biſarrerie de leurs hauts talons, qui ne les exhauſſent que pour leur ôter la faculté de marcher.

La canne *à bec de corbin*, qui accompagnoit fidélement la perruque *à trois marteaux*, diſparoit peu-à-peu, & ne ſe verra bientôt plus que

dans la main du Contrôleur ou Directeur-général des finances, qui, seul, est dans l'usage d'entrer ainsi chez le Roi. Nul autre n'y peut porter la *canne*.

Voilà une distinction. Et pourquoi cette *canne*, dans une main habile & integre, seroit-elle inférieure au *bâton* de Maréchal de France?

Les Poëtes seront embarrassés à placer dans leurs vers la *canne* du Contrôleur-général, avec laquelle il doit gourmander la cupidité financiere; mais ils useront d'une belle métaphore, pour exprimer poétiquement cette *canne* qui soutient quelquefois le *sceptre* & les *bâtons*.

CHAPITRE XCIV.

Aveuglement.

On passe à côté les uns des autres sans se connoître. Telle femme qui conviendroit à tel homme, & qui feroit son bonheur, en est coudoyée rudement, & n'en est pas apperçue. Telle personne qui possede une ame qui sympathiseroit si bien avec la nôtre, sort d'un cercle ou d'une assemblée au moment où nous aurions rencontré ce que nous cherchons en vain depuis tant d'années. Le caractere analogue à notre caractere est celui quelquefois dont nous entendons incessamment parler, que l'on défigure sans cesse, & que nous calomnions ensuite par écho. Nous sommes, pour ainsi dire, condamnés dans cette ville immense à nous voir sans nous connoître; nos faux jugements sont encore plus connus que nos sujets d'infortune.

Nos erreurs sur l'inextricable route de la for-

tune, ſont tout auſſi nombreuſes. Nous tournons dans le labyrinthe, & nous revenons quelquefois au même point après une longue courſe très-fatigante.

Si un homme pouvoit contempler dans tous ſes points le chemin battu des richeſſes & des grandeurs, il ſauroit pourquoi l'un trébuche, pourquoi celui-ci ſe releve du choc qui ſembloit devoir le renverſer, pourquoi celui-là, en tournant la tête, laiſſe échapper l'occaſion favorable. Il ſeroit comme le ſpectateur d'une partie d'échecs, qui voit les fautes & les moyens de les réparer : mais que ce même obſervateur s'aſſeye à la table de jeu, & qu'il commence la partie, ſon œil ſe troublera, il ne ſera plus au point de vue où, parfaitement déſintéreſſé, l'on embraſſe l'enſemble ſans effort.

CHAPITRE XCV.

Cours gratuits.

Au coin des rues vous voyez : *Cours gratuit d'Architecture*, *Cours gratuit de langue Angloiſe*, *Cours gratuit d'Hiſtoire*, *Cours gratuit de Belles-Lettres*, *Cours gratuit de Géographie*, *de langue Françoiſe*, *d'Orthographe*, *&c.*

Accourez, citadins & provinciaux, accourez, étrangers ! Quoi de plus heureux que d'avoir des maîtres à ſes ordres, qui vous livrent la ſcience *gratis !* Allez les trouver à leurs adreſſes imprimées : vous montez un petit eſcalier tortueux, fort obſcur ; vous arrivez chez l'homme généreux, prodigue diſtributeur des connoiſſances humaines. Il ſe plaint de l'ingratitude de ſon ſiecle, de l'indiffé-

rence coupable du public, qui paſſe devant ſes affiches ſans les regarder. L'ignorance & la barbarie conſpirent contre ſon établiſſement ; il vous prie de le dédommager des peines qu'il s'eſt données depuis vingt ans pour l'inſtruction publique.

La leçon eſt courte, les plaintes ſont fort longues. Tous ces maîtres vous enſeignent parfaitement tout ce que vous ſavez ; & malgré la méthode particuliere qu'ils ont tous imaginée, il n'y a rien de neuf dans leurs documents. Vous deſcendez l'eſcalier, & vous oubliez la rue, le maître & ſa méthode ; vous ne vous en ſouvenez que quand vous revoyez près de la borne du carrefour, *Cours gratuit :* affiche menſongere ; car le temps qu'on y perd eſt aſſurément ce qu'il y a de plus cher au monde, & d'un prix bien au-deſſus de l'argent.

CHAPITRE XCVI.

Bureau de Sûreté.

C'EST un bureau de Police établi il y a une trentaine d'années, où tous ceux qui ont été volés vont faire leurs plaintes, & obtiennent la facilité de recouvrer leurs effets ſans aucuns fraix. Des Inſpecteurs de Police prennent les déclarations, reçoivent les ordres relatifs à cet objet, & font les diligences pour ſatisfaire les intéreſſés. Des bijoux précieux, après avoir long-temps circulé dans des mains inviſibles, reviennent, comme par enchantement, ſe préſenter à l'œil de celui qui les avoit perdus, ſur-tout quand l'homme qui s'eſt plaint porte un nom.

Il paroît qu'on ménage quelques filoux, & qu'on tolere quelques petits larcins, pour avoir connoiſ-

ſance des grands voleurs & des vols ſcandaleux. On s'attache ſur-tout à reconnoître ceux qui ont quelques diſpoſitions à la violence, & l'on prévient ainſi les meurtres & les aſſaſſinats. Ce qui eſt très-bien vu ; car on ne taille le corps dur du diamant qu'avec la poudre du diamant même.

S'il tombe entre les mains de la Police un grand nombre d'aventuriers & de filoux, combien lui en échappent & trompent ſa vigilance ! Il faut un tel fonds d'induſtrie & de reſſources pour vivre dans cette Capitale, quand on n'y a ni commerce ni rentes, qu'il n'eſt pas étonnant que l'intrigue & l'agiotage forment le caractere de ce peuple livré à une induſtrie ſourde & dangereuſe.

CHAPITRE XCVII.

Chanſons. Vaudevilles.

QUE *dit-on de moi?* diſoit Mazarin, ce ruſé Italien. *Ils cantent, Monſeigneur.* — *Ils cantent? Eh bien, laiſſez-les canter. S'ils cantent, ils payeront.* C'eſt encore vrai aujourd'hui. Quelques Miniſtres n'ont pas voulu nous laiſſer *canter* pour notre argent. C'étoit là en vérité ſe montrer de bien mauvaiſe humeur.

Point d'événement qui, chez ce peuple moqueur, ne ſoit *enregiſtré* par un vaudeville. Son caractere eſt toujours tourné à l'épigramme, & il répond par le ſarcaſme à tout ce qu'on lui propoſe d'utile.

Ces vaudevilles, pour être ſatyriques, n'en ſont pas toujours moins vrais. Ils ont de tout temps été plaiſants, malins ; mais ils deviennent trop durs, trop méchants, depuis que les hommes de Cour s'aviſent de les faire ou de les corriger. Ils ont, il eſt vrai, un tact

ſur

ſur les affaires, & une connoiſſance des hommes publics, qui donnent plus de phyſionomie aux choſes & plus de ſel aux couplets; mais le ſtyle âcre & violent s'y manifeſte, & l'atrocité a pris la place de l'enjouement.

Si la ſuite des vaudevilles offroit mieux l'hiſtoire, (c'eſt-à-dire le caractere des perſonnes & le vrai mobile des affaires,) que les narrations de tous ces hiſtoriens qui n'ont jamais mis le nez derriere la tapiſſerie, que faudroit-il penſer des vaudevilles & de notre grave hiſtoire, écrite par Villaret & Garnier?

Tous ces couplets mordants qui circulent depuis quelques années, ſont auſſi condamnables par le fiel qui les empoiſonne, que par leur exceſſive audace. Ce n'eſt plus là le ton du joyeux vaudeville, qui pinçoit ſans déchirer. Les hommes de Cour ont dénaturé un genre précieux; & dans leurs ſourdes vengeances, ils ont accumulé plus de traits affreux que n'en a forgé la jalouſie des Ecrivains réputés les plus âpres à la damnation littéraire.

CHAPITRE XCVIII.

Civilité.

Et la civilité n'en regne pas moins : elle eſt répandue dans preſque toutes les claſſes. C'eſt qu'on a vu qu'elle produiſoit une infinité de bons effets dans la ſociété : des gens qui ne ſe touchent qu'un inſtant, ont droit d'exiger que ce commerce paſſager ſoit agréable. Sans ce menſonge ingénieux, un cercle ſeroit une arêne, où les petites & viles paſſions paroîtroient avec toutes leurs difformités. Cette eſpece de politeſſe, généralement adoptée,

maſque la férocité de l'orgueil & les récris de l'amour-propre. On s'eſt offert l'un à l'autre ſous les plus beaux côtés; & la ſurface hideuſe du caractere va ſe dévoiler dans l'intérieur domeſtique, devant des yeux qui y ſont accoutumés, ou faits pour ſoutenir cette épreuve. Cependant on a joui, on s'eſt amuſé, & l'apparence des vertus ſociales a conſolé un inſtant de leur peu de réalité. Une robe légere, jettée ſur le moral, eſt donc auſſi néceſſaire peut-être qu'un vêtement l'eſt au phyſique de l'homme.

CHAPITRE XCIX.

Progrès des Arts.

Les Arts ſe perfectionnent plutôt que les mœurs, parce que l'on fait infiniment plus de cas des premiers. La cuiſine aujourd'hui eſt plus délicate & plus fine, même plus ſaine que celle qu'on faiſoit il y a quarante ans. On chante, on danſe mieux, ainſi qu'on fait des meilleurs ragoûts. A tout prendre, on joue mieux la comédie. La médecine eſt moins meurtriere, & la chirurgie offre des cures merveilleuſes; la chymie eſt étonnante dans ſes découvertes nouvelles. Nous commençons enfin à ſentir la bonne muſique & à l'adopter. Nos habits ſont moins gênants, plus ſimples, plus frais & plus commodes. On fait de très-jolis vers, & avec profuſion. Ce n'eſt plus même un mérite rare. Nous avons des livres plus penſés, plus profonds que ceux de l'autre ſiecle, & tout autrement importants. Je ſuis ſûr que nous ſerons encore ſurpaſſés par la génération future; car tandis que des eſprits très-chagrins ou très-ignorants crient à la décadence, je vois qu'au-lieu de reculer, tout avance.

Quelques Gens de Lettres, perpétuellement infatués de leur profeſſion, ne voyant qu'elle dans le monde, pour le ſeul plaiſir de déclamer contre leurs confreres, nieront cette propoſition; mais chacun d'eux, dans le fond de ſon cœur, ſe croira ſupérieur à ſes rivaux & à ſes devanciers.

CHAPITRE C.

Condamnation.

Les bons Livres dont je parle, ſont proſcrits. Connoît-on cette fable, emblême des jugements de la race mortelle? Une pluie fatale tomba du ciel, & rendit foux tous ceux qui furent mouillés, même aſſez légérement. C'étoit un jour de fête, un jour de printemps; tout le monde étoit à la promenade. Un ſeul homme convaleſcent, & qui gardoit la chambre, grace au toît qui le couvroit, conſerva ſa raiſon. Quand il vit rentrer ſes chers concitoyens, il alla au-devant d'eux, & fut témoin de toutes les extravagances poſſibles, variées ſelon le caractere de chaque individu. L'un faiſoit le *Roi*, l'autre le *Général d'armée*, celui-ci le *Pontife*, parce qu'il avoit été le plus mouillé. L'homme ſain & ſauf voulut les guérir de leur folie, en leur repréſentant qu'ils n'étoient pas tout-à-fait dans leur bon ſens. — C'eſt toi, maraud, s'écrierent-ils d'une commune voix, c'eſt toi qui déraiſonnes. Ta fievre quarte, dont tu n'es pas guéri, en eſt la cauſe. — Eh, mes amis! je vous réponds que vous avez beſoin d'ellébore. — Nous, nous! dirent-ils tous en *chorus :* vois tous les corps qui te condamnent, & réſiſte à ce poids d'autorités; allons, rétracte-toi, *amende honorable*, *à genoux*, & confeſſe que c'eſt

toi qui es fou, téméraire, extravagant, maniaque; que nous ſommes ſages à la tête des conſeils, à la tête des armées, à la tête des tribunaux, & que nous devons te châtier pour ton bien, trop indulgents de ne point t'infliger une peine plus ſévere... Que put faire alors celui dont le Ciel avoit épargné l'intelligence? Ce fut d'avouer au milieu du conſiſtoire, qu'ils avoient raiſon, puiſqu'ils faiſoient des arrêts, & de voir *brûler ſon livre* en remerciant Dieu de n'être pas brûlé lui-même.

CHAPITRE CI.

Méchants.

TANDIS que l'on fronde, que l'on déchire les talents, que l'on rabaiſſe les vertus, qu'on affiche l'incrédulité ſur le noble motif des actions généreuſes, on uſe d'une complaiſance accueillante envers le vice. On a fait un dialogue en vers, lu à l'Académie Françoiſe, *ſur le traitement que l'on doit dans la ſociété aux gens vicieux.* On y examine de quel air on doit aborder un *méchant*, un *fourbe*, un *frippon.* On penche pour des maximes tolérantes & moins ſéveres que celles qui régnoient chez nos aïeux, qui ne recevoient point avec amitié des gens qu'ils mépriſoient. On s'éleve dans ce dialogue contre le moraliſte auſtere qui exigeroit que chaque homme ſentît ce zele utile & profond qui proſcrit le *méchant.*

Loin de traiter rigoureuſement l'homme diffamé, le Poëte a fait ce vers qui eſt devenu proverbe:

Et je ſoupe à merveille à côté d'un frippon.

Il me paroît qu'il vaudroit mieux ſouper chez

ſoi moins délicatement, & ſouper avec de bonnes gens & d'honnêtes gens. Le voiſinage d'un frippon doit nuire, ſi je ne me trompe, autant à l'appétit qu'à la cordialité. L'Auteur du dialogue, on le ſent bien, a voulu ſatisfaire à la fois la morale & la prudence : mais que reſtera-t-il donc à l'honnête homme, ſi l'on fait à-peu-près le même accueil au frippon ?

Au reſte, je ne condamne point le Poëte; il n'a été dans ſa piece de vers que le fidele interprete de ce qu'on appelle *la bonne compagnie*.

CHAPITRE CII.

Bonne Compagnie.

Elle exiſte réellement; mais comme un nouveau mot parmi nous annonce aſſez ordinairement un nouveau ridicule, on a fait un uſage abuſif depuis pluſieurs années de cette expreſſion qui a ſuccédé à celle de *bon ton*. La bonne compagnie peut avoir plus d'un local : l'opulence ne la ſuppoſe pas; la médiocrité ne l'exclut point. Elle eſt parmi ceux qui ont le moins de prétention à ce titre, ſi ſouvent cité, ſi peu défini. Chaque ſociété aujourd'hui y prétend excluſivement. De-là des ſcenes fort plaiſantes. Le Préſident ſoutient que le Conſeiller n'a pas le ton de la bonne compagnie; le Maître des Requêtes fait le même reproche au Financier; le Négociant trouve l'Avocat empeſé; & celui-ci ne veut pas voir le Notaire. Il n'y a pas juſqu'au Procureur, qui ne faſſe la ſatyre de ſon voiſin l'Huiſſier priſeur. Ces accuſations réciproques mériteroient les crayons de Moliere.

CHAPITRE CIII.

Naïveté.

Ce que je cherche dans la bonne compagnie, ce qu'on n'y trouve pas, c'eſt la naïveté. Quoi de plus rare dans nos mœurs & dans nos converſations? C'eſt un ſiecle triſte que celui où cette qualité charmante ſemble avoiſiner la ſottiſe, où un aveu libre de la diſpoſition habituelle de notre eſprit & de notre cœur fait rougir je ne ſais quelle pudeur, & arrache le ſourire de la malignité. L'artifice gâte tout; il ôte à la nature ſon coloris & ſes graces; il éteint cette ſenſibilité qui aime à ſe répandre avec aiſance & liberté; il reſſerre l'ame; il efface cette cordialité qui donnoit la vie à tout.

Qui ne voudroit rencontrer la Fontaine, au-lieu de Boſſuet ou de Boileau? On ſe moquoit du bon homme, aſſez neuf à pluſieurs uſages de la vie. Il durera plus que nous, diſoit Moliere.

CHAPITRE CIV.

Uſage du Monde.

Il appartient à quiconque a reçu une certaine éducation; c'eſt au fond *le ſavoir-vivre.* Un étranger peu au fait des uſages, fera d'abord bien des fautes; mais s'il eſt bien né, il ne tardera pas à reconnoître & à ſaiſir les nuances.

On ne peut définir par écrit ce que c'eſt que l'*uſage du monde.* La théorie vous fera faire mille gaucheries; la pratique de quelques mois vous

apprendra mieux que toutes les réflexions, à vous tirer d'un nombre infini de ſituations, & à bien diſtinguer ce que vous devez aux lieux, aux temps, aux choſes & aux perſonnes.

L'homme de génie, encloîtré ou ſortant de la pouſſiere du cabinet, paroîtra ſouvent ridicule en voulant être poli.

Une Dame deſirant depuis long-temps de faire connoiſſance avec le célebre M. Nicole, pria un jour ſon Directeur de vouloir bien le lui amener, & de l'engager même à venir manger ſa ſoupe. Il vint; & comme il n'y a chere que de dévote & de Directeur, & que les meilleurs vins ne furent point épargnés à nos deux apôtres, le bon M. Nicole, qui n'avoit jamais fait ſi bon dîner en ſa vie, & à qui le champagne & le muſcat avoient un peu brouillé les idées, dit en prenant congé de la pieuſe Dame : *Ah! Madame! que je ſuis pénétré de vos bontés & de vos politeſſes! Non, rien n'eſt ſi gracieux que vous; en vérité, vous êtes charmante en tout, & l'on ne peut qu'admirer vos appas, & ſur-tout vos beaux petits yeux.* Le Directeur qui l'avoit préſenté, & qui avoit plus d'uſage du monde, ne manqua pas, dès qu'ils furent ſortis de l'appartement de Madame, & en deſcendant l'eſcalier, de lui faire des reproches ſur ſa ſimplicité. *Eſt-ce que vous ne ſavez donc pas*, dit-il, *que les Dames ne veulent point avoir de petits yeux? Si vous vouliez lui dire quelque choſe de flatteur là-deſſus, il falloit, au contraire, lui faire entendre qu'elle avoit de beaux grands yeux.* — Croyez-vous çà, Monſieur? — Comment, ſi je le crois! aſſurément. — Ah, mon Dieu! que je ſuis mortifié de ma balourdiſe! Mais, paix; je m'en vais la réparer... Et tout de ſuite notre bon perſonnage, ſans que

l'autre pût le retenir, remonte chez la Dame, lui fait ſes excuſes, & lui dit : *Ah, Madame, pardonnez la faute que je viens de commettre vis-à-vis d'une perſonne auſſi aimable que vous. Mon digne confrere, qui eſt plus poli que moi, vient de me la faire appercevoir. Oui, je vois que je me ſuis trompé en effet; car vous avez de très-beaux grands yeux, le nez, la bouche & les pieds auſſi.*

Fin du Tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *Coup d'œil général.* Page 1
CH. II. *Les Greniers.* 6
CH. III. *Grandeur démesurée de la Capitale.* 8
CH. IV. *Physionomie de la grande Ville.* 10
CH. V. *Les Carrieres.* 12
CH. VI. *Où est le Gouvernement féodal?* 13
CH. VII. *Patrie du vrai Philosophe.* 14
CH. VIII. *De la Conversation.* 16
CH. IX. *La nouvelle Athenes.* 18
CH. X. *Jouissances.* 19
CH. XI. *Dangers.* 20
CH. XII. *Avantages.* 21
CH. XIII. *Esprit raffiné.* 22
CH. XIV. *Pour qui les arts? Hélas!* ibid.
CH. XV. *Au plus pauvre la besace.* 23
CH. XVI. *Manque de signes.* 25
CH. XVII. *Argenterie.* 27
CH. XVIII. *Gaieté.* 29
CH. XIX. *Besoins factices.* 30
CH. XX. *Le Bourgeois.* 31
CH. XXI. *Population de la Capitale.* 35
CH. XXII. *Voisinage.* 38
CH. XXIII. *Des Cheminées.* 39
CH. XXIV. *Crainte fondée.* 41
CH. XXV. *Caractere politique des vrais Parisiens.* 42
CH. XXVI. *Des parfaits Badauds.* 43
CH. XXVII. *Petites Bourgeoises.* 46

Ch. XXVIII. *Jeune Mariée.* 49
Ch. XXIX. *Le Parisien en Province.* 50
Ch. XXX. *Du Temps.* 51
Ch. XXXI. *Escrocs polis, Filoux.* 52
Ch. XXXII. *Perruquiers.* 57
Ch. XXXIII. *Porteurs de sel.* 59
Ch. XXXIV. *Poissons de mer.* 60
Ch. XXXV. *Taxe des Pauvres.* 61
Ch. XXXVI. *L'Orthographe publique.* 62
Ch. XXXVII. *Antiquités.* 64
Ch. XXXVIII. *Mon Grand-Pere.* 67
Ch. XXXIX. *Gare! Gare!* 68
Ch. XL. *Ruisseaux.* 70
Ch. XLI. *Fonte des suifs.* 71
Ch. XLII. *Boucheries.* ibid.
Ch. XLIII. *L'Air vicié.* 73
Ch. XLIV. *Fosses vétérinaires.* 79
Ch. XLV. *Détermination de l'habitude.* 80
Ch. XLVI. *Noyés. Vapeurs du charbon.* 81
Ch. XLVII. *Chambres garnies.* 86
Ch. XLVIII. *Fiacres.* 88
Ch. XLIX. *Porteurs d'eau.* 90
Ch. L. *Le Pont-Neuf.* 91
Ch. LI. *Pont-Royal.* 95
Ch. LII. *Charmant coup-d'œil.* 96
Ch. LIII. *Boulevards.* 98
Ch. LIV. *Nos Grand'Meres.* ibid.
Ch. LV. *Des grosses Fortunes.* 100
Ch. LVI. *Les Dîneurs en ville.* 103
Ch. LVII. *Le Monarque.* 106
Ch. LVIII. *Mobilité du Gouvernement.* 107
Ch. LIX. *Espions.* 108
Ch. LX. *Les Colporteurs.* 110
Ch. LXI. *Hommes de la Police.* 112
Ch. LXII. *Le Guet.* 115
Ch. LXIII. *Lieutenant de Police.* 117

Ch. LXIV. *Incendies. Pompes.* 121
Ch. LXV. *Réverberes.* 123
Ch. LXVI. *Enſeignes.* 125
Ch. LXVII. *Les Halles.* 126
Ch. LXVIII. *Marchés.* 128
Ch. LXIX. *Quai de la Vallée.* 130
Ch. LXX. *Tables d'Hôtes.* 131
Ch. LXXI. *Cafés.* 133
Ch. LXXII. *L'Homme aux cent ſoixante millions.* 135
Ch. LXXIII. *Faiſeurs de Projets.* 137
Ch. LXXIV. *La Douane.* 139
Ch. LXXV. *Tréſor Royal.* 140
Ch. LXXVI. *Rentiers.* 141
Ch. LXXVII. *De l'Habit noir.* 143
Ch. LXXVIII. *Des Egrefins.* 145
Ch. LXXIX. *Batteur de pavé.* 146
Ch. LXXX. *Pays Latin.* 147
Ch. LXXXI. *Colleges, &c.* 148
Ch. LXXXII. *Anatomie.* 150
Ch. LXXXIII. *La Sorbonne.* 153
Ch. LXXXIV. *Les Ecrivains des Charniers-Innocents.* 155
Ch. LXXXV. *Le Fauxbourg Saint-Marcel.* 157
Ch. LXXXVI. *Le Marais.* 159
Ch. LXXXVII. *Portrait d'une Dévote du Marais.* 161
Ch. LXXXVIII. *On bâtit de tous côtés.* 162
Ch. LXXXIX. *Ameublements.* 166
Ch. XC. *Abbés.* 167
Ch. XCI. *Evêques.* 169
Ch. XCII. *Succeſſion des modes.* 171
Ch. XCIII. *Canne.* 172
Ch. XCIV. *Aveuglement.* 173
Ch. XCV. *Cours gratuits.* 174
Ch. XCVI. *Bureau de Sûreté.* 175

Ch. XCVII. *Chanſons. Vaudevilles.* 176
Ch. XCVIII. *Civilité.* 177
Ch. XCIX. *Progrès des Arts.* 178
Ch. C. *Condamnation.* 179
Ch. CI. *Méchants.* 180
Ch. CII. *Bonne Compagnie.* 181
Ch. CIII. *Naïveté.* 182
Ch. CIV. *Uſage du Monde.* ibid.

Fin de la Table du Tome premier.

TABLEAU

DE

PARIS.

TOME SECOND.

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Nec nuda, nec ornata placet alma veritas.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIII.

TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE CV.

Aſſertions qui en valent bien d'autres.

QU'ÉTOIT jadis le point où repoſe cette ville ſi fameuſe, & dont le nom ne pourra plus mourir qu'à la ſuite d'une de ces grandes révolutions qui ruinent une partie du globe?

Les anciens chroniqueurs vont chercher le berceau de la nation juſques dans les ruines fumantes d'Illion. C'eſt tout auſſi amuſant que l'hiſtoire chimérique des Atlantides, de ces peuples que M. Bailly a placé tout juſte auprès des pôles, parce que la *terre brûlante* n'étoit habitable que de ces côtés-là. Sans le nouveau ſyſtême de M. de Buffon, qui a mis *un boulet de canon dans ſon âtre* pour calculer enſuite par *ſimilitude* combien il falloit de temps *au globe de la terre pour ſe refroidir*, nous n'aurions pas de ces belles imaginations; mais la gravité avec laquelle on a écrit ces fables & ces plaiſants ſyſtêmes, a quelque choſe de fort divertiſſant.

Pour moi, ſans remonter ſi haut, j'aime à croire que nous étions libres avant l'invaſion des Romains; que, paſſés ſous cette domination, nous avons pris leur langue, leurs coutumes & leur religion, & que, gouvernés par nos Magiſtrats, nous avons eu, à l'inſtar de Rome, notre Sénat, notre capitole, nos temples, nos palais, nos aqueducs, nos bains publics, dont on admire encore les reſtes.

J'aime à croire que, lors de la décadence de l'Empire Romain, les *Nautes Pariſiens*, chefs de la République des *Armoriques*, recouvrerent leur liberté primitive avant l'irruption des barbares; que les chefs de cette République ne ſe ſoumirent à ce chef de ſauvages, nommé *Clovis*, qu'à titre d'alliance, & ne lui ouvrirent les portes de Paris, qu'à condition de conſerver les droits de la République & les privileges de ma ville natale. Nous avons reçu ces nations étrangeres en qualité d'hôtes & d'amis; nous leur avons inſpiré, autant qu'il nous a été poſſible, le goût des arts pacifiques; nous leur avons fait adopter notre religion & nos loix, à-peu-près comme les Chinois ont inſtruit les Tartares.

Je préfere ce joli ſyſtême de M. l'Abbé Bouquet, qui nous conſerve une illuſtre origine, à ce vilain ſyſtême de conquête & d'eſclavage, que Boulainvilliers a voulu établir : car je ne veux pas avoir été conquis; & je déclare que je ne lirai aucun Hiſtorien qui voudra combattre mon cher Abbé Bouquet.

Ainſi je me place, avec l'étendard de la liberté, à une époque antérieure à Clovis, & c'eſt là que je cherche & que je trouve les loix fondamentales de la nation, puiſque Paris exiſtoit avant ce barbare qui ſe fit baptiſer, puiſque cette ville arrêta

pendant cinq ans les armes de ſes pareils, & que les bons Gaulois conſerverent leur liberté, leurs biens & leurs loix, qui furent embraſſées par les nouveaux venus.

Je ſoutiens donc que je deſcends en droite ligne de ces braves *Nautes Pariſiens*, qui avoient ſecoué le joug des Romains, & s'étoient formés en république indépendante. J'affirme qu'ils ſont mes aïeux, & que les deſcendants de cette horde, compoſée de quinze à vingt mille hommes mal vêtus & mal armés, ne ſont, vis-à-vis de nous, que des étrangers; car ce ſont les Gaulois qui ont placé eux-mêmes Clovis ſur le trône.

Ils firent mal : ſon ambition & ſa politique, ſon mariage avec Clotilde, fille d'un Roi de Bourgogne, qui lui tranſmit l'apparence de ſes droits ſur les pays occupés par les Bourguignons; ſes intelligences ſecretes avec les Evêques, ſes victoires ſur Alaric, ſes aſſaſſinats par leſquels il détruiſit les chefs des autres tribus, ſes compétiteurs, le rendirent trop puiſſant.

Tous ces petits Rois ſauvages, ſe livrant des guerres ſanglantes, ſe diſputerent dans la ſuite la poſſeſſion & la dépouille des Gaules. Dès qu'on vit l'autorité d'un ſeul lever ſa tête au milieu de ces peuples ſortis des forêts de la Germanie, ce fut le ſignal du malheur. Il n'y eut que des tyrans & des eſclaves, & les peuples tomberent dans l'ignorance & l'abrutiſſement.

Notre gloire eſt antérieure à l'époque où l'un de nos Rois ſe proſterna ſous l'aiguiere de Saint Remy, & nous avions d'autres loix que les loix *Gombettes*, la loi *Salique*, & les loix *Ripuaires*.

Je vois Paris, même ſous la premiere race, n'appartenir à aucun Roi; car les enfants de Clovis, en partageant, laiſſerent ce chef-lieu *indivis*,

tant il étoit reſpecté. Le Comte Eudes ſe fraya le chemin au trône, pour l'avoir courageuſement défendu ; & le Roi connu ſous le nom de *Hugues Capet*, ne fut d'abord que le Comte de Paris.

Le caractere national, affoibli ſous les deux premieres races, ne fut pas abſolument éteint. On vit naître le Gouvernement féodal, établi chez trois à quatre cents peuples qui rempliſſoient les Gaules, avant que Céſar y eût introduit les légions Romaines, qui employerent pluſieurs années à ſoumettre le pays. On vit une multitude de petits Etats ſéparés, qui conſerverent leurs coutumes & leurs uſages particuliers.

J'avoue que ce Gouvernement, dans ſon repos ſuperbe & dans ſon antique majeſté, préſidé par un Charlemagne, le plus grand homme de l'Europe moderne, me plaît beaucoup plus que la monarchie, parce que je crois qu'il n'y a de véritable oppreſſion pour la multitude que dans les vaſtes Etats, & que les petits ont néceſſairement une plus grande doſe de liberté.

Que j'aurois aimé à voir la nation aſſemblée ſe donner elle-même un Souverain, faire ſes loix, & en redemander compte au dépoſitaire !

Qu'il eſt auguſte, le regne de Charlemagne ! Rien dans l'Hiſtoire moderne de plus impoſant, de plus majeſtueux. Le nom de Louis XIV pâlit auprès de ce grand nom qui rempliſſoit l'Europe ſans la troubler ni l'aſſervir. Les Gaules étoient redevenues ce qu'elles étoient avant les Romains, indépendantes & libres, ayant un chef & non un maître. Autant on mépriſe les deſcendants de Clovis, raſés, avilis & confinés dans un cloître, autant on admire cette ſuperbe ariſtocratie qui donna naiſſance à l'eſprit de chevalerie, à cet alliage ſublime

de candeur, de générosité, de franchise, d'amour, & des plus hautes vertus.

Pourquoi faut-il que l'équilibre de ce beau Gouvernement rompu par les premiers Capétiens, la nation ait été exposée à des mouvements convulsifs? Parce que la réunion forcée des grands fiefs à la Couronne, ne put s'opérer qu'en livrant le peuple à deux forces contraires qui le déchirerent. Il étoit calme & tranquille sous le régime féodal; il jouissoit du degré de liberté qui pouvoit lui appartenir d'après ses lumieres & ses idées. Et que lui falloit-il de plus, puisque son repos & sa population attestoient son bonheur?

La convocation des Etats généraux retarda longtemps la puissance absolue; mais elle s'avançoit à pas lents. Les Capétiens, les Valois, la Maison d'Angoulême, amenerent le même plan formé par Clovis, & brisé par la nation dans sa force & dans sa vigueur.

Elle eut depuis des moments d'éclat, mais trop chérement achetés; & c'est aux beaux jours de Charlemagne qu'il faut remonter, pour jouir d'un spectacle qui ne s'est pas présenté depuis.

Sous les foibles enfants de ce grand Empereur, Paris devint le patrimoine particulier d'un *Comte*. Cette ville avoit résisté à tous les efforts des Romains. Forte & commerçante sous Tibere, elle fut, à la fin de la seconde race, ravagée par les Normands, qui brûlerent ses édifices extérieurs, & la resserrerent dans une isle de la Seine.

Le Comté de Paris attira *la Couronne* sur la tête de son propriétaire, au préjudice du sang de Charlemagne, dont le dernier rejetton mourut emprisonné. Mais les Seigneurs qui possédoient des fiefs immenses, plus riches que celui qu'ils avoient placé sur le trône, ne s'imaginoient pas que le

ſceptre dans cette Maiſon lui donneroit une prépondérance infinie. Ils ajoutoient peu de foi à la réſurrection de la monarchie; & penſant n'avoir accordé qu'un *ſigne* ſans conſéquence, ils crurent que leur égal ne deviendroit jamais leur maître.

CHAPITRE CVI.

Officiers.

Le préjugé favori des Officiers, c'eſt de ſe regarder commes les hommes les plus néceſſaires au genre humain, & en conſéquence de mépriſer tous les états, de s'étonner qu'il y ait d'autres profeſſeurs dans le monde que des *Ingénieurs*, & de vouloir preſque qu'un Souverain n'accorde des récompenſes & des appointements qu'à ceux qui ſervent dans ſes armées. Ils ont beaucoup de peine à s'imaginer qu'il exiſte une autre gloire que celle qui s'acquiert au bruit des canons, à la décharge des mouſquets & au flamboyant de l'épée.

La guerre ne dure pas toujours : la paix en général eſt plus longue. Tel Officier parvient à une longue vieilleſſe ſans avoir repréſenté trois fois dans les batailles. Le plus grand nombre aujourd'hui n'a jamais vu le feu; & ils veulent qu'on honore leur bravoure, comme s'ils expoſoient chaque jour leur vie pour la défenſe de l'Etat!

Un grenadier en fait autant qu'eux; mais comme il n'a que huit ſols par jour, il ne jouit pas de la même conſidération que celui qui dit à tout propos, *ma troupe*, *ma compagnie*, *mon régiment*.

On ne diroit pas, à voir un Officier ſi leſte, ſi pimpant, friſé, adoniſé, paré, qui s'occupe devant

le miroir, à redreſſer une boucle indocile, que c'eſt là le ſucceſſeur de Bayard, de Dugueſclin, de Crillon, de ces guerriers dont on diſoit :

Ils s'arment tout à crud, & le fer ſeulement
De leur forte valeur eſt le riche ornement.
Leur berceau fut de fer....

Ce qu'un Officier de nos jours ambitionne le plus, c'eſt une *bleſſure de goût*, c'eſt-à-dire, une jolie cicatrice, qui contribue à ſa réputation ſans endommager les graces de ſa figure. Il trouve brutal l'ordre de Céſar, qui cria aux ſiens à la bataille de Pharſale, *frappez au viſage.* Il aimeroit mieux perdre une jambe & un bras, que le bout de ſon nez.

En général, les Officiers (les exceptions à part) ſont fort déſœuvrés & très-peu inſtruits. Comme ils s'ennuyent & ne ſavent que devenir, leur converſation eſt ſeche dès qu'elle ne roule pas ſur l'hiſtoire du régiment. Pluſieurs qui dédaignent les ſciences utiles, gagneroient cependant à s'y appliquer davantage ; & le métier des armes auroit beſoin de l'étude de l'hiſtoire & d'une connoiſſance plus approfondie des hommes.

Un grand avantage à Paris, c'eſt qu'on n'y voit pas ces *Commandants*, ces *Lieutenants de Roi*, ces *Majors de place*, qui s'érigent en petits tyrans dans nos villes frontieres, qui humilient le bourgeois, ou le vexent. *M. le Commandant*, ſous le prétexte du bien du ſervice, n'y ordonne point des patrouilles & des exercices, & ne fait pas des loix de ſes petites volontés.

Aucun militaire ici n'a le droit d'être inſolent ; & quand on a vu de quelle maniere les Officiers hautains traitent les habitants d'une petite ville, on compte pour quelque choſe d'être loin des or-

dres capricieux que donnent tous ces *Majors de place.*

Le luxe de la Capitale tue, non le courage, mais le génie belliqueux de nos Officiers. Les délices d'une vie efféminée & ſenſuelle, ſont incompatibles avec les travaux & les fatigues de la guerre. Il ne faut point à des ſoldats les jouiſſances qui appartiennent aux riches commerçants, aux citoyens rentés, à l'amateur des arts. Je crois reconnoître un affoibliſſement réel dans notre vertu guerriere : & quel malheur dans une nation univerſellement jalouſée! Il eſt donc de l'intérêt de l'Etat, d'éloigner l'Officier, autant que le ſoldat, d'une ville où la multiplicité des plaiſirs ne peut que l'énerver, le corrompre, & lui faire prendre ſon métier en dégoût.

CHAPITRE CVII.

Partiſans du Luxe.

Ils ſont nombreux. Ils s'appuyent ſur ce qu'il conſole des rigueurs de la ſervitude, ſur ce qu'il eſt à-peu-près général dans toute l'Europe. On peut leur dire : Vous vous livrez à une ſécurité dangereuſe ; ſongez qu'il ne faut qu'un peuple ſobre & laborieux pour vous renverſer. Liſez dans l'hiſtoire votre condamnation ; voyez dans l'Aſie ces vaſtes & ſuperbes dominations qui préſentoient un front ſi brillant, diſparoître comme des nuages colorés, & une poignée de ſoldats ſubjuguer des peuples immenſes, juſqu'à ce que ces vainqueurs amollis à leur tour, deviennent la proie du premier ambitieux. Voyez les Aſſyriens livrés aux Medes ; voyez Cyrus guidant les Perſes, les abattre ;

& ce même Cyrus ſe briſer contre la courageuſe réſiſtance des Scythes, tandis qu'il avoit façonné au joug les Lydiens, en leur donnant des ſpectacles, des jeux & des fêtes.

Que devint l'empire de Darius devant Alexandre, & les Cambiſes & les Xerxès devant Miltiade, Thémiſtocle, Pauſanias ? Les Grecs abâtardis ſont ſubjugués à leur tour par les Macédoniens.

L'impéritie des Généraux, leur peu de diſcipline ſont une ſuite du luxe. Le luxe favoriſe l'indolence ; on s'occupe de tous les arts qui flattent la délicateſſe ſenſuelle : on ſe fait une étude capitale de ces miſeres, & l'on ignore la théorie des combats. On fait des revues brillantes, pour donner un ſpectacle à des Dames. On veut qu'un ſoldat ſoit tourné & aligné comme un danſeur. On ne connoît ni les hommes, ni les affaires, ni les adverſaires que l'on a en tête ; & les cuiſiniers, les bijoux, les modes ſont cauſe qu'on eſt battu, & que la cuiſine & la vaiſſelle tombent entre les mains de l'ennemi. On eſt venu en poſte, pour être tué ou priſonnier de guerre.

Et depuis quand les mœurs mâles & auſteres n'entreroient-elles pas dans la balance des Empires? Ne ſont-elles pas les racines qui attachent le chêne à la terre? Il a beau élever un front ſuperbe ; ſi ſes racines ont été rongées & deſſéchées par des cauſes d'abord inviſibles, malgré ſon feuillage pompeux, il tombera au premier coup de vent.

Quand l'homme ouvre la porte à de nouveaux beſoins, il donne des otages de foibleſſe. Quand les travaux guerriers ſont frémir, le principe des Etats eſt ébranlé ; car la molleſſe & la valeur ne ſe concilient que bien difficilement : j'entends une valeur ſoutenue.

Un jeune guerrier, échappé du ſein des plaiſirs, pourra ſe précipiter avec ardeur. L'impétuoſité de ſon âge, l'effort qu'il fait pour s'arracher aux voluptés, tout lui imprimera un élan rapide ; mais c'eſt un moment de fougue qui doit ſe ralentir. Je vois d'avance qu'il bravera plutôt la mort que la fatigue.

Mais ce n'eſt point le courage qui manque à ce jeune Officier, c'eſt la force ; il ſera bientôt moiſſonné. S'il ne s'agiſſoit que d'un jour de combat, je compterois ſur lui ; mais comment ſoutiendra-t-il une campagne ? Son corps énervé aura-t-il l'habitude de l'exercice ? Les ſaiſons, l'air, les boiſſons, les mêts nouveaux, tout le rendra malade, infirme, impotent ; & le vieux grenadier, à la peau endurcie, verra tous ces brillants Officiers périr autour de lui comme un eſſaim de mouches.

CHAPITRE CVIII.

Milice.

On ne la tire plus à Paris, & l'on a fait ſagement. C'eût été donner lieu à des émotions populaires ; mais dans les environs, à la ſeule diſtance d'une lieue, cette contrainte reprend tous ſes droits.

Que penſeroit le Spartiate, s'il revenoit au monde, en voyant un *Pariſienſis*, le viſage pâle, ſaiſir d'une main tremblante le billet fatal qui l'envoye à la guerre ? Ne diroit-on pas qu'il tire au ſupplice ? Il aimera mieux ſacrifier le peu d'argent qui lui reſte, ce dernier gage de ſa ſubſiſtance, que de s'expoſer à porter les armes pour ſa patrie.

Conſidérez la joie emportée de ceux qui ſont

diſpenſés de la ſervir. Les meres les ſerrent contre leur ſein, en leur diſant à haute voix : *Pour cette fois nous n'aurons pas à maudire le jour de notre enfantement ; Dieu t'accorde la même grace l'année prochaine, mon cher fils !*

Le Délégué ſemble un exécuteur des vengeances publiques, tant il eſt craint, redouté, odieux. Sont-ce là les hommes qui vont combattre pour l'Etat ? s'écrieroit le Spartiate. — Tu t'étonnes, fier républicain ; mais le mot de *patrie* n'a aucun ſens pour eux ! Tu devois te ſacrifier, toi ; & leur premier devoir eſt de ſe conſerver. Leur cabane étroite, voilà leur empire.

CHAPITRE CIX.

Jeune Magiſtrat.

Un jeune Magiſtrat ne craint rien tant que de paſſer pour ce qu'il eſt. Il parle chevaux, ſpectacles, hiſtoires de filles, courſes, batailles. Il rougit de connoître ſon métier, & jamais un mot de juriſprudence ne ſortira de ſa bouche.

Il égaye le plus qu'il peut ſon habit noir. S'il s'éleve une queſtion de droit, il évite d'en parler, & prend un air ſérieux. Dans la crainte de paſſer pour robin, il emprunte le ton & les airs du militaire. Il eſt fat & ridicule, pour ne rien offrir du barreau.

CHAPITRE CX.

Tabagies.

Le renchériſſement du vin, ſa criminelle falſification ont forcé l'homme de Paris à recourir à l'eau-de-vie. Voilà ce que fait l'impôt onéreux, qui exige quatre ſols d'entrée pour une bouteille de vin, qui intrinſéquement n'en vaut que trois. Les femmes de portefaix, qui, à Paris, portent des fardeaux énormes, & travaillent comme des hommes, boivent comme eux cette dangereuſe liqueur. Son uſage leur met le cerveau en feu, leur brûle les entrailles; mais ce ſont les eaux de Léthé pour ces gagne-deniers qui noyent leurs ſoucis avec leur raiſon. Les tempéraments les plus robuſtes ſont ruinés par cette intempérance journaliere : pourquoi ne leur laiſſe-t-on pas le vin dans toute ſa ſalubrité? Ils l'euſſent préféré.

D'après ce goût récent & funeſte, une quantité conſidérable de tabagies s'établirent dans tous les quartiers, ſur-tout dans ceux habités par la lie du peuple. Vous trouvez dans ces antres enfumés, des ouvriers fainéants qui paſſent crapuleuſement la journée à boire lentement cette liqueur meurtriere. La fumée du tabac leur tient lieu de nourriture; c'eſt-à-dire, qu'elle les plonge dans une ſorte d'engourdiſſement qui leur ôte l'appétit, ainſi que la vigueur & l'énergie.

Des fils d'honnêtes artiſans vont ſe perdre ſans reſſource dans ces aſyles de l'oiſiveté, où ils ſont attirés par les turlupinades groſſieres qui s'y répetent du matin au ſoir; car ce lieu infect a encore ſon orateur & ſon plaiſant.

La plus remarquable de ces tabagies eſt au fauxbourg St. Marceau. Là ſe refugient pendant le jour les dégoûtantes créatures des environs du Pont-Neuf & du Louvre, pour y dépenſer quelques ſols arrachés à la luxure des ſavoyards, des manœuvres & des filoux.

Il n'eſt pas rare de les voir autour d'un broc rempli d'un pot d'eau-de-vie, pêle-mêle avec des ſoldats, des porte-faix & des gadouards, former un concert obſcene & diſcordant, qui frappe ſans relâche la voûte enfumée de cet odieux tripot.

Les eſprits échauffés n'y ſont pas toujours d'accord. Des rixes s'élevent, & la paix ne peut guere ſe rétablir qu'après un combat. Alors le vigoureux cabaretier arrache de la table les champions obſtinés, & les pouſſe dans une cour attenante, où ils vuident leur querelle par une grêle de coups de poings; après quoi le vainqueur & le vaincu, reprenant leurs places, oublient, le verre à la main, & les injures & les coups.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'hôte introduit les athletes dans cette arêne clandeſtine. S'il les mettoit à la rue, il courroit riſque de perdre le prix de l'écot, parce qu'ils pourroient, ou diſparoître volontairement, ou être arrêtés par la garde, & menés chez un Commiſſaire.

Et pendant ce temps les enfants au logis crient après la nourrice qui leur manque, pleurent ſous les fleches aiguës du froid qui gelent leurs petites mains. Le pere abruti eſt ſourd à leur voix, emporte les meubles piece à piece, & les vend pour ſe replonger dans l'ivreſſe.

Hélas! qui nombrera les maux que cauſe l'eau-de-vie? Je lis que dans l'Amérique, les hordes ſauvages ſe fondent par ce breuvage; que ces peuples nuds ont une fureur égale à celle de la

populace de Paris pour cette enivrante liqueur. Triſte rapprochement, qui fait réfléchir ſur les loix qui ont défendu toutes ces boiſſons violentes, dont l'homme abuſe ſi facilement, & qui lui ôtent ſa force & ſa raiſon !

CHAPITRE CXI.

Palais.

L'ANTRE de la chicane ſert de veſtibule au ſanctuaire de Thémis. Voyez cette foule de noirs individus qui s'empreſſent, qui ſe heurtent, qui ſe parlent, s'interrompent, s'interrogent. Quels grouppes de ſangſues autour de ces colonnes ſiniſtres? Parmi ces robes, ces rabats, des marchandes de modes & des vendeuſes de brochures. De jolies têtes ornées de rubans, à côté de ces figures de juriſconſultes. Des ſacs de procureurs repoſent ſur des pieces à ariettes, & tous ces loups en perruque font les galants auprès de ces petites marchandes.

Entrez dans la grande ſalle. Quel bruit! quel chaos! quel murmure! C'eſt-là qu'un Avocat donne les éclats de ſa voix pour des raiſons, & ſon verbiage pour de la profondenr. Il paſſe pour orateur, parce qu'il a une forte poitrine. Admirez le courage des Magiſtrats, qui paſſent la moitié de leur vie dans cette arêne tumultueuſe. L'homme ſage n'en peut ſortir, ſans être pénétré d'horreur pour le meilleur procès.

C'eſt-là, comme l'a ſi bien dit Boileau, que l'infernale chicane.

Rend pour des monceaux d'or un vain tas de papiers.

La rapacité des Officiers de Juſtice eſt connue; ils dévorent les pierres des maiſons. Mais ſont-ils les ſeuls qu'on doive accuſer?

La ferme du *papier timbré* rapporte des ſommes immenſes. Elle eſt, dans tous les procès, de moitié avec les Procureurs. Plus on plaide, & plus elle s'enrichit. Singuliere combinaiſon? L'Etat gagne, quand les fluxions de poitrine enlevent les rentiers; il gagne, quand les enfants du même pere ſe diſputent une mince ſucceſſion; il gagne, quand un étranger vient à décéder. Sur quoi, & quand ne gagne-t-il pas? Et l'on parle de la réforme de la procédure civile! N'y croyez point.

Quel dédale que la coutume de Paris! Que de loix fabriquées, changées, caſſées, rétablies ſelon le haſard des événements & le caprice des Souverains! Notre code eſt un mêlange de ces loix rédigées dans un ſiecle à demi-barbare, par ce mépriſable Juſtinien, qui les vendit au gré d'une fille de théâtre qu'il avoit épouſée. Surchargées des conſtitutions particulieres de Louis XIV, elles ſont devenues équivoques & contradictoires.

De ce vice naquit la procédure qui tue la loi. Cette coutume mine & dévore la Capitale. On ne peut calculer ce que les formes judiciaires, entre les mains des Procureurs, des Huiſſiers & des Greffiers, enlevent au peuple. Comment peut-il ſuffire à entretenir ſans ceſſe ce régiment dévorateur?

CHAPITRE CXII.

Juriſdiction Conſulaire.

ELLE expédie plus d'affaires litigieuſes en un ſeul jour, que le Parlement en un mois. Les parties plaident elles-mêmes. Les vaines ſubtilités ſont bannies de ce tribunal, ainſi que la longue formalité des procédures ordinaires. Les Juges, qui ſont commerçants, ne cherchent qu'à découvrir la bonne foi de l'un & la mauvaiſe foi de l'autre. Ils ne s'aſſujettiſſent pas à des mots vuides de ſens; ils examinent le fait particulier, & le jugent d'après l'expérience journaliere qu'ils ont des fraudes dans le négoce.

Ils ne connoiſſent que de conteſtations pour fait de marchandiſes, & de procès entre marchands & gens de commerce. Toute obligation pour fait de négoce, eſt ſoumiſe à leur juriſdiction; mais le particulier qui auroit acheté des marchandiſes pour ſon propre uſage, peut demander ſon renvoi au Châtelet. Ils connoiſſent des billets à ordre, des lettres de change pour remiſe d'argent de place en place. Pour celles-ci, ils n'accordent aucun délai, & prononcent *la priſe de corps*. Leurs ſentences s'exécutent toujours, nonobſtant & ſans préjudice de l'appel.

Sans cette juriſdiction, dont l'utilité égale l'étendue, il n'y auroit ni ordre, ni ſûreté dans le commerce, les autres tribunaux étant des mois entiers à rendre une ſentence ou un arrêt, & la chicane pouvant reculer pendant pluſieurs années un jugement définitif.

De même la juriſdiction de la maçonnerie juge

tous

tous les faits de maçonnerie, les différends survenus entre les entrepreneurs & les ouvriers, les marchés entre maçons, carriers, plâtriers, &c. On voit évidemment que les autres tribunaux ne sauroient prononcer sur ces matieres qui demandent des notions particulieres.

Il seroit à souhaiter que l'on multipliât ces petites juridictions, parce qu'elles ont l'avantage de vuider un grand nombre de procès, qu'elles n'ont aucun intérêt à commettre des injustices, & que, loin du labyrinthe de la procédure, elles voyent le fait dans sa clarté primitive, sans aucun de ces nuages sous lesquels on l'obscurcit ailleurs.

Ailleurs les procès n'ont presque pas de fin. Si l'on a été condamné au Châtelet ou dans des tribunaux subalternes, on en appelle au Parlement, & de-là on se pourvoit en cassation ou révision au Conseil. La multiplicité des affaires qui y sont portées, rend les Arrêts du Conseil si communs, qu'on se flatte de pouvoir les obtenir dans les causes les plus indifférentes & les plus minucieuses.

Les Grands font évoquer au Conseil d'Etat toutes les affaires dans lesquelles ils présument devoir succomber ailleurs. L'affaire est accordée ou pendante à ce Conseil, c'est-à-dire qu'elle ne sera jamais jugée; & voilà ce que l'on voit encore en France.

Le chaos monstrueux de notre jurisprudence & de notre procédure augmente de jour en jour, & tout semble livré à la merci du plus audacieux ou du plus adroit. Il n'y a que la Juridiction consulaire qui conserve dans ses travaux le front de la justice.

CHAPITRE CXIII.

Ecole de Droit.

Les Docteurs en Droit, pour être reçus, font assaut public d'arguments. Celui qui a le plus de mémoire, démonte son adversaire, & l'emporte. C'est un tour de force incroyable, que de loger dans sa tête cet absurde & indigeste amas de loix, de gloses, de commentaires. Une tête bien organisée en sauteroit. Celle d'un Docteur admet ce chaos que l'on nomme droit civil & droit canon, le code, le digeste, les loix Romaines, toute la fripperie, enfin, des siecles effacés, & qui ne convient plus du tout à notre taille.

Là, celui qui veut acheter une charge, va prendre le grade d'Avocat, & fait semblant d'étudier le Droit. On ne voit les Professeurs que les jours où l'on porte l'argent des matricules. Les Docteurs en Droit se font un revenu honnête des prétendants aux charges de judicature. S'ils usoient de trop de sévérité, leurs marmites seroient à sec.

Les examens qu'on fait subir, sont pour la forme : les arguments sont communiqués; & il ne faut guere plus de science, a dit le Marquis d'Argens, pour être Conseiller au Parlement, que pour être Fermier-général.

Quand on a acheté des Lettres d'Avocat, on est censé docte. Plus de theses à soutenir. On se fait recevoir membre du Tribunal que l'on a choisi. L'un plaide, l'autre s'assied pour l'entendre : l'argent fait toute la différence. Celui qui en a, juge; tandis que celui qui n'en a pas assez pour s'asseoir sur les fleurs-de-lis, développe debout les matie-

res, cite les auteurs, uſe ſes poumons & ſa ſanté. Le juge tranquille & ſommeillant à moitié, n'a d'autre peine que celle d'adopter le ſentiment qui lui paroît le plus raiſonnable.

Votre fils, diſoit quelqu'un, fait ſon droit. Mais y ſongez-vous? Il n'a pas les qualités requiſes pour le barreau. — Mais j'en fais un Conſeiller, reprit le pere.

Les premiers Souverains qui vendirent les offices de judicature, ont fait au Royaume une bleſſure dont il ne pourra jamais guérir.

CHAPITRE CXIV.

Tribunal des Eaux & Forêts.

Ce tribunal, connu encore ſous le nom de la *Capitainerie*, envoye aux galeres ceux qui ont commis des *perdricides* ou des *liévricides*. Si le lievre mange le choux d'un payſan, ſi le pigeon détruit ſa récolte, ſi la carpe traverſe la riviere qui arroſe ſon pré, il faut qu'il la laiſſe paſſer ſans y toucher, il faut qu'il ſe laiſſe manger par le lievre & le pigeon. S'il tue un cerf, il eſt perdu pour le coup. Mais ce forfait eſt ſi atroce, ſi épouvantable, qu'il eſt preſqu'inoui, & beaucoup plus rare que le parricide.

Croiroit-on que c'eſt le bon, le magnanime, le généreux Henri IV, qui le premier a décerné la *peine de mort* contre les braconniers?

La juriſprudence des Eaux & Forêts eſt une juriſprudence toute particuliere, jettée au milieu de nos autres loix. Nous n'en manquons pas, & toutes ſont prohibitives : je ne ſais à quoi l'on peut toucher ſans les enfreindre.

CHAPITRE CXV.

Notaires.

Les Notaires ſont devenus de véritables Protées dans les affaires : ils ſont plier la coutume, les loix, les contrats précédents, aux intérêts de leurs parties. Remueurs d'argent, agioteurs, ils étudient tous les moyens d'emprunter à ceux-ci, de prêter à ceux-là. Ils ſont intéreſſés dans tous les prêts un peu conſidérables. Leurs fortunes ſont rapides ; & à trente-cinq ans on les voit riches, abandonner leurs études, & vendre leurs charges, dont le prix a triplé depuis dix années.

Courtiers officieux des opérations de finance, ils ont des prête-noms pour reproduire les eſpeces, ſelon les offres qui ſe préſentent. Ils ſont devenus précieux au Miniſtere, parce qu'ils diſpoſent les particuliers à prêter leur argent au Roi ; ils ont même un bénéfice dans chaque emprunt.

Beaucoup plus financiers que juriſconſultes, ils ſavent ſe gliſſer à travers les entraves de la loi, l'annullent ou la modifient ; ils évitent par ce moyen beaucoup de procès à la génération actuelle, mais pour en préparer ſans doute à la génération ſuivante.

Les Magiſtrats ſont exceſſivement jaloux de leur crédit & de leur opulence, & furieux ſur-tout de ce qu'ils retréciſſent l'empire de la chicane. Avec leurs tranſactions, ils tranchent en effet une foule de diſcuſſions embrouillées, qui ſeroient fort avantageuſes à la rapine des gens de Palais.

Les Notaires ſous leur robe forment un corps ſéparé & étranger à la robe, qui en général les dé-

teſte. Leur influence doit s'étendre encore plus loin, vu le mouvement incroyable que l'on imprime de nos jours à l'argent. Les maximes de la vieille probité ſur les dépôts, ſont parfaitement miſes en oubli.

Je ne parle pas de leurs actes, qui deviennent d'une cherté affreuſe, parce qu'on ne laiſſe pas que d'avoir le droit de les marchander, & de faire ſon prix d'avance.

Ils font quelquefois banqueroute, ainſi que les marchands. Mais la banqueroute d'un Notaire devroit être très-ſoigneuſement examinée, à raiſon de la confiance qu'on leur accorde, & qu'on eſt forcé de leur accorder.

Les Notaires traitent leurs Clercs avec un peu de morgue, oubliant que ceux-ci deviendront dans peu leurs confreres.

On rapporte qu'un Notaire diſoit qu'il faudroit que tous les Clercs de Paris fuſſent *bâtards*, *athées* & *eunuques :* bâtards, ils n'auroient pas de parents ; athées, ils n'iroient pas à la meſſe ; eunuques, ils n'iroient point voir de filles : par conſéquent point de prétexte pour ſortir ; & tout ce temps, ſelon lui ſi mal employé au-dehors, tourneroit au profit de l'étude.

Le métier eſt devenu ſi bon, que depuis le premier bourgeois juſqu'au dernier, c'eſt à qui enfermera ſon enfant dans l'étude d'un Notaire. D'un coup de pied ſur le pavé, l'on fait ſortir un régiment de Clercs.

Les moindres places ſont avidement courues. Plus de quatre mille jeunes gens aſpirent à acheter cette charge, & il n'y en a que *cent treize à vendre.* La concurrence les fait hauſſer à chaque mutation, les mutations deviennent rapides. On étoit autrefois Notaire pendant quarante années : au-

jourd'hui, au bout de huit ans, on a amaſſé de quoi jouir, & la fortune eſt faite. Le public a payé l'opulence précoce de ces Notaires encore imberbes.

Quand un moribond fait ſon teſtament, il n'a pas la conſolation de parler à des vieillards qui doivent bientôt le ſuivre. Médecins, Notaires, tous lui préſentent de jeunes viſages, & il ſent plus de regret à mourir.

Les Notaires, il y a cinquante ans, faiſoient payer le dépôt d'argent; aujourd'hui ils l'empruntent à ſix pour cent. Le prix exceſſif des charges cauſera quelque révolution dans ce corps ſorti de ſes limites, & que le luxe de l'opulence perdra.

Ils commencent ainſi tous leurs actes: *Par-devant les Conſeillers, Notaires*, &c. & il n'y en a jamais qu'un qui reçoit l'acte; l'autre ſigne ſans lire, dès qu'il voit la ſignature de ſon confrere. Ainſi un ſeul homme atteſte un fait, & dicte une loi de famille très-importante. Quand on met enſuite, *deniers nombrés & délivrés*, c'eſt le plus ſouvent une fiction. *Fait & ſigné en l'étude*; autre fiction, la plupart des parties ſignent dans leur hôtel.

CHAPITRE CXVI.

Echevins.

Un bourgeois eſt au terme de la gloire, quand il devient Echevin. Il eſt raſſaſié d'honneurs, quand il voit une rue porter ſon propre nom.

La fatuité eſt le rôle habituel de tous les hommes opulents. Les Courtiſans, les Evêques, les Ab-

bés, les Hommes de robe & de finance, & les Echevins, ne different que par des nuances. Au fond, c'eſt la fatuité en préſence de leurs inférieurs; mais la morgue la plus riſible eſt aſſurément celle d'un Echevin.

Il faut être né à Paris, pour pouvoir parvenir à l'Echevinage. On commence par être dizainier, quartenier. On a ſupprimé à l'Hôtel-de Ville le feu d'artifice, mais non les feſtins. Tout le corps de Ville tient invinciblement à l'ancien uſage des banquets.

L'autorité municipale eſt nulle. Le Prévôt des marchands, le Procureur du Roi, les Echevins ont des places lucratives, honorifiques; mais ce ſont des fantômes du côté du pouvoir. Tout eſt entre les mains de la Police, juſqu'à l'approviſionnement de la ville; de ſorte qu'elle n'a plus, dans ſes propres & anciens Magiſtrats municipaux, le principe de ſa ſûreté & le gage de ſa ſubſiſtance. Perte immenſe, & à laquelle le Pariſien ne ſonge ſeulement pas.

L'Hôtel-de-Ville n'a donc rien à voir ſur l'approviſionnement d'une ville, où l'on conſomme dans un jour ce que d'autres villes conſomment en une année; d'une ville environnée de villes du troiſieme ordre, & de villages peuplés comme des villes de Province.

Le Pariſien ne réfléchit pas que le même moyen qui lui apporte la ſubſiſtance, pourroit la lui enlever avec la même facilité, & ſans qu'il en fût même informé.

La Police municipale veille à la réparation des ponts & des quais, à l'entretien des fontaines, à la direction des fêtes & des réjouiſſances publiques. Elle a perdu ſes autres privileges; & ce qu'on appelle l'Hôtel-de-Ville, eſt devenu, pour ainſi

dire, un objet de dériſion, tant ce corps eſt étranger aux citoyens. Ils ne le connoiſſent plus que ſous le rapport d'un lieu où l'on paye les rentes perpétuelles & viageres, & où les criminels montent avant d'aller au ſupplice, pour y faire leur teſtament de mort.

Quelle diſtance du Gouverneur de Paris, au Lord-Maire de la Cité de Londres! Le Gouverneur paroît de temps en temps avec de beaux carroſſes, une ſuite de valets, loués pour porter ſa livrée; & il jette à la populace, mais avec une grande modération, des pieces de douze ſols. Le lendemain de cette vaine repréſentation, il rentre dans la nullité la plus abſolue.

Le Prévôt des Marchands fait lever la capitation, & il n'eſt guere connu que par l'exercice de cette impoſition, tout à la fois meſquine, onéreuſe & aviliſſante.

Le Procureur du Roi fait lever la main aux membres des différentes communautés, & tire d'elles beaucoup d'argent. On voit un ſavetier qui fait ſerment devant lui, *d'être fidele au Roi & aux loix de l'Etat*; & le ſavetier, tout étourdi de ce grand mot, paye le Procureur du Roi, pour la peine qu'il a priſe d'écouter ſon ſerment.

Les Echevins, tuméfiés du poids de leur grandeur, & dont les noms attachés ſur le marbre des monuments publics, doivent éternellement figurer au-deſſous du nom des Rois régnants, ſont jaloux de tranſmettre leurs traits à la poſtérité. Ils font en conſéquence peindre leur figure & leur perruque dans de grands tableaux. On les y voit en robe rouge, agenouillés devant le Monarque.

On peut contempler dans l'Hôtel-de-Ville, les inutiles portraits de tous ces Echevins de Paris en *Badaudois*; mais on y chercheroit vainement le

portrait de l'homme utile qui a imaginé le flottage du bois. J'aimerois néanmoins tout autant connoître ſon nom & ſa figure, que celle de Jérôme Bignon.

L'Echevinage donne la nobleſſe. On s'en moque amplement, parce qu'elle eſt de nouvelle date; mais elle me paroît préférable à celle que l'on achete comme un meuble. Ces repréſentants de la Cité pourront un jour, dans certaines circonſtances que le temps amene, faire entendre, comme autrefois, une voix patriotique : mais un *Secretaire du Roi* ne ſera jamais bon à rien.

CHAPITRE CXVII.

Avocats.

LUCIEN nous peint quelque part un homme qui va réciter ſa cauſe à un Avocat. Celui-ci écoute froidement; il eſt d'abord incertain, chancelant, dans un état douteux, inhabile à ſe décider, à-peu-près comme *l'âne de l'école.* Vous croyez qu'il ne pourra ſortir de cette indifférence où le tient un cas vraiment problématique. Le conſultant tire une bourſe; alors l'équilibre ceſſe dans l'entendement du patron. Il conçoit, il s'échauffe, il découvre de nouvelles lumieres; ſa volonté eſt toute entiere de votre bord. Il apperçoit une vérité inconteſtable, pour laquelle il va écrire ſix mois & s'enrhumer dix fois. Il épouſe avec chaleur cette même cauſe qu'il ne voyoit qu'avec indifférence.

Tel eſt l'Avocat de Paris. L'incertitude des loix l'a rendu pyrrhonien ſur l'iſſue de tous les procès, & il entreprend tous ceux qui ſe préſentent. Ce-

lui qui l'aborde le premier, détermine la ſérie de ſes raiſonnements, & commande ſon éloquence.

Une légere teinte de pédantiſme, toujours inſéparable de la robe, le place entre l'homme de Lettres & un Profeſſeur de l'Univerſité.

En général, tous les corps en France ſont en-arriere de leur ſiecle. Le corps des Avocats mérite plus que tout autre ce reproche. Ils tiennent à des formules bizarres; & ce corps qui ſe dit libre, eſt aſſervi à une foule de préjugés. Elevez quelques doutes ſur l'infaillibilité du *droit Romain*, & un torrent de paroles ſans idées vont étouffer votre timide objection.

Les Avocats de Paris ſont ennemis nés des Gens de Lettres, parce que ceux-ci, plus Philoſophes, remontent aux principes, tendent à ſimplifier toutes les queſtions, & que d'ailleurs ils immolent toutes les autorités des vieux livres à l'autorité de la raiſon.

Comme en général les Avocats écrivent fort mal, qu'ils ſurchargent leur ſtyle d'une foule de mots inutiles, dans l'habitude où ils ſont de trop parler, & ſur-tout de parler à vuide, on les a vus très-jaloux des plumes un peu diſtinguées, & ils l'ont fait ſentir à M. Linguet.

Je voudrois pouvoir diſſimuler qu'ils ſont dévorés entr'eux d'une jalouſie ardente, & plus forte encore que celle qui anime les Gens de Lettres. Les Ecrivains ſe battent pour la gloire : les Avocats ſe battent pour la gloire & pour la ſoupe.

Rarement ſavent-ils imprimer à leur cauſe cet intérêt qui détermine l'attention générale; il leur manque l'éloquence. Il eſt vrai qu'elle devient inutile dans des cauſes vulgaires ou obſcures. En ce cas, qu'ils ſe renferment dans le métier de Juriſconſultes, & qu'ils n'aſpirent pas au titre d'Ora-

teurs, ainſi qu'ils en ont la prétention ſecrete, ou plutôt indiſcrete.

Il n'y a rien de plus ennuyeux que tel Avocat célebre, quand on n'a plus beſoin de ſa juriſprudence.

Les *factum* d'Avocats ſont ordinairement des ouvrages remplis d'invectives groſſieres. On ne fait plus attention à ces groſſes injures, parce qu'on ſait que des injures d'Avocats ne ſont pas des raiſons, & ne prouvent rien.

Ils ont occaſionné toutes les fougues & tous les malheurs du célebre Linguet, en le rayant de leur tableau. Ne devoient-ils pas, en faveur de ſes talents, l'abſoudre, au-lieu de l'irriter en lui enlevant ſon état? Ils ont fait grace à des confreres beaucoup plus coupables : mais l'hypocrite eſt lâche, & il ſe ſauve; l'homme paſſionné ſe livre à ſon feu, & il ſe perd. Je regretterai, avec tous les hommes juſtes & impartiaux, de n'avoir pas entendu plus long-temps la voix du ſeul Orateur que le Barreau poſſédoit; & ſon excluſion & ſa radiation ſeront une tache éternelle pour l'*ordre*.

La bigarrure des loix & la variété des coutumes font que l'Avocat le plus ſavant devient un ignare, dès qu'il ſe trouve en Gaſcogne ou en Normandie. Il perd à Vernon un procès qu'il auroit gagné à Poiſſy. Prenez le plus habile pour la conſultation & la plaidoierie; eh bien, il ſera obligé d'avoir ſon Avocat & ſon Procureur, ſi on lui intente un procès dans le reſſort de la plupart des autres Parlements.

CHAPITRE CXVIII.

Profeſſeurs de l'Univerſité.

A FORCE d'enſeigner des enfants, ces Profeſſeurs ou Régents tombent dans l'enfance de la littérature. Accoutumés à régenter, ils croyent pouvoir régenter tout le monde. Comme ils ne voyent du haut de leur chaire que des viſages dans l'extaſe de l'admiration, ils s'habituent aiſément à ſe croire un tact particulier & un goût infaillible. Ils le diſent dans leurs claſſes, & ont la ſottiſe de le répéter ailleurs. Ils ne peuvent jamais perdre le ton du college : c'eſt une rouille ineffaçable.

S'ils écrivent en Latin, ils n'ont pas le génie de la langue Françoiſe, & conſéquemment ils la rabaiſſent; mais il vaudroit mieux l'étudier que de la calomnier. Ils affectent pour les ouvrages de nos grands Ecrivains un mépris ſuperbe; mais il y a fort à parier qu'ils ne les entendent pas toujours. On ignoreroit ce ton pédanteſque, s'ils ne s'aviſoient pas quelquefois de le haſarder dans les ſociétés, & de vouloir juger des hommes dont ils ne ſeroient pas dignes d'être les diſciples.

Les Latiniſtes, exclus du monde littéraire par leur incapacité, leur pédanterie & leurs ſots préjugés, devroient ſe borner à la ſyntaxe & à la grammaire, leur véritable métier, & ſe défendre l'analyſe du génie.

Ils tourmentent toujours leurs écoliers & s'en font haïr; de ſorte que ceux-ci n'ont pour eux ni amitié, ni reconnoiſſance. Il ne tardent pas à les mépriſer dès qu'ils entrent dans le monde, parce

qu'ils découvrent d'eux-mêmes leur inſuffiſance & leur ineptie.

Le plan des études eſt toujours horriblement défectueux. Il ſe borne à la connoiſſance de quelques mots latins; de ſorte qu'il faut, en ſortant du college, ſe récréer & relire ce qu'on a lu, pour en ſentir la grace, la force & la fineſſe.

Le plus grand nombre a contracté du dégoût pour les ſciences & l'étude, par la faute de leurs premiers & ſots inſtituteurs; & il falloit qu'ils fuſſent bien haïſſables, pour rendre les Lettres odieuſes à des ames jeunes & ſenſibles.

CHAPITRE CXIX.

Petites Ecoles.

On connoît les abus nombreux de l'éducation ſcholaſtique, combien il en coûte pour entendre Virgile & quelques pages de Tite-Live; mais on peut à toute force ſe paſſer de cette langue, au-lieu qu'il eſt abſolument néceſſaire à chaque individu de ſavoir lire, écrire & chiffrer.

Eh bien, cette ſcience commune s'achete encore fort cher, & la Capitale n'eſt pas plus avancée à cet égard que le dernier village de Hongrie.

On tourmente l'aimable enfance; on lui inflige des châtiments journaliers. La foibleſſe de cet âge ne devroit-elle pas intéreſſer en ſa faveur? Pénétrons néanmoins dans l'intérieur de ces petites écoles. On y voit couler des pleurs ſur des joues enfantines: on y entend des ſanglots & des gémiſſements, comme ſi la douleur n'étoit pas faite pour des hommes formés, & non pour les enfants. On y voit des pédagogues, dont la vue ſeule inſpire

l'effroi, armés de fouets & de férules, traitant avec inhumanité le premier âge de la vie.

Que fait donc M. le grand-Chantre de Notre-Dame, maître de ces petites écoles? Pourquoi n'eſt-il pas attentif à réfréner ces barbaries? Il a ſoin que le pédagogue ſoit de la Religion Catholique, apoſtolique & Romaine; mais il lui permet d'être brutal, dur, féroce, de battre d'innocentes créatures au nom de la *croix de Jeſus*, & pour l'honneur du *Catéchiſme de Chriſtophe de Beaumont.*

CHAPITRE CXX.

Juifs.

Ils ſont très-nombreux à Paris; & quoiqu'ils n'y ayent point de ſynagogue, ils pratiquent toutes leurs cérémonies antiques ou leurs ſuperſtitions à huit-clos. La tolérance de l'adminiſtration à cet égard ne ſauroit aller plus loin. Ils font leur commerce librement; leurs mariages ſont valides, & ceux des Proteſtants ne le ſont pas. Les enfants des Juifs ſont légitimes, leurs teſtaments ont de la force; & tout Proteſtant, aux yeux de la loi, n'eſt qu'un bâtard qui n'a ni pere ni mere.

Un Juif Allemand, venu de Hollande, propriétaire de la Seigneurie de Pequigny, à qui l'on diſputoit le droit de nomination aux cures qui dépendent de ſa terre, a gagné ſon procès en plein; & du milieu de la rue Saint-Martin, cet heureux Hébreu, qui ne croit pas en Jeſus-Chriſt, fait des Curés & crée des Chanoines dans l'Egliſe épiſcopales d'Amiens.

CHAPITRE CXXI.

Cenſeurs Royaux.

Ce ſont les hommes les plus utiles aux preſſes étrangeres. Ils enrichiſſent la Hollande, la Suiſſe, les Pays-Bas, &c. Ils ſont ſi tremblants, ſi puſillanimes, ſi pointilleux, qu'ils ne haſardent leur approbation que pour les ouvrages *inſignifiants*. Et qui pourroit les en blâmer, puiſqu'ils répondent perſonnellement de ce qu'ils ont approuvé? Ce ſeroit courir du danger ſans gloire, que d'agir autrement.

Comme ils peſent malgré eux ſur un joug déja incommode, le manuſcrit s'envole, & va trouver un pays de raiſon & de ſage liberté. Une fois imprimé, par une contradiction frappante, on lui ouvre les barrieres de la Capitale; & les livres prohibés, après une petite cérémonie, ſe débitent beaucoup plus promptement & peut-être plus ſûrement que ceux qui ont obtenu le *privilege*; car les formalités, même pour un ouvrage permis, ſont ſans nombre.

Un *Claude Morel*, Docteur de Sorbonne & Cenſeur royal, ayant à approuver une traduction de l'Alcoran, déclara *n'y avoir rien trouvé de contraire à la foi Catholique, ni aux bonnes mœurs.*

Il y a quelque différence entre la *cenſure des Romains* & celle des pamphlets & brochures, entre *Caton le Cenſeur* & le *Cenſeur Coqueley.*

A quoi ſervent les Cenſeurs royaux? A donner quelquefois un petit paſſe-port à la ſottiſe. Arrêtent-ils les ouvrages libres & généreux? Oh! il

n'eſt plus au pouvoir des Rois d'anéantir l'imprimerie.

CHAPITRE CXXII.

Long-Champ.

Le Mercredi, le Jeudi & le Vendredi ſaints, ſous l'ancien prétexte d'aller entendre l'office des Ténebres à Long-Champ, petit village à quatre milles de Paris, tout le monde ſort de la ville; c'eſt à qui étalera la plus magnifique voiture, les chevaux les plus fringants, la livrée la plus belle.

Les femmes couvertes de pierreries s'y font voir; car l'exiſtence d'une femme à Paris, conſiſte ſurtout à être regardée. Les carroſſes à la file offrent tous les états, allant, reculant, roulant dans les allées ſeches ou fangeuſes du bois de Boulogne.

La courtiſanne s'y diſtingue par un plus grand faſte : telle a orné ſes chevaux de marcaſſites. Les Princes y font voir les dernieres inventions des ſelliers les plus célebres, & guident quelquefois eux-mêmes les courſiers. Les hommes à cheval & à pied, pêle-mêle, confondus, lorgnent toutes les femmes. Le peuple boit & s'enivre; l'Egliſe eſt déſerte, les cabarets ſont pleins : & c'eſt ainſi qu'on pleure la paſſion de Jeſus-Chriſt.

Autrefois on y couroit à cauſe de la Muſique. L'Archevêque, en l'interdiſant, crut rompre la promenade; il ſe trompa. Les fideles promeneurs traverſerent conſtamment le bois de Boulogne pour ſe rendre à la porte de l'Egliſe, & ils n'y entrerent point.

Quand le printemps eſt deſcendu ſur la terre, à cette

cette changeante époque, que le zéphyr ſouffle, que le ciel eſt pur, que les bois ſont verds, on diroit que l'on va ſaluer la nature dans ſon temple, & la remercier de ne nous avoir pas oubliés.

Les femmes ce jour-là ne ſont pas la principale figure; les équipages & les chevaux l'emportent ſur elles. Les fiacres délabrés ſervent à rehauſſer les voitures neuves & élégantes. Les carroſſes modernes, mieux coupés, ont, avec moins d'ornements, beaucoup plus de beauté que ceux que l'on faiſoit autrefois; & moins lourds en tous ſens, ils vont avec plus de rapidité.

L'ouvrier ſort ces jours-là, met ſon habit des dimanches, ſe mêle dans la foule, regarde toutes les jolies femmes; mais on le reconnoît à ſes mains noires & calleuſes.

Tandis que les uns ſe promenent, reſpirent l'air pur & frais du printemps, d'autres vont dans les Egliſes pour y entendre des voix qui, chantant des jérémiades, interrompent l'ennui d'un office long & triſte: il finit par une eſpece de charivari. C'eſt un beau moment dans les Colleges pour les écoliers.

CHAPITRE CXXII.

Barrieres.

Elles ſont communément de ſapin, & rarement de fer; mais elles pourroient être d'or maſſif, (1) ſi ce qu'elles rapportent avoit été employé à les faire de ce métal.

(1) Il y a ſoixante barrieres à la tête & aux iſſues des

Aux barrieres, un commis en redingote, qui gagne cent miſérables piſtoles par an, l'œil toujours ouvert, ne s'écartant jamais d'un pas, & qui verroit paſſer une ſouris, ſe préſente à la portiere de chaque équipage, l'ouvre ſubitement, & vous dit : *N'avez-vous rien contre les ordres du Roi?* Il faut toujours répondre, *voyez*, & jamais autrement. Alors le commis monte, fait l'incommode viſite, redeſcend & ferme la portiere. On le maudit tout haut ou tout bas, il ne s'en embarraſſe guere. Quand le commis trouve quelque choſe de ſujet aux droits, & que vous n'avez pas déclaré, alors il dreſſe un *procès-verbal*, & *Nicolas Salzard* vous fait payer une amende; car il repréſente pour la ferme; & ſi la ferme eſt pendable un jour, on ne pourra jamais accrocher à la haute potence qu'un ſeul individu.

Il n'y a point de voitures exemptes à cette inveſtigation; on laiſſe ſeulement paſſer celles des Princes & des Miniſtres, parce que Nicolas Salzard a un peu de reſpect pour eux. Les grands Commis de fiſcalité, les Fermiers-Généraux ſe ſont aſſujettis eux-mêmes à la viſite.

Il ſe fait tous les jours un nombre infini de menſonges par les plus honnêtes gens du monde. On ſe fait un plaiſir de tromper la fiſcalité, & le complot eſt général : on s'en applaudit, & l'on s'en vante.

Si votre poche eſt gonflée, le Commis vous la tâte. Tous les paquets ſont ouverts. Certains jours de la ſemaine arrivent les bœufs qui bouchent le paſſage pendant plus de deux heures. Il faut leur céder le pas; on a fermé la principale porte; on

---

fauxbourgs, dont vingt-quatre principales, & deux entrées par eau, au moyen de deux *patacbes*.

en a ouvert une petite qui ne donne paſſage qu'à l'animal. Le commis compte tout le troupeau ; après quoi vous paſſez, ſi bon vous ſemble.

Etes-vous manufacturier, négociant ? votre ballot va à la douane. Quand le conſommateur attend la marchandiſe, ſurviennent des hommes qui vous diſent : *Défaites tout cela, que je voye, que j'examine, que je peſe, que je taxe ſur-tout.*

On paye, on entre dans dix bureaux : on donne vingt ſignatures pour un ballot ou pour une valiſe. Si vous avez des livres avec vous, on vous envoye encore faire un petit tour rue du Foin, à la Chambre Syndicale, & l'Inſpecteur de la Librairie ſaura quel eſt le goût de vos lectures.

Vous avez beau murmurer, vous plaindre, dire, prouver que c'eſt une folie, une frénéſie ; que gêner le commerce, c'eſt défendre à l'Etat de s'enrichir : les commis & les forts de la douane ne vous entendent pas. On diroit que tous ces ballots ſont confiſqués, leur appartiennent, & qu'ils ne vous les rendent que par pure généroſité.

CHAPITRE CXXIV.

Nouvel Incendie.

Le 8 Juin, 1781, un embraſement ſubit détruiſit en quelques heures la ſalle de l'Opéra, commode & magnifique malgré ſes défauts. Une corde de l'avant-ſcene s'alluma dans un lampion, mit le feu à la toile, la toile embraſa les décorations, & les décorations porterent l'incendie dans le pourtour des loges. Tout le théâtre fut conſumé. Un ſéau d'eau auroit arrêté l'incendie dans ſon origine. La ſalle ne manquoit pas de pompes ni d'un réſervoir

ſpacieux en cas de danger ; mais le réſervoir étoit à ſec. Des débats parmi les adminiſtrateurs, avoient fait négliger les précautions les plus indiſpenſables. Quatorze perſonnes ont été réduites en charbon. L'art des pompiers n'a pu ſauver que la façade ſur la rue Saint-Honoré.

Il étoit tout à la fois horrible & curieux de voir la flamme large & pyramidale, qui s'élançoit du ceintre, ſucceſſivement nuancée de toutes les couleurs, effet de la combuſtion des toiles peintes à l'huile, de la dorure des loges, & de l'inflammation de l'eſprit de vin.

Le 25 Octobre de la même année, une ſalle d'Opéra proviſoire, bâtie dans cet intervalle, vaſte & ſolide, s'ouvrit ſur le Boulevard, avec tout ſon ſpectacle & ſes dépendances. Imaginez un hôpital réduit en cendres. Il faudra quatre années au moins pour s'arranger ſur les nouveaux plans.

L'Opéra, dit-on, ne ſauroit ſouffrir d'interruption. Il employe à ſon ſervice un grand nombre de ſujets. Les chanteurs, les danſeurs, les ſymphoniſtes, les décorateurs, les peintres, les tailleurs, les garçons de théâtre : c'eſt un peuple. Il offre au commerce des débouchés nombreux, par la variété & la richeſſe des coſtumes. Il faut des magaſins toujours remplis, pour fournir aux étoffes, aux ſoieries, à la gaze, aux rubans. Ses repréſentations intéreſſent tous les arts d'agrément. Cette foule de beautés captive l'étranger, & lui fait verſer dans le Royaume un argent qu'il eût porté ailleurs.

La fermeture de l'Opéra cauſeroit donc un *vuide* dans la Capitale, & ralentiroit le commerce. De plus, un grand art, inconcevable dans ſes effets, eſt attaché à la fortune de ce ſpectacle, parce qu'il eſt le ſeul qui puiſſe entretenir les talents du chant & de la danſe dans une certaine perfection, & leur

offrir en même-temps une récompenſe aſſurée. Point d'Opéra ! Ce *jeûne* ſera conſtamment regardé comme une ſorte de calamité pour la Capitale ; c'eſt le théâtre qui donne à la fois aux ſpectateurs un plus grand nombre de ſenſations : & comment s'en paſſer ?

Il faut avouer que ce beau monſtre commence à recevoir des proportions, & à prendre un caractere unique ſous la main de l'homme de génie qui lui a imprimé un intérêt ſuivi.

Les ſalles de ſpectacles paroiſſent toutes inévitablement deſtinées à finir par les flammes. Rome, Amſterdam, Milan, Saragoſſe, Paris en ont renouvellé les triſtes exemples. Ils diſent aſſez haut qu'il faut abſolument iſoler ces ſortes de bâtiments, & dans leur conſtruction ne ſe ſervir de bois qu'autant que la néceſſité le rend indiſpenſable.

Un Lord Anglois a publié une invention très-ſimple, dont le procédé eſt facile & peu diſpendieux. C'eſt un préſervatif ſalutaire, qui garnit les cloiſons & les plafonds, & qui oppoſe une barriere ſûre à la fatale étincelle. Procédé précieux, dans une ville, ſur-tout, où tandis que les citoyens dorment, les fours des boulangers recelent des braſiers innombrables, dont l'action peut percer une maçonnerie ordinairement mal cimentée. Quand la voûte creve, la maiſon eſt embraſée.

Jettez dans une pompe contenant cinquante à ſoixante ſéaux d'eau, huit à dix livres de *ſalin* ou de *potaſſe*, & cette eau ainſi impregnée éteindra merveilleuſement les progrès du plus furieux incendie.

CHAPITRE CXXV.

Prévoyance.

QUAND il arrivoit quelque accident, quelque fracture, un membre diſloqué, une luxation, &c. on ne pouvoit tranſporter les bleſſés que ſur une échelle, une planche, une claie; ce qui ajoutoit infiniment à leurs ſouffrances : mais on vient d'établir tout récemment, (car on s'occupe ſérieuſement d'objets patriotiques) on vient, dis-je, d'établir dans tous les corps-de-garde des *civieres* ou *brancards* garnis d'un matelas; de ſorte que le tranſport dans les hôpitaux ou dans les maiſons ſera moins douloureux. De même on trouve chez le Commiſſaire de quartier des *bandes*, des *compreſſes*, de la *charpie*, qui attendent ceux qui ſortant de leurs maiſons bien diſpos, y rentrent les bras démis & les jambes fracaſſées; car marcher dans Paris toute une journée pour ſes affaires, c'eſt aller, pour ainſi dire, à l'aſſaut. Cette prévoyance moderne eſt très-ſage; mais elle prouve que les accidents ſe multiplient plus que jamais, & que l'on aime mieux ſonger aux palliatifs que de reſtreindre le luxe infernal des voitures. Ceux qui font les loix, vont tous en carroſſe.

CHAPITRE CXXVI.

Entremetteurs d'affaires.

ESCROCS plus ſubtils encore que ceux que j'ai décrits; habiles prêteurs qui favoriſent les pro-

digalités & les fantaiſies d'un jeune homme, & qui ſpéculent ſur ſa folie & ſa crédulité.

Le péril eſt d'autant plus caché, que c'eſt ſous le maſque de l'honneur & de la généroſité qu'ils conçoivent & exécutent le projet de dépouiller l'infortuné qu'ils feignent de plaindre & de conſeiller. Vautours déguiſés, ils avancent par la main d'autrui un déſaſtre dont ils s'aſſurent tous les profits; ils affectent des ſentiments déſintéreſſés, & haſardent des remontrances paternelles; mais ils ſeroient bien fâchés que le délire ceſſât; ils le nourriſſent & en provoquent les accès par des offres intéreſſées, & couvertes du voile de la plus étrange diſſimulation.

Les biens de la crédule victime ſont inſenſiblement grevés d'engagements. Le jeune homme, aveuglé par les manœuvres de l'adroit ſpoliateur, va juſqu'à le preſſer ſur ſon ſein, & le croit ſincere & généreux au moment où celui-ci le trompe & l'abuſe.

Les filets ſont tendus de toutes parts; & les goûts de celui dont on convoite l'opulence ſont ſi bien étudiés d'avance, qu'au défaut de ſa candeur, ſa vanité ſerviroit à le tromper. On ne parle que de la régie de ſes biens, de l'eſtimation de ſes dettes, & on lâche la bride à tous ſes deſirs : de ſorte qu'au bout de quatre ans, il ſe voit réduit au ſixieme de ſon revenu annuel.

Le ſpoliateur, véritable Prothée, affiche une perfide compaſſion; & conſommant ſon hypocriſie, il finit, en joignant les intérêts aux capitaux, par être le poſſeſſeur de la plus belle partie des propriétés de celui qu'il appelloit ſon pupille.

L'inſtant du réveil eſt marqué par l'effroi, la ſurpriſe, le déſeſpoir, les traits brûlants de la plus juſte indignation : mais c'eſt en vain, tout eſt

en règle ; les loix ne pourront que confirmer l'indigne poſſeſſion du traître ; les tribunaux ſeroient pour lui, ſi la partie léſée les réclamoit. La déroute du jeune homme ruiné, ne peut qu'en éclairer une autre ſur cette faſcination qui conduit tant de victimes au précipice. Le nouveau propriétaire, dans ſa voiture, éclabouſſe le malheureux déconcerté, qui file à pied le long des maiſons.

Il n'eſt pas rare de voir tel homme d'affaires nanti de la plus belle terre de ſon client, le Procureur poſſéder quatre de ſes maiſons, l'Intendant habiter l'hôtel que ſon maître occupoit. Et comment ont-ils acquis les biens du dépouillé? En lui prêtant ſes propres capitaux.

Ces courtiers officieux paroiſſent rarement ; ils ont des *prête-noms*. Ils font naître des moments de détreſſe, & ils en profitent. Une uſure cachée & homicide, reproduit à des conditions onéreuſes les eſpeces dont on occaſionne la rareté. Cet eſſaim engloutit les plus groſſes fortunes :

Et l'avare Achéron ne lâche point ſa proie.

Tel autre *entremetteur*, ſans avoir un ſol, achete une terre dont il paye une petite ſomme qu'il a empruntée. Il devient réellement propriétaire, juſqu'à ce qu'on le dépoſſede. Il faut quatre ou cinq années pour en venir à bout. Pendant ce temps, il jouit, fait des coupes de bois, dit, *mes vaſſaux* ; & ce n'eſt qu'après un long combat qu'il reſtitue *la ſeigneurie*. Il n'a rien payé, il a vécu ſur le fonds d'autrui, & les payſans l'ont appellé *Monſeigneur*. Ces hommes-là ſavent très-bien promener leurs adverſaires dans l'obſcur labyrinthe de nos loix.

CHAPITRE CXXVII.

Banquiers.

Les virements & revirements, les déplacements, les emprunts multipliés, la manutention de la banque, ont remplacé depuis plus d'un demi-ſiecle les projets d'une légiſlation ſage, raiſonnée & circonſpecte. On n'a plus beſoin que de calculateurs; l'adminiſtration devient un agiotage perpétuel. Les banquiers ſont les dominateurs de la France; ils font venir & diſparoître l'argent; ils l'appellent du bout de l'Europe, & puis le rendent inviſible. Magiciens dangereux, coſmopolites hardis, quelle ſera la ſuite de ce jeu ſouple & effrayant, qui rend l'or ſemblable au vif-argent, & peut diſſoudre la fortune des Etats en un tour de main?

C'eſt un remede auſſi incompréhenſible que le mal: cependant la circulatiou rapide donne du moins une apparence de vie; & c'eſt toujours beaucoup, ſi cette illuſion ſe prolonge: mais elle nous ſemble toucher bientôt à ſon terme.

Il y a des *billets noirs*, papier-monnoie, qui nous annoncent un ſyſtême à-peu-près ſemblable à celui de Law. S'il doit venir, qu'il vienne le plutôt poſſible; pourquoi attendre à la derniere extrêmité? Il auroit peut-être fallu commencer par-là, & ſe modeler ſur la banque de Londres. Mais ce n'eſt pas la richeſſe du peuple que l'on cherche, c'eſt celle du Monarque; il englobe tout, & repréſente tout.

C'eſt à l'aide des banquiers, & par leur interventiou, que ſe font ces emprunts & ces aliénations des revenus publics. Ces facilités ruineuſes don-

nent lieu à des entrepriſes exceſſivement coûteuſes, & qui, bien conſidérées, ne ſont que des ſacrifices du préſent pour un avenir incertain. On a pompé l'argent juſques dans les tuyaux capillaires; mais il n'eſt pas bon que les tuyaux capillaires ſoient deſſéchés. Quoi, faire remonter inceſſamment l'argent vers le trône! Les particuliers n'en ont-ils plus beſoin pour alimenter le commerce, l'induſtrie & les arts? Pourquoi toute la maſſe d'eſpeces monnoyées dans une ſeule main?

La politique, qui, au-lieu d'être journaliere, ſe jette dans un temps qui n'exiſte pas encore, eſt une politique fautive, parce qu'il eſt impoſſible au génie le plus profond de calculer les événements futurs; parce que le champ des révolutions étranges eſt immenſe; parce que la guerre eſt un mal préſent & affreux, tandis que le bien qui en peut réſulter eſt évidemment éloigné & incertain.

Ce n'eſt pas que la dette nationale doive effrayer l'œil de l'homme d'Etat: car l'emprunt, en lui-même, n'eſt point un mal. Mais c'eſt l'application de ces fonds précieux, à une guerre abſorbante, comme l'élément qui la porte, ou à des édifices d'une pompe ſtérile, ou à des efforts ſuperflus, &c. qui fait le mal, & un mal irréparable.

Aſpirer des ſommes effrayantes, pour les jetter enſuite dans l'Océan! Quel eſt donc ce nouveau calcul? & pourquoi des moyens ingénieux, vaſtes & habiles, ſont-ils ſéparés du but ou de l'emploi, par un abyme où l'on ne découvre rien? Sans une communication intime & éclairée entre les moyens & l'emploi, les ſuccès même peuvent devenir ſemblables à des pertes, &c. &c. &c.

Mais les cures palliatives ſont peut-être les ſeules qui conviennent à un Etat infecté de vices anciens, & peu propre à recevoir une entiere gué-

riſon. Les maux précédents interdiſent des plans ſages, ſur-tout lorſque la nation ſe prête au délire. C'eſt un axiôme reçu, que *la victoire eſt à celui qui aura le dernier écu*; mais cet axiôme eſt une ſottiſe. Comment, après ce beau prononcé, renoncer au jeu de la banque?

Sully, économe ſévere, embraſſant l'avenir comme le préſent, ne faiſoit point de cas de ces banques de crédit. Il regardoit le beſoin d'emprunter comme un beſoin dangereux, & l'opulence qui en réſultoit comme factice. Il auroit l'air aujourd'hui d'un vrai pédagogue, & le fauxbourg St. Honoré le ſiffleroit en *chorus*. Les Villeroy & les Jeannin, qui lui ſuccéderent, brouillerent tout ſon travail. Ils furent des hommes de finance, & prouverent que les hommes de ce nom ne ſont pas des hommes d'Etat.

On ne veut donner à ces réflexions rien d'amer ni de ſatyrique. C'eſt au temps à prouver ſi la banque ſeroit devenue par haſard la ſauve-garde de l'Etat & le principe réel de ſes forces. En fait d'adminiſtration, les moyens les plus décriés par les ſimples ſpéculateurs, peuvent, à l'appui des circonſtances & de la pente générale, devenir les meilleurs. Nous embraſſons le doute; car il ſeroit téméraire aujourd'hui d'affirmer pour ou contre. Les banquiers tiennent le gouvernail; laiſſons-leur faire la manœuvre, puiſqu'elle eſt déja fort avancée; & puiſſent-ils nous conduire à bon port!

CHAPITRE CXXVIII.

Banqueroutes.

Elles ſont ſi fréquentes qu'on ne s'en fait plus un crime. La cauſe de ce déſordre vient de ce que les marchands ont perdu l'ancienne ſimplicité de leur état. Ils ont connu le luxe, le faſte; ils ont pris un tout autre extérieur que celui que leur profeſſion leur impoſoit. Le marchand eſt devenu frivole, vain, léger; il a voulu repréſenter, & la mauvaiſe foi n'a pas tardé à germer dans ſon cœur.

Les anciens marchands ſavoient que tous les capitaux qui ne ſont pas dans le commerce, ſont nuls pour les commerçants. Ils diſoient qu'en fait de commerce, *un ſol épargné eſt un ſol regagné.*

Les faillites ne ſont plus qu'un jeu, & on les multiplie pour s'enrichir. On ne parvient plus à la fortune par les voies longues & pénibles de la probité; mais avec deux ou trois bilans on ſe met à ſon aiſe. Une faillite d'un million donne un produit net de deux cents cinquante mille livres: c'eſt la regle.

Qu'arrive-t-il? La confiance, qui eſt l'ame du commerce, n'exiſte plus. Tous ces dérangements réitérés ont mis chacun ſur ſes gardes, & les difficultés ſe rencontrent où il n'y en avoit pas il y a cent ans.

Quand la faillite eſt ouverte, il y a des hommes qu'on appelle *Médecins des fortunes délabrées*, & qui dirigent vos affaires ſans que vous vous en mêliez. Les créanciers vont, viennent, ſont obligés de paroître, de ſigner, de lever la

main, de faire reconnoître leurs billets. Le débiteur eſt tranquille, & ne ſort pas de ſa maiſon.

Il faut diſtinguer les faillites des banqueroutes. Celles-ci ſont preſque toujours frauduleuſes ; les premieres peuvent naître du malheur des circonſtances, d'une fauſſe ſpéculation, de trop d'ardeur, & méritent plus d'indulgence.

Si le marchand déclaroit le premier vuide qu'il trouve d'abord dans ſes affaires, il agiroit loyalement ; mais il ne ſe dévoile que lorſqu'il eſt tombé dans le précipice. Il y a entraîné pluſieurs autres ; c'eſt ainſi qu'une légere fraude néceſſite une fraude plus grande.

Il nous manque des loix claires & préciſes ſur les faillites & banqueroutes. Le plus hardi frippon en détail, ſe montre un frippon en gros avec une intrépidité triomphante. L'infortuné, qui n'a point médité ſa marche, ſuccombe ſous les fraix de la procédure. On n'écraſe que les petits débiteurs.

Le légiſlateur vivifieroit pluſieurs branches de commerce, en établiſſant des loix qui ne laiſſaſſent aucune échappatoire à la fraude, & qui punît le manque d'équité.

Il ne faudroit pas des peines afflictives, parce que les loix extrêmes ne ſont jamais miſes à exécution ; mais il faudroit déployer une ſévérité qui ne laiſſât au banqueroutier aucune reſſource.

CHAPITRE CXXIX.

Oiſifs.

QUE fait Monſieur un tel ? — Il vit de ſon bien, c'eſt un rentier ; on lui écrit de la Province, *intéreſſé dans les affaires du Roi* ; c'eſt-à-dire, qu'il

eſt intéreſſé à ce que le tréſor royal ſoit dans l'aiſance. Il ne lit des papiers publics, que *les payements de l'Hôtel-de-Ville de Paris*, & pour ſavoir à *quelle lettre* (1) en eſt le payeur. Il voudroit s'appeller *Aaron*, ou du moins *Abraham;* voilà tout ſon chagrin. Il va au ſpectacle ſans s'embarraſſer de ce qu'on y donne. Il a doublé ſon fils d'un Gouverneur, & il n'y ſonge plus. Il ne faut pas avoir grand génie pour vivre ainſi de ſon bien; & cependant un gros rentier paſſe pour ce qu'il veut être. Il eſt doublement ſujet; car dans toutes les circonſtances poſſibles, il vôtera toujours pour ſon royal créancier.

Si cet oiſif avoit vécu à Athenes, il auroit mépriſé Socrate. Otez-lui néanmoins ſon habit, ſes gens, ſes gros diamants, ſon carroſſe, que reſtera-t-il? Otez à Socrate ſa robe; il n'y perdra pas grand'choſe, c'eſt toujours Socrate.

Ces parvenus, qui n'ont eu d'autre ſcience que d'arracher beaucoup d'argent, employent le ciſeau du ſtatuaire & le pinceau du peintre à faire paſſer leurs traits à l'avenir; & l'art ſe proſtitue.

La dériſion ne les touche plus : le moteur univerſel & puiſſant, l'or, les abſout : cette eſtime fatale des richeſſes corrompt les idées les plus ſaines; & ne diſent-ils pas d'après Boileau :

J'ai cent mille vertus en louis bien comptés!

---

(1) On paye les rentiers par ordre alphabétique.

CHAPITRE CXXX.

Petite Queſtion.

Les Pariſiens, après avoir commencé par donner leur argent avec pleine confiance, ont fini par examiner cette queſtion. La dette contractée par le Souverain, eſt-elle ou n'eſt-elle pas la dette de la nation? Le Monarque en France n'en eſt-il pas moins le repréſentant que le Parlement en Angleterre?

Ceux qui enviſagent comme perſonnelles les dettes que contracte le Souverain d'une Monarchie, diſent qu'il n'a conſulté perſonne, qu'il a pu pouſſer l'emprunt outre meſure, qu'on n'en a pas ſuivi l'emploi, & que ſon ſucceſſeur, pour *régénérer les choſes*, a le droit d'en affranchir l'Etat, comme d'un poids accablant.

Ce ſont là, ſi je ne me trompe, des ſophiſmes. L'emprunt a été public; l'application des fonds a ſervi à l'entretien des armées, des vaiſſeaux, des fortifications, aux guerres de l'Etat, aux beſoins de l'Etat, aux négociations de l'Etat, à la ſplendeur du Trône, qui, dans certaines circonſtances, devient celle de la nation; enfin, aux édifices généreux, qui ſeront utiles aux générations futures.

La nation répond de la dette, puiſque l'emprunt lui a été utile; puiſque cet emprunt l'a ſauvée, dans le temps, d'un inévitable impôt. Elle ne ſauroit dire validement aux prêteurs : vous n'avez donné votre argent qu'à un ſeul homme; ce contrat ne regarde que lui : ce qui eſt faux dans le fait, abſurde dans les conſéquences; ce qui ſeroit évidemment injuſte & illégitime.

La nation eſt réellement engagée à payer les dettes contractées ſous ſes yeux, & pour ſes intérêts preſſants. Elle a vu paſſer l'édit ſans réclamation; c'eſt un aveu qui, pour être tacite, n'en a pas moins de force. Ainſi la claſſe des riches doit fournir éternellement aux quittances des rentiers qui ont prêté encore plus à l'Etat floriſſant, à la richeſſe nationale, qu'au Souverain qui paſſe. On ne peut faire manquer un Roi à ſes engagements. Il a traité avec ſes ſujets, il eſt lié par ſes promeſſes. Son ſucceſſeur l'eſt comme lui; & le ſerment des Rois, ces êtres qui ont tant beſoin du reſpect des hommes, ne doit-il pas être le plus inviolable de tous? Tel eſt mon petit avis, & je ne ſuis pas rentier.

Il eſt bon d'appliquer les préceptes inébranlables de la morale à la conſtitution verſatile des Etats. Ceux-ci y gagneront toujours. J'aurai bien l'air d'un rêveur; car on dit que les Etats n'ont point de morale : je répondrai hardiment, *tant pis pour eux.*

CHAPITRE CXXXI.

Orgues.

Les orgues doivent plutôt exciter la dévotion qu'une joie profane; ce n'eſt pas moi qui le dis, c'eſt le Concile de Cologne 1536. *Les orgues ne joueront que des airs pieux;* c'eſt encore du Concile d'Ausbourg 1548. *Durant l'élévation de l'hoſtie & du calice, juſqu'à* l'agnus Dei, *les orgues ne doivent point jouer :* cela me fâche un peu; mais voyez le Concile provincial de Treves 1549.

Tout

Tout a changé au jour que j'écris. On joue, *durant l'élévation de l'hoſtie & du calice*, des *ariettes* & des *ſarabandes;* & au *Te Deum* & aux vêpres, des *chaſſes*, des *menuets*, des *romances*, des *rigodons*. Où eſt donc cet admirable Daquin qui m'a ravi tant de fois! Il eſt mort en 1772, & l'orgue avec lui. Son ombre ſemble pourtant voltiger quelquefois ſur la tête de Couperin.

L'abus preſque général de n'avoir que des paſſages ſous les doigts, & cela par défaut de génie & d'application, cet abus eſt devenu ſi criant, que les chanſons ont prévalu ſur l'orgue, de maniere qu'il n'a plus rien de cette majeſté convenable à un temple. Les noëls même que Daquin varioit parfaitement, on les défigure à préſent au point que ce ne ſont plus que des *Ponts-neufs* groſſiers; on n'y reconnoît ſeulement pas le chant.

L'orgue eſt le roi des inſtruments; il les contient tous. Cliquot, le ſeul excellent facteur qui exiſte, a beaucoup perfectionné cette étonnante machine. La réception de ſon orgue de Saint-Sulpice, faite cette année 1781, nous rappelle ce qui s'eſt paſſé à la Sainte-Chapelle de Paris en pareille occaſion. Daquin fut arbitre; ce muſicien âgé de ſoixante & quinze ans fit des miracles. Tous les auditeurs crioient : *Son génie eſt plus fort que jamais, & il a ſes doigts de vingt ans.* C'étoit le cygne mélodieux qui chantoit ſi bien avant de mourir. Daquin fut au tombeau trois mois après.

Nous connoiſſons trois traits de la vie de ce grand artiſte, qui paroiſſent fort extraordinaires, & qui n'en ſont pas moins vrais. Muſicien né, il compoſa à huit ans un motet à grand chœur & ſymphonie. On fut obligé de le mettre ſur une table, pour en battre la meſure. Il y avoit foule; & l'exécution finie, on penſa étouffer de careſſes un enfant ſi rare.

A la messe de minuit de Noël, Daquin imita si parfaitement sur l'orgue le chant du rossignol, sans que le couplet dans lequel il le faisoit entrer parût gêné en rien de cette addition, que l'extrême surprise fût universelle. Le trésorier de la Paroisse envoya le Suisse & les bedeaux à la découverte dans les voûtes & sur le faîte de l'Eglise. Point de rossignol; c'étoit Daquin qui l'étoit.

Lorsqu'on rétablit l'orgue de Saint-Paul, le facteur ne laissa que le *positif*, c'est-à-dire un très-petit orgue pour toucher l'office. Il n'y avoit plus de *trompettes* ni de *pédales*, un seul clavier restoit; la carcasse du grand orgue étoit absolument vuide. Cependant Daquin toucha son *Te Deum* la veille de St. Pierre; & les auditeurs furent encore plus nombreux, par rapport à la rareté du fait. On ne s'apperçut point que tant de jeux manquassent. Les accompagnements paroissoient y être, & l'on entendit ronfler la *pédale de flûte*, quoiqu'elle n'existât plus. Grand bruit entre les facteurs qui étoient présents. — Mais vous avez laissé la *pédale*, disoit-on à Cliquot. — Non, je vous jure. — Mais cela est impossible. — Puis un gros pari. Le *Te Deum* fini, on monte à l'orgue, on examine, on cherche, on ne trouve rien que l'homme singulier, qui venoit de tromper si victorieusement ceux même qui fabriquent l'instrument.

L'orgue une fois réparé & augmenté de *bombardes*, on annonce dans les papiers publics la fête de Saint-Paul : nous y étions ; prodigieuse affluence ! Il faut ici du détail : tout étoit plein à ne pouvoir se remuer : chœur, nef, bas-côtés, chapelles latérales, chapelles éloignées, les deux sacristies, les galeries d'en-haut, l'escalier de l'orgue, les passages, le devant du portail. Les carrosses tenoient toute la rue Saint-Antoine jusqu'aux Cé-

leſtins. Ce fut ce jour-là que Daquin, plus ſublime que jamais, tonna dans le *Judex crederis*, qui porta dans les cœurs des impreſſions ſi vives & ſi profondes, que tout le monde pâlit & friſſonna.

M. Dauvergne, actuellement à la tête de l'Opéra, fut ſi vivement frappé, qu'il ſortit des premiers, & courut vîte confier au papier les traits ſublimes qu'il venoit d'entendre. Il les a tous placés dans ſon beau *Te Deum* à grand chœur.

Il y a eu des organiſtes; mais Daquin eſt Daquin. Nous rendons cet hommage à ce célebre artiſte, pour mieux encourager ſes ſucceſſeurs. Il a laiſſé un fils qui cultive les Lettres honorablement.

L'orgue, a dit Greſſet, *attire l'impie étonné dans nos temples*. L'Archevêque de Paris a défendu les *Te Deum* du ſoir & les *meſſes de minuit* en muſique, dans deux Egliſes de Paris, Saint-Roch & l'Abbaye Saint Germain, à cauſe de la multitude qui venoit pour entendre l'organiſte, & qui ne conſervoit pas le reſpect dû à la ſainteté du lieu. Il eſt bien inconcevable que des Catholiques ſe portent à des profanations auſſi ſcandaleuſes, tandis que les *Réformés* ſont ſi reſpectueux dans leurs Egliſes. Les premiers cependant admettent encore plus poſitivement que les ſeconds la préſence réelle de la Divinité; mais les fêtes nocturnes ſont toujours un peu licencieuſes, c'eſt l'effet des ténebres. Il ſe paſſera toujours bien moins de déſordres en plein jour.

CHAPITRE CXXXII.

Quêteuſes.

Le ſévere Paſteur d'une Egliſe uſe ſouvent d'une ingénieuſe piété pour mieux exciter la généroſité des fideles. Il a prêché le matin contre la parure, il a appellé *ſcandale effroyable* tous les ornements légers qui ajoutent à la beauté. Le ſoir, il attend d'une aimable quêteuſe qu'il a invitée, de ſa taille élégante & de ſon joli minois, la récolte d'aumônes plus abondantes.

Elle eſt parée; ſon ſein eſt découvert, un gros bouquet l'accompagne ſans le cacher; elle eſt à la porte d'une Egliſe ou d'une priſon, ſollicitant avec un gracieux ſourire la compaſſion de chaque perſonne qui entre. Elle fait une douce violence aux rebelles; elle les arrête; un ſon de voix intéreſſant, de belles dents, & l'éloquence irréſiſtible d'un bras nud & de deux beaux yeux ſuppliants... Que ne prodigue-t-on pas en faveur des pauvres?

A chaque offrande, quelque mince qu'elle ſoit, elle vous paye d'une révérence particuliere & faite avec grace. La beauté vous ſalue, ſa bouche vous remercie, & votre charité eſt récompenſée avant même que le Ciel vous en tienne compte.

Bientôt elle traverſe la nef, précédée d'un Suiſſe qui fait réſonner la hallebarde. Plus la nef eſt remplie, plus ſon zele augmente. Le plus joli homme de ſa connoiſſance lui donne la main; elle ſe penche charitablement à droite & à gauche, & étend un bras d'albâtre pour atteindre à la main lente & pareſſeuſe qui voudroit retenir l'aumône.

L'avare s'attendrit ; l'œil des assistants se détourne de l'autel pour dévorer ses charmes. Quand elle présente sa bourse ouverte, elle semble quêter des cœurs. Le plus insensible met encore quelque chose dans sa bourse ; le Prêtre qui la suit, semble jouir de son triomphe : on ne lui laisse que la place qu'il faut ; car la foule empressée des fideles la presse & l'environne. Embellie par ces saintes fatigues, en bute à tous les regards, si elle a remarqué qu'on louoit sa taille avantageuse & bien prise, si elle a eu un moment de vanité, l'Eglise lui pardonnera sans doute ce petit mouvement d'orgueil, sur-tout lorsque, rentrant au presbytere, elle aura étalé une bourse bien pleine, & que ses charmes ont conquise.

La collation commence ; elle est servie par les amis du Curé ; elle reçoit les félicitations des grosses perruques de la fabrique. Un cortege de Prêtres & de Clercs tonsurés vient à la file, & aventurent la galanterie. Le maître des convois a déridé son front ténébreux, & tourne gauchement un madrigal. Mais il veut plaire ; le vin coule, les gâteaux sucrés se mangent, & l'on se permet enfin quelques paroles un peu mondaines, en comptant l'argent des charitables mondains.

CHAPITRE CXXXIII.

Pain béni.

Tous les habitants de Paris sont obligés de rendre dans leurs Paroisses, chacun à son tour, le Pain béni. Les Protestants n'en sont pas dispensés, parce que les Curés soutiennent que c'est une

maxime reçue en France, que tout François eſt cenſé Catholique.

Chacun doit le rendre en perſonne ; mais on ſe dit malade, & l'on envoye ſon domeſtique ou ſa femme-de-chambre porter l'oblation, tenir le cierge, & baiſer la patene.

Le bourgeois charge la femme du pâtiſſier de toutes les cérémonies & de toutes les promenades à faire dans l'Egliſe. Telle, depuis vingt-cinq ans, ne fait pas d'autre métier fêtes & dimanches ; elle offre inceſſamment le gâteau qu'elle a pêtri & mis au four la veille.

C'eſt un ſpectacle de vanité pour la petite bourgeoiſie, & un objet d'intérêt pour la fabrique. Outre le gâteau, il faut donner quelques pieces d'argent. C'eſt un impôt annuel de douze à dix-huit livres pour le plus pauvre. La fabrique accolle pluſieurs paroiſſiens peu aiſés, pour exécuter enſemble cette coûteuſe cérémonie ; mais les paroiſſiens riches ſont réſervés pour les fêtes ſolemnelles.

Alors ils mettent une ſorte d'oſtentation à ſe montrer généreux & magnifiques. Ils poſent leurs armes ſur de gros pains bénis, ils étalent leurs cordons faſtueux devant les Chantres & les Acolytes. La large piece frappe le baſſin d'argent, & retentit à l'oreille des ſpectateurs émerveillés. Le Curé & les Marguilliers s'inclinent ; les Suiſſes, en gants blancs, les précedent ; des flambeaux de cire éclairent la pompe du ſpectacle. Ils ont dépenſé cinquante louis pour ces pieuſes futilités.

Qu'en réſulte-t-il ? Les bédeaux, diſtributeurs diſcrets de ces fragments conſacrés, auront de quoi tremper leurs ſoupes pendant huit jours, & pourront manger leurs potages au pain béni.

Si un particulier obſtiné ſe refuſoit à cette oblation, il y ſeroit contraint par un grave arrêt du Parlement.

Il y a eu à ce ſujet pluſieurs procès facétieux. Un Poëte a tourné en ridicule les Marguilliers & la fabrique ; mais nonobſtant cela, la fabrique & les Marguilliers font exactement rendre le Pain béni au plus déterminé rieur, bon-gré, mal-gré.

Sur une grande Paroiſſe, votre tour vient plus rarement ; mais ſur une petite, l'étroite circonférence vous condamne plus ſouvent aux fraix de l'offrande.

CHAPITRE CXXXIV.

Catéchiſme.

Je ne ſais ſi les Sages-femmes de Paris moulent & pêtriſſent toujours la tête molle & délicate des enfants qui viennent au monde ; ſi le doigt de ces matrônes inhumaines, par ces preſſions barbares & réitérées, détruit encore l'organiſation primitive de la nature, & le ſiege de l'entendement ; enfin, ſi pour imprimer une forme ronde à une tête humaine, ces femmes ignorantes la modifient éternellement pour l'imbécillité ou l'idiotiſme : mais je ſais bien que l'inintelligible Catéchiſme de Paris eſt toujours le premier livre qu'on fait apprendre par cœur aux enfants. Ils ſe rempliſſent la mémoire de ces mots ſans idée, & ſe forment à parler le reſte de leurs jours, ſans avoir la conſcience de ce qu'ils diſent.

Des Catéchiſmes ! Mais point de traité élémentaire de morale, qui explique & prouve les devoirs de l'homme & du citoyen : rien ſur les principes du droit naturel, à la portée de l'adoleſcent : aucun livre, enfin, clair, méthodique, applicable aux écoles, écrit d'un ſtyle ſimple,

afin qu'il puiſſe être lu & retenu dans le cours de l'éducation domeſtique.

C'eſt un Clerc qui fait lui-même le Catéchiſme, d'un côté aux garçons, & de l'autre aux filles, & qui n'y comprend rien lui-même, ainſi que ſes jeunes auditeurs. Comment abuſe-t-on à ce point de la premiere aurore de l'intelligence humaine? N'eſt-ce pas la condamner à ne plus voir tous les objets que dans une ombre impénétrable & myſtérieuſe?

Il eſt aſſez plaiſant de voir un jeune Clerc, *faiſant le Catéchiſme* à des filles de quinze à dix-ſept ans, qui viennent de faire leur premiere Communion. Il eſt ſeul au milieu de cinquante jeunes beautés, dont les regards l'aſſiegent; il paroît niais & embarraſſé. Voyez-le qui rougit plus d'une fois devant celle qu'il catéchiſe; elles jouiſſent un peu malignement de ſon embarras. Les filles répondent avec plus de hardieſſe qu'il n'interroge. On diroit qu'il apperçoit le ridicule de la Théologie dans ces bouches de roſes; qu'il devine bien que d'autres myſteres vont bientôt les occuper. Pour elles, comme au-deſſus de toutes les arides queſtions, elles prononcent d'une maniere aiſée, gracieuſe & même folâtre, l'arrêt des dogmes les plus terribles & les plus effrayants. Les mots de *purgatoire*, d'*enfer* & d'*éternité* perdent leur accent ſévere : il n'y a plus de phyſionomie de *démon* ſur les levres de ces *anges*; & malgré les menaces redoutables du *Catéchiſte*, elles ſemblent, mieux inſtruites, promettre & annoncer par-tout grace & paradis.

CHAPITRE CXXXV.

Médecins.

Si Moliere revenoit au monde, il ne reconnoîtroit plus un ſeul de ſes Médecins. Où ſont-ils les Guenaud, montés ſur une mule? Où ſont MM. Purgon & Diafoirus? Au-lieu d'un homme grave, au front ſévere & pâle, ayant une marche méthodique, peſant ſes paroles, & grondant quand on n'a point obſervé ſes ordonnances, il appercevroit un agréable, parlant de toute autre choſe que de la médecine, ſouriant, étendant une main blanche, jettant une dentelle avec ſymmétrie, parlant par ſaillies, & jaloux d'étaler au doigt un gros brillant.

S'il tâte le pouls, c'eſt avec une grace particuliere; il trouve par-tout la ſanté; il ne voit jamais de danger. Au lit d'un moribond, il a l'air de l'eſpérance; il diſtribue des paroles conſolantes, part, plaiſante encore ſur l'eſcalier; & dans la nuit même, la mort emporte ſon malade.

Quand un Médecin tue dix mercenaires par ignorance ou par indifférence, il ne s'en afflige pas. Mais ſi un homme en place meurt entre ſes mains, il en devient inconſolable, & pendant quinze jours il a l'air de demander grace à tous ceux qu'il rencontre.

Paſſez-moi l'émétique, je vous paſſerai le ſéné, a dit le bon Moliere. Telle eſt encore de nos jours la politique des membres de la Faculté.

Un certain nombre de Médecins ſe ſont partagé, pour ainſi dire, les malades de la Capitale. Quand l'un d'eux a commis une faute grave dans

le traitement, comme ſon confrere tombera dans le même cas, la faute homicide eſt paſſée ſous ſilence, palliée, juſtifiée même; aucun n'oſe contredire les ordonnances du confrere, & le malade meurt au milieu de dix Médecins, qui voyent très-bien ce qu'il faudroit faire pour le ſauver; mais qui, *par l'eſprit de corps*, laiſſent le premier appellé achever dans toutes les regles ſon méthodique aſſaſſinat.

Les complices diſcrets retrouvent, en temps & lieu, la même condeſcendance. Ils donnent pour excuſe l'incertitude de l'art, la maniere aveugle dont le plus habile procede. Mais pourquoi, avec ces notions, ſe renferment ils opiniâtrement dans une routine meurtriere, dont ils ne veulent pas ſortir? Pourquoi s'oppoſent-ils avec fureur à tout ce qui ſimplifie l'art? Pourquoi, enivrés de leurs doctrine homicide, ne changent-ils point leur ancienne & déteſtable pratique, lorſque leur propre expérience leur en a démontré l'inſuffiſance & le danger?

C'eſt qu'ils veulent traiter la Médecine d'une maniere toute-à-la-fois obſcure & lucrative, faire des viſites nombreuſes, ne rendre compte de rien, ne point communiquer avec tout *profane*, & s'envelopper dans leurs theſes barbares, ouvrages des ſiecles les plus oppoſés à la ſaine phyſique.

La ſéparation qu'ils ont établie entre celui qui écrit l'ordonnance & celui qui compoſe le remede, eſt déja un préjugé bien défavorable pour la guériſon. Ils ſe refuſent de même à l'analyſe chymique des médicaments; & n'ayant aucune idée nette ſur l'étrange compoſition & décompoſition de toutes ces drogues, ils n'en mettent pas moins en uſage ces poiſons terribles, qui ſortent de la boutique des apothicaires; de ſorte que le malade

a deux fléaux à combattre, l'ordonnateur audacieux, & le manipulateur infidele.

La Médecine eſt donc, de nos jours, un charlataniſme hardi & accrédité, dont ceux qui l'exercent ſentent le vuide, l'incertitude & la confuſion; mais qu'ils n'abandonnent pas pour cela, parce que ce charlataniſme produit de l'argent.

La Faculté de Médecine traîne encore dans notre ſiecle les préjugés & les erreurs des ſiecles les plus barbares. Tandis que la phyſique a fait des progrès qui ne lui ſont pas dus, elle ſemble ſe complaire dans les ténebres épaiſſes de ſes vieilles formules, & craindre les traits de lumiere qui décompoſeroient tout-à-coup ce fantôme qui en impoſe à la crédulité humaine.

Les Médecins, grace à Moliere & à d'autres Ecrivains, ennemis de ces impoſteurs fourrés, ont reçu tant de ſarcaſmes, qu'ils ont enfin renoncé à la coutume de ſaigner un pauvre homme vingt-cinq fois, comme ils faiſoient encore il y a trente ans. A force de les ridiculiſer ſur leurs autres pratiques meurtrieres, on les obligera peut-être à ſuivre la méthode d'Hypocrate, qui ne preſcrivoit preſqu'aucun remede, mais étudioit la nature, & ne lui ôtoit rien de ſes reſſources.

Combien les Médecins ne doivent-ils pas aux empiriques! Tandis qu'ils ſe conſument en ſyſtêmes, ceux-ci, par la tradition & l'expérience, ont des remedes qui, en guériſſant, déconcertent la vaine érudition des Facultés.

Ils ont lâché le pied devant le défi ſolemnel que leur a porté le Docteur Meſmer. Après ce refus, ils auront du moins la pudeur de garder le ſilence ſur les opérations inconnues de leur adverſaire, & d'attendre du temps ce qu'il doit prononcer à cet égard. Mais, quelle que ſoit l'iſſue, ils auront tou-

jours à ſe reprocher de n'avoir pas été au-devant d'une découverte utile, ou de n'avoir pas démontré l'erreur, lorſque le cri général les y invitoit, & lorſque leurs invectives, leur emportement, & leur fureur contre l'auteur de la découverte exigeoient une ſorte de juſtification publique.

Ils ont mieux aimé perſécuter un de leurs confreres, qui leur diſoient modeſtement : *J'ai vu; examinons; nous ne ſavons rien; point de précipitation; rappellons-nous l'hiſtoire de toutes les découvertes*, &c.

Il y a à parier dix contre un, que le confrere a raiſon contre la Faculté, & que le magnétiſme animal a vraiment quelque choſe d'extraordinaire & de merveilleux. Je ſuis porté à le croire, par tout ce qui eſt parvenu à ma connoiſſance. Si je ſuis plus inſtruit, j'en parlerai encore avec plus d'aſſurance, ſoit dans cet ouvrage, ſoit ailleurs; car je me ſuis voué à la défenſe de la vérité, autant qu'il eſt en moi de l'appercevoir, & de militer pour elle.

On s'eſt expliqué, dira-t-on, un peu vivement contre les Médecins; mais ils s'attaquent à nos ſantés & à nos vies. Quoi de plus funeſte?

CHAPITRE CXXXVI.

Société Royale de Médecine.

La Faculté de Médecine, digne ſœur ou digne fille de l'Univerſité de Paris, réunie en corps depuis tant de ſiecles, n'avoit rien fait & ne vouloit rien tenter pour la perfection de l'art. Elle ne traitoit jamais des maladies régnantes, ne publioit aucune obſervation, ne lioit aucune correſpondance

avec les Médecins de l'Europe ; & dédaignoit tout ce qui ſe paſſoit hors de ſon ſein. Enveloppés ſtupidement dans leurs antiques uſages, livrés à un égoïſme fatal, les membres ne ſongeoient qu'à tirer de l'argent des malades pour rouler équipage, & ſe refuſoient à un régime plus utile à l'humanité, lorſqu'il plut au Roi régnant d'établir une *Société Royale de Médecine*, qui embraſſeroit toutes les connoiſſances analogues à ce grand art. Cet établiſſement eſt de la plus haute ſageſſe ; & quand il ne feroit que jetter un germe d'émulation entre deux corps diviſés, il ſeroit encore infiniment utile.

La collection des mémoires & diſſertations de cette ſociété, qui ne vient que de naître, eſt déja précieuſe ; & tous les Médecins de l'Europe concourront avec joie à former un dépôt qui ne choquera que la pareſſe, l'orgueil hautain & l'ignorance des Médecins de la Capitale.

Rien n'eſt ſi dangereux & ſi méchant qu'un mauvais Médecin. Quand ils ſont en foule, jugez de leurs clameurs ! Mais il eſt temps que l'inſuffiſance de cette vieille Faculté, ainſi que ſon formulaire homicide, ſoit mis dans tout ſon jour.

La Médecine eſt l'art le moins avancé, & conſéquemment celui qui mérite le plus d'être régénéré. Il eſt bien étonnant qu'un homme de génie, pareil à Hypocrate, ne ſe ſoit pas encore offert depuis ce grand homme, pour pénétrer cet art de la lumiere qui lui manque. Le comble de l'extravagance n'eſt-il pas d'avoir mis l'ordonnance dans une main, & le remede dans une autre ? Ce procédé n'annonce-t-il pas une marche aveugle, & cette ſéparation n'eſt-elle pas ſujette aux plus terribles inconvénients ?

Les miracles modernes de la Chymie, qui mar-

che de découvertes en découvertes, ne doivent-ils pas arrêter le Médecin qui ordonne une potion compoſée de ſept à huit ſortes d'ingrédients? S'il n'eſt pas le plus inſenſible & tout-à-la-fois le plus audacieux des hommes, ne doit-il pas connoître, avant tout, les éléments chymiques du remede qu'il adminiſtre? Quoi, parce que la terre enſevelit ſes fautes, il ſe croira quitte envers la ſociété & envers ſa conſcience! Faiſant le meilleur, le plus lucratif & le plus commode de tous les métiers, les Médecins ont décidé, & pour cauſe, que qui ne portoit pas l'habit fourré, la robe ſcholaſtique, ſeroit inhabile à faire aucune découverte, & qu'on la lui conteſteroit *per fas & nefas.* Ainſi ils immolent l'humanité entiere aux vils intérêts de leurs honoraires; & comme les morts n'ont jamais intenté procès aux Médecins, non plus que les héritiers, ils continuent à tracer leur aveugle ordonnance, & à diſtribuer les vieux poiſons de la pharmacie.

Quand viendra l'homme généreux & éclairé, qui renverſera les temples du vieil Eſculape, qui briſera la lancette dangereuſe du Chirurgien, qui fermera la boutique des Apothicaires, qui détruira cette médecine conjecturale, eſcortée de drogues, de jeûnes, de dietes? Quel ami des hommes annoncera enfin une nouvelle médecine, puiſque l'ancienne tue & dépeuple?

Le refrein des Médecins eſt de crier *au charlatan; à l'empirique*, dès qu'on n'eſt pas de leur corps; mais la thériaque, l'émétique, le quinquina, la plupart des ſpécifiques & l'inoculation doivent leur origine à l'empiriſme. Je ne le crois pas au fond plus dangereux que la médecine actuelle, avec ſes formules & ſes theſes.

CHAPITRE CXXXVII.

Auteurs.

A PARIS ſont ces Ecrivains qui moiſſonnent & qui vendangent avec leur plume, qui ont dans leurs écritoires toutes leurs terres & toutes leurs rentes. Tels ont été les deux Corneille, leur neveu Fontenelle, Crébillon, les deux Rouſſeau (1), & preſque tous les Hommes illuſtres qu'a produit la France; le plus grand des anciens Poëtes a été le plus pauvre.

Profanes ! à genoux ; ce pauvre, c'eſt Homere.

On met encenſoirs & caſſolettes ſur leurs tombeaux. De leur vivant, on les laiſſe dans l'indigence : mais cette indigence eſt honorable ; & ceux qui ſe conſervent ſans tache au milieu de cet abandon général, ſont les plus vertueux des hommes.

Les penſions que le Gouvernement accorde aux Gens de Lettres, ne ſe donnent ni aux plus pauvres, ni à ceux qui ont le plus utilement travaillé. Les plus ſouples, les plus intrigants, les plus importuns, enlevent ce que d'autres ſe contentent d'avoir mérité au fond de leur cabinet.

La pauvreté de l'Homme de Lettres eſt à coup ſûr un titre de vertu, & une preuve du moins qu'il n'a jamais avili ni ſa perſonne, ni ſa plume. Ceux qui ont ſollicité & obtenu des penſions, n'en peu-

(1) Il y a un troiſieme Rouſſeau fort riche; il n'a fait ni *Emile*, ni l'*Ode à la Fortune*. Il a fait exploiter un Journal à ſon profit : il a gagné beaucoup d'argent à ce métier. Il ſe nomme Pierre Rouſſeau.

vent pas dire autant devant leur conſcience. Leurs écrits peuvent être irréprochables; mais leur conduite ne l'a pas toujours été.

Brebeuf a dit :

Si les dieux m'étoient favorables,
Et le deſtin moins rigoureux,
Je voudrois faire des heureux
Où je verrois des miſérables.
Ce ſeroient mes plus doux plaiſirs
De prévenir juſqu'aux deſirs
De ceux où brille un haut mérite;
J'en ferois ma félicité;
Et ſouvent mon eſprit s'irrite
De les voir dans l'adverſité.

Ah! ſi les Gens de Lettres riches venoient au ſecours de Gens de Lettres pauvres!... Le beau rêve! Pluſieurs ont dû leur élévation à la culture des Lettres, aux avis des Gens de Lettres, à la recommandation des Gens de Lettres; & une fois dans les hautes places, ils ont oublié leurs amis, leurs confreres, leurs bienfaiteurs.

Les Gens de Lettres employent ordinairement la matinée au travail, & ils ont tort; la compoſition du ſoir a beaucoup plus de feu : mais les ſpectacles & les diſſipations journalieres tuent le génie, & l'empêchent de ſuivre de grands travaux.

Un défaut aſſez commun aux gens d'eſprit de la Capitale, c'eſt de ne pas s'occuper aſſez de celui des autres; c'eſt de ne pas faire attention à la réflexion lente de tel homme modeſte & ſimple, qui n'ayant pas la langue agile & ſouple, a tardé quelquefois à donner ſon apperçu : c'eſt encore de n'être pas aſſez indulgents, & de placer le mérite unique

unique dans la facture d'un livre; c'eſt enfin de ne pas ſavoir écouter : mais l'homme qui écoute à Paris, eſt un être très-rare.

C'eſt par les Gens de Lettres que l'eſprit de la Capitale eſt devenu diamétralement oppoſé à l'eſprit de la Cour. Le premier cherchant à rétablir les droits de l'homme, ne veut plus laiſſer qu'un foible empire à l'opinion des Grands, qui jadis humilioient le peuple en tous ſens; les Gens de Lettres font aujourd'hui tous leurs efforts pour rabaiſſer la vanité des titres à ſon néant réel, & pour élever à leur place les travaux utiles & recommandables de l'homme célebre en tout genre. Maîtres de l'opinion, ils en font une arme offenſive & défenſive. Auſſi la guerre la plus vive eſt-elle déclarée entre les Gens de Lettres & les Grands; mais ceux-ci, à coup ſûr, perdront la bataille.

On a attribué à la liberté d'écrire, les vices que le luxe a enfantés, tandis que les Ecrivains ont combattu de toutes leurs forces les exceſſifs abus du pouvoir. On a voulu les rendre reſponſables des mœurs des Grands, qui ne liſent point, ou qui ſont ennemis nés des Ecrivains. On a voulu rejetter ſur eux tous les déſaſtres qu'ils avoient, pour ainſi dire, prévus & annoncés, & auxquels ils s'étoient oppoſés. Leurs adverſaires ne ſe ſont jamais piqués de logique.

La ruine de la morale a pris naiſſance dans les Cours, & non dans les livres. Le crime des Gens de Lettres eſt d'avoir répandu la lumiere ſur cette foule de délits qui vouloient s'envelopper de ténebres. Les puiſſants n'ont pas vu, ſans frémir, tous ces ſecrets honteux à jamais dévoilés. Ils ont déteſté le flambeau, & celui qui le portoit.

On connoît le mot de Duclos : *Les brigands n'aiment point les réverberes* La Nation elle-

même ne ſait pas tout ce qu'elle doit aux Gens de Lettres. Quoique peu unis entr'eux, ils ſont d'accord ſur les principes eſſentiels. Ils flétriſſent tous les ſuppôts du pouvoir arbitraire, les reconnoiſſent ſous leurs enveloppes, les dénoncent & les puniſſent. Ils devinent l'adminiſtrateur inepte, & le ridiculiſent. Ils intimident par une cenſure vigilante & exacte, juſqu'aux oppreſſeurs ſubalternes, qui, dans l'ombre, ſe croyent à l'abri de leur juſtice. Ils ſavent la rendre à tous les hommes publics, excepté à leurs rivaux. Ils forment très-ſouvent un cri unanime, qui devient l'expreſſion de la raiſon univerſelle. Que fera l'autorité contre cette voix puiſſante, qui, au défaut de l'impreſſion, parle & ſubjugue par la force de l'évidence? Rien. Elle n'a plus d'autre parti à prendre que d'être juſte & modérée, ſans quoi toutes ſes fautes ſeront gravées d'un burin fidele. Elle fait tout pour diviſer ce corps qui, ſans un point de ralliement, a cependant un même eſprit. Elle ſoudoie des mercenaires pour ſouffler le feu de la diſcorde, pour mettre en mouvement l'amour-propre iraſcible; mais au milieu de ces débats, leurs armes ſe tournent ſubitement contre l'ennemi de la liberté & des loix. Ils ſavent très-bien diſtinguer une querelle littéraire, d'une guerre patriotique, & tous leurs traits ſe confondent ſur le fauteur de la tyrannie, comme s'ils étoient tous d'accord & amis.

C'eſt par eux enfin, que chaque caractere eſt connu aujourd'hui, & mis à ſa place. L'arrêt qu'ils rendent en premiere inſtance, eſt ordinairement proclamé par la voix des nations. On ne peut ni ſéduire ce corps, ni l'anéantir. On briſeroit toutes les preſſes, qu'il n'auroit beſoin que de ſon ſilence pour décider encore l'opinion publique.

CHAPITRE CXXXVIII.

Des demi-Auteurs, quarts d'Auteurs, enfin Métis, Quarterons, &c.

TELS ſont ceux qui verſent dans les Mercures & dans les Journaux, ou de petits vers innocents, ou des morceaux de proſe niais, ou des critiques ſans lumiere & ſans ſel, & qui s'arrogent enſuite dans les ſociétés le titre d'*Hommes de Lettres.* L'un a fait quatre Héroïdes, & l'autre deux Opéra comiques. Tantôt ils diſent qu'ils ne ſont pas Auteurs, & ils ont la rage de faire imprimer tous les mois leurs petites rapſodies : tantôt ils vous diſent qu'ils n'écrivent que pour s'amuſer; mais le public ne s'amuſe pas de leurs amuſements.

Leur amour-propre eſt encore plus plaiſant que celui des Auteurs de profeſſion; parce qu'ils ſont tout prétention, des pieds à la tête, à raiſon de leur profonde nullité.

L'un ſe fait Comte au bas d'un madrigal; celui-ci, Marquis dans un Almanach. Ils déclament fort haut contre *la médiocrité orgueilleuſe*, & tous ſont *orgueilleux & médiocres.* Pluſieurs font parade de leur naiſſance, non moins équivoque que leurs talents : ils allongent, tant qu'ils peuvent, les ſyllabes de leur nom, & prennent un Journal pour *nobiliaire de France.* Ils ſoutiennent encore qu'ils n'impriment pas pour *de l'argent :* ce qu'ils prouvent ſi bien à chaque ligne qu'ils écrivent, qu'on voit aſſez qu'ils n'en n'auroient jamais pu faire leur métier. Mais s'ils ne prétendent pas au titre d'Auteur, pourquoi ſe faire imprimer? *Ce n'eſt point*

une excuſe de dire qu'on ne travaille que pour ſon plaiſir, diſoit Rouſſeau le Poëte.

On pourroit les comparer à ces guêpes qui tournent à l'entrée d'une ruche, ſans pouvoir y entrer. Jamais ils ne feront de miel, & ils ne parlent que de la fabrique du miel. C'eſt bien pis encore, quand ils ſe donnent les tons de protecteur, quand ils arborent le drapeau de tel parti contre tel autre. Loueurs impertinents, ou cenſeurs téméraires, voilà leur deviſe.

Enſuite viennent les maîtres journaliſtes, feuilliſtes, folliculaires, compagnons, apprentifs ſatyriques, qui attendent pour écrire qu'un autre ait écrit, ſans quoi leur plume ſeroit à jamais oiſive. Ils forgent ce tas d'inepties périodiques dont nous ſommes inondés, dans les arſenaux de la haine, de l'ignorance & de l'envie : ils ſentent par inſtinct que le métier de *jugeur* eſt le plus aiſé de tous ; & ils ſoulagent à la fois le double ſentiment de leur impuiſſance & de leur jalouſie.

Au nom du *goût*, ils mordent ou déchirent ; tous frappent & ſont frappés. On croit voir des écoliers qui ont dérobé une lourde férule qu'ils s'arrachent tour-à-tour, & dont ils ſe donnent des coups violents. Des Ecrivains imberbes font la leçon aux anciens, & ne ſe la font jamais à eux-mêmes.

Quand ils ont démontré le vice d'une période, décompoſé un hémiſtiche, & ſouligné quatre à cinq mots, ils ſe croyent les reſtaurateurs de la poéſie & de l'éloquence ; ils vont d'une injuſtice à une injuſtice plus grande, d'une méchanceté à une méchanceté plus injurieuſe. Voués au journaliſme, ce mêlange abſurde du pédantiſme & de la tyrannie, ils ne ſeront bientôt plus que ſatyriques, & ils perdront avec l'image de l'honnête le moral des idées ſaines.

Cette tourbe ſubalterne donne ſeule au public ce ſcandale renaiſſant, dont il s'amuſe, & qu'il voudroit malignement rejetter ſur les Gens de Lettres honnêtes & ſilencieux; mais le public ſait bien qu'il y a autant de diſtance entre ces *Aboyeurs* & les Ecrivains, qu'entre des records & des juges aſſis ſur leur tribunal. Tout ce tapage littéraire fournit néanmoins un aliment à l'inſatiable voracité de ce public pour tout ce qui reſpire la critique, la ſatyre & la dériſion. Il n'y a des Auteurs méchants, que parce qu'il aime cette guerre inteſtine, & qu'il s'ennuye de la paix.

CHAPITRE CXXXIX.

Secretaires.

Ce ſont les hommes qui donnent l'eſprit aux Grands & aux gens en place; eſprit aſſez mal payé, & ſans lequel néanmoins ils ne pourroient ni agir ni ouvrir la bouche.

Un Avocat-général diſoit à ſon Secretaire: *Monſieur, faites-moi parler plus long-temps cette année; l'an paſſé on m'a trouvé trop court; donnez-m'en pour deux heures:* & le Secretaire fidele à la leçon, lui en donna pour deux grandes heures.

Ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt qu'au bout d'un certain temps, tous ces inſpirés croyent réellement avoir enfanté les diſcours qu'ils n'ont fait que réciter.

Ainſi les Gens de Lettres font preſque tout. Leur plume ſert la judicature, la finance & le miniſtere. Elle trace ſucceſſivement un plaidoyer, un livre économique ou anti-économique; un mémoire, un manifeſte; & tout ce qui va au public, eſt com-

poſé ou revu par eux. Dans la machine du gouvernement, comme dans la boîte d'une montre, c'eſt toujours une roue de cuivre qui fait tourner une aiguille d'or.

CHAPITRE CXL.

Commis.

Les petits Commis forment une claſſe innombrable. Ils ne ſont pas chers; leurs appointements ſont de huit, douze & quinze cents livres. Vous en trouverez trente pour un.

Des Commis qui ont douze cents livres d'appointements, ont des habits de velours & des dentelles. Ils jeûnent pour avoir du galon. De-là ce proverbe : *Habit doré, ventre de ſon.*

Tout ſe fait la plume à la main. Dans le plus petit état, il faut ſavoir écrire & chiffrer. On conſtate ſur un *auguſte regiſtre*, l'entrée d'une bouteille de vin & d'un chapon, ainſi que celle d'un tonneau & d'un troupeau de bœufs. On vous en donne quittance. Toute la ſcience de ces ſcribes conſiſte à ſavoir faire des bordereaux. Ces Commis ne ſavent rien, ne connoiſſent rien, n'ont idée de rien. Ils nivelent des chiffres avec une routine journaliere.

Un particulier revenant d'Egypte, avoit acheté une momie à Baſſora. Comme la caiſſe étoit longue, il ne jugea pas à propos de la faire voyager avec ſa chaiſe de poſte; il la fit tranſporter au coche d'Auxerre. La caiſſe arrive, les Commis des barrieres l'ouvrent, trouvent un corps noirci, & décident que c'eſt un homme qu'on a rôti dans un four. Ils prennent les bandelettes antiques pour

des morceaux de ſa chemiſe brûlée, dreſſent un procès-verbal, & l'on fait tranſporter la momie à la *Morne*. Perſonne dans le bureau n'eſt aſſez initié dans l'hiſtoire pour empêcher cette bévue, digne des perſonnages qui le compoſent.

Le propriétaire arrive, va droit au bureau pour réclamer ſa piece curieuſe. On l'écoute, on le regarde avec étonnement; il ſe fâche, il s'emporte. Un Commis lui conſeille à l'oreille de prendre la fuite pour éviter la corde. Le curieux ſtupéfait eſt obligé de s'adreſſer au Lieutenant de Police, afin de retirer de la *Morne* le Prince ou la Princeſſe Egyptienne, qui, après avoir dormi deux mille ans dans les tombeaux des pyramides, alloit paſſer dans un cimetiere Catholique, au-lieu de figurer ſous glace dans un cabinet. Il obtint ce qu'il demandoit, après trois jours entiers d'allées & de venues.

Les Commis qui ont mille écus d'appointements, ſe donnent des airs, & font les importants. Rien n'eſt ſi curieux que de les voir retrouſſer leurs manchettes pour tailler une plume, & l'eſſayer à pluſieurs repriſes. On diroit que cette plume va tracer les deſtins de l'Etat. C'eſt un bordereau. Si Vaucanſon, au-lieu de faire un flûteur, avoit fait un Commis, automate pour automate, on y auroit gagné.

Le balancier de l'horloge détermine exactement la minute où ils rentrent & ſortent de chez eux. Leurs femmes connoiſſent ces heures-là fort au juſte.

Les grands Commis, qui n'ont rien de commun avec les autres que le nom, ſont à Verſailles. Ces Commis, qui tiennent les bureaux, ſont des eſpeces de Miniſtes qui guident & endoctrinent ceux qui en portent le titre; & l'on peut

affirmer que la Monarchie eſt diviſée en bureaux, & régie par eux. Les femmes & les intrigants aſſiegent ces Commis avec une conſtance opiniâtre, & dont on n'a pas d'idée. C'eſt la *manivelle* qui fait jouer la machine dont les mouvements nous étonnent ; & c'eſt à qui s'emparera de la *manivelle*. Mais n'anticipons point ſur l'article de *Verſailles*, que je ferai ou ne ferai point.

CHAPITRE CXLI.

Maîtres.

Il y en a de toute eſpece, pour le Latin, pour le Grec, pour l'Hébreu, pour l'Anglois, pour l'Italien, pour la Théologie, pour l'écriture, pour la muſique, pour le bon ton, pour tous les jeux poſſibles. Ils courent le matin, battent tous les quartiers, & ſont contents quand ils trouvent leurs éleves endormis, abſents, pareſſeux, ou malades. Ils gliſſent joyeuſement leur *cachet*, & c'eſt autant de gagné. Le Maître à danſer vole comme un éclair dans un cabriolet ; mais celui qui enſeigne le Grec ou les Mathématiques, marche à pied.

Cette claſſe d'hommes eſt très-nombreuſe. Etonnés quelquefois de ſe trouver enſemble, chacun ne comprend pas de ſon côté comment on peut en appeller un autre que lui. De-là vient qu'ils n'eſtiment que leur profeſſion, & mépriſent ſouverainement celle d'autrui, comme abſurde ou inutile.

C'eſt un ſpectacle aſſez plaiſant que de voir, dans la même anti-chambre, un Maître d'échecs & de trictrac, & un Maître d'hiſtoire, attendre vis-à-vis l'un de l'autre le réveil de M. le Marquis.

Entrés dans ſon cabinet, l'un parle de Cyrus & d'Hérodote, tandis que l'autre arrange avec un peu d'impatience les pions ſur le damier. Le muſicien qui doit leur ſuccéder, fait crier le violon, qu'il accorde ſur le perron de l'eſcalier. Le valet-de-chambre qui ſourit, ſait mieux qu'eux tous que M. le Marquis n'apprendra rien de tout ce qu'on lui enſeignera, ſi l'on excepte la marche des jeux, & le menuet paſſablement.

Mais un ſot opulent, qui a quinze louis à dépenſer par mois, croit bonnement que ſon fils va poſſéder la muſique, le blaſon, la danſe, le deſſin, l'Anglois, & les mathématiques, à tant la leçon. Il a envoyé chercher des Maîtres qui ſont accourus avec leurs cachets. On les leur paye à la fin du mois. L'éleve, non moins ignorant que le premier jour, & qui aura ſaiſi quelques termes à la volée, ſe pavanera le reſte de ſa vie de ſon prétendu ſavoir, n'imaginant pas même qu'on puiſſe ſe moquer de lui, lorſqu'il ſera en état de citer les Maîtres fameux qui ſont venus dans ſon hôtel le ſaluer avec gravité, prendre ſon argent, & ſe ſauver pour aller ailleurs vendre à un autre riche le nom ſeul des ſciences. Eh! que leur faut-il de plus?

Parmi tant de Maîtres, on ne s'eſt jamais aviſé, même en plaiſantant, de chercher ou de demander un *Maître de Morale.* C'eſt que tous les hommes croyent poſſéder cette ſcience-là, ou plutôt qu'ils n'en ont aucune idée. Auſſi aime-t-on mieux appeller un figurant dans un ballet, qu'un moraliſte. La jambe & les pas du premier diſent quelque choſe, & le langage de l'autre ſeroit inintelligible. Auſſi n'y a-t-il jamais eu en France, depuis la fondation de la Monarchie, un *Maître de Morale.*

CHAPITRE CXLII.

Libraires.

Les Libraires ſe croyent des hommes de conſéquence, parce qu'ils ont l'eſprit d'autrui dans leur boutique, & qu'ils ſe mêlent quelquefois de juger ceux qu'ils impriment.

Il n'y a rien de plus comique que le début timide & avantageux d'un Poëte qui grille d'être mis au jour, & qui aborde pour la premiere fois un Typographe de la rue Saint-Jacques, lequel ſe rengorge, & ſe rend appréciateur du mérite littéraire. Il reçoit un chef-d'œuvre avec un froid accueil, & ſouvent il eſt plus terrible & plus cruel envers l'Auteur débutant, que la meute des journaliſtes & l'inexorable public.

Comme cette branche de commerce eſt, à Paris, dans la dépendance la plus humiliante, les Libraires ſont devenus des marchands de papiers noircis. Ils chériſſent de préférence les Auteurs féconds, grands manufacturiers du Parnaſſe, qui font des compilations critiques, hiſtoriques, des extraits de voyages, &c. Et quelques Académiciens ſavent que ce produit l'emporte encore ſur celui des jettons.

On employe à Paris, année commune, environ cent ſoixante mille rames de papier pour l'impreſſion. La raiſon philoſophique ne ſauroit en obtenir *une page*, pour ſe faire entendre. Les gênes, les entraves, les réglements de toute eſpece ont effarouché le commerce, qui demande à être libre pour proſpérer. Tout le monde s'eſt plaint & ſe dit ruiné; Imprimeurs, Libraires, Auteurs. Les

premiers ne veulent rien acheter ; & quand ceux-ci impriment à leurs fraix, les Libraires ne donnent aucun cours au livre : les contrefacteurs, (race indeſtructible) pendant ce temps, s'emparent de l'ouvrage, & l'Auteur a perdu ſon ſalaire, & de plus, ſes avances. Voilà l'état de la Librairie.

Un Libraire de Paris diſoit fort naïvement : *Je voudrois bien tenir dans mon grenier, Voltaire, Jean-Jacques Rouſſeau & Diderot, tous trois ſans culotte ; je les nourrirois bien ; mais je les ferois travailler. Pourquoi l'un eſt-il riche, & pourquoi les autres ne travaillent-ils pas à la feuille ?*

CHAPITRE CXLIII.

Livres.

PRESQUE tous les Livres ſe font à Paris, s'ils ne s'y impriment pas. Tout jaillit de ce grand foyer de lumiere. Mais, dira-t-on, comment fait-on encore des Livres ? Il y en a tant ! Oui, mais c'eſt que tous ſont à refaire ; & ce n'eſt qu'en refondant les idées d'un ſiecle, que l'on parvient à trouver la vérité, toujours ſi lente à luire ſur le genre humain.

On peut imprimer beaucoup de Livres, à condition qu'on ne les liſe pas. Les livres ſont une branche de commerce très-importante. Combien d'ouvriers en tirent leur ſubſiſtance ! Sous ce point de vue de commerce, on ne fait pas trop de Livres : ce petit inconvénient ſe rachete avec de grandes ſalles. D'ailleurs, il peut en réſulter un grand bien ; au milieu de ces matériaux immenſes, il viendra peut-être un homme à qui tout cela ſera utile.

CHAPITRE CXLIV.

Bouquiniſte.

On appelle ainſi un homme qui arpente tous les coins de Paris, pour déterrer les vieux livres & les ouvrages rares, & celui qui les vend. Le premier viſite les quais, les petites échoppes, tous ceux qui étalent des brochures. Il en remue les piles qui ſont à terre; il s'attache aux volumes les plus poudreux, & qui ont la phyſionomie antique.

Ce n'eſt que de cette maniere que l'on trouve à bas prix les anciens ouvrages & les plus curieux. Les bibliotheques les plus précieuſes n'ont point eu d'autre fondement que le zele aſſidu & opiniâtre des *Bouquiniſtes.*

Au décès de tel homme ignoré, ſe rencontre quelquefois le livre qu'on cherchoit depuis pluſieurs années; mais les Libraires matineux ont ſi bien fait depuis quelque temps, qu'ils ont enlevé aux *Bouquiniſtes* de profeſſion toutes les découvertes que ceux-ci pouvoient faire; il n'y a plus rien à glaner après eux. Les livres rares ſont devenus introuvables; ce n'eſt que par le plus grand coup du haſard, que l'on peut tromper la vigilance des argus modernes de la Librairie, & puis la ſcience des livres eſt devenue aſſez commune. Les petits vendeurs en ſavent aſſez pour faire la ſéparation avant de les crier à quatre ſols, comme ils faiſoient il y a vingt-cinq ans.

La Bibliotheque du Roi a peu de livres rares, en comparaiſon de quelques Bibliotheques particulieres, qui, chacune dans ſon genre, offrent des

ouvrages dont la collection eſt vraiment unique. Le Roi eſt mal ſervi en cette partie, ainſi qu'en pluſieurs autres : il n'y a pas grand mal à cela. Une Bibliotheque curieuſe en ce genre, eſt celle de M. le Duc de la Valiere. Celle de M. Paulmy d'Argenſon à l'Arſenal, préſente encore des collections rares & choiſies.

La meilleure Bibliotheque eſt celle qui n'eſt compoſée que de livres philoſophiques ; les autres appartiennent à l'opulence, à l'oſtentation ou à la curioſité. Nous devons néanmoins des éloges à ceux qui raſſemblent des ouvrages qui périroient ſans leurs recherches attentives. On ne ſait pas ce que tel livre peut produire un jour ſur telle tête humaine. Les mauvais inſtruiſent comme les bons, parce qu'ils marquent l'écueil.

Tel Financier, & tel épais Magiſtrat, au ſortir de table, & tout en digérant, diſent d'un ton capable : *Mais on ne fait plus de chefs-d'œuvres aujourd'hui.* Ils voudroient chaque jour trouver ſur leur bureau un livre comme l'*Eſprit des Loix*, ou l'*Emile;* & quand un ouvrage ſupérieur vient à paroître, ils ne ſavent pas le lire, ou ils lui font la guerre.

L'humeur & l'envie retrogradent dans les temps paſſés, & amenent les tréſors de tous les ſiecles pour objet de comparaiſon avec la brochure nouvelle. Le mérite qui s'y trouve, n'eſt jamais ſenti le premier jour ; on a plutôt fait de ſe livrer à une petite déclamation ſatyrique, que de peſer exactement la ſomme des idées renfermées dans le livre nouveau. On commence par le dédaigner, mauvaiſe diſpoſition pour le bien juger. L'habitude de ne louer que les talents qui ne ſont plus, s'accorde trop avec la pareſſe pour qu'elle y renonce.

On ne lit preſque point à Paris un ouvrage qui

a plus de deux volumes. Jugez de celui qui en fait douze de ſix cents pages pour prouver la Religion Chrétienne! Un ſi long plaidoyer eſt plus aſſommant que convainquant.

Nos bons aïeux liſoient des Romans en ſeize tomes, & ils n'étoient pas encore trop longs pour leurs ſoirées. Ils ſuivoient avec tranſport les mœurs, les vertus, les combats de l'antique Chevalerie. Pour nous, bientôt nous ne lirons plus que ſur des écrans.

On ne hait pas la ſcience, a dit quelqu'un; on ne hait que la peine qu'il en coûte pour l'acquérir. Il faut être court & précis, ſi l'on veut être lu aujourd'hui.

CHAPITRE CXLV.

Brochures.

Il faut beaucoup de livres, puiſqu'il y a beaucoup de lecteurs. Il en faut pour toutes les conditions, qui ont un droit égal à ſortir de l'ignorance. Il vaut mieux lire un ouvrage médiocre, que de ne point lire du tout. Toute lecture eſt utile, parce qu'elle exerce l'eſprit & prête à la réflevion. S'il n'y avoit que les ouvrages des Labruyere, des Monteſquieu, des Boulanger, des Buffon, des Rouſſeau, la multitude ne pourroit être éclairée. Ces livres ſont trop ſubſtantiels, il lui faut une nourriture plus légere & plus détaillée. Otez les livres médiocres, & l'on ne ſaura bientôt plus lire ni diſtinguer les bons. Les lettres *fictives* du Pape Ganganelli ont eu un ſuccès prodigieux. Toutes les idées qu'elles renferment ſont communes; mais ces idées ſont bonnes, claires, facilement exprimées. La multitude a été

enchantée de l'ouvrage, & a dû l'être. C'eſt toujours un échelon de monté; & d'après ce ſuccès, que les ſots Journaliſtes n'ont pas aſſez remarqué, il ſera plus facile de le conduire à quelque ouvrage relevé.

Les Romans, que les Gens de Lettres, qui ſont les ſuperbes, jugent frivoles, & qu'ils ne ſavent point faire, (1) ſont plus utiles que toutes les hiſtoires. Le cœur humain vu, analyſé, peint ſous toutes ſes formes, la variété des caracteres & des événements, tout cela eſt une ſource inépuiſable de plaiſirs & de réflexions. Voyez ce qu'on lit à la campagne. Reviendra-t-on ſur une *éternelle* tragédie de Racine? Non; il faudra ſe plonger dans les compoſitions vaſtes & intéreſſantes, dans les Romans Anglois, dans les Romans de l'Abbé Prévôt, dans ceux de l'admirable Retif de la Bretone, grand Peintre, homme éloquent, à qui je me plais à rendre une juſtice que mes confreres les Gens de Lettres, ſoi-diſant hommes de goût, lui refuſent ſi injuſtement. On cherche alors un horizon littéraire, étendu, vaſte comme l'horizon qui nous environne; on a recours aux Romans de Chevalerie, plutôt que de ſe deſſécher l'eſprit & l'imagination dans une maigre épître de Boileau, ou dans ces ouvrages arides & contournés, que le Sanhédrin littéraire vante tout ſeul, que le reſte de la France dédaigne. On demande des faits, de l'action, du mouvement; on aime à ſuivre tous ces caracteres mêlangés. Et pourquoi ne lirois-je pas avec tranſport ce que de Beaux-eſprits pareſſeux, uniquement

(1) Je connois vingt Hommes de Lettres, ayant une eſpece de nom, qui ſont incapables de faire un Roman médiocre. L'imagination qui invente des événements & des caracteres, leur manque abſolument.

occupée de mots, refuſent de lire? Faut-il que je ne prenne du plaiſir que d'après leurs déciſions? Arrangeurs de mots, que m'importe vos futiles hémiſtiches? Si ma phyſionomie eſt différente d'un autre homme, pourquoi mon goût ne le ſeroit-il pas? Et pourquoi ne pas donner à la Librairie le droit de ſatisfaire tous les goûts. Or, c'eſt un attentat aux plaiſirs d'une nation vive, naturellement curieuſe & gaie, de borner l'Imprimerie, en gênant les preſſes, en créant des cenſeurs abſurdes, en établiſſant des entraves, en retardant la publication des écrits.

Mais le projet eſt formé, à ce qu'il paroît, d'étouffer les Ecrivains de la Capitale ; parce que, ſelon l'expreſſion nouvellement accréditée, ce ſont des *Réverberes* qui éclairent trop les prévarications & le caractere des hommes en place.

Le goût académique ſe joint à ce fléau, pour proſcrire tout ce qui porte l'empreinte de l'invention, du génie, de l'éloquence ; & l'on veut nous aſſujettir à cette ſervitude de mots, couleur dominante d'une école ſeche, aride : elle aiguiſe des phraſes, elle ne ſait plus reconnoître la libre audace d'un Ecrivain, maître de ſa maniere, & produiſant ſa penſée ſans détour & ſans grimaces. Il faut que notre talent paroiſſe ce qu'il eſt ; & s'il ſe modele ſur autrui, il perd ce qu'il a d'original, & tombe, non dans la bonté, mais dans la ſottiſe de celui qu'il veut imiter. Voyez les copiſtes de la Fontaine, la Bruyere, Fontenelle, Voltaire & même Dorat. O Retif de la Bretonne ! tu ne ſeras apprécié que fort tard ; mais je m'honore de t'offrir ici mon ſuffrage, duſſé-je être le ſeul à ſentir ton mérite !

CHAPITRE CXLVI.

Equilibre.

MAIS l'infatigable main des épiciers, des droguiſtes, des marchandes de beurre, &c. détruit journellement autant de livres & de brochures qu'on en imprime. Les papetiers-colleurs viennent enſuite; & toutes ces mains heureuſement deſtructives, mettant les journaliſtes & conſorts au pilon, entretiennent l'équilibre. Sans elles, la maſſe du papier imprimé s'accroîtroit à un point incommode, & chaſſeroit à la fin tous les propriétaires & locataires de leurs maiſons.

On remarque la même proportion entre la fabrication des livres & leur décompoſition, qu'entre la vie & la mort : conſolation que j'adreſſe à ceux que la multitude des livres ennuye ou chagrine.

On a trouvé chez les épiciers les titres les plus anciens & les plus importants. Il eſt de fait que le contrat de mariage de Louis XIII fut retrouvé entre les mains d'un apothicaire, qui alloit le tailler pour en couvrir un bocal.

CHAPITRE CXLVII.

La Courtille.

ON ne ſait ici-bas à qui la renommée promet ſes faveurs éclatantes. Elle tire de la plus profonde obſcurité, des noms qu'elle proclame tout-à-coup, & rend illuſtres. Ces noms paſſent dans toutes les

bouches, s'attachent à la langue nationale, & deviennent immortels. Tel eſt le fameux nom de *Ramponeau*, plus connu mille fois de la multitude que ceux de *Voltaire* & de *Buffon*. Il a mérité de devenir célebre aux yeux du peuple, & le peuple n'eſt jamais ingrat. Il abreuvoit la populace altérée de tous les fauxbourgs, à trois ſols & demi la pinte : modération étonnante dans un cabaretier, & qu'on n'avoit point encore vue juſqu'alors!

Sa réputation fut auſſi rapide qu'étendue. Une affluence extraordinaire rendit ſon cabaret trop étroit, & l'emplacement s'élargit bientôt avec ſa fortune. Je ne parlerai point des Princes qui le viſiterent. *Le ſourire du peuple*, a dit Marmontel, *vaut mieux que la faveur des Rois.*

Il fut queſtion de le faire monter ſur un théâtre, pour le livrer tout entier aux avides regards du public, qui ne vouloit voir que lui. Il avoit ſigné un engagement avec l'entrepreneur du ſpectacle ; mais il ſe rétracta, alléguant ſa *conſcience*, qui lui reprochoit d'avoir voulu monter ſur un théâtre. Il en naquit un procès ; mais Ramponeau triompha, & ſes Avocats adverſes furent vertement chapitrés par leur ordre : tant le génie prédominant de ſes heureux deſtins terraſſoit tous ſes ennemis.

La fortune vint à la ſuite de la renommée : il enrichit la langue d'un mot nouveau ; & comme c'eſt le peuple qui fait les langues, ce mot reſtera. On dit *ramponer*, pour dire boire à la guinguette hors de la ville, & un peu plus qu'il ne faut.

La réputation du P. Eliſée, (depuis Prédicateur du Roi) commença vers le même temps, comme il le dit lui-même ; mais le P. Eliſée ne fut pas ſuivi comme Ramponeau. Le P. Eliſée eſt retombé

dans l'obſcurité, & le nom de Ramponeau eſt vivant. Tant que le peuple aimera à boire du vin à ſix ſols, il ſe ſouviendra avec une tendre reconnoiſſance, que Ramponeau le donnoit à trois & demi.

C'eſt à la Courtille que s'agite, le Dimanche, un peuple qui conſacre ce jour-là à la boiſſon & au libertinage, que, dans un étage au-deſſus, on appelle galanterie. Il eſt preſque ſans voile dans ces tavernes, où cette populace étourdit ſa raiſon ſur le profond ſentiment de ſa miſere. C'eſt la brutalité de la paſſion, qui, dans ce qu'on appelle le bas peuple, fait le grand nombre d'enfants; & le Philoſophe, après s'être promené à la Courtille avec ſes yeux obſervateurs, ne pourra s'empêcher de dire : C'eſt-là où la nature gagne; car elle perd avec les claſſes ſupérieures; & ce ſont les inférieures qui la dédommagent des pertes qu'elle fait chez les grands & chez les bourgeois trop aiſés.

Tandis que Ramponeau augmentoit en célébrité, celle d'un Contrôleur-général des finances, monté à cette place avec la plus haute réputation, tomba précipitamment. Il fit pluſieurs *écoles*, quoique doué d'eſprit & de connoiſſances. Dès-lors tout parut à la *Silhouette*, & ſon nom ne tarda point à devenir ridicule. Les modes porterent à deſſein une empreinte de ſéchereſſe & de meſquinerie. Les ſurtouts n'avoient point de plis, les culottes point de poches; les tabatieres étoient de bois brut; les portraits furent des viſages tirés de profil ſur du papier noir, d'après l'ombre de la chandelle ſur une feuille de papier blanc. Ainſi ſe vengea la nation. Quelque temps auparavant, étoit tombée de même une grande réputation; celle du Maréchal de Belliſle, grand *paperaſſeur*, qui, par un ton hardi & une grande ſuffiſance, avoit fait

accroire à tout le monde qu'il étoit un homme d'Etat.

L'Hiſtoire du regne de Louis XIV & de Louis XV, ſeroit toute entiere dans l'Hiſtoire des Contrôleurs-Généraux. Fouquet, Colbert, Deſmarets, Law, Orry, Silhouette, Bertin, Laverdy, l'Abbé Terray, (ſans parler des autres) fourniroient des obſervations exactes & curieuſes... Mais nous ſommes loin de la Courtille. Rentrons dans notre ſujet, malgré la pente qui nous porte inceſſamment à nous en écarter.

CHAPITRE CXLVIII.

De différents Obſervateurs.

Tel Obſervateur ſuit tous les matins, avec une exactitude qui paroît minucieuſe, les variations qu'éprouve l'athmoſphere pendant le cours d'une année : tel calcule la quantité d'eau qui tombe ſur la terre : un autre tient un regiſtre fidele de toutes les maladies, & du nombre d'hommes qui naiſſent & qui meurent. Il compare la mortalité d'une année à la mortalité d'une année précédente.

Les obſervations ſur la Phyſique & la Médecine ſe multiplient, tandis que le Philoſophe examine de ſon côté la marche des Gouvernements, leurs progrès, les cauſes morales & politiques qui influent ſur le bonheur & ſur le malheur des peuples. Il obſerve les fautes qui viennent de l'homme, & les fautes qui viennent des loix.

Ainſi, lorſque les Savants ſe regardent entr'eux avec une eſpece de dédain, que le Méchanicien ne conçoit rien à la célébrité du Poëte, & que celui-ci en revanche le regarde à peine ; l'Obſervateur

impartial voit les Arts & les Sciences marcher de front, ſe perfectionner en prenant des routes qui ſemblent oppoſées, & qui doivent ſe réunir au même point.

Il voit les hommes porter tour-à-tour ſur chaque objet le flambeau d'une raiſon plus active & plus épurée ; il n'a point de préférences injuſtes. Il voit du même œil les hommes qui tournent leurs efforts reſpectifs vers un but égal, qui pourſuivent la victoire ſur l'erreur, c'eſt-à-dire, ſur la ſource unique du mal.

Il faut donc dans une Capitale un grand nombre d'hommes qui travaillent à l'édifice des Sciences. Réduits à un petit nombre, ils feroient moins : ce qui échappe à l'un, récompenſe les veilles de l'autre. Ce qu'amene le haſard, ce ſouverain des ſciences humaines, paſſeroit devant des yeux inattentifs & diſtraits ; mais ils ſont ouverts aujourd'hui, & ils guettent inceſſamment la nature.

Les anciens connoiſſoient la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer, & ils ignorerent conſtamment ſa vertu de pointer vers les poles : connoiſſance à laquelle on doit les miracles de la navigation. Les anciens connoiſſoient l'art de graver des lettres, & même des lettres mobiles, puiſque ſur les pains ſortis des ruines d'Herculanum, que le Roi de Naples conſerve ſous le verre, on voit la lettre du boulanger ou du conſommateur. Ainſi ils étoient ſur le bord des plus rares découvertes, & ils ne s'en douterent pas.

De même nous ſerons bien ſurpris un jour, lorſque des choſes de la plus grande ſimplicité, & qui ont échappé entiérement à nos obſervateurs, à nos Académies, viendront accroître le tréſor de nos connoiſſances ; & nous aurons alors peine à imaginer comment nous n'avons pas fait les derniers

pas. Songeons toujours qu'au ſiecle de Platon, un Philoſophe écrivoit: „ Je ne puis m'empêcher de „ rire de ceux qui ont décrit la circonférence de „ la terre, qui veulent nous perſuader que l'O- „ céan l'environne de ſes eaux, & qui aſſurent que „ la terre eſt ronde, comme ſi elle avoit été fa- „ briquée ſur le tour ". Il répétoit ces paroles d'après la phyſique d'Hérodote, & il ſe moquoit beaucoup de ceux qui avoient entrevu la vraie configuration du globe.

L'attention journaliere ſuppléera peut-être à toute la profondeur du génie, & l'étonnera lui-même. La ſentinelle, ſous ce point de vue, ne mérite pas nos dédains. Avoiſiner un objet, n'eſt pas encore le toucher; & nous avons ſous les yeux des ſecrets qui ne ſe dévoileront peut-être qu'aux hommes auxquels nous accordons le moins d'eſtime.

Il faut mettre les talents en ſociété, pour qu'ils fructifient. Quand l'homme eſt iſolé, le génie n'a plus ce foyer, où toutes ſes lumieres ſe réuniſſent pour être dirigées vers un même but. L'eſprit de ſagacité n'eſt ardent que quand pluſieurs regards applaudiſſent à ſon courage, à ſes efforts, à ſon triomphe.

CHAPITRE CXLIX.

Différences des Eſprits.

Mais les eſprits ſont inégaux en forces; il faut l'avouer, & le ſoutenir contre Helvétius, dont le ſyſtême en ce point nous paroît faux. La fineſſe d'un ſens doit ſeule apporter un nombre infini de connoiſſances. Un amateur de la peinture

voit la nature tout autrement qu'un homme qui ne ſait rien voir dans un tableau. Une tête harmonique prête l'oreille au bruit lointain des cloches, & ſaiſit les nuances qui nous échappent. Il y a des hommes qui ont un tact particulier, qui leur révele une multitude d'idées, & qui ont peine à communiquer avec les autres hommes; parce qu'ils ſentent d'une maniere ſi détaillée, qu'on ne peut les ſuivre. Deux hommes enfin peuvent avoir autant d'eſprit l'un que l'autre, & par la différence de leurs études, ou plutôt de leurs perceptions, ne point s'entendre.

C'eſt ce qui ſe voit à Paris. Le Muſicien, le Géometre, le Poëte, le Peintre, le Moraliſte, le Statuaire, le Chymiſte, le Politique, également hommes de génie, ne peuvent guere communiquer enſemble. Auſſi portent-ils les uns des autres des jugements ordinairement faux, parce qu'ils ſont dans l'impoſſibilité de s'eſtimer ce qu'ils valent réellement.

Comparez enſuite un courſier d'Afrique, léger, ardent, aux jarrets nerveux & ſouples, à l'œil étincelant de fierté, plein de feu, d'agilité & de graces; comparez-le avec un cheval du Holſtein, aux jambes flaſques, groſſier, peſant, d'une chair mollaſſe. Croira-t-on que ces deux animaux ſont de la même eſpece? Comparez deux hommes, que dis-je! deux Ecrivains; c'eſt la même différence.

Newton voit une pomme tomber d'un arbre: il médite, & conçoit le ſyſtême de la gravitation. Un autre, ſans s'embarraſſer du pouvoir qui enchaîne les planetes dans leurs orbites, voit tomber la pomme, la ramaſſe, & la mange. Ainſi dans Paris, l'homme qui a du génie, l'augmente, le fortifie, lui donne un développement extraordinaire, tandis que le ſot a les yeux ouverts ſans rien voir,

mange la pomme ſans ſonger à l'arbre de la ſcience, & devient plus ſot encore.

CHAPITRE CL.

Qui paye-t-on?

DANS ce ſiecle dit éclairé, les arts ne ſont jamais récompenſés qu'en raiſon inverſe de leur utilité. Tel danſeur de l'Opéra gagne tous les ans plus que tous les Régents d'un college enſemble. Les gages d'un cocher brillant, ou d'un excellent cuiſinier, doublent ceux d'un Précepteur, ſe nommât-il J. J. Rouſſeau. Peu de tragédies ont rapporté autant que les *Racoleurs*. Les Peintres de frivolités ſont les mieux payés de tous; & les Sculpteurs ſont réduits à portraire les phyſionomies communes d'hommes nuls ou vils, mais qui commandent la bourſe en main. C'eſt à venir des équipages, que l'on parvient à en avoir un. Le médecin des chiens a fait une fortune dont ſe féliciteroit un Docteur de la Faculté. La part d'un Comédien rend au moins autant que ſix compagnies d'infanterie.

Nicolet a gagné cinquante mille livres de rente; & le malheureux Taconnet, qui a fait une partie de ſa fortune, eſt mort à la Charité. Nicolet a acheté une terre, & forcé ſon Paſteur qui lui refuſoit l'eau bénite, de lui préſenter le goupillon. Les Auteurs de l'Encyclopédie n'ont recueilli de leurs longs travaux, que des injures & des anathêmes.

Quand un Livre réuſſit, c'eſt le Libraire qui met l'argent dans ſa poche. Un manuſcrit n'annonce jamais ſon ſuccès, & le Libraire l'achete toujours comme ne devant point en avoir. Depuis le

généreux *Fouquet*, on n'a point vu d'hommes en place répandre leurs libéralités ſur les hommes célebres & pauvres. Prodigues en ſuperfluités, ils ont oublié le mérite peu aiſé. Leurs gratifications ont été chercher leurs partiſans, leurs créatures, & non l'artiſte qui ſe diſtingue dans ſa profeſſion.

Il en eſt un très-habile, nommé *Dellebarre*, qui a perfectionné le *Microſcope* à un point, que l'on peut le regarder comme le dernier terme de l'induſtrie & de la ſagacité humaine. Il a réellement *découvert un nouveau monde à nos yeux étonnés.* On doute que l'on puiſſe jamais y ajouter. Eh bien! cet artiſte recommandable vit dans une pauvreté voiſine de l'indigence. Tandis que *Dollon*, à Londres, a recueilli le fruit de ſes travaux, *Dellebarre*, qui le ſurpaſſe infiniment, reçoit de ſtériles louanges. Quand il ſera mort, les *microſcopes* qu'il donne pour quinze louis (prix modique, ſi l'on en conſidere la ſtructure), ſe vendront peut-être mille écus; & il n'aura pas joui de ſon ſalaire légitime. On honorera ſa mémoire; & de ſon vivant, l'Auteur n'aura pas été récompenſé.

Puiſſe ma patrie rougir de cette ingratitude, & connoître le prix d'un inſtrument qui a coûté vingt années de travaux, & dont les combinaiſons variées ſont le chef-d'œuvre de l'intelligence attentive & patiente!

Le même artiſte a préparé les inſectes les plus imperceptibles, avec un ſoin qui excite l'admiration. Puiſſe cette annonce être utile à un homme que je n'ai jamais vu, mais dont je connois l'ouvrage! Il a étendu les miracles de l'optique, & nous a donné la plus haute idée de la profondeur infinie de la nature & de la majeſté de ſon Créateur, dans des objets juſqu'alors voilés à nos regards.

CHAPITRE CLI.

Affaires.

C'EST le terme générique pour déſigner toute eſpece de brocante. Les bagues, les étuis, les bijoux, les montres circulent en place d'argent. Celui qui en a beſoin, commence par ſe faire une boutique toute formée. Il perd, il eſt vrai, la moitié & plus, quand il veut réaliſer; mais tout cela s'appelle *Affaires.*

Les jeunes gens en font beaucoup. Les robes, les jupes, les déshabillés, les toiles, les dentelles, les chapeaux, les bas de ſoie entrent auſſi dans ces échanges. On ſait qu'on ſera trompé; mais le beſoin l'emporte, & l'on prend toutes ſortes de marchandiſes. Une foule d'hommes exercent cette induſtrie deſtructive, & les gens de qualité ne s'y montrent pas les moins habiles.

CHAPITRE CLII.

Gens d'Affaires.

LES ſolliciteurs de procès, ceux qui les achetent, les intéreſſés dans les finances, les Receveurs à la ville, dits grippe-ſols (1), les partiſans qui

(1) Ils n'ont plus un ſol pour livre; ce qui ſeroit devenu conſidérable : ils n'ont que ſix deniers au plus. Leur principal bénéfice conſiſte en avances. Ces receveurs qui n'ont point de rentes, s'en font d'aſſez bonnes ſur ceux qui en ont.

afferment quelque revenu particulier des Rois & des Princes, reçoivent tous également ce nom, & le maſquent le plus ſouvent d'un titre d'*Avocat en Parlement*, qu'ils vont acheter à Reims moyennant cinq cents livres.

Ce titre prouve que le particulier ſait lire & écrire : il apprend ſur-tout à calculer. On ſe moque aujourd'hui de cette ſcience; on a tort; elle n'étoit pas ſi commune il y a quatre cents ans, il s'en faut : on ſe rachetoit de la corde, dès qu'on ſavoit lire dans un livre. Il n'y a guere ſur le globe que la trois-centieme partie du genre humain qui ſache lire, & l'on pourra encore rabattre ſur mon calcul.

CHAPITRE CLIII.

Vacations.

Les Procureurs, les Notaires, les Huiſſiers-priſeurs, les Commiſſaires, les Greffiers, &c. connoiſſent très-bien la valeur de ce mot, & il ſonne agréablement à leurs oreilles. La vénalité des charges a entraîné des abus ſi bizarres, qu'ils vous ôtent la force de les combattre. On demeure muet d'étonnement.

La robe ſubalterne vit de *vacations*. Elles durent deux heures, & ces deux heures ſont fort mal employées. On les multiplie le même jour, & on les remplit mal, parce qu'on les a multipliées ſans cauſe : on les paye ridiculement cher. Comment le peuple ſuffit-il à fournir tout l'argent que l'on pompe ſur lui journellement? On ne revient point de ſa ſurpriſe, quand on y réfléchit un peu.

CHAPITRE CLIV.

Etats indéfiniſſables.

Il y a dans Paris une foule d'états indéfiniſſables, qui ne tiennent ni à la bourgeoiſie, ni à la finance, ni au militaire, ni aux arts. Ils circulent entre les bourgeois, les financiers, les gens de robe & les grands Seigneurs : on ne peut dire ce que ſont ces hommes-là.

Leurs femmes ſont encore plus indéfiniſſables ; elles tiennent le rang de leur inviſible amant, & non de leur mari. Ceux-ci viſitent la bourgeoiſie, tandis que celles-là, plus fieres, plus hautaines, ne veulent voir que la claſſe où eſt l'homme qui ſoutient leur maiſon. On les appelle *de très-honnêtes femmes ;* car la main qui les enrichit, eſt cachée.

Le mot de Galba à ſon eſclave qui le voloit : *Mon ami, je ne dors pas pour tout le monde*, eſt auſſi applicable à Paris, que le mot fameux de Moliere : *Vous êtes Orfevre, Monſieur Joſſe.* Ce Galba fermoit les yeux, pendant que le favori de l'Empereur, l'auguſte Mécene, careſſoit ſa femme. Mais lorſqu'un eſclave en prenoit occaſion de voler ſa bouteille chérie, il ouvroit l'œil qu'il ne fermoit que par complaiſance.

CHAPITRE CLV.

L'Indolent.

TANDIS que l'un ſe fatigue, travaille du matin au ſoir, cet autre vit dans l'inaction la plus abſolue. Point d'affaires, point de ſervices, point d'occupations, pas même de lectures. Tout ſon temps lui échappe, il ne ſait ce qu'il en fait. Qu'a produit ſa matinée? Rien. Il s'eſt levé tard, il s'eſt habillé lentement, il a fait pluſieurs tours, il attend le dîner. Le dîner eſt venu : l'après-dînée ſe paſſera comme le matin, & toute ſa vie reſſemblera à cette journée.

Mérite-t-il le nom d'homme, quand il vit dans un état ſi indigne de l'homme?... Mais, que dis-je! il a une charge conſidérable, une belle femme, vingt laquais ; il lui eſt permis d'avoir la tête & le cœur vuides.

CHAPITRE CLVI.

Les Élégants.

IL n'y a plus d'hommes à *bonnes fortunes*, c'eſt-à-dire de ces hommes qui ſe faiſoient une gloire d'allarmer un pere, un mari, de porter le trouble dans une famille, de ſe faire bannir d'une maiſon avec grand bruit, d'être toujours mêlés dans les nouvelles des femmes : ce ridicule eſt paſſé, nous n'avons plus même de *petits-maîtres* ; mais nous avons l'*Élégant*.

L'Elégant n'exhale point l'ambre ; ſon corps ne paroît pas dans un inſtant ſous je ne ſais combien d'attitudes ; ſon eſprit ne s'évapore point dans des compliments à perte d'haleine ; ſa fatuité eſt calme, tranquille, étudiée. Il ſourit au-lieu de répondre : il ne ſe contemple point dans un miroir ; il a les yeux inceſſamment fixés ſur lui-même, comme pour faire admirer les proportions de ſa taille & la préciſion de ſon habillement.

Il ne fait des viſites que d'un quart d'heure. Il ne ſe dit plus *l'ami des Ducs*, *l'amant des Ducheſſes*, *l'homme des ſoupers*. Il parle de la retraite où il vit, de la chymie qu'il étudie, de l'ennui où il eſt du grand monde. Il laiſſe parler les autres. La dériſion imperceptible réſide ſur ſes levres ; il a l'air de rêver, & il vous écoute. Il ne ſort pas bruſquement, il s'évade ; il vous quitte, & vous écrit un quart d'heure après, pour jouer l'homme diſtrait.

Les femmes, de leur côté, n'épuiſent plus les ſuperlatifs, n'employent plus les mots de *délicieux*, d'*étonnant*, d'*incompréhenſible* ; elles parlent avec une ſimplicité affectée, & n'expriment plus ſur aucune choſe, ni leur admiration, ni leurs tranſports. Les événements les plus tragiques ne leur arrachent qu'une légere exclamation ; les nouvelles du jour narrées ſans réflexion, & les expériences chymiques fourniſſent à l'entretien.

L'accommodage des hommes eſt redevenu très-ſimple. On ne porte plus des cheveux en eſcalade. Ces hauts toupets, ſi juſtement ridiculiſés, ont diſparu.

Les femmes, même les bourgeoiſes, ne diſent plus qu'elles ſont laides à faire peur, qu'il n'y a rien de plus pitoyable que la maniere dont elles ſont ajuſtées. Tous ces propos ne ſont plus de mode, &

nous en avertiſſons charitablement les Dames provinciales qui les employent encore.

La Dame qui ne vouloit jouer qu'avec des cartes parfumées, qui exigeoit que ſes femmes fuſſent à la bergamote, n'offriroit aujourd'hui qu'une fantaiſie bizarre & particuliere.

L'eſprit eſt toujours commun; mais le bons ſens eſt encore plus rare. On prend à la volée les connoiſſances dont on ſe pare; on raiſonne à perte de vue; mais on ſe donne rarement la peine d'approfondir.

Le plus difficile aujourd'hui, pour un homme de Lettres, n'eſt pas de parler d'érudition avec les Savants, de guerre avec les Militaires, de chiens & de chevaux avec les Seigneurs; mais de *riens* avec *pluſieurs femmes* qui ne veulent plus parler, à l'exemple des *Elégants*.

CHAPITRE CLVII.

L'Homme décidément ſuperficiel.

C'EST un titre dont il ſe glorifie & qu'il affiche. C'eſt un homme d'un *très-bon ton*, parce qu'il traite avec importance ces riens dont nous parlions.

L'Opéra comique, le grand Opéra, ont droit, avant toutes les autres ſpéculations, d'intéreſſer ſon eſprit. Comme on ne parle à Londres que de l'ordre public, des intérêts de l'Europe & du commerce des nations, il ne parle lui que des Comédiens, des farceurs & des petits vers qui courent: ce qui eſt très-néceſſaire toutefois dans certaines maiſons, où il doit parler ſans rien dire.

C'eſt ainſi que l'homme *décidément* ſuperficiel,

& qui ſe donne à deſſein un nombre *incroyable* de petits ridicules, vit à Paris. Il ſait ce qui ſe paſſe dans les foyers, dans les petites loges; il connoît les aventures de toutes les Actrices; il ſait ce qui s'eſt dit myſtérieuſement dans les ſoupers. On le voit aux trois ſpectacles. S'il paroît dans une promenade, tout le monde le ſalue. Il parle à l'un, ſourit à l'autre, aborde un troiſieme, annonce tout haut la diſtribution de ſa journée, & parle de ſon oiſiveté avec le ſérieux que pourroit prendre l'homme ſenſé qui annonceroit une occupation utile. Il exagere les modes; il a des enthouſiaſmes ſans chaleur, des engouements ſans motifs : il outre la frivolité nationale; mais il cache quelquefois, ſous ces dehors empruntés, la marche fine d'une ambition ardente. Il donne le change à ſes rivaux, fait tout-à-coup un excellent mariage, & ſe trouve revêtu d'une charge importante.

CHAPITRE CLVIII.

Indépendants. Contempteurs.

Les Indépendants ſont des jeunes gens qui affectent de rompre en viſiere aux regles établies. Ils ne s'habillent point; ils vont à la campagne l'hyver, battent les remparts, fuyent l'Opéra & les autres Spectacles; peuplent les tréteaux, laiſſent là les femmes de qualité; font le contraire des autres, ſe moquent de tout, & finiſſent par ſe laſſer de leur rôle, & par revenir à la ſociété.

Il y a enſuite *les Contempteurs du genre humain;* mais ceux-ci ſont en petit nombre à Paris, parce qu'on y aime trop la vie libre & agréable pour les écouter long-temps.

Ces

Ces contempteurs vraiment curieux (& toujours dans la classe des jeunes gens) ont décidé qu'ils étoient supérieurs à tout ce qui existoit ; qu'eux seuls avoient cette pénétration exquise, extraordinaire, qui découvre ce qui échappe à tous les yeux. Ils croyent vous faire grace quand ils vous parlent ; ils n'écoutent que la moitié de ce qu'on leur dit ; ils mépriſent tout ce qui ſort des preſſes. Ils ont le tact ſi fin, le goût ſi exquis, l'eſprit ſi pénétrant, qu'aucun homme, aucun livre ne les contentent. Ils regardent comme *déteſtable*, ce que les autres regardent comme *merveilleux :* mais ils ont ſoin de ne point compromettre leur prétention au plus haut degré du génie, en gardant *le ſilence prudent de feu Conrat*, dont parle Boileau.

Quelquefois cet orgueil en impoſe par ſa hauteur & par ſon jargon ; car ils ne ſe familiariſent pas, de peur de ſe laiſſer voir tout entiers. Ces jeunes gens ne veulent jouer que le rôle d'hommes ſupérieurs ; & le plus ſouvent ils n'ont, tout bien conſidéré, que de l'eſprit & de la politique.

CHAPITRE CLIX.

Nouvelliſtes.

Un grouppe de Nouvelliſtes diſſertant ſur les intérêts politiques de l'Europe, forment ſous les ombrages du Luxembourg un tableau curieux. Ils arrangent les Royaumes, reglent les finances des Potentats, font voler des armées du Nord au Midi.

Chacun affirme la nouvelle qu'il brûle de divulguer, lorſque le dernier venu dément, d'une ma-

niere bruſque, tout ce que l'on a débité, & le vainqueur du matin ſe trouve battu à plate couture à ſept heures du ſoir : mais le lendemain, au réveil des Nouvelliſtes, le conteur de la veille reſtitue à ſon héros une pleine victoire. Tous les jeux ſanglants de la guerre deviennent un objet d'amuſement pour cette vieilleſſe oiſive & imbécille, & ſervent à leurs entretiens.

Ce qui a droit d'étonner un eſprit ſenſé, c'eſt l'ignorance honteuſe où ſont plongés tous ces faiſeurs de nouvelles, tant ſur le caractere que les forces & la ſituation politique de la nation Angloiſe.

On ne raiſonne pas mieux, il faut l'avouer, dans les ſallons dorés. Les François en général traitent l'Anglois, quand il n'eſt pas préſent, avec un ton de ſupériorité, un ton hautain, un ton de mépris, qui fait déplorer l'aveuglement des détracteurs. Rien ne prouve mieux qu'aucun peuple n'eſt plus ſoumis aux préjugés nationaux, que le Pariſien. Il croit comme article de foi, tout ce que lui dit la *Gazette de France;* & quoique cette gazette mente impudemment à l'Europe par les éternelles omiſſions, le bourgeois de Paris ne croit à aucune autre gazette, & il ſoutiendra toujours qu'il ne tient qu'à la France de ſubjuguer l'Angleterre. Il affirmera que, ſi l'on ne fait pas une deſcente à Londres, c'eſt qu'on ne le veut pas; & que nous pouvons interdire à cette nation la navigation, même ſur la Tamiſe. Il faut écouter toutes ces impertinences qui ſe trouvent dans la bouche des hommes les moins faits pour les prononcer. On les entend raiſonner aſſez juſte ſur d'autres objets; mais quand il eſt queſtion de l'Angleterre, ils ſemblent n'avoir ni jugement, ni connoiſſances, ni lecture. Ils n'ont pas la moindre idée de la conſtitution de cette

république; ils en parlent à-peu-près comme un Feuilliſte, qui ne ſait pas un mot d'Anglois, parle de Shakeſpear. Ces aſſertions gratuites ne méritent que la riſée des hommes inſtruits : cependant les premiers de la nation, les Gens de Lettres eux-mêmes ſont peuple à cet égard.

Un bourgeois de la rue des Cordeliers écoutoit aſſiduement un Abbé, grand ennemi des Anglois. Cet Abbé l'enchantoit par ces récits véhéments; il avoit toujours à la bouche cette formule : *Il faut lever trente mille hommes, il faut embarquer trente mille hommes, il faut débarquer trente mille hommes; il en coûtera peut-être trente mille hommes pour s'emparer de Londres. Bagatelle!*

Le bourgeois tombe malade, penſe à ſon cher Abbé qu'il ne peut plus entendre dans l'allée des Carmes, & qui lui avoit infailliblement prédit la deſtruction prochaine de l'Angleterre, au moyen *de trente mille hommes.* Pour lui marquer ſa tendre reconnoiſſance, (car ce bon bourgeois haïſſoit les Anglois ſans ſavoir pourquoi,) il lui laiſſa un legs, & mit ſur ſon teſtament : *Je laiſſe à M. l'Abbé trente mille hommes, douze cents livres de rente. Je ne le connois pas ſous un autre nom; mais c'eſt un bon citoyen, qui m'a certifié au Luxembourg que les Anglois, ce peuple féroce qui détrône ſes Souverains, ſeroient bientôt détruits.*

Sur la dépoſition de pluſieurs témoins qui atteſterent que tel étoit le ſurnom de l'Abbé, qu'il fréquentoit le Luxembourg depuis un temps immémorial, & qu'il s'étoit montré fidele antagoniſte de ces fiers républicains, le legs lui fut délivré.

S'il étoit poſſible d'imprimer tout ce qui ſe dit dans Paris, dans le cours d'un ſeul jour, ſur les

affaires courantes, il faut avouer que ce ſeroit une collection bien étrange. Quel amas de contradictions! L'idée ſeule en eſt groteſque.

CHAPITRE CLX.

Sort d'un Bourgeois.

CEPENDANT un ſot Bourgeois de cette eſpece, qui jouit de cinquante mille livres de rente, peut ſe regarder comme le centre de plus de trois cents mille hommes qui agiſſent & travaillent pour lui nuit & jour.

Au moyen de tous les arts enchaînés l'un à l'autre, la condition de ce particulier devient preſqu'égale à celle des Rois; & en effet, il a toutes les commodités réelles & voluptueuſes dont peuvent jouir les Monarques.

Ainſi, pour que le luxe ſoit moins meurtrier, & que, ſemblable à la lance d'Achille, il guériſſe d'un côté les maux qu'il a faits de l'autre, il faut qu'il n'admette pas d'interruption. Dès qu'une branche tombe ou ceſſe, voilà tout-à-coup des déſœuvrés & des néceſſiteux. Il eſt très-ſûr que ſi les riches interrompoient pendant une année le cours de leurs folles dépenſes, il y auroit la moitié de la Capitale, qui tout-à-coup ne pourroit plus ſubſiſter.

Le riche la préfere à tout autre ſéjour, parce que tout y vient d'un bout du Royaume à l'autre. Elle jouit plus abondamment des denrées qu'elle ne produit point, que les contrées même qui les produiſent.

Mais les impitoyables voluptés des riches, avec leurs arts de ſenſualité & de frivolité, im-

molent des générations entieres à un luxe fou & cruel.

CHAPITRE CLXI.

Les Lorgneurs.

PARIS eſt plein de ces Lorgneurs impitoyables, qui ſe plantent devant vous, & fixent ſur votre perſonne des yeux immobiles & aſſurés. Cette coutume ne paſſe plus pour indécente, à force d'être commune. Les femmes ne s'en offenſent pas, pourvu que cela arrive aux ſpectacles & aux promenades; mais ſi l'on s'aviſoit de les regarder ainſi dans un cercle, le Lorgneur ſeroit taxé d'inſolence, & traité comme un impoli.

Il ne faut pas confondre ces Lorgneurs avec les *phyſionomiſtes*, qui trouvent à exercer leur ſagacité au milieu d'une foule auſſi immenſe, & qui à la longue acquierent un certain tact. Ils obſervent toute l'habitude du corps encore plus que la phyſionomie.

Un Peintre, un Poëte ſont nés phyſionomiſtes. Voilà pourquoi ils ſe plaiſent où eſt la multitude. Voyez au ſallon cette foule de portraits; ils aſſigneront le caractere d'après la figure. Il ne faut pas nier la révélation de la phyſionomie; elle ne trompe guere. La probité donne un air ouvert; le front d'un ſot eſt reconnoiſſable entre mille. Celui qui a l'air vil ou méchant, juſtifie preſque toujours ſon viſage. Les vieillards, dont l'ame eſt glacée, n'ont plus de phyſionomie; le ſentiment eſt éteint chez eux; l'empreinte de l'ame l'eſt auſſi. *Latour*, Peintre célebre, dont les portraits ont une vérité frappante, diſoit : *Ils croyent que je ne ſaiſis que les*

traits de leur viſage; mais je deſcends au fond d'eux-mêmes à leur inſu, & je les remporte tout entiers.

Une femme d'eſprit, apprenant qu'un certain homme alloit ſe faire peindre, dit : *Il eſt bien hardi, ce coquin-là; il oſera regarder en face un homme qui tient le pinceau!* Si je pouvois nommer le perſonnage, on verroit combien le mot a de juſteſſe; mais j'abhorre trop la ſatyre, & ne veux tracer que des peintures générales.

CHAPITRE CLXII.

Palais-Royal.

O QUE M. Lavater, Docteur Zuricois, qui a tant écrit ſur la ſcience de la phyſionomie, n'eſt-il au Palais-Royal le vendredi, pour lire ſur les viſages tout ce qu'on cache dans l'abyme des cœurs!

Il verroit, je crois, que l'habitant de Paris n'eſt ni cruel, ni farouche, ni porté à la révolte; mais n'y découvriroit-il pas un mêlange d'aſtuce, de fineſſe, de préſomption, de ſuffiſance & de *hauteur*? Il n'eſt pas né pour les ſentiments extrêmes; & il a beau aſpirer à l'extrême licence des mœurs, il n'y parviendra même pas.

Là ſont les filles, les Courtiſannes, les Ducheſſes & les honnêtes femmes; & perſonne ne s'y trompe. Il s'y tromperoit peut-être lui-même, ce grand Docteur avec toute ſa ſcience; car ces notions dépendent de nuances, qu'il eſt très-facile de ſaiſir : mais il faut les étudier ſur les lieux. Or, je ſoutiens que M. Lavater auroit peine à diſtinguer une femme de condition, d'une fille entretenue; & le moindre clerc de Procureur, échappé de l'étude,

ſans avoir tant médité ſur cet objet, en ſauroit plus que lui.

Pourſuivons. Là, on ſe regarde avec une intrépidité qui n'eſt en uſage dans le monde entier qu'à Paris, & à Paris même que dans le Palais-Royal. On parle haut, on ſe coudoie, on s'appelle, on nomme les femmes qui paſſent, leurs maris, leurs amants; on les caractériſe d'un mot; on ſe rit preſqu'au nez, & tout cela ſe fait ſans offenſer, ſans vouloir humilier perſonne. On roule dans le tourbillon, on ſe prodigue les regards avec un abandon, qui laiſſe toujours aux femmes *le dernier*. Un peintre auroit tout le temps de ſaiſir une figure, & de l'exprimer à l'aide du crayon.

Je ne me pique pas d'être phyſionomiſte. J'ai fait mon tour d'allée pluſieurs fois; je n'ai ſongé alors qu'à voir les beautés qui y circuloient: mon eſprit d'obſervation s'eſt trouvé en défaut; mais voici ce que je penſe ſur la phyſionomie.

Les bonnes qualités du cœur impriment toujours à la phyſionomie un caractere touchant. Jamais un excellent homme n'a paru d'une figure déſagréable; l'humanité empreint ſur les traits du viſage une ſorte de ſérénité & de douceur.

Si l'innocence & la modeſtie brillent ſur le front d'une jeune perſonne à ſon inſu & indépendamment de la beauté, la ſenſibilité, l'honneur, la compaſſion habituelle, la bienfaiſance généreuſe peuvent donner à une figure humaine une dignité qui l'ennoblit & la diſtingue.

Ce ſont les inclinations baſſes & mauvaiſes, qui font toutes ces figures révoltantes & meſquines. La beauté eſt moins un don de la nature, qu'un attribut ſecret de l'ame & de ſes diſpoſitions habituelles. Un homme ſenſible ſe reconnoît à ſes attitudes, à ſes regards, à ſa voix. Couvrez ſon

viſage de cicatrices, coupez-lui un bras, ni l'œil ni l'accent n'auront perdu leur expreſſion.

Il eſt preſqu'impoſſible de diſſimuler l'envie, la malice, la cruauté, l'avarice, la colere; & les paſſions généreuſes ou viles ont des nuances qui ſe révelent à l'œil attentif.

Avec une ame égale, franche & ouverte, le viſage eſt toujours beau : voilà ce que j'ai cru remarquer ſans avoir lu M. Lavater. Puiſque la joie pure, libre & facile déploye tous les traits & les rend gracieux, pourquoi la beauté perſonnelle ne dépendroit-elle pas à la longue de la nobleſſe & de la pureté des ſentiments?

Telle femme devant ſon miroir s'eſt dit à elle-même : *En vain je m'étudie, je ne jouerai jamais la pudeur.* Quel cri de la conſcience! Voyez le frippon qui baiſſe les yeux en vous parlant, & n'oſe rencontrer vos regards : voyez celui qui vous flatte, & qui cherche vos yeux pour voir s'il vous a trompé. J'abandonne ces réflexions étrangeres à mon ſujet : je dis ſeulement que c'eſt à Paris & au Palais-Royal, que M. Lavater auroit dû faire ſes nombreuſes expériences : il auroit vu ce que je n'ai pu appercevoir qu'imparfaitement.

CHAPITRE CLXIII.

Du Perſifflage.

Le perſifflage eſt une raillerie continue, ſous le voile trompeur de l'approbation. On s'en ſert pour conduire la victime dans toutes les embuſcades qu'on lui dreſſe; & l'on amuſe ainſi une ſociété entiere, aux dépens de la perſonne qui ignore qu'on la

traduit en ridicule, abuſée qu'elle eſt par les déhors ordinaires de la politeſſe.

Ce n'eſt point là de la bonne plaiſanterie. La Bruyere a dit : *Railler heureuſement, c'eſt créer.* Mais quel eſprit y a-t-il à abuſer de la ſimplicité ou de la confiance d'un homme qui s'offre aux coups ſans le ſavoir, & qui tombe d'autant plus profondément dans le piege, qu'il le ſoupçonne moins.

Le perſiffleur eſt un homme froid & fatigant à la longue. Cette maniere de railler eſt donc pitoyable, parce qu'il n'y a point d'égalité. Chaque ſociété a ſon railleur & ſon ton de raillerie ; mais il n'y a rien de ſi rare qu'une plaiſanterie légere, fine, enjouée & raiſonnable.

CHAPITRE CLXIV.

Myſtifier. Myſtification.

Mots nouveaux parmi nous, & qu'on ne ſauroit expliquer que par des exemples. On doit leur création au caractere du *petit Poinſinet*, qui, après avoir fait des Opéra comiques à Paris, ſe noya par accident dans le Guadalquivir. Verſificateur, bel-eſprit, & d'une crédulité inconcevable, il allioit à du talent une ſinguliere ignorance des choſes les plus communes. Perſonnage remarquable par les contraſtes qu'il offroit, il étoit doué de ſaillies heureuſes, fines, épigrammatiques, & la ſimplicité de ſon caractere étoit ſans bornes.

Une ſociété de perſiffleurs, qui avoient peu de charité, abuſerent de ſa pleine confiance, qui ſe mêloit d'ailleurs à beaucoup de vanité. Toutes les femmes étoient amoureuſes de lui, parce qu'il avoit

eu les faveurs de quelques actrices. On partit de-là pour lui aſſigner de faux rendez-vous, où on lui perſuada qu'il étoit *inviſible* & métamorphoſé en cuvette. Plus on le maltraitoit, plus il penſoit qu'on ne pouvoit faire de tels outrages à ſa perſonne, qu'à raiſon de ſon *inviſibilité*. On raconte qu'on lui propoſa d'acheter la charge d'*écran* chez le Roi, & pendant quinze jours il accoutuma ſes jambes à pouvoir ſoutenir l'ardeur d'un braſier; qu'on lui offrit la place de Gouverneur du *fils du Roi de Pruſſe*, & qu'on lui fit ſigner qu'il n'adoptoit aucune Religion.

On lui annonça un jour qu'il devoit être reçu membre de l'Académie de Pétersbourg, pour avoir part aux bienfaits de l'Impératrice; mais qu'il falloit préalablement apprendre le Ruſſe, parce qu'il pourroit fort bien être mandé à la Cour. Il crut étudier le Ruſſe, & il ſe trouva au bout de ſix mois, qu'il avoit appris le bas-Breton.

On lui fit accroire qu'il avoit tué un homme en duel, lorſqu'à peine il avoit tiré ſon épée, & qu'il avoit été condamné à être pendu. On lui fit lire ſa ſentence imprimée; un faux crieur la hurloit ſous ſa fenêtre; & Poinſinet, de ſe couper les cheveux, de ſe déguiſer en Abbé, de pleurer à chaudes larmes, de ſe cacher; puis le Roi lui donnoit ſa grace, comme à un grand Poëte cher à la nation.

Enfin, l'on pouſſa la cruauté juſqu'à lui dépêcher un dentiſte qui lui arracha une dent malgré lui, en lui ſoutenant qu'il avoit été appellé la veille par lui-même, avec ordre de vaincre ſa réſiſtance.

Il crut que des carpes, des brochets, avoient parlé à l'oreille d'un convive qu'on donnoit pour un grand voyageur, & il n'en fut pas totalement déſabuſé, même lorſqu'il eut reconnu les premieres

tromperies. Il disoit : *On m'a bien abusé ; mais j'ai vu le brochet s'élancer du plat, & parler à l'oreille du voyageur.* C'étoit celui qui avoit joué son rôle avec le plus intrépide sang-froid.

Dans les soupers de Paris, l'on raconte fréquemment ces *mystifications*, qui, quoique peu vieilles, épanouissent la rate. On les jugeroit incroyables ; elles n'en sont cependant pas moins vraies. On ne conçoit pas comment une tête humaine a pu réunir de telles disparates, faire la jolie comédie du *Cercle*, plusieurs couplets ingénieux, & être en même-temps la dupe constante de gens qui avoient moins d'esprit que lui.

Ces mauvais railleurs qui poussèrent trop loin la plaisanterie, ont mis une espece de gloire à publier leurs faciles triomphes sur l'imbécillité native du pauvre Auteur ; & ne tomboient-ils pas eux-mêmes, en se targuant de pareils faits, en les narrant avec orgueil, dans une sorte de *mystification* assez plaisante, puisqu'ils ont cru que ces mensonges devoient leur faire beaucoup d'honneur, & constater leur renommée ?

On les a vus y mettre une prétention risible, se disputer entr'eux à qui avoit le mieux trompé ce malheureux Poëte, leur confrere ; comme si c'étoit-là une preuve réelle de supériorité.

J'ai donc vu *mystifier* un de ces *mystificateurs*, qui mettoit dans son récit la plus grande emphase, & je m'en suis réjoui.

Des railleurs plus fins & plus agréables imaginerent un singulier complot ; mais qui n'avoit rien d'outré ni de cruel. C'étoit de faire accroire à Crébillon fils, qu'il avoit perdu cet esprit facile, léger, délicat, bonnement caustique (dans un juste degré), qui le distinguoit avantageusement, & le rendoit si aimable dans les sociétés. Plus on a de

cet eſprit, moins on y croit. Crébillon fils, dans un ſouper, voyant tous ſes amis hauſſer les épaules à chaque mot qu'il diſoit, s'imagina n'avoir proféré que des ſottiſes, lorſqu'il avoit été plus brillant que jamais. Il tomba dans un fauteuil, & s'écria douloureuſement : *Il eſt donc vrai, mes amis, que je n'ai plus d'eſprit ! Hélas ! il y a quelque temps que je m'en ſuis apperçu ! Mais pourquoi m'avez-vous laiſſé parler ? Souffrez-moi tel que je ſuis ; car il m'eſt impoſſible de me ſéparer de vous, quoique je ne ſois pas digne d'aſſiſter à vos entretiens.*

Cette charmante bonhommie révéloit une ame candide & ſans orgueil. Il n'en fut que plus cher à ſes amis qui l'embraſſerent, en lui certifiant qu'il étoit toujours auſſi ſpirituel que bon.

Et quel étoit cet homme crédule ? L'Auteur qui a vu le plus finement dans le caractere & dans le cœur des femmes, & qui leur a appris ſouvent à ſe connoître elles-mêmes.

CHAPITRE CLXV.

Architecture.

Je ferai une queſtion aux gens de l'art. Pourquoi toujours des colonnes dans l'Architecture ? Pourquoi toujours le même entablement ? Pourquoi les mêmes compoſitions éternellement répétées ? Ces colonnes rappellent des tiges d'arbres ; fort bien : cet entablement, des ſolives : ces ornements, des vaſes entourés de plantes ; à merveille. Mais cela frappe mes yeux pour la millieme fois. Ne pourroit-on pas imaginer d'autres proportions ? L'art eſt-il borné à ce point, où le génie des

Architectes? Faudra-t-il que tout palais reſſemble plus ou moins à tel autre palais? J'accuſe donc l'Architecture de la plus grande monotonie, & je ſuis las de voir des colonnes, encore des colonnes, & par-tout des colonnes.

Une foule de maiſons charmantes, ayant un aſpect varié & leur forme particuliere, bordent depuis peu les remparts, & embelliſſent les fauxbourgs. Cette diverſité annonce que l'art peut renoncer quelquefois à ſes vieilles regles coutumieres, pour mieux enchanter l'œil & le ſurprendre.

Mais les prodiges de l'Architecture ſont, à Paris, dans l'intérieur des maiſons. Des coupes ſavantes & ingénieuſes économiſent le terrein, le multiplient, & donnent des commodités neuves & précieuſes. Elles étonneroient fort nos aïeux, qui ne ſavoient que bâtir des ſalles longues & quarrées, & croiſer d'énormes poutres d'arbres entiers. Nos petits appartements ſont tournés & diſtribués comme des coquilles rondes & polies, & l'on ſe loge avec clarté & agrément dans des eſpaces cidevant perdus & gauchement obſcurs.

Auroit-on imaginé, il y a deux cents ans, les cheminées tournantes qui échauffent deux chambres ſéparées, les eſcaliers dérobés & inviſibles, les petits cabinets qu'on ne ſoupçonne pas, les fauſſes entrées qui maſquent les ſorties vraies, les planchers qui montent & deſcendent, & ces labyrinthes où l'on ſe cache pour ſe livrer à ſes goûts, en trompant l'œil curieux des domeſtiques?

Auroit-on deviné que l'art ſeroit parvenu au point qu'au moyen d'un petit bouton ſecret, on feroit tourner ſubitement, ſur un pivot rapide, un miroir de quatre pieds de hauteur, & un vaſte ſecretaire, ou une large commode, leſquels, appliqués contre une prétendue muraille, offrent en

s'ouvrant une iſſue dans la garde-robe d'une maiſon voiſine, iſſue cachée à tous les regards, excepté à ceux des intéreſſés; mais propre à favoriſer les myſteres de l'amour, & quelquefois ceux de la politique? Des êtres qui ſemblent ne s'être jamais vus, communiquent enſemble à des heures réglées; des ombres impénétrables ſont répandues autour d'eux; l'ardente jalouſie & l'eſpionnage le plus ſubtil perdent juſqu'à leurs ſoupçons, & ſe trouvent en défaut.

La peinture arabeſque a repris faveur après des ſiecles d'oubli. C'eſt un genre de décoration agréable, mais coûteux. Qu'a-t-on fait? On a trouvé le ſecret de le mettre en papier : le coup d'œil ſera pour les fortunes médiocres comme pour les riches. Les inventions de notre ſiecle tendent ſur-tout à imiter parfaitement les couleurs du luxe; on ſe contente de ſa ſuperficie. On croit toucher aux richeſſes, quand on en a les dehors : preuve que leur plus grand mérite réſide dans l'éclat. Auſſi voyez qu'on peint le marbre où il n'eſt pas; que du papier repréſente le velours & la ſoie; qu'on bronze le plâtre; qu'on dore les chenets; & que, juſques ſur nos tables, la figure brillante des fruits dédommage de leur abſence au deſſert. Il eſt même des plats en relief (1), auxquels il eſt convenu de ne pas toucher; & ces mêts fantaſtiques ſervent juſqu'à ce qu'ils ſoient entiérement décolorés. Bientôt nos bibliotheques ne ſeront plus qu'une toile peinte; & n'avons-nous pas déja ainſi de la ſculpture, de la menuiſerie, de la porcelaine, des vaſes de porphyre, & juſqu'aux buſtes des grands hommes.

---

(1) On ſait l'Hiſtoire du *Lapereau de bois* qu'un étranger à vue courte voulut abſolument dépecer, malgré les ſollicitudes plaintives de la maîtreſſe de la maiſon.

CHAPITRE CLXVI.

Revendeuſes à la Toilette.

Les Revendeuſes à la Toilette entrent par-tout. Elles vous apportent les étoffes, les dentelles, les bijoux de ceux qui veulent avoir de l'argent comptant pour payer les dettes du jeu. Elles ſont les confidentes des femmes les plus huppées, qui les conſultent, & arrangent pluſieurs affaires d'après leurs avis. Elles ont des ſecrets curieux, & les gardent d'ordinaire aſſez fidélement.

Il faut qu'une Revendeuſe à la toilette, a dit quelqu'un, ait un caquet qui ne finiſſe point, & néanmoins une diſcrétion à toute épreuve, une agilité renaiſſante, une mémoire qui ne confonde pas les objets, une patience que rien ne laſſe, & une ſanté qui réſiſte à tout.

Il n'y a de ces femmes-là qu'à Paris. Elles font leur fortune en très-peu de temps, & elles ne la doivent pas en entier à la vente de leurs marchandiſes. Les phyſionomies les plus rebutantes ſont quelquefois celles qui ont le plus de vogue. Or, devinez pourquoi.

CHAPITRE CLXVII.

Coëffures.

Qui connoît le Sr. Dupain, qui vient d'afficher par-tout *l'Art varié des coëffures?* Qui l'a lu? Moi ſeul, peut-être. Il célebre avec enthouſiaſme cet ornement léger qui garnit la tête & accompagne

le front de l'homme ; & comme il faut idolâtrer ſon talent pour le pouſſer loin, il s'extaſie devant l'art qui a coupé, papilloté, tordu, crêpé, façonné, arrangé, pommadé, friſé & poudré de deux ou trois cents façons différentes les cheveux ſoumis ou rebelles d'un galant homme, ou d'une jolie femme. Il creuſe cet art dans toute ſa largeur & ſa profondeur. Et quel art, même de nos jours, a été ſondé en entier ?

L'art de la Coëffure eſt ſans contredit celui qui approche le plus de la perfection. La perruque a eu ſes Corneille, ſes Racine, ſes Voltaire ; &, ce qui fait ici exception, ces perruquiers ne ſe ſont point copiés. La perruque, d'un volume exagéré & bizarre dans ſon origine, a fini par imiter le naturel des cheveux. Ne pourroit-on pas appercevoir ici la marche & l'emblême de l'*Art Dramatique*, d'abord pompeuſement & ridiculement factice, puis rentrant à force de réflexions dans les limites de la nature & de la vérité ? La groſſe & énorme perruque repréſenteroit la *Tragédie bouffie & bourſoufflée ;* une perruque légere, qui rend parfaitement la couleur & juſqu'à la racine des cheveux, qui s'implante, pour ainſi dire, & ne ſemble point étrangere ſur la tête qui la porte, repréſentera le *Drame vrai*, contre lequel les antiques & groſſes perruques font rage ; mais il faut enfin qu'elles cedent à leur moderne rivale.

Quoi qu'il en ſoit, (& nous laiſſons la diſcuſſion de ces graves matieres à la ſagacité du Sr. Dupain,) graces à ſon art, d'un petit monſtre féminin l'on ſait faire aujourd'hui une figure humaine. On lui a créé un viſage & un front, par la magie des rapprochements. Et les Actrices ne devroient enviſager les Coëffures qu'avec une vénération profonde ; car après les Auteurs qui les font parler, ce

ſont

ſont les perruquiers qui leur donnent l'exiſtence. Mais les ingrates ne ſe doutent pas qu'elles doivent tout à ces heureux créateurs.

Le Coëffeur trouve ſa récompenſe dans l'exercice même de ſa profeſſion. Son œil domine inceſſamment les plus rares tréſors de la beauté, voilés pour tout autre regard. Il eſt témoin de tous les mouvements, de toutes les graces, de toutes les minauderies de l'amour & de la coquetterie. Il voit les premiers reſſorts de ce jeu que poſſedent ſi bien les femmes, & qui fait mouvoir, par un fil imperceptible, *les grands pantins du ſiecle.* Il doit être diſcret, tout voir, & ne rien dire; autrement ce ſeroit un vil profanateur des myſteres auxquels il eſt admis, & l'on ne choiſiroit plus que des femmes qui gardent ordinairement le ſecret de leur ſexe.

Les Coëffeurs avoient mis à leur porte, en gros caracteres : *Académie de Coëffure.* M. d'Angiviller a trouvé que c'étoit profaner le mot *académie*, & l'on a défendu à tous les Coëffeurs de ſe ſervir de ce mot reſpectable & ſacré; car il faut dire qu'à Paris les prohibitions bizarres ſont éternelles. Il s'agit toujours d'une *défenſe*, & jamais d'une *permiſſion.*

CHAPITRE CLXVIII.

Parures.

Un diamant eſt beau par lui-même. L'artiſte le taille, le polit, le façonne; il jette alors un éclat plus vif: telle eſt la femme. Rien ne la touche plus vivement que la parure; rien ne lui eſt plus cher que de réparer le tort des années; rien ne la flatte

plus enfin, que ce qui peut ſuppléer à ce qui lui manque du côté de la fraîcheur & de la beauté du teint.

Nous connoiſſons par l'hiſtoire les cinq cents ânesſes qui ſuivoient par-tout l'Impératrice Poppée, pour fournir abondamment à ſes bains de lait & à ſes coſmétiques. Nous ſavons que la Reine Cléopâtre réhauſſoit l'éclat de ſes charmes par les ſoins de la parure la plus étudiée, & qu'elle enchaîna de cette maniere le premier & le ſecond des humains, Céſar & Antoine. Nous n'ignorons pas que la Reine Bérénice avoit de ſi beaux cheveux, qu'ils donnerent leur nom à une conſtellation céleſte. Nous avons lu que Sémiramis appaiſa une ſédition furieuſe, en s'arrachant tout-à-coup de ſa toilette, & ſe montrant ſur ſon balcon le ſein découvert & dans le déſordre d'une femme à moitié déshabillée.

On ne nous a pas laiſſé ignorer toute la coquetterie de la belle Hélene, qui alluma tant de feux, & qui occaſionna une guerre qui, fameuſe après trente ſiecles, retentit encore dans l'univers. On nous a inſtruits que Jézabel, mangée par les chiens, mettoit du rouge : mais les Poëtes anciens, quoique grands deſcripteurs, ne nous ont point repréſenté les modes de ces temps éloignés avec aſſez de vérité pour que nous puiſſions nous en former une juſte idée.

Je ſais qu'une Bacchante échevelée, le tyrſe en main, le front couronné de lierre, peut paroître auſſi belle qu'une Marquiſe coëffée en vergette ; je ſais que les tuniques des Dames Romaines pouvoient avoir les graces des robes ouvertes des Européennes modernes ; je ſais que leurs ſandales ont pu recevoir l'élégance de nos ſouliers exhauſſés & mignons : mais enfin qu'en coûtoit-il de nous don-

ner la deſcription de leur coëffure, de ſes acceſſoires, de ſes variations, & de ſon enſemble brillant? Pourquoi les Ecrivains n'ont-ils pas parlé de l'arrangement des cheveux? Pourquoi ont-ils négligé de nous faire connoître la baſe de l'admirable édifice, où il commençoit, où il finiſſoit? Où plaçoit-on la topaze & la perle? De quelle maniere les fleurs étoient-elles entrelacées, &c? Qui les a donc empêchés de peindre la ſphere mouvante des modes?... Ah! je le ſens moi-même, en voulant ici prendre le pinceau; c'eſt qu'il eſt impoſſible de peindre cet art, le plus vaſte, le plus inépuiſable, le plus indépendant des regles communes. Il faut voir la beauté donnant à ſon miroir le dernier coup-d'œil de ſatisfaction, & puis admirer & ſe taire.

En effet, ſi je voulois repréſenter une *toque accompagnée de deux attentions prodigieuſes*, *un bonnet à la Gertrude*, *à la Henri IV*, *un bonnet aux navets*, *un bonnet aux ceriſes*, *un bonnet à la fanfan;* puis parler *du bonnet artiſté*, *des ſentiments repliés*, *de l'eſclavage briſé*, j'aurois beau repréſenter le *grattoir* diamanté, le *peigne* en pierreries, faire pencher la *phyſionomie*, offrir les *cordelieres d'un goût inconnu:* je ne tracerois que des mots; & Homere lui-même, avec ſon génie, a eu plutôt fait de peindre le bouclier d'Achille, que la coëffure d'Hélene.

Taiſons-nous donc, & envoyons à l'Opéra l'étranger jaloux de connoître les modifications de nos modes brillantes: qu'il les contemple ſur la tête de nos femmes, & non dans une froide & inintelligible deſcription.

Au commencement de ce ſiecle, les femmes portoient ſur une belle gorge à découvert, des croix & des petits ſaint-eſprits de diamants. Un Pré-

dicateur s'écrioit en chaire : Ah, bon Dieu! peut-on plus mal placer la croix qui repréſente la mortification, & le Saint-Eſprit auteur de toutes bonnes penſées!

La couleur générale, au moment que j'écris, eſt *dos* & *ventre de puce* (1). On a raffolé ſur-tout des bonnets au *parc-anglois ;* on a vu ſur la tête des femmes, des *moulins-à-vent*, des *boſquets*, des *ruiſſeaux*, des *moutons*, des *bergers* & des *bergeres*, un *chaſſeur dans un taillis*. Mais comme ces coëffures ne pouvoient plus entrer dans un vis-à-vis, on a créé le reſſort qui les éleve & les abaiſſe. Dernier chef-d'œuvre d'invention & de goût.

L'hiſtoire des *poufs*, *pets en l'air*, *coques*, *chignons*, *bouillons*, *chiffons*, devroit être confiée à l'Académie des Belles-Lettres, qui fait des recherches ſi profondes ſur les *colliers* & *ornements* que portoient les Dames Romaines. Et le préſent! Pourquoi n'en pas parler? Les bonnets *à la Grenade*, *à la Thisbé*, *à la ſultane*, *à la Corſe*, ont paſſé, ainſi que les chapeaux *à la Boſton*, *à la Philadelphie*, *à la Colin-Maillard ;* la coëffure *en limaçon* penche ſur ſon déclin. Mais mon devoir m'obligeroit à parler des *jupons groſſis*, *bouffis*, *ébaubis*, qui groſſiſſent les hanches & donnent de la chair aux femmes qui n'ont que la peau. Je promets donc le journal des *plumes* & des *jupes*, qui ſera mieux accueilli que le *Journal des Savants*, ou celui de *Neuchâtel* (2).

---

(1) *Boue de Paris* & *merde d'oie* ont prévalu depuis. Mon livre eſt à moitié antique. Je voulois parler de la *coëffure à l'hériſſon ; la coëffure à l'enfant* l'a bannie. Les plumes ſont devenues plus rares ; elles ne flottent plus en panache. Oh! comment peindre ce qui, par ſon extrême mobilité, échappe au pinceau.

(2) Journal trop peu répandu, ou pluſieurs articles mar-

Le *tul*, la *gaze* & le *marli* ont occupé cent mille mains ; & l'on a vu des ſoldats valides & invalides faire du marli, le promener, l'offrir & le vendre eux-mêmes. Des ſoldats faire du marli !... Je vais lire cinquante pages d'Oſſian, pour écarter & chaſſer cette déplorable idée.

CHAPITRE CLXIX.

Economie.

Où eſt l'économie, après les dépenſes qu'occaſionnent ces futiles fantaiſies ? Nulle part. On ne connoît plus que l'avarice ou la prodigalité, parce qu'ainſi le commande l'orgueil. Nos peres faiſoient *retourner* leurs habits, & *reſſemeler* leurs ſouliers. Les gens en place ne dédaignoient pas cette épargne. Si quelqu'un parloit aujourd'hui de ſouliers *reſſemelés*, il feroit tomber en ſyncope toutes les femmes de ſimples commis.

Il y a des maiſons de financiers, où l'on paroît dans la plus affreuſe nudité, ſi l'on n'a du velours, des dentelles & du galon.

Enfin, M. de Buffon lui-même a juſtifié le luxe de la parure, en imprimant *qu'il faiſoit une partie de nous-mêmes* ; & l'Hiſtorien de la nature a ſemblé ne pas attribuer peu d'eſtime à la richeſſe des habillements. Comment après cela une femme qui ferme ſa porte aux gens qui n'ont point de dentelles, paroîtra-t-elle ridicule ?

On tolere en même-temps les dentelles jaunes &

---

qués d'un *C*, ſont d'un juge impartial, d'un Ecrivain ſenſé, & d'un vrai littérateur. Pourquoi ne tient-il pas la plume dans un Ouvrage périodique plus accrédité ?

fort ſales ; poudrez-les à blancs pour cacher leur vétuſté : dût la fraude paroître, n'importe ; vous avez des dentelles. Vous êtes bien diſpenſé de la propreté, mais non du luxe.

Qu'un homme, bien mis d'ailleurs, tire de ſa poche un *mouchoir de couleur*, vous verrez ſoudain dans les yeux des femmes, l'étonnement où elles ſeront de cette groſſiere ignorance.

Mais ſi vous affectez auſſi de déployer un *mazulipatan*, un *paliacate*, vous vous affichez pour un commis de la compagnie des Indes.

Connoît-on l'hiſtoire de cet honnête homme qui, n'yant qu'une manchette à dentelles, la montra au Suiſſe à la porte d'un hôtel, comme un paſſe-port aſſuré, cachant avec ſoin ſous la baſque de ſa veſte l'autre manchette qui n'étoit, hélas! que de mouſſeline? Mais dans la chaleur de la converſation, comme on ne ſonge pas à tout, il eut l'imprudence de dévoiler en plein ſallon cette manchette ſcandaleuſe, cachée juſqu'alors & ſans affectation. Cette vue offenſa tellement la maîtreſſe de la maiſon, qu'elle fit monter ſur-le-champ ſon Suiſſe, pour le réprimander. Le portier ne comprenoit rien à la verte ſemonce qu'il recevoit, parce que dans l'intervalle l'homme qu'on lui déſignoit avoit caché de nouveau l'humble mouſſeline, & ne geſticuloit plus que de la main à la dentelle. Le lendemain, le portier bien grondé devint ſi inflexible, qu'un Officier qui avoit perdu un bras à l'armée s'étant préſenté, le Suiſſe ne voulut pas le laiſſer entrer, exigeant l'apparition de deux manchettes égales, & jurant qu'on n'aborderoit jamais Madame autrement, quand même la gazette auroit annoncé à toute l'Europe la perte du bras & de la manchette.

CHAPITRE CLXX.

Les Ecriteaux des rues.

Les écriteaux du nom de chaque rue ne datent que de 1728. Avant cette époque, la tradition désignoit chaque rue. On avoit commencé par une plaque de fer-blanc, le temps & la pluie en effaçoient les caracteres; aujourd'hui ils ſont gravés dans la pierre même.

On verra à la place de la nouvelle ſalle de la Comédie Françoiſe les rues de *Corneille*, de *Racine*, de *Moliere*, de *Voltaire*, de *Crébillon*, de *Regnard*; ce qui ſcandaliſera d'abord les Echevins (il faut s'y attendre) comme en poſſeſſion de la glorieuſe & antique prérogative de donner ſeuls leurs illuſtres noms à des rues. Mais peu-à-peu ils s'accoutumeront à cette innovation, & à regarder Corneille, Moliere & Voltaire comme les compagnons de leur gloire. Enfin, la rue *Racine* figurera à côté de la rue *Babille*, ſans trop étonner les quarteniers, les dizeniers, & autres Officiers de l'Hôtel-de-Ville.

L'année littéraire a fait derniérement une aſſez bonne plaiſanterie, en diſant que derriere la nouvelle ſalle du Spectacle, on trouveroit *le cul-de-ſac la Harpe*. Cela eſt gai. L'Auteur de l'incroyable tragédie des *Barmécides* devroit lui-même en rire; car c'eſt toujours quelque choſe, en paſſant dans ce monde, que de donner ſon nom à un *cul-de-ſac* ou à un *impaſſe*, pour quelques rimes ſoi-diſant tragiques.

M. de Voltaire a eu beau prêcher pour ce mot *impaſſe*, on ne s'en eſt point ſervi; & l'on

continue à dire *le cul de-ſac du Fort-aux-Dames*, *le cul-de-ſac des Feuillantines*, *le cul-de-ſac de Jéruſalem*, *le cul-de-ſac du petit Jeſus*, *le cul-de-ſac des Quatre-vents*, *&c.*

On avoit commencé à numéroter les maiſons des rues; on a interrompu, je ne ſais pourquoi, cette utile opération. Quel en ſeroit l'inconvénient? Il ſeroit plus commode & plus facile d'aller tout de ſuite chez M. un tel, n°. 87, que de trouver M. un tel au *Cordon bleu*, ou à la *Barbe d'argent*, la quinzieme porte cochere à droite ou à gauche après telle rue, mais les portes cocheres, dit-on, n'ont pas voulu permettre que les inſcripteurs les numérotaſſent. En effet, comment ſoumettre l'hôtel de M. le Conſeiller, de M. le Fermier-général, de Monſeigneur l'Evêque, à un vil numéro; & à quoi ſerviroit ſon marbre orgueilleux? Tous reſſemblent à Céſar; aucun ne veut être le ſecond dans Rome : puis une noble porte cochere ſe trouveroit inſcrite après une boutique roturiere. Cela imprimeroit un air d'égalité, qu'il faut bien ſe garder d'établir. Bientôt ſur les petites affiches, le convoi d'un ſerrurier qui ſera décédé ne ſe trouvera plus à côté de celui d'un Marquis ſon voiſin dans la ſépulture. On fera une petite barre pour les diſtinguer, & cela a été propoſé.

CHAPITRE CLXXI.

Penſions.

On a ſenti la néceſſité d'enſeigner aux enfants autre choſe que la langue Latine. Pluſieurs penſions, où l'éducation eſt complette, ſe ſont for-

mées ſous les auſpices des lumieres nouvelles. Cette éducation eſt purgée de cet alliage pédanteſque, qui ailleurs la déshonore. Il étoit exceſſivement ridicule de donner la même éducation à un Militaire, à un Magiſtrat, à un Négociant, à un Médecin, & d'éloigner l'étude la plus néceſſaire, celle des langues vivantes.

On trouve donc à Paris des penſions nouvelles, formées ſur un plan raiſonné, où tous les arts ſont admis, où chaque éleve choiſit la ſcience qui doit prédominer dans ſon emploi futur. Ces établiſſements ſont dus aux progrès des lumieres, & aux plaintes fréquentes & légitimes que les Ecrivains ont jettées ſur la déplorable routine de notre Univerſité.

Elle ſuit encore aveuglément ces futiles & pernicieux uſages; mais bientôt elle ne recevra plus dans ſon ſein que les enfants de la derniere claſſe de la ſociété, qui, par pauvreté, ſeront forcés de s'abandonner à ſa vieille déraiſon.

Les petites penſions de l'Univerſité offrent un aſpect ridicule & hideux. La nourriture morale y eſt encore au-deſſous de la nourriture phyſique. Là ſe trouvent de malheureux Précepteurs, dits *gaſcheux*, dont l'indigence extrême ne ſauroit même atteindre à l'extérieur d'un Abbé, quoiqu'il ſoit peu coûteux. Ils ont un coſtume mixte, les cheveux ronds & gras, les bas noirs, la culotte déchirée, l'habit de couleur; peint de poudre; la figure hâve & famélique.

Les Latiniſtes ſe louent à un plus bas prix que le laquais de la maiſon. Les maîtreſſes de penſion leur rognent le pain & la viande; les ſervantes les rebutent; des écoliers qui les voyent mépriſés, ſe moquent d'eux & les tourmentent.

Point de loiſir; ils n'ont ni congé, ni vacance;

ces jours-là ſont pour eux des jours de fatigue. Ils menent les écoliers aux promenades, répondent de leurs bras & de leurs jambes, corrigent les devoirs de trois claſſes, ont à faire au Maître de penſion, aux Profeſſeurs du college, aux parents; n'exercent qu'en tremblant une équivoque autorité ſur une foule d'eſpiegles, les ſurveillent le jour & la nuit, ſe levent avant eux, ſe couchent après, également coupables par l'indulgence & la fermeté, & menacés chaque jour d'être mis à la porte avec leur latin. Les cuiſtres & les marmitons de la cuiſine ſont cent fois plus heureux.

Il faut avoir balancé quelque temps entre la riviere & ce triſte emploi, pour avoir le courage d'embraſſer ce dernier parti. Des hommes de mérite, connus aujourd'hui dans la république des Lettres, ont néanmoins commencé par-là : tant l'infortune impérieuſe contraint quelquefois le génie naiſſant!

CHAPITRE CLXXII.

Domeſtiques. Laquais.

Cette armée de Domeſtiques inutiles, & faits uniquement pour la parade, eſt bien la maſſe de corruption la plus dangereuſe qui pût entrer dans une ville où les débordements ſans nombre qui en naiſſent, & qui ne vont qu'en s'accroiſſant, menacent d'apporter tôt ou tard quelque déſaſtre preſqu'inévitable.

On croit l'Etat très-puiſſant, quand on enviſage cette foule d'individus qui peuplent les quais, les rues, les carrefours : mais que d'hommes avilis! Quand on en voit un grouppe dans une anti-cham-

bre, il faut ſonger qu'il s'eſt formé un vuide dans la Province, & que cette population floriſſante de Paris forme de vaſtes déſerts dans le reſte de la Monarchie.

Dans telle maiſon de Fermier-Général, vous trouverez-vingt-quatre Domeſtiques portant livrée, ſans compter les marmitons, aides-cuiſine, & ſix femmes-de-chambre pour Madame. Vous pouvez ranger hardiment, parmi cette valetaille, l'eſcroc qualifié, qui l'adule du matin au ſoir, parce que cet eſcroc a l'ame d'un laquais, ainſi que cinq à ſix complaiſants ſubalternes, qui ne s'entretiennent que des hautes qualités de Madame. Trente chevaux frappent du pied dans l'écurie. Après cela, comment Monſieur & Madame, dans leur magnifique hôtel, prenant l'inſolence pour la dignité, n'appelleroient-ils pas *canaille* tous ceux qui n'ont pas cinq cents mille livres de rente? Ils ne voyent autour d'eux que les humbles adulateurs de leur opulence, que des Domeſtiques ſous des noms divers, & ils croyent que le reſte de la terre eſt ainſi fait. Ces idées & ce langage ne doivent pas étonner dans un traitant; le ton du mépris eſt toujours familier aux êtres mépriſables.

Il eſt bien incroyable que l'on n'ait point encore aſſujetti à une forte taxe ce nombreux domeſtique enlevé à l'agriculture, qui propage la corruption, & ſert au luxe le plus inutile & le plus monſtrueux.

Mais la finance eſt alliée aujourd'hui à la nobleſſe, & voilà ce qui fait la baſe de ſa force réelle. La dot de preſque toutes les épouſes des Seigneurs, eſt ſortie de la caiſſe des Fermes. Il eſt aſſez plaiſant de voir un Comte ou Vicomte, qui n'a qu'un beau nom, rechercher la fille opulente d'un Financier; & le Financier qui regorge de ri-

cheſſes, aller demander la fille de qualité, nue, mais qui tient à une illuſtre famille.

La différence eſt, que la fille de condition (qui étoit menacée de paſſer dans un couvent le reſte de ſa vie) ſe lamente, en épouſant un homme qui a cinq cents mille livres de rente; croit lui faire une grace inſigne en lui donnant ſa main; & crie aux portraits de ſes ancêtres, *de fermer les yeux ſur cette méſalliance.* Le ſot époux, tout gonflé de l'avantage de prêter ſon argent aux parents & égrefins de ſa femme, ſe croit fort honoré d'avoir fait la fortune de ſon épouſe altiere, & il pouſſe la complaiſance juſqu'à ſe croire bien inférieur à elle. Quelle miſérable & ſotte logique que celle de la vanité! Comment la comédie de *George Dandin* n'a-t-elle pas guéri les hommes ſenſés, de cette étrange folie? Comment peuvent-ils conſentir à enrichir une famille riche en ſyllabes, pour en être tyranniſés ou mépriſés?

Ordinairement un Laquais du bon ton prend le nom de ſon maître, quand il eſt avec d'autres Laquais. Il prend auſſi ſes mœurs, ſon geſte, ſes manieres: il porte la montre d'or, des dentelles; il eſt impertinent & fat. Chez les jeunes gens, c'eſt le confident de *Monſieur*, quand celui-ci n'a pas d'argent; c'eſt ſon proxenete, quand il a une fantaiſie; c'eſt le menteur le plus intrépide, quand il faut congédier des créanciers, & tirer ſon maître d'embarras.

Il eſt paſſé en proverbe, que les Laquais les plus grands & les plus inſolents ſont les meilleurs.

Enfin, un Laquais *du dernier ton* porte deux montres comme ſon maître; & cette inſigne folie ne ſcandaliſe plus qu'un miſanthrope.

CHAPITRE CLXXIII.

Les Marchandes de Modes.

RIEN n'égale la gravité d'une Marchande de Modes combinant des *poufs*, & donnant à des gazes & des fleurs une valeur centuple. Toutes les ſemaines vous voyez naître une forme nouvelle dans l'édifice des bonnets. L'invention en cette partie fait à ſon auteur un nom célebre. Les femmes ont un reſpect profond & ſenti pour les génies heureux qui varient les avantages de leur beauté & de leur figure.

La dépenſe des modes excede aujourd'hui celle de la table & celle des équipages. L'infortuné mari ne peut jamais calculer à quel prix monteront ces fantaiſies changeantes; & il a beſoin de reſſources promptes pour parer à ces caprices inattendus. Il ſeroit montré au doigt, s'il ne payoit pas ces futilités auſſi exactement que le boucher & le boulanger.

C'eſt de Paris que les profondes inventrices en ce genre donnent des loix à l'univers. La fameuſe poupée, le mannequin précieux, affublé des modes les plus nouvelles, enfin le *prototype inſpirateur* paſſe de Paris à Londres tous les mois, & va de-là répandre ſes graces dans toute l'Europe. Il va au Nord & au Midi : il pénetre à Conſtantinople & à Pétersbourg; & le pli qu'a donné une main françoiſe, ſe répete chez toutes les nations, humbles obſervatrices du goût de la rue Saint-Honoré!

Tout cela eſt bien fou! mais l'uſage, le ſceptre inébranlable en main, regle tout, ordonne tout; il

n'y a point de réponſe à ces mots, *on dit*, *on fait*, *on penſe*, *on s'habille ainſi.*

Les modes ſont une branche de commerce très-étendue. Il n'eſt que le génie fécond des François, pour rajeunir d'une maniere neuve les choſes les plus communes. Les nations voiſines ont beau vouloir nous imiter, la gloire de ce goût léger nous demeurera en propre. On ne ſongera pas même à nous diſputer cette inconteſtable ſupériorité.

Ces amuſements de l'opulence enrichiſſent une foule d'ouvrieres; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que la petite bourgeoiſe veut imiter la Marquiſe & la Ducheſſe. Le pauvre mari eſt obligé de ſuer ſang & eau pour ſatisfaire aux caprices de ſon épouſe. Elle ne revient point d'une promenade ſans avoir une fantaiſie nouvelle. La femme du Notaire étoit miſe ainſi : on n'ira pas le lendemain ſouper en ville, ſi l'on ne peut étaler le même bonnet. Autant de pris ſur la part des enfants; & dans ce conflit de parures, la tête tourne réellement à nos femmes.

J'ai connu un étranger qui ne vouloit pas croire *à la poupée de la rue Saint-Honoré*, que l'on envoye réguliérement dans le Nord, y porter le modele de la coëffure nouvelle; tandis que le ſecond tome de cette même poupée va au fond de l'Italie, & de-là ſe fait jour juſques dans l'intérieur du ſerrail. Je l'ai conduit, cet incrédule, dans la fameuſe boutique; & il a vu de ſes propres yeux, & il a touché; & en touchant, il ſembloit douter encore, tant cela lui paroiſſoit vraiment incroyable!

Ajoutons ce que dit Monteſquieu dans ſes Lettres Perſannes : „ Une femme s'eſt mis dans la tête „ qu'elle devoit paroître à une aſſemblée avec une „ certaine parure; il faut que dès ce moment cin-

„ quante artiſans ne dorment plus, & n'ayent plus „ le loiſir de boire & de manger. Elle comman- „ de, & elle eſt obéie plus promptement que ne „ le ſeroit le Roi de Perſe, parce que l'intérêt eſt „ le plus grand Monarque de la terre ".

Je voulois donner ici un petit dictionnaire des modes & de leurs ſingularités; mais tandis que j'écrivois, la langue des boutiques changeoit; on ne m'entendroit plus dans un mois, & il me faudroit un commentaire pour me faire comprendre. La moitié de mon livre, je le répete, aura perdu de ſes couleurs avant qu'il ſoit imprimé. Hâtons les chapitres, & rattrapons, s'il eſt poſſible, la phyſionomie du moment. Ah! que Boileau a bien dit :

Le moment où je parle eſt déja loin de moi.

CHAPITRE CLXXIV.

Maîtres d'Agréments.

OUI, M. l'étranger, vous avez beau ouvrir de grands yeux, & me témoigner votre ſurpriſe, nous avons des maîtres en l'art des manieres, & qui forment nos jeunes gens curieux du grand art de plaire. Cet art a ſes principes, & ne marche point au haſard, comme ſur les bords de la Néva. On traite les minucies en grand, & les affaires ſérieuſes en bagatelles.

Ces maîtres les inſtruiſent à ſourire devant un miroir avec fineſſe, à prendre du tabac avec grace, à donner un coup-d'œil avec ſubtilité, à faire une révérence avec une légéreté particuliere. Ils leur enſeignent à parler gras, comme font nos Acteurs, à les imiter ſans les copier, à montrer les dents ſans

grimace ; & tel s'enferme avec ſon maître pendant deux ou trois heures, pour procéder à ces choſes importantes.

Voyez entrer un élégant. Il faut d'abord que ſes breloques, par un joli frémiſſement, annoncent ſon arrivée.

La coëffure eſt encore une choſe eſſentielle. On ſait le nom & la demeure des coëffeuſes & des coëffeurs qui ſe diſtinguent par leur habileté ; & une femme bien coëffée ne manque pas de jetter un regard de ſupériorité ſur toute tête mal coëffée.

Quel eſt cet homme-là ? dit telle femme, du perſonnage le plus capable d'éclairer ſon ſiecle & ſa nation. Et pourquoi ce ton dédaigneux ? Parce qu'il eſt mal friſé.

Ces jeunes gens bien endoctrinés ne ſe mettent en colere que pour des riens. Ils ne frappent du pied, ne jurent, ne tempêtent que quand leurs chevaux retardent de deux minutes ; alors la fureur leur coupe la parole.

On les inſtruit enſuite à ſavoir ſe mettre en chenille, & les variations du haut-de-chauſſe, de la cravate & du pantalon. C'eſt ainſi qu'ils courent le matin, c'eſt-à-dire à midi, en allant viſiter les femmes, en leur demandant d'un air de nonchalance, *qui a peint le portrait de vos bagues, de vos tabatieres, de vos bracelets ?* Quand on boude, on garde cet habillement le ſoir, & l'on avertit tout le monde qu'on ne ſoupe point en ville.

On peut ranger dans la claſſe des maîtres qui enſeignent toutes ces belles choſes, les Médecins qui traitent les malades imaginaires. Le Médecin, s'il eſt affectueux, joli, agréable conteur, demi-cauſtique, n'a pas beſoin de ſavoir guérir, pourvu qu'il faſſe exactement des viſites.

On

On manqueroit à tous ces documents, ſi l'on ne ſe montroit paſſionnément épris de la moindre nouveauté. Les mêts, les robes, les lectures doivent avoir les graces de la fraîcheur. Un nouvel Opéra, une Actrice nouvelle, les nouveaux tours de Comus, & une maniere neuve de ſe friſer, voilà ce qui bouleverſe tous les eſprits. L'enthouſiaſme gagne & ſe communique en un inſtant; on diroit que les têtes ſont électriques. Tel homme, il y a ſix mois, n'avoit ni ame, ni ſentiment. Il devient tout-à-coup un héros, en attendant qu'on le perſiffle quelques jours après.

Il a été arrêté en même-temps par les maîtres & par les diſciples, que la plaiſanterie la plus outrée ſeroit le talent par excellence, le talent divin & ſublime. Un de nos agréables paroît aux femmes l'être le plus étonnant que la nature ſe ſoit plue à former; mais il faut qu'il reſte dans cette ſociété: s'il entre chez un homme uni & ſenſé, on ne peut le voir ſans rire, on ne peut l'entendre raiſonner ſans hauſſer les épaules. Et tout cela néanmoins s'apprend!

CHAPITRE CLXXV.

Les Bijoux.

Apprenez encore, M. le Ruſſe, que les tabatieres ne s'appellent plus que boîtes; & il y a ſi long-temps que vous devriez le ſavoir! On a des boîtes pour chaque ſaiſon. Celle d'hyver eſt lourde; celle d'été eſt légere. L'on a pouſſé cette recherche juſqu'à changer de boîtes tous les jours. C'eſt à ce trait caractériſtique que l'on connoît un homme de goût. On eſt diſpenſé d'avoir une

bibliotheque, un cabinet d'hiſtoire naturelle & des tableaux, quand on a trois cents boîtes & autant de bagues.

Le commerce des bijoux eſt immenſe; c'eſt parmi les hommes opulents une brocante perpétuelle. On trouve chez quelques particuliers des magaſins de bijouterie, qui le diſputent aux boutiques des jouailliers; ils ſont jaloux & fiers de cette honorable renommée. Voilà donc l'emploi des richeſſes. O honte!

CHAPITRE CLXXVI.

De la Mode.

Il ne faut que les *feſſes d'un ſinge*, pour faire courir tout Paris. Cela eſt vrai à la lettre. Figurez-vous une infinité de Miniſtres, dont le regne ne s'étendroit pas au-delà d'un jour, & qui, chaque matin, changeroient à leur lever les habillements, les uſages, les eſprits, les mœurs, & même les caracteres de tout un peuple. Figurez-vous les femmes auſteres, triſtes & prudes, ſe relevant le lendemain coquettes, douces & faciles; les principes de la veille abſolument effacés; les opinions contraires ſe ſuccédant d'un inſtant à l'autre. Tel eſt aux yeux du Philoſophe le ſpectacle de la mode.

Cent ans ne ſont pour lui qu'un jour; & il trouve la race humaine auſſi ſinguliere de changer d'avis deux fois dans un ſiecle, que s'il voyoit un particulier démentir ſon aſſertion une heure après l'avoir expoſée.

La rotation perpétuelle du cercle des événements, lui donne une légere teinture de l'inſtabilité

des idées humaines; & conſidérant les variations infinies de l'eſpece, il pardonne au ridicule régnant, qui bientôt va être remplacé par un ridicule tout contraire.

Quand une opinion a été amenée par la mode, rien ne la déracine qu'une nouvelle invaſion de la folie. L'autorité, la ſageſſe ſont impuiſſantes contre la déraiſon univerſelle. Les ſots ſont les miniſtres de la mode; ils la reſpectent, ils regardent ſes jeux comme des loix eſſentielles.

Le Sage peut très-bien s'exempter d'adopter les modes nouvelles; mais il ne faut pas auſſi qu'il les contrarie à deſſein formé : il lui eſt très-permis d'avoir un maintien grave, mais non ridicule; l'affectation en tout, eſt un défaut. Quand, ſous Henri II, on portoit à Paris un gros derriere poſtiche, il n'étoit permis alors aux perſonnes qui ſe piquoient de philoſophie, que d'en porter un médiocre.

La mode d'être déſintéreſſé ne viendra point, dit Fontenelle.

Les *bilboquets*, les *dragées*, les *deviſes*, les *calottes*, les *pantins*, les *magots*, ont eu leur regne, ainſi que les *concetti*, les *énigmes* & le *burleſque :* puis eſt venu Vadé, avec ſon ſtyle poiſſard; & nous avons parlé le langage des halles. Les *calembours*, les *charades* ont eu leur tour; enfin, *Jeannot* s'eſt vu placé ſur nos cheminées en regard avec *Préville*, qui ne vaut plus rien. Qui ſuccédera à ces grands noms? Toute la ſagacité du génie ne ſauroit le deviner. Les *économiſtes* ne ſont plus, hélas! Je les ai vu naître, ergoter, briller, nous affamer & diſparoître.

On a eu quelqu'envie de s'agiter pour la quadrature du cercle. On parle beaucoup de chymie : la mode aujourd'hui eſt d'étudier en *cucurbite*,

de parler de l'*eſprit recteur*, de ſavoir ce que c'eſt que le *gaz ſylveſtre* & le *fluor*. Quoique Buffon ſoit meilleur naturaliſte que Moïſe, on a traité ſes *Epoques de la nature* comme un ingénieux roman. Les Encyclopédiſtes ont perdu de leur crédit, parce qu'ils ont voulu décider trop impérieuſement les réputations littéraires, & que les coqs-d'inde ſe ſont mêlés parmi des aigles.

Il eſt plus difficile, à Paris, de fixer l'admiration publique que de la faire naître. On briſe impitoyablement l'idole qu'on encenſoit la veille; & dès qu'on s'apperçoit qu'un homme ou qu'un parti veut dogmatiſer, on rit: & voilà ſoudain l'homme culbuté, & le parti diſſous.

CHAPITRE CLXXVII.

Remarques.

La mode dans les grandes maiſons, eſt de dîner, ſon épée au côté; on s'eſquive ſans ſaluer, à l'iſſue du repas : mais le devoir de la maîtreſſe eſt de remarquer votre diſparition, & de vous crier un mot vague, auquel on ne répond que par un monoſyllabe. On reparoît dans la maiſon huit ou dix jours après, ſous peine d'impoliteſſe.

Quand on a paſſé un an ſans viſiter une maiſon dans laquelle on a été admis, il faut ſe faire préſenter de nouveau par quelqu'un qui porte vos excuſes. On dit qu'on a été à la campagne, qu'on a voyagé; & la maîtreſſe qui vous a vu au ſpectacle toute l'année, fait ſemblant de vous croire.

On éleve les enfants du premier âge beaucoup mieux qu'autrefois. On les plonge ſouvent dans les

bains froids; on a pris la coutume heureuſe de les vêtir légérement & ſans ligatures.

Cela eſt bien fait; car en général il ne manque aux hommes de Paris, pour être des femmes, que d'avoir des traits doux & des formes arrondies. Une quantité d'ames féminines habitent chez des hommes, à qui il ne faut pas demander une ſorte d'énergie dont ils ſont incapables.

Quand il n'eſt que petit jour chez Madame, les bons amis & les petits chiens ont la liberté d'entrer; les volets ne ſont qu'à demi-ouverts: le petit jour commence à onze heures ſonnant.

Quelques femmes à Paris ne ſe levent que vers le ſoir, & ſe couchent lorſque l'aurore paroît; une femme bel-eſprit adopte ordinairement cette coutume, & on l'appelle une *lampe.*

La maîtreſſe de la maiſon ne parle point des plats qui ſont ſur la table; il ne lui eſt permis que d'annoncer une poularde de Rennes, des perdrix du Mans, des pâtés de Périgueux, du mouton de Ganges, & des olives d'Eſpagne.

Pour être l'homme du jour, il faut avoir délicateſſe de complexion, délicateſſe d'eſprit, délicateſſe de ſentiment.

Jamais la renommée n'eut de trompettes plus menteuſes que les Journaux imprimés à Paris, & on ne les lit qu'en Province.

Ce qu'il y a de plus rare à Paris, c'eſt d'avoir un régiment, & de n'en pas tirer vanité devant les femmes. Rien de moins commun qu'un Officier, non pas honnête, mais modeſte.

Un Colonel dit qu'il eſt venu à Paris *pour faire des hommes*, au-lieu de dire faire des ſoldats. L'uſage a tellement prévalu, qu'on ne ſe ſert point d'un autre terme devant les femmes.

Les boucles des ſouliers reſſemblent toujours à

celles des harnois. Elles varient quant au travail.

Un bon mot fait la fortune d'un homme. Le Comte de *** n'avoit que mille écus de rente; il donnoit trois mille livres à ſon coureur, & il diſoit: *J'ai trouvé l'art d'avoir toujours une année de mon revenu devant moi.* Ce bon mot enchanta toutes les femmes, & fit une partie de ſon avancement.

On parle inceſſamment *finances;* mais depuis long-temps on a perdu en France le livre de recette & de dépenſes. On parle encore *de la marine;* mais on ne cite pas *Monteſquieu. C'eſt l'unique choſe*, dit-il, *que l'argent ſeul ne peut pas faire.*

Les riches ne font plus bonne chere, parce qu'ils ont commencé de trop bonne heure, & qu'ils ont le goût émouſſé. Souvent le maître de la maiſon, au milieu d'une table délicieuſement ſervie, boit triſtement du lait. Des jus & des coulis, voilà la cuiſine nouvelle.

Les hommes, depuis quelques années, ſont devenus jaloux d'avoir une belle figure, & ils font tout pour ne pas paroître laids. Ils ſe coëffent plus ſimplement & mieux qu'il y a quinze ans.

Point de maiſon aſſez riche à Paris pour donner à dîner & à ſouper. La Robe dîne, & la Finance ſoupe. Les Seigneurs ne dînent qu'à trois heures & demie.

Nos repas ſont un peu triſtes; on ne boit plus; on change d'aſſiettes ſans les ſalir; on médit tout bas à ſa gauche, de celui qui eſt à ſa droite; une certaine dignité froide a remplacé la gaieté que le vin inſpiroit jadis.

Celui qui tient une bonne table, a du moins l'avantage que l'on ne paſſe point ſous ſilence ſes qualités; & s'il a des talents, ils ne reſteront pas ſans prôneurs.

Les riches ont de l'argent pour les ſuperfluités ; ils n'en ont point pour obliger.

C'eſt un militaire, dit-on, qui a inventé une dormeuſe, pour courir la poſte entre deux draps.

On donne des penſions ſur les jeux à des femmes de qualité, & les vieilles tiennent le tripot.

Nos jeunes Seigneurs ont dans leur bibliotheque *Montaigne* & *Monteſquieu* ; mais les volumes en ſont encore vierges.

L'art de parler remplace l'éloquence, & cela eſt bien différent.

Tout ſe fait par intrigue ; les moindres places ne s'accordent que par des détours. On ne voit que ſoi & ſes créatures : on abyme un honnête adverſaire, ou pour n'en pas avoir le démenti, ou pour s'acquitter, en mettant de la protection à la place de l'argent.

L'homme qui peut dire *mon orangerie*, croit qu'il n'y a plus rien à ajouter à un mot auſſi ſublime.

Telle femme dit qu'elle aimeroit mieux être enterrée à Saint-Sulpice, que de vivre en Province.

Divin, *déteſtable*, mots encore ordinaires aux critiques, malgré le ridicule verſé à pleines mains ſur ce ton tranchant.

On avoue néanmoins aſſez généralement qu'il n'y a rien de ſi ſtérile & de ſi ſuperflu que d'analyſer les arts de pur ſentiment.

Les gens du monde ont fait dans la langue une langue nouvelle : on n'a pas tort de dire qu'elle eſt élégante, mais *inexpreſſive* & ſans couleur.

La ſecte des puriſtes a régné pendant deux ou trois années ; elle tombe aujourd'hui. Ces éplucheurs de mots s'eſtimoient des perſonnages rares, parce qu'ils poſſédoient aſſez bien la Grammaire.

Avec des nourrices, des gouvernantes, des précepteurs, des colleges & des couvents, certaines femmes ne s'apperçoivent preſque pas qu'elles ſont meres.

On déclame toujours contre les Financiers, & moi tout le premier. Ils ont tant fait de mal, a dit quelqu'un, que ceux d'aujourd'hui, qui en font moins, payent leurs devanciers.

Les bourgeois n'ont pas encore de cuiſiniers; mais cela viendra.

Combien de dupeurs d'oreilles, & combien tous les jours d'oreilles dupées!

C'eſt la manie des Grands, de regarder ceux qui les abordent, des pieds à la tête; ce qui s'appelle *toiſer*. Il eſt facile à celui que cela choque, de les toiſer à ſon tour.

Le toupet & ſa formation ſont une étude pour le petit-maître qui veut trouver ſon front admirablement développé, toutes les fois qu'il interroge un miroir. Le perruquier capable d'arrondir ſon toupet d'une maniere qui lui plaiſe, eſt un homme précieux.

Mais il y a cent mille hommes ſans aucune eſpece de tâche, qui regardent tout travail comme roturier, & qui l'abandonnent au vulgaire avec dédain. Il faut qu'ils s'occupent de ces choſes importantes.

Un jeune homme dort faſtueuſement ſous un ciel de glaces, pour y contempler à ſon aiſe, & dès qu'il ouvrira la paupiere, ſa figure efféminée.

Le valet-de-chambre ne porte point livrée, ſe borne à accommoder ſon maître, a ſoin de la garde-robe, & le ſert à table.

Les tracaſſeries ſont moins fréquentes à Paris que par-tout ailleurs.

Au banquet faſtueux des grands & des riches,

il n'eſt pas rare de voir des femmes ne boire que de l'eau, ne point toucher à vingt mêts délicats, bâiller, ſe plaindre de leur eſtomac; & des hommes les imiter, en dédaignant le vin par air, & pour afficher le bon ton.

Il n'y a qu'à Paris où les femmes de ſoixante ans ſe parent encore comme à vingt, & offrent un viſage fardé, moucheté, enfin, une tête fontangée.

Perſonne ne lit plus pour apprendre: on ne lit que pour critiquer.

On commence à parler de ſon *fief*. Quand au *cheval de race*, l'expreſſion en devient ſurannée.

On a beau faire des Traités de morale; un drap plus ou moins fin, un galon plus ou moins large, un équipage ou un fiacre, douze valets ou un ſimple domeſtique, une crapaudine de quinze francs au doigt ou un brillant de cinq cents louis, mettront toujours une grande différence parmi les hommes. Cela eſt bien ſot; mais les pauvres mortels jugent ainſi.

CHAPITRE CLXXVIII.

Promenons-nous.

JETTONS un coup d'œil ſur les établiſſements de nos aïeux. Ainſi j'apprendrai l'hiſtoire des ſiecles qui m'ont précédé; & chaque Egliſe, chaque monument, chaque carrefour m'offrira un trait hiſtorique & curieux. Tout ce qu'a fait le fanatiſme, va ſe repréſenter à ma mémoire; car les ſottiſes antiques n'ont pas manqué de recevoir des monuments propres à les immortaliſer, comme ſi elles avoient craint de ne point échapper à cette hon-

teuſe célébrité. On ne les apperçoit néanmoins qu'à l'aide d'une légere érudition.

On conſerva juſqu'au temps de Démétrius de Phalere, c'eſt-à-dire, l'eſpace de neuf cents années, le vaiſſeau que monta Théſée, lorſqu'il délivra les Athéniens du tribut de Minos. A meſure que ce vaiſſeau vieilliſſoit, on remplaçoit les pieces pourries par des pieces d'un bois neuf; de ſorte que l'on diſputa dans la ſuite ſi c'étoit le même vaiſſeau, ou ſi c'en étoit un autre. La ville de Paris reſſemble un peu à ce vaiſſeau. On a tant mis de pieces, qu'il ne reſte rien de la premiere conſtruction.

Je ſonge que quand je ſerois Gentilhomme, & que je ferois remonter mon arbre généalogique juſqu'aux temps de Marcomir & de Pharamond, ce qui rendroit ſi fier un autre, ne m'enorgueilliroit pas un inſtant : car je ne prouverois autre choſe, ſinon que je tire mon origine d'un *Sicambre;* c'eſt-à-dire, d'un barbare & d'un demi-ſauvage.

Je me rappelle que Saint Remi, prêt à verſer l'eau du baptême ſur la tête de Clovis, en préſence de ſon armée, lui dit : *Baiſſe le cou, fier Sicambre.*

Et ſi le Ciel venoit à découvrir tout-à-coup à nos regards la véritable filiation des généalogies humaines, quel ſpectacle nouveau & curieux! Point de Roi qui ne comptât un eſclave parmi ſes aïeux; point d'eſclave qui ne comptât un Roi.

Le vrai noble ne ſeroit-il pas ce bourgeois qui ſe vantoit de pouvoir prouver par des titres authentiques, *plus de ſix cents ans de roture de pere en fils?*

Qui auroit dit au grand Conſtantin, que les plus brutaux des hommes s'aſſeyeroient un jour ſur ſon

trône, & s'en diroient fiérement les propriétaires? Les puiſſantes monarchies ont été fondées par des barbares; & le deſcendant d'un Calmouke, maintenant vêtu de peaux de bêtes ſauvages, portera peut-être un jour la ſuperbe Couronne de France. Que ne fait pas le temps, & quelles étranges révolutions n'amene-t-il pas ſur la terre!

Notre premiere origine du moins eſt plus noble que celle de Rome. Nous n'avons pas eu pour fondateur un berger Romulus, qui, pour peupler ſa petite ville, fit ſignifier à tous les voleurs, brigands, meurtriers de l'Italie & de la Toſcane, de venir jouir chez lui d'une ſauve-garde infâme.

En me promenant donc, je voyage dans l'antiquité. Je me rappelle les époques les plus intéreſſantes. Je me plais à croire que je ſuis deſcendu des Francs qui portent leurs cheveux longs, & non du peuple ſubjugué, dont on coupoit la chevelure. A mon amour pour la liberté, je me ſens de la race du peuple vainqueur, qui conſervoit ſes cheveux dans toute leur longueur; & quand je vois les cheveux flottants de nos Préſidents, Conſeillers, & jeunes Avocats, je me dis : *Voilà les Francs.*

J'aime à me repréſenter cette ville ſuperbe ſortant d'un marais fangeux, vers la fin de la ſeconde race, & enfermée juſqu'alors entre les deux bras de la riviere. Je ne rencontre point de bœufs, ſans me dire, voilà les courſiers du carroſſe du Roi Dagobert :

Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Il y avoit loin de ce char à celui qui conduiſoit Louis XVI, le jour de ſon ſacre, dans la ville

de Rheims. Mais le bon Dagobert ne croyoit peut-être pas à la poſſibilité d'une plus grande magnificence.

A la rue du Pet-au-Diable & à la rue Tire-Boudin, je vois ſuccéder les belles rues qui environnent le Luxembourg, le Palais-Royal, & les Tuileries. Des hameaux ont été le berceau de grands Empires; & des barques de pêcheurs, l'origine de puiſſances maritimes.

A meſure que le cimetiere des Innocents vient affliger ma vue, j'apperçois auſſi la tour octogone, où l'on faiſoit ſentinelle contre les Normands, dont les incurſions ſubites & fréquentes allarmoient la ville. Dans la belle rue Saint-Antoine, venoient des choux, des carottes & des navets. Là ſe tint le tournois où Henri II fut bleſſé : là ſe battirent depuis & ſe firent juſtice mutuelles les infâmes mignons de Henri III.

Le quartier de l'Univerſité me dit que Philippe-Auguſte aima les Lettres, & fonda les écoles. Ces écoliers peuplerent la ville; & c'eſt à raiſon de cette population, que le Parlement devint ſédentaire ſous Philippe-le-Bel. Ainſi les Lettres ont toujours été utiles.... Je gliſſe un peu ſur le pavé : cela me fait ſouvenir qu'on ne commença de paver les rues qu'en 1184, & que ce fut un Financier qui fit cette bonne œuvre : après en avoir donné le projet, il contribua beaucoup à la dépenſe.

Si je traverſe la place des Victoires, je me dis: on voloit en plein jour ſur ce terrein où l'on voit aujourd'hui la figure d'un Roi qui vouloit être conquérant. Ce quartier s'appelloit *le quartier Vuide-Gouſſet*. Un petit bout de rue, qui conduit à la place où le Souverain eſt repréſenté en bronze, en a retenu le nom; & dans cette place des Victoires,

qui a ſi long-temps révolté l'Europe, je ne puis m'empêcher de me rappeller ce Courtiſan (1), qui, ſelon l'Abbé de Choiſy, avoit eu le deſſein d'acheter une cave dans l'Egliſe des Petits-Peres, de la pouſſer ſous terre juſqu'au milieu de cette place, afin de ſe faire enterrer, & de pourrir religieuſement ſous la ſtatue de Louis XIV, ſon maître, l'*homme immortel.*

Je ne traverſe point la rue de la Féronnerie, ſans voir le couteau ſanglant de Ravaillac ſortir fumant de ce cœur généreux, qui ne méritoit pas de mourir de la mort des tyrans.

C'eſt le bon Henri IV qui a fait achever le Pont-Neuf; ſon effigie a réjoui ma vue preſque chaque jour de ma vie. Mais juſqu'à quand dureront les maiſons ſur les ponts, les marchés infects, étroits & ſans abord, les rues tortueuſes, embarraſſées & mal-propres ?

Et je vois la Baſtille que Charles V fit bâtir, ſans en deviner le futur emploi, & que tout ami des loix ne conſidere point, ſans s'indigner & gémir.

C'eſt tout auprès, & ſur le quai des Céleſtins, que je revois en idée l'hôtel Saint-Paul, qu'occupoit le ſage Charles V. La royauté alors avoit un front populaire : la maiſon royale étoit flanquée de colombiers, les jardins renfermoient des légumes, & un luxe monſtrueux ne conſternoit pas le regard du citoyen.

Rue des Ecrivains. Le nom de Nicolas Flammel, ſi cher aux adeptes, me revient en mémoire; il fut bienfaiſant, & conſéquemment ſa mémoire doit être honorée. Il fonda des hôpitaux, & toutes

(1) Le Maréchal de la Feuillade : il avoit déplu d'abord au Roi. Il dit : Il a de l'averſion pour moi; eh bien, je la ſurmonterai, & je ſerai ſon favori.

ſes libéralités ont porté l'empreinte d'un véritable ami de l'humanité. Je vénere Nicolas Flammel & Pernelle ſa femme. Qu'il ait trouvé la pierre philoſophale ou non, ſes recherches, ſes travaux & ſes fondations annoncent un homme ſupérieur à ſon ſiecle.

Quand je m'embarque ou que je débarque au port Saint-Landry, il m'eſt impoſſible de ne pas me ſouvenir que le corps d'Iſabeau de Baviere, cette méchante Reine, femme de Charles IV, morte en 1435, fut confié à un batelier qui avoit ordre de le remettre, ſans autre cérémonie, au Prieur de Saint-Denis. Les fraix de telles obſeques n'étoient pas conſidérables.

L'Egliſe Notre-Dame qui ne fut achevée qu'au bout d'environ deux cents ans, & dont le portail très-curieux porte l'empreinte du génie de nos peres, eſt un monument qui a de la grandeur, de la majeſté, & dans lequel je me promene toujours avec plaiſir. On a reblanchi ce temple, & il a perdu cette teinte vénérable & cette obſcurité impoſante qui commande un reſpect religieux.

Le Palais, jadis ſéjour des Rois de la troiſieme race, incendié, il y a trois ans, eſt rebâti au moment que j'écris. Les Magiſtrats n'arrivoient point alors dans un équipage. On voyoit deux Conſeillers en robes & en rabats, montés ſur la même mule, débarquer fraternellement ſur les degrés de la grand'ſalle, & s'en retourner de même.

J'entre dans la petite Egliſe de Saint-Pierre-aux-Bœufs, qui fut profanée, en 1503, par un jeune homme d'Abbeville. Il arracha l'hoſtie des mains du Prêtre, en s'écriant : *Quoi, toujours cette folie !* Ce jeune homme étoit inſtruit, entendoit très-bien Homere, Ciceron & Virgile. Il fut brûlé vif pour réparation.

Et la rue d'Enfer, où l'on ne voit plus ni diables, ni revenants, mais qui porte ſur des carrieres beaucoup plus dangereuſes. Saint Louis la donna aux Chartreux, pour exorciſer ces fantômes. Depuis ce temps, on n'y vit plus de ſpectres; & leſdites maiſons, bien peuplées, rapportent de bel & bon argent.

L'hôpital des Quinze-vingts fut fondé par le même Saint-Louis; on vient de le mettre à bas, & la place eſt nette. C'étoit-là que les Prédicateurs faiſoient la répétition des ſermons qu'ils devoient prêcher à la Cour.

Rue de la Poterie, commença le Spectacle françois. C'étoit le Procureur du Roi qui faiſoit la police, & non les Gentilshommes de la Chambre, qui faiſoient alors le lit du Roi, & rien de plus.

Aux Halles, Charles V, encore Dauphin, haranguoit de toutes ſes forces contre Charles-le-Mauvais, Roi de Navarre; mais il fut ſifflé, parce qu'il n'avoit pas la bonne mine & l'éloquence de ſon adverſaire.

Rue des Prouvaires, Alphonſe V, Roi de Portugal, fut magnifiquement logé chez un épicier, ainſi que nous avons vu de nos jours l'Empereur habiter un appartement garni, rue de Tournon, afin d'y être plus libre qu'ailleurs.

C'eſt à la Butte-Saint-Roch que la pucelle d'Orléans ſe diſtingua & fut bleſſée, en attaquant Paris, dont les Anglois étoient les maîtres. Cette Butte-Saint-Roch portoit encore, il y a cent ans, des moulins ſur ſa cime.

Au reſte, le grand Céſar a logé dans la Cité, & l'Empereur Julien auſſi, qui aimoit fort les Pariſiens & leur ville; ce dont je lui ſais bon gré.

Rue de l'Univerſité; je ſonge aux privileges de

cette Univerſité, tombés en déſuétude. Dès qu'on y portoit quelqu'atteinte, elle fermoit ſes écoles; plus de leçons théologiques, ſcholaſtiques; plus de ſermons. La Cour allarmée étoit forcée de céder. Le nom de Charlemagne alors remplit mon imagination : les bulles des Souverains Pontifes régiſſoient ce corps, chez lequel étoient concentrées toutes les lumieres. Il ne lui reſte plus, de cette ancienne & incroyable puiſſance, que quelques formes extérieures. Le Recteur fait ouvrir les deux battants chez le Roi, & ſe promene dans Paris tous les trois mois, comme le Monarque des eſprits. C'eſt ordinairement un pauvre pédant, gonflé de latin & de ſottiſe. S'il meurt pendant ſon rectorat, l'Univerſité a le droit de le faire enterrer à Saint-Denis, à la ſuite des Rois. L'Univerſité toutefois a donné l'idée des poſtes.

Je me rappelle en riant, au ſujet des droits du Recteur, que Jules II menaçoit de jetter un interdit ſur le Royaume, & de citer Louis XII, le Clergé de France & le Parlement de Paris, à comparoître devant lui.

Je ne puis pas entendre parler de la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois, parce qu'elle donna le ſignal du maſſacre de la Saint-Barthelemi.

La nouvelle Egliſe Sainte-Genevieve me prouve que dans tous les temps, on a demandé à cette ſainte Bergere la guériſon des Princes & des Rois, ainſi que de la pluie dans la ſéchereſſe, & du beau temps dans la pluie. Ce nouvel édifice va propager encore cette vieille coutume, & il y a apparence qu'elle ſubſiſtera long-temps.

Dans l'ancienne Egliſe, j'ai baiſé pour mon compte la châſſe découverte de la Sainte, avec toute la populace de Paris, le 10 Mai 1774, au moment même que Louis XV expiroit; & je me ſouviens

vient d'un bon mot qui fut dit à mes côtés, & que je n'imprimerai pas, car il ne faut pas tout imprimer.

En contemplant la façade du Louvre, je dis : Louis XIV avoit une furieuſe paſſion pour l'architecture ; car, malgré tout ſon orgueil, il a traité le Cavalier Bernin à l'inſtar d'un Souverain ; & néanmoins le deſſin de Claude Perraut, quoique Médecin de profeſſion, fut heureuſement préféré ; & c'eſt d'un tel homme, que le verſificateur Boileau a eu l'inſolence de vouloir ſe moquer !

Ah ! ſi Louis XIV, m'écriai-je quelquefois, avoit dépenſé à Paris le quart de ce que lui coûta depuis ſon Verſailles, Paris ſeroit devenu la plus étonnante ville de l'univers.

Et ſi je me trouve engagé dans la rue Trouſſe-Vache, je me ſouviens que le Cardinal de Lorraine, revenant du Concile de Trente, & voulant faire une eſpece d'entrée triomphante à Paris, fut chargé vertement par Montmorency. Alors ſa craintive Eminence ſe ſauva dans l'arriere-boutique d'un marchand, & de-là ſous le lit d'une pauvre ſervante, d'où il ne ſortit que quand celle-ci voulut enfin ſe coucher.

Et le puits d'amour, rue de la Truanderie ! Je le regarde avec reſpect ; c'étoit l'autel où les amants du bon vieux temps ſe juroient & ſe gardoient fidélité.

Rue Saint-Thomas-du-Louvre, étoit l'hôtel de Rambouillet, bureau d'eſprit, où ſiegeoit Mademoiſelle de Scudery. On n'y traitoit pas des queſtions profondes, politiques, métaphyſiques, &c. mais la converſation y étoit gracieuſe, légere, & avoit cette fleur de galanterie qui a été remplacée par la froide & taciturne politeſſe.

Le burleſque Scarron, qui eut pour ſucceſſeur

le grave Louis XIV, lequel épouſa ſa veuve, prude dangereuſe s'il en fut jamais, demeuroit rue de la Tixeranderie.

A la place où l'on a vu depuis le clément Henri IV, fut brûlé le grand Maître des Templiers; & ce ne fut pas la ſeule victime. Le cruel Philippe-le-Bel ſe rendit coupable de ce crime atroce aux yeux de la poſtérité. Leurs privileges & leurs poſſeſſions, leur ton qui viſoit à l'indépendance, voilà ce qui arma Philippe-le-Bel contr'eux; & pour les anéantir, on leur chercha des forfaits imaginaires: leurs biens-meubles furent confiſqués au profit du Comte de Provence. Quelle horreur!

C'eſt dans la vieille rue du Temple que fut aſſaſſiné par le Duc de Bourgogne, le Duc d'Orléans, frere unique du Roi Charles VI, qui, quoiqu'en démence, porta toujours le ſceptre.

Et quand je paſſe vis-à-vis la nouvelle école de Chirurgie, je ne puis m'empêcher de ſonger que la diſſection du corps humain paſſoit encore pour un ſacrilege dans le commencemeut du regne de François Ier. Combien de découvertes anatomiques depuis ce temps-là! & avec quelle rapidité cette ſcience ſi retardée s'eſt accrue & perfectionnée de nos jours!

Fuyons ce paſſage, *c'eſt la Morne*; c'eſt ce petit caveau où l'on dépoſe les corps morts dont la juſtice ſe ſaiſit, le tout pour qu'on puiſſe les reconnoître. La populace eſt avide de cet affreux ſpectacle; c'eſt bien le plus révoltant que l'imagination puiſſe repréſenter.

Qui croiroit de nos jours, que l'Egliſe de St. Jacques-de-la-Boucherie fut jadis un lieu de refuge pour les aſſaſſins? Rien n'eſt plus vrai cependant.

A la place de Greve,.. On ne peut traverſer cette

place ſans faire, malgré ſoi, des réflexions ſur notre juriſprudence criminelle, qui, par ſon imperfection, contraſte ſi honteuſement avec les lumieres de notre ſiecle.

Quand je paſſe la riviere au quai Malaquais ou des Quatre-Nations, il me revient en mémoire le diſcours de ce batelier qui, tenant Henri IV dans ſon bateau, & ne le connoiſſant pas, diſoit ne pas trop goûter les fruits de la paix de Vervins. *Il y a des impôts ſur tout, juſqu'à ce miſérable bateau, avec lequel j'ai bien de la peine à vivre... Le Roi*, continua Henri IV, *ne compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là? Le Roi eſt un aſſez bon homme*, repliqua le batelier; *mais il a une maîtreſſe à qui il faut tant de belles robes & tant d'affiquets! & c'eſt nous qui payons tout cela: paſſe encore ſi elle n'étoit qu'à lui; mais on dit qu'elle ſe fait careſſer par bien d'autres.* Voici mon autorité : *Eſſais ſur Paris*, de Saint-Foix, tome III, page 278.

Je vois en plein ce Louvre d'où Henri III prit la fuite devant le Duc de Guiſe, qui, manquant de le faire priſonnier, manqua ce jour-là de mettre la couronne ſur ſa tête, & de commencer en ſa perſonne une quatrieme race. Sous cette nouvelle dynaſtie, la France auroit pris ſans doute une toute autre forme, une combinaiſon différente; les hiſtoriens & hiſtoriographes de France n'auroient pas manqué de... Mais il ne s'agit point ici de cela; paſſons à un nouveau chapitre.

CHAPITRE CLXXIX.

La Sainte-Chapelle.

VOYONS la Sainte-Chapelle, fondée par Saint-Louis, pour remplacer l'oratoire de Louis-le-Gros.

Nicolas Boileau Deſpréaux, placé ſi mal-à-propos au rang de nos grands hommes, y eſt enterré préciſément ſous le lutrin qu'il a chanté.

De grands vîtraux, qui ont plus de ſix cents ans, & qui ont été vus par la Reine Blanche, amante d'un beau Cardinal, font un très-bel effet, & rappellent le ſiecle des Croiſades. Les idées ſingulieres qui régnoient alors, reviennent en foule à notre mémoire.

Daus ce même ſiecle, l'Empereur Baudouin ayant beſoin d'argent, engagea avec un regret infini les reliques de ſa Chapelle; & le *dévot* Louis, Roi de France, dans la joie de ſon ame, crut faire une excellente acquiſition, en payant *deux millions huits cents mille livres de notre monnoie*, un morceau de la vraie croix, le fer de la lance dont le côté adorable de Jeſus-Chriſt fut percé, une partie de l'éponge qui ſervit à lui donner du vinaigre, & un fragment de la pierre du Saint-Sépulcre, &c. Puis il retira, pour une ſomme à-peu-près pareille, la couronne d'épines, qui étoit en gage chez les Vénitiens. Rien n'égala ſon ivreſſe extatique, quand il put raſſembler dans une châſſe ces précieuſes conquêtes.

La nuit du 10 Mai 1575, une main ſacrilege déroba le morceau de la vraix croix : quelle déſolation ! On mit des gardes aux portes; on fouilla

tout le monde ; on fit une proceſſion générale pour demander au Ciel le recouvrement de la relique. On ne trouva point les voleurs, ni le vol. On publia que la Reine-Mere, avide d'argent, avoit vendu cette relique aux Italiens, qui, cependant, en revendoient alors à toute l'Europe.

Pour conſoler la douleur publique, on puiſa dans le coffre un ſecond morceau de la vraie croix ; mais hélas ! bien inférieur au premier en longueur, largeur & groſſeur. On l'anchâſſa dans une croix toute ſemblable à celle qui avoit été enlevée. Cette croix eſt la même que l'on expoſe aujourd'hui à la vénération des fideles.

Le chef de Saint Louis eſt dans cette Egliſe. Il appartenoit au tréſor de Saint-Denis ; mais le Roi Philippe-le-Bel obtint du Pape, que le chef & une côte de Saint Louis, ſeroient tranſportés dans la Chapelle de Paris. Néanmoins, pour ne pas trop affliger les Bénédictins, qui ſe lamentoient ſur cette perte, on laiſſa au tréſor la *machoire* inférieure de ce chef.

Le Chantre porte au haut de ſon bâton, une tête antique de l'Empereur Titus, qu'on a métamorphoſée en tête de Saint Louis, à raiſon de quelques traits de reſſemblance.

Ainſi l'Empereur Titus aſſiſte tous les jours à l'Office de la Sainte-Chapelle, tenant d'une main une petite croix, & de l'autre une couronne d'épines. Certes, l'Empereur Titus ne s'y attendoit pas !

La nuit du jeudi au vendredi-ſaint, on expoſe publiquement à la Sainte-Chapelle un morceau du bois de la vraie croix. Tous les épileptiques, ſous le nom de poſſédés, accourent en foule, & font mille contorſions en paſſant devant la relique. On les tient à quatre ; ils grimacent, pouſſent des hur-

lements, & gagnent ainſi l'argent qu'on leur a diſtribué.

On tolere ce ſpectacle ridicule, pour entretenir parmi la populace l'eſpérance de la guériſon miraculeuſe de ces maux réputés incurables, ou pour maintenir la croyance qui lui reſte.

Pluſieurs de ces prétendus poſſédés, qui ne hurlent qu'à minuit précis, au moment que l'on tire du coffre l'inſtrument du ſupplice du Sauveur du monde, ont le privilege ce jour-là de ſe répandre en imprécations publiques; elles ſont cenſées la pure inſpiration du diable.

J'y ai entendu, en 1777, le plus hardi, le plus incroyable des blaſphémateurs. Imaginez tous les adverſaires de Jeſus-Chriſt & de ſa divine Mere; imaginez tous les impies incrédules mêlés enſemble, & ne formant qu'une ſeule voix. Eh bien! ils n'ont jamais approché de ſon audace ſacrilege, injurieuſe & dériſoire. Ce fut pour moi, & pour toute l'aſſemblée, un ſpectacle bien nouveau & bien étrange, que d'entendre un homme défier publiquement & d'une voix de tonnerre, le Dieu du temple, inſulter à ſon culte, provoquer ſa foudre, vomir les invectives les plus atroces; tandis que tous ces blaſphêmes énergiques étoient mis ſur le compte du diable.

La populace ſe ſignoit en tremblant, & diſoit, le front proſterné contre terre : *C'eſt le démon qui parle.* Après qu'on l'eut fait paſſer trois fois de force devant la croix, (& huit hommes le contenoient à peine) ces blaſphêmes devinrent ſi outrés, ſi épouvantables, qu'on le mit à la porte de l'Egliſe, comme abandonné à jamais à l'empire de Satan, & ne méritant pas d'être guéri par la croix miraculeuſe. Imaginez une garde publique, qui préſide cette nuit-là à cette inconcevable farce, dans un ſiecle tel que le nôtre!

Insensé ou maniaque, ou simplement acteur soudoyé, je n'ai jamais conçu le rôle de ce personnage. Ceux qui auront été présents, & qui se rappelleront ses licencieuses paroles, doivent confesser qu'il poussa ce rôle bien avant, & que le lendemain, à leur réveil, rien ne dut leur paroître plus extraordinaire que ce qu'ils avoient entendu la nuit. L'année suivante, le beau monde se rendit en foule, pour voir la seconde représentation de cette curieuse comédie, devenue fameuse par le récit fidele des assistants. On attendoit *le grand acteur :* mais il ne parut pas. La Police lui avoit fermé la bouche. Le diable se tut conséquemment. Il n'y eut que des convulsionnaires subalternes, qui ne méritoient pas la peine d'être examinés ni entendus. A peine vomirent-ils *un petit blasphême.* Le diable avoit épuisé l'année précédente toute sa rhétorique ; mais il faut convenir qu'elle fut riche. Croiroit-on, je le répete, que tout cela se passe à Paris, dans le dix-huitieme siecle ? Pourquoi ? Comment ? A quel but ? Je n'en sais rien, & bien d'autres seroient embarrassés à répondre.

CHAPITRE CLXXX.

L'Eglise de Sainte-Genevieve.

A Dieu ne plaise que je me moque de Sainte Genevieve, patronne antique de la Capitale ! Le petit peuple vient faire frotter des draps & des chemises à la châsse de la Sainte, lui demander la guérison de toutes les fievres, & boire en conséquence de l'eau mal-propre, qui sort d'une fontaine réputée miraculeuse. Mais les Echevins, le Parlement & les autres Cours souveraines lui demandent bien

de la pluie dans la séchereſſe, & la guériſon des Princes! Quand ils agoniſent, on découvre alors la châſſe par degrés, comme pour laiſſer échapper plus ou moins de vertu efficace, ſelon le danger. Quand il eſt extrême, alors la châſſe eſt expoſée toute nue.

A Dieu ne plaiſe que je me moque de ce bon peuple, qui tourne le dos au ſaint Sacrifice de la Meſſe, pour ſe proſterner devant la Sainte Bergere! Le ſourire naît d'abord involontairement ſur les levres : mais quand je vois ſur le viſage des dévots, la douce chaleur de l'eſpérance qui enflamme & brûle leur cœur ; quand je vois les ſentiments d'affection dont ils ſont pénétrés, l'attente qui les conſume, la confiance qui les anime, je me reproche de ne point partager ces conſolantes émotions. La raiſon & la philoſophie ne mettent rien à la place de ces heureuſes & profondes illuſions.

Oui, tel ſavetier meurt d'amour pour Sainte Genevieve, la conſulte dans ſes chagrins, l'invoque dans ſes peines, l'appelle dans ſes afflictions, & reſſent les tranſports de la paſſion la plus enthouſiaſte. Je voudrois pouvoir jouir comme lui, en préſence de la châſſe, de ces voluptées extatiques.

Je ſais que je ne vois pas ailleurs des fronts plus reſplendiſſants devant l'objet de leur tendreſſe. J'ai vu couler des pleurs ; j'ai entendu des ſanglots, des ſoupirs qui m'ont ému juſqu'au fond de l'ame ; & j'ai reſpecté en ce moment ce culte adapté aux bornes de l'intelligence du vulgaire, adapté peut-être encore plus à ſa miſere. Il prie avec ferveur ; il prie de toutes ſes forces. Son cœur ſe fond, s'amollit, ſe répand ; & l'ame du Philoſophe reſte quelquefois ſeche & aride, même lorſqu'il veut s'élever vers un culte plus ſublime & plus pur...

Je retournerai au pied de la châſſe de Sainte Genevieve ; je me mettrai à genoux au milieu des dévots, & je reſpecterai leur foi & leur confiance.

J'ai vu une femme préſenter trois chemiſes au robuſte Irlandois, qui, au moyen d'une longue & peſante gaule, atteint à la châſſe de la Sainte, très-exhauſſée. Les chemiſes ayant ſuffiſamment frotté les parois de la châſſe, redeſcendirent ; mais la femme ſoutint que la chemiſe du milieu n'ayant point touché la châſſe, n'avoit pu recevoir la vertu miraculeuſe. Elle obligea l'Irlandois à reporter ſéparément la chemiſe du milieu au bout de la gaule. Pour cette fois, le frottement fut complet, & la femme ſatisfaite. Elle s'aviſa de jetter ſon argent dans un tronc voiſin ; l'Irlandois ſoutint que cet argent devoit être mis dans un plat, & pas dans un tronc. Il parut regretter la double peine qu'il avoit priſe ; la femme emporta ſes chemiſes ſans s'embarraſſer de ſes murmures, & elle diſoit en s'en allant : *Elles ont bien touché à la châſſe, je m'en vante !*

Curieux enſuite de lire des billets écrits, & appliqués aux colonnes voiſines ; je m'approchai & je lus :

On recommande à vos prieres, une jeune femme environnée de ſéducteurs, & prête à ſuccomber.

On recommande à vos prieres, un jeune homme qui voit mauvaiſe compagnie, & qui découche.

On recommande à vos prieres, un homme en danger de la damnation éternelle, & qui lit des livres philoſophiques.

On bâtit une magnifique Egliſe, pour placer cette châſſe ſous une ſuperbe coupole : elle coûtera bien douze à quinze millions & au-delà. Quelle énorme & inutile dépenſe, qu'on auroit pu appli-

quer au ſoulagement des miſeres publiques ! Et quel temple peut-on élever, diſent les ſaintes Ecritures, à celui qui a le Ciel pour manteau, & la terre pour marche-pied? Les curieux iront viſiter l'architecture, & la populace la Sainte. On y travaille depuis trente années. Les os de Deſcartes repoſent dans l'ancien Temple avec une épitaphe ; les reportera-t-on non loin de la châſſe qui opere des miracles ? Quel alliage ? Sainte Genevieve & Deſcartes côte à côte ! Ils s'entretiennent dans l'autre monde ; que diſent-ils de celui-ci ? Mais l'humble Deſcartes n'a point de châſſe.

CHAPITRE CLXXXI.

Noviciat des Jéſuites.

O CHANGEMENT ! ô inſtabilité des choſes humaines ! Qui l'eût dit, que des loges de Francs-Maçons s'établiroient rue Pot-de-Fer, au Noviciat des Jéſuites, dans les mêmes ſalles où ils argumentoient en Théologie ; que le *grand Orient* ſuccéderoit à la *Compagnie de Jeſus* ; que la *loge* Philoſophiques *des neuf Sœurs* occuperoit la chambre de méditation des enfants de Loyola ; que M. de Voltaire y ſeroit reçu Franc-Maçon en 1778, & que M. de la Dixmerie lui adreſſeroit ces vers heureux :

Qu'au ſeul nom de l'illuſtre frere,
Tout Maçon triomphe aujourd'hui :
S'il reçoit de nous la lumiere,
Le monde la reçoit de lui.

Que ſon éloge funéraire, & ſon apothéoſe enfin,

ſe célébreroient avec la plus grande pompe, dans le même endroit où l'on invoquoit Saint François-Xavier?

O renverſement! Le Vénérable aſſis à la place du P. Griffet, les myſteres maçonniques remplaçant!... Je n'oſe achever. Quand je ſuis ſous ces voûtes inacceſſibles aux groſſiers rayons du ſoleil, ceint de l'auguſte tablier, je crois voir errer toutes ces ombres jéſuitiques, qui me lancent des regards furieux & déſeſpérés. Et là, j'ai vu entrer frere Voltaire, au ſon des inſtruments, dans la même ſalle où on l'avoit tant de fois maudit théologiquement. Ainſi le voulut le grand Architecte de l'Univers. Il fut loué d'avoir combattu pendant ſoixante années le fanatiſme & la ſuperſtition; car c'eſt lui qui a frappé à mort le monſtre que d'autres avoient bleſſé. Le monſtre porte la fleche dans ſes flancs; il pourra tourner ſur lui-même encore quelque temps, & exhaler les derniers efforts de ſa rage impuiſſante: mais il faut qu'il tombe enfin, & qu'il ſatisfaſſe à l'Univers.

O Jéſuites! (1) auriez-vous deviné tout cela, quand votre P. la Chaiſe enveloppoit ſon auguſte pénitent dans ſes menſonges les plus dangereux, & que d'autres de la même robe lui inſpiroient leur barbare intolérance, leurs idées baſſes, rétrécies, attentatoires à la liberté & à la dignité de l'homme? Vous avez été les ennemis obſtinés de la lumiere bienfaiſante de la Philoſophie; & des Philoſophes

(1) Les Jéſuites achetoient d'un valet de garde-robe *la chaiſe percée* du feu Roi d'Eſpagne, pour tâcher de découvrir, dans les papiers dont Sa Majeſté s'étoit ſervie, quelques éclairciſſements ſur ce qu'il leur importoit de ſavoir. Un Frere blanchiſſoit le papier de ſon mieux, en rapprochoit les morceaux; puis mes ruſés politiques liſoient, & tenoient conſeil. Cette anecdote peu connue eſt très-vraie.

ſe réjouiſſent dans vos foyers, de votre chûte rapide! Les Francs-Maçons, appuyés ſur la baſe de la charité, de la tolérance, de la bienfaiſance univerſelle, ſubſiſteront encore, lorſque vos noms ne réveilleront plus que l'idée d'un égoïſme perſécuteur!

CHAPITRE CLXXXII.

Piliers des Halles.

Sous les piliers des Halles, ſubſiſte encore la maiſon où eſt né notre Moliere, le Poëte dont nous nous glorifions. Là, regne une longue file de boutiques de frippiers, qui vendent de vieux habits dans des magaſins mal éclairés, & où les taches & les couleurs diſparoiſſent.

Quand vous êtes au grand jour, vous croyez avoir acheté un habit noir; il eſt verd ou violet, & votre habillement eſt marqueté comme la peau d'un léopard.

Des courtauds de boutique, déſœuvrés, vous appellent aſſez incivilement; & quand l'un d'eux vous a invité, tous ces boutiquiers recommencent ſur votre route l'aſſommante invitation. La femme, la fille, la ſervante, le chien, tous vous aboient aux oreilles; c'eſt un piallement qui vous aſſourdit, juſqu'à ce que vous ſoyez hors des piliers.

Quelquefois ces drôles-là ſaiſiſſent un honnête homme par le bras ou par les épaules, & le forcent d'entrer malgré lui; ils ſe font un paſſe-temps de ce jeu indécent. On eſt obligé de les punir, en leur appliquant quelques coups de canne, afin de châtier leur inſolence; mais ils ſont incorrigibles.

Vous y trouvez assez de quoi meubler une maison de la cave au grenier, lits, armoires, chaises, tables, secretaires, &c. Cinquante mille hommes n'ont qu'à débarquer à Paris, on leur fournira le lendemain cinquante mille couchettes.

Les femmes de ces frippiers, ou leurs sœurs, ou leurs tantes, ou leurs cousines, vont tous les lundis à une espece de foire, dite du *Saint-Esprit*, & qui se tient à la place de Greve. Il n'y a pas d'exécution ce jour-là : elles y étalent tout ce qui concerne l'habillement des femmes & des enfants.

Les petites bourgeoises, les procureuses, ou les femmes excessivement économes, y vont acheter, *bonnets*, *robes*, *casaquins*, *draps*, & jusqu'à des *souliers* tout faits. Les mouchards y attendent les escrocs, qui arrivent pour y vendre des mouchoirs, des serviettes & autres effets volés. On les y pince, ainsi que ceux qui s'avisent d'y filouter. Il paroît que le lieu ne leur inspire pas de sages réflexions.

On diroit que cette foire est la défroque féminine d'une Province entiere, ou la dépouille d'un peuple d'Amazones. Des *jupes*, des *bouffantes*, des *déshabillés* sont épars, & forment des tas où l'on peut choisir. Ici, c'est la robe de la Présidente défunte, que la procureuse achete : la grisette se coëffe du bonnet de la femme-de-chambre d'une Marquise. On s'habille en place publique, & bientôt l'on y changera de chemise.

L'*acheteuse* ne sait & ne s'embarrasse pas d'où vient le *corset* qu'elle marchande. La fille innocente & pauvre, sous l'œil même de sa mere, revêt celui avec lequel dansoit, la veille, une fille lubrique de l'Opéra. Tout semble purifié par la vente ou par l'inventaire après décès.

Comme ce sont des femmes qui vendent & qui

achetent, l'aſtuce eſt à-peu-près égale des deux côtés. L'on entend de très-loin les voix aigres, fauſſes, diſcordantes, qui ſe débattent. De près, la ſcene eſt plus curieuſe encore. Quand le ſexe (qui n'eſt pas-là le beau-ſexe) contemple des ajuſtements féminins, il a dans la phyſionomie une expreſſion toute particuliere.

Le ſoir, tout cet amas de hardes eſt emporté comme par enchantement; il ne reſte pas un mantelet, & ce magaſin inépuiſable reparoîtra ſans faute le lundi ſuivant.

CHAPITRE CLXXXIII.

Rue Tirechappe.

SORTANT des piliers des Halles, vous entrez dans la rue Tirechappe, lieu cher aux avares. Et pourquoi? me demande-t-on. Parce qu'ils y compoſent un habit, à-peu-près comme un tragique moderne compoſe une tragédie Françoiſe, de pieces & de morceaux rapportés.

L'avare entre dans cette rue étroite, où pendent des milliers de fragments d'étoffes de toute couleur, de toute grandeur, & ſous toutes les formes poſſibles; & à force d'aller d'une boutique à l'autre, il trouve l'étoffe qu'il cherche. Le ſcientifique économe la reconnoît à la premiere vue. Son coup-d'œil eſt ſûr; il ſait combien il faut de morceaux pour la facture de ſon habit, & il en a la coupe toute imprimée dans ſon cerveau. Il fait la leçon au tailleur ſurpris & mécontent, lui livre l'étoffe & la doublure : il n'y a que ce qu'il faut, il n'y a rien de trop. Quelle juſteſſe! quelle préciſion! Le tailleur ſe tait, admire; & comme il a ren-

contré ſon maître, il ſe contente du prix pour la façon.

Cette rue ſemble renfermer un peuple juif, tant il eſt ſale & preſſé. C'eſt la même avidité dans le regard, le même patelinage dans la parole. Les magaſins ſont comblés; on ne ſait où couche toute la maiſon : les cloiſons ſont formées de leurs marchandiſes, qui montent juſqu'aux plafonds. Les étoffes pendantes ſervent de rideaux, & tous dorment enſevelis ſous des chiffons. Il faut de la chandelle pour y dîner en plein midi; & quand on veut vérifier la couleur d'un chiffon, on le porte à la croiſée, dont les carreaux ſont enduits d'une craſſe lucrative.

Ce peuple juif eſt riche; il défile du matin au ſoir des morceaux d'étoffes de ſoie & de coton. Ils ſont de l'argent de ce qui paroîtroit à d'autres yeux ne devoir remplir que la hotte du chiffonnier.

CHAPITRE CLXXXIV.

Le Chiffonnier.

Je l'ai prononcé, ce mot ignoble? me le pardonnera-t-on? Le voyez-vous cet homme qui, à l'aide de ſon croc, ramaſſe ce qu'il trouve dans la fange, & le jette dans ſa hotte? Ne détournez pas la tête; point d'orgueil, point de fauſſe délicateſſe. Ce vil chiffon eſt la matiere premiere, qui deviendra l'ornement de nos bibliotheques, & le tréſor précieux de l'eſprit humain. Ce Chiffonnier précede Monteſquieu, Buffon & Rouſſeau.

Sans ſon croc, mon ouvrage n'exiſteroit pas pour vous, Lecteur. Ce ne ſeroit pas un grand mal : d'accord; mais vous n'auriez aucun livre : vous

lui devez cette matiere qui va former le papier, dont l'origine paroît si vile. Tous ces chiffons mis en pâte, voilà ce qui servira à conserver les flammes de l'éloquence, les pensées sublimes, les traits généreux des vertus, les actions les plus mémorables du patriotisme.

Toutes ces idées volatiles vont se fixer aussi rapidement qu'elles ont été conçues. Toutes ces images, tracées dans l'entendement, s'attacheront, s'imprimeront, se colleront; & malgré la nature, qui fait mourir l'homme de génie, ces productions appartiendront désormais à l'univers, & ne périront qu'avec lui. Honneur au Chiffonnier.

CHAPITRE CLXXXV.

Rue de la Huchette.

Une maison de quatre étages, toute peuplée, s'écroula dans cette rue le 7 Février 1767. On trouva dans les débris un jeune enfant de six ans, que deux poutres, en se croisant heureusement sur sa tête, avoient préservé de la mort : il n'avoit pas la plus légere contusion.

Les Turcs qui vinrent à la suite du dernier Ambassadeur Ottoman, ne trouverent rien de plus agréable dans tout Paris que la rue de la Huchette, à raison des boutiques de rôtisseurs, & de la fumée succulente qui s'en exhale. On dit que les Limousins y viennent manger leur pain sec à l'odeur du rôt.

A toute heure du jour, on trouve des volailles cuites; les broches ne désemparent point le foyer toujours ardent. Un tourne-broche éternel, qui ressemble à la roue d'Ixion, entretient la torréfaction.

tion. La fournaiſe des cheminées ne s'éteint que pendant le carême. Si le feu prenoit dans cette rue dangereuſe, par la conſtruction de ſes antiques maiſons, toutes de bois, l'incendie ſeroit inextinguible.

CHAPITRE CLXXXVI.

Le Gros-Caillou.

Ce lieu, peuplé de guinguettes, eſt ſur le bord de la riviere, au-deſſous des Invalides. Là, on mange des matelottes, objet définitif & chéri des gageures Pariſiennes. Une bonne matelotte coûte un louis d'or; mais c'eſt un manger délicieux, quand elle n'eſt pas manquée. Les cuiſiniers les plus fameux baiſſent pavillon devant tel marinier qui ſait mêlanger & apprêter la carpe, l'anguille & le goujon. Ils cedent ce jour-là leur emploi à la main groſſiere qui manie l'aviron. Les cuiſiniers ont beau être jaloux; ils accommodent les autres plats, excepté la matelotte : ainſi l'ordonne tout maître friand ou connoiſſeur.

On a voulu, au commencement de la guerre, bâtir une frégate au Gros-Caillou, pour donner aux Pariſiens une idée de nos opérations ſur mer. Le peuple, émerveillé de la nouveauté de ce ſpectacle, arrivoit bouche béante, & s'imaginoit déja que la Seine alloit rivaliſer & ſe fondre avec la Tamiſe. Une flotte devoit s'élancer, de ces plages pacifiques, ſur l'Océan, & paſſer des eaux douces aux ondes ameres.

Tout prêtoit au ridicule : la crédulité du Pariſien voyoit déja les Anglois vaincus & humiliés. On avoit maſtiqué les planches qui formoient le

formidable chantier. On demandoit deux ſols aux curieux : on montroit ſur l'arêne les canons qui devoient faire reſpecter le pavillon François.... Mais un ruiſſeau qui s'enfla dans une nuit, emporta la frégate, & l'eſpérance ſuperbe des armateurs.

Ne ſeroit-ce pas là, en petit, la véritable image de nos grandes & inutiles opérations maritimes? *Videmus infrà.*

CHAPITRE CLXXXVII.

Quartier de la Cité.

Le premier & le plus ancien de Paris. C'eſt une iſle qui n'a que cinq cents toiſes de longueur. Cette ancienne Cité des Pariſiens renferme la Cathédrale, l'Archevêché, l'Hôtel-Dieu, les Enfants-trouvés, le Palais, & près de vingt Egliſes : l'orfévrerie & la bijouterie y dominent. Tout l'or du Pérou vient aboutir à la place Dauphine; car nul peuple au monde ne façonne ce métal avec autant de goût que le Pariſien. La *ciſelure* & le *guillochage* ſoumettent tous les bijoux de l'Europe à paſſer par ſes mains. Il regne par la *gravure.*

Le Quai des Orfevres offre enſuite une longue file de boutiques reſplendiſſantes de pieces d'argenterie ; c'eſt un coup d'œil qui étonne tout étranger.

Paris n'a pas été fait en un jour, dit le proverbe. On le voit dans la Cité; on y eſt convaincu par ſes propres yeux, que cette ville s'eſt formée au haſard, & de la réunion imprévue d'un grand nombre de maiſons.

Chacun a d'abord choiſi ſon emplacement d'a-

près les édifices publics, les temples, les places; on n'a jamais ſongé à l'alignement des rues, c'eſt-à-dire, à l'agrandiſſement futur de la ville : de-là les places reſſerrées, les angles, les détours, l'étranglement des iſſues; & voilà pourquoi cet ancien quartier offre un aſpect déſagréable de maiſons petites, écraſées. Les voitures ont peine à tourner dans les rues; il faut être habile cocher, pour ſe tirer d'affaire. Quelques bâtiments qui dominent, rendent les autres plus meſquins encore.

Dans les nouveaux quartiers, au contraire, tout eſt aligné; point de places reſſerrées, point de carrefours étroits; ils ſont vaſtes & réguliers; on y travaille en grand, comme pour la ville de l'univers qui eſt devenue après pluſieurs ſiecles le chef-lieu de la ſouveraineté, le centre & le cœur du Royaume, le reſſort principal d'où partent & où viennent réfléchir tous les mouvements qui agitent la Monarchie.

CHAPITRE CLXXXVIII.

L'Iſle Saint-Louis.

Cette iſle étoit autrefois partagée en deux par un petit bras de la riviere. On a joint les deux iſles. C'eſt un quartier qui ſemble avoir échappé à la grande corruption de la ville; elle n'y a point encore pénétré. Aucune fille de mauvaiſe vie n'y trouve un domicile : dès qu'on la connoît, on la pouſſe, on la renvoie plus loin. Les bourgeois ſe ſurveillent; les mœurs des particuliers y ſont connues : toute fille qui commet une faute, devient l'objet de la cenſure, & ne ſe mariera jamais dans

le quartier. Rien ne repréſente mieux une ville de Province du troiſieme ordre, que le quartier de l'Iſle. On a fort bien dit :

L'habitant du Marais eſt étranger dans l'Iſle.

On entre dans cette iſle par trois ponts. Le Pont-Marie, qui y communique, portoit cinquante maiſons uniformes, & profondes de quatre toiſes. Un débordement de la Seine (je le répete) emporta, le 1er. Mars 1658, deux arches & vingt-deux maiſons. Avis renouvellé aux maiſons placées ſur des ponts, & que les inondations ont encore épargnées.

CHAPITRE CLXXXIX.

Plancher d'une partie de la Capitale.

PLUSIEURS enfoncements qui ſe ſont faits dans les environs de Paris, particuliérement celui près de la barriere d'Enfer, il y a environ ſept ans, ont forcé le Gouvernement à porter ſon attention vers les carrieres. Les premiers ſoins des réparations furent confiés au Bureau des Finances, qui étoit chargé de la police de cette partie.

Au mois de Juin 1777, ce travail fut donné aux Officiers des bâtiments du Roi. Il n'étoit pas encore en activité, lorſque dans le même mois, des remiſes, dans une maiſon rue d'Enfer, près du Luxembourg, s'enfoncerent tout-à-coup.

On ſuivoit la réparation de cette maiſon, & l'on commençoit des recherches avec une ſomme aſſez modique, quand, le 27 Juillet 1778, ſept perſonnes furent englouties dans les ruines d'une carriere à plâtre, près Montmartre.

Cet accident réveilla de nouveau l'attention du Gouvernement. On viſita ces carrieres, dont le vuide de cinqante pieds de hauteur, des pilliers d'une nature de pierre à ne pouvoir durer longtemps, & qui portoient une montagne d'environ quatre-vingts pieds d'épaiſſeur, annonçoient une ruine prochaine. Auſſi voyoit-on tous les jours, dans les environs de Belleville, des enfoncements affreux, ſous leſquels étoient enſevelis de malheureux ouvriers. Les vuides de ces carrieres étoient encore plus élevés que ceux de Meſnil-Montant; ils avoient juſqu'à ſoixante & dix pieds de hauteur.

Pour arrêter le cours de tant de maux, un arrêt interdit ce genre de carrieres, & il fut décidé qu'on détruiroit celles qui exiſtoient.

Le danger étoit imminent. On doit peut-être rendre graces à ce premier accident qui a éveillé les ſecours, & a ſervi à éviter de plus grands déſaſtres.

On a comblé le vuide effrayant de ces carrieres, & affaiſſé les terres & les montagnes ſur elles-mêmes, en briſant les piliers par la mine. Ce fut un ſpectacle curieux & nouveau, que donna l'art du Mineur entre les mains de M. Vandermarck. On vit une colline conſidérable s'abaiſſer, &, d'après l'expreſſion populaire, *faire la révérence*. Il y eut juſqu'à quarante piliers briſés d'un ſeul coup de feu.

Paris eſt environné de carrieres, parce qu'on n'a pu conſtruire tant d'édifices qu'en arrachant les pierres du ſein de la terre. Il y a des excavations conſidérables ſous le terrein des avenues & des fauxbourgs de Paris, du côté de Chaillot, de Paſſy, & de l'ancien chemin d'Orléans.

Curieux de viſiter ces carrieres abandonnées,

j'y ſuis deſcendu par les caves de l'Obſervatoire.

Jadis un portier hableur vous faiſoit voyager pendant deux heures dans une eſpece de labyrinthe, ſous l'enceinte de l'Obſervatoire ſeulement, & vous perſuadoit fauſſement que vous étiez ſous telle ou telle rue. Dans un endroit où il ſe forme des ſtalactites, il crioit aux crédules Pariſiens : *Vous voilà ſous la riviere de Seine.* Il gagnoit de l'argent par cet impudent charlataniſme. Tels étrangers ont cru avoir paſſé ſous la riviere, qui n'avoient pas quitté les caves de l'Obſervatoire.

On a ouvert dans ces caves profondes une communication avec les carrieres; c'eſt par cette iſſue, nouvellement formée, que l'on s'introduit dans ces ſouterreins longs & ſpacieux. Je puis aſſurer y avoir marché pendant près de trois heures.

C'eſt une ville ſouterreine, où l'on trouve des rues, des carrefours, des places irrégulieres. On regarde au plancher, tantôt bas, tantôt plus élevé; mais quand on y voit des crevaſſes, & que l'on réfléchit ſur quoi porte le ſol d'une partie de cette ſuperbe ville, un frémiſſement ſecret vous ſaiſit, & l'on redoute l'action de la force centripete.

Des cavités, des ciels à demi-briſés, des enfoncements qui n'ont pas encore percé à jour, des fontis, des piliers écraſés ſous le poids qui les preſſe & qui menacent ruine, de doubles carrieres, ſur leſquelles portent à faux les piliers de la premiere; quel coup d'œil! Et l'on boit, & l'on mange, & l'on dort dans les édifices qui repoſent ſur cette croûte incertaine!

Le péril, il eſt vrai, diminue chaque jour, parce que l'adminiſtration a pris les meſures les plus ſages pour obvier au mal. Il étoit impoſſible d'étayer tout de ſuite un vaſte fauxbourg: on a été au

plus preſſé; on a aſſuré la voie publique, puis on en viendra aux maiſons des particuliers.

D'abord on alloit au haſard, on établiſſoit des piliers indifféremment par-tout où l'on trouvoit des vuides, ſoit ſous des champs, ſoit ſous des jardins: on ne faiſoit rien aux endroits écraſés, même ſous les rues; on leur tournoit le dos, faute de moyens de les réparer. Si l'on rencontroit un reſte de maſſe qui empêchât de ſuivre les voies & les découvertes, on retournoit encore ſur ſes pas. Voilà comme on dépenſoit beaucoup d'argent ſans parer aux dangers.

Il n'en eſt pas de même depuis que ce travail a été confié aux bâtiments du Roi. On a d'abord adopté le ſyſtême de réparer la voie publique; plus elle eſt en danger, plus on s'en occupe. On paſſe directement à travers les enfoncements, en ſuivant les rues; non-ſeulement pour connoître le centre du mal, mais encore pour ſavoir ſon étendue, afin de le réparer ſûrement. Ce moyen a procuré des découvertes immenſes, qui étoient interceptées par ces enfoncements.

On fait de même pour des reſtants de maſſes; on paſſe auſſi à travers, ſans ſe déranger de la voie publique. Ces ouvertures ont un double avantage; en ce qu'elles ne conſtituent pas l'adminiſtration dans des fraix qu'il auroit fallu faire pour paſſer autour de ces maſſes, & aller ſur le derriere rejoindre la direction de la rue; & en ce que la pierre qui ſort de ces ouvertures, ſert à conſtruire des piliers dans les endroits qui le demandent. On ne croiroit pas combien, par ce moyen, l'on a découvert de mal qui ne ſe ſeroit manifeſté qu'après quelqu'accident fâcheux.

Deux cents particuliers ont anciennement exploité leurs terreins. Chacun a formé l'ouverture

de ſa carriere. Pluſieurs de ces carrieres ont été réunies; quelques-unes ſont reſtées entourées de maſſes. Pendant la premiere année de travail, on regardoit ces maſſes comme non fouillées : mais l'expérience a fait connoître ce vice, & l'on a adopté le ſyſtême de deux galeries qui ſeroient ſuivies à travers le roc & les enfoncements, une à chaque côté de la rue. Elles bordent les maiſons, & ſont conſolidées par des piliers bâtis de droite & de gauche, dont l'un eſt placé ſous les murs de face qui ſont ſur la rue. Par ce travail, on réunira toutes les rues, & l'on ſera en état de faire connoître aux particuliers le deſſous de leurs propriétés. Le projet du Gouvernement eſt de forcer chacun d'eux à faire ſes réparations, lorſqu'il y aura du danger.

Il eſt vrai que ce travail important n'eſt avancé que dans le fauxbourg Saint-Jacques, & l'on ignore à quel point le mal exiſte dans les autres quartiers. Mais on fouille, on creuſe, on avance; & en ſuivant une ligne droite, on s'aſſure de l'état des choſes.

Tous les quartiers qui avoiſinent la riviere, paroiſſent à l'abri de ces craintes. Le fauxbourg Montmartre & celui de Saint-Honoré n'ont rien à redouter; mais Paſſy, Chaillot & les environs de Sainte-Genevieve ont beaucoup de carrieres.

Nous ne prétendons pas inſpirer ici des frayeurs déplacées, mais repréſenter en Hiſtorien fidele ce que nous avons vu. Aucune maiſon n'a fléchi, ſi ce n'eſt une portion d'écurie dans la rue d'Enfer. En annonçant le mal, nous annonçons le remede. L'adminiſtration vigilante a employé tous les moyens capables de raſſurer les eſprits allarmés.

Il ſeroit inutile de taire ce que tout le monde ſait. L'homme eſt par-tout environné de dangers

phyſiques ; mais le moins probable de tous, eſt celui qu'on a voulu groſſir dans quelques brochures étrangeres, en repréſentant la ville de Paris comme prête à deſcendre avec tous ſes habitants dans un abyme ſans fond.

C'eſt une de ces images qui prêtent à la poéſie deſcriptive. Mais cette image n'en eſt pas moins fauſſe, moins outrée, & moins contraire à l'état actuel des choſes. Nous n'avons rien négligé pour nous aſſurer du degré du danger, & nous ne l'eſtimons pas nul, mais foible, du moins pour la génération préſente.

CHAPITRE CXC.

Les J'ai vu, & les Je n'ai point vu.

Je n'ai point vu le Diacre canoniſé en 1720, qui faiſoit des miracles, au rapport des uns, tandis qu'il étoit irrévocablement damné par les autres ; mais j'ai vu les champions de Janſénius & les diſciples de Molina diſputer pour la grace *efficace* ou *ſuffiſante*, avec un acharnement que l'arme du ridicule, dans les mains d'Ariſtophane, de Lucien & de Swift, n'auroit pu corriger.

Mais bientôt ces Abbés, qui *ergotoient* en grands Théologiens, ſont devenus des petits-maîtres aimables, qui prennent la tonſure pour obtenir un bénéfice, qui paſſent gaiement leur temps à parcourir les ſociétés, qui mangent de la maniere du monde la plus paiſible les biens de l'Egliſe, & qui honorent & regardent comme leur unique & véritable chef, l'Evêque qui tient la feuille des bénéfices.

Si quelqu'un s'aviſoit de dire, en les voyant :

Ces Meſſieurs en rabats, qui font des couplets, qui pincent la guittarre, qui graſſeyent une chanſon, ſont tous *ſimoniaques;* les Dames ſe feroient expliquer ce qu'on entend par ce mot effrayant; puis elles diroient : Quoi! lorſque nous avons conclu avec Monſieur un tel, le vieux titulaire de ce bénéfice, en faveur de M. le jeune Prieur au teint de roſes, nous avons participé à la *ſimonie?*... Ah, que cela eſt drôle!

J'ai vu les *convulſionnaires;* & dans quel temps! Du vivant de Fontenelle, de Monteſquieu, de Voltaire, de Jean-Jacques Rouſſeau, de l'Abbé Raynal, de d'Alembert : ils faiſoient leurs contorſions d'énergumenes, tandis que ces Sages tenoient la plume.

Je n'ai point vu Louis XIV, peu de temps avant ſa mort, négocier pour trente-deux millions de billets ou de reſcriptions, pour en avoir huit; c'eſt-à-dire, donner 400 en obligations, pour avoir 100 en argent. Mais j'ai vu le Gouvernement inviter les particuliers à porter leur vaiſſelle à l'Hôtel des monnoies; ce qui étoit révéler à l'Europe notre détreſſe. On voit dans une liſte imprimée, & annexée au Mercure de France, que tel ſavetier, en généreux citoyen, avoit porté ſa taſſe d'argent pour qu'elle fût convertie en pieces de douze ſols pour le ſoulagement de l'Etat.

Je n'ai point vu le Cardinal de Fleury ſigner *ſoixante mille lettres de cachet* pour la bulle : mais j'ai vu cet arbre jéſuitique coupé dans ſes racines, & effacé peu-à-peu de l'univers, qu'il avoit couvert de ſes branches ſouples & obliques. La haine elle-même ſemble aujourd'hui fatiguée, & pardonne aux enfants de Loyola. Ils reprennent racine dans la Ruſſie-Blanche : le Roi de Pruſſe & l'Impératrice des Ruſſies les accueillent, quoiqu'ils

connoiſſent très-bien & leur politique & leur eſprit.

Je n'ai point vu l'empiriſme de *Law* donner les convulſions de la cupidité à tout un Royaume, & changer le génie des François; mais j'ai vu la doctrine du Sieur *Quenai* apporter la famine, tandis que des hommes avides, qui faiſoient alors le commerce, voyoient périr d'un œil indifférent la foule des journaliers & des manouvriers.

Je n'ai point vu la France dans ſon état de force & de gaieté, immédiatement après la bataille de Fontenoy; mais j'ai vu une eſpece de guerre inteſtine & puérile entre la Cour & la Magiſtrature. J'ai vu deux exils de Parlement; & cette lutte petite & ridicule a plus ſéparé les cœurs du trône, que tous les autres déſaſtres.

Je n'ai point vu les débats ſanglants pour la ſucceſſion de l'Empereur; mais j'ai vu deux guerres mal entrepriſes, mal conçues, & qui prouvent que la connoiſſance de nos vrais intérêts politiques nous manque & nous manquera encore longtemps.

Je n'ai point vu d'Hôtel-de-Ville fermé, & le payement des rentes ſuſpendu; mais j'ai vu un Miniſtre voler un argent qui n'étoit point dans les coffres royaux, briſer ceux de ſes voiſins, & faire des opérations vraiment *cartouchiennes*. Qui le croiroit? Il paſſa encore pour un homme habile, tandis qu'il n'y en eut jamais de plus inepte & de plus impudent; car il alloit anéantir pour jamais le crédit qui reſtoit au Monarque.

J'ai vu la morgue pédanteſque des économiſtes, de ces agromanes enflés de leurs prétendues découvertes, annoncer une régénération univerſelle, ſans ſonger au fondement des loix politiques. Leur emphaſe ridicule, leur ſtyle dur & prolixe n'a pas

contribué à faire honorer *Le Maître.* Il fut l'auteur de la cherté des grains, par les ſpéculations fauſſes, précipitées & précoces qu'il avoit fait adopter au Miniſtere. Et celui-ci, ſatisfait de rejetter la calamité générale ſur un parti qu'il devoit bientôt abandonner & livrer au ridicule, ne ſongea qu'à l'argent immenſe qu'il en retira.

J'ai vu les Encyclopédiſtes n'accorder du mérite, des talents & même de l'eſprit, qu'aux gens de leur parti, & vouloir bientôt juger tous les arts, même les plus éloignés de leurs connoiſſances. Ils ont donné priſe ſur eux par ce ridicule outré : ils ont été ridiculiſés à leur tour, pour avoir manqué d'eſprit, en voulant dominer tous les eſprits. On a ri à leurs dépens, & l'on a très-bien fait.

Je n'ai point vu de guerres civiles, parce qu'elles n'ont lieu que dans les Etats d'un tempérament robuſte : mais j'ai vu deux mutineries d'écoliers; l'une, *pour des enfants qu'on enlevoit ou qu'on n'enlevoit pas* (1); & l'autre, pour *obliger*, à ce qu'il paroît, *le Monarque à deſtituer ſon Miniſtre qui étoit un honnête homme.* On tua dans la premiere un Exempt : dans la ſeconde, on vola les pains chez les boulangers, & l'on pendit fort mal-à-propos deux hommes, (les premiers venus) lorſque tout étoit tranquille & calme. Cruauté froide & inutile ! Le récit des *cauſes* appartient à l'hiſtoire.

(1) On avoit chargé les Exempts de Police d'enlever les enfants vagabonds & mendiants. Ils mirent en *charte privée* quelques enfants de petits bourgeois, & ce pour faire contribuer les parents. Dans le même temps, il y avoit des *fours*, c'eſt-à-dire, des endroits reculés, où les enrôleurs entraînoient les jeunes gens par force ou par adreſſe : ils n'en ſortoient qu'après avoir ſigné un engagement forcé. On a détruit cet abus odieux.

J'ai vu enfin le même Roi, qui avoit été adoré, ne pas faire couler de larmes à ſa mort. Etoit-ce là le même peuple qui s'étoit montré enthouſiaſte de ſon Monarque, qui avoit fait retentir les voûtes des temples de ſanglots & de gémiſſements, pour obtenir ſa guériſon lorſqu'il étoit malade à Metz? Qu'avoit-il fait pour mériter ces premiers tranſports? Qu'avoit-il fait pour exciter des ſentiments abſolument contraires? Qu'étoit-il donc cet homme tour-à-tour adoré, & vu avec indifférence? Ce qu'il étoit? Voici ma réponſe.

On peut peindre une nation, un peuple, un corps, une aſſemblée; on peut faire le tableau des divers intérêts qui agitent les Royaumes; on peut deviner les reſſorts de la politique de l'Europe : ces touches hardies, élevées, grandes, majeſtueuſes, ſont à notre diſpoſition, & l'on peut rencontrer juſte. Mais qui a des inſtruments aſſez fins, l'œil aſſez pénétrant, pour approfondir le cœur d'un homme, le décompoſer & le définir?

J'ai vu le caractere du Roi dont je parle, analyſé, retourné, pendant plus de trente ans, & n'être pas encore ſaiſi. Quel homme cependant, dont la vie fût plus publique?

Je ne dirai pas tout ce que j'ai vu : on doute ſouvent de la vérité de l'hiſtoire, lorſqu'elle nous parle de certains déſordres dans les Gouvernements. Ces faits incroyables paſſent pour exagérés ou fabuleux. Il faut attendre que pluſieurs autorités viennent à l'appui de l'hiſtorien, pour qu'il oſe peindre ce qui a été. Je ne haſarderai donc point ici une peinture qui paſſeroit pour chimérique. Je n'ai point vu Domitien aſſemblant les Sénateurs pour ſavoir à quelle ſauce il mettroit un prodigieux turbot : mais il n'a pas autant ſurpris le Sénat que nous l'imaginons. Nous avons vu des choſes auſſi ex-

traordinaires, ſans y faire beaucoup d'attention, &c. &c. &c.

Mais j'entends ſoutenir d'un côté, que la France poſſède aſſez de numéraire pour toutes ſes opérations; & j'entends ſoutenir de l'autre, que le numéraire manque à la France, pour mettre ſes finances au niveau de celles d'Angleterre; que la France a moins de finances que les autres Etats; qu'un Hollandois eſt cinq fois plus riche qu'un François; & que tant que nous n'aurons pas *des billets publics circulants*, nous n'aurons pas les avantages dont nous devrions jouir.

Enfin, j'entends vanter la politique des Etats, qui ont joint des finances artificielles aux réelles. Le mouvement augmenteroit, & l'on ſauroit par la banque, ajoute-t-on, quel eſt le fonds de l'eſpece qui ſe trouve dans l'Etat : connoiſſance qui nous manque, & qui ſeroit utile au Gouvernement, puiſqu'il connoîtroit ſes facultés & ſes reſſources.

Voilà les queſtions que l'on agite vivement, au moment que j'écris. Qu'en réſultera-t-il, puiſque l'opinion publique eſt une loi commencée? Je l'ignore. Etablira-t-on une banque royale à la ſuite de tous ces emprunts, & à cauſe même de ces emprunts, comme en Angleterre? Mais l'Etat en Angleterre eſt ſolidaire : tous les citoyens de France ſe rendroient-ils ou pourroient-ils ſe rendre ſolidaires de même? Tout ce que je ſais, c'eſt qu'il y a loin de ces graves diſputes, à celles qui partageoient la ville, il y a cent ans, ſur le mérite de deux ſonnets.

CHAPITRE CXCI.

Amour du Merveilleux.

Un homme à Londres annonce publiquement, que tel jour, à telle heure, à la vue de tout un peuple, on le verra s'enfermer dans une bouteille. Qui fit courir tout le monde à cette ridicule affiche, & payer chérement les places? On ne peut accuſer les Anglois d'une ignorance crédule ; mais l'amour du Merveilleux a agi ſur ce peuple, comme il auroit fait à Paris, à Madrid, à Vienne. Chacun ſe diſoit: Il n'eſt pas poſſible que cet homme veuille tromper tout le monde, lorſqu'il invite avec éclat tout un public, lorſque des affiches, plaquées contre les murailles, annoncent ce prodigieux tour de force. Quand l'Opérateur ſe trouvera ſous les yeux d'une nombreuſe & reſpectable aſſemblée, qu'on ne brave point impunément, il y aura là-deſſous quelque choſe d'extraordinaire, & qui ne ſe devine point. Si ce Charlatan eût dit à chacun en particulier : *Venez chez moi*, *je me mettrai tout entier dans une pinte*, on lui auroit ri au nez. Mais au moyen de l'affiche imprimée & collée; au moyen de l'aſſurance effrontée du prometteur, vu le concours du monde, l'argent des billets, la foule & la publicité, chacun ſe diſoit ſecretement : *On ne ſauroit ſe jouer à ce point d'un public reſpectable.* Tel eſt le peuple; il ne croit pas qu'on puiſſe le tromper en corps. L'idée de la fuite de l'homme emportant l'argent des curieux, & laiſſant la bouteille vuide ſur la ſcene, ne vint à perſonne. Les promeſſes hardies gagneront toujours le peuple, & ſur-tout en finances.

Que n'a-t-il pas prêté en France depuis cent ans?

Depuis, un faiſeur de miracles, ſans y ſonger & ſans le vouloir, a entraîné tout Paris; & ſans la Police, on en faiſoit ſubitement un dieu (1). Depuis, un enfant *a vu ſous terre*, & des Académiciens & des Gazetiers l'ont cru & annoncé. Depuis, un Chanoine d'Etampes a demandé cent mille livres d'une machine *avec laquelle il voyageroit dans l'air;* & les cent mille livres ont été dépoſées chez un Notaire.

L'amour du merveilleux nous ſéduit donc toujours; parce que, ſentant confuſément combien nous ignorons les forces de la nature, tout ce qui nous conduit à quelques découvertes en ce genre, eſt reçu avec tranſport.

Un *peut-être* qui ſe paſſe en nous, nous fait eſpérer quelque choſe de nouveau; & voilà pourquoi l'enthouſiaſte frappera toujours avec avantage les fibres des cerveaux humains. Son ton, ſon aſſurance, ſon œil enflammé, ſon air prophétique feront tomber dans le piege, juſqu'à celui qui le connoît.

Les

---

(1) En 1772, ſi je ne me trompe, rue des Ciſeaux, trente mille hommes diſoient: *C'eſt un Prophete, il guérit en touchant.* La rue ne déſempliſſoit pas d'eſtropiés, d'aveugles, &c. C'étoit une frénéſie, mais qui avoit cela de particulier, qu'elle ne ſortit pas d'un caractere calme, confiant, tranquille. Il n'y eut point de tumulte, point de cet emportement ſi commun dans les émotions populaires. Une perſuaſion intime avoit rendu les eſprits modérés. On s'approchoit de la maiſon, pour ainſi dire, en ſilence. Le *guériſſeur* avoit une air modeſte & ſimple: il étoit devenu *Prophete* à ſon grand étonnement & comme par haſard. On le fit ſortir de Paris avec ſa femme. Le peuple le voyant partir, ſe mit à le bénir, & ſe diſperſa ſans plaintes ni murmures. On ne vit jamais une ſi grande affluence & plus de tranquillité dans la multitude.

Les Convulſionnaires ont fait des tours de force, qui ſurpaſſent, il faut l'avouer, tout ce qu'on voit à la foire de plus étonnant en ce genre. Peu de gens en ont le ſecret. Auſſi ces contorſions ont-elles le droit d'étonner, & même d'effrayer les regards les plus intrépides & les eſprits les plus en garde contre le merveilleux. On peut aſſurer que ces tours ont quelque choſe de vraiment extraordinaire, quoiqu'on ſache de quoi eſt capable l'ardeur du fanatiſme, & le deſir de le propager. Si quelqu'un a cru y reconnoître quelque choſe de ſurnaturel, il eſt très-excuſable.

Un Poëte, nommé *Guimond de la Touche*, Auteur d'une Tragédie intitulée *Iphigénie en Tauride*, eſt mort à Paris, pour avoir vu des convulſionnaires. Il fut tellement frappé d'horreur & d'effroi, qu'il en prit la fievre. Dans ſon délire, il avoit devant les yeux ces images effrayantes; & ne ſachant à quelle cauſe les attribuer, il expira, l'émotion ayant été trop forte pour ſon ame ſenſible.

Une ſecte nouvelle, compoſée ſur-tout de jeunes gens, paroît avoir adopté les viſions répandues dans un livre intitulé : *les Erreurs & la Vérité*, Ouvrage d'un myſtique à la tête échauffée, qui a néanmoins quelques éclairs de génie.

Cette ſecte eſt travaillée d'affections vaporeuſes; maladie ſinguliérement commune en France depuis un demi-ſiecle; maladie qui favoriſe tous les écarts de l'imagination, & lui donne une tendance vers ce qui tient du prodige & du ſurnaturel. Selon cette ſecte, l'homme eſt un être dégradé : le mal moral eſt ſon propre ouvrage; il eſt ſorti du *centre de vérité*; Dieu, par ſa clémence, le retient dans la *circonférence*, lorſqu'il auroit pu s'en éloigner à l'infini. Le *cercle* n'eſt que l'exploſion du *centre* : c'eſt

à l'homme de ſe rapprocher du *centre* par la *tangente*.

Pour pouvoir enfiler cette *tangente*, les ſectateurs de ces idées creuſes vivent dans la plus rigoureuſe continence, jeûnent juſqu'à tomber dans le maraſme, ſe procurent ainſi des rêves extatiques, & éloignent toutes impreſſions terreſtres, afin de laiſſer à l'ame une liberté plus entiere, & une communication plus facile avec le *centre de vérité.*

L'activité de l'eſprit humain qui s'indigne de ſon ignorance ; cette ardeur de connoître & de pénétrer les objets par les propres forces de l'entendement ; ce ſentiment confus que l'homme porte en lui-même, & qui le détermine à croire qu'il a le germe des plus hautes connoiſſances : Voilà ce qui précipite des imaginations contemplatives dans cette inveſtigation des choſes inviſibles. Plus elles ſont voilées, plus l'homme foible & curieux appelle les prodiges & ſe confie aux myſteres. Le monde imaginaire eſt pour lui le monde réel.

CHAPITRE CXCII.

Fumier.

Le fumier abonde dans la Capitale, par le grand nombre de chevaux qu'elle renferme. Il ſert à féconder les marais des environs, où croiſſent la ſalade, les choux & les autres légumes. Mais ces légumes, dont la végétation eſt forcée, contractent preſque toujours un goût déſagréable, que leur donne ce moyen factice, employé pour leur procurer un accroiſſement précoce. L'oſerai-je dire ? Il en eſt de même des eſprits. On les fume en quelque ſorte ; c'eſt-à-dire, qu'on les pouſſe, qu'on les

ſurcharge. On veut voir des petits merveilleux étaler à quinze ans une érudition faſtueuſe : on croit avoir formé le jugement, quand on a chargé la mémoire. Pluſieurs peres aveugles tombent dans cette erreur fatale. Ils voyent des diſpoſitions dans leurs enfants, ils ruinent leur ſanté, pour en faire des ſavants. Les malheureux prix de l'Univerſité achevent de tourner la tête à ces peres, qui s'imaginent que c'eſt-là le dernier terme de la gloire, & que l'univers a les yeux fixés ſur l'écolier qu'embraſſe le Premier-Préſident. Auſſi le Pariſien, qui en général a de l'eſprit à dix-huit ans, eſt un homme ordinaire à vingt-cinq ou à trente, parce qu'on a épuiſé ce qu'il avoit de forces pour l'étude. Sorti du college, il a tant de mots dans la tête, que les idées ne peuvent s'y loger.

CHAPITRE CXCIII.

Jardinage.

Le jardinage eſt cultivé aux environs de Paris ſans engrais, avec un ſoin admirable, par quelques amateurs qui ſe livrent tout entiers à cet art innocent & utile. Ils font un doux & légitime emploi de leurs richeſſes, & obtiennent de la nature ce qu'elle accorde aux travaux & à l'obſervation ſuivie.

Les plantes potageres acquierent de cette maniere un goût excellent. Les fruits à pepins & à noyaux, ſont vraiment perfectionnés. Les pêches, les abricots, les poires ſont, pour ainſi dire, des productions nouvelles, tant par leur ſaveur que par leur beauté. Des expériences bien entendues, répétées avec ſuccès, développent ces bonnes & excellentes eſpeces, dont la création eſt moderne. Les fleurs, ainſi

que les légumes, participent à cette heureuſe culture ; & l'on apperçoit combien elle eſt précieuſe, quand elle eſt dirigée, non par la routine, mais par l'intelligence.

L'œil fatigué des fanges noires & fétides de la Capitale, ſe repoſe avec délices ſur ces jardins, où le regne végétal brille dans toute ſa pompe, où la fécondité eſt couronnée des plus riantes couleurs. On pardonne au traitant ſon extrême opulence, quand il l'employe à féconder la terre, à la parer de ſes plus beaux ornements. Sa juſtification ſemble écrite le long de ces eſpaliers qui enchantent le regard & ſéduiſent l'odorat. Ces tréſors d'une table ſaine, ces végétaux excellents, ces arbres fruitiers promettent le charme non interrompu d'une fertile multiplication. Le traitant eſt abſous pour le moment, en faveur de cette abondance, qui ne préſente que des tableaux innocents, & qui fait oublier alors tout ce qui ne leur reſſemble pas. On ne peut plus le maudire que dans l'hôtel doré qu'il occupe dans la Capitale.

J'ai vu quatre mille pots d'ananas chez le Duc de Bouillon, à Navarre, près d'Evreux. Il y en aura bientôt ſix mille. Cet excellent fruit, naturaliſé en Angleterre, croîtroit en France avec plus d'avantage encore, ſi l'on s'attachoit à le cultiver. Le Duc en a tous les jours huit à dix ſur ſa table : mais on a négligé ailleurs cette culture ; elle dépend d'une ſerre chaude, peu coûteuſe, & qui récompenſeroit largement des premieres avances. Je conſeille aux amateurs d'aller à Navarre, étudier les procédés ſimples & ſavants du jardinier Anglois qui dirige cette bonne & admirable eſpece, ainſi que pluſieurs autres non moins précieuſes. Amis de la nouveauté, ne dédaignons pas celle des fruits.

Un des beaux potagers eſt celui du Duc de Penthievre, à Anet. La vue en eſt mille fois plus agréable que celle des meubles dorés d'un appartement, des glaces, des bronzes & des ſculptures qui ornent les châteaux, les palais & les maiſons de plaiſance.

Dans Paris, les jardins de M. le Duc de Chartres, de M. le Duc de Biron, & de M. Boutin, ſont les plus remarquables.

On prétend néanmoins qu'il eſt ridicule de vouloir placer un jardin dans l'enceinte de Paris, ou trop près de ſes barrieres.

CHAPITRE CXCIV.

Bibliotheque du Roi.

Ce monument du génie & de la ſottiſe, prouve que le nombre des livres ne fait pas les richeſſes de l'eſprit humain. C'eſt dans une centaine de volumes environ, que réſident ſon opulence & ſa véritable gloire. Parcourez cet édifice : dans les allées de cette bibliotheque immenſe, vous trouverez *deux cents pieds* en longueur ſur *vingt* de hauteur, de théologie myſtique; *cent cinquante* de la plus fine ſcolaſtique; *quarante toiſes* de droit civil; une *longue muraille* d'hiſtoires volumineuſes, rangées comme des pierres de taille, & non moins peſantes; environ *quatre mille* Poëtes épiques, dramatiques, lyriques, &c. ſans compter *ſix mille* romanciers, & preſque autant de voyageurs. L'eſprit ſe trouve obſcurci dans cette multitude de livres *inſignifiants*, qui tiennent tant de place, & qui ne ſervent qu'à troubler la mémoire du bibliothecaire, qui ne peut pas venir à bout

de les arranger. Auſſi ne les arrange-t-on pas; & le catalogue que l'on en fait depuis trente-cinq années, ne ſert qu'à redoubler la confuſion de ce ténébreux chaos.

S'il faut paſſer par toutes les ſottiſes imaginables, comme le dit Fontenelle, pour arriver à des choſes raiſonnables, nous pouvons dire que nous touchons au moment des vérités. Nos peres ont aſſurément épuiſé toutes les extravagances poſſibles. Tous ces gros volumes de Théologie, de Juriſprudence, de Médecine, d'Hiſtoire, &c. en ſont la preuve. L'eſprit humain paroît bien miſérable dans cette riche collection; & c'eſt-là le vrai lieu pour déplorer la foibleſſe de la raiſon de l'homme, & gémir ſur ſes incroyables productions.

La folie & la ſtupidité ont entaſſé ces *in-folio*; & l'huître dans ſa coquille, paiſible ſur ſon rocher, paroît ſupérieure à ce *Docteur* qui déraiſonne pendant ſix mille pages, & qui ſe vante encore d'avoir embraſſé *la ſcience univerſelle*. Rien n'attriſte plus que de contempler en ſilence ces épaiſſes archives de la démence la plus orgueilleuſe & la plus profonde : on eſt tenté de prendre un *Montaigne* pour contre-poiſon, & de s'enfuir à toutes jambes.

Cependant la lie des opinions humaines ſe dépoſe inſenſiblement, malgré ceux qui la ſoulevent & ſe plongent dedans; & il eſt à préſumer que la boiſſon dont nous allons jouir, ſera pure & ſaine.

Mais qui ſaiſira un flambeau pour anéantir cet abſurde ramas de vieilles & folles conceptions, que le génie méconnoiſſant ſes propres forces, & ſe confiant en autrui, va conſulter encore dans les premieres années de la vie, & qui lui font perdre un temps précieux?... Que dis-je? réprimons ce premier mouvement : ne brûlons rien. Ceſſez

de frémir, peſants érudits, bizarres bibliomanes, faſtidieux compilateurs de faits inutiles : allez, gorgez-vous d'une ſcience déplorable; copiez les erreurs anciennes, compoſez-en un nouveau magaſin : oubliez votre ſiecle pour celui de Séſoſtris. Votre pédanterie m'amuſe, & le mépris ſuffit... Oh! diſons-nous quelquefois, pour nous inſpirer un ſalutaire retour ſur nous-mêmes : l'homme a fait la guerre, & puis il a écrit tous ces gros livres; & il refera la guerre ſur quelques paſſages de ces énormes volumes.

Mais, comme un ſot devient plus ſot avec des livres, parce qu'il y croit, un homme de génie, qui n'y croit pas, pourra de ces livres même faire jaillir une ſeule & grande vérité. Gardons-les donc pour lui, juſqu'à ce qu'il nous en démontre l'abſolue inutilité. Point de flambeau deſtructeur; la ſottiſe n'eſt point dans le livre, elle eſt dans le lecteur... M'entendra qui voudra; je ne veux pas ici être plus clair.

Ce vaſte dépôt n'eſt ouvert que deux fois la ſemaine & pendant deux heures & demie. Le bibliothécaire prend des vacances à tout propos. Le public y eſt mal ſervi, & d'un air dédaigneux. La magnificence royale devient inutile devant les réglements des ſubalternes, pareſſeux à l'excès. Ne devroit-on pas pouvoir puiſer chaque jour dans ces gros volumes faits pour être conſultés plutôt que pour être lus? Il faut attendre des mois entiers, qu'il plaiſe aux *Commis* d'ouvrir la porte. Les livres les ennuyent, & ils ne vous les donnent qu'en *rechignant*.

CHAPITRE CXCV.

Fuſiliers aux Spectacles.

On ne ſauroit repréſenter une comédie ſans trente fuſiliers qui ont en poche poudre & cartouches.

Il eſt bien des ſifflets, mais nous avons la garde.

Ce vers eſt devenu proverbe. Cette garde intérieure tient le parterre dans un état paſſif; & qu'il ſoit ennuyé, ou foulé, ou briſé, il n'a pas le droit de marquer ſa gêne ou ſon mécontentement.

Ce pauvre public paye néanmoins pour prendre ce qu'on lui donne, & non ce qu'il deſire. Les fuſils l'environnent, & il lui eſt tout auſſi défendu de rire un peu trop haut à la comédie, que de ſanglotter un peu trop fort à la tragédie.

Le parterre, excepté dans quelques fievres paſſageres, eſt d'un morne effrayant. Et qu'il veuille manifeſter ſon exiſtence, des ſoldats ſont là pour ſaiſir les gens au collet.

On vous mene enſuite chez un Commiſſaire; mais *c'eſt l'Officier de garde* qui vous *juge* réellement, ſur le rapport incertain de la ſentinelle. Le Commiſſaire n'eſt là que pour ſauver les apparences : vous êtes condamné *militairement*; c'eſt l'Officier qui vous envoye en priſon : car le Commiſſaire donne aveuglément ſa ſignature, d'après le rapport de l'homme à l'habit bleu.

Cet abus vexatoire eſt aſſez connu; mais on ne ſavoit pas ſans doute, que l'on ne traînoit un citoyen chez un Commiſſaire que pour la forme, & que la détention ou la non-détention ne dépend

point de lui, quoique vous ſoyez traduit à ſon tribunal.

Nos Spectacles auroient beſoin d'un Ecrivain qui les ſurveillât, pour ainſi dire, qui tînt regiſtre des inſultes faites au public, ſoit par la négligence, ſoit par la pareſſe ou l'ineptie des Comédiens.

Tous les arts ſont ſoumis à une critique ſalutaire, qui les tient en haleine. Pourquoi la déclamation ſeroit-elle exempte des remarques journalieres & ſuivies qui pourroient contribuer à ſa perfection? En fait des plaiſirs que procure ce bel art, on doit ſe montrer délicat; & ſi l'illuſion n'eſt pas entiere, elle eſt nulle.

Comment la critique ne repouſſe-t-elle pas ces automates qui aſſaſſinent la ſenſibilité publique, en détruiſant la beauté de nos chefs-d'œuvres? Tel Comédien s'aguerrit aux ſifflets; & les huées les plus univerſelles n'arrivent plus à ſon oreille que comme un murmure doux & paſſager. Rentré dans la couliſſe, il s'eſſuye le front, & tout eſt oublié juſqu'au lendemain, où le barbare recommence à nous aſſaſſiner.

Le critique vigilant, qui, au nom du public, pourſuivroit ce cruel ennemi de ſes plaiſirs, le chaſſeroit infailliblement de la ſcene, ou l'obligeroit à vaincre par le travail les défauts qui le rendent inſupportable.

Le même cenſeur intimideroit la pareſſe, rappelleroit au théâtre (qui le paye) le Comédien avide, qui s'en éloigne la moitié de l'année, & qui oſe enſuite toucher un argent qui ne lui eſt pas dû. Il donneroit en même-temps de juſtes louanges à l'Acteur zélé & aſſidu, & ſur-tout à celui qui ſe prêteroit le plus aux nouveautés théâtrales; tandis qu'il feroit ſentir que, ſi tel autre s'y refuſe, c'eſt

autant par l'incapacité de saisir un rôle qu'il n'a pas joué trente fois, que par l'indifférence la plus coupable pour son art. Tel étoit le Kain : uniquement voué aux productions de M. de Voltaire, il avoit fait le vœu secret d'étouffer tout ouvrage qui n'arriveroit pas de Ferney.

Je l'ai vu effrontément se dire malade, lorsqu'il avoit joué sept ou huit fois dans un hyver. Il abandonnoit le théâtre de la Capitale, montoit en chaise de poste, & alloit essayer s'il se porteroit mieux en Province, en représentant deux fois par jour. Alors il bravoit les plus grandes chaleurs de l'été. S'il daignoit encore jouer à Paris, c'étoit seulement pour ne pas perdre la mémoire de huit ou dix rôles à-peu-près semblables, qu'il promenoit ensuite de tous côtés, dès que les beaux jours étoient venus. On le payoit à Paris, tandis qu'il déclamoit à Bruxelles.

Avec trois habits & un turban, cet Acteur emportoit avec lui toute la tragédie Françoise. Il ne lui en falloit pas davantage pour vêtir sa Melpomene ; il ne lui connoissoit qu'un visage, & qu'une attitude : de-là son jeu circonscrit ; car il n'appercevoit rien au-delà des vêtements que renfermoit son coffre.

Cet Acteur trop vanté n'a jamais joué passablement dans une piece nouvelle, parce que le premier élan de l'ame lui manquoit. Il avoit besoin d'un travail long & opiniâtre, pour produire un grand effet. Aussi son jeu, enfant de la réflexion, n'a-t-il pu embrasser que très-peu de rôles, dont les nuances encore ne furent jamais opposées. O sublime Garrick, que tes moyens, beaucoup plus étendus, étoient d'une toute autre vérité !

CHAPITRE CXCVI.

Petites loges.

C'EST un fruit moderne de la licence des mœurs. Un uſage indécent, qui ſacrifie le ſpectacle & le public à la délicateſſe impérieuſe de deux ou trois cents femmes qui n'ont rien à faire, & qui ferment l'entrée à tous les honnêtes citoyens qui cherchent un délaſſement utile, & dont la fortune ne ſauroit atteindre à cette commodité luxurieuſe.

Par l'arrangement des *petites loges*, les Comédiens enrichis dès le commencement de l'année, ne ſont plus jaloux d'étudier des rôles nouveaux. Leur pareſſe eſt dédaigneuſe ; la négligence & l'anarchie précipitent l'art vers une décadence aviliſſante : & tel Comédien qui ſe rend inviſible ſix mois de l'année, n'en recueille pas moins dix-ſept ou dix-huit mille francs. Cette ſomme lui eſt payée par le public de la Capitale, qui auroit le droit de réclamer ſa préſence.

On a indiqué le moyen bien ſimple de ſoudoyer chaque Acteur par repréſentation. En payant de ſa perſonne, il déployeroit ſes talents : l'émulation naîtroit de la néceſſité ; & c'eſt la voix la plus éloquente & la plus déterminante pour les Comédiens de Paris.

Un autre motif pour s'élever contre les *petites loges*, c'eſt que, contre tout droit & raiſon, les Comédiens prétendent n'être point comptables du produit qu'ils en retirent, aux Auteurs des pieces nouvelles. Auſſi ont-ils commencé à mettre le parterre en petites loges, ſans que perſonne ait eu le mot à dire.

Si le public ſe plaint de voir les Comédiens diſpoſer ainſi de la ſalle, une petite-maîtreſſe s'écrie : „ Comment ! l'on veut m'aſtreindre à entendre une „ Comédie toute entiere, pendant que je ſuis aſſez „ riche pour n'en écouter qu'une ſcene ? Oh, c'eſt „ une tyrannie ! Il n'y a plus de police en France : „ puiſque je ne peux pas faire venir la Comédie „ chez moi, je veux au moins avoir la liberté d'y „ arriver à ſept heures, d'y paroître en ſimple déſ- „ habillé, comme lorſque je ſors de mon lit. Je „ veux y apporter mon chien, mon bougeoir, „ mon vaſe de nuit : je veux jouir de mon fauteuil, „ de ma dormeuſe, recevoir l'hommage de tous „ mes courtiſans, & m'en aller avant que l'ennui „ me ſaiſiſſe. Me priver de tant d'avantages, c'eſt „ attenter à la liberté que donnent le bon goût „ & la richeſſe (1) ".

Il faut donc, quand on eſt femme, avoir dans une *petite loge* ſon épagneul, ſon couſſin, ſa chaufferette, mais ſur-tout un petit fat à lorgnette, qui vous inſtruit de tout ce qui entre & de tout ce qui ſort, & qui vous nomme les Acteurs. Cependant la Dame a dans ſon éventail une petite ouverture, où eſt enchâſſé un verre, de ſorte qu'elle voit ſans être vue.

Le public reſte à la porte du Spectacle, ſon argent à la main, à cauſe des *petites loges* louées à l'année, & qui demeurent ſouvent vuides, au détriment des amateurs, qui ſe rejettent ſur les boulevards, déſeſpérés qu'ils ſont de ne pouvoir plus fréquenter le Théâtre national.

L'avantage de l'art, du public, des Auteurs & même des Comédiens, exigeroit une ſeconde trou-

(1) Ce morceau avec des guillemets eſt pris d'une brochure intitulée : *Les Vues ſimples d'un bon homme.*

pe. Tout Paris la deſire, la demande, en ſent la néceſſité. Mais que fait la voix du public? Les Gentilshommes de la Chambre ont dit à l'art: *Tu n'avanceras point*; au public : *Vous aurez ce qu'on voudra bien vous donner*; aux Auteurs : *Nous ferons de vous ce que nous jugerons à propos.* Et l'art, & le public & les Auteurs ſe ſont vus ſous le joug biſarre des Gentilshommes de la Chambre.

Comment & pourquoi ces Seigneurs s'arrogent-ils cette étrange prérogative? Comment fondent-ils des prétentions ſur les ouvrages du génie? Comment s'oppoſent-ils aux progrès d'un art qui intéreſſe tout-à-la-fois la dignité & les plaiſirs de la nation? Quel rapport y a-t-il entre leurs charges & la création d'une piece de théâtre? De quel droit ſoumettroient-ils un Auteur à leur tribunal? C'eſt ce que perſonne ne ſait; c'eſt ce qu'ils ne ſavent pas eux-mêmes. Mais, amoureux de ce ſingulier deſpotiſme, ils l'exercent ſans titre légal; & comme il n'y a rien de petit dès que la paſſion s'en mêle, la régence des princes & princeſſes des couliſſes, & de tout ce qui a rapport aux planches, eſt pour eux une affaire de parti auſſi chaude que s'il s'agiſſoit de la perte de leurs fonctions principales.

Les droits des Auteurs, peres du théâtre, nourriciers des Comédiens, ont été juſqu'à ce jour ſi incertains & ſi flottants, ſi ſubordonnés en tout point au caprice & à l'avidité, qu'on peut les conſidérer comme nuls.

Ils ſe ſont raſſemblés en corps depuis trois années, pour expoſer leurs droits & les faire valoir. L'Orateur eſt M. Caron de Beaumarchais, qui, dans ſes plaiſants Mémoires, perça de la même épée le Rapporteur Goëzman & ſon Parlement.

Bleſſure qui détermina la mort de ce corps étranger. Nous verrons ce que produira l'union de pluſieurs Ecrivains qui ont de l'eſprit, & qui doivent avoir du courage & un caractere dans leur propre cauſe. Cela eſt curieux, & ſervira à réſoudre un petit problême moral, que nombre d'obſervateurs ſe ſont propoſé en ſilence à eux-mêmes (1).

CHAPITRE CXCVII.

Maîtres en fait d'Armes.

L'ART de tuer ſon homme proprement. Eh bien, il eſt érigé en maîtriſe, en communauté, que dis-je, en *académie*. L'art d'alonger une botte, ſe trouve conſacré par un privilege du Souverain ! Donnadieu eſt Académicien tout comme d'Alembert. Louis XIV, en ſignant l'arrêt de mort contre les duelliſtes, ſigna la même année des lettres-patentes en faveur des Maîtres en fait d'Armes : tant il étoit profond légiſlateur ! On reconnoît bien là l'auteur de la prudente révocation de l'édit de Nantes.

Enſeigner la *tierce*, la *quarte*, la *botte ſubtile* & *ſecrete*, & vouloir qu'un habile tireur ne ſoit pas tenté d'appeller ſur le pré un homme qu'il jugeroit inhabile à cette ſavante eſcrime, c'eſt ne point connoître l'eſprit bretailleur qu'on puiſe dans ces ſalles d'armes.

Il eſt dérivé d'abord de l'*eſprit des tournois*. Il

(1) Les Gens de Lettres n'ont rien fait. On les a amuſés, ſachant bien que leur feu s'évaporeroit. Ils ſont tombés dans le piege le plus groſſier, les yeux ouverts : ç'eſt ce qu'avoient prévu les gens du monde, qui avoient dit : *Le corps dramatique* n'aura pas l'eſprit des ſavetiers aſſemblés.

agita enſuite notre orgueilleuſe Nobleſſe, puis il eſt deſcendu chez les Bourgeois ; il eſt relégué maintenant parmi les ſoldats aux Gardes. On croit devoir le conſerver encore dans les garniſons. Cette fureur qui égaroit notre vaine nation, il n'y a pas un ſiecle, ſemble s'être concentrée là dans ſon dernier aſyle.

La raiſon regarde ces Maîtres en fait d'armes à-peu-près comme les anciens gladiateurs. Je ne ſais à quoi ſervent tous ces *manieurs* de fleurets dans un Etat policé, où la force & la violence ſont interdites à chaque particulier, où il n'a pas le droit de ſe faire juſtice lui-même. C'eſt une école dangereuſe à celui-là même qui ſe confie dans ſes études, & l'on ne peut la conſidérer que comme le reſte impur de ce préjugé barbare qui appelloit de tout à la pointe de l'épée.

On peut refuſer aujourd'hui un duel, quand le motif n'en eſt pas abſolument *grave*. L'on dit à l'homme qui vous provoque, *je ne me bats point pour cela ;* & ſi votre adverſaire vous preſſe en vous diſant, c'eſt une lâcheté que de craindre de mourir, vous lui répondez comme cet ancien philoſophe : *Chacun eſtime ſa vie ce qu'elle vaut.*

Cette férocité des ſiecles précédents eſt donc, pour ainſi dire, anéantie ; mais je crains qu'elle ne ſe réveille ſous une forme plus rare, mais cent fois plus odieuſe.

On ne rougit pas de ſe battre au piſtolet, arme favorite des *Nivet* & des *Cartouche*, qui n'admet que le ſang-froid de l'aſſaſſin & la cruelle intrépidité d'une main meurtriere. C'eſt une démence frénétique oppoſée au vrai courage, ſans parler ici de ce courage plus noble qui agit pour la cauſe générale ; car toute cauſe particuliere que l'on défend ſi cruellement contre toutes les loix divines

& humaines, ne peut avoir pour baſe qu'un orgueil féroce & inſenſé.

Laiſſons aux abominations de la guerre cette arme violente & perfide ! Qu'on s'accorde à déshonorer celui qui s'en ſervira au ſein de la patrie & dans nos foyers domeſtiques !

On dit que des hommes (horreur épouvantable !) ont tourné l'un contre l'autre dans un cartel, le fuſil qui ſert dans nos forêts à tuer le ſanglier dévaſteur & le loup carnaſſier. Eh bien, ſous une figure humaine, les hommes, ſi fideles à ce chimérique, à cet horrible point d'honneur, étoient fort au-deſſous des loups & des ſangliers.

Que ne doit-on pas à la philoſophie qui tempere ces atroces fureurs, ou du moins les flétrit de tout ſon pouvoir, en les rendant exécrables aux gens de bien & aux ames raiſonnables !

CHAPITRE CXCVIII.

Jeux de haſard.

L'EMPEREUR de la Chine a dit : Je défends les jeux : ſi quelqu'un brave mes ordres, il bravera la Providence, qui n'admet rien de fortuit ; il contredira le vœu de la nature, qui nous crie, eſpérez, mais travaillez ; les plus actifs ſeront les mieux traités.

Ces jeux portent un préjudice réel à l'homme. Ils remplacent le travail, l'économie, l'amour des arts ; ils proſternent l'homme devant des êtres fantaſtiques, le ſort, le haſard, le deſtin. Au-lieu de remédier à l'inégalité des richeſſes, ils donnent l'or à celui qui en a déja, & qui en eſt le plus avide. Ils raviſſent à l'homme l'idée de s'enrichir par des moyens

moyens légitimes; ils nourriſſent, ils enflamment ſa cupidité & la trompent, pour l'abandonner au déſeſpoir.

C'eſt dans ces aſſemblées, où des dupes ſont aux priſes avec des fourbes, qu'il faut voir des phyſionomies défigurées par toutes les paſſions honteuſes, la rage, le remords, la joie féroce; on a raiſon d'appeller ces ſalles, un *enfer*. Ce vice ſe punit de lui-même; mais il eſt comme indeſtructible dans les cœurs qu'il ravage.

On jouoit chez les Ambaſſadeurs, c'étoient des maiſons privilégiées; on n'y joue plus. Depuis peu, une ordonnance nouvelle a mis quelque digue à cette fureur. Mais elle a déja repris ſon cours d'un autre côté; c'eſt un vice trop amalgamé aux vices politiques, pour qu'on puiſſe ſe flatter de l'extirper en laiſſant croître les autres.

Si l'or du moins, ou l'argent, dans cette rapide circulation, en changeant de main, pouvoit tomber dans celle du pauvre! Mais non; il remonte toujours vers le banquier de profeſſion, le *tailleur de Pharaon*; & les *ponteurs* iſolés perdent toujours, parce que certains hommes riches qui font ligue, tiennent la main.

Si l'on créoit un jeu d'une égalité parfaite, il ſeroit toujours condamnable; mais il ceſſeroit d'être un vol public.

Un tripot eſt accordé par protection à une femme de qualité pour rétablir ſa fortune; tous fraix faits, elle recueille quatre cents livres par ſéance, compte avec ſes valets, & partage avec ſes protecteurs. On uſe pour dix louis de cartes, la ferme s'en trouve bien, & l'on dit qu'il y a des choſes qu'il faut tolérer. Les intéreſſés trouveroient un raiſonnement contraire, fort abſurde. Bientôt on dira avec Mandeville, que *le commerce languiroit, que*

l'Etat s'appauvriroit, ſi les femmes s'aviſoient d'être chaſtes, & les peres de famille économes.

Les tripots ſont dangereux. Mais conſidérons en même-temps qu'un jeune homme qui voyage en France, ou qui entre dans le monde, & qui jouit de *cinquante mille livres de rente*, ne doit pas craindre d'abandonner certaine ſomme dans le cours d'une année à la fortune d'un jeu honnête. Cela dépend du choix des maiſons : s'il ſe refuſe à ce ſacrifice, on peut aſſurer qu'il voyage mal, ne verra pas le monde qu'il auroit dû voir, ſe conduira ignoblement, & tombera peut-être dans la mauvaiſe compagnie, où il fera plus de dépenſes que dans la bonne. La crainte d'être dupe, l'entraînera dans des dangers beaucoup plus réels; & pour un homme riche, il eſt tout auſſi triſte de ne pas jouer, que de jouer avec paſſion, ou bien avec le premier venu.

Tel eſt le langage uſité du monde, & je ne fais ici que le répéter : *Minima de malis.*

Quelle différence entre le rateau que le jardinier promene ſur la terre pour en féconder les préſents utiles, & le rateau que les joueurs promenent ſur une table de jeu pour tirer à eux les louis qu'ils gagnent. La reſſemblance de la dénomination fait naître, malgré ſoi, les idées les plus ſingulieres ſur le travail agreſte de l'un, & l'emploi oiſif & cupide de l'autre.

CHAPITRE CXCIX.

Loix Somptuaires.

On n'en connoît d'aucune ſorte. Les femmes ont pleine licence à cet égard; elles choiſiſſent leurs ajuſtements comme bon leur ſemble. La femme

d'un commis, ou de l'épicier du coin, ſe mettra comme une Ducheſſe : le Gouvernement ne s'en mêlera pas. Un particulier étalera le luxe le plus effréné : s'il a payé les impoſitions royales & ſa capitation, permis à lui de ſe ruiner.

Point de Caton à l'humeur ſtoïque, qui harangue avec force pour la conſervation de la loi *Oppienne*. Cette loi défendoit aux Dames Romaines d'employer plus d'une demi-once d'or à leur uſage, de porter des habits de diverſes couleurs, de ſe faire voiturer à Rome, &c.

Le Sénat de Berne défend auſſi les rubans, la gaze, les *bouffantes*, les petits cerceaux de baleines. Mais à Paris, tout le monde reſſemble au tribun Valérius, qui plaida contre cette loi Oppienne en faveur des Dames. Elles ne peuvent figurer, ni dans la robe, ni au pied des autels, ni dans les armées. Elles ne portent point les cordons, les croix, les décorations extérieures, qui rehauſſent les hommes; elles ne peuvent étaler aux yeux des citoyens ces marques honoraires qui ſatisfont l'orgueil, ou récompenſent les ſervices. Que leur reſte-t-il donc? La parure, les ajuſtements. Voilà ce qui fait leur joie & leur gloire. Pourquoi leur envier ce moment d'éclat & de bonheur, ce petit regne domeſtique?

Tout cela eſt, je crois, bien dit. Mais enfin, ces brillantes inutilités ſont priſes ſur la ſubſiſtance des enfants. C'eſt un luxe déplorable que celui qui, pour un ſallon doré, des bougies, des dentelles, des habits brodés, des bijoux, des chenets travaillés, retranche à la table, fait jeûner les convives & les domeſtiques; & ce luxe puérile eſt devenu celui des bourgeois enorgueillis d'un emploi ou d'une charge.

Les diſſipations des femmes vont leur train; les petites fortunes ſe renverſent; le patrimoine des

enfants ſe trouve altéré au jour de leur majorité.

Le Grand-Duc de Toſcane a voulu proſcrire le luxe exceſſif, en menaçant de ſon ſeul *déplaiſir* les infractions de ſes invitations. Elles ont eu plus de force que les loix contraignantes.

On ne voit plus les nobles Florentins qu'en habit noir. Les Prédicateurs & les économiſtes ont tonné parmi nous, & n'ont pas été entendus. On ne voit pas, comme à Florence, des Commiſſaires tancer publiquement des femmes qui portent des plumes, ni tenter de leur arracher les ornements de leurs têtes, qui plaiſent tant aux vendeuſes, & encore plus aux acheteuſes de modes.

CHAPITRE CC.

Étranger.

Un Etranger eſt ſouvent dans l'erreur en arrivant à Paris. Il s'eſt imaginé que quelques lettres de recommandation lui ouvriroient les principales maiſons. Il s'eſt abuſé; les Pariſiens redoutent les liaiſons trop étroites, & qui deviendroient gênantes. Les maiſons de la haute Nobleſſe ſont d'un accès difficile; celles de la bourgeoiſie riche ne s'ouvrent guere plus aiſément. Cette foule prodigieuſe d'aventuriers ſouples & audacieux, qui, ſous un extérieur impoſant, ont trompé tant de fois la crédulité, ont répandu une méfiance générale.

D'ailleurs, on a peine à cultiver ſes connoiſſances & ſes amis; ce n'eſt pas pour donner ſon temps à un homme qu'on ne doit voir que pendant quelques mois. Le Pariſien économiſe les heures, ne ſe livre pas facilement : il eſt poli, mais il n'eſt pas familier.

Les frippons de tout pays ont donc fait beaucoup de tort aux honnêtes gens qui voyagent pour s'inſtruire. Il n'y a que les noms célebres qui faſſent tomber toutes les barrieres, & qui entrent par-tout. On offre aux autres quelques dîners, on leur rend quelques viſites de cérémonies; mais ils ne ſont pas admis aux aſſemblées particulieres, où l'eſprit aimable & le caractere original ſe développent en liberté.

L'étranger, qui ſent qu'on le traite cérémonieuſement, éprouve une ſorte de gêne, & ſe jettera le lendemain dans les brelans, chez les traiteurs & chez les filles : c'eſt-là qu'il s'amuſera, qu'il jouira; mais quand il retournera dans ſa patrie, il ne ſera pas au fait du ton qui regne dans les premieres claſſes. Il prendra le ton de la débauche, pour le ton univerſel.

Les amuſements publics le dédommageront de l'eſpece de contrainte qu'il aura éprouvée : ils ſont nombreux. Il connoîtra donc très-bien l'hiſtoire des ſpectacles, les anecdotes des filles de théâtre, les nouvelles modes, les nouvelles du jour; mais il ignorera tous les fils ſecrets qui font mouvoir les caracteres, les fortunes, & donnent aux événements publics une ſi prodigieuſe mobilité. Il n'en ſaura pas plus là-deſſus que s'il étoit demeuré à Berlin, Dreſde ou Pétersbourg.

L'étranger qui n'a point d'amis, conſéquemment de ſociété réglée, marche au haſard au milieu de ſix cents mille ames qui ne s'occupent que de leurs affaires & de leurs plaiſirs. Il peut tomber le même jour dans la paſſable, la mauvaiſe, la déteſtable compagnie; rien ne lui aura appris à les diſtinguer; & au fond de ſon hôtel garni, il ne pourra deviner mille choſes qui abuſent au premier aſpect, mais qu'il faut conſidérer avec attention pour les

reconnoître ſous leur véritable point de vue. S'il eſt trois jours ſans ſortir, on le croira parti ; on ne ſongera plus à lui, l'ennui le ſaiſira, & il maudira la Capitale.

Il doit donc ſe ménager des connoiſſances dans toutes les claſſes, parce que, dans ce tourbillon, celui qu'on tient le matin vous échappe le ſoir. On court ſans ſe trouver ; & ſi l'on ne s'environne pas d'une compagnie fidelle, on riſque d'être ſeul. Chacun fond ſous vos yeux, en vous donnant la main, court à ſes parties de plaiſir ; & les voilà inviſibles juſqu'à ce que le haſard vous les faſſe rencontrer.

Les étrangers peuvent donc fort bien peindre les ſpectacles, les promenades, les mœurs publiques, tout ce qui eſt vivant, tout ce qui eſt viſible à tous les regards ; mais quand ils voudront parler de l'intérieur des maiſons, de la vie privée des hommes opulents, du caractere des hommes en place, des nuances particulieres, ils en impoſeront à leurs concitoyens.

Un nom fameux eſt la meilleure lettre de recommandation qu'on puiſſe avoir. Alors les hautes claſſes ſont curieuſes de voir & d'examiner l'homme qui le porte. Il peut établir une liaiſon noblement familiere, aſſidue & libre de toute gêne ; & dans tout ce qu'on lui dit, il pourra deviner ce qu'on ne lui dit pas : car l'homme qui penſe, s'inſtruit ſur tout par ce qu'on lui tait.

De miſérables chaumieres en boue & en charpente, ſont, à l'extrêmité des fauxbourgs, les avenues de la Capitale. L'étranger croit qu'on l'abuſe, ou eſt tenté de retourner ſur ſes pas, quand on lui dit : *Voilà Paris.*

CHAPITRE CCI.

Annonces des Spécifiques.

Ce mal contagieux, puiſé au ſein du plaiſir, & qui dégrade l'eſpece humaine par un poiſon ſubtil & caché, eſt tellement répandu, qu'on a ceſſé de lui imprimer une certaine honte; & c'étoit bien aſſez de la douleur.

Il paroît que ce fléau n'eſt pas dû à la découverte du Nouveau-Monde; qu'il a préexiſté, en changeant de modes & de caracteres extérieurs.

C'eſt la lepre des Hébreux & des Arabes. Si ce venin diminue à meſure qu'il eſt détaillé; ſi c'eſt *la bourſe de jettons*, comme on dit familiérement, c'eſt à Paris qu'il doit s'annuller, par ſa prodigieuſe diſtribution.

Regardez dans les rues combien de viſages pâles & défaits, combien de poitrines délabrées, que de conſtitutions ruinées & décompoſées!

C'eſt qu'il y a quelque choſe de plus terrible que la maladie; c'eſt cette foule de prétendus anti-vénériens internes, poiſons deſtructeurs, plus pernicieux les uns que les autres, & ſcellés tous de privileges royaux.

L'empire du charlataniſme a ſur-tout pour baſe la maladie vénérienne. Par-tout des annonces ſéduiſantes rempliſſent nos mains; on n'entend parler que de ſpécifiques décorés de belles épithetes; on ne parle point de l'application du mercure; on vous le fait avaler ſous les jolis noms de dragées, ſyrop, élixir, tablettes, chocolat. Bientôt nous aurons la brioche ou la dariole anti-vénérienne. Que de dupes & de victimes! Ainſi, malgré l'ob-

ſervation journaliere, qui conſtate que tous ces prétendus ſpécifiques tombent bientôt dans l'oubli & le mépris, on s'en ſert. On vous offre publiquement une méthode *douce*, *aimable*, *ſûre*, qui guérit d'une maniere prompte, paiſible & radicale; & l'imprudente jeuneſſe s'accoutume à croire que le danger eſt moins ſûr que le remede. La douleur ne l'avertira que trop tôt combien il faut douter de l'impuiſſance & de l'inefficacité de toutes ces drogues inconnues & équivoques.

Comment connoître le faux du vrai, lorſque tous ces ſpécifiques ont pour garants l'approbation de la Faculté de Médecine & la pancarte royale?

CHAPITRE CCII.

Petits Batelets.

Les petits batelets qui vont à Saint-Cloud, ſont mal coupés; les bateliers ſont ignorants pour la plupart; les Pariſiens les ſurchargent outre meſure, & il leur arrive auſſi de *chavirer*. Il a fallu établir une garde & un prépoſé, pour avertir le Pariſien de ne pas ſe jetter plus de ſeize dans un batelet. Le plus hardi marin craint plus de ſe confier à ces planches pour deux heures, que de monter à bord d'un vaiſſeau qui va toucher le Nouveau-Monde.

D'autres batelets traverſent la riviere dans l'intervalle des ponts, & ſont faits pour y ſuppléer: c'eſt la *barque à Caron*; on y paſſe à toute heure.

Le nautonnier, l'aviron en main, reçoit également le laquais & le maître, le ſavetier, le financier, le ſoldat & le prêtre; l'enfance, la jeu-

neſſe, la vieilleſſe, tout mortel entre dans la barque, paye le même prix, & aborde ſans diſtinction à la rive oppoſée. Le même voyage ſe fait deux cents fois par jour; l'un entre, l'autre ſort. C'eſt, pour qui veut moraliſer en paſſant l'eau, l'image de la ſucceſſion éternelle de la vie & de la mort.

On paye ſix deniers; & ce péage, qui eſt affermé, rapporte, tous fraix faits, une aſſez forte ſomme. Jugez de la circulation des individus.

CHAPITRE CCIII.

Poterie.

Tous nos vaſes de terre qui ſervent à nos cuiſines, ſont enduits d'un vernis qui ſe diſſout, parce qu'il eſt attaquable par le foie de ſoufre. Les uſtenſiles de terre & de métaux peuvent donc receler un poiſon ſecret dans la coction de nos aliments journaliers. M. *Dantic* a compoſé une nouvelle poterie qui vaut la porcelaine, qui va au plus grand feu, & qui met à l'abri de tous les dangers. C'eſt une découverte intéreſſante, propre à occaſionner une révolution ſalutaire, & utile à la conſervation de l'eſpece. Négligeroit-on cette poterie, dont les avantages ſont réels, lorſqu'on a prodigué une protection preſqu'indéfinie à l'art de la porcelaine, art de luxe? Cette nouvelle invention eſt d'un uſage univerſel. Son prix modique eſt à la portée de tous les citoyens; elle tend à conſerver leurs jours, & n'attend plus que la protection & la faveur du Gouvernement.

CHAPITRE CCIV.

Conſeil de Santé.

Il n'exiſte pas encore; mais ne devroit-on pas l'établir? Il devroit être compoſé, non de ces Médecins, ſi dangereux avec leur routine, ſi ignorants avec leurs theſes, mais de ces chymiſtes qui ont fait de ces belles & neuves découvertes, qui nous promettent enfin le vrai ſecret de la nature.

Ce Conſeil examineroit à Paris tout ce qui ſert à la nourriture de l'homme; l'eau, le vin, l'eau-de-vie, la bierre, les huiles, le bled, les légumes, le poiſſon, &c. Il reconnoîtroit les perfides mêlanges; ſouvent la marée eſt corrompue, les huîtres gâtées; les légumes récelent des charanſons. De-là des maladies, dont on ignore l'origine.

Des Phyſiciens prépoſés pour examinateurs des denrées & des boiſſons, arrêteroient dans leur ſource les maladies épidémiques. On appelle les Médecins lorſque le danger ſe manifeſte: pourquoi ne le préviendroit-on pas? Mais les Médecins ne ſongent pas à conſerver la ſanté de l'homme; ils attendent le profit de la maladie.

Les Chartreux, les Bénédictins & les Carmes, qui mangent la meilleure marée, ont un frere ſurveillant & qui s'y connoît. Mais pourquoi ce qu'on livre à un peuple affamé, venant acheter le rebut des riches, parce qu'il faut qu'il ſoupe pour pouvoir travailler le lendemain, ne ſeroit-il pas ſoumis à une inſpection ſévere, puiſque la faim & la néceſſité le font paſſer ſur la bonté de la marchandiſe? Du poiſſon pourri ne ſeroit-il pas de la contrebande, comme une livre de tabac d'Alſace?

CHAPITRE CCV.

Amélioration.

Je me hâte de le publier; le cimetiere des Innocents vient d'être fermé enfin : ce cimetiere où l'on enterroit des morts depuis Philippe-le-Bel!

Il étoit alors loin de la ville; il ſe trouvoit de nos jours au centre. Le Parlement écouta les réclamations des habitants qui environnent le cimetiere; il conſulta des Chymiſtes & des Phyſiciens. Les connoiſſances nouvellement acquiſes ſur l'air méphitique, furent employées utilement. Il fut reconnu que l'air du cimetiere des Innocents étoit le plus inſalubre de Paris. Les caves adjacentes étoient méphitiſées au point qu'il fallut en murer les portes : le danger étoit preſſant; le cimetiere fut fermé le premier Décembre 1780.

Rendons graces au zele du Magiſtrat qui a pourſuivi cette bonne œuvre avec une chaleur vraiment patriotique : il a peut-être arrêté dans ſon origine une maladie contagieuſe.

C'eſt à la Police à interroger ſouvent la Chymie, afin de connoître les moyens que l'art employe pour détruire ces foyers peſtilentiels qui tuent la ſanté. Une inſpection active & ſurveillante corrigeroit le défaut qui réſulte d'une vaſte population.

De même le *Quai de Grêve* eſt porté ſous une vouſſure qui joint le Pont-Notre-Dame au Pont-au-Change. Cette vouſſure formoit un cloaque affreux, où quatre égouts verſoient la fange, où aboutiſſoit le ſang des tueries, où toutes les latrines répandoient leurs immondices. La riviere, pendant

huit mois de l'année, n'arroſoit point les arches fétides de ce pont qui borde la riviere; l'air hépatique qui s'exhaloit de ces foyers de corruption, corrompoit la viande, attaquoit les matieres d'or & d'argent. Une odeur inſupportable ſe répandoit ſur les quais *Pelletier* & de la *Mégiſſerie*, & l'on ne pouvoit y réſiſter. Nous nous en ſommes plaints dans *l'An* 2440. Enfin, le mal étant pouſſé au comble, & les chaleurs de la ſaiſon derniere ayant ajouté à l'infection, l'adminiſtration de la Ville a bien voulu s'occuper des travaux qui intéreſſent la ſalubrité de l'air & la ſanté des habitants.

Nous ſerons délivrés de ces exhalaiſons perfides, & voilà deux fléaux de moins après pluſieurs réclamations. Il eſt donc bon de peſer ſur les abus, de les offrir ſous leur véritable trait; car à force de clameurs, on ſe fait entendre des hommes en place, qui ont toujours l'oreille un peu dure, ou qui ſont diſtraits.

Il en reſte bien d'autres à détruire; c'eſt l'ouvrage du temps & de l'éloquence patriotique. Mais pourquoi les abus les plus intolérables ſubſiſtent-ils malgré les livres & les lumieres, malgré les réclamations univerſelles des bons citoyens? C'eſt qu'il n'y a pas un ſeul abus dont nombre de perſonnes ne tirent de grands avantages; c'eſt que certains hommes ne liſent pas, n'ont pas le temps de lire, & qu'ils ne font ſervir leur autorité incertaine & paſſagere qu'aux vues d'une ambition petite & concentrée.

C'eſt à un certain éloignement, c'eſt chez l'étranger, que les abus d'un peuple ou d'une ville frappent plus directement l'obſervateur.

Approchez du point de confuſion, mille raiſonnements inſidieux vous déguiſeront la vérité.

L'abolition des corvées a fait pouſſer des cris horribles. En vain la juſtice & la haine politique s'uniſſoient-elles contre ce régime dangereux ; la voix reconnoiſſante d'un Royaume tout-à-coup ſoulagé, n'a pu prédominer quelques clameurs partielles & intéreſſées.

Ne vous étonnez donc pas que le bien ſe faſſe ſi lentement.

Fin du Tome ſecond.

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE CV. *Assertions qui en valent bien d'autres.* Page 1
CH. CVI. *Officiers.* 6
CH. CVII. *Partisans du Luxe.* 8
CH. CVIII. *Milice.* 10
CH. CIX. *Jeune Magistrat.* 11
CH. CX. *Tabagies.* 12
CH. CXI. *Palais.* 14
CH. CXII. *Juridiction Consulaire.* 16
CH. CXIII. *Ecole de Droit.* 18
CH. CXIV. *Tribunal des Eaux & Forêts.* 19
CH. CXV. *Notaires.* 20
CH. CXVI. *Echevins.* 22
CH. CXVII. *Avocats.* 25
CH. CXVIII. *Professeurs de l'Université.* 28
CH. CXIX. *Petites Ecoles.* 29
CH. CXX. *Juifs.* 30
CH. CXXI. *Censeurs Royaux.* 31
CH. CXXII. *Long-Champ.* 32
CH. CXXIII. *Barrieres.* 33
CH. CXXIV. *Nouvel Incendie.* 35
CH. CXXV. *Prévoyance.* 38
CH. CXXVI. *Entremetteurs d'affaires.* ibid.
CH. CXXVII. *Banquiers.* 41
CH. CXXVIII. *Banqueroutes.* 44
CH. CXXIX. *Oisifs.* 45
CH. CXXX. *Petite Question.* 47
CH. CXXXI. *Orgues.* 48
CH. CXXXII. *Quêteuses.* 52
CH. CXXXIII. *Pain béni.* 53
CH. CXXXIV. *Catéchisme.* 55
CH. CXXXV. *Médecins.* 57
CH. CXXXVI. *Société Royale de Médecine.* 60

Ch. CXXXVII. *Auteurs.* 63
Ch. CXXXVIII. *Des demi-Auteurs, quarts d'Auteurs, enfin Métis, Quarterons, &c.* 67
Ch. CXXXIX. *Secretaires.* 69
Ch. CXL. *Commis.* 70
Ch. CXLI. *Maîtres.* 72
Ch. CXLII. *Libraires.* 74
Ch. CXLIII. *Livres.* 75
Ch. CXLIV. *Bouquiniſtes.* 76
Ch. CXLV. *Brochures.* 78
Ch. CXLVI. *Equilibre.* 81
Ch. CXLVII. *La Courtille.* ibid.
Ch. CXLVIII. *Des différents Obſervateurs.* 84
Ch. CXLIX. *Différence des eſprits.* 86
Ch. CL. *Qui paye-t-on?* 88
Ch. CLI. *Affaires.* 90
Ch. CLII. *Gens d'affaires.* ibid.
Ch. CLIII. *Vacations.* 91
Ch. CLIV. *Etats indéfiniſſables.* 92
Ch. CLV. *L'Indolent.* 93
Ch. CLVI. *Les Elégants.* ibid.
Ch. CLVII. *L'homme décidément ſuperficiel.* 95
Ch. CLVIII. *Indépendants. Contempteurs.* 96
Ch. CLIX. *Nouvelliſtes.* 97
Ch. CLX. *Sort d'un Bourgeois.* 100
Ch. CLXI. *Les Lorgneurs.* 101
Ch. CLXII. *Palais Royal.* 102
Ch. CLXIII. *Perſifflage.* 104
Ch. CLXIV. *Myſtifier. Myſtification.* 105
Ch. CLXV. *Architecture.* 108
Ch. CLXVI. *Revendeuſes à la toilette.* 111
Ch. CLXVII. *Coëffeurs.* ibid.
Ch. CLXVIII. *Parures.* 113
Ch. CLXIX. *Economie.* 117
Ch. CLXX. *Les Ecriteaux des Rues.* 119
Ch. CLXXI. *Penſions.* 120
Ch. CLXXII. *Domeſtiques. Laquais.* 122

Ch. CLXXIII. *Les Marchandes de Modes.* 125
Ch. CLXXIV. *Maîtres d'agrémens.* 127
Ch. CLXXV. *Les Bijoux.* 129
Ch. CLXXVI. *De la Mode.* 130
Ch. CLXXVII. *Remarques.* 132
Ch. CLXXVIII. *Promenons-nous.* 137
Ch. CLXXIX. *La Sainte Chapelle.* 148
Ch. CLXXX. *L'Egliſe de Ste. Genevieve.* 151
Ch. CLXXXI. *Noviciat des Jéſuites.* 154
Ch. CLXXXII. *Piliers des Halles.* 156
Ch. CLXXXIII. *Rue Tirechappe.* 158
Ch. CLXXXIV. *Le Chiffonnier.* 159
Ch. CLXXXV. *Rue de la Huchette.* 160
Ch. CLXXXVI. *Le Gros-Caillou.* 161
Ch. CLXXXVII. *Quartier de la Cité.* 162
Ch. CLXXXVIII. *L'Iſle Saint-Louis.* 163
Ch. CLXXXIX. *Plancher d'une partie de la Capitale.* 164
Ch. CXC. *Les J'ai vu, & les Je n'ai point vu.* 169
Ch. CXCI. *Amour du Merveilleux.* 175
Ch. CXCII. *Fumier.* 178
Ch. CXCIII. *Jardinage.* 179
Ch. CXCIV. *Bibliotheque du Roi.* 181
Ch. CXCV. *Fuſiliers au Spectacles.* 184
Ch. CXCVI. *Petites Loges.* 187
Ch. CXCVII. *Maîtres en fait-d'armes.* 190
Ch. CXCVIII. *Jeux de haſard.* 192
Ch. CXCIX. *Loix ſomptuaires.* 194
Ch. CC. *Étranger.* 196
Ch. CCI. *Annonces des Spécifiques.* 197
Ch. CCII. *Petits Batelets.* 200
Ch. CCIII. *Poterie.* 201
Ch. CCIV. *Conſeil de Santé.* 202
Ch. CCV. *Amélioration.* 203

Fin de la Table du Tome ſecond.

TABLEAU

DE

PARIS.

TOME TROISIEME.

TABLEAU

DE

PARIS,

TOME TROISIÈME.

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Corruptio optimi peſſima.

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXIII.

TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE CCVI.

Procureurs. Huiſſiers.

Si vous avez dans une maiſon un endroit ſale, obſcur, fétide, mal-propre, plein d'ordures, les ſouris & les rats s'y logent infailliblement. Ainſi dans la fange & le chaos abominable de notre juriſprudence, on a vu naître la race rongeante des Procureurs & des Huiſſiers.

Ils ſe plaiſent dans les détours ténébreux de la chicane; ils vivent graſſement dans le labyrinthe de la procédure. Il faut les y ſuivre malgré vous; vous êtes forcé de vous ſoumettre à leur miniſtere. Ces paperaſſeurs ont acheté la déplorable charge qui en fait des vampires publics & privilégiés; mais comme le premier mal eſt dans une légiſlation contradictoire & embrouillée, le praticien ſe rit de la miſere du plaideur, & tient au vice antique qui lui eſt ſi profitable.

Notre juriſprudence n'eſt qu'un amas d'énigmes priſes au haſard dans les ouvrages de quelques Juriſconſultes d'une nation étrangere; & quand les

coutumes & les loix différentes ſont privées de clarté, ne vous étonnez pas des monſtruoſités de la procédure.

Entrez dans un greffe de Procureur, appellé improprement *étude*. Huit à dix jeunes gens piquant la dure eſcabelle, ſont occupés à gratter du papier timbré du matin au ſoir. Bel emploi! Ils copient des *avenirs*, des *exploits*, des *ſignifications*, des *requêtes*; ils *groſſoyent*. Qu'eſt-ce que *groſſoyer?* C'eſt l'art d'alonger les mots & les lignes, pour employer le plus de papier poſſible, & le vendre ainſi tout barbouillé aux malheureux plaideurs; de ſorte qu'on puiſſe en former des *doſſiers épais*. Et qu'eſt-ce qu'un *doſſier?* C'eſt la maſſe bizarre de ces épouvantables procédures. Et un *doſſier épais*, que coûte-t-il bien? Sept à huit mille francs, pour commencer à éclaircir un peu les choſes.

Mais toutes ces paperaſſes ſervent-elles du moins au juge? Jamais. Quand il y a un rapporteur, ſon ſecretaire fait ſur une feuille volante un extrait de ces énormes groſſes, & toutes les raiſons du Procureur reſtent au fond du ſac. Ainſi ce déluge d'écritures ne ſervira pas même dans la cauſe dont il s'agit, le Juge ne verra que l'extrait du ſecretaire fidele ou infidele; & voilà ce qu'on appelle *l'inſtruction* chez un peuple civiliſé, ou ſoi-diſant tel.

Le Procureur dans ſon greffe eſt environné de ces doſſiers érigés en trophées, & qui montent juſqu'au plancher, à-peu-près comme le ſauvage de l'Amérique s'environne dans ſa hutte, & ſuſpend autour de lui les chevelures de ceux qu'il a *ſcalpés*.

Il y a environ huit cents Procureurs, tant au Châtelet qu'au Parlement, ſans compter cinq cents

Huiſſiers exploitants; & tout cela vit de l'encre répandue à grands flots ſur le papier timbré.

Dites à un Praticien qu'il y a pluſieurs pays en Europe, où la juſtice ſe rend ſans le fatal miniſtere d'un Procureur; où les fraix de juſtice ſont nuls, pour ainſi dire; où des pacificateurs, dans le veſtibule du temple de la Juſtice, vous arrêtent avec un intérêt tendre, prennent à cœur d'arranger les parties, & y parviennent ordinairement. Le Praticien levera les épaules, ſonnera, & dira à ſon Clerc : *Groſſoyez, multipliez les incidents, & ſongez que la philoſophie eſt dangereuſe.*

Les brigandages qui s'exercent dans ces greffes poudreux, ſont légitimés par les friands amateurs d'épices; on ne ſe fait point la guerre, on partage paiſiblement le tiers des ſucceſſions. *Ils ſont toujours en noir*, diſoit un payſan : *Savez-vous pourquoi? Ceſt parce qu'ils héritent vraiment de tout le monde.*

Il faut que le brigandage ſoit porté loin, pour qu'il ſoit réprimé. Les Procureurs en ſont preſque toujours quittes à l'audience pour des ſarcaſmes de la part des Avocats, & des menaces d'interdiction de la part des Juges. L'un d'eux diſant un jour au plus effronté : *Maître un tel, vous êtes un fripon.* — *Monſeigneur a toujours le petit mot pour rire*, répondit le Praticien.

Quelques Procureurs roulent carroſſe, tirent de leur greffe quarante à cinquante mille francs par an. Les Avocats les courtiſent aſſiduement, pour avoir des cauſes. Ils ſont le ſoir la partie de *Madame* en cheveux longs, & l'encenſent de tout leur pouvoir, afin que le choix tombe ſur eux pour les *pieces d'écritures*, partie lucrative, chere à *l'ordre*, & qui mérite bien qu'on déroge un peu

à l'art de l'orateur, & que l'on ménage les bonnes graces de la femme du Praticien.

C'eſt toujours lui qui choiſit l'Avocat. Le plaideur ne connoît que la boutique du Procureur; & comme il faut commencer par l'aſſignation, le Praticien eſt néceſſairement l'agent de toute la procédure. Auſſi les Avocats ſont-ils plus ſouples & plus dociles devant les Procureurs, que l'Apothicaire ne l'eſt devant un Docteur de la Faculté.

Il faut paſſer par les longues épreuves de la cléricature, pour être habile à poſſéder une charge; il faut monter lentement la pénible échelle. Ce triſte noviciat eſt de huit à dix années. Ainſi les Procureurs ont des Clercs à bon marché; le maître Clerc lui-même, *limonnier de l'étude*, n'a que de foibles gages; les autres Clercs barbouillent le papier du matin au ſoir pour leur pauvre nourriture. Ils vivent d'eſpérance, logent dans des manſardes, en attendant une charge vacante.

Les plus adroits, dans les petites *études*, tâchent d'intéreſſer la Procureuſe, afin d'adoucir la rigueur de leur joug; mais dans les grandes, *Madame* ne ſauroit ſe réſoudre à manger avec des Clercs.

Elle oublie que ſon mari n'eſt qu'un ancien Clerc qui vient d'acheter une charge. Le nigaud approuve le noble orgueil de ſa femme, ſon panache, ſes polonoiſes, ſes femmes-de-chambre, ſes tons, ſes airs. Il ne veut plus communiquer qu'avec les amis de Madame, parce qu'ils lui ont promis une riche clientelle.

Les Huiſſiers, qui marchent à la ſuite des Procureurs, ne ſont pas moins redoutables & plus ardents encore à la curée. Quand une fois la breche eſt ouverte, alors ils montent à l'aſſaut, & traitent une maiſon comme une ville livrée au pillage. Voyez le vautour acharné ſur ſa proie, & qui

la dépece avec ſon bec noir & crochu; c'eſt l'image de leur joie avide, quand leurs mains armées de la fatale plume ſaiſiſſent les meubles pour les porter en vente ſur la place publique.

Ces mêmes Huiſſiers qui, comme une meute dévorante, ſe déchaînent contre les particuliers pour peu que la bride leur ſoit lâchée, n'oſent porter un exploit à un membre du Parlement ou à un homme en place : c'eſt à qui ſe refuſera à cet office. Quand on veut pourſuivre un Grand, il faut avoir recours au Procureur-général, pour obliger un ſimple Huiſſier à faire ſon devoir.

Ainſi le bourgeois à Paris, outre ſes autres fardeaux, a, dans la Nobleſſe impérieuſe & hautaine, une véritable ariſtocratie à combattre; il rencontre une ligue qui inſenſiblement devient plus formidable que jamais.

C'eſt par ces agents ſubalternes de la juſtice, & qui infeſtent les avenues de ſon temple, que l'on n'en approche plus qu'avec crainte & tremblement. C'eſt par eux que les Juges ſe ſont trouvés au milieu des pieges & des ſurpriſes, & que la longueur des affaires a fait renoncer aux meilleurs droits, parce que la ruine inévitable des familles a paru devoir ſuivre la demande la plus légitime.

Ce fléau, que les tribunaux ſupérieurs ne ſongent pas à réprimer, dévore la partie indigente; & l'on a vu des hommes iniques menacer encore de la juſtice ceux qu'ils avoient dépouillés, s'ils n'étouffoient pour toujours leurs plaintes & leurs murmures; & les infortunés voulant conſerver les débris de leur fortune, ſe ſont tus, craignant que le monſtre de la chicane ne vînt leur enlever ces foibles reſtes.

Tous ces Praticiens ont entr'eux un genre de plaiſanterie qui équivoque perpétuellement ſur les

mots de leur profeſſion. Il n'y a rien de plus gothique & de plus mauſſade, que les railleries des hommes d'affaires. Mais pour être plates & groſſieres, elles n'en ſont pas moins inhumaines; car ils plaiſantent encore ceux qu'ils ont vexés & rongés.

Ce n'eſt pas que l'improbité ſoit attachée à la profeſſion. Quelques Procureurs honnêtes ne préſentent pas ſans ceſſe la juſtice à leurs parties, pour ne leur en faire embraſſer que l'ombre. Ils employent leur habileté à ſauver leurs clients d'un dédale d'erreurs & d'un embraſement funeſte. Pluſieurs ennobliſſent leur profeſſion par la vertu qui les orne toutes; ils ſervent de modele aux autres, & ils méritent l'eſtime & la confiance du public: mais on peut dire d'eux auſſi:

Apparent rari nantes in gurgite vaſto.

Ces communautés de Procureurs ſont liées au Parlement d'une maniere fort étroite. Elles en ſuivent les monuments, & en épouſent les idées avec la plus grande chaleur.

CHAPITRE CCVII.

La Bazoche.

C'EST une Communauté de Clercs qui jugent entr'eux de leurs différends. Autrefois il y avoit le Roi de la Bazoche, maître du Royaume de la Bazoche, & qui établiſſoit des juriſdictions Bazochiales; mais attendu que le nombre des Clercs alloit à près de dix mille, Henri III révoqua le titre de Roi. Il étoit bien peureux, dira-t-on; mais ſouvent les

hommes ſe ſont laiſſés conduire par des mots, & plus loin qu'ils n'auroient d'abord imaginé.

Les armoiries de la Bazoche ſont *trois écritoires*. Oh, quel fleuve dévorant, ſemblable aux noires eaux du Styx, ſort de ces armes parlantes, pour tout brûler & conſumer ſur ſon paſſage! Quoi, Monteſquieu, Rouſſeau, Voltaire & Buffon ont auſſi trempé leur plume dans une écritoire! Et l'Huiſſier exploitant & l'Ecrivain lumineux ſe ſervent chaque jour du même inſtrument!

CHAPITRE CCVIII.

Comédiens.

Les Comédiens ſeront toujours des *excommuniés*, juſqu'à ce qu'il plaiſe au Roi, au Parlement & au Clergé de lever l'anathême. Tel eſt l'empire de la coutume, des préjugés; ou, ſi vous l'aimez mieux, de l'inconſéquence nationale. Ils auront plutôt fait de rire de l'*excommunication*, que de vouloir s'en affranchir.

La Demoiſelle Clairon ayant fait un *mémoire à conſulter* ſur cet objet, l'Avocat entreprenant & téméraire fut auſſi-tôt *rayé* du tableau; & l'amante de Tancrede ſe trouva obligée de procurer un état à ſon défenſeur, qui avoit perdu le ſien en tâchant de la réconcilier avec l'Egliſe. L'Avocat, plein de ſon ſujet, monta bientôt ſur le théâtre; mais il n'y fut pas plus heureux qu'au barreau, & l'*excommunication* alla ſe placer ſur ſa tête, ainſi que ſur celle de la Demoiſelle Clairon.

Elle prit quelque temps après de l'humeur contre le public. Un Acteur ou une Actrice ont toujours tort de bouder cet auguſte Souverain. Elle

avoit refuſé de jouer, la ſalle étant pleine & le rideau levé, à raiſon de je ne ſais quelles rixes de foyer. Elle fut fort maltraitée du parterre, & le ſoir même elle alla coucher au Fort-l'Evêque. Pour ſe venger des clameurs de ce parterre inſolent & de ceux qui l'avoient empriſonnée, elle abandonna le théâtre, penſant que le lendemain on ſeroit à ſes genoux pour la ſupplier de vouloir bien rentrer. Qu'arriva-t-il? Le public l'oublia, & elle perdit ſon talent, faute d'exercice. Elle paſſa, dans l'obſcurité & loin des applaudiſſements, des jours qui auroient été remplis & glorieux ſous l'habit de Melpomene, qu'elle faiſoit parler avec une ſorte de dignité.

Louis XIV n'a jamais reçu de Comédiens qu'ils n'euſſent de la taille & une figure noble. Le théâtre de la nation, où revivent les Héros de l'antiquité, exigeroit un choix plus ſévere. On voit, parmi les Acteurs actuels, trop peu d'hommes bien faits; ce qui ne diſpoſe pas l'étranger à concevoir une idée avantageuſe de notre goût pour le beau. Quand il voit de petites ſtatures repréſenter ce qu'il y a de plus impoſant & de plus fameux dans l'hiſtoire des peuples, il prend une idée défavorable du phyſique de la nation, & la remporte malgré lui dans ſa patrie.

La vanité des Acteurs de petite taille favoriſe la réception d'Acteurs encore plus petits, parce que ceux-là s'imaginent, par ce moyen de comparaiſon, devoir paroître plus grands ſur la ſcene; mais ſi cette manie de rappetiſſer les perſonnages tragiques ſubſiſte encore pendant une génération, nous n'aurons bientôt plus que des *Lilliputiens*, qui, en voulant faire les héros, ne ſeront que groteſques.

Un Acteur, quand il eſt mince ou fluet, ou bien

quand il ne préſente plus que des os revêtus d'un parchemin livide, a beau poſſéder une certaine intelligence : les efforts de ſa frêle poitrine font ſouffrir ; & plus il geſticule avec fierté, plus il paroît ſe rappetiſſer. Son front dégrade la majeſté de Melpomene. Le palais qu'il habite, l'idiôme relevé qu'il parle, les paſſions grandes & orageuſes qu'il veut peindre, tout l'écraſe & l'anéantit. Il eſt trop diſproportionné avec ce qui l'environne, pour que l'œil ou l'oreille puiſſent lui faire grace.

Alexandre, dira-t-on pour juſtifier le nain tragique, étoit petit & portoit le col penché. Je l'aurois admiré de ſon vivant dans ſa tente avec ſa taille exiguë & ſa tête ſur une de ſes épaules ; mais mort, j'exige qu'il prenne une ſtature, un front, un port & un geſte qui répondent au conquérant dont le nom remplit l'univers.

La Duclos jouoit dans les *Horaces*. A la fin de ſes imprécations, elle ſort furieuſe, comme l'on ſait ; l'Actrice s'embarraſſa dans la queue très-longue de ſa robe, & tomba. On vit ſoudain l'Acteur qui faiſoit Horace, ôter poliment ſon châpeau (1) d'une main, la relever de l'autre, la reconduire dans la couliſſe, & là, remettant fiérement ſon chapeau, tirer ſon épée & la tuer, conformément à ſon rôle.

Ces inepties ne ſe commettent plus ; mais que de réformes à deſirer encore !

La Tragédie, depuis la retraite de Mademoiſelle Dumeſnil & depuis l'exil incroyable de

---

(1) Les Acteurs tragiques portoient, dans toutes les Tragédies, un chapeau ſurmonté de plumes ; & c'eſt ainſi qu'on a joué en France pendant près de cent ans Corneille & Racine.

Mademoiſelle Sainval (1), eſt devenue chantante, roide, ampoulée, monotone. Les Acteurs ſubalternes ne ſont pas aſſez attentifs à maintenir l'illuſion. Ils commettent des fautes nombreuſes contre le coſtume & le ſens de leurs rôles. Qu'ai-je beſoin, par exemple, de la coquetterie de nos Princeſſes de théâtre, de leurs têtes bichonnées au gré de la folie du jour? Quand j'apperçois la main mauſſade du coëffeur, je ne vois plus Cléopâtre, Mérope, Athalie, Idamé.

Moins d'oripeau, plus de vérité. Comment ne pas rire, en voyant des valets de théâtre traveſtis en Sénateurs Romains, ſortir des couliſſes avec les robes rouges des Médecins du *Malade imaginaire;* des perruques bouclées & traînantes, groſſiérement chargées de poudre, & qui, pour comble de ridicule, veulent figurer la démarche de nos jeunes Conſeillers?

Et quand les Spectateurs revoyent ſans ceſſe les mêmes toiles meſquines & rembrunies, quelquefois trouées; qu'ils rencontrent les Scythes & les Sarmates dans un palais d'architecture Grecque, & le farouche Zamore ſous un portique Romain, peuvent-ils s'empêcher d'accuſer l'avarice des Comédiens *à la part*, & leur cupidité qui néglige un acceſſoire fait pour influer ſur les repréſentations?

Deux théâtres qui rivaliſeroient, qui entretiendroient entr'eux une émulation ſuivie en jouant les mêmes pieces, qui feroient enfin l'un pour l'autre un perpétuel objet de comparaiſon, reſtitueroient à l'art ſa pompe, ſa nobleſſe & ſa dignité.

---

(1) Exilée par Lettre de cachet.

On ſe plaint généralement de voir la ſcene Françoiſe déchue de ſon ancien luſtre. La Tragédie ſur-tout eſt défigurée à un point méconnoiſſable. De-là ces vers :

On ne voit plus pleurer perſonne :
Pour notre argent nous avons du plaiſir :
Et le tragique qu'on nous donne,
Eſt bien fait pour nous réjouir.

CHAPITRE CCIX.

Spectacles gratis.

Les Comédiens donnent le ſpectacle *gratis*, à l'occaſion de quelques événements célebres, comme *la paix*, *la naiſſance d'un Prince*, &c. Le ſpectacle alors commence à midi. Les charbonniers & les poiſſardes occupent les deux balcons, ſuivant l'uſage : les charbonniers ſont *du côté du Roi*, & les poiſſardes *du côté de la Reine.* Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que cette populace applaudit aux beaux endroits, aux endroits délicats même, & les ſent, tout comme l'aſſemblée la mieux choiſie (1). Quelle poétique, pour qui ſauroit l'étudier! Après la piece, Melpomene, Thalie & Terpſicore donnent la main au portefaix, au maçon, au décrotteur. Préville & Brizard danſent avec la fille de joie ſur les mêmes planches où l'on a repréſenté Polieucte & Athalie. Les fuſiliers ſont plus circonſpects ces jours-là, & la

(1) On a conteſté le fait : j'en appelle à l'expérience. Les grands traits n'ont jamais paſſé ſans applaudiſſements.

garde bleue a un front populaire. Les Comédiens ne ſe prêtent pas par amour du peuple à ces danſes bruyantes, mais par politique ; ils voudroient bien pouvoir s'en exempter. Leur dépendance leur fait un devoir de cette corvée, & ils jouent très-bien le contentement.

Les ſpectacles des Boulevards, à leur exemple, *les grands Danſeurs du Roi*, *l'Ambigu comique*, *les Variétés amuſantes*, donnent auſſi une repréſentation *gratis* dans les mêmes circonſtances. Ils affichent de même, *relache pour le ſervice de la Cour*, *ſpectacle gratis pour la naiſſance &c.* ; ce qui chagrine & mortifie étrangement les *Comédiens ordinaires du Roi*, qui ne craignent rien tant que d'être aſſimilés aux *Acteurs forains*, à-peu-près comme un Procureur au Parlement craint qu'on ne le confonde avec un Huiſſier à verge.

On diſtingue à Paris les planches des *Boulevards* des planches *privilégiées*, celles qui portent *Jeannot* de celles qui portent le gros *Dezeſſarts* ; mais c'eſt une diſtinction qui échappe au peuple. Il range ſur la même ligne & dans la même claſſe tous ceux qui, chantant, déclamant ou aboyant, contribuent à ſes plaiſirs pour de l'argent.

Il n'y a que le *riſible peccata* du combat du taureau, qui n'obtient pas l'honneur d'aſſembler le public *gratis*, & de mériter par-là les bonnes graces & le regard de la Cour ; mais il doit préſenter requête.

CHAPITRE CCX.

Langue du Maître aux Cochers.

On diſtingue parfaitement le cocher d'une Courtiſanne de celui d'un Préſident, le cocher d'un Duc d'avec celui d'un Financier; mais à la ſortie du ſpectacle, voulez-vous ſavoir au juſte dans quel quartier va ſe rendre tel équipage? écoutez bien l'ordre que donne le maître au laquais, ou plutôt que celui-ci rend au cocher. Au Marais, on dit, *au logis*; dans l'iſle Saint-Louis, *à la maiſon*; au fauxbourg Saint-Germain, *à l'hôtel*; & dans le fauxbourg Saint-Honoré, *allez.* On ſent, ſans avoir beſoin d'un commentaire, tout ce que ce dernier mot a d'impoſant.

A la porte des ſpectacles ſe trouve toujours un *aboyeur* à la voix de *Stentor*, qui crie : *Le carroſſe de M. le Marquis! le carroſſe de Madame la Comteſſe! le carroſſe de M. le Préſident!* Sa voix terrible retentit juſqu'au fond des tavernes où boivent les laquais, juſqu'au fond des billards où les cochers ſe querellent & ſe diſputent. Cette voix qui remplit un quartier, couvre tout, abſorbe tout, le bruit confus des hommes & des chevaux. Laquais & cochers, à ce ſignal retentiſſant, abandonnent les pintes & les queues, reprennent la bride des chevaux, & ouvrent la portiere.

Cet *aboyeur*, pour donner à ſa poitrine une force plus qu'humaine, renonce au vin, & ne boit que de l'eau-de-vie. Il eſt toujours enroué; mais cet enrouement même imprime à ſa voix un ſon rauque & épouvantable, qui reſſemble à un

tocsin. Il creve bientôt à ce métier. Un autre le remplace; il hurle de même, boit de même, & meurt, comme son prédécesseur, à force d'avoir avalé de l'eau-de-vie d'épicier.

CHAPITRE CCXI.

Discours prononcé à la Comédie Françoise à la rentrée de ce spectacle.

Un Comédien plus véridique que ses camarades, plus fortement frappé de ce qu'il devoit au public, & susceptible de cette honnête pudeur que quelques-uns conservent encore, chargé du compliment d'usage, s'avança, l'an passé, sur le bord du théâtre, & là, après une profonde révérence, il se releva lentement, & dit d'une voix modeste, mais assurée :

„ Messieurs. Deux fois par an, nous vous ren-
„ dons humblement l'hommage que nous vous
„ devons à bien des titres : nous vous rappellons
„ les obligations qui nous imposent la nécessité de
„ vous plaire; nous vous caressons par des louan-
„ ges, afin que vous fermiez les yeux sur nos dé-
„ fauts. Nous ne les taisons pas toujours, car il
„ nous seroit impossible de les dissimuler : mais ce
„ que nous nous gardons bien de vous avouer,
„ & ce que le cri de ma conscience m'arrache de-
„ vant vous, c'est le peu d'émulation & d'accord
„ qui regne entre nous; c'est notre paresse, notre
„ orgueil, & les misérables débats, qui nous em-
„ pêchent de nous réunir, soit pour vous donner
„ de nouvelles pieces qui varient vos plaisirs, soit
„ pour représenter plus décemment celles qui ont

„ fixé votre attention ; & nous ne rougiſſons pas de
„ faire doubler celles-ci, en bravant un murmure
„ que nous ſavons devoir être paſſager.

„ Aujourd'hui, plus vrais qu'autrefois, Meſ-
„ ſieurs, nous vous confeſſons nos torts multipliés,
„ en vous ſuppliant de nous impoſer la punition
„ qui vous paroîtra la plus ſalutaire & la plus pro-
„ pre à nous faire déteſter nos mauvaiſes habitu-
„ des : votre indulgence exceſſive ne les a que
„ trop enracinées dans nos cœurs. Nous penſons
„ qu'une déſertion totale de notre ſpectacle pen-
„ dant quelque temps, nous réveilleroit avec force
„ de l'engourdiſſement où nous ſommes plongés,
„ & ranimeroit parmi nous l'amour du travail, que
„ *vingt mille livres de rente* émouſſent furieuſe-
„ ment. Nous ſommes riches par les petites lo-
„ ges, avant même de lever le rideau. Comment
„ voudriez-vous que nous puiſſions nous livrer à
„ des études ſuivies, lorſque nous ſommes ſi bien
„ payés d'avance ? Que nous importent l'art &
„ l'auteur, lorſque notre bourſe eſt bien remplie ?
„ Nous n'aimons point l'art, nous aimons l'argent,
„ Meſſieurs, & vous nous en donnez trop pour
„ que vous ſoyez bien ſervis.

„ Diminuez donc notre recette ; nous ſerons
„ plus reſpectueux envers l'art, plus attentifs en-
„ vers l'auteur ; notre théâtre rendu quelque temps
„ déſert, nos beſoins nous enſeigneront le ſecret
„ de vous plaire ; vous y gagnerez, parce que nous
„ nous efforcerons, par des repréſentations ſoignées
„ & intéreſſantes, de retrouver ce que nous au-
„ rons perdu par notre négligence. Nous n'avons
„ pas la force de nous corriger par nous-mêmes ;
„ notre place eſt devenue une prébende ſimple &
„ inamovible. Uſez donc, Meſſieurs, uſez du châ-
„ timent ſalutaire qui nous convient ; abandonnez-

„ nous; (*tournant la tête vers le contour de la*
„ *ſalle*) que ces loges, cet amphithéâtre demeu-
„ rent vuides pour quelques mois; & notre intérêt
„ alors, puiſſamment réveillé par cet aiguillon,
„ nous ramenera aux principes que nous avons
„ trop oubliés ".

CHAPITRE CCXII.

Battement de mains.

LANGUE & monnoie univerſelles des Pariſiens; ils ne s'expliquent point autrement. Ils *claquent* pour la Reine & pour les Princes, quand ils paroiſſent dans leurs loges, & qu'ils ont fait la gracieuſe révérence; ils *claquent* quand l'acteur paroît ſur la ſcene, & tout auſſi fort; ils *claquent* pour un beau vers; ils *claquent* ironiquement, quand la piece les ennuie ou les impatiente; ils *claquent*, quand ils demandent impérieuſement l'auteur; ils *claquent* pour Gluck, & font plus de bruit que tous les inſtruments de l'orcheſtre, que l'on n'entend plus. Ils *claquent* dans un jardin public, au retour d'un héros; ils *claquent* dans la Chapelle de l'Académie Françoiſe, lors d'un panégyrique, ou même d'une oraiſon funebre : nouveauté fort étrange, & qui pourroit ſoumettre bientôt les prédicateurs évangéliques au joug de l'approbation & de l'improbation. Ils *claquent* les vers & la proſe dans toutes les ſéances Académiques ou aſſemblées littéraires. Quelquefois ces battements de mains vont juſqu'à la frénéſie; on y a joint depuis quelque temps les mots de *bravo*, *braviſſimo*. On bat auſſi des pieds & de la canne; tintamarre affreux, étourdiſſant, & qui choque cruellement l'ame raiſonnable

&

& ſenſible qui quelquefois même en eſt l'objet. Cette manie bruyante avilit beaucoup les jugements de nos parterres, & en général le prononcé du public dans nos ſalles de ſpectacles.

On avoit conſeillé à un Auteur perpétuellement ſifflé, de faire conſtruire une machine qui imiteroit les *claquements* de trois à quatre cents mains, & de la confier dans un coin du ſpectacle à un ami fidele & ſûr. Il n'avoit qu'à acheter des billets, comme certains confreres; c'eût été la même choſe.

Juſqu'à quand le Pariſien abuſera-t-il de la faculté de *claquer*, interrompra-t-il avec étourderie un couplet éloquent, en détruira-t-il tout l'effet en le coupant avec une folle impatience? Cette précipitation tumultueuſe nuit à l'acteur & au poëte: on ne les laiſſe point achever; & l'illuſion, au milieu de ce bruit inſenſé, s'enfuit à tire-d'aîle. Pourquoi tant *babiller avec les mains*, & plus qu'aucun peuple de la terre n'a babillé avec la langue?

Mais quel eſt l'applaudiſſement qui doit flatter le grand poëte & le grand acteur? C'eſt lorſqu'un ſombre & profond ſilence regne dans la ſalle; lorſque le ſpectateur, le cœur briſé & l'œil baigné de larmes, n'a ni la penſée, ni la force de ſe livrer à des battements de mains; que, plongé dans l'illuſion victorieuſe, il oublie le Comédien & l'art: tout ſe réaliſe autour de lui; un trait ineffaçable deſcend dans ſon ame, & le preſtige l'environnera long-temps.

CHAPITRE CCXIII.

Théâtre Bourgeois.

AMUSEMENT fort répandu, qui forme la mémoire, développe le maintien, apprend à parler, meuble la tête de beaux vers, & qui ſuppoſe quelques études. Ce paſſe-temps vaut mieux que la fréquentation du café, l'inſipide jeu de cartes, & l'oiſiveté abſolue.

On penſe bien que ces acteurs, qui repréſentent pour leur propre divertiſſement, ne ſont pas aſſez formés pour ſatisfaire l'homme de goût : mais en fait de plaiſirs, qui raffine a tort. Pour moi, j'ai remarqué que la piece que je connoiſſois devenoit toujours nouvelle, lorſque les acteurs m'étoient nouveaux. Je ne ſais rien de plus faſtidieux que d'aſſiſter à une troiſieme & quatrieme repréſentation par les mêmes Comédiens.

Je n'ignore pas qu'on y déchire ſans miſéricorde les chefs-d'œuvres des Auteurs dramatiques ; qu'on y eſtropie les airs des meilleurs compoſiteurs ; que ces aſſemblées donnent lieu à des ſcenes plus plaiſantes que celles que l'on repréſente : & tant mieux ; le ſpectateur s'amuſe à la fois de la piece & des perſonnages. Puis les alluſions deviennent plus piquantes ; car l'hiſtoire des actrices a la publicité de l'hiſtoire Romaine.

On joue la comédie dans un certain monde, non par amour pour elle, mais à raiſon des rapports que les rôles établiſſent. Quel amant a refuſé de jouer *Oroſmane ?* & la beauté la plus craintive s'enhardit pour le rôle de *Nanine.*

J'ai vu jouer la comédie à Chantilly par le Prince

de Condé & par Madame la Ducheſſe de Bourbon. Je leur ai trouvé une aiſance, un goût, un naturel qui m'ont fait grand plaiſir. Vraiment ils auroient pu être comédiens, s'ils ne fuſſent pas nés Princes.

Le Duc d'Orléans, à Saint-Aſſiſe, s'acquitte auſſi très-bien de ſes rôles avec facilité & rondeur. La Reine de France, enfin, a joué la comédie à Verſailles dans ſes petits appartements. N'ayant pas eu l'honneur de la voir, je n'en puis rien dire.

Ce goût eſt répandu depuis les plus hautes claſſes juſqu'aux dernieres. Il peut contribuer quelquefois à perfectionner l'éducation, ou à en réformer une mauvaiſe, parce qu'il corrige tout à la fois l'accent, le maintien & l'élocution. Mais cet amuſement ne convient qu'aux grandes villes, parce qu'il ſuppoſe déja un certain luxe & des mœurs peu rigides. Gardez-vous toujours des repréſentations théâtrales, petites & ſages républiques; craignez les ſpectacles: c'eſt un Auteur dramatique qui vous le dit.

Parmi les anecdotes plaiſantes que fourniſſent les amateurs bourgeois, dont la fureur eſt de jouer la tragédie, je choiſirai cette hiſtoriette, que je trouve dans *le Babillard*.

„ Un cordonnier habile à chauſſer le pied mignon „ de toutes nos beautés, & renommé dans ſa pro- „ feſſion, chauſſoit le cothurne tous les diman- „ ches. Il s'étoit brouillé avec le décorateur. Ce- „ lui-ci devoit pourvoir la ſcene au cinquieme „ acte, d'un *poignard*, & le poſer ſur l'autel. Par „ une vengeance malicieuſe, il y ſubſtitua un *tran-* „ *chet*. Le Prince, dans la chaleur de la déclama- „ tion, ne s'en apperçut pas; & voulant ſe don- „ ner la mort à la fin de la piece, il empoigna, „ aux yeux des ſpectateurs, l'inſtrument bénin qui „ lui ſervoit à gagner ſa vie ". Qu'on juge des

éclats de rire qu'excita ce dénouement, qui ne parut pas tragique.

CHAPITRE CCXIV.

Coliſée.

Nous ne ſommes pas des Romains; nous n'avons pas voulu bâtir un amphithéâtre qui ſubſiſtât au bout de dix-huit ſiecles; nous n'avons pas voulu aſſembler deux cents mille ſpectateurs: c'eût été trop pour la garde de Paris. Nous n'avons voulu qu'emprunter le nom d'un des plus majeſtueux monuments de Rome, & le défigurer encore; car le ſuperbe amphithéâtre s'appelloit le *Colloſſée*. Notre *Coliſée* après dix ans tombe en ruines. Les créanciers l'ont ſaiſi, & n'ont jamais pu enſuite être d'accord. On l'a fermé. Il n'avoit de beau & d'agréable que ſon emplacement, dans la poſition la plus heureuſe qu'on ait pu choiſir. L'intérieur de ce caravenſerai étoit triſte; des ſymphonies monotones, des danſes miſérables ou puériles; des joûtes ſur une eau ſale & bourbeuſe; des feux d'artifice ſans variété; une cohue fatigante ou un vuide ennuyeux: voilà tout le divertiſſement de ces ſortes d'endroits.

La redoute Chinoiſe l'a remplacé; temple nouveau, ouvert à l'oiſiveté abſolue, & qui enleve aux nobles repréſentations dramatiques une foule de ſpectateurs.

Là on ſe ſert l'un à l'autre de ſpectacle. Les Adonis au teint blafard, les Narciſſes adorant leurs images dans les glaces, les héros d'opéra fredonnant des airs, les fats à cheveux longs, les Laïs à la tête haute, y circulent & font foule.

Quand on compare ces Waux-hall aux lieux

charmants de Londres, on voit que le François ne connoît qu'un genre de plaisir, celui de voir & d'être vu. L'Anglois a des goûts plus vifs, plus variés, plus profonds. Il ne se nourrit pas de vanité, de l'étalage, de la parure, de clinquant, d'une promenade en rond mille fois répétée devant les mêmes objets. Il lui faut des divertissements plus substantiels. La différence des gouvernements enfin se fait sentir par le contraste de la froide élégance de nos assemblées, & de l'abondance variée & piquante qui regne en Angleterre.

Il est vrai que l'Anglois donne une guinée, & que nous débourſons mesquinement trente sols. Puis, qui ne se mêle pas de nos plaisirs, c'est-à-dire, qui ne les corrompt pas? L'autorité préside à tous nos divertissements; on nous les arrange, & il ne nous est pas permis de les modifier.

CHAPITRE CCXV.

Foire Saint-Germain.

Les spectacles des Boulevards sont obligés d'aller à cette foire, à laquelle on devroit bien donner une entrée spacieuse; car il n'y a qu'une porte étroite, dont le terrein descend encore en pente. Il faut que toutes les voitures & les fantassins pêle-mêle passent par ce dangereux sentier.

Là, des hommes de six pieds, montés sur des brodequins, coëffés comme des Sultans, passent pour des géants. Une ourse rasée, épilée, à qui l'on a passé une chemise, un habit, veste & culotte, se montre comme un animal unique, ex-

traordinaire. Un coloſſe de bois parle, parce qu'il a dans le ventre un petit garçon de quatre ans. Il faut la révolution de pluſieurs années, pour amener à l'œil du naturaliſte quelque choſe digne de ſon attention. La charlatanerie groſſiere eſt là ſur ſon trône. Le ſaltinbanque effronté a obtenu le privilege de duper le public. Il a payé ce privilege : qu'importe enſuite qu'il donne des *gourdes* au Pariſien? On le connoît ſi bonnace, qu'on ſait d'avance qu'un faux merveilleux le tranſportera non moins que s'il étoit véritable.

Les ſalles des farceurs ſont preſque toujours remplies. On y joue des pieces obſcenes ou déteſtables, parce qu'on leur interdit tout ouvrage qui auroit un peu de ſel, d'eſprit & de raiſon. Quoi, voilà un théâtre tout dreſſé, un peuple tout aſſemblé; & l'on condamnera les auditeurs à n'entendre que des ſottiſes, tandis que notre théâtre ſi riche devroit être conſidéré comme un tréſor national! Et pourquoi appartiendroit-il excluſivement aux Comédiens du Roi?

Quoi, Dugazon ſeroit l'héritier de Corneille! Quoi! ces chefs-d'œuvres que tout l'or des Souverains ne ſauroit faire renaître, demeureroient en propre à une poignée de Comédiens! Quoi! ils n'appartiendroient pas eſſentiellement à tous ceux qui ſe ſentent l'ame & le talent de les faire valoir! Quoi! l'Auteur auroit pu avoir une autre idée que de répandre par-tout ſes productions & ſa gloire! Quoi! ſacrifier l'art à l'intérêt paſſager de l'Acteur, ne donner qu'un point reſſerré au génie, l'obliger à prendre tel organe, l'aſſervir à l'inſtrument qu'il anime; & quand j'ai compoſé, je donnois donc mes pieces à une ſeule troupe! Brûlons nos pieces.

Le Grand-Duc de Toſcane, qui poſſede le vé-

ritable génie d'un Légiſlateur, parmi une foule de loix utiles & conçues dans une haute ſageſſe, a donné à tous les théâtres la liberté abſolue du choix des pieces : certain que la concurrence & l'émulation ſervoient ce bel art beaucoup mieux que tous les réglements qu'un petit eſprit de claſſification a établis parmi nous pour lui ôter ſon eſſor & ſa grandeur.

Là enfin on voit (& qu'importe le lieu?) le célebre Comus, homme doué du génie le plus ſouple & le plus inventif, & qui, ſans les études ordinaires, doit tout à la ſagacité rare qu'il a reçue de la nature. Ce Phyſicien fécond en découvertes, en étonnant nos regards, exerce & ſurprend notre intelligence. Il faut bien ſe garder de le confondre avec les *faiſeurs de tours* dont il eſt environné. Quiconque l'aura vu, ne tombera pas dans cette erreur groſſiere : non-ſeulement il eſt l'émule de ceux qui étudient la nature ; mais il a droit encore à un rang diſtingué parmi les plus habiles ſcrutateurs de ſes phénomenes. Les merveilles qui s'operent ſous ſes mains induſtrieuſes, valent bien quelques pages ſyſtématiques écrites en beau ſtyle.

CHAPITRE CCXVI.

Comédiens Italiens.

Tout en conſervant ce titre, ils ne repréſentent plus aucune piece Italienne, ou, pour mieux dire, ces *cannevas* où Carlin a ſi ſouvent déployé un jeu aſſaiſonné de tant de graces naïves & piquantes. Ils ſont rentrés dans le droit de donner au public des pieces morales & intéreſſantes : droit

dont ils n'abuſent point, il faut l'avouer; mais les pieces à vaudevilles ayant pris faveur, ils ont obéi au goût momentané de la Capitale. Ils ſe piquent de ſervir le public avec un zele infatigable. On les voit, ardents à le récréer de nouveautés, n'épargner ni ſoins, ni peines. Leur déſintéreſſement eſt rare. Ils ne lézinent point ſur les décorations, ni ſur les habillements; jaloux de donner aux repréſentations le plus grand éclat. Ils ont un tact aſſez ſûr pour la muſique vive, légere, expreſſive; mais ils ne ſavent pas encore juger les Comédies d'une maniere auſſi juſte : cela viendra.

Les pieces à vaudevilles occupent donc preſque excluſivement ce théâtre depuis dix-huit mois. Comme tout ſuccès touche à un excès, il eſt à craindre que ce théâtre ne s'infeſte de *rebus*, de *couplets trop libres*, *d'équivoques*, &c. Pourquoi faire baiſſer les yeux aux graces?

Ces jolis riens offrent des tableaux naïfs, & ne ſont pas dépourvus de gaieté; mais il eſt à craindre que ces bluets, nés dans un champ fertile, n'étouffent les épis nourriciers, ſubſtantiels & à la tête dorée.

Les Auteurs avoient cru pouvoir établir ſur cette ſcene un ſecond théâtre national. Ils n'ont pas réfléchi que l'art du chant excluoit preſque toujours celui de la déclamation, & que les pieces vraiment dramatiques avoient un caractere trop profond, pour s'allier à la légéreté de ces petites pieces, la plupart vuides de ſens. L'ariette & le vaudeville tueront toujours Marivaux & ſes ſucceſſeurs.

CHAPITRE CCXVII.

Spectacles des Boulevards.

Le peuple, qui a beſoin d'amuſements, s'y précipite en foule : mais ces théâtres ſont ceux qui mériteroient le plus l'attention du Magiſtrat, & les pieces devroient être des compoſitions agréables & morales ; car il n'y a pas d'oppoſition entre ces deux mots, quoi qu'en diſent les Poëtes corrupteurs.

Pourquoi ces pieces ſont-elles pour la plupart baſſes, plates, ordurieres ? C'eſt qu'une poignée de Comédiens oſe dire qu'il n'appartient qu'à eux de repréſenter des pieces raiſonnables ; c'eſt qu'on les ſoutient dans cette ridicule prétention ; c'eſt qu'à la ſuite de cette incroyable & honteuſe légiſlation, le peuple eſt condamné à n'entendre que l'expreſſion du libertinage & de la ſottiſe. Et voilà où aboutit la police des ſpectacles chez un peuple renommé par ſes chefs-d'œuvres dramatiques.

Les parades qu'on repréſente extérieurement ſur le balcon comme une eſpece d'invitation publique, ſont très-préjudiciables aux travaux journaliers, en ce qu'elles ameutent une foule d'ouvriers, qui, avec les inſtruments de leur profeſſion ſous le bras, demeurent là, la bouche béante, & perdent les heures les plus précieuſes de la journée.

Les figures en cire du Sieur Curtius ſont très-célebres ſur les Boulevards, & très-viſitées. Il a modelé les Rois, les grands Ecrivains, les jolies femmes, & les fameux voleurs. On y voit Jeannot,

Desrues, le Comte d'Estaing & Linguet; on y voit la Famille royale assise à un banquet artificiel: l'Empereur est à côté du Roi. Le crieur s'égosile à la porte : *Entrez, entrez, Messieurs, venez voir le grand couvert; entrez, c'est tout comme à Versailles.* On donne deux sols par personne; & le Sieur Curtius fait quelquefois jusqu'à cent écus par jour, avec la montre de ces mannequins enluminés.

CHAPITRE CCXVIII.

Lectures.

Il s'est introduit un nouveau genre de spectacles. C'est un Auteur qui ne lit pas à ses amis pour en recevoir des conseils & des avis, mais qui indique tel jour, telle heure, (& il ne manque plus que l'affiche;) qui entre dans un sallon meublé, se place entre deux flambeaux, demande un sucrier ou du syrop, calomnie sa poitrine, tire son manuscrit de sa poche, & lit avec emphase sa production nouvelle, quelquefois somnifere.

Il ne manque point d'admirateurs; parce qu'il les convoite avec toutes les suppliques adroites de l'orgueilleux amour propre : on lui prodigue de ces mots obligeants qu'on ne refuse pas, & qu'il prend à la lettre pour des éloges sinceres. Quand il imprime, le public se rit de l'ouvrage admiré dans le sallon. L'Auteur furieux crie que le goût est perdu, & que la décadence de la littérature est visible, puisqu'on ne sent pas comme ses premiers juges & admirateurs.

Dans ces sortes de lectures, tout prête au ridicule. Le Poëte arrive avec une tragédie rimée &

faſtidieuſe, ou avec un gros poëme épique, dans une aſſemblée peuplée de jeunes & jolies femmes diſpoſées à folâtrer & à rire, qui ont à côté d'elles leurs amants : elles s'occupent plus de ce qui les environne, que de l'Auteur & de ſa piece. Une inflexion de voix, un mot, un geſte, un rien ſuffit pour diſpoſer les caracteres à la plus grande gaieté. Qu'une femme rie par haſard, une autre éclatera, & tout le cercle fera de vains efforts pour contraindre ſa belle humeur. Que deviendra le pauvre Auteur avec ſon rouleau de papier? S'il montre du courroux, il paroîtra plus ridicule encore; qu'on ne l'écoute point, ou qu'on l'entende mal, il eſt obligé de continuer. Le voilà ſur la ſellette, expoſé à toutes les réflexions malignes! On corrige tout bas ſon amour-propre qui perce dans ſon débit : il s'en doute. Il geſticule avec plus de véhémence, comme pour forcer les ſuffrages : ce n'eſt plus un Auteur, c'eſt un Comédien.

Et pourquoi lire à d'autres qu'à ſes amis? Pourquoi prendre d'autres juges que le public? Pourquoi ſe montrer ſi jaloux d'une approbation équivoque? Enchanter un cercle ou une cotterie, n'eſt-ce pas rétrécir l'idée qu'un Ecrivain doit ſe former de la gloire? Voilà les fautes où tombent journellement les beaux eſprits & les *hommes de goût* de la Capitale. C'eſt ici qu'il faut citer le fameux Docteur Sacroton (1) qu'ils n'ont pas lu pour leur malheur. *Il faut apprécier*, dit-il, *le talent dans la place publique, & jamais ailleurs; c'eſt là ſon vrai jour; des ſuccès de chambres ſont toujours des ſuccès douteux.*

---

(1) Comédie parade en un acte, imprimée à Paris chez la veuve Ballard, Imprimeur du Roi, rue des Mathurins, 1780.

On a vu une ſociété intitulée, *les Trente*, faire *paroli* aux *quarante* de l'Académie Françoiſe, établir des lectures publiques, dont pluſieurs furent très-intéreſſantes; & ſans une fatale diviſion, (inévitable parmi les beaux eſprits) cette ſociété devenoit une Académie en regle, qui auroit rivaliſé avec la ſuperbe : un repas chez un traiteur, précédoit les lectures. Hélas! l'eſprit chez eux n'étoit jamais à jeun. Ainſi faiſoient les célebres Auteurs du dernier ſiecle.

Il ſe forme pluſieurs *aſſemblées littéraires*, dont les membres ne ſe croyent pas inférieurs aux immortels. Ils liſent un jour de la ſemaine, les auditeurs applaudiſſent, & ceux qui ſont applaudis ſont auſſi contents le ſoir de leur triomphe, qu'un Académicien l'eſt lorſqu'on l'a claqué au Louvre pour ſes vers ou pour ſa proſe.

La loge des *Neuf-Sœurs* renferme auſſi des Auteurs qui liſent leurs productions dans des fêtes brillantes, & dont la littérature fait le principal ornement. Et pourquoi n'y auroit-il que les Académiciens qui euſſent le droit de débiter leurs ouvrages & d'être applaudis? Ne faut-il pas donner une libre iſſue au conſolant amour-propre de chaque Ecrivain, ſi heureux quand il ſe lit, quand il entend ſa voix réſonner dans un lieu peuplé? L'équité, (diſons mieux) la compaſſion l'ordonne.

Un lecteur fameux eut une ſorte de célébrité dans Paris, il y a huit à dix ans. On en raffola, on ſe l'arracha. Il rendoit avec intelligence & préciſion, avec une variété de ton ſurprenante, tous les perſonnages d'une piece de théâtre. Seul il donnoit au *drame* qu'il déclamoit, les honneurs de la repréſentation. Il valoit une troupe entiere. Mais il s'identifioit tellement avec la piece adoptée, qu'il s'imaginoit, ou peu s'en faut, l'avoir faite;

ce que l'Auteur préſent lui pardonnoit facilement & de bon cœur, puiſque cette forte illuſion lui étoit néceſſaire pour mieux entrer dans le ſens des rôles. Or l'Auteur qui étoit préſent, c'étoit moi.

Ce fameux lecteur, par une contradiction ſinguliere, étoit Acteur médiocre ſur les planches, lorſqu'il ne débitoit qu'un rôle. Il lui falloit une piece entiere, pour développer ſon talent preſque unique; il donnoit un peu la Comédie, par tout l'appareil & le préambule qu'il mettoit dans ſes lectures; mais cela ne le rendoit que plus rare. Enfin, il fut célébré & fêté dans les Provinces comme dans la Capitale, & par-tout il fit oublier l'Auteur.

CHAPITRE CCXIX.

Prêteurs à la petite ſemaine.

USURIERS qu'on ne connoît guere qu'à Paris, & qui jugent eux-mêmes leur métier extrêmement honteux, puiſqu'ils ont le front perpétuellement voilé. Leurs courtiers habitent autour des halles. Les femmes qui vendent des fruits & des légumes qu'elles portent ſur *l'éventaire*, les détailleurs en tous genres ont beſoin le plus ſouvent de la modique avance d'un écu de ſix livres pour acheter des maquereaux, des pois, des groſeilles, des poires, des ceriſes. Le prêteur le confie, à condition qu'on lui rapportera au bout de la ſemaine ſept livres quatre ſols. Ainſi ſon écu, quand il travaille, lui rapporte près de ſoixante livres par an, c'eſt-à-dire, dix fois ſa valeur. Voilà le taux modéré des prêteurs à la petite ſemaine.

Si je diſois que des hommes opulents font ainſi manœuvrer leurs fonds, & qu'ils exercent cette

uſure énorme ſans remords, quelle idée ne ſe formera-t-on pas de la dureté de certaines ames, & de leur ſoif cruelle pour les richeſſes?

Mais lequel doit ſurprendre le plus, de la détreſſe extrême de ces petits détailleurs qui ne ſavent pas avoir ſix livres devant eux, ou du ſuccès conſtant d'une auſſi terrible uſure? Mais qui, ayant tout ſoldé & payé, reſte avec un louis d'or en propriété abſolue? J'oſerois dire que le tiers de Paris n'en eſt pas encore venu là. Auſſi les *avanceurs* ſavent combien l'eſpece monnoyée devient rare de jour en jour, parce que les emprunts publics, ces funeſtes abſorbants des fonds du commerce, en ont tari le cours.

Ils vendent donc l'argent tout ce qu'ils peuvent le vendre. Or, plus on eſt pauvre, moins on peut agir autrement que la piece de monnoie à la main. Point de crédit pour l'indigent; & par la même raiſon qu'il paye le vin & la viande bien plus cher que le Prince du Sang, il achete un écu de ſix livres à un prix exorbitant. De-là vient qu'il lui eſt difficile de ſortir de l'abyme où il eſt plongé, les mains & les pieds lui gliſſent quand il veut s'élancer au-dehors; car il eſt bien plus difficile de faire ſix francs avec cinq ſols, que de gagner un million avec dix mille livres.

Oh! qui ne recule pas l'œil épouvanté, quand il vient à contempler de près la lutte éternelle de la miſere & de l'opulence?

Ces avanceurs ne s'en rapportent pas toujours à leurs courtiers ou agents; ils ſont curieux deux ou trois fois l'année de voir l'aſſemblée de ces éternels débiteurs qui les enrichiſſent, & de juger par eux-mêmes de la diſpoſition des eſprits & de la manœuvre des ſubalternes.

Le même homme qui porte un habit d'écarla-

te, des galons, la canne à pomme d'or, qui ne ſort qu'en voiture, qui fait briller à ſon doigt un riche diamant, qui fréquente les ſpectacles & voit bonne compagnie, prend certains jours du mois un habit rapé, une vieille perruque, de vieux ſouliers, des bas rappetaſſés, laiſſe croître ſa barbe, ſe peint les cheveux & ſe blanchit les ſourcils. Il ſe rend alors dans une maiſon écartée, dans une ſalle où il n'y a qu'une mauvaiſe tapiſſerie, un grabat, trois chaiſes & un crucifix. Là il donne audience à ſoixante poiſſardes, revendeuſes & pauvres fruitieres. Puis il leur dit d'une voix compoſée :„ Mes amies, vous voyez que je ne ſuis pas plus riche que vous ; voilà mes meubles, voilà le lit ou je couche quand je viens à Paris ; je vous donne mon argent ſur votre conſcience & religion ; car je n'ai de vous aucune ſignature, vous le ſavez, je ne puis rien réclamer en juſtice. Je ſuis utile à votre commerce ; & quand je vous prodigue ma confiance, je dois avoir ma ſûreté. Soyez donc toutes ici ſolidaires l'une pour l'autre, & jurez devant ce crucifix, l'image de notre divin Sauveur, que vous ne me ferez aucun tort, & que vous me rendrez fidélement ce que je vais vous confier ".

Toutes les poiſſardes & fruitieres levent la main, & jurent d'étrangler celle qui ne ſeroit pas fidelle au payement : des ſerments épouvantables ſe mélent à de longs ſignes de croix. Alors l'adroit ſycophante prend les noms, & diſtribue à chacune un écu de ſix livres, en leur diſant :„ Je ne gagne „ pas ce que vous gagnez, il s'en faut ". La cohue ſe diſſipe, & l'anthropophage reſte ſeul avec deux émiſſaires dont il regle les comptes & paye les gages.

Le lendemain, il traverſe les Halles & la place

Maubert dans un équipage. Perſonne ne le reconnoît, & ne peut le reconnoître ; c'eſt un autre homme ; il eſt brillant, il eſt reçu dans la bonne ſociété ; & ſouvent au coin de nos cheminées de marbre, il parle de bienfaiſance & d'humanité. Perſonne ne lui conteſte la probité, l'honneur, même une ſorte de généroſité ; & pendant qu'on le juge ainſi, inviſible & préſent, dans quatre ou cinq entrepôts obſcurs, il pompe, il exprime la ſubſtance du pauvre peuple.

CHAPITRE CCXX.

Charlatans.

On nomme ainſi ceux qui, montés ſur des tréteaux, appellent les paſſants dans les places publiques. Le premier Médecin du Roi a chaſſé tous ces vendeurs d'orviétan, qui nuiſoient aux intérêts de la compagnie fourrée. Il n'y en a plus haranguant le peuple, & c'eſt dommage ; car le Docteur Sacroton diſoit à ſon éleve, en lui faiſant l'énumération des avantages du charlataniſme : *Comptes-tu pour rien de voyager par-tout, de porter le ſabre au côté, les piſtolets à l'arçon, le bonnet fourré en tête, d'avoir un char qui, arrivé ſur la place, ſe métamorphoſe tout-à-coup en théâtre, avec la rapidité d'une décoration d'opéra ; & là, ſemblable aux Orateurs Romains, de parler en public, haranguant tour-à-tour les nations, & parlant en liberté à un peuple ſerré & attentif? Qui eſt-ce qui parle aujourd'hui au public? Perſonne, mon ami, perſonne, excepté nous. Tu peux réuſſir par la parole, & aller plus loin qne tu ne penſes.*

Plus

Plus de gros *Thomas*, plus de harangueur ſous la voûte du ciel. Le premier Médecin a détruit ſans pitié ces derniers reſtes de liberté, & perſonne ne diſtribue plus ni *opiates*, ni *élixirs*, ni *poudres*. Le métier appartient en totalité aux ſuppôts de la Faculté.

Les Charlatans ſe ſont réfugiés dans l'empire des Sciences & de la Littérature. L'un vous promet la découverte démontrée & la définition exacte d'un agent univerſel, qui a la propriété de modifier la matiere en tout ſens, & d'opérer toutes les merveilles de la nature.

L'autre vous expliquera, d'une maniere claire & démonſtrative, les cauſes de l'attraction, de la rotation des planetes ſur leur axe, & de leur circulation autour du ſoleil.

Le troiſieme vous donnera la théorie du ſoleil, celle des étoiles, des mondes, des planetes, des cometes, ſur-tout de notre globe, & détrônera Newton pour ſon coup d'eſſai.

Un quatrieme, moins ambitieux, ne vous offre que le ſecret de la génération. Il vous dira, pour une ſouſcription de trente-ſix livres, ce que c'eſt que l'économie animale; il vous inſtruira par-deſſus le marché du mécaniſme des paſſions, & vous aurez la ſcience univerſelle pour douze écus.

Rangeons dans cette claſſe ces naturaliſtes, qui, en robe-de-chambre, en pantoufles & en bonnet de nuit, font des ſyſtêmes ſur la formation des montagnes, qu'ils n'ont jamais vues ni parcourues; qui, ſe chauffant à un bon feu, écrivent ſur les glacieres de la Suiſſe. Ils n'ont examiné, ni les *marbres*, ni les *granits* des Alpes, & ils prononcent ſur ces grands objets en ordonnateurs des mondes, expliquant de-deſſus leur chaiſe la ſtructure & les fondements du globe; tandis que leurs

pieds n'ont jamais foulé ni un rocher élevé, ni un abyme un peu profond. Bientôt ils oseront dire, je vois distinctement le noyau de la terre, car il est transparent pour moi.

Rangeons encore dans la même classe des Académiciens beau-esprits, qui n'ont rien écrit, dont les noms sont inconnus, qui courent les pensions, & qui se font payer pour des ouvrages qu'ils n'acheveront jamais. Ils disent respecter le public, ce qui ressemble beaucoup au respect des impuissants pour les femmes.

Polydore porte le petit-collet, passe-port de l'impudence; il veut se donner non-seulement un air d'érudition, mais de goût, mais de supériorité, mais de génie; il parle avec emphase d'un Auteur Grec, il se récrie sur la beauté de l'expression, sur la finesse des tours. Les modernes n'ont pas l'ombre de cette physionomie. Le divin Pindare a le rithme qui communique avec les Dieux, & le sublime Homere frappe merveilleusement l'anapeste. Quand il a prononcé ces grands mots devant des femmes & quelques financiers, il se recueille & se tait, comme si le génie le saisissoit tout-à-coup, & l'accabloit de tout son poids. Ne diriez-vous pas que Polydore a étudié, médité l'Auteur dont il a parlé, qu'il le possede parfaitement? Soyez sûr néanmoins qu'il n'en a lu que la traduction tout au plus, qu'il entend mal le texte, & que s'il l'a ouvert sur sa table, c'est pour en imposer aux sots; & comment croit-il en imposer à d'autres? On dit aux Charlatans des places publiques, *guérissez*: on pourroit dire aux Charlatans littéraires, plus nombreux que jamais, *imprimez;* mais ils n'impriment pas.

CHAPITRE CCXXI.

Verſificateurs.

Ils pullulent. Malheur à qui fait des vers en 1781! Le François a ſa *proviſion bien ample*; il eſt devenu exceſſivement difficile. Car qu'eſt-ce qu'une nouvelle combinaiſon des hémiſtiches de Racine, Boileau, Rouſſeau, Voltaire, Greſſet, Colardeau? Ce n'eſt pas trop la peine de nous donner laborieuſement la même empreinte; n'eſt-il pas ridicule de voir feu M. Dorat avoir des copiſtes & des imitateurs? Quand on lit l'*Almanach des Muſes*, ne diroit-on pas que toutes les pieces de vers ſont du même Auteur? tant les idées, le ſtyle & le ton ont une couleur uniforme.

Quand on rencontre un Verſificateur, il faut lui dire, pour éviter toute diſpute, je ne me connois pas en vers. Alors il vous prend au mot, & vous dit modeſtement, qu'il n'y a que *trois* ou *quatre* perſonnes en état d'apprécier ſon rare talent, que le *goût* par *excellence* s'eſt réfugié dans ſa tête & dans celle de trois ou quatre perſonnes qui l'admirent. On ſourit tout bas, & on le laiſſe dire, car cela le rend bien heureux.

Si l'on diſoit à un Verſificateur qui court un rebelle hémiſtiche pendant un mois entier, que tel Ecrivain en proſe (qu'il n'a pas lu, parce qu'il ne lit que Racine,) eſt un grand Poëte; que tel Ecrivain Anglois, qu'il appelle *barbare*, outre ſon originalité & ſon génie, a ſouvent plus de goût que ſon Boileau, il ne vous comprendroit certainement pas. Auſſi contentez-vous de lui dire, je ne me connois pas en vers. Par ce moyen vous ména-

gerez vos promeſſes, & vous aurez le plaiſir de voir juſqu'à quel point un Verſificateur déraiſonne & retrécit ſes idées.

Mais c'eſt encore plus la faute de la langue que la ſienne propre. Ce Verſificateur ſue, travaille, & il ne manque au fond que de diſcernement.

Qu'eſt-ce qu'une langue où le génie à chaque pas rencontre l'obſtacle invincible de quelques difficultés grammaticales, où la chicane à chaque vers trouve à reprendre, où les *fouligneurs* (1) gagnent tout le terrein que perd l'Ecrivain audacieux, où toute innovation a le deſſous, où cette expreſſion de Corneille n'a pu ſe naturaliſer :

Ton bras eſt invaincu, mais non pas invincible.

Il faut dire hardiment que cette langue n'eſt pas poétique ; que ſa poéſie n'eſt qu'une proſe rimée ; qu'elle n'a ni abondance, ni énergie, ni audace ; qu'elle n'en aura jamais, puiſqu'il eſt défendu de l'enrichir, puiſque ſa marche, loin d'être libre & fiere, eſt compaſſée, meſurée, retrécie, ſoumiſe au compas. Ajoutons qu'il faut être inſenſé pour s'aſſujettir au lâche caprice d'un peuple attaché à ces ſottes habitudes ; conſultant les journaliſtes, aſſaſſins périodiques de la poéſie, & qui, conformément à leur ſtyle rampant, rejettent la force & l'énergie, lorſque le Poëte s'en ſert pour peindre ſes penſées avec les ſons qui lui plaiſent.

Puiſque ce peuple ne veut adopter que ce qu'il a, ſon triſte & indigent Boileau, & ſon ſec & dur

(1) Race de petits Journaliſtes, qui, ſans motif ni raiſon, en rendant compte d'un Ouvrage, ſous-lignent tout ce qui leur déplait. Obſervez qu'en général ils proſcrivent les expreſſions créées & de génie. Ainſi ils ôtent à la langue tout ſon eſſor.

Rouſſeau, il faut le laiſſer dans le ſoin puérile de calculer des ſyllabes, au-lieu d'imaginer & de créer une foule d'expreſſions qui lui manquent. La preuve que ſa poéſie eſt nulle, c'eſt qu'il eſt encore à s'en appercevoir.

Les Verſificateurs ne me pardonneront pas ce chapitre; je parle néanmoins en leur faveur, & les Poëtes m'entendront.

Il eſt un parallele qui revient ſans ceſſe dans les converſations des Verſificateurs, & qui m'ennuie étrangement; c'eſt le parallele de Corneille & de Racine. Avec une lueur de littérature, des ſots parlent une heure entiere ſur cet objet, & ont l'air de dire quelque choſe. Cela paſſe dans des brochures, que le plus petit Commis, au-lieu de faire des bordereaux, fabrique avec une ſorte de préſomption; & pluſieurs journaux roulent à l'appui de trois ou quatre noms ſemblables inceſſamment reſſaſſés. On diroit que l'effort de l'eſprit humain ſe trouve dans une tragédie Françoiſe : & rien de plus faux cependant.

Un jeune homme vint prier Timothée de lui apprendre à jouer de la flûte. N'avez-vous pas déja eu quelques maîtres, lui demanda le Poëte? Oui, répondit le jeune homme. Eh bien, repliqua Timothée, en devenant mon diſciple, vous me devrez une double récompenſe. — Pourquoi donc? — Parce que j'aurai avec vous une double peine. Il faut d'abord que je vous faſſe oublier les principes dont vous êtes imbu, & que je vous enſeigne enſuite ce dont vous ne vous doutez ſeulement pas.

CHAPITRE CCXXII.

Calambours.

La langue merveilleuſe des *calambours* tire à ſa fin. Quelques adeptes la cultivoient, & elle leur tenoit lieu d'eſprit & de talents. Que vont-ils devenir? Comment une ſi brillante renommée s'évapore-t-elle ſi promptement? Quelle ingratitude après tant de cris d'admiration! Oh, que le peuple de Paris eſt léger, dans l'encens qu'il prodigue!

On citoit, on claſſoit à part ceux que l'inſpiration ou le haſard avoient favoriſés; & de fort honnêtes gens qui n'auroient jamais pu ſe faire imprimer qu'*incognito*, étoient parvenus, à l'aide de ce nouvel idiôme, à compoſer une petite brochure qui les plaçoit ſubitement au rang diſtingué des heureux plaiſants de ce monde.

Le peuple ne les a pas trop goûtés; il a mieux aimé le langage de *Vadé*, qui peignoit une nature baſſe, mais du moins exiſtante. Il pouvoit juger de la reſſemblance; mais lorſqu'on voulut lui expliquer toute la fineſſe d'un *calambour*, il dit dans ſon ſtyle naïf: *Quand Jean Bête eſt mort, il a laiſſé bien des héritiers.*

Toutes ces mauvaiſes plaiſanteries tendoient à dénaturer la langue, à proſcrire le peu de mots nobles & harmonieux qui nous reſtent, à gêner perpétuellement l'Ecrivain, obligé d'aller au-devant de l'équivoque folle ou licencieuſe. Les freres *calambourdiers* ſe ſont donc rendu coupables du crime de *leſe-majeſté françoiſe*, quand à la langue; nombre d'expreſſions ſont devenues impropres dans le ſtyle & dans la converſation, parce qu'ils

les avoient profanées. On revient de ce ridicule, qui ne pouvoit être durable & qui a trop duré; mais c'eſt aux Ecrivains ſenſés qu'il appartient de ſe roidir dans tous les temps contre les excluſions bizarres de mots, & de braver les mauvais plaiſants & les ſots rieurs qui abondent.

CHAPITRE CCXXIII.

Feux d'artifice.

On a remarqué qu'il ne s'étoit preſque jamais donné de ſpectacles extraordinaires au public, qu'il n'y fût arrivé quelque malheur. La populace Pariſienne ne ſait point établir l'ordre dans ſes mouvements; une fois ſortie des bornes, elle devient pétulante, incommode & tumultueuſe.

C'eſt par cette raiſon qu'on a ſupprimé le feu de la Saint-Jean, & les feux que l'on tiroit pour la naiſſance des Princes & des Princeſſes, ou pour des victoires équivoques. Au-lieu de ces ſtériles jouiſſances, on marie des filles, on délivre des priſonniers. Eh bien, ces idées-là ſont encore dues à des Ecrivains patriotiques.

Je voudrois voir tous les artificiers du Royaume ruinés. Ce luxe de nos fêtes amene toujours quelques accidents. Et comment peut-on ſe réſoudre d'ailleurs à voir ſauter en l'air ce qui pourroit ſuffire à l'entretien & à la nourriture de cent familles pauvres pendant une année! Comment donner un ſi grand prix, d'un plaiſir ſi court! J'aime encore mieux les cocagnes de Naples, où les vigoureux lazzarrons font un repas qui dure trois jours, & attrapent un gillet par-deſſus le marché.

Il eſt bien inconcevable qu'on ait choiſi pour

l'exécution de ces feux d'artifice, *la place de Greve*, qu'on ait vu l'effigie du Souverain élevée avec pompe ſur le même pavé où l'on a écartelé Ravaillac & Damien. Comment les emblêmes mythologiques de la joie publique, peuvent-ils ſuccéder à la roue & au bûcher? & comment érige-t-on les *armes en France* au même endroit où trois jours auparavant l'échafaud dégouttoit du ſang du crime? Comment & pourquoi le corps municipal a-t-il eu ſi long-temps des idées ſi baſſes & ſi rampantes? Pourquoi! C'eſt qu'il vouloit appercevoir de ſes fenêtres & avec la même aiſance, le feu de joie & la potence.

Connoiſſez-vous, mes chers Lecteurs, un beau feu d'artifice? C'eſt celui qu'a donné le feu Roi de Danemarck: il fit dreſſer une belle charpente. Le peuple amoncelé s'attendoit aux fuſées volantes, au bruit des pétards, aux gerbes brillantes & paſſageres. Quatre hérauts d'armes, magnifiquement vêtus, parurent aux quatre coins de l'édifice; ils tirerent chacun un papier, le peuple fit ſilence. C'étoit un édit généreux, qui remettoit au peuple *quatre impôts* ſur les denrées, les plus à charge à ſa ſubſiſtance.

Il n'eſt pas beſoin de décrire un feu d'artifice; toutes les expreſſions n'atteindroient pas à la rapidité, au brillant, au tonnant de ces gerbes radieuſes & enflammées qui charment l'œil ſans le bleſſer, & plaiſent à l'oreille ſans l'épouvanter; mais il nous faut décrire les banquets où la munificence des Echevins appelle le peuple.

Ces banquets ſont merveilleux dans les deſcriptions: de près, cela fait pitié. Imaginez des échafauds d'où l'on jette des langues fourrées, des cervelats & des petits-pains. Le laquais lui-même fuit le ſauciſſon envoyé par des mains qui s'amuſent

à le lancer avec force à la tête de la multitude. Les petits-pains deviennent, pour ainſi dire, des cailloux entre les mains de ces inſolents diſtributeurs. Imaginez enſuite deux tuyaux étroits qui verſent un vin aſſez inſipide. Les forts de la Halle & les fiacres s'uniſſent enſemble, mettent un broc au haut d'une longue perche, l'élevent en l'air: mais la difficulté eſt de l'aſſujettir, au milieu d'une foule emportée & rivale, qui déplace inceſſamment le vaſe où coule la liqueur. Les coups de poings tombent comme la grêle; il y a plus de vin répandu ſur le pavé que dans le broc. Celui qui n'a pas les larges épaules d'un porte-faix & qui n'eſt point entré dans *la ligue*, pourroit mourir de ſoif devant ces fontaines de vin, après s'être enflammé le goſier par la charcuterie.

La petite bourgeoiſie, que la ſimple curioſité a amenée, s'écarte avec frayeur de ces hordes qui viennent de conquérir un ſeau de vin: elle craint d'être heurtée, renverſée, foulée aux pieds; car ces terribles conquérants vont revenir pour chaſſer leurs rivaux, & mettre à ſec les futailles.

L'abjection & la miſere, voilà les convives de ces fameux banquets; voyez-les dévorer debout les cervelats qu'ils ont attrapés. On diroit un peuple famélique, livré depuis un an aux horreurs de la diſette, & à qui un nouvel Henri IV auroit envoyé du pain & du porc aſſaiſonné.

Enſuite des ſymphoniſtes déguenillés, perchés ſur des treteaux & environnés de ſales lampions, font crier des violons aigres ſous un dur archet. La canaille fait un rond immenſe, ſans ordre ni meſure, ſaute, crie, hurle, bat le pavé ſous une danſe lourde: c'eſt une bacchanale beaucoup plus groſſiere que joyeuſe. Et comment donne-t-on une auſſi froide orgie pour une fête nationale? Eſt-ce

ainſi que les anciens faiſoient participer les citoyens pauvres à l'allégreſſe publique?

Si l'on jette de l'argent, c'eſt pis encore: malheur au grouppe tranquille, où l'écu eſt tombé! Des furieux, des enragés, le viſage ſanglant & couvert de boue, fondent avec emportement, vous précipitent ſur le pavé, vous rompent bras & jambes, pour ramaſſer la piece de monnoie. C'eſt une maſſe qui tombe & ſe releve; ainſi qu'on voit dans les forges l'énorme marteau de fer, qui écraſe tout ſur ſon paſſage en un clin d'œil.

On eſt obligé de fuir la cohue tumultueuſe, de ſe retrancher chez ſoi, parce que l'on riſque de perdre la vie au milieu d'une populace qui vous bleſſe pour un cervelat, ou pour une piece de douze ſols.

Ce qu'il y a de plus noble & de plus impoſant dans ces fêtes, c'eſt le *Te Deum* qu'on chante dans l'Egliſe Cathédrale. Le bruit du canon qui ſe mêle par intervalle au ſon de la muſique exécutée par un orcheſtre ſavant & nombreux, produit un effet ſingulier, rare & touchant.

CHAPITRE CCXXIV.

Meſſes.

On dit par jour quatre à cinq mille Meſſes à quinze ſols la piece. Les Capucins font grace de trois ſols. Toutes ces Meſſes innombrables ont été fondées par nos bons aïeux, qui, pour un rêve, commandoient à perpétuité le ſacrifice non ſanglant. Point de teſtament ſans une fondation de Meſſes; ç'eût été une impiété: & les Prêtres

auroient refuſé la ſépulture à quiconque eût oublié cet article, ainſi que les faits anciens le prouvent.

Entrez dans une Egliſe; à droite, à gauche, en face, en-arriere, de côté, un Prêtre ou conſacre, ou éleve l'Hoſtie, ou la mange, ou prononce l'*Ite miſſa eſt.*

Des Prêtres Irlandois ſe ſont quelquefois aviſés de dire deux Meſſes par jour; & vu l'immenſité de la ville, le haſard ſeul a fait reconnoître la ſupercherie. Un double appétit les forçoit à cette double célébration.

Dans le ſiecle paſſé, un Prêtre du Petit-Saint-Antoine étoit marié ſecretement, & tenoit ſon ménage près de la place Maubert. Il ſe partageoit avec la même ferveur entre l'autel & ſon épouſe. Bon Prêtre, bon mari, pere de cinq enfants, il s'habilloit deux fois par jour, pour tromper les regards & remplir ſes doubles fonctions qui lui étoient également cheres. Sa félicité fut traverſée par un cruel délateur; le Parlement caſſa ſon mariage, & il fut exilé à perpétuité : heureux de ne pas ſubir une peine plus grave.

L'Abbé Pellegrin n'étoit pas marié ; mais il faiſoit des Opéras tout en diſant la Meſſe. Le démon ne préſidoit pas à ſes compoſitions; car elles étoient extrêmement froides. On fit ſur lui ces vers :

Le matin Catholique, & le ſoir idolâtre,
Il dîne de l'autel, & ſoupe du théâtre.

Un Prince ayant nommé pour ſon Aumônier l'Abbé P***, connu par ſes nombreuſes & intéreſſantes production, lui dit à ſa premiere audience : M. l'Abbé, vous voulez donc être mon Aumônier; mais ſachez que je n'entends point de

Meſſes. — Et moi, Monſeigneur, je n'en dis point.

On appelloit *Meſſe muſquée*, une Meſſe tardive, qui ſe diſoit, il y a quelques années, au Saint-Eſprit à deux heures. Le beau monde pareſſeux s'y rendoit en foule avant le dîner. On donnoit trois livres au Prêtre, parce qu'il étoit obligé de jeûner juſqu'à cette heure; la loueuſe de chaiſes y gagnoit encore. L'Archevêque a défendu cette Meſſe, & l'on a pris depuis la méthode de s'en paſſer. Il auroit mieux valu ne point abolir la *Meſſe muſquée*.

Depuis dix ans, le beau monde ne va plus à la Meſſe, ou n'y va que le Dimanche, pour ne pas ſcandaliſer les laquais; & les laquais ſavent qu'on n'y va que pour eux.

Le 3 Août 1670, le nommé *François Sarrazin*, natif de Caen en Normandie, âgé de vingt-deux ans, d'abord Huguenot, puis Catholique, mais toujours ennemi de la préſence réelle, attaqua l'Hoſtie l'épée à la main, au moment que le Prêtre la levoit, dans l'Egliſe Notre-Dame, à l'hôtel de la Sainte Vierge. En voulant percer ladite Hoſtie immédiatement après la conſécration, il bleſſa de deux coups le Prêtre, qui prit la fuite; mais ſes bleſſures ne furent pas dangereuſes.

Auſſi-tôt toutes les Meſſes ceſſerent, on dépouilla les autels de leurs ornements. L'Egliſe fut fermée juſqu'au jour de la *réconciliation*.

Le 5 Août, *François Sarrazin* fit amende honorable, ayant un écriteau devant & derriere, portant ces mots: *Sacrilege impie*. On lui coupa le poing, & il fut brûlé vif en place de Greve. Il ne donna aucun ſigne de repentir, ni de regret de mourir.

Le 12 ſe fit la réparation ſolemnelle du ſacrilege commis. Il y eut une proceſſion générale, où aſſiſterent toutes les Cours ſouveraines. Toutes les boutiques, tant de la ville que des fauxbourgs, furent fermées par ordre du Sr. de la Reynie, Lieutenant de Police. Voyez *la Gazette de France* 1670, page 771, juſqu'à la page 796.

Aucun ſacrilege de cette eſpece, graces à Dieu, n'a été commis dans notre ſiecle, malgré les écrits, les diſcours & le grand nombre d'incrédules. L'on n'a pas troublé la moindre aſperſion d'eau bénite; & juſques dans les proceſſions publiques du Jubilé, le culte, toujours extérieurement reſpecté, n'a reçu aucune atteinte.

On dira que la Barre d'Abbeville a donné un ſcandale public. Il n'y a rien de moins prouvé que la mutilation de ce Crucifix ſur un pont. Ce Crucifix de plâtre étoit à portée d'être renverſé à chaque minute par les charrettes, & le Chevalier de la Barre n'étoit pas homme à tirer l'épée contre un Crucifix; il avoit de la raiſon & de la philoſophie. Il mourut avec une fermeté tranquille. Le Parlement, uniquement pour prouver aux Jéſuites ſon attachement à la foi, rendit un arrêt ſemblable à ceux de l'inquiſition. Il s'en eſt repenti lorſqu'il n'étoit plus temps.

On peut aſſurer qu'il ne ſévira déſormais d'une maniere auſſi violente, que contre un nouveau *François Sarrazin*, ſi un pareil inſenſé ſe repréſentoit; ce dont on doute très-fort.

On a l'air d'un ſot écolier qui n'a rien vu & rien entendu, quand on ſe met à déclamer contre les myſteres & les dogmes. Il n'y a plus que les garçons perruquiers qui faſſent des plaiſanteries ſur la Meſſe. La dit qui veut, l'entend qui veut; on ne parle plus de cela.

CHAPITRE CCXXV.

Meſſe de la Pie.

Un Bourgeois avoit perdu pluſieurs fourchettes d'argent; il en accuſa ſa ſervante, porta ſa plainte, & la livra à la Juſtice. La Juſtice la pendit. Les fourchettes ſe retrouverent ſix mois après ſur un vieux toît derriere un amas de tuiles, où une pie les avoit cachées. On ſait que cet oiſeau, par un inſtinct inexplicable, dérobe & amaſſe des matieres d'or & d'argent. On fonda à Saint-Jean-en-Greve une Meſſe annuelle pour le repos de l'ame innocente. L'ame des Juges en avoit un plus grand beſoin.

C'eſt fort bien fait que de dire une Meſſe: mais il falloit enſuite rendre l'inſtruction plus ſcrupuleuſe, abolir cette peine diſproportionnée au délit; car la ſévérité exceſſive de la loi l'annulle entiérement; & le vol domeſtique, très-fréquent parmi nous, eſt preſque impuni de nos jours, parce que le maître & le Juge déteſtent intérieurement ſon extrême rigueur.

Une punition modérée, mais inévitable, rétabliroit l'ordre bien plus puiſſamment. Sur dix ſervantes, quatre ſont des voleuſes. Perſonne ne veut ſe charger de l'accuſation, à cauſe des ſuites. On les renvoye, elles volent chez le voiſin, & s'accoutument à l'impunité.

Il eſt triſte d'être obligé d'avoir inceſſamment l'œil ouvert ſur ſes domeſtiques, & l'on peut dire qu'à Paris il ne regne aucune confiance entre le maître & le ſerviteur. La maîtreſſe de la maiſon a une poche remplie de clefs différentes; elle tient

ſous le pêne le vin, le ſucre, l'eau-de-vie, les macarons, l'huile & les confitures. Les femmes de Procureurs enferment le pain & les reſtes du ſoupé, échappés à la voracité des Clercs. L'une d'elles étant allée dîner en ville, & ayant oublié de donner à la ſervante la clef de la miche, le troiſieme Clerc, qui ne s'embarraſſoit pas d'avoir ſon congé, chargea le buffet ſur les épaules d'un robuſte porte-faix, & entrant dans la ſalle à manger, dit tout haut : *La clef, Madame; voici l'armoire.*

CHAPITRE CCXXVI.

La Fête-Dieu.

La Fête-Dieu eſt la fête la plus pompeuſe du catholiciſme. Paris ce jour-là eſt propre, ſûr, magnifique & riant. On voit que les Egliſes poſſedent beaucoup d'argenterie, ſans compter l'or & les diamants; que les ornements ſont d'une richeſſe peu commune, & que le culte enfin coûte & a coûté exceſſivement au peuple; car tous ces tréſors ſtagnants ont été pris ſur lui.

On dit qu'on a vu, il y a quelques années à la proceſſion de Saint-Sulpice, deux Chevaliers de Saint-Louis careſſer l'orgueil & le faſte des Cardinaux, en portant l'extrêmité de leurs manteaux rouges, à-peu-près comme des laquais portent la queue à une Ducheſſe. Seroit-il poſſible que des guerriers décorés, à l'appât d'une médiocre ou forte récompenſe, euſſent pu ſe réſoudre à faire la fonction des plus vils de tous les hommes, & cela aux yeux de la nation!

Qui ne croiroit, en voyant la pompe de cette

ſête, que la ville ne renferme aucun incrédule dans ſon ſein? Tous les ordres de l'Etat environnent le Saint-Sacrement. Toutes les portes ſont tapiſſées; tous les genoux fléchiſſent; les Prêtres ſemblent les dominateurs de la ville; les ſoldats ſont à leurs ordres; les ſurplis commandent aux habits uniformes, & les fuſils, meſurant leurs pas, marchent à côté des bannieres. Les canons tirent ſur leur paſſage; la pompe la plus ſolemnelle accompagne le cortege. Les fleurs, l'encens, la muſique, les fronts proſternés, tout feroit croire que le catholiciſme n'a pas un ſeul adverſaire, un ſeul contradicteur; qu'il regne, qu'il commande à tous les eſprits... Eh bien, l'un a admiré la marche & l'ordre de la proceſſion, le dais, le ſoleil, les coups d'encenſoirs qui jailliſſent à temps égaux, la beauté des ornements; on a entendu la muſique militaire, entrecoupée de fréquentes & majeſtueuſes décharges; l'on a compté les Cardinaux, les Cordons-bleus, les Evêques, les Préſidents en robe rouge, qui ont aſſiſté à cette ſolemnité; on a comparé les chaſubles & les chapes des différentes Paroiſſes; on a parlé des repoſoirs. Voilà ce qui a frappé tous les eſprits; voilà ce qui a attiré leur reſpect, leurs hommages.

Le ſoir les enfants font des repoſoirs dans les rues. Ils ont des chandeliers de bois, des chaſubles de papier, des encenſoirs de fer-blanc, un dais de carton, un petit ſoleil d'étain. L'un fait le Curé, l'autre le Sous-Diacre. Ils promenent l'hoſtie en chantant, diſent la Meſſe, donnent la bénédiction, & obligent leurs camarades à ſe mettre à genoux. Un petit badeau fait le furieux dès que l'on commet la moindre irrévérence. Les grands enfants qui le matin ont fait à-peu-près les mêmes cérémonies, levent les épaules, & ſe moquent

quent de la procession des petits, quand ils la rencontrent.

Le Marquis de Brunoy, fils du banquier Montmartel, riche de vingt-six millions, dépensoit à Brunoy cent mille écus pour le reposoir & la procession de cette fête annuelle. Jaloux d'imprimer le plus grand éclat aux cérémonies de l'Eglise, il rassembloit de tous côtés des Ecclésiastiques, qu'il chargeoit d'ornements magnifiques, & qu'il traitoit ensuite d'une maniere splendide. Comme ses parents sollicitoient son interdiction à raison sur-tout de ce faste religieux, il répondit au juge qui lui faisoit subir une interrogation : „ Si „ j'avois donné cet argent à une courtisanne, on „ ne l'eût pas trouvé mauvais; je l'ai appliqué à „ la décoration du culte Catholique dans un „ Royaume Catholique, & l'on m'en a fait un „ crime ".

Ce millionnaire a été interdit sur la requête de ses parents. Les détails de son procès sont infiniment curieux; & le caractere du Marquis de Brunoy est un vrai phénomene moral. Il vient de décéder. Son opulence a fait son malheur.

CHAPITRE CCXXVII.

Confessionnal.

Je traverse une Eglise : je vois une robe soyeuse, ondoyante, qui tombe avec grace sur une jambe dont mon œil devine la légéreté & le contour. Un mantelet serre des appas, sans en dérober l'élégance; des cheveux blonds percent à travers la coëffure. Je m'arrête, il faut que je devine l'âge sans voir la figure... C'est une beauté de dix-sept

ans, qui eſt à genoux dans la boîte, le cou baiſſé, & dont l'haleine douce, fraîche & pure ſe perd dans la barbe griſe d'un Capucin ; également intéreſſante, ſoit qu'elle mente par pudeur, ſoit qu'elle haſarde par crainte des demi-aveux. Mais ſi elle ſe confeſſe à un jeune Vicaire aux ſourcils noirs, au nez aquilin, à la belle jambe, aux manchettes liſſées, quelle borne auront la curioſité de l'un, & la naïve confiance de l'autre?

Je ne la vois pas, mais je devine encore que ſon ſein palpite; elle parle, & n'oſe ſouffler. Sans doute elle eſt innocente, en comparaiſon de cette femme âgée qui fait contrepoids. Pourquoi donc la confeſſion de la jeune fille eſt-elle plus longue? Pourquoi!... Qui l'entend? qui l'interroge? qui ſe ſent aſſez de force, de dignité & de prudence pour ne pas craindre ſon cœur en ſcrutant celui d'une jeune perſonne qui s'agenouille, les yeux baiſſés, les mains jointes, qui attend ſon arrêt, & qui ne peut pas pleurer les péchés qu'elle a commis ou fait commettre? Voyez-la ſortir du confeſſionnal. Elle eſt muette, interdite, penſive. Elle fuit vos regards avec une modeſtie profonde; mais le remords n'eſt pas peint ſur cette phyſionomie douce. La rougeur couvre ſes joues; mais cette rougeur, on ne la prendra point pour de la honte.

Quand M. de la Lande lut à l'Académie des Sciences un mémoire ſur les Cometes, & qu'on crut qu'il admettoit la poſſibilité d'un globe venant heurter notre planete & la réduiſant en poudre; comme une Comete traverſoit alors notre tourbillon, le bruit de la fin du monde ſe répandit dans tout Paris & plus loin encore; car il pénétra juſques dans les montagnes de la Suiſſe. L'allarme fut univerſelle; & l'Aſtronome, ſans y penſer, fit

plus avec ſes rêveries que tous les Prédicateurs enſemble. On ſe précipita dans les Egliſes avec tremblement & frayeur. On vit les confeſſionnaux des Paroiſſes environné d'une foule de perſonnes qui vouloient ſe munir d'une abſolution; c'étoit à qui entreroit dans le ſacré tribunal. Le grand-Pénitencier de Notre-Dame, à qui ſeul eſt remis le droit d'entendre les *cas réſervés*, fut plus aſſailli que les autres. Autour de ſa Chapelle erroient des figures telles qu'on n'en avoit jamais vues; des phyſionomies pâles & mélancoliques, des hommes qui ſembloient ſortir du ſein des forêts. Leur confeſſion étoit comme empreinte ſur leurs fronts; la crainte & le repentir commencé n'en pouvoient adoucir encore la férocité. Le jour marqué pour le déſaſtre univerſel, fut écoulé ſans que la terre eût été choquée. Alors tous ces viſages effrayants & effrayés diſparurent; la foule devint plus rare autour des confeſſionnaux; les mains qui ne pouvoient ſuffire à marquer du ſigne de la réconciliation tant de têtes tremblantes ou coupables, rentrerent dans une oiſiveté abſolue.

CHAPITRE CCXXVIII.

Billets de Confeſſion.

L'Archêveque de Paris, auſſi fortement déclaré pour la *défunte compagnie de Jeſus*, que le Cardinal Paſſionei (1) en étoit l'ennemi, s'étoit

(1) Ce Cardinal ſe faiſoit fort de prouver, papier ſur table, que le Général des Jéſuites diſtribuoit pour vingt-quatre millions de penſions ſecretes en Europe.

aviſé de refuſer les *derniers Sacrements* aux Janſéniſtes; & pour mieux les diſtinguer, il exigeoit des *billets de confeſſion*, afin de connoître quel étoit le directeur de la conſcience du malade. Quand il refuſoit les Sacrements, on vouloit les obtenir à toute force.

On a vu plus d'une fois un Huiſſier ſignifier au porte-Dieu d'apporter ſur l'heure le viatique. Le porte-Dieu prenoit la fuite; le Parlement le décrétoit; les deux partis couroient à Verſailles pour avoir raiſon; on ne ſavoit auquel entendre. Enfin, ces querelles bizarres & ſcandaleuſes ont fini, graces aux Gens de Lettres, parce qu'on s'eſt moqué fort haut & fort à propos de ces quittances ſacerdotales.

Le caractere du Prélat de la Capitale formera un Chapitre infiniment curieux dans l'hiſtoire du ſiecle. Ardent zélateur de la diſcipline eccléſiaſtique, doué d'une volonté forte & permanente, il auroit eu dans tout autre ſiecle la plus grande influence politique; & dans le nôtre même, il a lutté contre le Parlement & contre le Trône avec une fermeté inflexible. Son parfait dévouement à la puiſſante compagnie de Jeſus, a commencé ſa fortune, & il s'eſt montré reconnoiſſant au-delà de toute expreſſion.

La fameuſe réponſe de Jean-Jacques Rouſſeau à ſon Mandement, le citera à la poſtérité la plus reculée; & ſi le Prélat a bien ſu lire ce morceau vigoureux & convaincant, il a dû ſentir qu'on pouvoit réſiſter aux puiſſances de la terre avec une forte d'avantage, mais qu'il n'auroit pas fallu joûter imprudemment contre un Philoſophe armé d'une telle dialectique.

CHAPITRE CCXXIX.

Saint-Joſeph.

C'EST une petite Chapelle ſuccurſale, ſituée dans la rue Montmartre : mais Moliere & la Fontaine y repoſent ; & ces deux Ecrivains originaux me plaiſent plus, avec Fénelon & la Bruyere, que tous les autres Auteurs du ſiecle de Louis XIV, de quelques noms qu'ils s'appellent. St. Etienne-du-Mont, qui renferme les cendres de Blaiſe Paſcal & de Jean Racine, m'intéreſſe beaucoup moins.

Blaiſe Paſcal avoit néanmoins des penſées de génie, à côté de penſées abſurdes.

On ſait qu'il fallut toute la fermeté de Louis XIV, pour qu'on rendît les honneurs de la ſépulture à l'Auteur du *Tartuffe* ; qu'un Prêtre Oratorien voulut faire faire amende honorable publiquement au bon la Fontaine ; enfin, qu'on a refuſé de creuſer une foſſe pour la le Couvreur & Voltaire.

CHAPITRE CCXXX.

Proteſtants.

LES Proteſtants avoient un temple à Charenton, lequel pouvoit contenir cinq mille perſonnes. Ils y tinrent leurs ſynodes nationaux de 1623, 1631, 1644. Le ſage édit de Nantes, donné par Henri IV, ayant été révoqué par la dure & aveugle intolérance de Louis XIV, on détruiſit le temple en cinq jours.

On imagina d'établir ſur ſes ruines un Couvent où l'on pratiqueroit une adoration perpétuelle du St. Sacrement, comme pour expier ce qui avoit été prêché en ce lieu contre la foi de la préſence réelle du corps de notre Seigneur Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie.

Aujourd'hui les Proteſtants n'ont plus de temple; ils vont chez les Ambaſſadeurs de leur communion. Ils ſont néanmoins en très-grand nombre, & compoſent un ſixieme de la ville. Ils n'inſultent en aucune maniere au culte reçu, ni à ceux qui le profeſſent; ils ſont paiſibles, laborieux, & attendent en ſilence un changement que les lumieres morales & politiques doivent infailliblement amener.

Pourquoi le Parlement de Paris, ſollicité par l'autorité royale d'aſſurer enfin leur état civil en France, a-t-il tergiverſé dans l'accompliſſement de ces vues ſages & paternelles? Pourquoi s'eſt-il oppoſé à la ſuppreſſion des corvées, à celle des maîtriſes?... J'examinerois le *pourquoi*; mais mon ſujet m'emporte, & je ne puis l'abandonner.

CHAPITRE CCXXXI.

Liberté Religieuſe.

La liberté religieuſe eſt au plus haut degré poſſible à Paris. Jamais on ne vous demandera aucun compte de votre croyance : vous pouvez habiter trente ans ſur une Paroiſſe ſans y mettre le pied, & ſans connoître le viſage de votre Curé. Vous aurez ſoin toutefois d'y rendre le pain béni, d'y faire baptiſer vos enfants ſi vous en faites, & d'accomplir la taxe des pauvres; taxe modique, que tout citoyen devroit tripler de lui-même. Quand

vous ſerez malade, le Curé ne viendra point vous troubler, à moins qu'il ne ſoit impoli, ou que vous ne ſoyez un homme célebre ou très-connu. Vous pouvez néanmoins lui fermer la porte au nez, ſi ſa viſite vous déplait trop fort.

Le Prêtre n'entre plus que chez le petit peuple, parce que cette claſſe n'a point de portier. Chez tout autre malade, on attend qu'il agoniſe : alors on envoye en hâte à la Paroiſſe; le Prêtre eſſoufflé accourt avec les ſaintes huiles. Il n'y a plus perſonne; la bonne intention eſt réputée pour le fait.

On commande un convoi de cent piſtoles, & l'on a à l'enterrement un ſimulacre de Confeſſeur en robe théologale, qui n'a jamais vu le mort en vie. On lui donne un louis d'or & un gros cierge pour cette complaiſance. Le Curé, le Confeſſeur, les héritiers, tout le monde eſt content. Ainſi le Sage décampe à petit bruit pour l'autre monde; il y aborde en *louvoyant*, ſans trop choquer les uſages de celui-ci, & ſans cauſer de ſcandale.

Il y a plus de cent mille hommes qui regardent le culte en pitié. On ne voit dans les Egliſes que les perſonnes qui veulent bien les fréquenter. Elles ſont remplies certains jours de l'année : les cérémonies y attirent la foule; les femmes compoſent toujours les trois quarts au moins de l'aſſemblée. On va dans le carême entendre les prédicateurs un peu renommés, pour juger leur ſtyle, leur éloquence & leur débit.

On diſoit à un Evêque : „ De quoi vous plaignez-vous? avez-vous vu un ſeul ſacrilege? un ſeul Philoſophe a-t-il troublé le moindre catéchiſme? ceux qui prêchent en chaire, ont-ils rencontré un ſeul argumenteur ou contradicteur? Ils ont conſtamment joui du plus beau droit poſſible, celui de n'être jamais interrompu ni contredits, quoi qu'ils diſent ".

L'Evêque reprit : *Plût à Dieu qu'il y eût de temps en temps quelques ſacrileges ! on penſeroit du moins à nous ; mais on oublie de nous manquer de reſpect.*

On n'a refuſé la ſépulture, que je ſache, qu'à M. de Voltaire ; & le Curé de St. Sulpice a fort mal entendu ce jour-là les intérêts de ſa religion. Dix autres Curés, à ſa place, l'auroient enterré, parce qu'il étoit mort ; ils l'auroient enterré de plus, comme converti & bon Catholique, & ils auroient très-bien fait.

Son corps n'en a pas moins été dépoſé en terre-ſainte ; & ſi on lui a refuſé un ſervice à Paris, il l'a obtenu à Berlin dans l'Egliſe Catholique, par ordre du Roi de Pruſſe, bon plaiſant quand il s'en mêle. Le ſang de l'Agneau a coulé ſur la tombe de l'Auteur de *Mahomet*. Le parti opiniâtre des Philoſophes n'en a pas eu le démenti. Il a obtenu la meſſe pour le repos de ſon ame, & aucun d'eux ne veut être privé de cet avantage ; car tel eſt leur plaiſir.

Les Juifs, les Proteſtants, les Déiſtes, les Athées, les Janſéniſtes, non moins coupables aux yeux des Moliniſtes, les *rienniſtes*, vivent donc à leur fantaiſie ; on ne diſpute plus nulle part ſur la Religion. C'eſt un vieux procès définitivement jugé ; & il étoit bien temps, après une inſtruction de tant de ſiecles. Il n'y a rien qui annonce un plus mauvais ton, que de vouloir railler un Prêtre dans une ſociété : il fait ſon métier gayement, ainſi qu'un Officier fait le ſien. On ne ſcandaliſe plus perſonne, & l'on n'eſt plus ſcandaliſé.

Quand il arrive un *jubilé*, on court les Egliſes *par ton :* mais cette ferveur eſt paſſagere ; & ceux qui ont voulu ſe montrer *du nombre des croyants*, pour ſe diſtinguer, oublient leur rôle trois mois

après, & retombent dans l'insouciance générale, qui caractérise aujourd'hui à ce sujet tous les hommes de la Capitale qui ne sont pas peuple.

Les lumieres ont amené ce calme desirable, & le fanatisme est réduit à se dévorer lui-même. On n'entend plus parler du Jansénisme & du Molinisme que dans quelques maisons obscures, où regnent la sottise & l'hypocrisie; & par quelques femmes qui, ne pouvant partager les plaisirs du monde, s'occupent de ces vieilles disputes devant des habitués de Paroisse, directeurs nés de la canaille, & presque confondus avec elle.

CHAPITRE CCXXXII.

Plébéiens.

Mais aussi la *liberté politique*, qui seroit encore plus précieuse, à Paris, est nulle. Je suppose que l'on veuille ressusciter parmi nous le nom de *Plébéiens :* eh bien! cela seroit impossible, parce qu'il n'y auroit aucun sens attaché à ce mot. On ne pourroit pas dire le *Plébéien François*, ainsi qu'on dit le *Plébéien Anglois*. Le Plébéien n'existe pas à Paris : il est peuple, populace ou bourgeois! il a des titres, des maisons, des privileges ou des charges; mais il n'a point d'existence politique : il n'a ni l'habitude ni le pouvoir d'exposer sans contrainte sa haine ou son mécontentement. Le Plébéien Anglois juge, pour ainsi dire en corps, ses intérêts & ses guides : il a un caractere de raison & de rectitude. Le peuple de Paris, pris en masse, n'a point cet instinct sûr qui démêle ce qui lui seroit convenable, parce qu'il manque d'ins-

truction, qu'il ne ſait point lire, ainſi que le Plébéien Anglois.

Comme il ne jouit point de la liberté de la preſſe, il manquera long-temps de capacité; il eſt voué à l'ignorance. Son patriotiſme n'étant pas éclairé, il eſt néceſſairement foible, on ne connoît que des ſaillies qui ſe refroidiſſent. Il n'a pas même la liberté de ſe livrer à ſes affections : on redouteroit peut-être ſes applaudiſſements autant que ſes murmures.

Paris enfin n'a point de bouche publique par où s'échappe le cri fort & direct de la vérité. Elle ne tonne jamais à l'oreille du Souverain; elle ſort d'une maniere timide & détournée du ſein du petit nombre qui, ſupportant moins le fardeau des maux publics, voit avec plus d'indifférence les mépriſes du Gouvernement.

Ainſi point d'activité, point d'énergie pour les choſes publiques, parce que le peuple n'a ni le droit de parler, ni d'être écouté. Il ſait très-bien qu'on métamorphoſeroit en attentat ſéditieux, en révolte illégitime, la contradiction la plus légere, la moindre impatience; & il ſe rend ſimple ſpectateur des opérations miniſtérielles. Il croit que le Gouvernement eſt, comme le cours du ſoleil, phyſiquement déterminé par une nature invariable. Auſſi la ſtupidité & l'ignorance politique ſont le caractere de la multitude à Paris, plus que dans les autres pays de l'Europe; & je n'en excepte aucun.

On ne peut donc rien imaginer de plus ſot que la maniere dont un bourgeois parle des Puiſſances voiſines. Il arrange tout ſur l'idée du *ſyndic* de ſa communauté, & il prend la hiérarchie du *Commiſſaire*, du *Lieutenant de Police*, & du *Miniſtre*, pour le modele de tout gouvernement. Il ne conçoit pas pourquoi des républicains ſe mêlent ſi vive-

ment de la choſe publique ; il eſt diſpoſé à les regarder comme des mutins, des ſéditieux, qu'un Roi devroit moriginer, pour les rendre plus paiſibles.

CHAPITRE CCXXXIII.

Capitation.

TOUTE tête laïque la paye, même le Dauphin de France, comme premier ſujet ; ce qui eſt un bon perſifflage. J. J. Rouſſeau s'étoit obſtiné à ne point payer de capitation, alléguant que le Bureau de la Ville, qui avoit alors le département de l'Opéra, lui devoit *ſoixante mille francs* pour ſon *Devin du village*.

On étoit ſur le point d'envoyer garniſon dans ſon grenier, lorſque le Receveur, averti à temps, porta le cas litigieux au tribunal du Prévôt des Marchands, Echevins & Quarteniers. Il y eut aſſemblée ; & après avoir recueilli les voix, il fut décidé qu'on remettroit généreuſement les *trois livres douze ſols* de capitation (1) à l'Auteur d'*Emile*.

J'oſe atteſter ce fait, ayant été témoin des pourſuites & de la réſiſtance opiniâtre de Jean-Jacques. Il avoit défendu à ſa femme & à ſes amis de payer pour lui au Bureau, ſous peine d'encourir ſon indignation éternelle. On lui objectoit que la garniſon n'avoit point de reſpect pour les grands Ecrivains, quels qu'ils fuſſent. *Eh bien*, répondit-il, *ſi l'on s'empare de ma chambre &*

(1) C'eſt la taxe ordinaire d'une ſervante.

de mon lit, j'irai m'asseoir au pied d'un arbre, & là j'y attendrai la mort. Il étoit homme à le faire comme il le disoit. Heureusement qu'on reconnut à temps quel homme pauvre & illustre on poursuivoit. Il demeuroit alors au cinquieme étage, rue Plâtriere, non loin de la grande Poste.

Cet impôt, qui n'a point un titre honorable, allarme plus que les *dixiemes* & que les *entrées*, parce qu'il frappe directement l'individu, & qu'il soumet sa personne. Il rapporte peu en comparaison des autres impositions. Il ne dispose pas le citoyen à concevoir de lui-même un noble orgueil : mais, graces au travail financier, il prend depuis quelques années un accroissement arbitraire, qui ne tarderoit pas à le rendre lourd & redoutable, si la voie des réclamations n'étoit pas ouverte. Le Prévôt des Marchands est juge en cette partie; & il fait droit aux requêtes, quand on s'y prend de bonne heure.

A cette capitation se joignent les quatre sols pour livre, & la taxe imposée pour le rétablissement du palais, &c. Tout cela compose un second impôt presqu'équivalent au premier.

Si la finance n'étoit pas l'antipode de la raison & de l'humanité, l'impôt seroit assis sur les arts & le luxe, tels que les équipages, les hôtels, les laquais, les jardins enclos dans la ville; & l'on ne demanderoit de l'argent qu'à ceux qui ont de l'argent.

Si l'on ne payoit pas sa capitation, il n'y auroit pas d'*exécution civile;* c'est-à-dire, qu'on n'enleveroit pas vos meubles pour les vendre sur le carreau : mais il y auroit *exécution militaire.* Le Receveur, au nom du Roi de France, vous enverroit *garnison*, & vous auriez chez vous des

ſoldats qui coucheroient dans votre lit, & qui feroient la ſoupe dans votre âtre.

L'Opéra donne tous les ans quelques repréſentations extraordinaires pour la *capitation des Acteurs*. Ainſi, ils payent en monnoie de ſinge, c'eſt-à-dire, en ſauts & en gambades : le ſurplus leur tient lieu de gratification.

Il y a des capitations de *trente ſols;* & l'on envoye des commandements *de par le Roi* dans des recoins placés ſous des tuiles, & ouverts à tous les vents. Dans l'Inde, les pauvres payent le tribut avec des poux; ils donnent ce qu'ils ont. Les infortunés dont je parle, s'acquitteroient beaucoup plus facilement ſelon la méthode indienne.

Des extenſions inapperçues ont doublé graduellement la capitation. On a augmenté de la même maniere les vingtiemes, la taille & les acceſſoires; & pendant quel temps? Sous l'adminiſtration de M. Necker. Il a cependant paſſé pour n'avoir pas mis d'impôts.

Il faut que le bourgeois de Paris ait l'attention de ne pas ranger les Commis de la capitation & des doubles vingtiemes parmi les citoyens honorables. Il doit, conformément à l'eſprit & à l'expreſſion de l'Evangile, les regarder comme des *publicains*. C'eſt une petite vengeance légitime, qu'il doit exercer en paſſant, pour punir à ſa maniere les âpres agents du fiſc, & la dureté de leur emploi, & ſouvent de leur caractere; car ils ſont toujours diſpoſés à ſe ſéparer de l'intérêt général des citoyens, pour embraſſer & faire exécuter des loix arbitraires. Ainſi l'on ne doit pas les *eſtimer* par leurs fonctions, qui ont un caractere oppreſſif, ou du moins abuſif. Voyez ce que M. Necker dit lui-même au Roi, de la *capitation ſoumiſe à des principes incertains, & qui excite fréquemment*

des difficultés & des plaintes. Il avoue qu'elle dépend d'une *réparation arbitraire.* Qu'ajouter à ce mot?

CHAPITRE CCXXXIV.

Filles d'Opéra.

L'ARGENT coule pour des fêtes, pour des ſpectacles, pour les frivoles jouiſſances du luxe. L'Opéra ſur-tout eſt entretenu à grands fraix, pour efféminer les courages, fondre les têtes fortes de la nation dans le creuſet de la volupté, & les couler en molleſſe.

On n'a rien épargné. L'art des enchantereſſes prodigue ces molles poſtures qui jettent l'étincelle des deſirs dans de jeunes organes. La hardieſſe de leurs regards, qui devroit révolter, invite une folle jeuneſſe. On oublie que ces beautés ſont à prix d'or, & qu'elles ont des rivales qui ne ſont point vénales. On leur prête mille graces piquantes, parce qu'elles ſemblent pleines du dieu qu'elles célebrent & qu'elles chantent; ce n'eſt que dans leurs bras qu'on ſe déſabuſe de leurs charmes. Toute victime de la débauche eſt toujours une froide prêtreſſe de l'amour.

Une fille eſt enlevée au pouvoir paternel, dès que ſon pied a touché les planches du théâtre. Une loi particuliere rend vaines les loix les plus antiques & les plus ſolemnelles. Cette fille d'Opéra ſe montre aux foyers toute reſplendiſſante de diamants: elle eſt reſpectée de ſes compagnes, à raiſon de ſa robe éclatante, de ſa voiture légere, de ſes chevaux ſuperbes. Il s'établit même un intervalle entr'elles, ſelon le degré d'opulence, & l'on ne diroit plus que la plus

riche fait le même métier. Elle reçoit avec hauteur celle qui débute : elle traite avec les airs d'une femme de qualité, le bijoutier séduisant, & l'industrieuse marchande de modes. Le Magistrat déride son front en sa présence, le Courtisan lui sourit, le Militaire n'ose la brusquer. Sa toilette est tous les matins surchargée de nouveaux présents; le Pactole semble rouler éternellement chez elle.

Mais la mode qui l'éleva, vient à changer. Une petite rivale qu'elle n'appercevoit pas, qu'elle dédaignoit, se met insolemment sur les rangs, brille, l'éclipse, & fait déserter son sallon. La courtisanne superbe, quoiqu'ayant encore de la beauté, se trouve l'année suivante seule, avec des dettes immenses. Tous les amants se sont enfuis; & quand ses affaires seront liquidées, à peine aura-t-elle de quoi payer sa chaussure & son rouge.

CHAPITRE CCXXXV.

Répugnance du Mariage.

TANDIS que tant de filles jouissent d'une liberté licencieuse, & qui ne tourne pas même au profit de la population, que feriez-vous de ce nombre infini de filles, sous l'aîle de leurs parents, austeres gardiens de leur pudicité, & qui sont condamnées par leur indigence, ou par leur sotte fierté, à passer leur vie dans le célibat ? Ne sont-elles pas incessamment sur le bord de l'abyme, & ne deviendront-elles pas tôt ou tard la proie de la mélancolie ou de la débauche ?

La beauté & la vertu n'ont parmi nous aucune valeur, si une dot ne vient à leur appui. Il faut qu'il y ait un vice radical dans notre législation,

puiſque les hommes fuyent & redoutent de ſigner le plus doux des contrats. Effrayé des charges qu'entraîne le titre de mari, l'homme ne veut plus payer le tribut à une patrie ingrate ou abuſée.

Ou les femmes ont agi contre elles-mêmes en ſe livrant au luxe, ou nous ne ſommes pas éloignés du dernier terme de la corruption. On ne prend plus de femmes ſans dot; les hommes ne ſe marient plus ou ne ſe marient qu'à regret. Quel renverſement dans l'ordre ſocial! & quel eſt le remede à apporter à ce vice politique?

Comment n'y auroit-il pas des célibataires dans une ville où le vice trouve tant de facilités? & comment la diſſipation de nos femmes, le mépris qu'elles font de leurs devoirs, n'épouvanteroient-ils pas les hommes ſur les ſuites d'un nœud que l'uſage tourne en ridicule, que les loix ne protegent que quand le mal eſt fait, & qu'il n'y a plus rien à ajouter au ſcandale?

Détaillons dans les Chapitres ſuivants ce qui fait, pour ainſi dire, du mariage un objet de dériſion. Tout l'avantage eſt pour le vice; & que reſte-t-il à la vertu?

CHAPITRE CCXXXVI.

Le nom que vous voudrez.

La foule nombreuſe des courtiſannes, qui arrêtent dans leurs filets la jeuneſſe la plus brillante, & l'enlevent aux autres femmes, a fait naître à Paris une eſpece de femmes qui, ſans avoir l'effronterie du vice, n'ont pas l'auſtere rigueur de la vertu. Elles n'ont pas la même aſſurance dans le maintien, mais le regard à-peu-près auſſi complaiſant.

ſant. Elles ne reçoivent point d'argent ; mais elles acceptent des bijoux qui ont un air de décence. Elles déclament affreuſement contre les filles, leurs rivales & leurs ennemies, mais tantôt elles ont perdu au jeu, elles ſe plaignent tout bas d'être ruinées, & on leur prête ſecretement de quoi n'être pas grondées de leurs maris, qu'elles ſavent craindre & non reſpecter.

L'homme qui veut les poſſéder, n'aura guere que la peine de changer leur navette, leur étui, leurs boîtes, parce que l'or ne ſera point de pluſieurs couleurs, & qu'il eſt indiſpenſable que la mode à cet égard ſoit conſtamment ſuivie.

La mode autoriſe que ces femmes ſe montrent au bal, au Coliſée, aux ſpectacles; & qu'on ne diſe pas en les rencontrant, *c'eſt une telle*, mais *c'eſt Madame une telle, à qui M***. donne le bras.* Malheur à qui voudroit en médire ! Tout le cercle des bonnes amies, qui, de proche en proche, ſe prolonge juſqu'à l'infini, prendroit feu ; & toutes les fois que le médiſant ſe préſenteroit quelque part, on auroit des migraines à ſon ſervice ; il ſeroit regardé comme le perturbateur de tous les petits arrangements de ſociété, &, pour ſe ſervir du terme reçu, un monſtre. Cette épithete m'avertit de clorre bien vîte le Chapitre.

CHAPITRE CCXXXVII.

De certaines Femmes.

Si les femmes attaquoient, que deviendrions-nous devant leurs charmes, devant leur audace paſſionnée & leurs amoureux tranſports ? La nature leur a donné la pudeur, qui eſt une ſuite du dé-

faut des forces qui leur ont été ſagement refuſées. Aujourd'hui certaines femmes, par déſœuvrement, par curioſité, & ſur-tout par ambition, ne s'interdiſent point l'attaque. Mais le ſyſtême de la nature n'eſt pas rompu pour cela; les hommes ont le droit de refuſer, ou en ſont quittes pour une *paſſade*.

Ce petit chapitre ne ſera point entendu dans les pays fortunés où regne encore l'innocence. Ailleurs il ne le ſera que trop. Je n'ai donc pas beſoin de l'achever. C'eſt bien à regret que ma plume touche à ces turpitudes; mais je peins Paris.

CHAPITRE CCXXXVIII.

Filles publiques.

Elles ſe donnent après tout pour ce qu'elles ſont; elles ont un vice de moins, l'hypocriſie. Elles ne peuvent cauſer les ravages qu'une femme libertine & prude occaſionne ſouvent ſous les fauſſes apparences de la modeſtie & de l'amour. Malheureuſes victimes de l'indigence ou de l'abandon de leurs parents, rarement déterminées par un tempérament fougueux, elles ne s'offenſent ni de l'outrage, ni du mépris; elles ſont avilies à leurs propres yeux; & ne pouvant plus régner par les graces de la pudeur, elles ſe jettent du côté oppoſé, & elles étalent l'audace de l'infamie.

Mais il y a encore des degrés dans cet abyme de corruption : l'une ſe livre tout-à-la-fois aux plaiſirs & à l'argent; l'autre eſt une brute, qui n'a plus de ſexe, & qui ne ſent pas même la dériſion qu'elle inſpire.

Nous n'offenſerons pas ici les oreilles chaſtes,

ni les yeux de l'innocence, en leur préſentant les ſcenes de la débauche & de la crapule ; nous tairons les fantaiſies du libertinage, les ſaillies & les fougues de cent cinquante mille célibataires voués à trente mille proſtituées. Elle vont à ce nombre.

Un peintre qui a du génie, M. Retif de la Bretonne, en a tracé le tableau dans ſon *Payſan perverti.* Les touches, en ſont ſi vigoureuſes, que le tableau en eſt révoltant ; mais il n'eſt malheureuſement que trop vrai. Arrêtons-nous, & gardons-nous d'épouvanter les imaginations ſenſibles ; car les déſordres voilés de l'humanité ne ſont pas bons à mettre au grand jour.

Diſons ſeulement que le nombre des filles publiques ne favoriſant que trop le déſordre des paſſions, a donné aux jeunes gens un ton libre, qu'ils prennent avec les femmes les plus honnêtes ; de ſorte que dans ce ſiecle ſi poli, on eſt groſſier en amour.

Nous ſommes ſi éloignés de la galanterie ingénieuſe de nos peres, que notre converſation avec les femmes que nous eſtimons le plus, eſt rarement délicate. Elle abonde en mauvaiſes plaiſanteries, en équivoques & en narrations ſcandaleuſes. Il ſeroit temps de corriger ce mauvais ton ; c'eſt aux femmes qu'il appartient d'établir la réforme, en ne permettant plus ces propos qu'elles ont été obligées de ſouffrir, ſous peine de paſſer pour *bégueules.*

Les paſſions honteuſes & publiques portent avec elles leur contre-poiſon, & ne ſont pas peut-être ſi difficiles à réprimer que celles dont le déréglement paroît excuſable ; en ſorte que je croirois qu'une *fille publique* eſt plus près de devenir honnête femme, que la *femme galante.*

Mais le ſcandale des filles publiques eſt pouſſé trop loin dans la Capitale. Il ne faudroit pas que

le mépris des mœurs fût ſi viſible, ſi affiché. Il faudroit reſpecter davantage la pudeur & l'honnêteté publique.

Comment un pere de famille, pauvre & honnête, ſe flattera-t-il de conſerver ſa fille innocente & intacte dans l'âge des paſſions, lorſque celle-ci verra à ſa porte une proſtituée, miſe élégamment, attaquer les hommes, faire parade du vice, briller au ſein de la débauche, & jouir, ſous la protection des loix même, de ſa licence effrénée? Le retour qu'elle fera ſur elle-même, lui dira qu'il n'y a aucun prix ſolide attaché à l'exercice de la vertu, & elle ſe laſſera de ſe combattre elle-même. La raiſon ne pourra pas lui faire appercevoir diſtinctement les avantages qui réſultent de la ſageſſe; elle ne verra que l'exemple le plus dangereux des ſéducteurs, ſur-tout pour ſon ſexe.

Auſſi n'eſt-il guere poſſible que l'imagination la plus hardie ajoute à la licence des mœurs actuelles. La corruption, dans le dernier ordre des citoyens, ainſi que dans le premier, n'a preſque plus de progrès à faire.

On compte à Paris trente mille *filles publiques* c'eſt-à-dire, *vulgivagues*; & dix mille environ, moins indécentes, qui ſont *entretenues*, & qui d'année en année paſſent en différentes mains. On les appelloit autrefois *femmes amoureuſes*, *filles folles de leur corps*. Les filles publiques ne ſont point amoureuſes; & ſi elles ſont folles de leur corps, ceux qui les fréquentent ſont beaucoup plus inſenſés.

La Police va chercher des *eſpionnes* dans ce corps infame. Ses agents mettent ces malheureuſes à contribution, ajoutent leurs déſordres aux déſordres de la choſe, exercent un empire ſourdement tyrannique ſur cette portion avilie, qui penſe qu'il

n'y a plus de loix pour elle. Ils ſe montrent enfin quelquefois plus horriblement corrompus que la plus vile proſtituée ; car celle-ci acquiert le droit de les traiter avec mépris, tant ils remportent le prix de la baſſeſſe ! Oui, il y a des êtres au-deſſous de ces femmes de mauvaiſe vie ; & ces êtres ſont *certains hommes de police.*

Une ordonnance de Police fait défenſe aux marchands de louer à ces femmes, à prix d'argent, à la ſemaine ou à la journée, des *robes*, des *peliſſes*, des *mantelets* & *autres ajuſtements ;* ce qui prouve d'un côté l'extrême miſere, & de l'autre l'uſure effroyable que ces marchands ne rougiſſoient pas d'exercer ſur ces créatures, qui n'ont ni meubles ni vêtements, & qui ſentent la néceſſité de ſe parer, afin d'être payées à un plus haut prix ; car une *peliſſe* ſe rend plus exigeante qu'un *caſaquin.*

Toutes les ſemaines on en fait des enlevements nocturnes avec une facilité qui, trop exceſſive, ne ſauroit manquer de déplaire au ſpéculateur politique, malgré le mépris qu'inſpire l'eſpece que l'on traite ainſi. Le ſpéculateur ſongera à la violence de l'aſyle domeſtique dans les heures de la nuit, à la foibleſſe du ſexe, aux mauvais traitements qu'il eſſuye, & aux inconvénients qui peuvent en réſulter, ces créatures étant quelquefois enceintes ; car le libertinage ne les diſpenſe pas toujours d'êtres meres.

On les conduit dans la priſon de la rue Saint-Martin, & le dernier vendredi du mois *elles paſſent à la Police*, c'eſt-à-dire, qu'elles reçoivent à genoux la ſentence qui les condamne à être enfermées à la Salpétriere. Elles n'ont ni Procureurs, ni Avocats, ni défenſeurs : on les juge fort arbitrairement.

Le lendemain, on les fait monter dans un long

chariot, qui n'eſt pas couvert. Elles ſont toutes debout & preſſées. L'une pleure, l'autre gémit, celle-ci ſe cache le viſage; les plus effrontées ſoutiennent les regards de la populace qui les apoſtrophe; elles ripoſtent indécemment, & bravent les huées qui s'élevent ſur leur paſſage. Ce char ſcandaleux traverſe une partie de la ville en plein jour; les propos que cette marche occaſionne, ſont encore une atteinte à l'honnêteté publique.

Les plus *huppées* & les *matrones*, avec un peu d'argent, obtiennent la permiſſion d'aller dans un chariot couvert.

Arrivées à l'hôpital, on les viſite, & on ſépare celles qui ſont infectées, pour les envoyer à Bicêtre, y trouver la cure ou la mort. Nouveau tableau qui s'offre à ma plume, mais que je recule encore, frémiſſant de le tracer, & non guéri de l'impreſſion horrible qu'il a laiſſée dans tous mes ſens.

O toi! qui, loin des villes, reſpires en paix l'air des monts, heureux habitant des Alpes! tu ne vois autour de toi que des beautés innocentes, pures, intactes, comme la neige qui couronne les ſommets reſplendiſſants de ces montagnes qui ceintrent l'horiſon. Dans ce ſéjour des vertus, auſſi éloigné, par tes mœurs, du ſiege brillant de la corruption, que tu en es loin par tes goûts ſimples & paiſibles, apprends à connoître & à mieux goûter les chaſtes embraſſements d'une tendre épouſe, & les careſſes d'une ſœur aimée. Tu ſais combien la pureté de l'ame & la modeſtie vraie & touchante prêtent de charme & d'intérêt à la beauté; quelle diſtance infinie ſe trouve entre le ſourire maniéré & le regard d'une Pariſienne, & le front animé & pudique de ces vierges brillantes de fraîcheur & de ſanté, pour qui la débauche eſt

encore un mot ſans idées ! Ah ! trop heureux républicains, conſervez tous, dans vos paiſibles retraites, cette pureté de mœurs, gage de la félicité & des vertus domeſtiques ; pleurez ſur le jeune imprudent, qui, épris d'un vain faſte, amoureux d'un luxe puérile, trompé par une liberté licencieuſe, va ſe précipiter dans les groſſieres voluptés de la Capitale ; retenez-le, enchaînez-le ; & de peur que des mots honteux ne viennent frapper les chaſtes oreilles des jeunes beautés qu'il abandonne, & qui les feroient rougir ſans qu'elles en compriſſent toute l'étendue, dites-lui en langue non vulgaire : *Siſte, miſer ! Ibi luxus & avaritia matrimonio diſcordi junguntur ; ibi ingenuitas morum corrumpitur & venditur auro ; ibi horribilis cacomonades Veneris templum & voluptatum ſedes occupat ; ibi amoris ſagittæ mortiferæ & venenatæ ; ibi exercentur artes damnoſæ, ſeu ſaltem vanæ & prorſus inutiles ; ibi moventur lites & jurgia ; ibi juſtitia ipſa gladium pro miſeris tenet ; ibi miſeros agricolas excoriant & procurator & publicanus, nec miſſura cutem, niſi plena cruoris, hirudo ; ibi faſtus & opes dominantur ; ibi virtus laudatur & alget, dum vitia coronantur. Unde proverbium frequens & ſolemne :* omne malum ab urbe.

On peut évaluer à près de *cinquante millions* par an, l'argent qu'on prodigue aux *filles publiques*, en les comprenant toutes ſous cette dénomination. L'article des aumônes ne va guere qu'à *trois millions* ; diſproportion qui donne à réfléchir. Cet argent va aux marchandes de modes, aux bijoutiers, aux loueurs de carroſſes, aux traiteurs, aux aubergiſtes, aux hôtels garnis, &c. Et ce qui inſpire un profond effroi, c'eſt que ſi la proſtitu-

tion venoit à ceſſer tout-à-coup, vingt mille filles périroient de miſere, les travaux de ce ſexe malheureux ne pouvant pas ſuffire ici à ſon entretien, ni à ſa nourriture. Auſſi ce débordement eſt-il comme inſéparable d'une ville populeuſe; & une infinité de métiers ne ſubſiſtent que par la circulation rapide des eſpeces qu'entretient le libertinage. L'avare, lui-même, tire ſon or de ſon coffre, pour en acheter de jeunes attraits que le beſoin lui ſoumet; une paſſion plus forte a dompté ſa paſſion chérie. Il regrette ſon or, il pleure; mais l'or a coulé.

CHAPITRE CCXXXIX.

Courtiſannes.

On appelle de ce nom celles qui, toujours couvertes de diamants, mettent leurs faveurs à la plus haute enchere, ſans avoir quelquefois plus de beauté que l'indigente qui ſe vend à bas prix. Mais le caprice, le ſort, le manege, un peu d'art ou d'eſprit mettent une énorme diſtance entre des femmes qui n'ont que le même but.

Depuis l'altiere Laïs qui vole à Long-Champ dans un brillant équipage (que, ſans ſa préſence licencieuſe, on attribueroit à une jeune Ducheſſe), juſqu'à la *raccrocheuſe* qui ſe morfond le ſoir au coin d'une borne, quelle hiérarchie dans le même métier! Que de diſtinctions, de nuances, de noms divers, & ce pour exprimer néanmoins une ſeule & même choſe! Cent mille livres par an, ou une piece d'argent ou de monnoie pour un quart-d'heure, cauſent ces dénominations qui ne mar-

quent que les échelles du vice ou de la profonde indigence.

On peut placer les Courtiſannes entre les femmes décemment entretenues & les filles publiques. Un Auteur les a très-bien définies. „ On „ les prendroit, dit-il, pour les femelles des courtiſans; elles ont effectivement tous les mêmes „ vices, employent les mêmes ruſes & les mêmes moyens, font un métier auſſi déſagréable, „ ont autant de fatigues, ſont auſſi inſatiables; en „ un mot, leur reſſemblent beaucoup plus que „ les femelles de certaines eſpeces ne reſſemblent „ à leurs mâles ".

CHAPITRE CCXL.

Filles entretenues.

Au-dessous des Courtiſannes par le rang, elles ſont moins dépravées. Elles ont un amant qui paye, dont elles ſe moquent, qu'elles rongent & dévorent, & un autre à leur tour, qu'elles payent, & pour lequel elles font mille folies.

Ou ces femmes deviennent inſenſibles, ou elles aiment juſqu'à la fureur. Alors elles payent à l'amour le tribut d'un cœur délicat. Sur le retour, elles ont la rage de ſe marier. Ceux qui préferent la fortune à l'honneur, les épouſent & s'aviliſſent. Ces épouſeurs ſont ordinairement un petit violon, un médiocre peintre, un mince architecte.

On ne dit point en Perſe (ſelon le Marquis d'Argens) la *Zaïde*, la *Fatime*; mais la *cinquante tomans*, la *vingt tomans*. (Un *toman* vaut quinze écus de notre monnoie.) De même, ajoute-t-il,

aux noms de nos filles entretenues, on devroit ſubſtituer ceux de la *cent louis*, la *cinquante louis*, la *dix louis*, &c., le tout pour l'utilité publique & l'inſtruction des étrangers, qui payent fort ſouvent à un prix exceſſif ce qui eſt à très-bon marché pour tout le monde.

CHAPITRE CCXLI.

Le Payſan perverti. Par M. Retif de la Bretonne.

J'AI renvoyé pour ce que je ne pouvois pas dire, à ce roman hardiment deſſiné, qui a paru il y a quelques années. La force du pinceau y fait un portrait animé des déſordres du vice, & des dangers affreux auxquels l'inexpérience & la vertu ſont expoſées dans une Capitale diſſolue. Cet ouvrage doit être ſalutaire, malgré ſes peintures trop nues & trop expreſſives, parce qu'il n'eſt pas un pere en Province, qui, d'après cette lecture, ne fixe conſtamment ſon fils auprès de lui : & c'eſt un très-grand mal, que cette manie récente d'envoyer tous les enfants à Paris, où ils viennent ſe perdre & ſe corrompre.

Les villes du ſecond & du troiſieme ordre ſe dépeuplent inſenſiblement, & le gouffre immenſe de la Capitale dévore non-ſeulement l'or des parents, mais encore l'honnêteté & la vertu native de leurs fils, qui payent cher leur imprudente curioſité.

Le ſilence abſolu des Littérateurs ſur ce roman plein de vie & d'expreſſion, & dont ſi peu d'entr'eux ſont capables d'avoir conçu le plan & formé l'exécution, a bien droit de nous étonner, & nous

engage à dépoſer ici nos plaintes ſur l'injuſtice ou l'inſenſibilité de la plupart des Gens de Lettres, qui n'admirent que de petites beautés froides & conventionnelles, & ne ſavent plus reconnoître ou avouer les traits les plus frappants & les plus vigoureux d'une imagination forte & pittoreſque.

Eſt-ce que le regne de l'imagination ſeroit totalement éteint parmi nous, & qu'on ne ſauroit plus s'enfoncer dans ces compoſitions vaſtes, morales & attachantes, qui caractériſent les ouvrages de l'Abbé Prévoſt, & de ſon heureux rival, M. Retif de la Bretonne? On ſe conſume aujourd'hui ſur des hémiſtiches, *nugæ canoræ*; on peſe des mots; on écrit des puérilités académiques : voilà donc ce qui remplace le nerf, la force, l'étendue des idées & la multiplicité des tableaux. Que nous devenons ſecs & étroits!

Il reſte à une plume douée de cette énergie, un tableau neuf à tracer. Une mere malheureuſe qui ſe trouve preſſée entre la famine & le déshonneur, qui ne peut échapper à la mort qu'en livrant ſa fille, qui combat long-temps, qui triomphe & qui expire au milieu des hommes cruels, calculateurs de ſes ſouffrances, & qui attendoient d'elle ce ſacrifice horrible & forcé. Elle meurt avec la conſcience de la vertu, il eſt vrai; mais ſa mort eſt ſans fruit. Le lendemain de ſon trépas, ſa fille tombe dans les embûches du vice, ou plutôt elle cede au malheur & à l'inexpérience.

Si quelque homme opulent me lit, s'il eſt du nombre de ceux qui avancent l'or pour corrompre, il aura trouvé ſans doute des meres faciles & criminelles, & à un tel point que je n'oſe ici l'écrire; mais il ſaura en même-temps qu'un pareil tableau ne mériteroit pas d'être relégué dans la claſſe des fictions imaginaires.

CHAPITRE CCXLII.

Bal de l'Opéra.

Le bal de l'Opéra entretient cette licence, la conſacre par une ſorte de convention générale. Il invite les caracteres les plus réſervés à ſe livrer au goût univerſellement avoué. Il eſt réputé très-beau, quand on y eſt écraſé : plus il y a de cohue, & plus on ſe félicite le lendemain d'y avoir aſſiſté.

Quand la preſſe eſt conſidérable, les femmes ſe jettent dans le flux & le reflux ; & leurs corps délicats ſupportent très-bien d'être comprimés en tout ſens au milieu de la foule, qui tantôt eſt immobile, & tantôt flotte & roule.

Il faut avoir bien peu d'eſprit, dit-on, pour n'en avoir pas ſous le maſque ; ce qu'on y entend eſt cependant beaucoup moins ſpirituel que ce qui ſe dit dans nos cercles. On n'y parle point des perſonnes ni des événements ; & tous les propos deviennent vagues, futiles, excepté ceux de galanterie. Si le Gouvernement permettoit pour un ſeul bal un *franc-parler abſolu*, cela ſeroit très-piquant.

Les filles entretenues, les Ducheſſes, les bourgeoiſes ſont cachées ſous le même domino, & on les diſtingue : on diſtingue beaucoup moins les hommes ; ce qui prouve que les femmes ont, en tout genre, des nuances plus fines & plus caractériſées.

Il régnoit autrefois dans les bals une groſſe gaieté ; il n'y en a plus ; on s'obſerve ſous le maſque autant que dans la ſociété.

J'ai vu à Paris un bal où cinquante *** avoient

ſous leurs dominos ſix coups à tirer. Il eſt vrai qu'on ne le ſut que le lendemain; mais il faut avouer que c'étoit un ſingulier bal que celui-là.

C'eſt au bal, vers le matin, que l'on peut dire qu'à Paris ſur-tout on rencontre des laideurs aimables.

Je ſuis fâché qu'on y perde inſenſiblement cette tournure attentive & polie que l'on doit aux femmes dans toutes les circonſtances, & ſur-tout dans une aſſemblée publique.

Quand un Carme, un Cordelier, un Bénédictin s'échappant du cloître, a pu aſſiſter une fois au bal de l'Opéra ſans être vu ni reconnu, il s'eſtime le plus heureux des hommes; il ne ſait pas que l'ordre lévitique y abonde, & que les petits collets qui courent tout le jour en habit violet, ſont blaſés ſur ce divertiſſement.

La ſeule choſe que l'on exécute à Paris gravement, & comme s'il s'agiſſoit de l'affaire la plus importante, c'eſt *un quadrille*. J'ai été ſtupéfait de la dignité qu'on y mettoit.

On ſait que l'on envoye une poupée pour ſervir de modele chez l'étranger; mais ſait-on que dans une lettre on envoye le plan d'un ballet, d'une contre-danſe variée par mille figures, ou d'un quadrille nouveau, pour le faire exécuter avec juſteſſe & préciſion à cinq cents lieues de diſtance?

Le bal de l'Opéra a donné lieu à un événement qui tiendra ſa place dans l'hiſtoire, en ce qu'il aura ſervi à prouver que, malgré les changements des ſiecles, les anciens uſages reviennent rapidement ſur leurs pas, lorſque quelques circonſtances frappantes rappellent le génie national.

On donne ſix livres par tête, pour entendre une ſymphonie bruyante & monotone. Quand on n'a rien à demander aux femmes, on s'y ennuie; mais

on y va pour dire le lendemain, j'ai été hier au bal, & j'ai manqué d'y étouffer.

On y danſe quelquefois; mais celui qui a vu les danſes vives & animées des jeunes beautés du pays célebre par les ſoupirs de *Julie*, les pas gais & légers des vives Alſaciennes, les ſauts des Provençales, l'expreſſion de la joie ſincere & ingénue parmi les Bretonnes, ne pourra plus ſouffrir les graces froides & l'afféterie de nos danſes de bal, ſoit paré, ſoit *maſqué*.

CHAPITRE CCXLIII.

Sans Titre.

Il eſt des vices ſur leſquels la cenſure doit ſe taire, parce qu'elle riſqueroit de les dévoiler ſans les corriger. Que fera la morale contre ces vices déplorables & ces turpitudes deſtinées à mourir dans les ténebres? Comment les complices de ces abominations ſecretes reviendroient-ils aux vertus dont ils ſont incapables? C'eſt une génération qui ne laiſſe plus d'eſpérance; frappée de gangrene, elle doit tomber, pourrir & diſparoître; & l'indignation même peut ſe changer en pitié, quand on ſonge à l'aviliſſement où ſe plongent ces êtres ſi baſſement corrompus.

La rigueur contre ces erreurs monſtrueuſes eſt un remede dangereux, & le plus ſouvent inutile. Il eſt déſavantageux d'attaquer ce qu'on ne peut détruire; & lorſqu'il s'agit de la correction des mœurs, il faut réuſſir, & ne point faire de vaines tentatives.

Le Magiſtrat qui tient un regiſtre ſecret des prévaricateurs des loix de la nature, peut s'effrayer

de leur nombre : il doit réprimer les mœurs coupables qui vont jusqu'au scandale ; mais hors de-là, quelle circonspection ! La recherche deviendroit aussi odieuse que le crime : quelle étonnante effronterie dans des vices nouveaux ! Ils n'avoient pas de noms parmi nous il y a cent ans ; aujourd'hui les détails de ces débordements entrent dans nos entretiens. Les vieillards sortent de la gravité de leur caractere, pour parler de ces licences criminelles ; la sainteté des mœurs est offensée par des propos d'autant plus dangereux, qu'on plaisante presque publiquement sur ces incroyables turpitudes.

D'où vient ce nouveau scandale qui a éclaté parmi nous ? Qui a fait à l'honnêteté publique ce cruel outrage ? Qui a livré à la dérision la sainte douleur de la vertu qui gémit sur ces infamies qui aviliſſent les femmes, en font un ordre à part dont on décrit les desirs & les étranges fureurs ? Etoit-ce là où devoit conduire le progrès de la civilisation & des arts ? Quelle dégradation ! Ce genre de corruption a été un phénomene, même pour quelques esprits libertins ; & dans ses excès, il n'a pas choqué notre siecle autant qu'il l'auroit dû.

Il faut gémir, laisser ces vices honteux, qui puniſſent ceux qui s'y livrent, se fondre & disparoître devant les passions douces, honnêtes & vertueuses, qui, par leur charme éternel, doivent reprendre leur aimable empire. C'est l'idée de Montesquieu, & il l'avoit sûrement méditée, lorsqu'il la publia dans un livre aussi grave que l'*Esprit des Loix*.

CHAPITRE CCXLIV.

Les petits Chiens.

La folie des femmes eſt pouſſée au dernier période ſur cet article. Elles ſont devenues gouvernantes de roquets, & ont pour eux des ſoins inconcevables. Marchez ſur la patte d'un petit chien, vous êtes perdu dans l'eſprit d'une femme; elle pourra diſſimuler, mais elle ne vous le pardonnera jamais : vous avez bleſſé ſon *manitou.*

Les mêts les plus exquis leur ſont prodigués : on les régale de poulets gras, & l'on ne donne pas un bouillon au malade qui gît dans le grenier.

Mais ce qu'on ne voit qu'à Paris, ce ſont de grands imbécilles, qui, pour faire leur cour à des femmes, portent leur chien publiquement ſous le bras dans les promenades & dans les rues; ce qui leur donne un air ſi niais & ſi bête, qu'on eſt tenté de leur rire au nez, pour leur apprendre à être hommes.

Quand je vois une belle profaner ſa bouche en couvrant de baiſers un chien qui ſouvent eſt laid & hideux, & qui, fût-il beau, ne mérite pas des affections ſi vives, je trouve ſes yeux moins beaux; ſes bras, en recevant cet animal, paroiſſent avoir moins de graces. J'attache moins de prix à ſes careſſes; elle perd à mes yeux une grande partie de ſa beauté & de ſes agréments. Quand la mort de ſon épagneul la met au déſeſpoir, qu'il faut le partager, pleurer avec elle, & attendre en ſilence que le temps amene l'oubli d'un ſi grand déſaſtre, cette extravagance anéantit ce qui lui reſte de charmes.

Jamais

Jamais une femme ne ſera Cartéſienne : jamais elle ne conſentira à croire que ſon petit chien n'eſt ni ſenſible, ni raiſonnable quand il la careſſe. Elle déviſageroit Deſcartes en perſonne, s'il oſoit lui tenir un pareil langage; la ſeule fidélité de ſon chien vaut mieux, ſelon elle, que la raiſon de tous les hommes enſemble.

J'ai vu une jolie femme ſe fâcher ſérieuſement, & fermer ſa porte à un homme qui avoit adopté cette ridicule & impertinente opinion. Comment a-t-on pu refuſer la ſenſibilité aux animaux? Croyons-les très-ſenſibles; & loin de juſtifier la barbarie des hommes à leur égard, ne leur faiſons que le moindre mal poſſible : mais en nous nourriſſant de la chair des bœufs, des moutons & des dindons, n'accablons pas de folles careſſes un petit chien que nous ne mangeons pas.

La femme d'un Médecin avoit ſon petit chien malade : ſon mari avoit promis de le guérir; il n'en faiſoit rien, ou n'en étoit pas venu à bout. Impatientée, elle fit venir Lyonnois (1), qui réuſſit parfaitement. Combien vous faut-il, dit le grave Docteur de la Faculté au conſervateur de l'eſpece canine? *Oh, Monſieur, entre confreres*, reprit Lyonnois, *il ne faut rien.*

CHAPITRE CCXLV.

Suffiſance.

Elle eſt aſſez familiere au Pariſien qui a de la fortune. La ſuffiſance de l'Officier n'eſt pas pro-

(1) Fameux Médecin de chiens.

noncée comme celle de l'homme de robe, ou celle du fade petit-collet. Elle dépare un peu dans preſque tous les états la politeſſe & le ſavoir-vivre ; mais comme c'eſt un défaut général, il devient preſqu'inſenſible. L'extrême urbanité eſt le réſultat d'une infinité de points délicats qu'il faut ſaiſir ; elle n'exiſte réellement que chez certains hommes dont le caractere eſt élevé & l'ame très-ſenſible. L'homme de Cour poſſede parfaitement cette noble urbanité, quoiqu'il ne l'ait pas dans le cœur ; c'eſt qu'il ſent avec fineſſe, & qu'il eſt attentif aux convenances. L'attitude du militaire a toujours quelque choſe de plus forcé que celle de l'homme de Cour ; celui-ci s'arrête au véritable degré, l'autre le franchit.

Quand la nuance eſt un peu forte, elle n'a plus cette grace & cette aiſance qui diſtingue les bons originaux en ce genre. Les copiſtes, en voulant en approcher, tombent dans une impertinence bien décidée. Tels ſont les Commis de Verſailles, pluſieurs Financiers, quelques Officiers aux Gardes, quelques Auteurs ; & les voilà entachés de ridicule aux yeux du connoiſſeur.

CHAPITRE CCXLVI.

Vente de l'Eau.

QUAND on dit en Suiſſe, où les fontaines publiques abondantes & commodes ſont multipliées juſques dans le moindre village, qu'on vend l'eau à Paris ; que le robinet des fontaines eſt à ſec la moitié de l'année ; que les chevaux ſont obligés, pour boire, d'aller à la riviere ; que l'on ne voit jaillir l'eau que dans les ſales baſſins de quelques

promenades, on ſe prend à rire, & l'on hauſſe les épaules d'étonnement & de pitié.

La vente de l'eau monte dans la Capitale à une ſomme effrayante. Mettons neuf cents mille habitants, (car c'eſt là mon compte) & taxons-les à trois livres par an; c'eſt-à-dire, trente voies d'eau, l'une portant l'autre, à deux ſols : voilà deux millions ſept cents mille livres.

La ville de Londres, au moyen de neuf pompes à feu, ſe trouve arroſée & fournie d'eau abondamment. On vient d'en établir une près de la grille de Chaillot, & l'on nous fait eſpérer qu'on multipliera ces *machines à feu* dans tous les quartiers où le beſoin l'exigera.

Voici donc une innovation qui porte un caractere de grandeur & d'utilité nationale. La prompte diſtribution de l'eau, indépendamment de ſes nombreux avantages, a celui de procurer un air plus ſalubre à reſpirer. Et quel ſervice à rendre aux habitants de la Capitale!

Mais pourquoi prendre les eaux ſi bas? n'étoit-il pas plus ſimple d'amener les eaux du Port-à-l'Anglois par une machine hydraulique, à la place de l'Eſtrapade, la plus élevée de Paris? De-là elles ſe répandroient plus facilement, & ſeroient plus pures : mais on a voulu commencer par le quartier le plus riche, le fauxbourg St. Honoré, comme le plus en état de payer les avances de la compagnie qui a fait des fonds pour l'établiſſement des *machines à feu*. Ces avances montent à près de deux millions.

Il en coûtera cinquante livres par an pour un muid d'eau par jour. Vingt muids coûteront donc mille livres, & ainſi à proportion; les tuyaux conducteurs de différentes groſſeurs, ſelon le beſoin des particuliers, aboutiront à chaque mai-

ſon, & l'eau s'élevera d'elle-même à quinze pieds.

Plus de prétexte pour les boulangers qui font le pain avec l'eau de puits, infectée par la filtration des foſſes d'aiſance & de mille autres immondices. Ils auront une eau pure, ainſi que les braſſeurs, les teinturiers, les limonnadiers, les dégraiſſeurs, les blanchiſſeuſes, &c. Outre que ces pompes ſeront d'un grand ſecours contre les incendies, elles laveront encore à volonté le pavé de Paris, le plus infect & le plus incommode de toutes les villes du Royaume.

C'eſt le feu qui éleve l'eau de ces deux curieuſes machines, ſituées au-deſſus de la porte de la Conférence. La ſimple vapeur de l'eau en ébullition, eſt l'agent d'un mouvement prodigieux, & que nulle autre force connue ne pourroit produire. Elle éleve l'eau à cent dix pieds au-deſſus des baſſes eaux de la Seine, & fait monter en vingt-quatre heures *quatre cents mille pieds cubes d'eau, peſant vingt-huit millions huit cents mille livres.* Ainſi voilà de quoi abreuver, laver & inonder à ſouhait tous les quartiers de la ville. Il ne manque plus que des tuyaux, de l'argent & la bonne volonté des petits propriétaires, qui ne s'empreſſent pas, dit-on, à ſe ranger dans la claſſe des ſouſcripteurs. Tant les vieilles & ſottes habitudes prévalent ſur les innovations les plus utiles; ou plutôt tant le bourgeois, foulé de mille manieres, devient meſquin pour les choſes eſſentielles.

Mais quand toutes ces pompes à feu ſeront dreſſées, douze à quinze mille porteurs d'eau n'auront plus d'emploi. Peut-être ſeront-ils incapables de tout autre travail; car ils ont la ſangle imprimée dans les deux épaules, & l'habitude de leurs corps voué à l'équilibre ſe prêtera difficilement à porter des fardeaux d'une autre nature.

Les freres Perriers ſont les entrepreneurs de ces machines ; l'un invente avec génie, & l'autre exécute de même.

Ils s'occupent en ce moment d'un travail curieux & utile, celui de réduire en petit tous les arts & métiers. Aucun inſtrument des profeſſions méchaniques n'y manquera, joliment exécuté en relief dans la proportion d'un pouce pour un pied. Cette collection déja commencée appartiendra à Mgr. le Duc de Chartres. C'eſt immortaliſer les arts, que de leur donner ainſi l'aſyle reſpecté des palais. Si les anciens avoient eu cette prévoyance, nous ne ſerions pas à gémir ſur la perte d'une infinité de procédés qu'il a fallu reconquérir à travers la pénible lenteur des ſiecles, & dont pluſieurs nous manquent ſans doute encore ; nous aurions pu retrouver dans un petit coffre enſeveli ſous terre à Herculanum ou ailleurs, les découvertes de tous les peuples ingénieux qui nous ont précédés. L'Encyclopédie écrite ſera toujours vague, bornée, inſuffiſante, en comparaiſon de l'objet même qui frappe à la fois l'œil & l'entendement ; l'objet ne leur dérobe alors aucune de ſes proportions. Il eſt vu ſous toutes ſes faces. Les rapports deviennent palpables ; & il n'y a plus de langue morte à apprendre, ni de calculs incertains & longs à tracer, pour aboutir le plus ſouvent à une erreur ingénieuſement profonde.

CHAPITRE CCXLVII.

Les Demoiſelles.

RIEN de plus faux dans le tableau de nos mœurs, que *notre Comédie*, où l'on fait l'amour à des *Demoiſelles*. Notre théâtre ment en ce point. Que l'étranger ne s'y trompe pas : on ne fait point l'amour aux *Demoiſelles* ; elles ſont enfermées dans des Couvents juſqu'au jour de leurs noces. Il eſt moralement impoſſible de leur faire une déclaration. On ne les voit jamais ſeules, & il eſt contre les mœurs d'employer tout ce qui reſſembleroit à la ſéduction. Les filles de la haute bourgeoiſie ſont auſſi dans des Couvents ; celles du ſecond étage ne quittent point leur mere, & les filles en général n'ont aucune eſpece de liberté & de communication familiere avant le mariage.

Il n'y a donc que les filles du petit bourgeois, du ſimple artiſan & du peuple, qui ayent toute liberté d'aller & de venir, & conſéquemment de faire l'amour à leur guiſe. Les autres reçoivent leurs époux de la main de leurs parents. Le contrat n'eſt jamais qu'un marché, & on ne les conſulte point. On appelle *griſettes*, les filles qui peuplent les boutiques de marchandes de modes, de lingeres & de couturieres. Pluſieurs d'entr'elles tiennent le milieu entre les filles entretenues & les filles d'Opéra.

Elles ſont plus réſervées & plus décentes ; elles ſont ſuſceptibles d'attachement. On les entretient à peu de fraix, & on les entretient ſans ſcandale. Elles ne ſortent que les Dimanches & Fêtes ; & c'eſt pour ces jours-là qu'elles cherchent un *ami*

qui dédommage de l'ennui de la ſemaine ; car elle eſt bien longue, quand il faut tenir une aiguille du matin au ſoir Celles qui ſont ſages amaſſent de quoi ſe marier, ou épouſent leur ancien amant. Les autres vieilliſſent l'aiguille à la main, ou ſe mettent en maiſons.

Or, un Auteur comique devroit être fort attentif ſur toutes ces convenances, & ſavoir qu'une déclaration d'amour ne ſe fait jamais à une Demoiſelle que lorſqu'on y eſt autoriſé par le vœu des parents, & le mariage eſt alors ordinairement arrêté. Ainſi nos Auteurs modernes, en faiſant de toutes les *amoureuſes* de théâtres des filles de qualité, n'ont peint que les amours des *griſettes*.

Ils doivent dorénavant n'admettre que de jeunes veuves, s'ils ne veulent pas aller directement contre les uſages. Mais auſſi pourquoi, dans toutes les Comédies, des *filles de qualité*, ainſi que des *Comtes* & des *Marquis*, tandis qu'un étage plus bas la ſcene devient plus variée, plus plaiſante, plus animée? Mais comme il y a le jargon conventionnel de la Tragédie, de même on a créé un autre jargon pour la Comédie. Et ni les Rois ni les gens de qualité ne reconnoiſſent là leur idiôme. C'en eſt un que l'Auteur s'eſt fait avec une étude infinie, & pour manquer péniblement toutes ſes pieces.

CHAPITRE CCXLVIII.

Galanterie.

Elle remplace l'amour qui régnoit encore à Paris, il n'y a pas plus d'un ſiecle. Du temps de

Louis XIV, on mettoit dans ſes goûts de la décence & de la délicateſſe.

Les fortes paſſions ſont rares aujourd'hui ; mais auſſi n'ont-elles pas ce caractere farouche qui faiſoit ſuccéder la vengeance à la tendreſſe, & les crimes aux plaiſirs les plus doux. On ne ſe bat plus pour les femmes, leur conduite a rendu ces combats ridicules.

Ce que l'imagination ou exaltée ou trompée avoit ajouté de trop à l'amour, on l'a émondé ; & à conſidérer le changement d'un œil philoſophique, l'amour que nous avons adopté convient à la foibleſſe de notre caractere, & au peu de beſoin que nous avons de ſentir notre ame s'élever & prendre un certain eſſor. Nous nous paſſons de force & de grandeur dans tout le reſte : pourquoi en mettrions-nous dans l'amour.

On ne voit plus un amant délaiſſé, chercher dans le poiſon un remede à ſes maux. Il y en a de plus doux ; & l'inconſtance (que je ne prétends pas juſtifier) vaut cependant mieux que les mouvements frénétiques, qui tenoient encore plus à l'orgueil perſonnel qu'à la vraie tendreſſe.

Il ſeroit dangereux, dit-on, que l'amour dévorât toutes nos autres paſſions. La patrie & la ſociété y perdroient. Ne voir, n'adorer qu'un ſeul objet, lui tout ſacrifier, c'eſt perdre la liberté, c'eſt livrer à une ſorte de délire & d'extravagance toutes les facultés de notre ame. Voilà la logique reçue.

L'eſtime vraie & ſentie, ajoute-t-on, quand elle eſt perpétuée, ſuppoſe bien plus de vertus dans l'objet aimé. Et une femme qui ſent avec délicateſſe, eſt bien plus jalouſe d'inſpirer un tel ſentiment, que d'attirer les hommages uniquement attribués à ſes charmes, parce que ces hommages

s'évaporent, & ne ſont pas dus à ſon ame. C'eſt ainſi que l'on prétend juſtifier nos mœurs. Mais la patrie, dont on parle, y a tout perdu.

L'amour proprement dit n'eſt donc plus à Paris, ſi nous oſons l'avouer, qu'un libertinage mitigé, qui ne ſoumet que nos ſens, ſans tyranniſer la raiſon ni le devoir. Auſſi éloigné de la débauche que de la tendreſſe, décent dans ſes vivacités quand il peut l'être, & délicat dans ſon inconſtance, il n'exige point de ſacrifice qui nous coûteroit trop cher. Loin de nous armer les uns contre les autres, il ne s'approprie point les moments qui ſont conſacrés au devoir; il reſpecte les nœuds de l'amitié, quelquefois même il les reſſerre. Enfin, il fait paſſer l'honneur avant tout, il proſcrit également toute foibleſſe & toute lâcheté.

Le légiſlateur pourroit effacer aujourd'hui de ſon code les loix contre la violence. Nos Lucreces n'ont plus de Tarquins à redouter. Le ſéducteur ne l'eſt que pour celle qui veut bien être ſéduite, & la véritable vertu peut ſe conſerver intacte au milieu de tant d'exemples contraires. Mais fera-t-on l'honneur à mon ſiecle, de l'abſence d'un tel vice? Je ne le crois pas, parce qu'il ſuppoſe l'anéantiſſement de pluſieurs vertus. Le viol prouvoit, ainſi que le ſacrilege, que les femmes & les autels étoient religieuſement adorés.

L'amour ne ſera donc point appellé parmi nous le bourreau des cœurs. Toujours content, toujours folâtre, il s'envole avant l'ennui. Il attaque avec tant de légéreté, que ſes atteintes ne bleſſent que les cœurs qui conſentent à être bleſſés.

Je dis qu'en ôtant à cette paſſion ce qu'elle avoit de féroce & de redoutable, on a diminué quelques crimes & beaucoup de grands talents. A en juger par l'hiſtoire, les forfaits ſanglants étoient

comme inſéparables des affections profondes, jalouſes & vindicatives, qui tyranniſoient nos aïeux. Ainſi tout eſt compenſé.

Les grandes paſſions, diſent les apologiſtes du ſiecle, ſont aſſez incompatibles avec le bonheur. Il n'appartient qu'à elles, il eſt vrai; mais le bonheur eſt ſi rare, qu'il vaut mieux prendre en légere monnoie la ſomme des plaiſirs. N'ayant plus de grandes choſes à faire, nous n'avons plus beſoin de paſſions fortes.

CHAPITRE CCXLIX.

Des Femmes.

La remarque de Jean-Jacques Rouſſeau n'eſt que trop vraie, que les femmes à Paris, accoutumées à ſe répandre dans tous les lieux publics, à ſe mêler avec les hommes, ont leur fierté, leur audace, leur regard & preſque leur démarche.

Ajoutons que les femmes, depuis quelques années, jouent publiquement le rôle d'entremetteuſes d'affaires. Elles écrivent vingt lettres par jour, renouvellent les ſollicitations, aſſiegent les Miniſtres, fatiguent les commis. Elles ont leurs bureaux, leurs regiſtres; & à force d'agiter la roue de fortune, elles y placent leurs amants, leurs favoris, leurs maris, & enfin ceux qui les payent.

On voit beaucoup de femmes qui diſent d'après Ninon : *Je me ſuis faite homme.* Auſſi une inſultante galanterie ne rend plus aux belles qu'un culte ironique & offenſant.

Jamais autrefois, en parlant du ſexe, on ne diſoit *les femmes;* on auroit proféré une expreſſion groſſiere.

Jean-Jacques Rouſſeau a dit des choſes ſi dures aux femmes de Paris, que je n'oſe même le combattre. Il avoue que l'on peut & que l'on doit y chercher une amie. Je penſe en effet qu'il s'y trouve beaucoup de femmes ſenſées, véritablement ſenſibles aux nobles procédés, & capables de la plus grande conſtance en amitié. Mais en amour... Oh! je n'ai pas le droit, comme Jean-Jacques, de leur dire de terribles vérités. Lui ſeul a ſu leur plaire en ne les flattant pas.

Mylord Cheſterfield, après avoir encenſé de ſon mieux notre nation, a fini par dire à l'oreille de ſon fils, que les femmes parmi nous ſont de grands enfants qu'il faut amuſer avec deux hochets, la vanité & la galanterie.

Nous avons des mines charmantes, des yeux vifs & malins, des phyſionomies gracieuſes & fines, des têtes ſpirituelles; mais on compte les belles têtes, & elles ſont exceſſivement rares.

Pourquoi les femmes aiment-elles la Capitale? Parce qu'elles y ſont environnées d'un plus grand nombre d'adorateurs. Parlez-leur de la campagne; elles ne déguiſent pas l'averſion qu'elles éprouvent pour ce ſéjour ſolitaire, où elles ſe ſentent bien moins puiſſantes.

Quelqu'impérieuſe que puiſſe être une Pariſienne, elle reconnoîtra toujours l'aſcendant de l'homme ſur elle, ſi celui-ci ſait être ferme & prudent. C'eſt le mari qui fait la femme; mais comme les trois quarts des hommes ſont ſans caractere, ſans force, ſans dignité, il y a une foule de femmes diſſipées, dépenſieres, galantes & inſolemment altieres.

C'eſt le principal défaut de nos femmes, que l'orgueil, le rang & l'opulence ont enivrées de trop bonne heure. Rien ne choque plus que ce

ton étrange; parce que la femme, quelle qu'elle ſoit, ne peut jamais imprimer à ſon regard l'inſolence ou l'injure, ſans perdre de ſes graces, de ſa dignité & de ſon empire réel. La nature a voulu qu'elle ne pût jamais s'élever au-deſſus d'un homme par ſon geſte ou par ſon accent, ſous peine, à l'inſtant même, de paroître odieuſe & ridicule. Rien ne la diſpenſe de cette ſubordination éternelle, fût-elle ſur le trône du monde. Elle peut commander, faire agir toutes les paſſions deſpotiques, & même orgueilleuſes : mais il ne lui eſt pas permis d'être inſolente envers un homme; c'eſt-à-dire, d'oſer mépriſer ſon maître.

Les femmes qui ne comprennent guere une idée politique, pour peu qu'elle ſoit vaſte & un peu compliquée, ont des notions admirables ſur l'ordre & l'économie domeſtique. Elles ſont précieuſes chez un peuple qui vient de naître, & en même-temps chez celui qui eſt tout-à-fait corrompu. Elles réparent à Paris, dans l'intérieur des maiſons, le mal que la légiſlation fait au-dehors.

Chez les républicains, les femmes ne ſont que des ménageres; mais les femmes ſont pleines de lumieres, de ſens & d'expérience. Lorſque la nation n'exiſte point encore, ou bien lorſqu'elle n'exiſte plus, c'eſt alors qu'il faut les conſulter; car, étrangeres aux liens du patriotiſme, elles tiennent merveilleuſement aux doux liens de la ſociabilité.

Voilà leur véritable empire à Paris. Elles ſont riantes, douces & aimables, tant qu'elles repréſentent. Dans l'intérieur domeſtique, elles font payer à ce qui les environne, la contrainte qu'elles s'impoſent dans le monde.

Elles ont affaire aux maris les plus débonnaires de ce globe : elles ſe piquent de perfectionner leurs

vertus patientes, & de les ſubjuguer de toute maniere.

Il eſt néanmoins une claſſe de femmes très-reſpectables; c'eſt celle du ſecond ordre de la bourgeoiſie. Attachées à leurs maris & à leurs enfants, ſoigneuſes, économes, attentives à leurs maiſons, elles offrent le modele de la ſageſſe & du travail. Mais ces femmes n'ont point de fortune, cherchent à en amaſſer, ſont peu brillantes, encore moins inſtruites. On ne les apperçoit pas, & cependant elles font à Paris l'honneur de leur ſexe.

La coutume de Paris a trop accordé aux femmes; ce qui les rend impérieuſes & exigeantes. Un mari eſt ruiné, s'il perd ſa femme. Elle aura été malade pendant dix années, elle lui aura coûté infiniment; il faut qu'il reſtitue tout à ſon décès. De-là la triſteſſe avec laquelle on ſerre des nœuds qui ailleurs ſont ſi doux.

A un certain âge, la femme qui ne ſe fait pas bel-eſprit, ſe conſtitue dévote. Elle en prend la contenance, aſſiſte à tous les ſermons, court toutes les bénédictions, viſite ſon Directeur, & s'imagine enſuite qu'il n'y a qu'elle au monde qui faſſe de bonnes actions. Elle ſe le perſuade ſi bien, qu'elle damne tous ceux qu'elle rencontre, & ſur-tout ceux qui impriment.

Nos femmes ont perdu le caractere le plus touchant de leur ſexe, la timidité, la ſimplicité, la pudeur naïve; elles ont remplacé cette perte immenſe par les agréments de l'eſprit, les graces du langage & des manieres; elles ſont plus courues, moins reſpectées: on les aime, ſans croire à leur amour; elles ont des amants plutôt que des amis. Ceux-là diſparoiſſent, & ceux-ci ont le malheur de les ennuyer. Elles ſe trouvent ſeules ſur le retour de l'âge, après avoir paſſé au milieu de tant

d'hommes dont elles ont plutôt captivé le cœur que l'eſtime.

Elles ont fait trop de chemin pour pouvoir revenir à leur ſexe ; il faut qu'elles ſe faſſent hommes tout-à-fait, au riſque de perdre encore davantage. Mais du moins elles ne feront plus des êtres mixtes, & notre hommage alors ſera plus ſérieux.

CHAPITRE CCL.

Cocarde.

Ces mêmes femmes qui préſidoient aux tournois, qui enrichiſſoient de leurs mains les cottes-d'armes de leurs amants, qui leur préſentoient leurs armures, qui les envoyoient au combat, s'acquittent aujourd'hui envers la gloire, en donnant une *cocarde.* C'eſt que l'amour pour la patrie, eſt d'un poids tout auſſi léger que le préſent.

Les femmes aiment-elles les hommes célebres ? Comment les aiment-elles ? Savent-elles réellement les apprécier ? Queſtions faciles à réſoudre dans le dernier ſiecle, & qui de nos jours ont leurs difficultés.

CHAPITRE CCLI.

Séparations.

Le divorce n'eſt pas permis, & les plaintes en ſéparation ſont éternelles. Les voûtes du temple de la juſtice retentiſſent des gémiſſements qu'y portent les époux fatigués l'un de l'autre. Le mariage

offre une foule d'hommes que ces liens ſacrés meurtriſſent & déchirent. Ils frémiſſent contre l'indiſſolubilité d'un nœud que tous les efforts ne ſauroient rompre.

Notre légiſlation, en preſcrivant un terme indéfini, n'a point ſu compoſer avec nos paſſions, ni avec notre nature. Cette loi extrême s'eſt manifeſtée ſur-tout dans les pays où l'éducation, dépouillant le cœur de ſon énergie particuliere, lui a déſappris à ſentir une paſſion forte & unique.

La loi a été obligée d'accorder les *ſéparations*, beaucoup plus révoltantes que le *divorce*; car la ſéparation iſole deux êtres, & les laiſſe dans une eſpece de néant.

Le divorce, dans le pays où il eſt permis, eſt infiniment plus rare que la ſéparation. Faut-il s'étonner ſi, ne pouvant briſer cette loi inflexible & liée mal-à-propos à la religion la plus auſtere, l'homme eſt parvenu pour ainſi dire à la ridiculiſer, en la violant tant de fois & ſi ouvertement?

Les ſéparations volontaires ſont fort communes à Paris. On demanderoit vainement aux loix la rupture d'un nœud devenu inſupportable : on le délie de ſoi-même; & ni les loix civiles, ni les loix eccléſiaſtiques, ne vous interrogent ſur cette déſunion, pourvu qu'aucun des contractants ne ſe plaigne. Voilà comme les loix irréfragables perdent tout-à-coup leur force & leur vertu.

CHAPITRE CCLII.

Contraſte.

Les femmes dans la Capitale jouiſſent non-ſeulement de la plus grande liberté poſſible, mais encore du plus incroyable crédit. Par des manœuvres ſecretes & particulieres, elles ſont l'ame inviſible de toutes les affaires; elles réuſſiſſent ſans preſque ſortir de chez elles : elles déterminent la voix publique dans des circonſtances où elle ſembloit d'abord demeurer indéciſe.

Qu'il y ait une rixe entre mari & femme, le mari commence par avoir tort; & au bout de trois jours, il eſt peint des plus affreuſes couleurs. La ligue offenſive & défenſive le manifeſte de tous côtés : enfin, les Avocats, les loix, le jugement ſont pour le pauvre époux; tout cela eſt caſſé à un autre tribunal. Les femmes ſoutiennent leur parti, malgré les démonſtrations les plus authentiques, & après avoir ameuté les eſprits, finiſſent par les entraîner.

Mais malheur à celle qui n'eſt pas mariée! rien ne lui eſt permis, on lui fait un crime de tout. Les meres ſont d'autant plus vigilantes, qu'elles connoiſſent tous les tours que les paſſions peuvent inſpirer. Ainſi le rôle de fille eſt le plus cruel rôle du monde. On la dreſſe à tous les riants atours de la mignardiſe & de la coquetterie; on ne lui imprime que l'amour des arts, qui ſervent & embelliſſent la volupté; on ne lui impoſe d'autre devoir que la ſcience de plaire : & l'on veut que, renonçant au but de tant d'inſtructions, elle ſoit froide, ſourde à tous les propos qui circulent autour d'elle, & qu'elle

qu'elle demeure même insensible au plaisir qui naît de l'impression de ses charmes.

Il faut donc qu'elle dissimule avec un cœur neuf, & qui ne sembloit pas né pour soutenir le rôle d'une feinte perpétuelle. Elle ne peut jamais dire un mot de ce qu'elle sent si bien; le monde devient injuste & absurde à son égard. Qu'elle soit mélancolique; elle est tourmentée, dit-on, du desir & du besoin d'avoir un amant. Est elle gaie, folâtre? cet enjouement touche à peu de réserve. Elle ne peut ni rire, ni soupirer : on veut qu'elle soit fille, & qu'elle ne le soit pas.

Et voilà pourquoi les filles s'ennuyent avec les femmes, & les femmes avec les filles. Aussi ne peuvent-elles pas causer ensemble; & s'il y a une très-étroite union entre une femme & une fille, l'innocence de celle-ci touche à son terme.

CHAPITRE CCLIII.

Les Vapeurs.

La molleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle.

Ce vers de Voltaire est d'un Physicien. En effet, la molleſſe du corps indique l'inaction de l'ame. Toutes les parties de notre corps tombent dans un relâchement qui enleve aux fibres l'élasticité nécessaire pour que les sécrétions se fassent avec régularité.

De-là les *vapeurs* qui naissent de ce défaut d'occupation qui a détérioré les facultés de l'ame. L'imagination est d'autant plus active, qu'elle regne sur des organes délicats, qui, incessamment

flattés, ont perdu leur reſſort, & ſe ſont affaiſſés dans une langueur qui ſoumet les nerfs aux plus terribles convulſions, parce que, détendus par trop de jouiſſances, ils ſe replient & agiſſent ſur eux-mêmes.

C'eſt l'imagination qui ouvre le champ de la douleur, parce que cette puiſſance, quand elle n'a pas un objet qui la captive, a le don de métamorphoſer en maux tout ce qui l'environne. L'oiſiveté favoriſe les paſſions trop ſenſuelles; & celles-ci ſont ſitôt épuiſées, que le principe de ſenſibilité qui ſurvit, ne ſait plus où ſe prendre & s'attacher.

Ce principe fatigue, devient un tourment. Il n'y a plus de voluptés pour l'être miſérable qui ſe ſent exiſter, & qui voudroit des plaiſirs à l'infini, tandis que ſes organes ſont oblitérés, & que les nerfs ne peuvent plus tranſmettre les ſenſations dont ils ſont les véhicules.

Terrible état! c'eſt le ſupplice de toutes les ames efféminées, que l'inaction a précipitées dans des voluptés dangereuſes, & qui, pour ſe dérober aux travaux impoſés par la nature, ont embraſſé tous les fantômes de l'opinion.

Nos Docteurs, accoutumés à tâter le pouls à nos jolies femmes, ne connoiſſent plus que les vapeurs & les maux de nerfs. Quand un *fort* de la halle eſt malade, ils diſent qu'il a des vapeurs, & ils le mettent au bouillon de poulet & à l'eau de tilleul.

Une jolie femme qui a des vapeurs, ne fait plus autre choſe que de ſe traîner de ſa baignoire à ſa toilette, & de ſa toilette à ſon ottomane. Suivre dans un char commode une file ennuyeuſe d'autres chars, cela s'appelle *ſe promener*; & elle ne prend point d'autre exercice. Celui-ci eſt même

réputé trop violent, & elle n'en uſe que deux fois le mois.

Ainſi les riches ſont punis du déplorable emploi de leur fortune. En voyant d'un œil ſec la miſere d'autrui, ils n'en ſont pas plus heureux; & ne ſachant point tirer un parti réel & avantageux de leur opulence, ils ſont maudits, ſans faire un pas de plus vers le bonheur.

CHAPITRE CCLIV.

De l'Idole de Paris, le Joli (1)!

J'ENTREPRENDS de prouver que le joli, dans tous les genres, eſt la perfection du beau & même du ſublime; que l'avantage d'être aimable, l'emporte ſur tous les autres; & que le peuple qui peut ſe dire la plus jolie nation, doit paſſer ſans contredit pour le premier peuple de la terre. J'écris pour les hommes-femmes de Paris.

On a eu juſqu'ici une fauſſe opinion de ce qui méritoit l'hommage univerſel des hommes. La nature a beſoin d'être corrigée & embellie par l'art. Si on la mutile, c'eſt, comme on ſait, pour la rendre plus gracieuſe. L'agrément eſt le dernier trait que l'on puiſſe donner aux belles choſes. Finit-on un édifice, un tableau, un inſtrument? on lui prête des ornements, qui, ſeuls, le font valoir. Il en eſt de même des mœurs; on ne commence à jouir que lorſqu'on commence à raffiner.

(1) Ce Chapitre ironique a déja été imprimé; mais c'eſt ici ſa véritable place.

Lorſqu'une nation eſt encore barbare, elle peut facilement rencontrer le ſublime. C'eſt ainſi que l'œil avide de l'Arabe découvre l'ombre d'un arbuſte au milieu des déſerts brûlants où il s'égare. On fait alors de grandes choſes ; mais c'eſt ſans le ſavoir : on n'agit que par inſtinct. Qu'eſt-ce en effet que le ſublime, ſinon une exagération perpétuelle, un coloſſe que l'ignorance conſtruit & admire? Le génie, dans ſes bonds impétueux, extravague en nous étonnant. Les peuples mêmes les plus ſauvages ont créé ſans effort ce ſublime tant admiré. La rudeſſe des paſſions ſuffit pour l'enfanter.

C'eſt une nature brute, qui n'a pas beſoin de culture. Alors on peint les tableaux communs du lever & du coucher du ſoleil. On s'extaſie à la vue d'un ciel étoilé ; on ſe promene à pas lents ſur le bord de la mer, & l'on admire ces flots mugiſſants, qui battent majeſtueuſement ſes rives.

On idolâtre le fantôme de la liberté, & l'on a la ſottiſe de combattre & de mourir pour elle. On rejette un riant eſclavage qui n'en mérite pas le nom, & qui doit vous créer une foule de plaiſirs enchanteurs. Etat délicieux, où des chaînes d'or & de ſoie ne vous captivent que pour vous faire parcourir un cercle d'amuſements variés, où l'on vous ôte une force dangereuſe, pour vous laiſſer une foibleſſe fortunée. On refuſe dans ces temps groſſiers d'élever des Rois ſur ſa tête, & l'on ſe prive ſtupidement de l'aſpect d'une Cour brillante, qui réunit, & les galanteries les plus ingénieuſes, & les chef-d'œuvres heureux des arts & du goût. On vit ſans peintres, ſans ſtatuaires, ſans muſiciens, ſans coëffeurs, ſans cuiſiniers, ſans confiſeurs. Il règne dans les mœurs un courage giganteſque, une vertu ſévere & pédante : tout

eſt grand & ennuyeux. Les maiſons ſont vaſtes comme des cloîtres. Tous les divertiſſements publics & particuliers portent avec eux l'empreinte d'un caractere mâle. Les femmes ſont ſéqueſtrées de la ſociété, & n'allument le feu de l'amour que dans le cœurs de leurs époux. Elles ne ſe diſputent point les hommes; elles ſe bornent à donner des citoyens, à les élever, à gouverner un ménage. L'autorité paternelle, l'autorité maritale, noms ſi judicieuſement devenus ridicules parmi nous, jouiſſent de tous leurs triſtes droits. Les mariages ſont féconds. Une maniere de vivre uniforme & ſérieuſe eſt le caractere dominant de ce peuple, qui ne differe guere des ours.

Mais, dès qu'un rayon vient l'éclairer, dès qu'il ſort de cette gravité impoſante & taciturne, il commence d'abord à entrevoir le beau; il taille, il façonne, il ſe crée des regles. Le goût & la délicateſſe viennent, & enfantent le *joli*, mille fois plus ſéduiſant. On ne voit plus ſur les tables le dos énorme d'un bœuf, d'un ſanglier, ou d'un cerf. On ne voit plus des héros groſſiers dévorer des moutons, des Princeſſes filer ou faire la leſſive. On s'honore d'une noble oiſiveté; & des mêts délicats, remplis de ſucs quinteſſenciés, ſe ſuccedent pour réveiller un appétit ſans ceſſe éteint & renouvellé.

Les guerriers (ſi toutefois ils mangent) effleurent l'aîle d'un faiſan ou celle d'une perdrix: quelques-uns d'entr'eux ne vivent même que de chocolat ou de ſucreries. On ne vuide plus des outres; on goûte des liqueurs fines, poiſon délectable & chéri. Les hommes au poignet de fer, à l'eſtomac d'autruche, aux muſcles nerveux, ne ſe montrent qu'à la foire.

C'eſt l'heureux ſiecle où l'on répand plus d'ai-

ſance dans le commerce de la vie, où l'on brillante tous les objets, où l'on imagine chaque jour de nouveaux divertiſſements pour chaſſer l'immortel ennui.

On voit naître enfin la *bonne compagnie*, terme parfait de la ſucceſſion graduelle des choſes; & la coëffure devient l'affaire importante & capitale.

L'amour n'eſt plus auſſi cette flamme conſumante qui faiſoit pleurer les Achilles, qui pouſſoit les Paladins à travers les monts & les forêts; c'eſt une affaire de vanité : & telle femme s'imagine l'emporter en mérite ſur les autres femmes à proportion de ſes amants. Elles ont le cœur aſſez bon pour ſe croire obligées de faire beaucoup d'heureux. Tout change; mais c'eſt pour le mieux. Fils, vous ne dépendrez plus ſervilement d'un pere qui penſoit bonnement que la nature lui avoit donné quelqu'empire ſur vous. Femmes! vous vous moquerez de votre époux; plus de liens gênants; chaque individu eſt libre, & n'eſt ſoumis qu'au joug politique...

O comme tout devient facile & naturel! Ce qui enflammoit l'imagination de nos aïeux mélancoliques, eſt à peine un ſujet de plaiſanterie. Ces idées ſublimes, qui avoient égaré des têtes ardentes, qui leur avoient inſpiré ce fanatiſme opiniâtre qui tient à de fortes penſées, & qui fait peut-être les grands hommes, ne paroiſſent plus que ſur un ſtérile papier, où elles ſont jugées, non ſur leur degré d'élévation & de force, mais ſur l'expreſſion qui les habille & les décore. M. de la Harpe vous dira que Milton, Dante, Shakeſpear, &c. ſont des Ecrivains *monſtrueux*. Il eſt vrai que M. l'Académicien eſt éloigné de cette *monſtruoſité*.

Ce beau même, qui, comme une ſtatue inani-

mée & polie, n'avoit parlé qu'à l'ame, ne ſemble plus qu'une image intellectuelle, faite pour les rêveries des Philoſophes. Mais le joli eſt venu à ſon tour, le joli a touché tous les ſens ; le joli eſt toujours charmant, juſques dans ſes caprices. Il prête en effet des attraits à la volupté ; il eſt l'orateur des cercles ; il attache la curioſité ; il orne les talents de tous leurs avantages : toujours léger & différent de lui-même, il voit dans toutes ſes attitudes le goût préſider à ſa ſtructure délicate.

Il falloit toute l'étendue de nos lumieres pour donner une forme à cet enchanteur, qui revêt des couleurs les plus riantes les objets de la nature, qu'il imite, ou plutôt qu'il ſurpaſſe.

Qu'eſt-ce que la beauté ? Un rapport, une juſte proportion, une harmonie très-ſouvent froide & dénuée de graces. Le joli n'a pas beſoin d'être examiné ; il inſpire l'ivreſſe dès qu'il eſt apperçu : un ſoupir involontaire rend hommage à ſa perfection. Voyez ces petits chefs-d'œuvres gracieux, ces miniatures exquiſes, ces merveilles fragiles ; elles en ſont plus précieuſes : l'œil s'y fixe avec complaiſance : l'œil admire, & l'imagination, tout active qu'elle eſt, ſe trouve ſatisfaite, & ne conçoit rien au-delà.

Tranſportons en idée dans nos villes un de ces hommes qui peuploient jadis les forêts de la Germanie, & qui reparoiſſent encore ſur notre globe ſous les noms de *Tartares*, de *Hongrois*, &c. Vous appercevrez une haute ſtatue, une large & forte poitrine, un menton qui nourrit une barbe rude & épaiſſe, des bras charnus, une jambe fortement tendue, qui à chaque pas fait jouer un faiſceau de muſcles élaſtiques & ſouples. Cet homme eſt auſſi agile que robuſte. Il ſupporte la faim, la ſoif ; il couche ſur la terre ; il brave l'ennemi, les

faiſons & la mort. Plaçons à ſes côtés cet élégant que les graces ont ſemblé careſſer en le formant. Il exhale au loin une odeur d'ambre ; ſon ſourire eſt doux, & ſes yeux ſont vifs. A peine ſon menton porte l'empreinte de la virilité ; ſa jambe eſt fine & légere ; ſes mains ſemblent créées, non pour les travaux de Mars, mais pour piller les tréſors de l'amour. La ſaillie étincele en ſortant de ſa bouche de roſe ; il voltige comme l'abeille, & ne paroît formé que pour repoſer comme elle dans le calice des fleurs ; il gronde le zéphyr, pour peu qu'il dérange l'édifice de ſa chevelure. Impatient, à peine s'arrête-t-il ſur une idée ; ſon imagination eſt auſſi prompte, auſſi changeante que ſon être eſt ſémilliant.

Eh bien, prononcez, gentils François, lequel des deux mérite la préférence ? Avouez que le premier vous fera peur, autant que l'autre vous cauſera de plaiſir à voir ou à entendre.

Paſſons aux arts. On s'eſt donné, je crois, le mot pour admirer ces productions dramatiques, où les perſonnages ſont agités de mouvements convulſifs, où les paſſions ſont peintes ſous leurs vraies couleurs : cela peut être fort bon pour tempérer l'ennui majeſtueux qui regne dans nos grandes ſalles de ſpectacle. Mais, lorſqu'à table on veut appeller la gaieté, encore plus néceſſaire au bien-être que les vins les plus délicieux, récitera-t-on alors, comme faiſoient les anciens, les morceaux tragiques de cet épouvantable Shakeſpear, ou de ce triſte Sophocle ? O que le temps eſt bien mieux employé ! Le rimeur plaiſant, le chanſonnier aimable l'emportent même ſur les maîtres du Parnaſſe. Un couplet de chanſon, un vaudeville, un madrigal, un petit conte, tiennent tous les eſprits attentifs. Bons ou mauvais, on rit toujours, parce que

le joli eſt le pere de la joie, & qu'il mérite la couronne, lorſque l'homme, rendu à lui-même, & dépouillé de ſa robe, oſe avouer ſes goûts, ſes caprices, & paroître ce qu'il eſt.

Légers Anacréons de nos jours, qui valez ou qui croyez valoir le vieux chantre de Bathylle, accourez, aimables frivoliſtes, faites diſparoître le ſublime Homere, le divin Platon, & tous ceux qui leur reſſemblent!

Oui, le *joli* eſt le Dieu aimable, unique, qui met en mouvement les facultés intérieures, & leur donne un reſſort, une vivacité qu'elles ne reçoivent pas toujours de la vue des plus beaux objets. Le grand, le ſublime ne ſont point rares; ils abondent dans la nature; nos yeux en ſont fatigués. Le ſublime eſt au ſein de cette immenſe forêt, dans ce déſert ſans bornes, dans les auguſtes ténebres de ce temple ſolitaire. Il ſe déploye ſur la voûte radieuſe du firmament; il vole ſur les aîles des tempêtes; il s'éleve avec ce volcan dont la flamme rouge & ſombre embraſe la nue; il accompagne la majeſté de ces vaſtes débordements; il regne ſur cet Océan qui joint les deux mondes; il deſcend dans ces cavernes profondes où la terre montre ſes entrailles ouvertes & déchirées. Mais le joli, le joli, qu'il eſt rare! Il ſe cache avec un ſoin égal à ſa gentilleſſe; il faut le découvrir; c'eſt-à-dire, ſavoir le reconnoître. Où ſe trouvent les yeux fins & exercés, qui ſont dans la confidence de ſes graces? C'eſt une fleur paſſagere, qu'un rayon va brûler, qu'un ſouffle va détruire; c'eſt à la main de l'homme à la cueillir, ſans flétrir ſon doux velouté; c'eſt à elle ſeule qu'il appartient de compoſer le bouquet fait pour le ſein de la beauté.

C'eſt peu: l'homme unit ſon induſtrie à l'ouvrage de la nature, & ſoudain le goût de l'un

ſurpaſſe l'orgueilleuſe création de l'autre. C'eſt alors qu'on voit naître ces parterres deſſinés, ces bocages ſoumis à l'ingénieux ciſeau, ces élégantes broderies, ces petits plats, ces eſtampes, ces ariettes & ces vers étincelants, qui mouſſent comme les perles liquides du Champagne.

Heureuſe nation, qui avez de jolis appartements, de jolis meubles, de jolis bijoux, de jolies productions littéraires, qui priſez avec fureur ces charmantes bagatelles, puiſſiez-vous proſpérer longtemps dans vos jolies idées, perfectionner encore ce joli perſifflage qui vous concilie l'amour de l'Europe, & toujours merveilleuſement coëffés, ne jamais vous réveiller du joli rêve qui berce mollement votre légere exiſtence!

CHAPITRE CCLV.

Les Convois.

REMBRUNISSONS nos pinceaux, il en eſt temps. Tout change, tout paſſe avec une effrayante rapidité, le ſon des cloches funebres me l'annonce. Cette population ira bientôt ſe fondre dans les cercueils; ils ſont tout ouverts, ils attendent leur proie. Le magaſin eſt plein : on ſait que le nombre des victimes ne diminuera jamais. On a l'expérience journaliere que la mort frappe des coups prompts & inattendus; mais il n'y a point de ville où le ſpectacle du trépas faſſe moins d'impreſſion. On eſt accoutumé aux enterrements; & qui veut être pleuré après ſa mort, ne doit pas mourir à Paris; l'on y regarde paſſer un convoi avec une extrême indifférence.

Les Prêtres & les foſſoyeurs comptent ſur des

trépas périodiques ; ils connoiſſent les mois de l'année où la groſſe ſonnerie retentira plus fréquemment dans les airs, & ſavent quand les cierges du poids de deux livres ſortiront de la boutique de l'épicier. Les jurés crieurs reviennent exprès de la campagne, & développent d'avance la lugubre tenture. Les foſſes ſont creuſées & béantes.

Le *layetier*, fabricateur de notre dernier vêtement (*robe d'été*, *robe d'hyver*, a dit la Fontaine), a reçu ordre de l'Egliſe, d'apporter un plus grand nombre de bieres. Le Curé & les fabriques calculent, chacun de ſon côté, l'argent que produira la mortalité.

Dans les ſociétés, rien de ſi vrai à la lettre que ce petit dialogue d'une fable ancienne, inſéré depuis dans la comédie du Cercle. Monſieur un tel eſt mort. — Je coupe en cœur. — Cela eſt fâcheux aſſurément. — Vous jouez en treſle, Madame. — C'étoit un honnête homme ; de quoi eſt-il mort ? — Carreau. — Il s'eſt aviſé de mourir ſubitement... Et la partie continue ſans que la moindre altération ſe manifeſte ſur les viſages : on a froncé les ſourcils par air ; mais le cœur eſt démeuré froid. La même indifférence attend ces ames indifférentes.

On devroit louer, comme les anciens, des pleureurs aux enterrements, puiſque nous ne verſons plus une ſeule larme à la mort de nos parents & de nos amis. Un homme apprend que ſa femme vient de ſe noyer ; il frappe du pied, & dit : *Cela eſt bien déſagréable !*

Dans l'eſpace de cent années, il faut que deux millions cinq cents mille individus dépoſent leurs oſſements & leurs chaires alkaliſées ſur un point de ſix mille toiſes de circonférence ; & dans cet eſpace, trente cimetieres ſuffiſent pour recevoir ce grand

nombre de cadavres. Chaque Paroiſſe réclame ſes morts avec un ſoin jaloux, & il faut des diſpenſes pour aller pourrir un peu plus loin.

Certes, il n'y a point de champ de bataille où la mort faſſe entendre d'une voix plus terrible & plus éclatante ces mots de la guerre : *Soldats, ſerrez les rangs.* Les rangs ſont éclaircis à chaque inſtant par des coups auſſi rapides & auſſi inviſibles que ceux du boulet ; mais la fréquence des trépas répand une ſorte d'inſenſibilité qui des eſprits paſſe ſur les fronts.

Un convoi n'eſt pas une cérémonie triſte ; les riches ont un grand luminaire, toute l'argenterie de l'Egliſe, une tenture qui ceint les colonnes du temple, un poële richement brodé, un *de profundis* en faux bourdon : quatre-vingts Prêtres en ſurplis blancs portent des cierges allumés, tandis que toutes les cloches en branle retentiſſent au loin dans les airs ; on chante poſément les vêpres ; un maître des cérémonies guide & place l'aſſemblée ; un beau goupillon paſſe dans toutes les mains ; on ſe range ſur une même ligne ; on ſalue & l'on eſt ſalué avec preſque autant de grace que dans un ſallon.

Pour le pauvre, on le congédie avec quelques verſets des *laudes* ou des *matines*, à la pâle lueur de quatre cierges entamés, qui portent ſur des chandeliers de cuivre ; on galoppe l'indiſpenſable *de profundis ;* & ceux qui portent le cercueil & la croix de bois, courent d'un pas impatient & précipité le jetter dans la foſſe. Un petit goupillon, dont les barbes ſont rares & uſées, trempe dans un ſale bénitier où l'on a verſé l'eau bénite d'une main encore avare. Le plus ſouvent il eſt à ſec, & la main du fils ou de l'ami, s'il lui en reſte un, ne peut arroſer que de ſes pleurs l'endroit où ſont dépoſées des cendres chéries. Le Prêtre eſt déja

loin quand le fils ôte de ſes yeux le mouchoir humide; il ſe trouve ſeul ſur la tombe de ſon pere; & juſqu'au bedeau boîteux, tout a déſerté le cimetiere en murmurant contre la pauvreté du défunt & de celui qui l'enterre.

Des billets d'enterrements reſſemblent à des invitations: *Vous êtes prié d'aſſiſter*, &c. On trouve au bas: *De la part de Madame ſa veuve; de la part de M. ſon gendre.* On devroit y marquer l'âge du décédé; mais il n'y a rien de ſi incivil à Paris, que de s'informer de l'âge des morts & de celui des vivants.

On paye toujours d'avance à l'Egliſe le convoi, le ſervice & l'enterrement. On vous préſente un tarif tout imprimé: vous choiſiſſez combien vous voulez de Prêtres, de cierges, de flambeaux, de chandeliers. Voulez-vous la petite ou la grande ſonnerie? vous payerez tant; *trois volées* pour la petite, *neuf* pour la grande; *vous en aurez:*

Monſieur le Mort, laiſſez-nous faire;
Il ne s'agit que du ſalaire.

Tout cela ſe calcule: tant pour la préſence de M. le Curé, &c.

Celui de St. Euſtache eſt beaucoup plus cher que celui de St. Pierre-aux-Bœufs, attendu qu'il eſt plus gros Seigneur. Il n'enterre que les perſonnes de diſtinction. Cinquante francs pour l'ouverture d'une foſſe; *tant* pour les chantres qui glapiront quand on deſcendra le corps; *tant* pour la garniture & le parement du maître-autel; *tant* pour le petit chœur ou le grand chœur; *tant* pour le Confeſſeur ou ſon ſimulacre; *tant* pour ſes gants blancs.

On ne viendra chercher le défunt que lorſque

vous aurez délivré votre argent : il ne vous seroit pas permis d'acheter une biere chez un layetier; l'Eglise en tient magasin, & doit seule vous la vendre; c'est un accaparement, elle gagne sur votre biere près de la moitié du prix intrinseque.

A peine un homme a-t-il rendu le dernier soupir, qu'on l'arrache encore chaud de son lit; on ne cherche plus qu'à se débarrasser de son corps. La loi terrible & fatale des vingt-quatre heures regne impérieusement dans cette derniere catastrophe de la vie humaine, comme dans les fictions théâtrales qu'adore la nation. Elle ne se départira jamais de ces deux mauvaises & cruelles regles.

On fuit, on abandonne le corps à un *vieillard.* Ce *veillard* est un Prêtre indigent & subalterne, qui garde un mort la nuit, & à qui l'on donne *vingt sols & une bouteille de vin.* Il lit quelquefois à côté du cadavre, au-lieu de l'office des morts, *Tibulle* ou la *Pucelle.* Familiarisé avec le trépas, il veille indifféremment sous son étole la beauté qui n'est plus, & le vieillard qui a terminé sa carriere : le cierge funéraire ne l'attriste pas. Tandis que le bénitier est au pied du lit, il tire sa bouteille cachée sous un coin du linceul, & il abrege en la vuidant, les longues heures de la nuit.

Avant les vingt-quatre heures, le corps sera dépouillé, enveloppé d'un drap, cloué dans la biere, & porté dans le trou.

Le lendemain on ne distinguera plus son cercueil; quatre ou cinq nouveaux peseront sur le sien. C'est ce qu'on peut voir, puisqu'ils sont le plus souvent à découvert; & l'œil, s'il en a le courage, a la permission de les compter. Le fossoyeur ne jettera de la terre dessus que quand cette pyramide de tombeaux aura la proportion requise; ils ne seront en terre proprement dit, que quand il

y en aura un nombre ſuffiſant, & que le gouffre avide ſera entiérement rempli.

On s'eſt élevé contre cette précipitation inhumaine ; mais les avertiſſements, ceux même des naturaliſtes, ne font rien ſur les uſages enracinés. Plus ils ſont mauvais, plus ils ſont tenaces.

CHAPITRE CCLVI.

D'un Pauvre.

MAIS peut-être n'y a-t-il pas auſſi de ville où les mourants ſoient plus diſpoſés à quitter la vie. Les deux extrêmes de la ſociété policée ne ſont pas heureux, l'un par l'ennui, & l'autre par la miſere. L'un a fatigué ſes ſens, & ne retrouve plus le reſſort néceſſaire pour ſes jouiſſances. L'autre achete trop cher la courte & pénible ſatisfaction de ſes beſoins. Il eſt las de la vie dont le premier eſt dégoûté. A ce ſujet, je veux vous donner la narration ſuivante.

Dans le fauxbourg Saint-Marcel, lieu où, par excellence, dominent la miſere, le mauvais air, conſéquemment le mauvais pain, l'huile empoiſonnée, une fievre pourpreuſe, *brochant ſur le tout*, moiſſonnoit les pauvres par centaines. Ils n'avoient pas le temps de ſe faire traîner à l'Hôtel-Dieu. Les Confeſſeurs ne ſortoient pas d'une maiſon, & l'extrême-onction deſcendoit du grenier au ſeptieme étage (1).

(1) Parce que le grenier en formoit le huitieme. J'ai fait cette note pour les étrangers, qui n'auroient pas conçu comment on pouvoit deſcendre au ſeptieme étage.

Les bras tomboient aux foſſoyeurs. Le cercueil bannal, depuis quinze jours, rouloit de porte en porte, & ne s'étoit pas trouvé vuide un ſeul inſtant. On avoit demandé un renfort pour exhorter les mourants; car la communauté des Prêtres de la Paroiſſe ne pouvoit plus y ſuffire. Vint un Capucin vénérable. Il entre dans une eſpece d'écurie baſſe, où ſouffroit une victime de la contagion. Il y voit un vieillard moribond, étendu ſur des haillons dégoûtants. Il étoit ſeul : une botte de paille lui ſervoit de couverture & d'oreiller; pas un meuble, pas une chaiſe; il avoit tout vendu, dans les premiers jours de ſa maladie, pour quelques gouttes de bouillon. Aux murs noirs & dépouillés, pendoient ſeulement une hache & deux ſcies. C'étoit là toute ſa fortune, avec ſes bras, quand il pouvoit les mouvoir; mais alors il n'avoit pas la force de les ſoulever. *Prenez courage, mon ami*, lui dit le Confeſſeur; *c'eſt une grande grace que Dieu vous fait aujourd'hui; vous allez inceſſamment ſortir de ce monde, où vous n'avez eu que des peines... Que des peines ?* reprit le moribond d'une voix éteinte. *Vous vous trompez; j'ai vécu aſſez content, & ne me ſuis jamais plaint de mon ſort. Je n'ai connu ni la haine, ni l'envie. Mon ſommeil étoit tranquille; je me fatiguois le jour, mais je me repoſois la nuit. Les outils que vous voyez, me procuroient un pain que je mangeois avec délices, & je n'ai jamais été jaloux des tables que j'ai pu entrevoir. J'ai vu le riche plus ſujet aux maladies qu'un autre. J'étois pauvre, mais je me ſuis aſſez bien porté juſqu'à ce jour. Si je reprends la ſanté, ce que je ne crois pas, j'irai au chantier, & je continuerai à bénir la main de Dieu qui juſqu'à préſent a pris ſoin de moi.* Le conſolateur étonné

ne

ne ſavoit trop comment s'y prendre avec un tel malade. Il ne pouvoit concilier le grabat avec le langage du mourant. Il ſe remit néanmoins, & lui dit : *Mon fils, quoique cette vie ne vous ait pas été fâcheuſe, vous ne devez pas moins vous réſoudre à la quitter; car il faut ſe ſoumettre à la volonté de Dieu.... Sans doute*, reprit le moribond d'un ton de voix ferme & d'un œil aſſuré, *tout le monde doit y paſſer à ſon tour. J'ai ſu vivre, je ſaurai mourir. Je rends graces à Dieu de m'avoir donné la vie, & de me faire paſſer par la mort, pour arriver à lui. Je ſens le moment... le voici.... Adieu, mon pere.*

Voilà le ſage, je crois; & cet homme, pendant qu'il vivoit, fut peut-être mépriſé du riche qui ne ſait point faire uſage de la vie, & qui ſe déſole en lâche lorſqu'il s'agit de mourir.

CHAPITRE CCLVII.

Aux Riches.

USEZ, uſez donc du moment qui vous reſte, pour faire le bien; tout va fuir bientôt de vos mains. Soyez charitables, pour ne point ſentir l'inévitable remords qui vous attend, ſi vous endurciſſez votre cœur. Entendez-vous les cris des néceſſiteux? Ils vous redemandent la portion que vous retenez ſur leur ſubſiſtance, tandis que les excès vous tuent. Venez, approchez. Quel ſpectacle déplorable! & ſi les maux vont toujours en croiſſant, quel ſera donc le ſort de cette ville?

Ici, une malheureuſe mere, impuiſſante à nourrir ſon fils à la mammelle, voit ſon ſein épuiſé tromper

la bouche affamée de l'enfant chéri, dont la débile exiſtence peſe à celle qui lui a donné le jour, & qui ne peut retarder que de quelques inſtants la mort prête à l'enlever. Là, l'homme vieilli à cinquante ans ſous le faix des travaux publics, n'a d'autre perſpective que la conſolation d'être reçu dans un hôpital pour y mourir. O vous! qui nagez dans l'opulence, qui foulez ce même peuple ſous les pieds de vos chevaux, tandis que votre regard encore plus cruel plonge ſur lui avec dédain & orgueil, ne croyez pas que ſes maux ſoient ſans remedes. Ne vous perſuadez pas que le malheur ſoit l'inévitable partage de la plus nombreuſe portion d'hommes. Voyez dans le bien commencé le bien qui reſte à faire, & ne penſez pas que les moyens manquent pour ſecourir l'humanité ſouffrante.

Il eſt peu d'hommes qui, en donnant aux pauvres, n'ait réfléchi qu'il n'alloit pas aſſez loin, & que ſon ſuperflu appartenoit de droit & en entier aux indigents. Mais on étouffe cette voix ſecrete, qui eſt autant le cri de la juſtice que celui de la pitié. On s'étourdit, on étend ſon néceſſaire au-delà de ſes vraies dimenſions. On le ſent, on cherche à ſe le cacher; mais on s'avoue à ſoi-même qu'on n'a qu'une charité meſquine & imparfaite. Le trait de la vérité échappe à notre propre & ſecret aveu; tant la conſcience eſt un ſentiment profond, durable, armé contre nous-mêmes! On l'affoiblit, mais on ne l'éteint jamais.

Je laiſſe ceux qui me liront, ſur cette réflexion, perſuadé que, s'ils la négligent, elle s'élevera un jour d'une maniere terrible contr'eux, & au moment où ils voudroient avoir accompli le bien qu'il ſera trop tard de vouloir faire. Je les préviens qu'il n'y aura plus alors que l'idée conſolante d'a-

voir été humains, ſecourables, qui applanira pour eux ce paſſage ſi redoutable pour quiconque n'a pas obéi à cette voix intime, notre premier & incorruptible juge.

CHAPITRE CCLVIII.

Suicide.

FERAI-JE ici le tableau du ſombre déſeſpoir? Dirai-je pourquoi l'on ſe tue à Paris depuis environ vingt-cinq ans? On a voulu mettre ſur le compte de la philoſophie moderne ce qui n'eſt au fond, je l'oſerai dire, que l'ouvrage du Gouvernement. La difficulté de vivre, & d'un autre côté le jeu & les loteries trop autoriſées, voilà ce qui occaſionne les nombreux ſuicides, dont on n'entendoit preſque pas parler autrefois. Les impôts ne diminuent point; les droits d'entrées ſont toujours épouvantables. On a gêné le commerce intérieur, ou plutôt il n'exiſte pas, tant il eſt ſurchargé d'entraves. Les douanes le fatiguent & le repouſſent; on a deſſéché ſucceſſivement toutes les branches nourricieres; on a tout fait paſſer dans la main du Roi, argent, charges, privileges, maîtriſes, &c. Les agents de la finance moderne, calculateurs impitoyables, ſemblables aux vampires qui vont encore ſucer les morts, donnent le dernier coup de cabeſtan ſur un peuple déja mis au preſſoir. A la longue, tant de fardeaux accumulés le font ſuccomber. Les éternelles loix prohibitives enchaînent l'induſtrie; on lui a ôté ſon reſſort.

Ceux qui ſe tuent, ne ſachant plus comment exiſter, ne ſont rien moins que des Philoſophes. Ce ſont des indigents, las, excédés de la vie,

parce que la ſubſiſtance eſt devenue pénible & difficultueuſe.

Quand rendra-t-on à la conſommation des denrées un cours plus facile? Quand le miniſtere, ſemblable à l'enfant qui fait un bouquet de la fleur de l'arbre, ſans s'embarraſſer du fruit, ceſſera-t-il de taxer des denrées, c'eſt-à-dire, d'aller contre ſes propres intérêts? Car ſi le peuple n'eſt pas nourri avec une certaine abondance, comment pourra-t-on compter ſur la force, ſur la ſanté, ſur l'attachement des citoyens? Les Pariſiens ſeront énervés, & la plupart ſe refuſeront à reproduire leurs ſemblables (1).

La Police a ſoin de dérober au public la connoiſſance des ſuicides. Quand quelqu'un s'eſt homicidé, un Commiſſaire vient ſans robe, dreſſe un procès-verbal ſans le moindre éclat, & oblige le Curé de la Paroiſſe à enterrer le mort ſans bruit. On ne traîne plus ſur la claie ceux que des loix ineptes pourſuivoient après leur trépas. C'étoit d'ailleurs un ſpectacle horrible & dégoûtant, qui pouvoit avoir des ſuites dangereuſes, dans une ville peuplée de femmes enceintes.

Le nombre des ſuicides peut monter, année commune, à cent cinquante perſonnes. La ville de Londres n'en fournit pas autant, quoique beaucoup plus peuplée; & de plus la conſomption eſt chez les Anglois une véritable maladie, qui n'exiſte point à Paris. Cette comparaiſon nous diſpenſe de toute autre réflexion.

A Londres, c'eſt donc le riche qui ſe tue, parce que la *conſomption* attaque l'Anglois opulent, & que l'Anglois opulent eſt le plus capricieux des

(1) De-là le proverbe, *enfant de Paris, mauvaiſe nourriture.*

hommes, conſéquemment le plus ennuyé. A Paris, les ſuicides ſe trouvent dans les claſſes inférieures, & ce crime ſe commet le plus ſouvent dans des greniers ou dans des chambres garnies.

Pluſieurs ſuicides ont adopté la coutume d'écrire préalablement une lettre au Lieutenant de Police, afin d'éviter toute difficulté après leur décès. On récompenſe cette attention, en ordonnant leur ſépulture. Aucun papier public n'annonce ce genre de mort; & dans mille ans d'ici, ceux qui écriront l'hiſtoire d'après ces papiers, pourroient révoquer en doute ce que j'avance ici. Mais il n'eſt que trop vrai que le ſuicide eſt plus commun aujourd'hui à Paris que dans toute autre ville du monde connu.

CHAPITRE CCLIX.

Filets de Saint-Cloud.

Les corps des malheureux qui ſe noyent n'ont pas tous l'avantage d'avoir le vaſte & ſuperbe Océan pour tombeau, ainſi qu'ils s'en étoient flattés. Ils s'arrêtent, excepté pendant les temps de glaces, *aux filets de Saint-Cloud*; & celui qui a cru pouvoir s'échapper de ce monde ſans laiſſer aucune trace, eſt reconnu. Ses reſtes viennent atteſter à la *morne* ſon crime, ſon infortune & ſon erreur.

Dans une fête publique que l'on donna, il y a trente-deux ans environ, ſur le bord de la Seine, gonflée par les groſſes eaux, le déſordre & l'intempérance ayant fait tomber dans la riviere pluſieurs perſonnes, le nombre s'en trouva ſi conſidérable, qu'on leva les *filets de Saint-Cloud*, afin

que rien n'atteſtât la multitude des malheureuſes victimes.

On trouve ſouvent dans ces filets les plus ſinguliers débris, que le haſard entaſſe pêle-mêle, & que la Seine a chariées de la Capitale. On dit que cela ne laiſſe pas que de former un revenu pour ceux qui en ont l'adminiſtration & le bénéfice.

CHAPITRE CCLX.

Capitaliſtes.

Le peuple n'a plus d'argent; voilà le grand mal. On lui ſoutire ce qui lui en reſte, par le jeu infernal d'une loterie meurtriere, & par des emprunts d'une ſéduction dangereuſe, qui ſe renouvellent inceſſamment. La poche des Capitaliſtes & de leurs adhérents recele au moins la ſomme de ſix cents millions. C'eſt avec cette maſſe qu'ils joûtent éternellement contre les citoyens du Royaume. Leurs porte-feuilles ont fait ligue, & cette ſomme ne rentre jamais dans la circulation.

Stagnante, pour ainſi dire, elle appelle encore les richeſſes, fait la loi, écraſe, abyme tout concurrent, eſt étrangere à l'agriculture, à l'induſtrie, au commerce, même aux arts. Conſacrée à l'agiotage, elle eſt funeſte, & par le vuide qu'elle cauſe, & par le travail obſcur & perpétuel dont elle foule la nation. Il faut que dans cinq ou ſix années l'argent paſſe tout entier, par une opération violente & forcée, dans la main de ces capitaliſtes, qui s'entr'aident pour dévorer tout ce qui n'eſt pas eux.

Et néanmoins on taxe les arts, on met un impôt ſur l'induſtrie, on fait payer le commerce, l'on

demande de l'argent à un homme qui travaille. Puiſque l'on n'entend plus que ce mot de l'*argent*, de l'*argent*, encore de l'*argent*, qu'on laiſſe donc les moyens d'amaſſer de l'*argent*; que tous ſoient appellés à morceler, à couper, à dépecer la maſſe énorme des métaux monnoyés qui réſident dans un petit nombre de mains. Favoriſez tout ce qui peut creuſer les canaux par où ce métal ſi attendu doit ſe répandre, au-lieu de faire des loix, des ſtatuts, des réglements biſarres, des prohibitions éternelles. Quand tout ſe fait avec de l'argent, n'attendez pas que des vertus purement patriotiques germent ſur le ſol de la miſere & de l'indigence.

CHAPITRE CCLXI.

L'Hôtel des Fermes.

Je ne paſſe point devant l'hôtel des Fermes, ſans pouſſer un profond ſoupir. Je me dis, là s'engouffre l'argent arraché avec violence de toutes les parties du Royaume, pour qu'après ce long & pénible travail, il entre altéré dans les coffres du Roi. Quel marché ruineux, quel contrat funeſte & illuſoire a ſigné le Souverain! Il a conſenti à la miſere publique, pour être moins riche lui-même. Je voudrois pouvoir renverſer cette immenſe & infernale machine, qui ſaiſit à la gorge chaque citoyen, pompe ſon ſang ſans qu'il puiſſe réſiſter, & le diſpenſe à deux ou trois cents particuliers qui poſſedent la maſſe entiere des richeſſes. Chaque plume de Commis eſt un tube meurtrier qui écraſe le commerce, l'activité, l'induſtrie. La Ferme eſt l'épouvantail qui comprime tous les deſſeins hardis

& généreux. On ne ſonge plus dans cette anarchie, qu'à ſe jetter du parti des voleurs ; & l'horrible finance ſe ſoutient par ſes déprédations mêmes. Là, enfin, on tient école publique de pillages raffinés ; là on offre des plans plus oppreſſifs les uns que les autres.

La finance eſt le ver ſolitaire qui énerve le corps politique. Ce ver abſorbe les principaux ſucs, fait naître de fauſſes faims, & tue enfin le ſein qui le renferme.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on a voulu abſoudre la finance, parce qu'elle gagne moins aujourd'hui qu'autrefois ; mais il faut bien que ſes gains ſoyent encore immenſes, puiſqu'elle bataille ſi vigoureuſement pour le maintien de ſes opérations. Puiſſent les aſſemblées provinciales, le plus bel établiſſement de notre ſiecle, le plus propre à amener le bien le plus grand & le plus deſiré, miner ce corps financier, auteur de tant de maux & de déſordres ! C'eſt quand il ſera tombé, que l'on s'étonnera qu'il ait pu ſubſiſter ſi long-temps au déſavantage du Souverain & de la nation. L'homme qui a préparé ce grand bienfait, peut être ſûr que ſa mémoire ne périra point, & qu'il obtiendra ſa place parmi les noms que l'on prononce avec reconnoiſſance & reſpect. Il eſt inconteſtable que voilà ce qu'il y a de mieux. Le reſte ! Ah !

CHAPITRE CCLXII.

Mont de Piété.

On vient enfin d'établir un *Mont de piété*, qu'ailleurs on nomme *Lombard* ; & l'adminiſtration, par ce ſage établiſſement ſi long-temps de-

ſiré, a porté un coup mortel à la barbare & âpre furie des voraces uſuriers, toujours acharnés à dépouiller les néceſſiteux. Les agioteurs maſqués, qui cachoient leurs opérations vexatoires, ſe ſont vu forcés dans leurs inviſibles retranchements. Il faut qu'ils renoncent à un commerce illégitime, dont la trop puiſſante amorce étouffoit toute ſpéculation généreuſe, toute entrepriſe magnanime; car on ne ſavoit plus que tourmenter l'argent, pour achever la ruine de celui qui en étoit affamé.

Rien ne prouve mieux le beſoin que la Capitale avoit de ce *Lombard*, que l'affluence intariſſable des demandeurs. On raconte des choſes ſi ſingulieres, ſi incroyables, que je n'oſe les expoſer ici avant d'avoir pris des informations plus particulieres, qui m'autoriſent à les garantir. On parle de *quarante tonnes remplies de montres d'or*, pour exprimer ſans doute la quantité prodigieuſe qu'on y en a porté. Ce que je ſais, c'eſt que j'ai vu ſur les lieux ſoixante à quatre-vingts perſonnes, qui, attendant leur tour, venoient faire chacune un emprunt qui n'excédoit pas *ſix livres*. L'un portoit ſes chemiſes; celui-ci un meuble; celui-là un débris d'armoire; l'autre ſes boucles de ſouliers, un vieux tableau, un mauvais habit, &c. On dit que cette foule ſe renouvelle preſque tous les jours, & cela donne une idée non équivoque de la diſette extrême où ſont plongés le plus grand nombre des habitants.

Que donneroit-on à un Auteur pauvre & ayant du génie, qui porteroit un manuſcrit, par exemple, *l'Eſprit des Loix*, ou *l'Hiſtoire du Commerce des deux Indes*, ou *l'Emile*, non imprimés? Qu'en diroit l'Huiſſier-priſeur? à quel taux mettroit-il l'ouvrage?

L'opulence emprunte de même que la pauvreté.

Telle femme ſort d'un équipage, enveloppée dans ſa capote, & y dépoſe pour vingt-cinq mille francs de diamants, pour jouer le ſoir. Telle autre détache ſon jupon, & y demande de quoi avoir du pain.

Le Mont de piété a fait tomber les diamants, parce que c'eſt la premiere choſe qu'on y a miſe en gage, & inſenſiblement on a vu les perſonnes les plus riches ne plus figurer avec un brillant ſuperflu. Il y a eu enſuite dans cette privation des motifs très-reſpectables, & qui nous ſont connus. Plus d'un ſervice important a été rendu ſur ces objets d'un luxe dont il eſt facile de ſe paſſer. Les femmes ont donné cet exemple. Le ſentiment d'avoir fait une bonne action peut dédommager amplement leur ame ſenſible de cette frêle & petite jouiſſance. On aſſure que le tiers des effets ne ſont pas retirés : nouvelle preuve de l'étrange diſette de l'eſpece monnoyée. Les ventes qui ſe font offrent beaucoup d'objets de luxe à un bas prix; ce qui peut faire un peu de tort aux petits marchands. Mais d'ailleurs il n'eſt pas mauvais que ces objets-là, qui avoient une valeur démeſurée, perdent aujourd'hui de leur taux inſenſé.

Il s'eſt déja gliſſé, dit-on, des abus dans cette adminiſtration. On rudoie un peu trop le pauvre peuple, on priſe les objets offerts par l'indigent à un trop vil prix; ce qui rend le ſecours preſqu'inutile. Il faudroit que le ſentiment de la charité donnât entiérement, & l'emportât ſur de futiles & vaines conſidérations. Il ne ſeroit pas difficile de faire de cet établiſſement le *temple de la miſéricorde*, généreuſe, active & compatiſſante. Le bien eſt commencé; pourquoi ne s'acheveroit-il pas de maniere à ſatisfaire ſur-tout les plus infortunés?

CHAPITRE CCLXIII.

Monopole.

Un homme s'empare d'une eſpece de denrée en entier : alors il fait la loi tyranniquement. Voilà où le commerce devient dangereux, oppreſſif. C'étoit originairement un échange équitable, il n'y a plus de proportion, elle eſt rompue ; une partie des contractants eſt écraſée ; ce n'eſt plus un commerce, c'eſt un monopole, je ſuis violenté. Cet homme tyrannique me vend la choſe plus qu'elle ne vaut, parce qu'il la poſſede ſeul : il doit être puni par les loix.

Mais ſi cette marchandiſe eſt de premiere néceſſité, ſi c'eſt du pain, du vin, des légumes, de l'huile, &c., il eſt mon véritable aſſaſſin. Qu'on entaſſe les ſophiſmes, que les économiſtes viennent me prouver que le bled eſt à lui, & qu'il eſt libre d'y mettre un prix arbitraire ; ce vendeur ſera toujours un barbare : il me voit ſouffrir, & il augmente le marché ſuivant ; il fait la famine, & il en rit.

Il ſera puni, me dira-t-on, il ſe trompera tôt ou tard dans ſes calculs. Mais ſes ſpéculations erronnées auront été bien plus dangereuſes pour moi que pour lui ; car, s'il perd ſon argent, moi j'aurai perdu la vie.

Non : tant que les hommes ſeront avides, intéreſſés, inſenſibles, il ne faut pas que les denrées de premiere néceſſité ſoient abandonnées aux noirs projets de l'avarice. Il eſt ridicule & honteux de livrer à l'étranger pour trente ſols de plus ſur un ſeptier, le bled que j'ai vu croître ſous mes yeux ;

le citoyen doit être nourri, & de préférence, des productions de son sol.

Les monopoles, tantôt sur les œufs, tantôt sur les légumes, tantôt sur les fruits, tantôt sur les épices, ne sont que trop fréquents dans la Capitale, & l'on pourroit accuser les suppôts de la Police de complicité ; car elle n'a pas toujours été assez vigilante à réprimer ces indignes abus, qui affament la partie indigente du peuple, & lui font détester l'existence.

Quelquefois les hommes en place ne rougissent pas de prêter & d'avancer leur argent pour ces opérations abominables. Sous le voile qui les couvre, & qu'ils croyent impénétrable, ils jouissent des fruits infâmes de leur avarice. Ce crime devenu commun, a flétri des noms jusqu'alors respectés ; c'est un nouveau forfait de l'opulence, & presqu'inconnu avant ce siecle. J'ai vu arrher & accaparer les choux, les poires, & même les laitues.

Voici quatre vers sur les monopoleurs, par M. Dorat, qui m'ont toujours beaucoup plu.

Ils engloutissent tout par un trafic honteux ;
Souvent même leurs mains, par de lâches adresses,
Détournent de Cérès les solides richesses,
Et la fertilité disparoît devant eux.

CHAPITRE CCLXIV.

Le Regrat.

Le *regrat* est encore ce qui tue la partie indigente des habitants de la Capitale. Cette malheureuse portion achete les denrées beaucoup plus cher, & n'a que le rebut des autres citoyens.

N'ayant pas le moyen de faire quelques modiques avances pour ſes proviſions annuelles, elle paie le double de ce que valent les choſes. Tout augmente d'un tiers au moins pour cette claſſe infortunée qui eſt obligée d'avoir recours à de petits marchands qui revendent en détail ce qu'ils ont déja acheté en détail.

Ainſi le cordonnier, le maçon, le tailleur, le porte-faix, le journalier, &c. payent le vin, le bois, le beurre, le charbon, les œufs, &c. à un bien plus haut prix que le Duc d'Orléans & le Prince de Condé. Ce n'eſt point là aſſurément le chef-d'œuvre de la ſociété. On ne ſonge point à diminuer ces abus qui empêchent le peuple d'être nourri. L'homme qui a trois millions de revenu, a les commeſtibles à bien meilleur marché. Le vin qu'il boit eſt excellent, & ne lui coûte pas plus cher que le vin que l'homme du peuple eſt obligé d'acheter au cabaret. Car il faut apprendre à l'étranger qu'à chaque repas l'homme du peuple achete ſa chétive ration de vin, n'ayant le plus ſouvent ni cave, ni carafon, ni argent pour en avoir une petite proviſion. *Au plus pauvre la beſace.* Plus on eſt indigent, plus l'indigence vous mine & vous ronge.

Le ſel, par exemple, que l'on vend par regrat au peuple, *treize ſols la livre* (1), eſt non-ſeulement falſifié dans ſon origine, mais de plus rempli de mille ordures qui en compoſent près de la moitié. La Ferme oblige, pour ainſi dire, ces *regrattiers*, à empoiſonner les malheureux conſommateurs, en leur vendant à eux-mêmes ce

(1) Treize ſols une livre de ſel! tandis que la nature le donne à notre Royaume preſque pour rien.

ſel treize ſols. Ils n'ont d'autre expédient que de le gâter pour y trouver leur compte; ils y verſent de l'eau, ils y mêlent du ſable & des ordures. Un abus auſſi intolérable eſt public.

La ferme eſt donc coupable d'empoiſonnement; car ce ſel analyſé offre des matieres étrangeres, & cette falſification dangereuſe eſt l'œuvre de la cupidité financiere. Comment l'ame ne ſe ſouleveroit-elle pas d'horreur contre ces impitoyables ennemis des citoyens, qu'on rencontre à chaque pas, pervertiſſant tout, gâtant tout, & voulant encore ſe dérober à la flétriſſure qu'ils méritent?

Le vin que l'on vend dans les cabarets en détail, eſt de même falſifié; & l'on n'a pas encore vu pendre un marchand de vin pour avoir tué de cette maniere ſes compatriotes. On met aux galeres le contrebandier qui ne corrompt pas les denrées qu'il vend.

Il n'eſt malheureuſement que trop aiſé de falſifier des boiſſons telles que le vin, le cidre, l'eau-de-vie. Le marchand enfermé dans ſon cellier, compoſe ſecretement ces mixtions, y coule la litharge, ou par avarice ou par ignorance. Ces procédés frauduleux & toujours criminels ne ſont pas aſſez rigoureuſement réprimés par la Police, qui s'endort ou s'oublie ſur un article auſſi important.

Enfin, les farines gâtées ont été diſtribuées quelquefois de force aux boulangers des fauxbourgs, parce que l'adminiſtration qui avoit fait *magaſin de farines* quand elles furent endommagées par pluſieurs accidents, ne voulut par perdre ſes avances, & força le peuple à manger ce bled pourri (1).

Le commerce des bleds eſt donc bien dangereux

(1) Ceci s'eſt paſſé ſous le regne précédent.

dans la main des hommes puiſſants : ils en font payer aux autres les erreurs ou les revers. *Si je deviens marchand, qui fera le métier de Roi?* diſoit un Souverain à qui l'on propoſoit un accaparement.

CHAPITRE CCLXV.

Falſifications.

On devroit donc éclairer de plus près toutes les opérations des meûniers, boulangers, marchands de vin, épiciers, regrattiers, &c. parce qu'il s'y mêle perpétuellement des fraudes, qui, pour la plupart, nuiſent à la ſanté des citoyens. L'invigilance de la Police à cet égard mérite qu'on lui en faſſe des reproches; mais ſouvent auſſi les préſents que ces falſificateurs font aux ſubalternes prépoſés, leur aſſurent une impunité dangereuſe. Quoi de plus important néanmoins à ſurveiller avec vigueur, que ce qui contribue à la ſanté publique?

On pourſuit avec vigilance les voleurs de mouchoirs, & l'on ne pourſuivroit pas de même celui qui m'empoiſonne? Quelle contradiction!

CHAPITRE CCLXVI.

Mendiants.

Et comment voulez-vous, à la ſuite de tant d'abus trop accrédités, que cette ville, qu'on appelle *ſuperbe*, ne pullule pas de mendiants? L'œil de l'étranger eſt toujours déſagréablement frappé de leur nombre; & il ne revient point de ſa ſur-

priſe. Autant de mendiants, autant de taches dans la légiſlation d'un peuple. Il ne faut pas pour cela les étouffer comme on a fait dans ce qu'on nomme *dépôts*. C'eſt une cruauté abominable & gratuite.

On n'a pas aſſez cherché les moyens de remédier à cet épouvantable déſordre; ce qui déshonorera infailliblement nos Magiſtrats, s'ils ne s'occupent de cet objet. On leur a propoſé pluſieurs plans également bons; ils n'ont plus qu'à choiſir.

Il paroît que chez les anciens, il y avoit des pauvres, mais point d'indigents. On voit que les eſclaves avoient leurs habits, leurs tables, leurs lits: il n'eſt point dit dans aucun Auteur, qu'on rencontrât dans les villes, de ces objets ſales & dégoûtants, qui déterminent violemment la pitié, ou repouſſent la main charitable. La mal-propreté, rongée de vermine, ne couroit pas les rues avec des gémiſſements qui déchirent l'oreille, & des plaies qui épouvantent les yeux.

Ces abus ſont incorporés avec la légiſlation plus occupée à conſerver les grandes fortunes que les petites. Les grands propriétaires, quoi qu'en diſent les ſyſtêmes nouveaux, ſont funeſtes. Ils peuplent la terre de forêts, puis de biches & de daims: ils s'épuiſent en jardins-fleuriſtes, & l'oppreſſion des riches va toujours écraſant la partie la plus malheureuſe.

On a traité les pauvres, en 1769, & dans les trois années ſuivantes, avec une atrocité, une barbarie qui feront une tache ineffaçable à un ſiecle qu'on appelle *humain* & *éclairé*. On eût dit qu'on en vouloit détruire la race entiere, tant on mit en oubli les préceptes de la charité. Ils moururent preſque tous dans les *dépôts*, eſpece de priſons où l'indigence eſt punie comme le crime.

On

On vit des enlevements qui ſe faiſoient de nuit par des ordres ſecrets. Des vieillards, des enfants, des femmes perdirent tout-à-coup leur liberté, & furent jettés dans des priſons infectes, ſans qu'on ſût leur impoſer un travail conſolateur. Ils expirerent en invoquant en vain les loix protectrices, & la miſéricorde des hommes en place.

Le prétexte étoit, que l'indigence eſt voiſine du crime, que les ſéditions commencent par cette foule d'hommes qui n'ont rien à perdre; & comme on alloit faire le commerce des bleds, on craignit le déſeſpoir de cette foule de néceſſiteux, parce qu'on ſentoit bien que le pain devoit augmenter. On dit, *étouffons-les d'avance;* & ils furent étouffés: on n'imagina pas d'autres moyens.

Ces horreurs ont ceſſé en grande partie. On ne ſauroit en accuſer que des ſubalternes avides, qui outre-paſſent le pouvoir, & qui frappent ſur le pauvre ſans défenſe, croyant bien remplir leur emploi par les moyens les plus extrêmes & les plus ſéveres.

En général, ceux qui travaillent de leurs bras, ne ſont pas aſſez payés, vu la difficulté de vivre dans la Capitale: ce qui précipite dans la honteuſe mendicité, des hommes las de tourmenter leur exiſtence preſqu'infructueuſement.

Le voyageur, dont le premier coup d'œil juge beaucoup mieux que le nôtre corrompu par l'habitude, nous répétera que le peuple de Paris eſt le peuple de la terre qui travaille le plus, & qui paroît le plus triſte. L'Eſpagnol ſe procure à bon marché la nourriture & le vêtement. Enveloppé dans ſon manteau & couché au pied d'un arbre, il dort & végete paiſiblement. L'Italien s'abandonne à un doux repos, qu'interrompt un léger travail, & ouvre ſon ame aux délices journalieres de la

muſique. L'Anglois, bien nourri, fort & robuſte, heureux & libre dans les tavernes, reçoit tous les fruits de ſon active induſtrie, & en jouit perſonnellement. L'Allemand boit, fume & s'engraiſſe ſans ſouci. Le Suédois hume l'eau-de-vie de grains. Le Ruſſe, ſans prévoyance fâcheuſe, trouve une ſorte d'abondance dans l'eſclavage. Mais le Pariſien, pauvre, courbé ſous le poids éternel des fatigues & des travaux, élevant, bâtiſſant, forgeant, plongé dans les carrieres, perché ſur les toîts, voiturant des fardeaux énormes, abandonné à la merci de tous les hommes puiſſants, & écraſé comme un inſecte dès qu'il veut élever la voix, ne gagne qu'avec peine & à la ſueur de ſon front une chétive ſubſiſtance qui ne fait que prolonger ſes jours, ſans lui aſſurer un ſort paiſible pour ſa vieilleſſe.

CHAPITRE CCLXVII.

Mendiants valides.

Mais s'il eſt pluſieurs mendiants que la miſere force à tendre la main, & qui, affaiſſés ſous le poids du malheur, ont dans le geſte l'abattement de la vraie douleur, & dans les yeux le feu ſombre du déſeſpoir, il eſt auſſi un grand nombre de gueux hypocrites, qui, par des gémiſſements impoſteurs & des infirmités factices, ſurprennent votre libéralité, & trompent votre compaſſion.

D'une voix artificielle, plaintive & monotone, ils articulent en traînant le nom de Dieu, & vous pourſuivent dans les rues avec ce nom ſacré; mais ces miſérables ne craignent ni ſa juſtice, ni ſa préſence. Ils mentent à chaque paſſant. Entretenus par les aumônes, ils font ſemblant d'être ſouf-

frants, mutilés, pour ſe dérober au travail qu'ils déteſtent.

On a vu jadis des poltrons ſe couper le pouce, pour ſe diſpenſer d'aller à la guerre. Eux, ils ſe couvrent de plaies hideuſes, pour attendrir le peuple ; mais quand la nuit vient, ſuivez ces vagabonds dans le cabaret reculé de quelque fauxbourg, lieu du rendez-vous : vous verrez tous ces eſtropiés, droits & diſpos, ſe raſſembler pour leurs bruyantes orgies. Le boîteux a jetté ſa béquille, l'aveugle ſon emplâtre, le boſſu ſa boſſe de crin ; le manchot prend un violon ; le muet donne le ſignal de l'intempérance effrénée. Ils boivent, ils chantent, ils hurlent, ils s'enivrent ; la licence la plus débordée regne dans ces aſſemblées. Ils ſe vantent des impôts prélevés ſur la ſenſibilité publique, de la violence qu'ils font aux ames compatiſſantes & crédules. Ils ſe communiquent leurs ſecrets ; ils répetent leurs rôles lamentables avec des éclats de rire licencieux. La communauté de femmes eſt en uſage, comme à Lacédémone, parmi ces miſérables, qui, dans une égalité ſcandaleuſe, ne reconnoiſſent aucun principe, & ont dépouillé ces ſentiments de pudeur qui ſemblent innés dans tous les hommes policés.

Ils ſe félicitent de ſubſiſter ſans rien faire, de partager tous les plaiſirs de la ſociété, ſans en connoître les charges. Les enfants qui proviennent de ces commerces infâmes & illicites, ſont adoptés par les premiers d'entr'eux, qui ont beſoin d'un objet innocent pour exciter la pitié publique. Ils dreſſent leur voix enfantine à l'accent de la mendicité ; & à meſure que l'enfant grandit, il transforme en métier la funeſte éducation qn'on lui a donnée.

Lorſqu'ils manquent d'enfants, ces miſérables

enlevent ceux d'autrui. Alors ils contournent & disloquent leurs membres, pour leur donner ce qu'ils appellent *des jambes & des bras de Dieu.*

Cet infâme & criminel métier enrichissoit autrefois plus qu'il n'enrichit aujourd'hui, vu la sévérité de la Police sur cet article. On a vu des mendiants donner trente & quarante mille francs en mariage à leurs filles, & vivre chez eux très-commodément, après avoir *râlé* une journée entiere pour attirer des aumônes abondantes.

Mais comment ose-t-on punir la mendicité, lorsqu'on voit celle des Ordres religieux, revêtue d'une apparence légale, &, pour ainsi dire, consacrée? Ces Ordres sont riches, & ne mendient, dit-on, que par humilité; mais l'exemple n'est-il pas dangereux? & comment peut-on établir une différence entre des fainéants vêtus d'un froc, & des fainéants de profession, qui subsistent de la charité publique?

Toutes ces filles qui, le soir, vous offrent leurs appas pour une légere rétribution, peuvent être considérées comme de jeunes mendiantes; car elles sont encore plus affamées que libertines. Elles vous demandent votre argent plutôt que vos caresses.

CHAPITRE CCLXVIII.

Nécessiteux.

Il n'est presque pas possible, dans la situation actuelle de notre gouvernement, qu'il ne se trouve un grand nombre de coupables, parce qu'il y a une foule de *nécessiteux* qui n'ont qu'une existence précaire, & que la premiere loi est qu'il faut vivre.

L'horrible inégalité des fortunes, qui va toujours en augmentant, un petit nombre ayant tout, & la multitude rien ; les peres de familles dépouillés de leur argent par la voie trop ſéduiſante des loteries & des rentes viageres, fléau moderne, & ne laiſſant preſque plus à leurs enfants que des contrats en parchemin annullés à leur décès ; le fardeau de la miſere, la dureté inſolente du riche qui marchande la ſueur & la vie du manouvrier, les entraves miſes à l'induſtrie, les impôts multipliés, le déplacement & l'incertitude des états, le défaut de circulation, le hauſſement prodigieux des denrées, les routes du commerce obſtruées, tout précipite l'infortune dans un inévitable déſordre.

Arrivent les loix pénales, entourées de bourreaux ; mais on corrige rarement le mal qu'on n'a point ſu prévoir. Les potences, les échafauds, les roues, les galeres, inutiles vengeances ! Les mêmes délits recommencent, parce que la ſource n'en a pas été fermée. Il en eſt de même de ces plaies qui verſent toujours un ſang corrompu, parce qu'on n'attaque point la maſſe infectée.

Pluſieurs riches ne ſont pas devenus plus humains. L'injuſte diſtribution de la propriété a été maintenue par les loix mêmes & par les ſupplices. Les coupables ont eu la tentation qui naiſſoit de leur ſituation : leurs beſoins n'ont point changé. Ils auroient été fideles obſervateurs des loix, ſi les loix les euſſent protégés en quelque choſe. Mais leurs mains étant vuides, la loi les repouſſoit. La faim d'un côté, de l'autre des peines atroces les tenoient en ſuſpens. Jugez de l'impérieuſe & cruelle néceſſité, puiſqu'ils ont haſardé leur vie. Je ne parle point ici des crimes atroces & réfléchis qu'enfantent la vengeance & la trahiſon, mais de ces crimes hardis qui exigent le partage des biens.

C'eſt la ſociété qui a commencé le mal, parce qu'elle n'a pas aſſez travaillé pour la ſubſiſtance commune, que tous ont droit d'attendre; & le malheureux qui monte ſur l'échafaud, me paroît toujours accuſer un riche.

CHAPITRE CCLXIX.

L'Hôtel-Dieu.

J'IRAI à l'Hôpital, s'écrie le pauvre Pariſien; *mon pere y eſt mort, j'y mourrai auſſi;* & le voilà à moitié conſolé. Quelle abnégation! quelle profonde inſenſibilité!

Cruelle charité que celle de nos hôpitaux! Fatal ſecours, appât trompeur & funeſte! Mort cent fois plus triſte & plus affreuſe que celle que l'indigent recevroit ſous ſon toît, abandonné à lui-même & à la nature! La maiſon de Dieu! & on oſe l'appeller ainſi! Le mépris de l'humanité ſemble ajouter aux maux qu'on y ſouffre. Le Médecin, le Chirurgien ſont payés; d'accord. Les remedes ne coûtent rien, je le ſais. Mais on couchera le malade à côté d'un moribond & d'un cadavre; on lui mettra le ſpectacle de la mort ſous les yeux, lorſque les angoiſſes de la terreur pénétreront déja ſon ame épouvantée... La maiſon de Dieu! On le plongera dans un air rempli de miaſmes putrides; on le ſoumettra à un deſpotiſme qui n'écoutera ni le cri de ſa douleur, ni ſes repréſentations, ni ſes plaintes; on ne lui donnera perſonne pour le conſoler, pour l'affermir; on ſera indifférent à l'enlever comme mort ou comme convaleſcent. La pitié même ſera aveugle & meurtriere; car elle n'aura plus ce qui la caractériſe, la com-

paſſion profonde, l'attention ſecourable, les larmes de la ſenſibilité.... La maiſon de Dieu! Tout eſt dur & farouche dans ces lieux où tout ſouffre. Les maladies les plus contraires ſeront ſous la même couverture, & une ſimple indiſpoſition ſe convertira en un mal cruel.

Qui ne fuiroit ces hoſpices ſanglants & dénaturés? Qui oſera mettre le pied dans cette maiſon, où le lit de la miſéricorde eſt cent fois plus affreux que le grabat nud de l'indigent; & tandis que ces horreurs révoltantes affligent les regards de l'étranger & oppreſſent les cœurs irrités, on apprend avec une ſurpriſe mêlée d'effroi & d'indignation, que les hommes auxquels cette adminiſtration importante eſt confiée, n'ont rien fait encore pour éviter du moins la honte des reproches; que le grand ſcandale ſubſiſte; que, tandis que tous les biens du Clergé appartiennent de droit aux pauvres, diſent les ſaints canons, le Clergé n'a point ſecouru puiſſamment l'humanité ſouffrante, & que ſon zele a paru tiede ſur le devoir le plus ſacré que ſes obligations lui impoſoient.

Que ſeroit-ce, ſi le vol ſacrilege des biens deſtinés au ſoulagement des miſérables, ſi ces richeſſes détournées faiſoient ſortir la cruauté des établiſſements même fondés par la bienfaiſance? Eſt-il ſous le ciel un crime qui méritât plus l'exécration de tous les hommes? Et cependant la voix publique accuſe hautement ces régiſſeurs, dont le nom ne devroit être cité qu'avec attendriſſement & reſpect.

L'Hôtel-Dieu a été fondé en 660 par Saint Landry & le Comte Archambaud, pour y recevoir les malades de l'un & de l'autre ſexe ſans exception de perſonnes. Le Juif, le Turc, le Proteſtant, l'Idolâtre, le Chrétien y entrent également. Il y a

douze cents lits, & le nombre des malades ſe monte à cinq ou ſix mille. Comptez pour l'Hôpital-général dix à douze mille perſonnes, pour Bicêtre quatre à cinq mille; vous aurez le dénombrement des infortunés qui ne ſavent où poſer leur tête. Car dans nos gouvernements modernes, l'on reçoit l'exiſtence ſans obtenir le point où doit repoſer cette même exiſtence.

Il eſt preſqu'impoſſible de ſavoir quels ſont les revenus de l'Hôtel-Dieu. Ils ſont immenſes, & ce qui le feroit croire, c'eſt l'attention que l'on a d'en dérober la connoiſſance au public. Les abus paroîtront beaucoup plus révoltants à côté de cette opulence. Rapprochez la *maiſon de Charité* de Lyon & *l'hôpital de Verſailles*, de l'Hôtel-Dieu de Paris; d'un côté, vous appercevrez un ordre admirable, une régie digne d'éloges & qui attendrit le contemplateur; de l'autre, vous verrez tous les vices qui affligent l'ame, qui la ſoulevent, & qui ne lui permettent pas de paſſer ſur cet objet ſans exhaler ſa profonde indignation.

On eſpéroit que le dernier incendie tourneroit à l'avantage des malades; qu'on bâtiroit ſur un nouvel emplacement un édifice plus ſpacieux, plus ſain : mais on a laiſſé ſubſiſter preſque tous les anciens abus.

L'Hôtel-Dieu de Paris a tout ce qu'il faut pour être peſtilentiel, à cauſe de ſon athmoſphere humide & peu aërée; les plaies s'y gangrenent plus facilement, & le ſcorbut & la gale n'y font pas moins de ravages, pour peu que les malades y ſéjournent.

Les maladies les plus ſimples dans leur principe, acquierent des complications graves par une ſuite inévitable de la contagion de l'air; c'eſt par la même raiſon que les plaies ſimples à la tête & aux jambes, ſont mortelles dans cet hôpital.

Rien ne confirme mieux ce que j'avance, que le dénombrement des miſérables qui périſſent tous les ans à l'Hôtel-Dieu de Paris & à Bicêtre. Il meurt le cinquieme des malades; calcul effrayant, & qu'on enviſage avec la plus parfaite indifférence!

Il eſt prouvé par l'expérience & par les obſervations des Phyſiciens, qu'un hôpital qui contient plus de cent lits, eſt une vraie peſte. On peut ajouter que, toutes les fois que l'on traitera deux malades dans la même chambre, on les expoſera évidemment à ſe nuire beaucoup, & que par conſéquent l'on agira contre toutes les loix de l'humanité.

Puiſſe-t-il ſe rencontrer des hommes aſſez courageux pour remédier à ce qui dégrade aux yeux de l'étranger cette partie de l'adminiſtration publique! Puiſſent-ils braver les adverſaires qui frémiſſent du moindre changement! Puiſſe enfin le génie du bien l'emporter ſur le génie du mal, toujours fort, toujours opiniâtre, & faiſant la plus vigoureuſe défenſe contre tous les plans généreux qui intéreſſent l'humanité!

On croit pouvoir aſſurer ici que le revenu de l'Hôtel-Dieu eſt tel, qu'il ſuffiroit pour nourrir preſque la dixieme partie de la Capitale; & le patrimoine ſacré des pauvres ſe trouve livré aux vices d'une adminiſtration inſuffiſante, pour ne pas dire plus, puiſqu'elle ſe trompe depuis ſi long-temps, & dans le choix des moyens, & dans l'exécution.

CHAPITRE CCLXX.

Clamart.

Les corps que l'Hôtel-Dieu vomit journellement, ſont portés à Clamart. C'eſt un vaſte cimetiere, dont le gouffre eſt toujours ouvert. Ces corps n'ont point de biere : ils ſont couſus dans une ſerpilliere. On ſe dépêche de les enlever de leur lit; & plus d'un malade réputé mort, s'eſt réveillé ſous la main hâtive qui l'enfermoit dans ce groſſier linceul; d'autres ont crié qu'ils étoient vivants, dans le chariot même qui les conduiſoit à la ſépulture.

Ce chariot eſt traîné par douze hommes. Un Prêtre ſale & crotté, une cloche, une croix, voilà tout l'appareil qui attend le pauvre. Mais alors tout eſt égal.

Ce chariot lugubre part tous les jours de l'Hôtel-Dieu à quatre heures du matin; il roule dans le ſilence de la nuit. La cloche qui le précede, éveille à ſon paſſage ceux qui dorment; il faut ſe trouver ſur la route, pour bien ſentir tout ce qu'inſpire le bruit de ce chariot, & toute l'impreſſion qu'il répand dans l'ame.

On l'a vu, dans certains temps de mortalité, paſſer juſqu'à quatre fois en vingt-quatre heures: il peu contenir juſqu'à cinquante corps. On met les enfants entre les jambes des adultes. On verſe ces cadavres dans une foſſe large & profonde; on y jette enſuite de la chaux vive; & ce creuſet qui ne ſe ferme point, dit à l'œil épouvanté, qu'il dévoreroit ſans peine tous les habitants que renferment la Capitale.

L'Arrêt du Parlement, du 7 Juin 1765, qui ſupprime tous les cimetieres dans l'enclos de la ville de Paris, eſt demeuré ſans effet.

La populace ne manque pas, le jour de la fête des morts, d'aller viſiter ce vaſte cimetiere, où elle preſſent devoir ſe rendre bientôt à la ſuite de ſes peres. Elle prie & s'agenouille, puis ſe releve pour aller boire. Il n'y a là ni pyramides, ni tombeaux, ni inſcriptions, ni mauſolées : la place eſt nue. Cette terre graſſe de funérailles eſt le champ où les jeunes Chirurgiens vont la nuit, franchiſſant les murs, enlever des cadavres pour les ſoumettre à leur ſcalpel inexpérimenté. Ainſi, après le trépas du pauvre, on lui vole encore ſon corps ; & l'empire étrange que l'on exerce ſur lui, ne ceſſe enfin que quand il a perdu les derniers traits de la reſſemblance humaine.

CHAPITRE CCLXXI.

Les Enfants trouvés.

L'HÔPITAL des Enfants trouvés eſt un autre gouffre, qui ne rend pas la dixieme partie de l'eſpece humaine qu'on lui confie. Dans la Province de Normandie, on a calculé, d'après l'expérience de dix ans, qu'il mouroit cent quatre enfants ſur cent huit. Voyez la Gazette des Deux-Ponts, du 9 Avril 1771. Le réſultat s'eſt trouvé à-peu-près pareil dans pluſieurs Provinces du Royaume.

Sept à huit mille enfants légitimes ou illégitimes arrivent tous les ans à l'hôpital de Paris, & leur nombre augmente chaque année. Il y a donc ſept mille peres malheureux, qui renoncent au

ſentiment le plus cher au cœur de l'homme. Ce cruel abandon que combat la nature, annonce une foule de néceſſiteux; & ce fut de tout temps l'indigence qui cauſa la plupart des déſordres trop généralement attribués à l'ignorance & à la barbarie des hommes.

Dans les pays où le peuple jouit d'une certaine aiſance, les citoyens, même des dernieres claſſes, ſont fideles à la loi de la nature; la miſere ne fit & ne fera jamais que de mauvais citoyens.

A ne conſidérer que les cauſes ordinaires qui précipitent les enfants dans ce malheureux gouffre, mille raiſons preſſantes excuſent une grande partie de ceux qui ont eu le malheur de ſe trouver réduits à cette cruelle néceſſité. Les calamités nationales ont épuiſé peu-à-peu les forces & les reſſources du corps politique; mais il eſt une foule de cauſes ſecondes qu'il ſera très-aiſé de démêler, pour peu qu'on veuille réfléchir ſur la conſtitution politique de la Capitale.

La difficulté de vivre s'y fait ſentir de plus en plus. Quelqu'envie qu'ayent tous les individus de ſe procurer de quoi ſubſiſter honnêtement, il ne leur eſt plus également poſſible d'y parvenir. Et comment ſonger à la ſubſiſtance des enfants, quand celle qui accouche eſt elle-même dans la miſere, & ne voit de ſon lit que des murailles dépouillées?

Le quart de Paris ne ſait pas bien ſûrement la veille, ſi ſes travaux lui fourniront de quoi ſubſiſter le lendemain. Faut-il être étonné qu'on ſe porte au mal moral, quand on ne connoît que le mal phyſique?

En tout temps, à toutes les heures du jour & de la nuit, ſans queſtion & ſans formalité, on reçoit tous les enfants nouveaux nés qu'on préſente à cet hôpital.

Ce ſage établiſſement a prévenu & empêché mille crimes ſecrets : l'infanticide eſt auſſi rare qu'il étoit commun autrefois ; ce qui prouve que la légiſlation change totalement les mœurs d'un peuple.

Une fille qui a eu une foibleſſe, la dérobe à tous les regards ; elle n'en porte point la peine. Je crois qu'on a mis le libertinage un peu plus à ſon aiſe ; d'accord : mais outre qu'il eſt des inconvénients inſéparables de toute grande ſociété, & qu'il ſeroit inutile de vouloir anéantir, on a paré à une multitude de malheurs, de ſcandales & de forfaits.

On avoit propoſé de faire de tous ces enfants trouvés autant de ſoldats. Projet barbare ! Parce qu'on a nourri un enfant, a-t-on le droit de le dévouer à la guerre ? Ce ſeroit une charité bien inhumaine, que celle qui l'éleveroit pour lui redemander ſon ſang, & lui ôter la liberté malgré lui. Nul ne doit naître ſoldat, que tous les citoyens ne le ſoient indiſtinctement.

La tendreſſe maternelle s'éteignoit devant le fatal point d'honneur, lorſque le généreux Saint Vincent de Paule (qui mériteroit un éloge de la main du panégyriſte de Deſcartes & de Marc-Aurele) offrit un aſyle à ces innocentes victimes, qui doivent le jour à la foibleſſe, à la ſéduction, ou au libertinage.

J'ai dit que le nombre des enfants trouvés montoit à ſept mille par année ; mais il faut obſerver qu'un grand nombre de ces enfants viennent de la Province. Là, quand une fille devient mere, elle fait partir ſecretement l'enfant qu'elle craint de conſerver, & que dans toute autre circonſtance elle eût idolâtré.

Ce malheureux enfant, qui perdroit celle qui lui a donné le jour, exilé par le préjugé, au mo-

ment de ſa naiſſance, eſt recueilli, de lieue en lieue, par des mains mercenaires. Hélas ! c'eſt peut-être un *Corneille*, un *Fontenelle*, un *le Sueur*, qui, dans ce tranſport, va ſuccomber à l'intempérie des ſaiſons, aux fatigues du voyage; l'oſerai-je dire, au défaut de la nourriture; & ce qu'il y a d'incroyable, c'eſt que ce même enfant, venu de Normandie ou de Picardie à travers mille dangers, y retournera le ſoir même de ſon arrivée à Paris, parce que le ſort lui aura donné à la *crêche* une nourriture Normande ou Picarde.

C'eſt un homme qui apporte ſur ſon dos les enfants nouveaux-nés, dans une boîte matelaſſée, qui peut en contenir trois. Ils ſont debout dans leur maillot, reſpirant l'air par en-haut. L'homme ne s'arrête que pour prendre ſes repas, & leur faire ſucer un peu de lait. Quand il ouvre ſa boîte, il en trouve ſouvent un de mort; il acheve le voyage avec les deux autres, impatient de ſe débarraſſer du dépôt. Quand il l'a dépoſé à l'hôpital, il repart ſur-le-champ pour recommencer le même emploi, qui eſt ſon *gagne-pain.*

Preſque tous les enfants qu'on tranſporte de Lorraine par Vitry, périſſent dans cette ville. Metz a vu, dans une ſeule année, neuf cents enfants expoſés. Quelle matiere à réflexion!

Il ſeroit temps de chercher un remede à ce mal. Ou il faudroit ceſſer de méſeſtimer la fille honnête & courageuſe qui nourriroit de ſon lait ſon enfant, & racheteroit ainſi ſa faute par tous les ſoins maternels; ou il faudroit épargner à ces enfants ce tranſport pénible, qui en moiſſonne le tiers, tandis qu'un autre tiers périt avant l'âge de cinq ans.

En Pruſſe, toutes les filles nourriſſent leurs enfants, & publiquement. Il ſeroit puni, celui qui

les-offenſeroit de paroles dans cette auguſte fonction de la nature. On s'accoutume à ne voir plus en elles que des meres : voilà ce qu'a fait un Roi Philoſophe ; voilà comme il a donné des idées ſaines à ſa nation.

On avoit propoſé de ſubſtituer au lait de femme, celui de chevre & de vache : le Nord ſe trouve très-bien de ce ſyſtême. Pourquoi ne profiterions-nous pas de l'idée que nous avons donnée aux nations étrangeres ? Elles ſavent mettre en pratique ce que nous imaginons infructueuſement.

CHAPITRE CCLXXII.

Loterie royale de France.

AUTRE ſource de grands maux, & nouvellement ouverte. C'eſt un fléau qui ne ſe renouvelle pas moins de deux fois par mois. Cette loterie, fatale dans tous les ſens poſſibles, eſt une véritable contagion qui nous eſt arrivée d'Italie. Elle fut condamnée d'abord à Rome, ſous peine de banniſſement : pourquoi faut-il qu'elle ſe ſoit répandue dans preſque toutes les grandes villes de l'Europe ? Paris avoit aſſez de maux inteſtins à combattre, ſans celui-là.

Les entrepreneurs ſavent très-bien que leur gain eſt immenſe & infaillible ; que le nombre des perdants doit ſurpaſſer de beaucoup ceux qui gagnent, que preſque toutes les chances ſont à leur avantage ; qu'il n'y a aucune proportion entre la miſe & le lot ; & ils font jouer un pauvre peuple, deux fois par mois, le jeu le plus inſenſé & le plus

dévorant. Le ſtupide vulgaire ſe flatte d'attraper un *quaterne* ou un *quine*.

Les ſuites funeſtes de cette cruelle loterie ſont incalculables. L'illuſion fait porter aux cent douze bureaux l'argent réſervé à des devoirs eſſentiels. Les domeſtiques, incités par un appât dangereux, trompent & volent leurs maîtres. Les parents, aveuglés par leur tendreſſe, croyent doubler leur fortune, & la perdent entiérement. Les commis, les caiſſiers haſardent leur dépôt, & ſe donnent enſuite la mort par déſeſpoir. Pluſieurs maiſons ſont tombées par ce jeu ruineux. Une certaine ivreſſe s'empare de tous les infortunés, & ils perdent le dernier ſoutien de leur vie défaillante. On eſt pleinement inſtruit de toutes ces ſcenes tragiques, déſaſtreuſes & preſque journalieres, & malgré toute l'évidence du danger & toute la force du ſentiment, qui fait voir cette loterie comme vexatoire, on en laiſſe ſubſiſter les funeſtes opérations, tant on a ſoif d'argent, tant on fait peu de cas des mœurs & de la tranquillité des familles!

Ces conquêtes odieuſes de l'Etat ſur les citoyens, & des citoyens ſur leurs freres, ſont-elles dignes de la mere patrie; & la ſociété devroit-elle immoler ainſi ſes enfants, leur tendre des pieges, & appeller d'inévitables déſordres, en agitant périodiquement toutes ces roues de fortune?

On parle de décorer la ville, de bâtir des édifices; *l'aiſance & les mœurs en ſont le plus bel ornement*, diſoit Zénon. La Divinité ne manque ni de temples, ni d'autels; mais ce qui doit ſur-tout réjouir ſes regards, c'eſt la ſubſiſtance aiſée & journaliere d'un peuple heureux & content. La prudence en politique, eſt l'œil des autres vertus.

Extrait, *ambe*, *terne*, *quaterne*, *quine*, mots ci-devant inconnus au peuple, quels déſaſtres

ne

ne lui avez-vous pas déja causés ! Quel argent ne lui avez vous pas enlevé furtivement ! Hélas ! Il ignore que cette loterie est toute à l'avantage des banquiers, & il passe sa vie *à combiner des numéros*. La crainte & l'espérance le rendent superstitieux & hébété ; & ne sachant pas même *calculer*, il reste dans la plus grossiere illusion. Son ignorance à cet égard devroit être sa sauve-garde.

Le Roi de Prusse, sage législateur, a banni les loteries de Berlin & de ses Etats. Ce grand exemple, donné par une tête forte & habile à gouverner, dit plus que tous les raisonnements ; & sa longue expérience dépose contre ces jeux qui dessechent les forces vitales d'un Empire, en ôtant au peuple une partie de sa subsistance.

CHAPITRE CCLXXIII.

Le Chapitre équivoque.

COMMENT préserver Paris de la faim qui menace perpétuellement les deux tiers de ses habitants, insensiblement ruinés par les séductions les plus perfides & les plus multipliées ? Parlons à une ville dépravée, & dans une ville corrompue. Depuis que la société a admis & consacré par ses loix même une prodigieuse inégalité de fortunes, le grand forfait a été commis, & depuis chacun a & a dû avoir sa maniere d'exister. C'est un combat perpétuel, où tout fait effort sur la masse des richesses, pour en détacher quelque partie. Il ne s'agit plus ici des loix platoniques ; il faut considérer aujourd'hui le renversement de la société naturelle, les effets monstrueux du luxe, & la dépravation générale qu'il a entraînée. L'Etat est un corps ma-

lade, gangrené ; il ne s'agit pas de lui impoſer les devoirs d'un corps ſain & vigoureux, mais de le traiter conformément à ſes plaies preſqu'incurables.

Le luxe ſeul peut guérir les plaies du luxe : c'eſt un poiſon devenu néceſſaire à l'enſemble. La premiere loi eſt de vivre. Le ſpectacle le plus hideux eſt le viſage de la miſere oiſive, & qui attend la mort, les bras croiſés, en pouſſant quelques gémiſſements inarticulés ; & comme la Capitale eſt un amas confus & incohérent d'hommes qui n'ont ni terres à cultiver, ni manufactures à diriger, ni charges à remplir, qui ſont écraſés du fardeau journalier de l'indigence, & qui ne peuvent vivre que d'une induſtrie prompte & particuliere, il faut, puiſque le mal eſt fait, & qu'on a toléré tant de ſortes d'abus, il faut donner des moyens de ſubſiſtance à cette foule d'hommes qui pourroient faire pis.

L'Etat autoriſe publiquement une loterie, qui n'eſt qu'un jeu de haſard, toujours favorable au banquier, & dont le gain eſt pour lui ſeul. Et pourquoi interdire les mêmes jeux aux particuliers, tandis qu'on les ruine d'une maniere toujours infructueuſe pour chacun d'eux ? C'eſt l'Etat qui joue, mais qui joue à coup ſûr. Qu'il reſtitue donc aux particuliers les avantages & les bénéfices : il vaut mieux qu'un homme ſoit joueur que d'être un uſurier, un eſcroc, un voleur. Dès que l'oiſiveté regne dans une grande ville, le ſeul moyen de parer à ſa deſtruction inévitable, eſt de faire en ſorte que les moyens de ſubſiſtance ne ſoient refuſés à perſonne ; car la loi voulant être raiſonnable, deviendroit aveugle & inhumaine.

Le jeu eſt un commerce momentané, rapide, ſuſceptible d'un nombre infini de chances, propre à diviſer merveilleuſement les trop groſſes fortunes. Il forme une circulation d'argent, & cette circula-

tion abreuve, vivifie, & de plus favoriſe les conſommations. Ceux qui ne jouent pas, ſe reſſentent du bénéfice de ceux qui gagnent. Dans l'ivreſſe du gain, l'argent coule, échappe, & ſe répand ſur tous les pas de l'heureux joueur. L'avarice devient généreuſe, & tous les fronts ſont déployés par le mouvement actif de l'eſpérance & de la joie.

Une circulation très-rapide eſt imprimée à l'argent; tous les marchands s'en reſſentent, & de proche en proche tous les plus petits canaux du corps politique reçoivent des germes de fécondité.

J'aimerai toujours mieux voir dans Paris des maiſons de jeu, que des maiſons de proſtitution. Les premieres peuvent cauſer quelque bien, les ſecondes ne peuvent qu'être funeſtes en tous ſens. Le ſyſtême de Law fut un jeu public. Jamais on ne vit tant d'activité en France; le mouvement du commerce étoit rapide, les affaires multipliées, & tous les petits états jouiſſoient. Ce jeu moins déſordonné, moins violent, contenu dans les limites qui appartiennent à chaque objet, eût été très-utile.

Ne nous abuſons donc pas aujourd'hui, & voyons les choſes telles qu'elles ſont. Depuis que l'or eſt l'eſprit vital des Empires, & que les Rois eux-mêmes ne regnent que par l'or, on ne compte plus que ſes heureux poſſeſſeurs. Dans les rangs les plus élevés, tout comme ailleurs, on ſe baiſſe pour ramaſſer l'or, & ſans lui tout eſt vaine décoration.

Les dignités ſtériles ne ſont plus des dignités. La ſcience du blaſon eſt reléguée dans les dictionnaires, & nous demandons, comme l'Anglois, non plus *quel homme eſt-ce ?* mais *combien a-t-il ?* L'égalité des individus, qui le croiroit ! ſemble devoir renaître des fermentations même du luxe. En attendant qu'il nous tue, il nous ſuſpend, égaux, ſur les bords de l'abyme. Plus de maîtres dans nos ci-

tés que ceux qu'on ſe donne, plus d'eſclaves que ceux qui n'ont point d'or : qui a de l'or peut regarder tout homme en face; qui a payé l'impôt au Souverain, eſt abſolument quitte envers lui.

On ſe l'arrache, on ſe le partage, cet or ſi néceſſaire; & dans ce combat, le vainqueur d'aujourd'hui ſera demain vaincu. Qui ne ſent que dans un tel choc politique, & ſujet à tant de balancements, les différentes places que chacun occupe, n'admettent point de différences légitimes aux yeux de la raiſon; qu'il n'y a d'autre diſtinction réelle & permanente que l'or; qu'il faut donc le lancer en tout ſens, afin qu'il paſſe de main en main, & que chacun ait le droit d'en obtenir des parcelles? Ne ſent-on pas que, conſacrer d'un côté les monſtrueux héritages, & empêcher de l'autre que tel homme n'hérite d'un autre à une table de jeu, c'eſt la contradiction la plus abſurde, la plus dangereuſe, même au gouvernement actuel, qui s'étant fait banquier, a diſtrait ſciemment le bien qui pouvoit réſulter de ce jeu effroyable, où tous les déſavantages ſont néceſſairement pour ceux qui *pontent?*

Si ce remede paroît oppoſé à des réflexions plus ſages, je ne l'indique que comme un remede momentané, & qui donne le temps au légiſlateur de recourir à des moyens plus conformes à la vertu. C'eſt Colbert qui a commencé le mal, & je ſuis pleinement juſtifié par ſes inſtitutions & celles de ſes imitateurs. Colbert, à la tête du commerce & des manufactures, leur a ſacrifié l'agriculture. Il a porté dans le ſein des villes cette foule d'hommes qui fertiliſoient les campagnes; il a créé la claſſe innombrable des rentiers. On avoit des ouvrages d'un travail précieux, & l'on manquoit de pain. On lit avec étonnement que, durant les troubles de France qui précéderent le regne de Henri IV,

le Royaume produiſoit des ſubſiſtances deux fois au-delà de la conſommation des habitants ; & que, pendant les opérations brillantes de Louis XIV, au milieu des miracles de la peinture & de la ſculpture, la nation ſouffroit de la diſette ; diſette qui depuis s'eſt fréquemment renouvellée : ce qui prouve un vice dans le miniſtere de ce Colbert ſi vanté, qui a procuré à Louis XIV de nouveaux moyens de prodigalité, qui a fondu le peuple dans le ſervice de la Cour, qui a augmenté la puiſſance royale au-delà de ſes bornes naturelles.

Et ce qu'il faut remarquer, c'eſt que, malgré Colbert, le manufacturier & le marchand n'ont jamais pu jouir d'un degré d'eſtime égal à leurs travaux. Pourquoi celui qui achete ſe croiroit-il au-deſſus de celui qui vend ? Les beſoins ne ſont-ils pas réciproques ? & de quelle choſe dans le monde l'argent n'eſt-il pas le ſigne ? On ſoudoie le trône, on paye les autels. Le Monarque & le Pontife ont des revenus qu'ils touchent de leurs mains en monnoie. Les récompenſes les plus illuſtres ont, dans tous les états modernes, l'argent pour baſe. Je vois les grands Seigneurs auſſi âpres à l'obtenir, que ceux qui en ſont totalement privés. Tous les grands comédiens de ce monde, depuis ceux qui jouent ſur les tréteaux juſqu'à ceux qui repréſentent dans les Cours, ſont payés, & d'avance : conformité aſſez remarquable. Le commerce, dit-on, eſt fondé ſur le gain : voilà ce qui l'avilit. Mais tout reſpire le gain. Celui qui ſe trouve au lever du Roi fait une eſpece de trafic de ſon temps, de ſes courſes, de ſes aſſiduités, de ſes courbettes. Il ne voyage cependant que de Paris à Verſailles. Le négociant viſite tous les ports de l'Europe ; il eſt utile à tous les hommes. Tel a rapporté de ſes voyages une multitude de connoiſſances ; & tel Gentilhomme

qui ne veut vendre que ſon ſang, marchande des années entieres un régiment qui lui échappe ; & le voilà pauvre, lui & ſes deſcendants, pour deux cents années.

Ai-je plaiſanté, ai-je raiſonné ? C'eſt ce que je vous laiſſe à deviner, Lecteur.

CHAPITRE CCLXXIV.

Mes Regrets, & bien ſuperflus.

En voyant tout ce qui déshonore à ce point un peuple riche & policé, quel Ecrivain n'a point regretté de ne pas trouver dans cette ville une *tribune aux harangues*, où l'on parleroit au public aſſemblé ? On y tonneroit contre de cruels abus, qui ne ceſſent en tous pays, que quand on les a dénoncés à l'animadverſion publique. Les plus beaux morceaux d'éloquence qui nous reſtent de l'antiquité, ſont émanés de la tribune ; & aujourd'hui, que les lumieres politiques deviennent plus ſaines, on y propoſeroit ce qui pourroit être utile au public.

Qui oſeroit y monter ſans ſe ſentir échauffé des nobles flammes du patriotiſme ? Aujourd'hui, dans les gouvernements les plus libres, les peuples ne connoiſſent les débats des adminiſtrateurs & les vices de l'adminiſtration, que par les papiers publics ; moyen toujours précieux, mais bien inférieur à la parole qui tonne au milieu d'une immenſe aſſemblée.

CHAPITRE CCLXXV.

Souhait.

CETTE population qui s'accroît, s'accroîtra encore ; car depuis que les routes ſont ouvertes, tout vient, tout fond des Provinces ſur la Capitale. Des colonies de jeunes gens y accourent, abandonnent les toîts paternels, ſoit pour y faire fortune, ſoit pour y vivre avec plus de liberté ; & de-là ce nombre infini de gens qui cherchent de l'emploi & de l'occupation. La maſſe d'argent s'y précipite, & d'autant plus qu'il ne reflue pas vers les Provinces, & que les Provinces y verſent inceſſamment le leur. Mais cette maſſe ſe concentre en un petit nombre de mains.

Ces conſidérations ont fait deſirer à pluſieurs que Paris devînt port, comme il l'a été autrefois, à ce qu'il ſemble. Il eſt ſûr que le commerce maritime conviendroit très-bien à la capitale d'un Royaume auſſi peuplé que la France, ſur-tout ſi l'on conſidere que preſque tout l'argent eſt dans Paris. Ce commerce ne nuiroit en rien aux autres villes du Royaume, parce que les relations nouvelles, ouvertes avec l'Amérique, pourroient occuper le double & le triple des vaiſſeaux qui courent les mers ; que le propre du commerce eſt de vivifier toutes les parties qu'il arroſe ; parce qu'avec le temps & quelques efforts, l'on peut enlever à l'Angleterre & à la Hollande une partie de cet empire preſqu'excluſif qu'elles s'attribuent.

Quelle incroyable activité, & quel ſurcroît d'induſtrie naîtroient de ce nouveau point de vue ! Il agrandiroit & ennobliroit les ſpéculations de nos

qui ne veut vendre que ſon ſang, marchande des années entieres un régiment qui lui échappe ; & le voilà pauvre, lui & ſes deſcendants, pour deux cents années.

Ai-je plaiſanté, ai-je raiſonné ? C'eſt ce que je vous laiſſe à deviner, Lecteur.

CHAPITRE CCLXXIV.

Mes Regrets, & bien ſuperflus.

En voyant tout ce qui déshonore à ce point un peuple riche & policé, quel Ecrivain n'a point regretté de ne pas trouver dans cette ville une *tribune aux harangues*, où l'on parleroit au public aſſemblé ? On y tonneroit contre de cruels abus, qui ne ceſſent en tous pays, que quand on les a dénoncés à l'animadverſion publique. Les plus beaux morceaux d'éloquence qui nous reſtent de l'antiquité, ſont émanés de la tribune ; & aujourd'hui, que les lumieres politiques deviennent plus ſaines, on y propoſeroit ce qui pourroit être utile au public.

Qui oſeroit y monter ſans ſe ſentir échauffé des nobles flammes du patriotiſme ? Aujourd'hui, dans les gouvernements les plus libres, les peuples ne connoiſſent les débats des adminiſtrateurs & les vices de l'adminiſtration, que par les papiers publics ; moyen toujours précieux, mais bien inférieur à la parole qui tonne au milieu d'une immenſe aſſemblée.

CHAPITRE CCLXXV.

Souhait.

CETTE population qui s'accroît, s'accroîtra encore ; car depuis que les routes ſont ouvertes, tout vient, tout fond des Provinces ſur la Capitale. Des colonies de jeunes gens y accourent, abandonnent les toîts paternels, ſoit pour y faire fortune, ſoit pour y vivre avec plus de liberté ; & de-là ce nombre infini de gens qui cherchent de l'emploi & de l'occupation. La maſſe d'argent s'y précipite, & d'autant plus qu'il ne reflue pas vers les Provinces, & que les Provinces y verſent inceſſamment le leur. Mais cette maſſe ſe concentre en un petit nombre de mains.

Ces conſidérations ont fait deſirer à pluſieurs que Paris devînt port, comme il l'a été autrefois, à ce qu'il ſemble. Il eſt ſûr que le commerce maritime conviendroit très-bien à la capitale d'un Royaume auſſi peuplé que la France, ſur-tout ſi l'on conſidere que preſque tout l'argent eſt dans Paris. Ce commerce ne nuiroit en rien aux autres villes du Royaume, parce que les relations nouvelles, ouvertes avec l'Amérique, pourroient occuper le double & le triple des vaiſſeaux qui courent les mers ; que le propre du commerce eſt de vivifier toutes les parties qu'il arroſe ; parce qu'avec le temps & quelques efforts, l'on peut enlever à l'Angleterre & à la Hollande une partie de cet empire preſqu'excluſif qu'elles s'attribuent.

Quelle incroyable activité, & quel ſurcroît d'induſtrie naîtroient de ce nouveau point de vue ! Il agrandiroit & ennobliroit les ſpéculations de nos

gnicoles. La France comporte par ſes richeſſes territoriales, cinq à ſix villes maritimes du premier ordre, & nous en avons à peine trois.

Tout ce qui eſt dépenſé à Paris en luxe frivole, en jouiſſances futiles, prendroit naturellement ſon cours vers un commerce grand & généreux, qui éleveroit les ames & les eſprits. L'agiotage diſparoîtroit pour faire place au négoce. L'uſure rougiroit, quand elle appercevroit des moyens plus grands, plus lucratifs & légitimes. Enfin, ſi les ſuccès ſont proportionnés à la maſſe de pouvoir qu'on met en action, de quels avantages ne pourroit-on pas ſe flatter!

La tête d'un pareil Royaume figureroit avec plus de ſplendeur, environnée de mille vaiſſeaux; & l'abondance qui ne vient à elle qu'en épuiſant les environs & fatiguant les hommes, les chevaux & les routes, viendroit flotter ſans peine & ſans efforts au pied de ſes magnifiques remparts. L'induſtrie aiguillonnée en tout ſens, ne ſeroit plus timide ni obſcure; elle s'agrandiroit avec le projet; & la réaction de tous les eſprits opéreroit quelque choſe de grand, c'eſt-à-dire, de relatif à la puiſſance réelle du Royaume.

Cette nouvelle conquête vaudroit bien celle de quelques iſles éloignées, ſur la poſſeſſion deſquelles s'égare la routine de la politique moderne.

Si l'on remonte dans l'hiſtoire, l'on verra que des peuples de la Suede, du Danemarck & de la Norwege, au nombre de quarante mille hommes, ayant à leur tête Sigefroi, vinrent en l'année 885, faire le ſiege de Paris avec ſept cents voiles; ſans compter les barques; en ſorte qu'au rapport d'Abbon, Religieux de l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés, contemporain & témoin occulaire, qui a écrit l'hiſtoire de cette guerre en deux

volumes en vers latins, la riviere étoit couverte de leurs bâtiments l'eſpace de deux lieues. Il ajoute qu'ils étoient déja venus deux fois dans le même ſiecle.

Jules-Céſar rapporte dans le troiſieme Livre de ſes Commentaires, que lors de la conquête des Gaules, il fit faire pendant un hyver ſix cents vaiſſeaux des bois qui étoient aux environs de Paris; qu'au printemps, il fit monter ſur ces vaiſſeaux ſon armée, avec armes, bagages, chevaux & proviſions, & qu'il deſcendit la Seine, paſſa à Dieppe, & de-là en Angleterre, dont il fit la conquête.

N'avons-nous pas vu, il y a quelques années, le premier Août 1766, le Capitaine Berthelot arriver au Pont-Royal, vis-à-vis des Tuileries, ſur ſon vaiſſeau de cent ſoixante tonneaux, de cinquante-cinq pieds de quille, & dont le grand mât avoit quatre-vingts pieds de hauteur? Lorſqu'il partit le 22 du même mois, chargé de marchandiſes, l'eau de la Seine étoit à-peu-près à la même hauteur, c'eſt-à-dire, à vingt-cinq pieds. Ce vaiſſeau eſt arrivé de Rouen à Paris en ſept jours, de Rouen à Poiſſy en quatre, & une autre fois du Havre à Paris en dix jours.

L'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, annonça dans ſa ſéance publique, tenue le premier Août 1759, qu'elle propoſoit pour ſujet du prix de l'année ſuivante, cette queſtion : *La Seine n'a-t-elle pas été autrefois navigable pour des vaiſſeaux plus conſidérables que ceux qu'elle porte, & n'y auroit-il pas des moyens de lui rendre ou de lui procurer cet avantage*? En 1760, le prix fut remis, l'Académie n'ayant pas été ſatisfaite des mémoires qui lui furent envoyés. En 1761, les nouveaux ne lui ayant pas paru meilleurs, elle ſe décida à changer la maniere du prix.

Le projet n'a jamais été jugé impraticable par les Ingénieurs, & les devis eſtimatif des ouvrages, ſigné par pluſieurs Architectes, a été mis ſous les yeux du Miniſtere.

On a de l'argent pour des guerres deſtructives & incertaines, pour les vieux rebus du radotage miniſtériel ; on n'en a point pour féconder une ville immenſe, & ſoulager les Provinces du tribut énorme & onéreux qu'elle en exige.

CHAPITRE CCLXXVII.

Les Priſons.

Retombons de ces ſublimes projets à ce qui exiſte. Abandonnons nos beaux rêves pour contempler notre indigence & notre pauvreté réelle. Voyons notre extrême indifférence pour tout ce qui intéreſſe de ſi près l'humanité. Des images conſolantes ont erré autour de moi. Les cachots, les chaînes, le bruit des clefs diſſipent le ſonge !

La loi arrête l'innocent comme le coupable, lorſqu'il s'agit de conſtater un délit ; mais la priſon étant déja une peine très-grave, elle doit être adoucie autant qu'il eſt poſſible qu'elle le ſoit. Or, pour s'aſſurer de ma perſonne, il ne faut pas pour cela attaquer ma ſanté, me priver des régards du ſoleil & de l'air, me jetter dans une demeure infecte, me faire languir au milieu d'une troupe de brigands, dont la ſeule vue eſt un ſupplice.

Si le ſoupçon exige que je ſois totalement privé de ma liberté, que je ne ſois point à la merci de l'avarice d'un géolier ; qu'en m'arrachant à mes foyers on ne me confonde point avec ceux qu'on va conduire au gibet ; car je puis être innocent.

La loi ne me devra aucun dédommagement, quand elle aura reconnu mon innocence ; d'accord, parce qu'elle aura agi au nom de l'intérêt général, auquel tout eſt & doit être ſubordonné. Mais que je n'emporte pas une affreuſe maladie de ma captivité, tandis qu'il eſt ſi facile de m'épargner ces horreurs, en m'accordant un peu d'air au milieu de ma ſolitude.

Les priſons ſont reſſerrées, mal-ſaines, infectes. On les a juſtement comparées à de hauts & larges puits, aux parois deſquels ſeroient adoſſées des maſures étroites & hideuſes. Si le priſonnier veut y être ſéparé, il payera *ſoixante francs par mois* un petit emplacement de *dix pieds quarrés*. Tout s'y vend le double, & l'on diroit qu'il y a au *guichet* une taxe particuliere, pour rendre la miſere des priſonniers encore plus profonde.

D'énormes chiens font la garde & même la police avec les géoliers. Rien n'eſt plus frappant que l'analogie qui les caractériſe. Ces éleves ſont dreſſés à ſaiſir un priſonnier au collet, & à le mener au cachot ; ils obéiſſent au moindre ſigne.

Une petite porte épaiſſe s'ouvre trente fois par quart d'heure ; il faut que tout ce qui ſert à l'entretien & à la nourriture, paſſe par-là : il n'y a point d'autre entrée.

Les cachots ſont les réceptacles de toutes les horreurs & de toutes les miſeres humaines : les vices les plus monſtrueux y ſont naturaliſés, & le criminel oiſif s'enfonce là dans de nouveaux crimes.

On nomme *pailleux* les miſérables qui reſpirent encore dans ces ſouterreins. L'humanité eſt réellement effrayante & hideuſe ſous ce déplorable point de vue : tirons le rideau.

Il y a à la porte de la priſon un *cercueil banal* pour les priſonniers & *pailleux* qui décedent ;

ils n'obtiennent point de biere de la charité publique; on ne leur accorde qu'un linceul. Ce cercueil très-épais & très-ſolide reçoit chaque jour tous les morts, & indiſtinctement : quelquefois il en contient deux, quand les trépaſſés ſont des adoleſcents. Le cercueil bannal de la priſon du Châtelet ſert depuis plus de quatre vingts ans. Les *pailleux* l'appellent *la croûte de pâté.* O ſauvages errants dans les forêts de l'Amérique ſeptentrionale! vous mangez vos ennemis, vous faites un trophée ſanglant de leur chevelure : mais vous n'avez jamais du moins offert à la main tremblante de l'hiſtorien les tableaux que j'aurois ici à tracer... Non, laiſſons les monſtrueuſes turpitudes de l'humanité dégradée ſous les voiles épais qui la couvrent. Les gardiens féroces de ces criminels ne s'attendriſſent jamais, & ils ajoutent d'eux-mêmes à la dureté de leur miniſtere.

Un édit bienfaiſant & paternel va faire ceſſer une grande partie de ces abus; & le bien qui ſe fait devient le gage du bien qui ſe fera. Qu'il ſe fait lentement!

CHAPITRE CCLXXVIII.

Sentence de mort.

QUELLE voix ſiniſtre & retentiſſante, empliſſant les rues & les carrefours, ſe fait entendre juſqu'au ſommet des maiſons, & crie qu'un homme plein de jeuneſſe va périr, égorgé de ſang-froid par un autre homme, au nom de la ſociété? Le colporteur, en courant & hurlant, vend la ſentence encore humide. On l'achete pour ſavoir le nom du coupable, & apprendre quel eſt ſon crime : on a

bientôt oublié l'un & l'autre. C'eſt une condamnation ſubite qui vient épouvanter les eſprits au moment où l'on ne s'y attendoit pas.

La populace quitte les atteliers & les boutiques, & s'attroupe autour de l'échafaud, pour examiner de quelle maniere le patient accomplira le grand acte de mourir en public au milieu des tourments.

Le Philoſophe, qui, du fond de ſon aſyle, entend crier la ſentence, gémit; & ſe remettant à ſon bureau, le cœur gonflé, l'œil attendri, il écrit ſur les loix pénales & ſur ce qui néceſſite le ſupplice; il examine ſi le gouvernement, la loi n'ont rien à ſe reprocher; & tandis qu'il plaide la cauſe de l'humanité dans ſon cabinet ſolitaire, & qu'il ſonge à remporter le prix de Berne, le bourreau frappe avec une large barre de fer, écraſe le malheureux ſous onze coups, le replie ſur une roue, non la face tournée vers le ciel, comme le dit l'arrêt, mais horriblement pendante; les os briſés traverſent les chairs. Les cheveux hériſſés par la douleur, diſtillent une ſueur ſanglante. Le patient, dans ce long ſupplice, demande tour-à-tour de l'eau & la mort. Le peuple regarde au cadran de l'Hôtel-de-ville, & compte les heures qui ſonnent; il frémit conſterné, contemple & ſe tait.

Mais le lendemain un autre criminel fait relever l'échafaud, & le ſpectacle affreux de la veille n'a point empêché un nouveau forfait. La populace revient contempler le même ſpectacle; le bourreau lave ſes mains ſanglantes, & va ſe confondre dans la foule des citoyens.

L'aſſaſſin meurt; & l'homme qui a fait éprouver à une armée entiere les horreurs de la famine, qui a été plus terrible aux ſoldats de la patrie, que le fer & le feu de l'ennemi; qui a fait diſparoître des voitures de farines, & peuplé les hôpitaux; cet

homme vient bâtir un palais devant l'effigie du Monarque qu'il a trompé & volé ! Il devroit y entendre le murmure de l'Etat, les cris plaintifs des ſoldats qu'il a fait mourir d'inanition : il devroit ſe réveiller, agité par la frayeur, & voir des ſpectres menaçants errer autour de lui. Cependant il dort avec ſécurité ; des regiſtres ſignés par des hommes de loi, vendus à ſes rapines, ont légitimé ſes vols. A l'aide de calculs faux, il paroît innocent : ſon vil & infâme métier l'accrédite pour ainſi dire, & lui donne un rang parmi cette race affamée d'or. Dans ſes moments de bonne humeur, il raconte juſqu'à ſes exploits meurtriers, & comment, mettant le feu lui-même à des magaſins, il a revendu à l'État ce qui lui avoit été payé. Incendiaire & aſſaſſin en Allemagne, il en plaiſante à Paris.

Et le millionnaire qui médite, invente des plans *extendeurs* d'impoſitions ingénieuſes & calculées ſur la partie indigente du peuple, lorſqu'il a bien dîné, calcule ce qui doit lui revenir de tel forfait politique, au moment où il eſt travaillé d'une digeſtion laborieuſe.

Je ne lui pardonnerai jamais ; je le citerai inceſſamment au tribunal de l'humanité ; je pardonnerai plutôt au malheureux qui, n'ayant qu'un piſtolet & du courage, m'attaquera au détour d'une rue, pour m'ôter le ſigne repréſentatif des aliments dont il a beſoin.

Oui, l'homme qui m'aſſaſſineroit, me paroîtroit moins odieux que tous ces oppreſſeurs de la patrie. Je lui pardonne d'avance ſi ce malheur doit m'arriver ; partie offenſée, je lui rends mon affection, je le juſtifie même, & je garde le ſentiment de la haine pour l'être monſtrueux qui égorge dans le ſein du luxe & des richeſſes, & le ſentiment

ment du mépris pour les loix qui n'ont pas la force d'arrêter ou de punir ces déteſtables attentats.

CHAPITRE CCLXXIX.

Le Bourreau.

L'EXÉCUTEUR de la haute juſtice a pour gages *dix-huit mille livres* par an. Il n'en touchoit que ſeize mille il y a ſix ans. Il avoit le droit de porter ſes mains immondes ſur les denrées publiques, pour en prendre une portion. On l'a dédommagé en argent.

Il n'y a eu qu'un homme de décapité à Paris, depuis quarante ans environ. Auſſi le bourreau eſt-il inexpérimenté dans cette fonction.

La derniere claſſe du peuple connoît parfaitement ſa figure; c'eſt le grand acteur tragique, pour la populace groſſiere, qui court en foule à ces affreux ſpectacles, par le ſentiment de cette inexplicable curioſité, qui entraîne juſqu'à la foule polie, quand le crime ou le criminel ſont diſtingués.

Les femmes ſe ſont portées en foule au ſupplice de Damien; elles ont été les dernieres à détourner leurs regards de cette horrible ſcene.

Le petit peuple s'entretient fréquemment de l'exécuteur, dit qu'il a table ouverte pour les pauvres Chevaliers de St. Louis, & va chercher chez lui de la graiſſe de pendu; car il vend les cadavres aux Chirurgiens, ou les garde pour lui, à ſon choix. Le criminel ne peut pas ſe vendre de ſon vivant, ainſi qu'il fait à Londres.

Rien ne diſtingue cet homme des autres citoyens, même lorſqu'il exerce ſes épouvantables fonctions; ce qui eſt très-mal vu. Il eſt friſé, poudré, ga-

lonné, en bas de ſoie blancs, en eſcarpins, pour monter au fatal poteau : ce qui me paroît révoltant, puiſqu'il devroit porter, en ces moments terribles, l'empreinte d'une loi de mort. Ne ſaura-t-on jamais parler à l'imagination ; & puiſqu'il s'agit d'effrayer la multitude, ne connoîtra-t-on jamais l'empire des formes éloquentes? L'extérieur de cet homme devroit l'annoncer.

Il eſt ſans contredit le dernier citoyen de la ville, & lui ſeul eſt frappé par ſon emploi, d'un opprobre inhérent. Il a des valets qui exercent pour cent écus, le métier qu'il fait pour ſix mille. Et il trouve des valets!

Il y auroit beaucoup de réflexions à faire ſur cet agent de notre légiſlation criminelle, pour ſavoir à qui il appartient ſpécialement ; mais cet examen nous jetteroit dans une diſſertation étrangere à la nature de cet ouvrage.

Il marie ſes filles, quand il en a, à des bourreaux de Province. Entr'eux ils s'appellent (à l'inſtar des Evêques) *Monſieur de Paris*, *Monſieur de Chartres*, *Monſieur d'Orléans*, &c. & *Charlot* & *Berger* fourniſſent aux entretiens du peuple une matiere inépuiſable. Tels ſavetiers ſavent l'hiſtoire des pendus & des bourreaux, ainſi qu'un homme de bonne ſociété ſait l'hiſtoire des Rois de l'Europe & de leurs Miniſtres.

CHAPITRE CCLXXX.

Place de Greve.

La ſont venus tous ceux qui ſe flattoient de l'impunité (& l'on ne ſauroit imaginer comment

ils s'abuſoient à ce point extrême) : un *Cartouche*, un *Ravaillac*, un *Nivet*, un *Damiens*, & plus ſcélérat qu'eux encore, un *Deſrues*. Il y montra la froide intrépidité & le courage tranquille de l'hypocriſie. Je l'ai vu & entendu au Châtelet ; car il ſe trouvoit alors dans la même priſon avec l'Auteur de la *Philoſophie de la nature ;* & j'allois viſiter l'Ecrivain.

Deſrues n'avoit à la bouche que les noms ſacrés de Dieu, de religion. Le génie du crime n'a guere été plus loin ; & par la méditation & par la complication de ſes forfaits, il a offert un exemple effrayant de ce que pouvoit receler & imaginer l'abyme noir & impénétrable du cœur humain, quand la perverſité y regne.

Cette place eſt encore étroite, quoique nouvellement élargie. Les exécutions devroient ſe faire ailleurs ; car on oblige une foule de rentiers qui ont prêté leur argent au Roi, à voir tous les apprêts révoltants d'une exécution ; & rien de ſi hideux, de ſi indigne de la majeſté des loix. Mais tout ce qui concerne la juriſprudence criminelle eſt parmi nous dans un ſi déplorable chaos, qu'il y a bien d'autres réformes à faire, avant que de donner aux exécutions une couleur qui les diſtingue d'un meurtre ſanglant, ou d'une vengeance atroce.

L'aſſaſſin, au fond des bois, a-t-il jamais couché un homme ſur une croix de Saint André, pour lui caſſer les os de onze coups ? puis l'a-t-il ployé ſur une roue de carroſſe, un Confeſſeur à ſes côtés, qui ne peut délier le patient, & qui l'exhorte à ſouffrir ? Certes, la juſtice eſt plus effrayante que le crime. L'aſſaſſin donne ſon coup de poignard, craint d'enviſager ſa victime, fuit avec le remord, tandis que la juſtice compte pendant vingt-quatre

heures les cris déſeſpérés d'un malheureux qu'environne un peuple immenſe.

On reproche à la populace de courir en foule à ces odieux ſpectacles; mais quand il y a une exécution remarquable, ou un criminel fameux, renommé, le beau monde y court comme la plus vile canaille.

Nos femmes, dont l'ame eſt ſi ſenſible, le genre nerveux ſi délicat, qui s'évanouiſſent devant une araignée, ont aſſiſté à l'exécution de Damiens! je le répete, & n'ont détaché que les derniers leurs regards du ſupplice le plus horrible & le plus dégoûtant que la juſtice ait jamais oſé imaginer, pour venger les Rois.

On avoit fait venir tous les bourreaux des villes circonvoiſines, pour prêter la main à ces révoltantes opérations qui ont attiré des amateurs & des curieux.

L'Auteur d'un ouvrage moderne ſur la paſſion du jeu, affirme que ce jour-là même *on joua à la Greve, qu'on y joua de l'argent*, en attendant l'huile bouillante, le plomb fondu, les tenailles rougies au feu, & les quatre chevaux qui devoient écarteler l'aſſaſſin; & nous nous croyons civiliſés, policés; & nous oſons parler de nos loix, de nos mœurs; tandis que, ſans le cri éloquent des Ecrivains, nous n'aurions pas appris à rougir de ces atroces turpitudes. Que nous avons encore beſoin d'être conduits à la ſenſibilité & à la raiſon!

Le patient, tant la coutume a d'empire, ne harangue jamais le public; ce qu'il fait ſi ſouvent en Angleterre: il n'en obtiendroit pas la permiſſion. Le Général Lally paroiſſant vouloir parler au peuple, on lui mit un *bâillon*. Ainſi la forme du gouvernement ſe caractériſe par-tout, & ne permet à perſonne d'élever la voix, même à ſa

derniere heure, & de haranguer un inſtant avant d'expirer.

Les colporteurs qui crient les ſentences de mort, la médaille de cuivre ſur l'eſtomac, font quelquefois retentir l'arrêt fatal juſqu'aux oreilles du ſupplicié; cruauté impardonnable! Ils appuyent ſurtout fortement ſur ces mots, *qui condamne un aſſaſſineur*. Cet horrible barbariſme eſt de leur invention; mais il frappe plus vivement les organes du peuple que le mot *aſſaſſin*, & le peuple dit & dira toujours *aſſaſſineur :* cela lui ſemble plus énergique.

Il y a quelques années qu'un fils, ayant fait aſſaſſiner ſon pere, fut rompu à la place Dauphine avec ſon complice, exécuteur du meurtre. Le parricide, qui avoit entraîné dans le crime un homme foible, par l'appât du plus mince intérêt, ſe montra ſur l'échafaud, ſi dur, ſi hautain, ſi peu repentant, tandis que ſon compagnon prioit & ſe réſignoit, qu'au premier cri qu'il jetta ſous le premier coup de barre, un battement univerſel partit de toutes les mains.

J'ai cru que ce trait, peut-être unique, devoit appartenir au tableau des mœurs du peuple de la Capitale.

On ne coupe plus de têtes; ce qui prouve que les *Grands* ne prévariquent point. Le ſabre qui coupe les têtes nobles, eſt rouillé dans le fourreau, & l'exécuteur a oublié cette partie de ſon métier. Il ne ſait plus que pendre & rouer : ſon bras inexpérimenté a manqué le Général Lally.

Chaque année offre une race nouvelle de voleurs & de ſcélérats qui ont un caractere différent. L'an paſſé, c'étoient des empoiſonneurs connus ſous le nom d'*endormeurs*, qui mêloient dans le tabac & dans les boiſſons un venin aſſoupiſſant, dangereux

& mortel. Cette année, ce ſont des voleurs d'Egliſe, des ſacrileges, qui, pendant les nuits, enfoncent, pillent les ſacriſties, emportent ciboires, calices, croix, chandeliers, &c. On a dépouillé, tant ſur la route de Flandres qu'aux environs de Paris, près de quarante Egliſes.

On a vu, dit-on, de ces ſacrileges qui avoient volé un ciboire, en renvoyer les hoſties au Curé du lieu dans une lettre, après avoir employé une de ces mêmes hoſties comme pain à cacheter.

On a révoqué en doute les exécutions nocturnes faites aux flambeaux. Il paroît conſtaté que rien n'eſt moins imaginaire. On ne conçoit pas comment la loi ſe plaît à un meurtre clandeſtin. L'interprétation la plus forcée n'a jamais pu lui donner cet horrible caractere. La peine de mort ne ſauroit être conſidérée que comme un exemple, & jamais comme une punition; or, qu'eſt-ce que d'étrangler un homme dans les ténebres, à l'inſu des citoyens qui dorment? Si vous lui faites grace de la publicité, faites-lui graces de la vie. Ce n'eſt qu'au nom de la ſociété qu'il doit la perdre; & votre arrêt eſt un crime, ſi elle ignore tout-à-la-fois le délit & le ſupplice.

Les Anglois & les Suiſſes ont une juriſprudence criminelle que la juſtice, la raiſon & l'humanité peuvent avouer; & nous avons encore à rougir des nos formes lamentables & barbares. Nous n'avons pas encore appris à garantir notre liberté, notre vie & notre honneur des invaſions du pouvoir aveugle & de la ſcélérateſſe réfléchie. La loi reſte indéciſe entre le crime audacieux & l'innocence timide: elle a peine à les diſtinguer; & tandis que l'inſtruction s'eſt paſſée dans l'ombre loin de l'œil & de l'oreille des citoyens, le

ſupplice vient épouvanter leurs regards ; & en voyant ſes abominables inſtruments dreſſés dans la place publique, il faut qu'ils demandent quel eſt le coupable & quel eſt ſon délit.

CHAPITRE CCLXXXI.

Servante mal pendue.

Il y a dix-ſept ans environ qu'une jeune payſanne, d'une figure très-agréable, s'étoit miſe en ſervice chez un homme qui avoit tous les vices qu'entraîne la corruption des grandes villes. Epris de ſes charmes, il tenta tous les moyens de la ſéduire. Elle étoit honnête ; elle réſiſta. La ſageſſe de cette fille ne fit qu'irriter la paſſion du maître, qui, ne pouvant la ſoumettre à ſes deſirs, imagina la vengeance la plus noire & la plus abominable. Il enferma furtivement, dans la caſſette où cette fille mettoit ſes hardes, pluſieurs effets à lui appartenants & marqués à ſon nom ; puis il cria qu'il étoit volé, appella un Commiſſaire, & fit ſa dépoſition en juſtice. A l'ouverture de la caſſette, on reconnut les effets qu'il avoit réclamés.

La pauvre ſervante empriſonnée, n'avoit que ſes pleurs pour défenſe ; & pour toute réponſe aux interrogatoires, elle diſoit qu'elle étoit innocente. On ne ſauroit trop accuſer notre juriſprudence criminelle, quand on ſonge que les Juges n'eurent aucun ſoupçon de la ſcélérateſſe de l'accuſateur, & qu'ils ſuivirent la loi dans toute ſa rigueur ; rigueur exceſſive, & qui devroit diſparoître de notre code, pour faire place à un ſimple châtiment, qui laiſſeroit moins de vols impunis.

La fille innocente fut condamnée à être pendue. Elle le fut mal, parce que c'étoit le coup d'eſſai du fils de l'exécuteur des hautes œuvres. Un Chirurgien avoit acheté le corps. Il fut porté chez lui. Voulant le ſoir même y porter le ſcalpel, il ſentit un reſte de chaleur ; l'acier tranchant lui tomba des mains, & il mit dans ſon lit celle qu'il alloit diſſéquer.

Ses ſoins pour la rappeller à la vie ne furent pas inutiles ; il manda en même-temps un Eccléſiaſtique, dont il connoiſſoit la diſcrétion & l'expérience, tant pour le conſulter ſur cet étrange événement, que pour être témoin de ſa conduite.

Au moment que cette fille infortunée ouvrit les yeux, elle ſe crut dans l'autre monde ; & appercevant la figure du Prêtre, qui avoit une groſſe tête & une phyſionomie fortement prononcée, (car je l'ai connu, & c'eſt de lui que je tiens ce fait,) elle joignit les mains avec tremblement, & s'écria : *Pere éternel, vous ſavez mon innocence, ayez pitié de moi.* Elle ne ceſſa d'invoquer cet Eccléſiaſtique, croyant voir Dieu même. On fut long-temps à lui perſuader qu'elle n'étoit pas décédée, tant l'idée du ſupplice & de la mort avoit frappé ſon imagination ! Rien n'étoit plus touchant & plus expreſſif que ce cri d'une ame innocente, qui s'élevoit vers celui qu'elle regardoit comme ſon juge ſuprême ; & au défaut de ſa beauté attendriſſante, ce ſpectacle unique étoit fait pour intéreſſer vivement l'homme ſenſible & l'homme obſervateur. Quel tableau pour un peintre ! Quel récit pour un Philoſophe ! Quelle inſtruction pour un homme de loi !

Le procès ne fut pas ſoumis à une nouvelle réviſion, ainſi qu'on l'a imprimée dans le *Journal de Paris*. La ſervante guérie de ſon effroi, revenue

à la vie, ayant reconnu un homme dans celui qu'elle adoroit, & qui lui fit reporter ſes prieres vers le ſeul Etre adorable, quitta pendant la nuit la maiſon du Chirurgien doublement inquiet pour cette fille & pour lui. Elle alla ſe cacher dans un village éloigné, tremblant de rencontrer les juges, les ſatellites & l'affreux poteau, qui pourſuivoient ſes regards.

L'horrible calomniateur demeura impuni, parce que ſon crime manifeſté aux yeux de témoins particuliers, ne l'étoit pas de même aux yeux des Magiſtrats & des loix.

Le peuple eut connoiſſance de la réſurrection de cette fille. Il accabla d'injures le ſcélérat auteur de cette infamie. Mais dans cette ville immenſe, ce forfait fut bientôt oublié, & le monſtre reſpire peut-être encore : du moins il n'a pas porté devant les hommes la peine qu'il méritoit.

Un livre à faire ſeroit le *Recueil de tous les innocents condamnés*, pour voir les cauſes de l'erreur, & l'éviter dans la ſuite. Ne ſe trouvera-t-il point enfin un Magiſtrat qui s'occupera de cet ouvrage important?

CHAPITRE CCLXXXII.

Baſtille.

PRISON d'Etat : c'eſt aſſez la qualifier. *C'eſt un château*, dit Saint-Foix, *qui, ſans être fort, eſt le plus redoutable de l'Europe.*

Qui ſait ce qui s'eſt fait à la Baſtille, ce qu'elle renferme, ce qu'elle a renfermé? Mais comment écrira-t-on l'hiſtoire de Louis XIII, de Louis XIV & de Louis XV, ſi l'on ne ſait pas l'hiſtoire de la

Baſtille ? Ce qu'il y a de plus intéreſſant, de plus curieux, de plus ſingulier, s'eſt paſſé dans ſes murailles. La partie la plus intéreſſante de notre hiſtoire nous ſera donc à jamais cachée : rien ne tranſpire de ce gouffre, non plus que de l'abyme muet des tombeaux.

Henri IV fit garder le tréſor royal à la Baſtille. Louis XV y fit enfermer le Dictionnaire encyclopédique, qui y pourrit encore.

Le Duc de Guiſe, maître de Paris en 1588, le fut auſſi de la Baſtille & de l'Arſenal. Il en fit Gouverneur Buſſy le Clerc, Procureur au Parlement. Buſſy le Clerc ayant inveſti le Parlement, qui refuſoit de délier les François du ſerment de fidélité & d'obéiſſance, conduiſit à la Baſtille Préſidents & Conſeillers, tous en robe & en bonnet quarré ; là il les fit jeûner au pain & à l'eau.

O murs épais de la Baſtille ! qui avez reçu ſous les trois derniers regnes les ſoupirs & les gémiſſements de tant de victimes, ſi vous pouviez parler, que vos récits terribles & fideles démentiroient le langage timide & adulateur de l'hiſtoire !

Auprès de la Baſtille ſe trouve l'Arſenal, qui recele le magaſin à poudre, voiſinage tout auſſi terrible que la demeure.

La tour de Vincennes renferme encore des priſonniers d'Etat, qui paroiſſent devoir y finir leurs triſtes jours. Qui a pu calculer au juſte les lettres de cachet délivrées ſous les trois derniers regnes ?

On a une hiſtoire de la Baſtille en cinq volumes, qui offre quelques anecdotes particulieres & bizarres ; mais rien de ce qu'on ſouhaiteroit tant d'apprendre, rien, en un mot, qui puiſſe porter quelque jour ſur certains ſecrets d'Etat, couverts d'un voile impénétrable. Si l'on en croit l'Hiſtorien, on y traitoit ſous un d'Argenſon, avec une

rigueur inouie & une violence tyrannique ; les priſonniers déja trop punis par la perte de leur liberté.

Le Gouvernement, aujourd'hui plus doux & plus humain qu'il ne l'a jamais été depuis la mort de Henri IV, s'eſt beaucoup relâché ſans doute de cette cruelle ſévérité, & l'on n'y inflige plus de ces punitions affreuſes & inutiles.

Quand un priſonnier décede à la Baſtille, on l'enterre à St. Paul, pendant la nuit à trois heures du matin. Au-lieu de Prêtres, des guichetiers portent le cercueil, & les membres de l'état-major aſſiſtent à la ſépulture. Ainſi le corps n'échappe au terrible pouvoir que par la route du tombeau.

Dès qu'on parle de la Baſtille à Paris, on récite ſoudain l'hiſtoire du *maſque de fer* : chacun la fabrique à ſon gré, & y mêle des réflexions non moins imaginaires.

Au reſte, le peuple craint plus le Châtelet que la Baſtille : il ne redoute pas cette derniere priſon, parce qu'elle lui eſt comme étrangere, n'ayant aucune des facultés qui en ouvrent les portes. Par conſéquent, il ne plaint guere ceux qui y ſont détenus, & le plus ſouvent il ignore leurs noms. Il ne témoigne aucune reconnoiſſance aux généreux défenſeurs de ſa cauſe. Les Pariſiens aiment mieux acheter du pain pour vivre, que le plus beau diſcours où l'on prouveroit qu'ils ont droit à une vie aiſée. On y mettoit autrefois les Ecrivains pour bien peu de choſe ; on a reconnu que l'auteur, le livre & ſes opinions en acquéroient plus de célébrité ; on a laiſſé l'opinion de la veille s'effacer par celle du lendemain ; & l'on a compris que, lorſqu'on avoit la force phyſique, il falloit peu s'inquiéter des idées politiques & morales, verſatiles & changeantes par leur nature.

Là gémit ou ne gémit plus le célebre Linguet. Quel eſt ſon délit? On l'ignore.

L'effet en eſt affreux, la cauſe eſt inconnue.
VOLTAIRE.

CHAPITRE CCLXXXIII.

Anecdote.

A l'avénement de Louis XVI au trône, des Miniſtres nouveaux & humains firent un acte de juſtice & de clémence, en réviſant les regiſtres de la Baſtille, & en élargiſſant beaucoup de priſonniers.

Dans leur nombre étoit un vieillard qui, depuis quarante-ſept années, gémiſſoit, détenu entre quatre épaiſſes & froides murailles. Durci par l'adverſité qui fortifie l'homme quand elle ne le tue pas, il avoit ſupporté l'ennui & les horreurs de la captivité avec une conſtance mâle & courageuſe. Ses cheveux blancs & rares avoient acquis preſque la rigidité du fer, & ſon corps plongé ſi long-temps dans un cercueil de pierre, en avoit contracté pour ainſi dire la fermeté compacte.

La porte baſſe de ſon tombeau tourne ſur ſes gonds effrayants, s'ouvre, non à demi, comme de coutume, & une voix inconnue lui dit qu'il peut ſortir.

Il croit que c'eſt un rêve. Il héſite, il ſe leve, s'achemine d'un pas tremblant, & s'étonne de l'eſpace qu'il parcourt. L'eſcalier de la priſon, la ſalle, la cour, tout lui paroît vaſte, immenſe, preſque ſans bornes. Il s'arrête comme égaré & perdu; ſes yeux ont peine à ſupporter la clarté du grand jour; il regarde le ciel comme un objet

nouveau ; ſon œil eſt fixe ; il ne peut pas pleurer. Stupéfait de pouvoir changer de place, ſes jambes, malgré lui, demeurent auſſi immobiles que ſa langue. Il franchit enfin le redoutable guichet.

Quand il ſe ſentit rouler dans la voiture qui devoit le ramener à ſon ancienne habitation, il pouſſa des cris inarticulés ; il ne peut en ſupporter le mouvement extraordinaire, il fallut le faire deſcendre.

Conduit par un bras charitable, il demande la rue où il logeoit. Il arrive ; ſa maiſon n'y eſt plus ; un édifice public la remplace. Il ne reconnoît ni le quartier, ni la ville, ni les objets qu'il y avoit vus autrefois. Les demeures de ſes voiſins, empreintes dans ſa mémoire, ont pris de nouveiles formes. En vain ſes regards interrogerent toutes les figures ; il n'en vit pas une ſeule dont il eût le moindre ſouvenir.

Effrayé, il s'arrête & pouſſe un profond ſoupir. Cette ville a beau être peuplée d'êtres vivants ; c'eſt pour lui un peuple mort ; aucun ne le connoît, il n'en connoît aucun ; il pleure & regrette ſon cachot.

Au nom de la Baſtille qu'il invoque & qu'il réclame comme un aſyle, à la vue de ſes habillements qui atteſtent un autre ſiecle, on l'environne. La curioſité, la pitié s'empreſſent autour de lui : les plus vieux l'interrogent, & n'ont aucune idée des faits qu'il rappelle. On lui amene par haſard un vieux domeſtique, ancien portier, tremblant ſur ſes genoux, qui confiné dans ſa loge depuis quinze ans, n'avoit plus que la force ſuffiſante pour tirer le cordon de la porte.

Il ne reconnoît pas le maître qu'il a ſervi : mais il lui apprend que ſa femme eſt morte, il y a trente ans, de chagrin & de miſere ; que ſes enfants ſont allés dans des climats inconnus ; que tous ſes amis

ne ſont plus. Il fait ce récit cruel avec cette indifférence que l'on témoigne pour les événements paſſés & preſque effacés.

Le malheureux gémit, & gémit ſeul. Cette foule nombreuſe, qui ne lui offre que des viſages étrangers, lui fait ſentir l'excès de ſa miſere plus que la ſolitude effroyable dans laquelle il vivoit.

Accablé de douleur, il va trouver le Miniſtre dont la compaſſion généreuſe lui fit préſent d'une liberté qui lui peſe. Il s'incline, & dit : Faites-moi reconduire dans la priſon d'où vous m'avez tiré. Qui peut ſurvivre à ſes parents, à ſes amis, à une génération entiere ? qui peut apprendre le trépas univerſel des ſiens ſans deſirer le tombeau ? Toutes ces morts, qui pour les autres hommes, n'arrivent qu'en détail & par gradation, m'ont frappé dans un même inſtant. Séparé de la ſociété, je vivois avec moi-même. Ici, je ne puis vivre ni avec moi ni avec les hommes nouveaux, pour qui mon déſeſpoir n'eſt qu'un rêve. Ce n'eſt pas mourir qui eſt terrible, c'eſt mourir le dernier.

Le Miniſtre s'attendrit. On attacha à cet infortuné le vieux portier qui pouvoit lui parler encore de ſa femme & de ſes enfants. Il n'eut d'autre conſolation que de s'en entretenir. Il ne voulut point communiquer avec la race nouvelle qu'il n'avoit pas vu naître ; il ſe fit au milieu de la ville une eſpece de retraite non moins ſolitaire que le cachot qu'il avoit habité près d'un demi-ſiecle ; & le chagrin de ne rencontrer perſonne qui pût lui dire, *nous nous ſommes vus jadis*, ne tarda point à terminer ſes jours.

CHAPITRE CCLXXXIV.

Maiſons de force.

INDÉPENDAMMENT du château de la Baſtille & du château de Vincennes, affectés aux priſonniers d'Etat, les Miniſtres, avec des lettres de cachet, ou par des formules particulieres, vous envoyent à Bicêtre & à Charenton. Ce dernier endroit eſt pour les inſenſés & pour les maniaques. Mais ſous ce nom ſont encore quelques priſonniers d'Etat; ce ſont des Religieux de la Charité qui ſont les géoliers de ces priſons.

Sur les plaintes d'une famille, les jeunes libertins ſont enfermés à Saint-Lazare. Les femmes (car on les enferme auſſi) ſont conduites aux filles de la Magdelaine, à Sainte-Pélagie & à la Salpétriere.

Ces différents empriſonnements ſont néceſſités quelquefois par des circonſtances impérieuſes; mais il ſeroit toujours à deſirer que la détention d'un citoyen ne dépendît pas d'un ſeul magiſtrat, & qu'il y eût une ſorte de tribunal pour examiner quand ce grand acte d'autorité, ſouſtrait à l'œil des loix, ceſſe d'être illicite.

Quelques avantages réels compenſent ces formes irrégulieres, & il y a en effet une infinité de déſordres que la marche lente & grave de nos tribunaux ne ſauroit ni connoître, ni arrêter, ni prévoir, ni punir. Le criminel audacieux ou ſubtil triompheroit dans le dédale tortueux de nos loix civiles. Les loix de police plus directes le ſurveillent, le preſſent, & l'environnent de plus près. L'abus eſt à côté du bienfait, j'en conviens; mais

beaucoup de violences particulieres & de délits bas & honteux ſont réprimés par cette force vigilante & active qui devroit néanmoins publier ſon code, & le ſoumettre à l'inſpection des citoyens éclairés.

Les Inſpecteurs de Police, hommes nouveaux dans notre légiſlation, ſont beaucoup écoutés du Lieutenant de Police, ſur-tout dans les cas particuliers & obſcurs. Mais leurs rapports peuvent être fautifs, exagérés, paſſionnés. La premiere impreſſion demeure dans l'eſprit du magiſtrat, qui, vu ſes occupations trop étendues, ne ſauroit donner à chaque objet qu'un coup d'œil rapide.

Les Inſpecteurs de Police qui occaſionnent un grand nombre de détentions (car ils y ſont intéreſſés) ne devroient être qu'*inveſtigateurs* des délits & *captateurs :* mais, faute d'une procédure exacte, ils deviennent juges pour ainſi dire, puiſque c'eſt ſur leur ſimple dépoſition que l'on établit la preuve & la punition du délit. Or, comme ces Inſpecteurs frappent le plus ſouvent ſur la portion du peuple qui n'a ni voix, ni défenſe, ni réclamation, & qu'ils ſont intéreſſés à trouver des coupables, il eſt aiſé d'imaginer ce que l'erreur & le zele même, ſans parler des autres paſſions, peuvent produire d'attentatoire à la rigide équité. L'humeur & la précipitation ont leur danger.

Les Evêques dans les Provinces, il y a trente ans, faiſoient encore enlever les filles de Proteſtants par lettres de cachet, pour les confiner dans un Couvent, & là les détacher de la communion de leurs peres. Cette violence a toujours été fort rare dans la Capitale.

CHAPITRE CCLXXXV.

Dépôts ou Renfermeries.

PRISONS de nouvelle inſtitution, imaginées pour débarraſſer promptement les rues & les chemins de mendiants, afin que l'on ne voye plus la miſere ſuppliante à côté du faſte inſolent.

On les plonge avec la derniere inhumanité dans des demeures fétides & ténébreuſes, où on les laiſſe livrés à eux-mêmes. L'inaction, la mauvaiſe nourriture, l'abandon où ils ſont, l'entaſſement des compagnons de leur miſere ne tardent pas à les faire diſparoître l'un après l'autre.

Ces *dépôts* (de quelque prétexte que l'on veuille les colorer) offenſent à la fois l'équité naturelle, les loix civiles, la ſaine politique, la religion & l'humanité. Il faut que l'on ſoit bien peu fécond en reſſources & en moyens, pour dévouer à une mort lente tant d'infortunés, au-lieu de ſavoir les employer, après leur avoir ôté leur liberté. Aucun pouvoir humain n'a le droit d'enfermer un mendiant, s'il ne lui offre ſur-le-champ un genre d'occupation qui exerce ſes bras, ſans l'atterrer.

Ces oppreſſions condamnables & qui n'admettent aucune excuſe, contriſtent l'ame la moins ſenſible, & l'on pourroit rapporter ici des faits capables d'affliger les cœurs les plus indifférents: mais il nous ſuffit d'avoir dénoncé ces horreurs trop bien conſtatées aux hommes équitables & puiſſants. Il eſt même impoſſible qu'elle ne prennent pas fin ſous un gouvernement fort diſtrait, il eſt vrai, mais d'ailleurs doux & humain. Il ſentira qu'on ne doit pas traiter ainſi les pauvres qui n'ont commis au-

cun crime ; & que ce n'étoit pas la peine de les ravir à une oiſiveté volontaire ou forcée, pour leur impoſer cette même oiſiveté devenue un ſupplice, & le déſeſpoir & la mort qui s'enſuivent.

Quand un Miniſtre fait arrêter un homme avec une Lettre de cachet, ou par un orbre verbal, & que pour des raiſons à lui connues il ne le fait pas conduire à la Baſtille, on l'enferme au Châtelet; & là, l'homme-victime reſte *en dépôt*. C'eſt une expreſſion toute nouvelle, qui s'applique à une vexation auſſi nouvelle. Il faut bien apprendre aux étrangers toute la richeſſe de notre langue. Ainſi le mot *dépôt* a pluſieurs ſignifications : c. q. f. d.

Une Lettre de cachet enleve, tranſporte un homme dans un cachot, & l'y laiſſe pourrir le reſte de ſes jours; mais cette même Lettre de cachet eſt impuiſſante à ſaiſir ſes biens & à l'en priver. Les biens de l'empriſonné reviendront à ſes héritiers naturels ; ainſi l'argent parmi nous eſt beaucoup plus ſacré que la liberté perſonnelle.

CHAPITRE CCLXXXVI.

Vie d'un Homme en Place.

Un Miniſtre ſe leve, ſont anti-chambre eſt déja pleine de gens qui l'attendent. Il paroît ; des milliers de placets paſſent dans les mains embarraſſées de ſes deux Secretaires, qui, froids & immobiles, repréſentent à ſes côtés. Il ſort; des ſolliciteurs ſe trouvent ſur ſon paſſage, & le pourſuivent juſqu'à ſa voiture. Il dîne ; des recommandations à droite & à gauche l'inveſtiſſent pendant le re-

pas, & des femmes lui parlent à l'oreille pendant le deſſert. Il rentre dans ſon cabinet; il voit ſur ſon bureau cent lettres qu'il faut lire; des audiences particulieres le tyranniſent encore.

Comment exiſte-t-il, dira-t-on? Comment? Il eſt diſtrait pendant qu'on lui parle, & il oublie tout ce qu'on lui dit; il laiſſe à des Commis le ſoin de répondre à tout le monde & d'expédier ſon immenſe beſogne; il ſigne les lettres, voilà à-peu-près toutes ſes fonctions. Mais il ſe réſerve quelqu'intrigue de Cour, qu'il ourdit avec adreſſe, qu'il ſuit avec conſtance, & dont il prépare le dénouement. Il ſonge toute ſa vie, non au devoir de ſa place, mais à reſter en place.

Les gens en place ſont d'un ſérieux à glacer. Leur converſation eſt la ſéchereſſe même : ils ne s'expriment que par monoſyllabes; mais toute cette démonſtration extérieure eſt pour le public. En particulier, comme ils n'ont plus la crainte de ſe compromettre, ils abjurent une morgue qui nuiroit à leurs plaiſirs, & l'on voit l'homme, qui, pour un inſtant, n'eſt plus dupe de ſa vanité.

Le valet-de-chambre d'un homme en place jouit quelquefois de quarante mille livres de rentes; il a lui-même un valet-de-chambre, lequel en a un autre ſous ſes ordres. C'eſt le ſubalterne qui nettoie l'habit, qui apprête la perruque artiſée de Monſeigneur; le valet en chef la reçoit de la quatrieme main, & ne fait que la poſer ſur la tête miniſtérielle, où repoſent les grandes deſtinées de l'Etat. Après cette fonction auguſte, c'eſt à ſon tour de ſe faire habiller par ſes gens; il les appelle à haute voix, il les gronde; il reçoit ſon monde, protege & commande qu'on mette les chevaux à ſa voiture. Le valet-de-chambre du va-

let-de-chambre n'a pas tout-à-fait un équipage, mais il eſt très bien ſervi.

Tandis que le ſerviteur du Roi va repréſenter utilement à Verſailles, le ſerviteur de Monſeigneur repréſente à Paris, & promet des graces à ceux qu'il rencontre, comme ſe trouvant lui à la principale ſource.

Monſeigneur eſt tout-puiſſant à onze heures du matin; il donne audience, & ſon ſallon eſt rempli. D'un coup-d'œil il diſtribue la faveur. Heureux ceux qu'il a regardés! Leur cœur bondit d'eſpérance & de joie. L'homme puiſſant invite ſes créatures à ſa table; elles ſe proſternent, & leur viſage devient rouge de plaiſir & de contentement. A une heure, entre quelqu'un qui vient trouver Monſeigneur, le fait paſſer dans ſon cabinet, & lui redemande *le porte-feuille.* Monſeigneur n'eſt plus rien. Il fait mettre à voix baſſe deux chevaux à ſa plus humble voiture, quitte Verſailles ſans revoir le viſage du maître qui le chaſſe, & va dîner ſeul à Paris avec ſon chagrin, & loin de la cohue brillante qui lui prodiguoit les révérences & les adulations. Cette foule qui apprend la nouvelle, ſe diſperſe pour aller dîner ailleurs, & chacun dit à part ſoi : *Demain j'irai voir le ſucceſſeur, & le féliciter.*

Comment cette portion de royauté que l'homme puiſſant tenoit entre ſes mains lui échappe-t-elle tout-à-coup ? Cela a l'air d'un ſonge, d'un acte de féerie. Les hommes en place ne ſont-ils que des pantins, ainſi que l'a dit Diderot? Coupez le fil qui le faiſoit mouvoir, le pantin reſte immobile.

Et que fait le pantin réduit à lui-même? Il cherche à culbuter à ſon tour celui qui l'a fait cheoir; il compoſe de nouveaux rêves de grandeur; il ne peut ſe réſoudre à n'être plus rien; il

abhorre la tranquillité & le loisir dont il jouit : ce qui prouve qu'il y a une volupté exquise à régir la foule des humains, à leur inspirer tour-à-tour la crainte & l'espérance, & à recevoir, en qualité d'homme puissant, leurs louanges intéressées, leurs respects simulés & leurs courbettes mensongeres.

Quelle vie, par exemple, que celle d'un Lieutenant de Police ! Il n'a pas un instant à lui ; il est obligé tous les jours de punir ; il tremble de se livrer à l'indulgence, parce qu'il ne sait pas s'il ne se la reprochera point un jour. Il a besoin d'être sévere ; & d'aller contre le penchant de son cœur ; il ne se commet pas un crime dont il ne reçoive l'image honteuse ou cruelle. On ne lui parle que d'hommes vicieux & de vices. A chaque instant, on vient lui dire : Voilà un *meurtre*, un *suicide*, une *violence !* Il n'arrive pas un accident, qu'il ne lui faille ordonner le remede, & précipitamment. Il n'a qu'un instant pour délibérer & agir, & il faut qu'il craigne également, & d'abuser du pouvoir qui lui est confié, & de n'en pas user à propos. Les rumeurs populaires, les propos extravagants, les factions théâtrales, les fausses allarmes, tout le regarde.

Repose-t-il ? un incendie le tire brusquement de son lit. N'y a-t-il pas d'incendie ? des jeunes gens de qualité font tapage la nuit, infirment le prononcé du Commissaire du quartier. On réveille le Magistrat pour juger ces étourdis. La Cour, la Ville, la Province lui font des interrogations multipliées. Il faut qu'il réponde à tout, il faut qu'il suive à la piste le brigand, l'assassin obscur qui a commis un crime ; car le Magistrat paroît blâmable, s'il n'a pas su le livrer de bonne heure à la justice ; on calculera le temps que ses prépo-

auront mis à cette capture ; & ſon honneur exige que l'intervalle entre le délit & l'empriſonnement ſoit le plus court poſſible. Quelles fonctions redoutables ! Quelle vie pénible ! Et cette place eſt convoitée !

On ne s'intrigue aujourd'hui, diſoit *Duclos*, que pour l'argent : les vrais ambitieux deviennent rares. On cherche des places où l'on ne ſe flatte pas même de ſe maintenir ; mais l'opulence qu'elles auront procurée, conſolera de la diſgrace. Nos aïeux aſpiroient à la gloire toute nue : ce n'étoit pas, ſi l'on veut, le ſiecle des lumieres ; mais c'étoit celui de l'honneur.

Un Courtiſan de nos jours diſoit : *Il faut tenir le pot-de-chambre aux Miniſtres tant qu'ils ſont en place, & le leur verſer ſur la tête quand ils n'y ſont plus.* Or, les Courtiſans agiſſent comme ils parlent.

CHAPITRE CCLXXXVII.

Orateurs ſacrés.

Les Prédicateurs jouiſſent ſeuls à Paris du beau droit de parler au peuple aſſemblé. Il ſeroit à deſirer qu'ils en ſentiſſent toute l'étendue. Nourris des lumieres de la philoſophie, quelques-uns ont expoſé des vérités fortes. Au-lieu de ridiculiſer bêtement un emploi auſſi noble, ne vaudroit-il pas mieux conſacrer ce rare privilege par les devoirs qu'on leur impoſeroit ? devoirs d'hommes & de citoyens. Voici le moment pour eux de ſe montrer tels & de mériter la vénération générale.

Profeſſeurs publics de morale, ſous l'étendard ſacré de la Religion, ils pourroient réellement com-

battre par la parole les abus les plus dominants, &, développant les maximes de l'Evangile, étendre jusqu'à la plus grande circonférence le précepte divin de la charité, en attaquant de toutes parts les malversations les plus criantes.

Tout crime, depuis le plus grand jusqu'au moindre, dérive de l'avarice & de la dureté des cœurs. Les Prédicateurs pourroient soumettre à leur tribunal tous les forfaits politiques qui causent les malheurs du peuple. Rien ne sauroit arrêter ce cri de l'ame. La vérité nue & simple a une force qui terrasse; d'ailleurs, jamais l'autorité n'a osé frapper directement la sainte vérité.

Sous ce point de vue, les Prédicateurs, sans offenser le Ministere, pourroient le servir. Qu'ils s'emparent des idées saines, universellement répandues. Toutes les idées utiles à l'humanité sont dans l'Evangile, qui ne recommande qu'amour & charité; la philosophie de nos jours est une branche du Christianisme. Quelques-uns, je le répete, ont déja rempli ce généreux devoir en présence du Monarque: & quelle sublime fonction, que de porter à l'oreille du Prince les gémissements qu'il ne peut entendre, & les pensées augustes qu'on voudroit interdire à la royauté!

Je chéris beaucoup l'éloquence de la chaire; j'ambitionnerois fortement de pouvoir prendre la place de ces Orateurs qui peuvent apporter des consolations aux calamités regnantes, parler au peuple d'un ton apostolique, & répandre la parole divine, telle qu'elle est empreinte dans l'auguste morale du livre qui la contient. C'est en ce moment que la dignité du Sacerdoce paroît dans tout son éclat. Persuader, convaincre, consoler, développer tous les trésors de la morale la plus sublime, la plus propre à donner aux hom-

mes l'amour de la paix & de la charité ; quel reſpectable emploi !

Quant à ces Abbés beaux-eſprits, qui courent des bénéfices, en faiſant de belles phraſes pour prêcher, s'il ſe peut, *un avent à la Cour*, qui ne veulent que faire fortune, qui pillent dans le fonds d'autrui quelques lambeaux, quelques tournures oratoires, & qui ne diſent rien à la foule qui ſouffre ; quant à ces énergumenes ſous le froc, qui vomiſſent de plates groſſiéretés contre des Philoſophes qu'ils ne ſavent ni lire, ni entendre, ni apprécier ; qui ont fait divorce avec la raiſon, qui transforment le talent de la chaire en celui d'inventer des imputations calomnieuſes. Je les plains de profâner un auſſi auguſte miniſtere, de ne pas ſentir quelle eſt leur véritable force, & l'empire qu'ils pourroient prendre ſur les eſprits, s'ils s'étudioient à parler aux hommes ſur leurs véritables intérêts.

On dit qu'un ex-Jéſuite, nommé Beauregard, qui affecte la véhémence, a cru atteindre le ſublime de ſon art, en s'écriant dans ſes tranſports riſibles & frénétiques : *On nous accuſe d'intolérance. Eh ! ne ſait-on pas que la charité a ſes fureurs, & que le zele a ſes vengeances ?* Une autre fois il commença ainſi un diſcours : *Approchez, acolyte, tirez les rideaux, voilez le ſanctuaire... Je vais parler des Philoſophes...* Cela eſt fort plaiſant.

Tel autre Prédicateur prêche dans un fauxbourg de Paris, ou dans un miſérable village, un ſermon qu'il a compoſé contre le luxe. *Mes freres*, dit-il en apoſtrophant un auditoire déguenillé, *la ſenſualité de vos tables, ces mêts recherchés, ces délicateſſes voluptueuſes qui réveillent vos ſens engourdis & fatigués de plaiſir...* Et il débite

cela à de pauvres malheureux qui ne mangent le dimanche que du pain, du lard, des choux à l'eau & au ſel.

Que fait-il? La répétition d'un diſcours qu'il prononcera le lendemain à Saint-Roch, dans le quartier opulent de la finance. Le peuple dort au ſermon, parce qu'il eſt rarement adapté à ſon élocution & à ſes connoiſſances. M. Oulier de Beſançon dit avoir vu, en 1739, dans l'Egliſe Sainte-Claire à Stockholm, un bedeau qui portoit une longue canne, & frappoit ſur la tête de ceux qui dormoient pendant la prédication. Si l'on adoptoit cette fonction en France, la main du prépoſé ne ſeroit pas oiſive dans nos temples, & il en faudroit plus d'un.

CHAPITRE CCLXXXVIII.

Anti-Anglois.

On rencontre dans les ſociétés quelques détracteurs de la France; mais les détracteurs des nations étrangeres & ſur-tout des Anglois, abondent, & n'ont pas plus de raiſon ſans doute. Il eſt très-utile qu'il y ait une eſpece de rivalité entr'elles, qu'elles ſe reprochent leurs fautes, leurs erreurs & leurs ſottiſes; qu'elles s'oppoſent mutuellement le progrès de leurs arts; qu'elles ſe ſurveillent enfin. C'eſt par ce moyen qu'elles ſe mettront à portée de profiter de leurs découvertes & de mêler leurs lumieres reſpectives.

La France, par ſa poſition, par l'induſtrie & le caractere de ſes habitants, paroît avoir de grands avantages ſur l'étranger; & les injures qu'on lui dit ſont de vrais reproches d'amants, qui vou-

droient la voir auſſi belle, auſſi floriſſante qu'elle pourroient l'être.

Vingt millions d'habitants, cent cinquante millions d'arpents de terre en quarré ou environ. Quelle puiſſante Monarchie ! à qui, d'ailleurs, le phyſique fournit abondamment toutes les denrées de premier beſoin & de luxe. Ne devroit-elle pas avoir l'avantage ſur tous les Gouvernements de l'Europe ? La nature lui a donné la ſupériorité, & ſa poſition a décidé ſa puiſſance. Pourquoi donc ce même Etat ne voit-il pas ſa félicité égaler ſa grandeur ? Pourquoi la nation Angloiſe a-t-elle cette fierté, cette énergie, ces reſſources, ce courage intrépide & calme qui la fait réſiſter à une guerre civile, à trois grandes Puiſſances unies, à ſes factions particulieres ? Eh ! qui ne voit que ſa conſtitution politique en a fait des hommes qui figurent avec dignité, & qui ont mérité par leur génie, leur fermeté, leurs lumieres & leurs loix, d'enchaîner la tyrannie, & de commander à l'Océan ?

CHAPITRE CCLXXXIX.

L'Académie Françoiſe.

L'Académie Françoiſe, ſi célebre entre nos majeſtueuſes barrieres de ſapin, & n'ayant plus d'exiſtence au-delà, ſe déroberoit-elle à nos pinceaux ? Non : elle appartient ſpécialement au caquet de la grande ville.

Richelieu ne pouvoit former un établiſſement, même par inſtinct, qui ne tendît au deſpotiſme. L'inſtitution de l'Académie eſt viſiblement une inſtitution monarchique. On a fait venir dans la Capitale les Gens de Lettres, comme on y a fait

venir les grands Seigneurs, & par les mêmes motifs, pour les avoir ſous la main. On les tient plus en reſpect de près que de loin.

L'Ecrivain qui veut être de l'Académie, eſt contenu bien avant que d'y entrer. Sa plume mollit lorſqu'il ſonge qu'il lui faudra un jour l'agrément de cette Cour, qui peut lui fermer la porte, malgré le ſuffrage unanime du corps. L'Ecrivain cherche à ne pas déplaire, à éviter du moins ce déſagrément; & la vérité n'a plus, ſous une expreſſion dénaturée, une phyſionomie vivante.

Quelques-uns même flattent par ambition, & préferent la faveur de la Cour à l'eſtime publique.

L'Académie Françoiſe n'a de conſidération & ne peut en avoir qu'à Paris; les épigrammes qu'on lui lance de toutes parts, contribuent même à la ſauver de l'oubli.

Ce goût excluſif qu'elle s'arroge eſt d'ailleurs bien fait pour éveiller le ridicule. Tous les hommes ſont appellés à juger par eux-mêmes des arts de ſentiment. Ils le ſentent; ils trouveront donc toujours extraordinaire qu'une poignée d'hommes oſent donner leurs idées ſur les arts, comme les idées les plus juſtes, & leur eſprit pour l'eſprit par excellence. Leur goût particulier ne peut pas former le goût général.

La maniere qui naît & qui naîtra toujours de ces ſortes d'aſſemblées, déplaira encore, parce que le caractere d'imitation décele la gêne & la ſervitude, que chaque Ecrivain s'eſtimant libre dans ſon idiôme particulier, ne voudra pas modeler ſon attitude ſur celle d'autrui.

Enfin, ce bizarre privilege qui déclare publiquement un homme, homme d'eſprit, lui quarantieme au milieu d'une ville où l'eſprit abonde, excite conſtamment la bonne humeur de nos conver-

ſations : & les prétentions au titre d'Académicien ſont jugées plus ſévérement que toutes les autres prétentions, parce que chacun ne ſe croit pas intérieurement plus ſot que le récipiendaire, qui la veille étoit un mortel ordinaire.

L'Académie enſuite établit une indifférence preſqu'injurieuſe entre les Gens de Lettres; ils paroiſſent, pour ainſi dire, n'avoir point de rang, s'ils ne jouiſſent du fauteuil. C'eſt une ſéparation véritable entre des républicains jaloux avec raiſon de l'égalité, puiſqu'ils font les mêmes efforts, qu'ils ont le même juge, la même ardeur, la même conſtance dans la carriere de la gloire, & qu'ils ne luttent pas néanmoins à force égale.

En effet, l'eſprit de corps donne toujours une premiere conſiſtance à l'ouvrage qui émane de ſon ſein, & ce au détriment de tout autre ouvrage. Si l'Auteur eſt étranger au corps, au défaut de la ſourde critique, on employera un ſilence perfide & prémédité. Plus d'annonceurs, plus de prôneurs. Il faut que le Livre s'éleve par ſes propres forces. Et quel Livre dans ſon origine a été apprécié ce qu'il vaut? Les penſions & les récompenſes qui vont chercher de préférence les Académiciens placés à la ſource des graces, achevent de jetter au milieu de la littérature un ſujet de plainte & de diſcorde.

Les ſervices que l'Académie Françoiſe a rendus à la langue ſont foibles, pour ne pas dire nuls. La langue, ſans ce corps, eût fait ſans doute des progrès plus rapides & plus audacieux. Quoi de plus fatal que de l'avoir *fixée* au milieu de tant d'arts féconds en conceptions neuves? Quoi de plus ridicule que le ton dogmatique qu'elle prend quelquefois? Tout en ſe moquant de la Sorbonne, ne va-t-elle pas citant de *vieux mots* & de

vieilles autorités, comme des Théologiens qui ergotent ſur les bancs?

Ce corps, compoſé d'ailleurs des bons Ecrivains de la nation, mais qui eſt loin de les renfermer tous, vaut beaucoup, mais individuellement; raſſemblés, ils ſubiſſent la fatale loi des corps. Ils deviennent petits, n'ont plus que de petites idées, employent de petits moyens, & ſont conduits par de petits motifs. Ce corps deviendroit utile, s'il ſecouoit jamais les miſérables préjugés qui l'inveſtiſſent, & s'il oſoit adopter un goût diamétralement oppoſé à celui qui l'anime, c'eſt-à-dire, ſi, au-lieu d'un ton & d'une maniere locale qui reſſemble à la couleur d'une école de peinture, il appercevoit enfin l'immenſité de l'art qui exprime la penſée, s'il invitoit, s'il admettoit tous les tons, tous les ſtyles, toutes les manieres, & qu'il ſût qu'il n'y a point de *regles fixes* pour cet art inconnu, qui rend ſur le papier la force de nos idées, & la chaleur de nos ſentiments.

Les Gens de Lettres formant le plus petit nombre dans ce corps littéraire, il ſe dénature, s'oppoſe à lui-même, & recueille malgré lui ſes ennemis dans ſon propre ſein. Il n'a pas eu le courage de renoncer à une décoration étrangere; & le crédit, l'intrigue y ayant fait breche tant de fois, le littérateur pauvre, fier & modeſte, perdra bientôt la ſeule place que la patrie lui offroit, & la plus propre à récompenſer ſes travaux. C'eſt pour un Grand une jouiſſance de plus, que de dépoſſéder un homme de Lettres qui n'a pour lui que la voix publique. Le bon Patru, qui étoit franc du collier, récita à l'Académie cet apologue, lorſqu'elle voulut nommer un grand Seigneur ignorant, au-lieu d'admettre un Ecrivain connu : *Un ancien*

Grec avoit une lyre admirable, à laquelle ſe rompit une corde; au-lieu d'en remettre une de boyau, il en voulut une d'argent, & la lyre n'eut plus d'harmonie.

Je crois que les Gens de Lettres feroient beaucoup mieux, s'ils prenoient le parti de renoncer de bonne heure à cette récompenſe inſidieuſe. Leurs talents en auroient certainement plus de vigueur & de liberté. Ils ne troqueroient plus follement la gloire qui les attend loin des murs de la Capitale, pour obtenir la renommée de Paris, toujours orageuſe, & qui ne s'y concentre que pour bientôt mourir.

Dans les Académies, les Gens de Lettres ſe voyent de trop près; les défauts de chacun paroiſſent davantage; l'amour-propre ſe tourne en aigreur; les intérêts ſe diviſent; plus de concorde; l'harmonie eſt détruite.

J'aime la réponſe du Poëte Lainez. Un membre de l'Académie Françoiſe lui propoſoit de faire des démarches pour entrer dans ce corps. Il répondit fiérement: *Et! qui vous jugeroit?*

L'Académie, mue par des intérêts particuliers, ne ſent pas aſſez que le peuple lecteur ſurveille, juge ſes choix, & trouve très-ridicule la réception que ne lui amene pas un nom connu. Quand il faut analyſer un mérite qui ſort des ténebres, le public ſe révolte, & rit aux dépens de l'obſcur récipiendaire.

Quelques Académiciens voudroient repréſenter comme *hommes de génie*. Mais le génie eſt comme la pudeur; il eſt impoſſible de le jouer.

L'Académie Françoiſe ne propoſe plus pour ſujet des prix qu'elle diſtribue annuellement, *quelle eſt la plus grande de toutes les vertus du Roi*, ainſi qu'elle faiſoit ſous le regne de Louis XIV,

Aujourd'hui les Gens de Lettres qui la compoſent (nous leur devons cette juſtice,) ne ſe bornent pas à épurer le ſtyle, ils ſe regardent encore comme appellés à former les mœurs de la nation, & jamais ils ne s'aviſeront de traiter une auſſi lâche & déshonorante queſtion.

Echappés à l'adulation, ils n'ont pu échapper de même à une certaine pédanterie. Elle eſt plus fine, plus adroite, plus ingénieuſe chez les uns que chez les autres, il faut l'avouer; mais tous croyent ou voudroient faire croire que l'Académie eſt un tribunal réel, qui commande au goût, & eſt fait pour le régler; que le titre d'Académicien emporte avec ſoi l'idée d'un juge abſolu des arts: ce qui n'eſt pas, vu leur extrême prévention pour leur propre maniere, leur dédain affecté pour tout ce qui ne ſe ſoumet pas au ton de leur école, & l'ignorance où ils ſont ſur beaucoup d'ouvrages étrangers & nationaux, que leur pareſſe ou leurs travaux les empêchent de lire & d'examiner.

CHAPITRE CCXC.

Sur le mot Goût.

Un Théologien s'échauffe, devient fanatique & déraiſonne au mot *grace*, & tel Académicien au mot *goût*. Le dernier voudra vous ſubjuguer, tout comme le premier prendra le ton dogmatique, & ils ne demeureront pas inférieurs l'un à l'autre en invectives. Comment après cela ne pas convenir que chacun a ſa marotte? Et l'Académicien ſe moquera du Théologien, quand il a, comme celui-ci, la prétention bizarre de ſe croire infaillible.

Comme on détruit tout le mérite de l'action la plus excellente & la plus pure, en lui prêtant de vicieuſes intentions, de même on anéantit un bel ouvrage avec une critique froide & minucieuſe. Ceci eſt encore le paſſe-temps d'un Académicien ou jaloux, ou chagrin, ou voulant trancher du Docteur.

Tel Académicien dit, *j'ai du goût*, parce qu'il n'oſe pas dire, *j'ai du génie.* Il ſent bien que tout le monde ſait ce que c'eſt que le génie, parce qu'il eſt aiſé de le reconnoître; il voit donc qu'il ne peut en impoſer là-deſſus, & il ſe renferme dans le titre d'*homme de goût*, parce qu'il eſt auſſi difficile de le lui conteſter, que peu important de le lui accorder.

Quand il a obtenu ce titre, il s'imagine alors que ſes ouvrages ſont pénétrés de *goût :* ce qui n'eſt pas; car tel a du *goût* pour apprécier les productions d'autrui, & n'en a pas pour ce qu'il fait.

CHAPITRE CCXCI.

L'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

LA, l'antiquaire ſourit d'un Poëte moderne qui ne s'appelle pas *Homere* ou *Euripide.* Ariſtote l'emporte encore ſur Deſcartes & Newton. Plus les idées ſont anciennes, mieux elles valent : le ſiecle des Médicis n'y a pas encore droit de bourgeoiſie.

Tel érudit ne daignera pas appercevoir la colonnade du Louvre, pour parler d'un vieux temple de Cérès, dont il reſtitue l'entablement, l'architrave, &c. Si l'on perd une bataille, c'eſt que l'on a oublié la force de la phalange Macédonienne.

Apelle

Apelle & Zeuxis étoient les premiers peintres de l'univers; car leurs tableaux, à force de vétuſté, n'exiſtent plus.

Si nous faiſons quelque choſe de paſſable, c'eſt par pure réminiſcence: les anciens avoient tout dit, tout vu, tout deviné; nous les répétons à notre inſu, & par un effet de la métempſycoſe; car nous ſommes une race abâtardie, dégénérée pour les arts : *vivent les Grecs.*

Notre langue ne vaut pas l'hébreu, qui eſt une langue ſacrée : nous ne commencerons à valoir quelque choſe que dans quatre mille ans.

Tous ces contempteurs des temps modernes écrivent des in-4°. ſur les anciens; c'eſt aux anciens à les lire. Ils traduiſent les anciens, & ces anciens-là, ſous leur plume, paroiſſent bien ſots & bien vuides. Ils mettent tout Homere en rimes plates, pour en rendre la lecture à jamais impoſſible, & pour l'admirer ſans doute tout ſeuls. D'autres font de mauvaiſe proſe, pour nous faire déteſter notre idiôme, & pouvoir crier plus haut encore : *vivent les Grecs!* Cela eſt adroit.

Spanheim s'extaſioit de volupté ſur une médaille antique : il eſt bon de regarder une médaille une fois, mais c'eſt aſſez. Si c'eſt à raiſon d'antiquité, tel rocher eſt plus vieux que l'alphabet phénicien, tranſmis ou non tranſmis aux Grecs. Tel homme de Lettres eſt curieux; c'eſt bien fait à lui, ſi cela l'amuſe : mais tel autre ne voit pas ſur une médaille la raiſon d'une exceſſive volupté (1).

---

(1) Le facétieux Piron a fait une épitaphe aſſez plaiſante d'un de ces inveſtigateurs du temps paſſé. Elle eſt peu connue.

Ci gît un antiquaire opiniâtre & braſque.
Il eſt eſprit & corps dans une cruche étruſque.

Les membres de ce corps ſe nomment Académiciens ; mais ce titre eſt une très-foible diſtinction à Paris, & l'on ne ſait trop pourquoi : c'eſt qu'il faut être de l'Académie Françoiſe pour être un véritable Académicien.

D'où vient cette différence entre voiſins qui ne ſont ſéparés au Louvre que par une cloiſon ? Il y a bien autant de préjugés, autant de prétentions d'un côté que de l'autre : pluſieurs membres paſſent même d'une chambre pour aller dans la chambre voiſine ; ils devroient donc être rangés ſur la même ligne ; on fait des vers & de la proſe d'un côté & de l'autre.

Le public, ou plutôt l'opinion, a mis entre ces deux corps un grand intervalle. Il ſeroit facile néanmoins d'oppoſer l'Académie des Belles-Lettres à l'Académie Françoiſe, ſi la premiere vouloit s'humaniſer un peu avec les Belles-Lettres, puiſqu'elle en porte le nom, goûter de la littérature moderne, réciter quelques vers françois, & ne point faire de divorce avec le bel-eſprit. Alors tous ces antiquaires paſſeroient pour des Gens de Lettres, & l'on s'accoutumeroit à dire d'eux, qu'ils ont de l'*eſprit* ; le goût prendroit peut-être enſuite, & les quarante ſeroient dépoſſédés du privilege excluſif à la réputation & à l'immortalité.

Que cela arrive ou non, je dirai toujours à l'Académie Françoiſe :

Tes plus grands ennemis, Rome, ſont à tes portes.

Cette Académie ne veut plus, dit-on, que ſes membres paſſent déſormais à l'Académie Françoiſe, parce que c'eſt trop de gloire pour un ſimple mortel, que de réunir ſur ſa tête les titres oppoſés de *ſavant* & de *bel-eſprit*. Il faudra opter, & l'on ne

pourra plus ſervir à la fois les deux maîtreſſes jalouſes & rivales. Point d'accord entre l'*érudition* & les *graces*.

CHAPITRE CCXCII.

Communautés.

Un premier édit avoit ſupprimé, ſous le Miniſtere de M. Turgot, les jurandes & communautés de commerce, *ces parties honteuſes* de notre gouvernement ; & tout rouloit aſſez bien. Dix-huit mois après, un ſecond édit créa ſix corps de marchands, & quarante-quatre communautés d'arts & métiers.

Les entraves bizarres furent ſupprimées. Une plus grande liberté eſt rendue au commerce ; on a réuni des profeſſions qui ont de l'analogie entr'elles, & qui autrefois livrées à des procès interminables, fatiguoient les tribunaux de leurs débats auſſi coûteux que ridicules.

La porte de l'induſtrie eſt ouverte à quiconque veut travailler ; mais il en coûte encore de l'argent. Cet argent ne ſe donne plus aux communautés ; à qui ſe donne-t-il ? Aux coffres royaux : tout rentre inſenſiblement dans ce baſſin unique.

Les bouquetieres, les coëffeuſes de femmes, les jardiniers, les maîtres de danſe, les ſavetiers, les vuidangeurs ont été déclarés par le même édit, *libres dans leur profeſſion*, & exempts de payer.

Avant cet édit, on pourſuivoit une malheureuſe femme, qui, la veille de la fête d'un patron bannal, portoit des fleurs ſur ſon éventaire : on écraſoit ſes fleurs, & on lui faiſoit payer une amende. On faiſiſſoit de *par le Roi & juſtice*, des ſouliers à demi-

reſſemelés, & enfin l'on incarcéroit le téméraire qui mettoit des papillottes ſur la tête d'une femme, ſans avoir la *patente* qui l'autoriſoit à friſer & pommader ſes cheveux. Nous ſortons de l'époque de toutes ces belles inſtitutions, & nous en avons encore pluſieurs à-peu-près de cette dignité-là : & voilà l'ouvrage des anciens adminiſtrateurs de notre grand Etat.

CHAPITRE CCXCIII.

Agréminiſtes.

Les belles Dames, dont la fantaiſie commande ces ouvrages momentanés, ſuſceptibles de variations infinies, ignorent ſans doute que les ouvriers qui façonnent les agréments dont elles ornent leurs robes, ſe nomment *Agréminiſtes*.

L'ouvrier donne à la ſoie toutes les formes poſſibles ; c'eſt de ſon goût & de ſon génie que naiſſent la variété des deſſins, la diverſité des couleurs artiſtement unies, l'imitation des fleurs naturelles.

On admire une jolie femme, & ſon habillement qui fait partie de ſon exiſtence : mais à la vue des effets très-galants qui réſultent de ſes aigrettes, de ſes pompons, de ſes franges, le Poëte chanſonnier ne s'eſt jamais aviſé de célébrer un peu le fuſeau, la navette & la main induſtrieuſe du pauvre *Agréminiſte* : tout eſt pour celle qui porte la robe élégante, & rien pour l'ouvrier qui lui a imprimé cet éclat, cette fraîcheur, cette légéreté aérienne.

CHAPITRE CCXCIV.

Epingliers. Cloutiers.

Un ſauvage admire un clou, & il a raiſon. C'eſt à Paris que l'homme obſervateur voit combien l'art a demandé de combinaiſons, d'expériences & de ſoins. Il faut trente mains & trente outils pour la formation d'une épingle; vous en aurez mille pour douze ſols.

Les aiguilliers-épingliers regardent leur profeſſion comme l'une des plus anciennes, puiſqu'ils ſoutiennent qu'Hénoc en fut l'inventeur.

L'aiguille eſt néceſſaire à preſque tous les métiers: pour que l'aiguille ne ſoit ni molle ni caſſante, pour qu'elle reçoive la perfection dont elle eſt ſuſceptible, il faut plus de vingt opérations, toutes également eſſentielles & extrêmement délicates. Les cloutiers ont pris St. Cloud pour patron, & les épingliers St. Sébaſtien, parce que celui-ci fut martyriſé à coups de fleches.

CHAPITRE CCXCV.

Gêne de la Preſſe.

Les ennemis des livres le ſont des lumieres, & par conſéquent des hommes. Les entraves dont on ſurcharge la preſſe invitent à les braver. Si l'on jouiſſoit d'une liberté honnête, on n'auroit plus recours à la licence. Il eſt des maux politiques que prévient la liberté de la preſſe, & c'eſt déja un

très-grand bienfait. La police intérieure des Etats a beſoin d'être éclairée par des écrits déſintéreſſés. Il n'y a que le Philoſophe ſatisfait de la ſeule eſtime de ſes concitoyens, qui puiſſe s'élever au-deſſus des nuages que forme l'intérêt perſonnel, & offrir les abus d'une coutume inſidieuſe. Enfin, la liberté de la preſſe ſera toujours la meſure de la liberté civile, & c'eſt une eſpece de thermometre pour connoître d'un coup d'œil ce qu'un peuple a perdu ou gagné.

Si l'on adopte cet axiôme, chaque jour nous perdons; car chaque jour la preſſe eſt plus gênée.

Auſſi les livres que l'on imprime aujourd'hui à Paris ſont-ils pitoyables, lorſqu'ils roulent ſur l'hiſtoire, ſur la politique, ou ſur la morale des nations.

Laiſſez penſer & parler; le public jugera, il ſaura même corriger les Auteurs. Le plus ſûr moyen pour épurer l'Imprimerie, c'eſt de la rendre libre : l'obſtacle irrite; ce ſont les prohibitions, les difficultés, qui enfantent les brochures dont on ſe plaint.

Si le deſpotiſme pouvoit tuer la penſée dans ſon ſanctuaire, & nous empêcher de faire voler le trait de nos idées dans l'ame de nos ſemblables, il le feroit. Mais ne pouvant tout-à-fait arracher la langue au Philoſophe & lui couper les mains, il établit l'inquiſition ſur les routes, peuple les frontieres de Commis, répand les ſatellites, ouvre toutes les caiſſes, pour intercepter la progreſſion infaillible de la morale & de la vérité: vain & puérile effort! attentat ſuperflu au droit naturel de la ſociété générale & aux droits patriotiques d'une ſociété particuliere! La raiſon de jour en jour frappe les nations d'un plus grand éclat; elle luira ſans nuages. On a beau craindre

ou perſécuter le génie, rien n'éteindra dans ſes mains le flambeau de la vérité. L'arrêt que ſa bouche prononce ſera répété dans toute la poſtérité contre l'homme injuſte. Il a voulu ravir à ſes ſemblables le plus noble de tous les droits, celui de penſer, inſéparable de celui d'être : il aura manifeſté ſa foibleſſe & ſon extravagance, & il méritera le double reproche de tyrannie & d'impuiſſance.

O braves Anglois ! peuple généreux, étranger à notre ſervitude honteuſe, conſervez avec ſoin parmi vous la liberté de la preſſe ; elle eſt le gage de votre liberté. Vous repréſentez aujourd'hui preſque ſeuls pour le genre humain ; vous ſoutenez la dignité du nom d'homme. Les foudres qui frappent l'orgueil & l'inſolence du pouvoir arbitraire, partent du noble ſein de votre iſle fortunée. La raiſon humaine a trouvé chez vous un aſyle d'où elle peut inſtruire l'univers.

Quand les oppreſſeurs croiront impoſer ſilence à la terre, & la dévorer ſans qu'elle oſe gémir, leurs perfides projets ſeront éclairés dans toutes leurs profondeurs, leurs fronts ſeront cicatriſés des foudres ſacrés de la vérité : l'opprobre les ſaiſira pour les vouer au mépris & à l'exécration de la race préſente & future.

O braves Anglois ! vos livres ne ſont pas ſoumis au *mandat de M. le Camus de Néville ;* & il faudroit un long commentaire pour vous expliquer de quelle maniere Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, ou Monſeigneur le Chancelier de France, quand il a les ſceaux, ou Monſeigneur le vice-Chancelier, permet enfin à une mince brochure qu'on ne lira pas, d'être étalée & invendue ſur le quai de Gêvres.

Nous ſommes ſi ridicules & ſi petits devant

vous, que vous auriez peine à comprendre l'excès de notre foibleſſe & de notre humiliation (1).

Au reſte, cette gêne fait un tort conſidérable à la Capitale, & l'étranger en profite. La *graphomanie* a un côté ridicule, mais elle fait ſubſiſter diverſes profeſſions. La montagne Ste. Génevieve eſt peuplée de colporteurs, de brocheurs, de relieurs, &c., qui mourroient de faim ſans le gros commerce de la librairie. Ce trafic n'a rien de préjudiciable à la ſociété. Les anciens écrivoient autant que nous, & avoient la même démangeaiſon de publier leurs écrits. C'eſt un beſoin que nous ſatisferont toujours en donnant notre argent aux preſſes Hollandoiſes, Allemandes, Flamandes & Genevoiſes.

CHAPITRE CCXCVI.

La petite Poſte.

Son Auteur, Chamouſſet, avoit conçu deux cents projets de différentes eſpeces, tous relatifs au bien public. Celui-là ſeul a pu être exécuté, mais très-tard; car les hommes en place combattent toutes les nouveautés, & ne cedent au bien public que lorſqu'on les y force, ou par une entiere conviction, ou par une ſorte de violence. Le premier mot d'un Miniſtre eſt toujours, *je défends*, jamais *j'accorde.*

Cette poſte roule du matin au ſoir, portant lettres & paquets. Comme Paris eſt un monde, on

---

(1) Il y eut jadis un Edit du Roi, qui défendoit au Profeſſeur Ramus *de lire ſes propres Ouvrages.*

auroit plutôt fait ſouvent de ſe tranſporter à trente lieues, que de déterrer un homme dans tel quartier. On lui écrit; les billets économiſent le temps, remplacent les viſites, & font qu'on ne ſe déplace pas pour des riens.

C'étoient autrefois en Italie les vendeurs de poulets qui portoient les billets doux aux femmes; ils gliſſoient le billet ſous l'aîle du plus gros, & la Dame avertie ne manquoit pas de le prendre. Ce manege ayant été découvert, le premier meſſager d'amour qui fut pris, fut puni par l'*eſtrapade*, avec des poulets vivants attachés aux pieds. Depuis ce temps, *poulet* eſt ſynonyme à *billet doux*. Les Commis ambulants de la petite-poſte en portent & rapportent ſans ceſſe; mais une cire fragile & reſpectée tient ſous le voile ces ſecrets amoureux. Le mari prudent n'ouvre jamais les billets adreſſés à ſa femme.

Les amis s'avertiſſent pour les jours qu'ils veulent paſſer enſemble; le commerce de la vie s'embellit de cette faculté. Mais on écrit pour ſes affaires ou pour ſes plaiſirs, parce que ce ſeroit une grande imprudence d'écrire autrement; le tout étant entre les mains de la police, qui veut ſavoir juſqu'aux choſes indifférentes.

L'inconvénient eſt, que les anonymes qui vous écrivent des injures, ſont plus à leur aiſe. Mais toute lettre anonyme eſt d'un lâche, & dès-lors mépriſable. Cet abus ne ſauroit contre-balancer l'utilité générale.

Les gens en place ou célebres reçoivent une foule de lettres oiſeuſes: cette affluence ne peut manquer de les diſtraire, & à la longue de les fatiguer. Le fardeau d'une vaſte correſpondance eſt un malheur attaché à la renommée. On perd des heures précieuſes à répondre à des futilités, & à

tracer ſur le papier des compliments ſtériles ou des choſes extrêmement vagues.

On ne doit qu'à ſes intimes amis le tableau de ſes véritables idées. On eſt obligé de diſſimuler avec les autres, parce qu'ils ſont toujours prêts à montrer vos lettres, à les faire circuler, & même à les imprimer. Il faut être très-circonſpect avec la multitude; car combien de gens vous tendent des pieges ſous l'apparence du zele, & ne ſont qu'à l'affût des ridicules qu'ils peuvent ſaiſir, contents d'avoir pu tromper ou votre confiance ou votre crédulité!

On a publié une mince brochure, intitulée: *La petite Poſte dévaliſée.* Ces lettres ſont fictives; mais s'il étoit permis de lever par ſimple curioſité les cachets, & de parcourir toute la correſpondance d'un ſeul jour, Dieu! que de choſes curieuſes & intéreſſantes à lire! La certitude que ces lettres n'ont été écrites que pour une ſeule perſonne, que l'ame s'eſt épanchée en liberté, formeroit des contraſtes ſinguliers & une lecture unique. Jamais l'imagination d'un Auteur ne produira rien qui en approche; la détreſſe, l'infortune, la miſere, l'amour, la jalouſie, l'orgueil donneroient des tableaux variés, piquants; & comme on ne pourroit douter de la réalité, l'intérêt deviendroit plus vif. Quel plaiſir de voir à nud le ſtyle de l'homme d'affaires, du Marquis, de la courtiſanne, de la jeune fille amoureuſe, de l'habitué de Paroiſſe, de l'emprunteur, du tartuffe dans toutes les claſſes! Que ne donneroit-on pas pour les lettres originales d'un Deſrues, pour tenir tel billet de tel homme célebre, dans telle circonſtance de ſa vie! Les Gens de Lettres en trouveroient de très-bien écrites; les Philoſophes feroient de nouvelles découvertes ſur le cœur humain, & les Grammairiens

verroient que, ſur cent lettres, quatre-vingts n'ont pas l'ombre d'orthographe; mais qu'en général, celles qui pechent par ce défaut, ont plus d'eſprit & de naturel que les autres. Auſſi ſont-elles écrites pour la plupart par des femmes. Et parmi les hommes, pour ne pas dire parmi les Auteurs, ceux qui ignorent certaines regles grammaticales, s'expriment avec plus de grace, de liberté & de force. Or, réfléchiſſez donc là-deſſus, froids, peſants & maniérés Ecrivains, qui ſavez ou ne ſavez pas la grammaire.

L'impreſſion fidelle de toutes ces lettres ſeroit un monument bien curieux; mais il n'eſt pas licite de le deſirer; car rien n'autoriſe à léſer de cette maniere la confiance publique.

Cette petite-poſte a été réunie à la grande, parce qu'il eſt dit que tous les établiſſements en France appartiendroit ſucceſſivement à des *régies* ou à des *fermiers excluſifs*.

CHAPITRE CCXCVII.

Débiteurs.

Qu'il eſt doux, qu'il eſt agréable de payer ſes créanciers! a dit Littleton, Auteur Anglois.

Il paroît que la ſatisfaction que donne le payement de ſes dettes, touche moins nos jeunes Seigneurs. Jamais ils ne prennent de ſoucis ſur le chapitre de leurs obligations; ils en font un ſujet de plaiſanterie; ils diſent très-ſérieuſement à leur homme d'affaires ces mots de la comédie : *Dites à mes créanciers que je m'exécute inceſſamment, que je me marie, & que s'ils me fâchent, je reſterai garçon.*

On devroit preſſer davantage le débiteur; il y en auroit moins; car ce n'eſt pas le véritable néceſſiteux qui emprunte, c'eſt le prodigue, le fou, l'inſenſé, le libertin, le diſſipateur.

Le créancier eſt toujours maltraité par la loi: ce qui rend hardi le frippon, & ruine l'honnête homme. Il n'y a point aſſez de ſévérité; on élude ſi facilement la priſon, les loix civiles ſont ſi lâches, qu'elles n'inſpirent plus le moindre effroi: la propriété en eſt bleſſée, & le commerce gêné. On voit naître une foule d'acheteurs intrépides, qui, prévoyant la molleſſe des loix, s'aſſurent d'avance de ce qu'elles n'ont pas ſu conſerver aux prêteurs.

Il faudroit imprimer une ſorte d'infamie à tout débiteur. N'eſt-il pas honteux de ne pas payer ſon tailleur, ſon traiteur, ſon tapiſſier & ſon boucher? On paye bien les dettes du jeu; pourquoi? Parce qu'on ne ſeroit plus admis dans la ſociété. Il ſeroit facile à des loix plus preſſantes, plus poſitives, de forcer les débiteurs à l'acquittement de leurs obligations; c'eſt plutôt la mauvaiſe volonté que l'impuiſſance, qui recule devant les engagements les plus ſolemnels.

Plus un débiteur eſt riche, moins il paye; il défend avec une partie de ſon or l'autre portion de ſon opulence; il enveloppe ſon créancier de tous les embarras de la procédure, il le jette dans les détours de la chicane; & à force de reculer l'époque du payement, il laſſe & fatigue ſon adverſaire, qui lui abandonne enfin la moitié ou les trois quarts de ſa créance.

J'ai dit, je crois, que les jeunes gens, il y a quarante ans, aimoient le fracas & le carillon, & que preſque toutes les nuits ils ſe faiſoient une gloire miſérable de caſſer des lanternes, ou

d'attaquer les ſoldats du guet. J'ai dit que ces abus avoient été ſévérement réprimés comme ils devoient l'être. Aujourd'hui nos élégants, moins bruyants & plus perfides, ſe vantent d'avoir des dettes, parlent du bijoutier, du marchand de chevaux, du carroſſier, du marchand de ſoie, qui les pourſuivent à toute outrance, les appellent des *impertinents* & des *drôles*; ils plaiſantent enfin ſur la viſite des Huiſſiers; & tirant de leur poche un amas d'exploits, ils les brûlent lentement à la cheminée tout en ſe contemplant au miroir.

Et que dirions-nous, ſi nous le voulions, du débiteur ſimulé qui fait banqueroute pour un grand Seigneur à la face du public? Mais nous ſommes-nous engagés à tout dire? Non.

Fin du Tome troiſieme.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAP. CCVI. *Procureurs. Huiſſiers.* Page 1
CH. CCVII. *La Bazoche.* 6
CH. CCVIII. *Comédiens.* 7
CH. CCIX. *Spectacles gratis.* 11
CH. CCX. *Langue du Maître aux Cochers.* 13
CH. CCXI. *Diſcours prononcé à la Comédie Françoiſe à la rentrée de ce ſpectacle.* 14
CH. CCXII. *Battement de mains.* 16
CH. CCXIII. *Théâtre Bourgeois.* 18
CH. CCXIV. *Coliſée.* 20
CH. CCXV. *Foire Saint-Germain.* 21
CH. CCXVI. *Comédiens Italiens.* 23
CH. CCXVII. *Spectacles des Boulevards.* 25
CH. CCXVIII. *Lectures.* 26
CH. CCXIX. *Prêteurs à la petite ſemaine.* 29
CH. CCXX. *Charlatans.* 32
CH. CCXXI. *Verſificateurs.* 35
CH. CCXXII. *Calambours.* 38
CH. CCXXIII. *Feux d'artifice.* 39
CH. CCXXIV. *Meſſes.* 42
CH. CCXXV. *Meſſe de la Pie.* 46
CH. CCXXVI. *La Fête-Dieu.* 47
CH. CCXXVII. *Confeſſionnal.* 49
CH. CCXXVIII. *Billets de Confeſſion.* 51
CH. CCXXIX. *Saint-Joſeph.* 53
CH. CCXXX. *Proteſtants.* ibid.
CH. CCXXXI. *Liberté Religieuſe.* 54
CH. CCXXXII. *Plébéiens.* 57

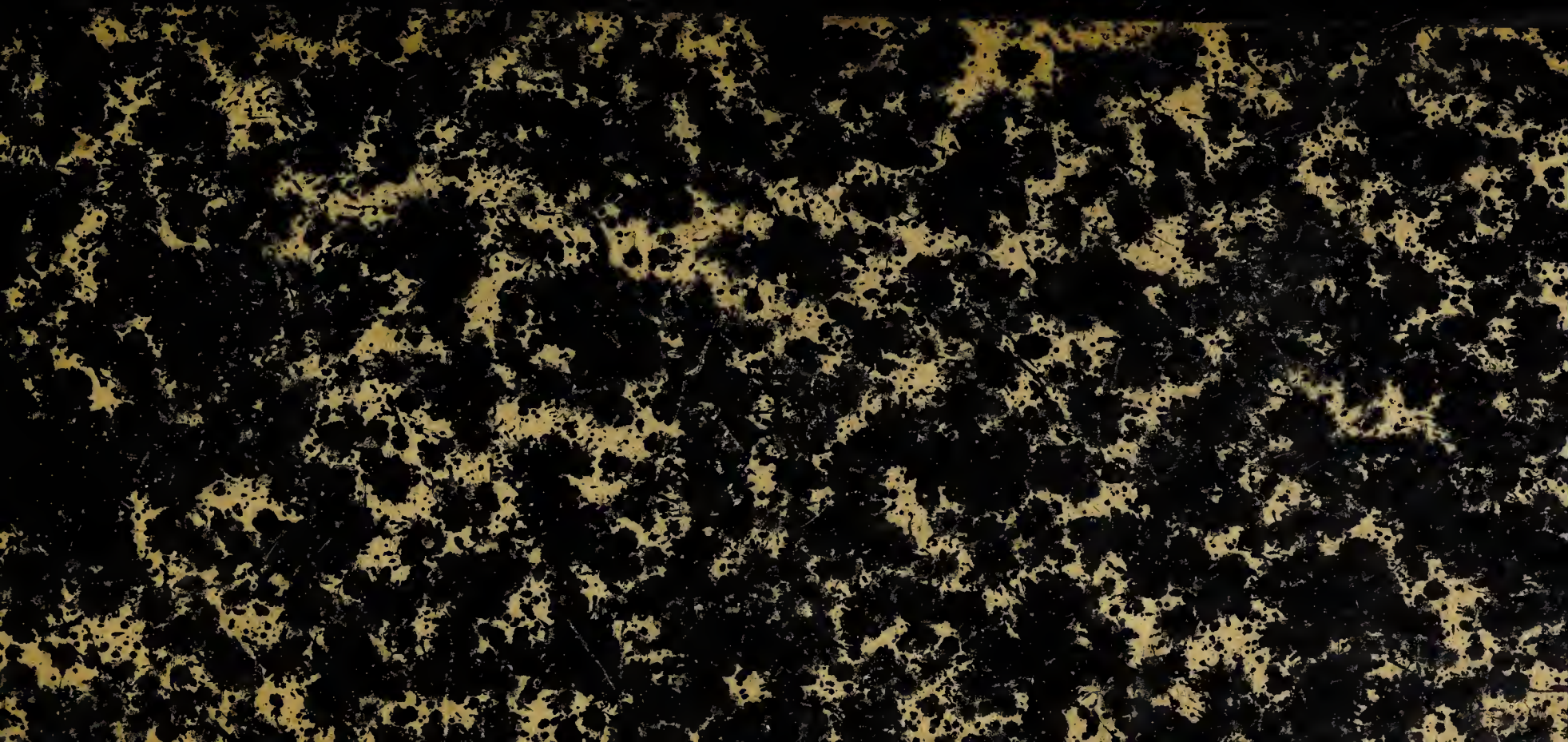
Ch. CCXXXIII. *Capitation.* 59
Ch. CCXXXIV. *Filles d'Opéra.* 62
Ch. CCXXXV. *Répugnance du Mariage.* 63
Ch. CCXXXVI. *Le nom que vous voudrez.* 64
Ch. CCXXXVII. *De certaines Femmes.* 65
Ch. CCXXXVIII. *Filles publiques.* 66
Ch. CCXXXIX. *Courtiſannes.* 72
Ch. CCXL. *Filles entretenues.* 73
Ch. CCXLI. *Le Payſan perverti. Par M. Retif de la Bretonne.* 74
Ch. CCXLII. *Bal de l'Opéra.* 76
Ch. CCXLIII. *Sans Titre.* 78
Ch. CCXLIV. *Les petits Chiens.* 80
Ch. CCXLV. *Suffiſance.* 81
Ch. CCXLVI. *Vente de l'Eau.* 82
Ch. CCXLVII. *Les Demoiſelles.* 86
Ch. CCXLVIII. *Galanterie.* 87
Ch. CCXLIX. *Des Femmes.* 90
Ch. CCL. *Cocarde.* 94
Ch. CCLI. *Séparations.* ibid.
Ch. CCLII. *Contraſte.* 96
Ch. CCLIII. *Les Vapeurs.* 97
Ch. CCLIV. *De l'Idole de Paris, le Joli!* 99
Ch. CCLV. *Les Convois.* 106
Ch. CCLVI. *D'un Pauvre.* 111
Ch. CCLVII. *Aux Riches.* 113
Ch. CCLVIII. *Suicide.* 115
Ch. CCLIX. *Filets de Saint Cloud.* 117
Ch. CCLX. *Capitaliſtes.* 118
Ch. CCLXI. *L'Hôtel des Fermes.* 119
Ch. CCLXII. *Mont de Piété.* 120
Ch. CCLXIII. *Monopole.* 123
Ch. CCLXIV. *Le Regrat.* 124
Ch. CCLXV. *Falſifications.* 127
Ch. CCLXVI. *Mendiants.* ibid.
Ch. CCLXVII. *Mendiants valides.* 130

Ch. CCLXVIII. *Néceſſiteux.* 132
Ch. CCLXIX. *L'Hôtel-Dieu.* 134
Ch. CCLXX. *Clamart.* 138
Ch. CCLXXI. *Les Enfants-trouvés.* 139
Ch. CCLXXII. *Loterie royale de France.* 143
Ch. CCLXXIII. *Le Chapitre équivoque.* 145
Ch. CCLXXIV. *Mes Regrets, & bien ſuperflus.* 150
Ch. CCLXXV. *Souhait.* 151
Ch. CCLXXVI. *Paris-Port.* 153
Ch. CCLXXVII. *Les Priſons.* 156
Ch. CCLXXVIII. *Sentence de mort.* 158
Ch. CCLXXIX. *Le Bourreau.* 161
Ch. CCLXXX. *Place de Greve.* 162
Ch. CCLXXXI. *Servante mal pendue.* 167
Ch. CCLXXXII. *Baſtille.* 169
Ch. CCLXXXIII. *Anecdote.* 172
Ch. CCLXXXIV. *Maiſons de Force.* 175
Ch. CCLXXXV. *Dépôts ou renfermeries.* 177
Ch. CCLXXXVI. *Vie d'un Homme en place.* 178
Ch. CCLXXXVII. *Orateurs ſacrés.* 182
Ch. CCLXXXVIII. *Anti-Anglois.* 185
Ch. CCLXXXIX. *L'Académie Françoiſe.* 186
Ch. CCXC. *Sur le mot* Goût. 191
Ch. CCXCI. *L'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.* 192
Ch. CCXCII. *Communautés.* 195
Ch. CCXCIII. *Agréminiſtes.* 196
Ch. CCXCIV. *Epingliers. Cloutiers.* 197
Ch. CCXCV. *Gêne de la Preſſe.* ibid.
Ch. CCXCVI. *La petite-Poſte.* 200
Ch. CCXCVII. *Débiteurs.* 203

Fin de la Table du Tome troiſieme.

D586

SPECIAL
DC
729
M55
1783
V.1-3

87-B
2958
V.1-3

THE GETTY CENTER
LIBRARY